

**Études sur
l'Espagne et sur
les influences
de la
littérature**

Philarete Chasles

LIREGRATUITEMENT.COM

**Études sur l'Espagne et sur les
influences de la littérature
espagnole en France et en Italie**

Philarete Chasles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Études sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

N à it)

i»VB

L^ESPAGNE

DK 1/IMPRIMEKIE DE CRAPELKT

Rlie DR VAUnRABD , 9

SUR

BT SUR LES INFLVBNGES

ProfesMur au oollése de France

Origine et Influence* du drame espagnol.

Drames Aintai^quet etayftfbollques

de caldéron. — Alaroon.

Antonio rerea et la prlnoeste d'Eboli-

L'Espagne en France.

St. -Amant. — Théophile de Viau.

Balzac. — P. Corneille.

Le drame vénitien-espagnol

au XVII^e siècle.

Carlo Gozzi et les Dalmates

etc., etc.

PARIS : AMYOT, RUE LAFAYETTE 4, PAJX,

Plusieurs questions graves, relatives aux points de communication de la Littérature Espagnole et des autres Littératures, de la nôtre surtout, sont indiquées dans ce volume; j'ai cherché à les résoudre.

Dans des Études sur le Théâtre Espagnol, j'ai voulu préciser le caractère de ce drame original, — chrétien et catholique dans son essence, et qui émane du fonds même du moyen-âge, sans aucun rapport avec les traditions de l'antiquité.

J'ai montré le génie espagnol usurpant tout-coup un empire exclusif au commencement du XVI^e siècle, et propagé en France par quelques initiateurs en crédit, tant que le mini^{er}

II PRÉFACE

Antonio Perez à la cour de Henri IV, et le poète M. ARINO, chez la marquise de Rambouillet.

L'excès et l'abus de ce mouvement espagnolisme m'est apparu dans les produits capricieux et irréfléchis de quelques hommes de talent et de verve, les uns comme Saint-Amant, exagérant l'emphase et le bel esprit, les autres, comme Théophile de Viau, poussant jusqu'à l'imprudence la liberté sceptique de l'esprit français.

Par un contraste inhérent à l'éternel antagonisme des choses humaines, j'ai fait voir dans cette époque même Pierre Corneille s'assimilant les plus belles qualités du génie espagnol au lieu de s'y asservir et se faisant imiter des Espagnols après les avoir traduits.

Enfin, lorsque Boileau, tout en respectant Corneille, eut chassé du sanctuaire les imitateurs étourdis de l'Espagne, — lorsque vers la fin du XVII^e siècle, la verve puissante de ce grand peuple sembla pour toujours effacée; un phénomène contraire et très-curieux m'a fait voir la renaissance momentanée d'un drame moitié espagnol, moitié vénitien, suscité par le génie fan-

PRÉFACE. III

tasque et cependant raisonnable de Charles Gozzi. Les aventures comiques et romanesques de cet écrivain et les tragiques périls courus par Antonio Perez ont trouvé leur place naturelle dans ces

Études.

Elles ont été commencées dans la jeunesse, à une époque où les admirations ne se raisonnent pas; on y trouvera plus d'une trace de cette séduction profonde, de cet enivrement sincère, causés par le génie original d'une poésie, inconnue. Il ne faut jamais effacer les vestiges de nos premiers enthousiasmes, alors même que nous les jugeons avec froideur. Ils nous rappellent quelques-uns de nos moments les plus regrettables; ces pures et saines voluptés de Tesprit, douces et consolantes pour ceux qui voyagent, comme le dit admirablement Sophocle, '(à travers les sentiers nombreux et les diverses voies de la Pensée » :

Il o AA \$ ^ o ^ ou \$ U dt f v r a ^ p o m l S o t i c X à v o t u (i) (i) (E d i p e - R o i .

PHMRÊTE CHASLES.

Paris. Institut, 28 avril 1887.

V » V » \ V » V » » V » % % » » V V V W » % » V V » » V » » » f c ^ i % » V M I < V » i » ^ (t < M < M < W I » V » I M (»

TABLE DES BSATIÈRES.

PAfiJBS»

SI*[†]. Du f ^ e esingoot - ^ Det fiwK jui ^ HMote porUs sur ee génie, - * M* SkmomM. ^ ^ uvfiioi le Cbéfttre et le génie espagnols ont été mal appréciés. 3

\$ IL Suite. ^ Frivolité de la critique ^ - ^ Défense ée la na* Uonayié espagnole. - Sans nationalité point de littéraire. 8

S III. Quel place oooape le drame espi ^ ^ dans liûstoire. • 15

S IV. Études snr CaUéroï. ^ Son portrait - ^ Ce que c'est qu'un grand homme. -- Skakspeare et CaJdéron 2i

S V« Drame d'amour et de fengeance. - ^ é segrtto a\$ravio segreta venganza 27

S VI. Études sur Galdéron» - ^ Suitf» --- La critique appUquâe au théâtre espagnol. — Drame du symbole catholique. — La éégoïen de (a traUfk , , 38

S VII. Études sur Galdéron. — Suite. — Drame surnaturel et mystique ^ U dodeur Fanst en Ês-pag ^ ^ El ma ^ o prodigio 90, •••••, 59

S Vin. Êv ^ pioiledrftaiedeCaldéraBdJffèredecenideShafcspeare, de Goethe et de Schiller --- . et du drame flaademe. — Le diable sur la scène. ...•••, 75

S IX. Âlanm. - ^ Blogn ^ ibie de don luan Ruiz de Alara» y Mcndoza Si

S X. Études snr èJ ^ eou» - ^ Cacaclevè «spécial «be son génie et de ses œuvres. ■ — Fragments. 86

YI TABLE DES MATIÈRES

S XI. Du génie gothique ou septentrional reparaissant et se transformant dans la littérature et le drame espagnol. — Un Hamlet espagnol. •••• d3

S XII. Comment le goût espagnol se répandit en Europe. — Shakspeare ennemi personnel du génie espagnol. — Exemples : Armado et PistoleU •• 97

S XIII. Suite. — De 1620 à 1660. — France espagnole. — Les femmes et les romans. — Magnétisme social. — Terreur espagnole. — Costumes. — GalloC. — Poésie. — Le chocolat et le hoc — Théâtre. — Galons et galants. — Voiture, Balzac, Saint- Amant. — Pierre Gomeille. 107

S XIV. La Verdad sospechosa, — Quelques nouTcaux détails sur Alarcon • 116

S XV. Études sur Alarcon. — Suite. ' — Ge que Gorneille a fait du Menteur, — Le matériel du théftltre espagnol en 1650. • 1S6

S XVI. Suite. — Alarcon. — Let Maris postés en Revue, — L'intrigue de Meliile, 147

S XVII. Alarcon. — • Suite. — Le Tisserand de Ségovie. . . 178

S XVIII. Fin des Études sur Alarcon. — En quoi le théÂtre diffère du drame. — Pourquoi le règne du drame est passager. — Le drame de passion et d'action appartient aux nations du Midi. — Le drame d'observation aux nations du Nord. — Rôle de TEspagne. — Gondusion 220

ANTONJO FEREZ , ESGOVEDQ ET LA PRINCESSE D*£BOU

S I*^ Pourquoi les Espagnols n'ont pas écrit de mémoires. —

Ge que c'était qu'Antonio Perez. — Philippe II 833

S II. Généalogie et vie d'Antonio Perez. — La princesse d'E-

boli. — Le meurtre 239

S III. Procès d'Antonio Perez. — Sa fuite. 2àh

S IV. L'insurrection de Sarragosse est fomentée par Antonio

Perez 2A7

S V. Influence littéraire exercée par les mémoires d* Antonio

Perez. ••••• 250

TABLE DES MÀTIÈRES. VII

S VI. Qads rapports unissent Thistoire littéraire et Thistoire politique. ••# #•• 153

LE MARINO, Si VIE ET SON INFLUENCE.

le marino en frange et en itaue. (influence espa-

gnole-itaouenne).

S I*. Scène napolitaine. -^ Triomphe de Marino. 260

S II. Ce que c'était que le Marino. — Le poète et le chef de parti. 26Â

S III. Comment Marino s'empara du crédit littéraire. — Marino appelé à Paris par Concini. —
Vraie naissance des pré" eieiués, — L'origine de ces dernières est italienne-espagnole. 268

S IV. Influence du Marino. — Sa lettre sur les mœurs parisiennes. 276

S V. Analyse littéraire désœuvrés de Marino, son système.

— Les Français rimitent #... 28A

S VI. L'Adone. 295

S VU* Un poème ridicule et une bonne action de Marino » • 298

\$î*\ Règne du genre burlesque sous Louis XIII. 306

S II. Suite. -^ Saint-Amaht Roi ras Goinfres. ...«.. 814 S III. La société tapageuse de 1610. -- Vi-
veurs et libertins.

— Les princesses. • 317

S IV. Jeunesse de Gérard de Saint-Amant. -^ Gadetrla-Perie. 320 S V. Suite. — Développement
du talent poétique de Saint- Amant. — Sa vie guerrière. 329

S VI. Saint-Amant à Paris. — Ses princesses. • • 3&0

S Vn. Saint-Amant veut se fidie d'église. •*- Mobe sauvé. . • 3A6

S VIII. Scène populaire à Paris en 1623. —Théophile de Viau. 376 \$ IX. Mouvement philoso-
phique de l'époque. — Groupe des

sceptiques» — Db Viau Roi dis Libbrtiis» ..».... 880

D'UN THÉÂTRE ESPAGNOL-VÉNITIEN AU XVIII SIÈCLE, ET DE CHARLES GOZZI

APPREintSSAGE DB GHÂBIE8 QOZKI , Sfis AYENTimES EN

DALMATIE et a VENISE.

S I*. Ce que c'est que le théâtre espagnol-Ténitien de Charles

Gozzi.•.*.... 465

(il. Les femmes Daloioleik ««-lieinmteinutitt. « • &67 { ill. Comment Gozzi étudia Fait dra-
matique^ •>*< Suite des

aventares en DalnatâCi «••«•«•.....«.. 489

S IV. Les trois amours du philosophe vénitien. ••••• A94

% y« Venise à la i« du xnii* sîtok^ • « • 524

SVL Théfttre espagnol-vénitiea do G«ni. 530

S VII. L'Amour des trois Oranges. --^Canefiaiii. • 537

I VIII Gozzi continue son amne» «"- Le Roi-^Cerr, Aible po»

pulaire. — CtnctHëon, •«•«•««« •••«., dAS

FIN 1^8)4 749^1 m liiT«Ml]».

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A CAIDÉROR ET AU THÉÂTRE ESPAGNOL

Coisuller — Don Eugenia de Ochos, Répertoire, etc. Schlegel , Leçons de Littérature.

Rosenkrantz , Essais.

Von Schack, GeschichLe, etc.

F« Denis. Ciironiques espagnoles.

Lord Holland, life of Lope de Vega.

Âarssens, Toyage en Hollande (1667).

Sismondi, Hist. des Littératures du Midi* De Puibusque , Hist. Parallèle des Littératures espagnole et française.

Ch. Magnin. Hist. du Théâtre.

Calderon. Obras sueltas. (Éd. de Keil.)

SUR

vvt% vvvv vvyv%<\ vvvvvvvv«A^vvvvvu/vvvvvvv« vvtv vvvv vv\ V vvvv vvvvvvvv vvvv wvvv\ w

Ph génic espagnol. — Des faux jugements portés sur ce génie. — — M. de Sismondi, — Pourquoi le théâtre et le génie espagnols ont été mal appréciés.

Le malheur du génie espagnol est d'avoir été trop grand, trop naïf, trop spontané, trop fort ; d'avoir épuisé toute sa sève et fait éclater toute son énergie, sans avarice et sans compter; de s'être fié à ses ressources, à son pouvoir et à sa fécondité ; d'avoir oublié que l'opulence des plus magnifiques torrents réclame un renouvellement, un aliment et une économie dans la dépense : son malheur, enfin, a été l'orgueil. Cet orgueil a tout pris en lui-même. Il s'est dévoré.

Content de produire, et sûr de sa force, le reste lui importait peu. L'avenir même ne l'embarrassait guère. Il lui suffisait de sa conscience, de Dieu et de son épée. C'est ainsi, armés de cette fière et sombre cuirasse, protégés par ce puissant rempart, inaccessibles à toute critique étrangère , que les Espagnols chantaient , qu'ils dessillaient, qu'ils peignaient, qu'ils écrivaient l'his-

k ÉTUDES

toire, qu'ils faisaient le roman, la pastorale et le drame. Ils ne vantaient pas leurs tableaux, ils ne répandaient et ne cherchaient point à propager leurs systèmes littéraires. « Ils se renfermaient dans le sentiment de leur valeur propre. La chaleur du soleil, la vie de la nature, la beauté mystique de Tâme et Tardente force du sang se reproduisaient sur leurs toiles. Les chances de l'existence humaine et les variétés phénoménales des passions se jouaient dans leurs drames, la majesté de la volonté humaine dans leurs histoires. Ce fut un grand jour et un vaste éclat littéraires ; mais, après ce jour, une sombre nuit. À peine nos contemporains se souviennent-ils que l'Europe du xvj et du xvii^e siècle a puisé à la source de ce drame comme on puise l'eau d'un fleuve, sans qu'il y parût, sans que personne vit diminuer ou tarir le bienfaisant trésor. Les tableaux espagnols restèrent ignorés et suspendus aux parois des églises. Toute cette vive flamme périt, et l'Espagne, une fois condamnée à l'imitation, ne fut rien.

Il est vrai que deux influences, celle de l'Italie et celle de la France, tombèrent sur l'Espagne, entre 1550 et 1750, et modifièrent sa décadence. Mais ces deux écoles ne produisirent rien de grand. Depuis qu'elle est soumise à l'action du Nord, les résultats de cette influence nouvelle ne sont pas meilleurs. Un peu plus de facilité dans la versification et de souplesse dans la diction, voilà ce que la poésie espagnole a gagné dans ses rapports avec l'Italie moderne. Aux écrivains français du xviij et du xviii^e siècle, elle a emprunté quelque lucidité dans l'exposition et renchéâttement des idées, et un certain goût de régularité apparente et extérieure. Faibles conquêtes, qui ne remplacent pas ce que l'Espagne posséda, fécondité, énergie, nationalité surtout.

Cette glorieuse nationalité, toute catholique, chevaleresque, et, si l'on veut, fanatique, a été récemment en butte à de violents reproches. Un Genevois très-éclaté, M. de Sismondi, esprit assurément distingué, érudit d'une patience exemplaire, a foudroyé la littérature et les mœurs espagnoles.

Le génie du xviii^e siècle a pénétré cet écrivain jusqu'à se rendre incapable de se mêler au vieux génie des nations et d'en sentir la valeur, la fleur ou le poids. Il entre dans le xix^e siècle avec une lumière de 1820, qui déforme les objets, et les voile plutôt qu'elle ne les éclaire. Vous diriez un musicien qui ne connaît qu'une seule clé, celle de sol⁴, par exemple, et qui, essayant de lire une partition à livre ouvert, s'en irait confondant toutes les clés l'une avec l'autre, et se plaindrait ensuite de l'épouvantable tintamare dont il ferait au compositeur le cadeau gratuit. Avec le plus grand respect pour les consciencieux labeurs et les sages intentions de ce savant, il est impossible de ne pas récuser ici la rigueur de ses jugements. Il se récrie contre la férocité des mœurs, le fanatisme religieux, le point d'honneur exagéré, qui régnaient dans les œuvres espagnoles, c'est-à-dire contre leur originalité, leur vérité, leur âme, leur force et leur grandeur. Autant vaudrait se scandaliser du fanatisme romain de Tacite, de son admiration enthousiaste pour les suicides grandioses, et de sa haine contre les Juifs (1).

La férocité du coloris manque-t-elle à Eschyle, à Dante, et même à Homère? Autre chose est la poésie, autre la morale pratique. La scène et les livres français abon-

(1) V. Nos ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. T. I^{er} et CCUEs sur le MOYEN-

Âge. T. II, (Flavius-Josèphe.)

dent, depuis Jehan de Meung jusqu'à Grébillon fils, en plaisanteries licencieuses que Ton ne peut donner pour modèles à personne, et qui n'empêchent pas George Dandin d'être un chef-d'œuvre, ni Candide non plus. O Quoi ! s'écrie M. de Sismondi, vous voulez que nous souffrions ce

mélange adultère dont les Espagnols se sont rendus coupables : la religion jointe à la cruauté, à la licence et à l'infamie! » Blâmez les mœurs, ou plutôt l'infirmité humaine, qui paie toujours si cher sa grandeur; mais ne demandez pas à ces œuvres qu'elles émanent de la passion, qui expriment le préjugé national, qui sont pétrées et moulées au feu même des croyances, ne leur demandez pas d'être sans passions, sans préjugés et sans croyance. N'allez pas vous étonner que le frère tue sa sœur sur un soupçon de faiblesse féminine, quand il s'agit pour le dramaturge de satisfaire un peuple qui a la superstition et la folie du point d'honneur. Le poète vous montre-> il y a un vassal donnant sa vie à son roi, sans espoir de récompense pour sa famille, ou même de renommée; ne vous courrouchez pas, fils du XIX^e siècle !

Vous qui lisez les œuvres de Galdéron et de Tirso, rappelez-vous qu'il s'agit de l'Espagne et de la féodalité; sonnez qu'il est question de ce peuple chez lequel un Guzman vit poignarder son fils sous ses yeux, plutôt que d'être félon à son seigneur et de livrer à l'ennemi le château que son roi lui avait confié. Vertus barbares, à la bonne heure; d'un autre temps, je le veux; dangereuses* si vous le jugez ainsi; mais le poète n'est pas le moraliste glacé que vous êtes; il est la voix des nations, l'organe de leur âme, la flamme qui marque leur passage. Dès qu'il se détache des passions nationales, il n'est plus» suivant la

belle expression de Dryden, « qu'une flamme peinte. » Il n'a plus d'originalité, il est sans pouvoir.

Cette originalité était surtout essentielle à la littérature espagnole, qui n'avait pas d'autre fonds que ces mœurs grandement fanatiques. L'originalité du génie anglais n'en approche même pas (1); cette dernière, toute commerciale, sympathique malgré son individualité, restant elle-même, mais ne méprisant aucune acquisition, accepte des associations, sans abdiquer sa franchise, sa force, sa puissance teutonique; elle se permet des alliances. Elle a profité de l'Italie, elle a emprunté des grâces ou des essais de grâce à la France. L'Espagne, au contraire, toutes les fois qu'elle a plié sous l'imitation, s'est perdue. La liberté et la spontanéité constituent sa vie. Dès qu'elle s'en éloigne, elle meurt.

Elle n'a pas, comme les littératures française, italienne, allemande, d'époque de renouvellement. Son histoire intellectuelle ne possède qu'une fleur magnifique et dont l'épanouissement splendide est suivi d'une rapide décadence; ainsi fleurissent les cactus de ses roches brûlées. Les ballades qui chantèrent les héros de la guerre contre les Maures, sont catholiques comme les autos sacramentales de Galdéron. Tandis que la France était tour-à-tour italienne, espagnole, anglaise; l'Angleterre, tour-à-tour italienne, française, allemande; l'Espagne, du XVIII^e siècle au XIX^e siècle, se développait dans une direction unique; ses premiers chefs-d'œuvre, ceux de Galdéron, sont dictés par la même inspiration qui anime le vieux poème du Cid. Voilà ce que n'ont pas vu les critiques frivoles.

La frivolité exclut le jugement sévère; elle détruit la

(1) Y* no » ÉTOJNtt SDR i'AsTiQviii} Vues Générales^ p* 15*

profondeur, au sein de laquelle repose toujours la vérité; l'attention, qui seule éclaire la science; l'étude, qui enlève les surfaces et creuse le sillon fertile; la pénétration, qui détruit les apparences et parvient aux réalités; la comparaison des faits qui exige du temps; l'examen des résultats, la critique des détails, le courage de remonter aux sources; enfin l'élévation des idées qui montre les produits de la pensée coïncidant avec la civilisation, faisant partie intégrante de l'histoire, et

concourant à renverser les trônes ou à changer les républiques : tous ces mérites, je ne dis pas supérieurs, mais indispensables au philosophe et à l'écrivain sérieux sont exilés par la frivolité de l'esprit

SU

Suile. — Frivolité de la critique. — Défense de la nationalité espagnole. — Sans nationalité point de littérature.

Souvent cette frivolité de la critique se mêle à un pédantisme excessif et insoutenable. On se croit lucide parce qu'on est léger. Intelligences profondes et éclatantes, Bacon, Shakspeare, Cervantes, Pascal, venez venger les qualités les plus brillantes et les plus solides de la pensée, compromises par le docteur Beattie , l'abbé Goyer, M. de Marmontel, l'abbé Le Batteux, le jésuite Bouhours, qui babillent si lestement leurs frivolités pédantesques. Tons prouvez assez qu'il ne suffit pas , pour avoir titre à endoc*

triner les autres, de savoir les ennuyer de lieux-communs habillés selon la mode. — Quoi de plus profond que Tacite ! et quel drame fut plus amusant que le sien ! Quoi de plus lourd et de plus long que le frivole Yarillas ! — Y a-t-il un style plus neuf et plus vif que celui de Montesquieu ; et un style plus pâteux et plus empêtré dans les mots que celui de M. de Mably , qui nous apprend à être des Phocions ? — Partout où est la vraie profondeur^ je trouve la véritable clarté. Dès que vous apercevez dans les idées publiques des masses vagues et flottantes , des nuages indécis, soyez sûrs qu'une étude est encore à faire, que ceux qui vous ont précédé n'ont amassé que des vapeurs, et n'ont pas su éveiller la lumière I Défiiez-vous de cet esprit léger qui se contente d'un certain ordre faux, d'une certaine lueur extérieure, d'une certaine forme régulière ; qui se paie de certains mots , et croit qu'il n'y a plus rien à dire. Bannissez les phrases toutes faites, les frivolités pédantesques. Rejetez le lieu-commun. Cherchez la vérité. Permettez aux esprits libres et méditatifs de se défier du jugement public et de le réviser.

Il y a des idées toutes faites sur le drame espagnol. M. Linguet et Voltaire ont jeté dans la circulation toutes les phrases qui roulent à ce sujet et qui nous servent encore. Une certaine facilité d'extravagance, un pêle-mêle d'amants qui se battent , de sœurs qui font l'amour , de frères qui se vengent, de pères qui surveillent et de galants qui s'embrouillent dans une intrigue sans issue; voilà, disons-nous, le théâtre espagnol. En vain occupe-t-il une place assez vaste dans l'Histoire des Littératures du Midi^ par l'écrivain dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Il a augmenté notre erreur et doublé le voile; il n'a parlé que du fanatisme , de la superstition , de la férocité des

io ÉTUDES

drames espagnols. Il nous en a dégoûtés sans nous les faire connaître. Toute sa patience , sa philosophie et son érQ>dition n'ont pu pénétrer au-delà des surfaces» Il a été superficiel avec gravité et géométriquement frivole»

Ce talent distingué, consciencieux et persévérant se fait remarquer par un caractère inflexible, assez commun dans la république genevoise que le sévère Calvin a fondée. Quelques principes une fois adoptés servent de règle à tous ses jugements. Il a foi dans le xyxip siècle , et pense innocemm^t que le genre humain , avant cette époque, menait une vie de superstition sauvage : le

jou des prêtres, la tyrannie des préjugés lui offrent des fantômes redoutables; il dit encore les temps de barbarie, et il oublie que toutes nos inventions datent de ces âges obscurs. (1) Il abhorre Louis XIV, exècre le fanatisme, croit à YELdorado promis par d'honnêtes philosophes, et porte dans l'histoire leurs illusions bienveillantes. Remplaçant un préjugé par un autre, une superstition monacale par une superstition dogmatique, étouffant le fanatisme de l'inquisition pour professer le fanatisme de Diderot, il manque évidemment de la première qualité de l'historien, de cette souplesse impartiale qui nous associe aux variations de l'histoire. Esprit juste qui voit faux, intelligence rigide trompée par sa rigueur même, il ramène toutes choses au présent. Il ne voit pas que le présent n'est qu'un point mobile. Charlemagne est jugé par lui comme il jugerait l'empereur de Russie ou d'Autriche; et il soumet les actes de saint Martin, de saint Grégoire de Tours, ou les écrits de saint Thomas d'Aquin à la sévérité constitutionnelle. En vérité, cela n'est pas juste! Ces paladins, ces barons et ces moines»

(1) Y, nos ÉxyDBS SUR LK MOYSN-AaH,

à de» vertM qoe tous a'iTei pts Joigaiiait des vket aujo«r« i*faiii devenus rares. Ce qoevons apelez vile senitade, ib l'appelaient noble devoir. Ce qui e&t poar tous brigandage* était ooaqtête pour eux. Laissez lear uierite et leur dévoioieaC véritaUes à ees penmioages qiii« sous le firoc du iiK>ae ou le boenet du docteur, vous inspirent si peu d'admûratimi; aussi bons citoyens que Caum > quelques^ins doués d'aa génie au moins Tégaî de tous les génies! Groyez-Tous que Jehan Oerson/JuTénal des Urâns, Etienne Boieau, ne marchent pas égaux des tni>ons, dei? édiles, des consuls de l'antiquité? Imaginez^ vous qu'il y ait si loin de Lu-^ crèce à Jeanne d'Arc, l'use qui ne renga que. son hon* nenr, l'autre qui sau?a sa patrie? Méprisez-vous Jebanne parce tiu'dile disait ses patenôtres 7 Lucrèce et Comélie sacrifiaient attx dieux Lares. Il faut avoir étrangement rétréci et abaissé son esprit par le préjugé, pour ne pas estifier Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Abeilard, à l'égal ou au-dessus de Yarron et d'AuFu^Gelle, ou de Thaïes et de Bias!

La fin du xviir siècle a commencé une réaction vive contre les idoles et les enthousiasmes des siècles précédents. Voltaire, puissant wgaee de ce inout ement, a entraîné avec lui une foule d'esprits ardents ou logiciens, qui ont porté de tons cdtés sa théorie comme une flamme. L'infécondité de ces principes n'a plus besoin qu'on la prouve. EUe a pour gages, dans l'hi^oire, JVL de Sismondi; dans la philologie^ Yolney; dans le drame, Marie Chénier et Dubelloy; dans le roman, Lemon- tey et mille autres. Que peisonne n'en soit surpris. La négation est stérile.

L'esprit de Vohaire, cette miraculeuse et dévorante flamme qui a touché à teut^. qui s'est empa- rée de tout, qui

a fait étinceler toutes ses destructions; phéaomèae français^ et merveille inouïe, ne prétendait rien organiser; il Yoolait détmire. Il a réoessL Qui donc peut adopter de bonne foi ses jugements sur Dante, sur l'Ârioste » snr l'Espagne, sur Milton, sur Corneille même t Tontes les surfaces sont car- ressées par ce feu sans repos; le dédain du passé, l'élan vers l'avenir dictent cette critique hardie, amusante, éclatante, partielle et terrible. Parcourant la torche à la main la carrière de l'intelligence et du savoir, ce général d'armée illuminait ou incendiait au gré de ses desseins; l'habileté auda- cieuse du chef de parti éclatait daïos sa course aventureuse et triomphale. M. de Sismondi et ses émules ont adopté de trop bonne foi la vivacité politique de leur mattre; méconnaissance de l'esprit des siècles; légèreté dans les sentences, dénigrement des choses passées; critique amère de tout ce qui étonne ou blesse le goût français; condamnation sans appel et sans enquête des produits étran-

gers à la philosophie moderne, des actes et des ouvrages émanés du christianisme ; voilà le résumé de ces dogmes frivoles.

M. de Sismondi nous apprend donc que l'on se tue beaucoup dans le drame espagnol[^] que le génie de l'Inquisition y respire, que les héros espagnols sont souvent des brigands, que les mystères du christianisme y sont représentés, qu'il arrive au poète de sanctifier le meurtre par le symbole et la dévotion, et qu'enfin toutes ces choses constituant une abominable morale, d'un usage dangereux, d'un très^{*} mauvais exemple, la tragédie, la comédie, la saynète et Vauto de la Castille méritent la réprobation du philosophe et la col[^] de l'homme vertueux.

Il y a trois ou quatre erreurs dans ce jugement La pre^{*}mière, est la confusion de l'art et de la moralité ; deux

choses qui peuvent s'unir, mais dont l'essence est évidemment distincte. On sait que même Aristophane, grand flagellateur et amusant poète, n'a corrigé personne. Pourquoi chercher des sermons dans des drames qui n'ont pas la prétention d'être philosophiques? ils sont populaires. Us existent en vertu du génie national, dans lequel ils ont leur racine, et sans lequel ils ne vivraient pas. » » Quiconque étudie bien le théâtre d'un peuple, dit un Allemand original et profond, a sous les yeux la carte » topographique de son génie, le plan figuré de ses intentions secrètes; non pas son histoire, mais le dessin général de ses idées. »

Cet Allemand exprimait dans une phrase bizarre tout le secret du théâtre ; le plan, les intentions secrètes, les idées mères, la carte topographique du génie espagnol se trouvent dans son théâtre. Rien de plus complet, rien qui s'accorde mieux avec les annales de ce peuple. H égorge ses ennemis, — tous les peuples en ont fait autant. Il se soumet à l'Inquisition,— comme Rome à sa vieille discipline. Son fanatisme est aveugle, — comme le fanatisme de Brutus, de Scévola, de Léonidas. Vous condamnez la férocité du patriotisme chrétien, vous qui exaltez celle du patriotisme grec! Les deux sentiments sont les mêmes; c'est une passion identique, capable de brûler le monde et de le noyer dans le sang, comme toutes les passions poussées à l'extrême. Semblent-ce des modèles de conduite morale que vous demandez aux assassinats d'Eschyle, aux incestes d'Euripide? L'activité passionnée constitue le drame; elle le remplit de crimes.

En lisant Caldéron > M. de Sismondi a dû frémir. Entre sa fenêtre régulière et les Alpes blanches et roses, une procession sanglante s'élève et passe, le crucifix en main ;

U ÉTUO&

Ge sont des bandoleros armés de l'escopette et oompUMit les grains de leurs rosaires ; des vierges saintes crucifiées par les bourreaux ; des moines à Tceil cayé et dont la prière semble un remords ; de jeunes cavatters en grande foule, qui jouent avec le poignard et ne vivent pas un jour sans intrigue, sans confession et sans duel ; puis qudques Ara-» bes à Tœil d'aide, au cimetière courbe, chargés de ehais[^] mes, ou couverts du san-benito ; enfin, tous ces personnages que les peintres d'Espagne ont reproduits avec un génie sublime, une puissance qui effraie, une verve suis égaie et tardivement reconnue Ces acteurs n'ont pas une moralité plus stricte que Clytemnestre, Médée et tous les vieux monstres tragiques wvtiA des entrailles sanglantes de la mythologie.

La question de moralité une fois écartée, il s'en présente une autre, infiniment plus raisonnable Les ÉÉptf gnoles, plus catholiques que tous les catholiques, phis chrétiens que tous les chrétiens, ont suivi une route o(^)o8ée à celle des peuples modernes ; ils ne se sont imposé aucune loi dramatique antérieure à leur propre civilisation. JOepuis le moyen-âge leur drame a vécu sur les

mime. Une lettre d'Atalaric, adressée au sénat de Rome» rapporte qu'il a dépensé des sommes énormes pour payer les acteurs qui amusent le peuple. En 536, Pierre, hérétique acéphale, s'empare d'une actrice nommée Stephana, que le concile de Constantinople lui reproche d'avoir placée dans un couvent pour la voir plus à son aise. Le concile de Rome, en 680, défend aux évêques de faire représenter des pièces de théâtre; et celui de Constantinople (même année) leur défend d'y remplir des rôles. Le moine Alcuin, sous Charlemagne, défend à Engelbert d'assister aux jeux de la scène. On trouve dans les divers conciles du IX^e siècle une multitude d'anathèmes contre les jongleurs, acteurs, actrices, histrions, et leurs arts damnables et dangereux. Dès le siècle suivant, les formes et le style de Térence sont tout-à-coup appliqués à des sujets religieux par une abbesse allemande, Hrosvita de Gandersheim (1), tant la tradition dramatique s'est fidèlement conservée et transmise. Les érudits rapportent au XII^e siècle le drame allégorique intitulé Ludm Paschalis; au XIII^e, toute l'Europe est inondée de sottises et de fadaises de légendes coupées en scènes, enfin d'essais dramatiques.

Au lieu de cette transmission régulière et de cette vie permanente de l'art théâtral, tour-à-tour pédant, bouffon, gladiateur, escamoteur, sermonnaire, pantomime, écuyer, danseur, tragédien, toujours soutenant son vieux sceptre en dépit des foudres ecclésiastiques; que trouvez-vous en Espagne? Une lacune absolue de quatre siècles entiers. Les Arabes s'emparent du royaume; un faible

(i) V« nos Études sur Ibn Moten-Agb. Naissance du Drame Chrétien.

18 ÉTUDES

débris de nation se cache dans les montagnes et les bois inaccessibles; la lutte recommence, et ce duel, qui dure trois cents ans, extermine enfin les Orientaux.

Non-seulement des hommes aussi occupés que les chrétiens d'Espagne trouvaient peu d'instants à donner aux imitations du théâtre; mais les conquérants arabes, philosophes subtils, poètes lyriques, artisans industriels et guerriers hardis, étaient éloignés de l'art dramatique par leurs habitudes et leurs dogmes. Livrés à des amusements plus actifs, ils préféraient à tout les joutes, les tournois, le maniement du cheval et de la lance, la musique et la volupté, la galanterie et la gloire.

L'Espagne chrétienne, quand elle redevint maîtresse d'elle-même, eut donc à reconstruire son théâtre de ses propres mains. Rien ne la liait à l'antiquité. Les Provençaux lui apportaient leurs tenons et leurs servantes, beaux élan de coïté ou d'amour chefs-d'œuvre lyriques dont le drame espagnol a conservé la trace. Les Italiens s'essayaient déjà dans cette reproduction de la vie humaine, qu'ils mêlaient de caricature et de poésie, mais dont ils dépassaient le but en exagérant les couleurs. Le reste de l'Europe n'avait guère que de mauvaises farces et des moralités lourdement instructives.

L'Espagne tira son théâtre de son propre sein Sans traditions à respecter, sans théâtre établi, sans habitudes antérieures, elle consulta ses mœurs, toutes de péril et de hasard; elle demanda conseil à sa passion, et cette passion était catholique. « Haine aux hérétiques! s'écria le nouveau diable; vive l'Espagne! Héros et bandits, pourfendeurs de Maures, jeunes galants, vieux seigneurs, donzelles qui êtes le prix du combat; ermites des montagnes, saints et saintes, protecteurs de l'Église, extermini-

nateurs des Sarresifis; jouez l'histoire sur les ruines » du croissant, sur les cendres des alcazars! Le triomphe » de la gloire catholique remplira nos tragédies; aux œuvres » Très inférieures nous laissons le triomphe de l'amour et » la féerie du hasard! » Le génie national s'éveillant, créa

sur cette donnée des pièces sans nombre, des drames sans un , avec du talent, sans talent, en vers, en prose, en couplets, en redondances, en divers patois que la même pièce entassait ; proverbes^ comédies, tragi-comédies en sept actes, en six actes, en vingt-et-un actes, comme la Célestine; avec allégories, comme les pièces de Cervantes; avec musique ou sans musique ; et toujours sur le même inépuisable texte ; la gloire de l'Espagne, la gloire de l'Église, l'amour vainqueur, le duel de l'homme avec le sort, et le symbole chrétien planant sur ce combat pour l'éclairer et lui donner la consolation, la couronne ou la vengeance.

Il était impossible que ce développement naïf du drame espagnol exploité par tant de mains^ entouré d'une prédilection si populaire l'accord avec l'énergie, la passion, la verve, le souvenir^ l'orgueil et les voluptés de ces hommes ardents et ingénieux, ne produisît pas des chefs-d'œuvre. Ainsi était éclos le magnifique théâtre des Grecs. Ce résultat fut tard. La sève trop abondante se projetait en feuillages épars et stériles. Ce théâtre populaire se chargeait de tous les défauts de son origine; fécondité in^ souciante, liberté exagérée, nuances hardies et violentes, excès dans les péripéties et dans l'expression des passions. La forme provençale des petits vers de huit pieds favorisait une prolixité dangereuse ; le mélange des canzoni et des odes dans le drame plaisait aux imaginations lyriques et exaltées; les combats, les intrigues et les allures de l'Espagne se multipliaient à l'infini. Tels sont les vices du premier-

Le premier drame espagnol, ceux de Lope de Véga, qui résume la force et la faiblesse de cette première époque. Il manquait à cette scène un Sophocle. L'Espagne, nous avons dit pourquoi, ne pouvait le trouver que dans le catholicisme; il lui fallait un poète d'une raison passionnée, exaltée, véhémente, que beaucoup n'appelleront pas raison, mais la seule qui fût espagnole. Le plus léger souffle de la raison sceptique eût détruit cet édifice de gloire conquérante, de christianisme vainqueur, de foi absolue, d'obéissance orgueilleuse, de visions enchaînées au monde réel et de prosélytisme insatiable. Il vint un homme de génie qui, sans corriger les défauts inhérents à la sève nationale, défauts-chéris que tout peuple préfère à ses vertus, expliqua, fonda et compléta le théâtre de sa patrie, lui donna pour base et pour dôme, pour assise première et pour coupole étincelante ce qui en était l'appui et la couronne, le catholicisme.

Ce poète fut Galdéron.

Pour décider s'il a bien ou mal fait, on ne doit pas, comme M. de Sismondi, remettre en cause la moralité du catholicisme; question d'histoire, résolue d'avance par ceux qui savent combien la lutte catholique de l'Espagne a servi la cause et le progrès de la civilisation. L. Caldéron a été sublime, parce qu'il a été complet. Ses œuvres renferment les expressions les plus éloquentes, les événements les plus pathétiques, les caractères les plus énergiques, les catastrophes les plus terribles qui puissent servir de ce fond chrétien et chevaleresque. Il a purifié la forme nationale, sans toutefois atteindre la beauté achevée de la poésie grecque, perfection inimitable. Il a déployé une imagination plus vaste dans des régions plus élevées, il est descendu sans peur dans des profondeurs inconnues.

Une logique plus redoutable a étreint ses conceptions. Il a osé dire le génie espagnol tout entier.

Fallait-il qu'il abandonnât ce petit vers si facile et si sonore, ou la coupe de l'ancien drame par journées ou la foule habituelle des galanes et des vieilles? Fallait-il qu'il imitât Plante et Ménandre^ et qu'il travaillât pour les savants? Mais le peuple ne l'eût pas compris. Il conserva les irrégularités de la poésie populaire; il en concentra la puissance en accrût les témérités et en doubla les émotions. Plus sévère et plus logique que son prédécesseur Lope de Véga^ il agrandit toutes les

beautés du Théâtre national, l'anima d'une chaleur, et l'éclaira d'une lumière puisées dans ce génie national même.

S IV

Études sur Caldéron. •— Son portrait — Ce que c'est qu'un grand homme. — - Shakspeare et Caldéron.

L'Allemagne s'est éprise, au dix-huitième siècle, d'un vif amour pour la poésie catholique des Espagnols, pour Caldéron surtout. Les deux Schlegel l'ont commenté ; et leur commentaire est une auréole plutôt qu'une scholie ; les libraires de Leipsick et de Vienne lui ont consacré leurs presses ; une belle édition de Caldéron a été publiée à Leipsick. Maurice Retsch , a dessiné le portrait du poète, portrait

pathique et commandant Tamonr, une de ces têtes vastes qui ramènent toutes les pensées dans leur cercle magique parce qu'elles ont tout compris ; un de ces génies universels dont on ne peut pas plus nier l'existence que la vérité mathématique ou la lumière du soleil

Caldéron est l'homme de génie d'une race et d'une phase sociale.

Les Espagnols modernes sont trop éloignés de lui pour s'associer pleinement à son drame.

Le drame émane essentiellement de l'action nationale ; c'est la pensée nationale réalisée et changée en fait Cette pensée cesse d'être compréhensible à distance de temps ou à distance de lieux. Le drame exprime , non ce qu'un peuple est , mais ce qu'un peuple voudrait être : les raisonneurs de Molière sont l'idéal du bon sens français au dix-huitième siècle ; les chevaliers de Caldéron sont l'idéal de la chevalerie espagnole ; les amoureux qui soupirent et qui brûlent dans les pastorales italiennes représentent la vie médiocre de l'Italie. Les grands écrivains, qui sont toujours des séducteurs habiles , savent quelle corde secrète il faut toucher ; ils satisfont le besoin idéal des esprits et des âmes qui se livrent à eux. Ils nous consolent du monde qui nous endure , en créant pour nos menus plaisirs un monde nouveau, le monde de notre désir et de notre pensée. Les grandes inspirations de Corneille et les tendresses divines de Racine constituent la pensée même de leur siècle ; Retz est tout-à-fait un héros de Corneille ; la douce et touchante La Vallière semble une pâle et noble figure détachée d'un beau drame de l'auteur de Bérénice.

Le dramaturge nous dit : « Cet univers que tu souhaites, je l'ouvre à ton désir. Toi, Italien et contemporain du Tasse ou de l'Arioste , tu rêves des amours éternelles et

tu t'associes à ses aventures ; Toi la pastorale et la comédie italienne. Tu, l'espagnol , il te faut la religion du point d'honneur défendue à coups d'épée , des aventures galantes très-embrouillées , des dévouements extraordinaires et de l'exaltation lyrique , au milieu du mouvement rapide des événements ! En voici bien plus que la vie humaine n'en peut supporter! »

Ainsi sont nés tous les théâtres ; c'est la partie la plus vitale et la plus passagère des littératures chez toutes les nations ; c'est celle qui nous donne le plus d'enseignements sur les évolutions sociales et sur le génie secret qui les a dictées.

Le théâtre réalise donc et transforme en action la pensée secrète des peuples. Shakspeare lui-même offre l'idéal de l'observation, tel que la rêvait un peuple pratique et positif. Quand celle-ci est fatiguée de son travail , elle se change en rêverie triste ; il y a dans les drames shakspeariens plus d'un personnage dont le seul emploi est de philosopher : tel le Jacques de Comme il

vous plaifa, et le vieil ermite de Roméo et Juliette. Leur voix , c'est- la voix de Shakspeare, qui apr^ avoir analysé curieusement les âmes humaines , l'inanité de nos dêars et la terrible un de nos passions consumées par leur intensité, pousse un long et sublime gémissment

dette plainte si dolente et si profonde n'émane point des drames de Galdéron. Non-seulement Galdéron, c'est le midi , mais c'est la foi. Il ne craint rien ; il ne doute pas. Il y a toujours au-dessus de sa tête un ciel qui s'ouvre , des anges qui chantent , un soleil d'amour et de gloire qui attend les élus. Galdéron a été soldat, et il s'est fait prêtre. Il écrit aujourd'hui un drame de terrible jalousie, quelque chose de plus effrayant qn*Othello^ et demain l'Exal^

26 fixppii

tatian (k la Cmm | ncjQprdi'bni }6 rm loi ^emmmh m

mytère , m acte wfmmemfil > et ^annio npe (soméditl da cape et d*épéfi, Caldérop e^um inci-
dapta sur il|cidmi<8< ^féQepifiQti sur éYénemaots, amoum sur ^moqra, iatr^iia sur intrigues»
Quelle que soit l'immoralilé des faiti e| dea acteurs , il a une moralité toute prête ; Dieu el le
(Beate^ seur qui condamnent pu gb6olveiit Jamais il n'est tristes)\$ mélancolie ^ux ailes grimes ne
plape jamsi sur «a 9cèlie ; les demi-teinies de la rêverie sont inconnues ^ (sa paktlii pu dôdai-
guéen de pou lônc^u, I) est g»!, H^BubojrwiU la vie débordé dans ses losuvrçs. Jl \$rée n^ns
h^^uçopp Y^ fléchir; il chante et il agit , passant de Félan lyrique ^ df la pasriop ditbyrwbïqq^ m
cpnSit tumiillueui^M^tB, Il invente luudi dis situations étraug^ ppur reconoeiifiir le lundi sui-
vant ^m Quvelle ponte, si j^ puis {smplayt^ @b terme trivial.

C'est à trmt de plume et S'^^Q ui^e rapidité , une ferveur extraordinaires de création, qu'il court
à travers le moade enchanté dont il est roi, \$oa rbythiue correspQnd à s^ pen« sée; la matiibre est
digne d^ l'ouvrier : c'est une procès* sion rapide de vers de huit pieds, qui volent d^ins l'espace
comme des flèches empeuoeés, comme des oisejiui traver-r seot 1^ nue par bj|tsil|oiis ; ces vers
soutiennent s^ns effort

des périodes immenses, des récits merveilleux, 4e gr*ild9S

descriptioui^ s ils voj^ eutr^lueut d^ns leur mer^e m plutôt dans l^ur essor. U rime vient ou
ne vient fm ; ei nUe est phéi4Simt« , ou l'accepte s si elle m rétive , ou se pecMi d'elle* Cette liberté
de mouvement s*aeorde bien ivoc le9 nombreuses éyplutious des eavaliers eiq^eguols, gveç
r^ter^i nel eliquetls de leurs épées, avec le dé^M^dre 4e leurs i>irtr gués qui s'entrecoquent et se
heurtent ssue ^eise dwi l'obscurité , avec le freees immense d^un imbroglia qui m

SUR LE DBAME ESPAGNOL. 87

ête tUIMme qlî*âû monteot où tout le moiide domnade grâcei oà aotslm et spootiteure» fatigvés
d*agir et de Tok* agir^ ont basçÛD de ropM QuelqnefoiB le poète snapend son toli Mna kè f^lâea
de grande paàsioa \ un calklie terriU» eom» flieneëi le Yeft de but pieds est rejeté { Thyaiæ s'^Te i
le rbythine de Fede, «n fera à la foia meanré^ grave et fi^tadé, eiprime ra^talion douloureuse du
penonmage« GOMEîle r ddns le Già et dans Pdyeud« Rotrou fort aoutent, mit employé ce mode ;
lea belles stances lyriques (to^OBObcëEB par le Gid sont calqtées stir le rythme espa^ l^ol.
Quand cette Toix (^assietinée a retenti^ quand le ffioutament des faits recommence^ le drame re-
devient «litoayllâbique et nandra ââ but avec sa rapidité accoutu* iDéci

brame d^amour cl de vengeance. — A segreto ngravio segreta ven-

ganza.

Étudions Galdéron dans trois de ses drames « Tun consacré à l'amour et à la vengeance — le second au symbole et à la foi ; — le troisième au combat de la volupté et de la grâce — tous trois profondément caractéristiques »

Ge n'est pas toujours dans tes chefs-d'œuvre des hommes mes de fénie que se trouve l'on éteint la plus vive

moBiirs Contemporaines et du caractère spécial qui distinguait l'écrivain. Je retrouve mieux le Radne que j'aime, le cœur tendre et dévoué, l'homme d'élite et plein de grâce, dans Bérénice qui dans Athalie. Athalie est une grande étude hébraïque. Bérénice est une étude faite par Racine sur son propre cœur et sur les nuances de la passion telle que le siècle de Louis XIV en comprenait le développement. Shakespeare à peine se montre dans ses beaux ouvrages ; son génie mélancolique et rêveur s'efface devant les images de Macbeth et d'Othello ; il ne reste que dans sa réalité individuelle qu'au milieu d'une pastorale élégiaque, intitulée : As you like it. C'est là qu'il a ses coudées franches, et qu'il parle pour son compte. La petite pièce intitulée : Critique de l'École des Femmes, est de toutes les œuvres de Molière, celle qui découvre le mieux sa pensée. Galdéron aussi est souvent absorbé par ses créations ; ses galants et ses dames sont des êtres si amusants et très-agités ; parmi ses comédies de cape et d'épée il y a des chefs-d'œuvre d'intrigue ; ses Autos sacramentales étincellent d'éloquence lyrique ; — ornés de toutes ses pièces voici celle où le génie national respire le plus librement, celle qui en dit le plus sur le point d'honneur espagnol : A secrète offense, vengeance secrète. (A secreto agravio segreta venganza.)

Entrons à Madrid au moment où elle se joue. Nous allons voir comment Galdéron et son pays entendent la vengeance conjugale : «Se venger — tuer — aimer {vengarse — matar — amar} sont les trois mots qui se représentent le plus souvent dans le théâtre espagnol. Les moralistes ont raison de trouver ces habitudes mauvaises et ces paroles dangereuses, et nous ne soulèverons aucune discussion

ce sujet Le drame dont il est question est immoral et féroce ; car l'auteur répète à tout instant cet axiome :

Quand on veut se venger, il faut savoir attendre, et se taire et frapper

C'est la ritournelle habituelle de son œuvre ; il en revient toujours à sa théorie.

Galdéron crée d'abord une situation belle et romanesque. Une jeune femme, après avoir contracté un mariage de convenance, rencontre le lendemain même de ses nocces le jeune homme préféré par elle, le fiancé qu'elle avait choisi et qu'elle croyait mort. Cette situation puissante ouvre vivement le drame.

Observons que dans l'art dramatique de l'Espagne il y a peu de ces lentes préparations qui plaisent à la sagacité des hommes septentrionaux. On ne saurait pas, au milieu de cette société ardente, distiller la passion et l'analyse. Vous ne voyez jamais un homme torturer lentement sa victime et verser le poison de la jalousie goutte par goutte dans son cœur souffrant ; tout éclot d'un jet, comme ces plantes des tropiques, dont le calice s'ouvre bruyamment et fait jaillir sous le soleil une moisson de fleurs rayonnantes ; la situation se dessine à l'instant même, franche et vive ; la capacité d'attention s'applique au mouvement des événements, non au développement des caractères. Ce dernier plaisir n'appartient qu'au nord ; seul capable d'une étude pareille. Il faut se posséder, il faut imposer

ser un grand silence à toutes ses émotions quand on veut approfondir le caractère ; c'est chose difficile à étudier Le

so tsvtm

carlettmt ténite II it ftis ée l'difaiiilitiHi, dit éâiMU ^ rédnMreîif de hi pmittoit MciMi^y dfes MT%Mtt d% la tfè) des émotioiis éprouTées. Pour calcaler ces ioflaences et en distinguer les nuances, rhomme du nord a besoin de tonte sa raison, d^ toute sa fineise , de toute sa sagadiéi même de toute sa froideur (1). Il doit suivre et comprendre le caractère au moment où les passions le transforment. Le naïf Othello derient une bête féroce ; il rugit, il égorge, H Ht et pleure en voyant ie sang qu'il a v^ra6. La faible Juliette devient grande et sans peur coume uM béroffié de l'aheinde Rome ; les tombeaux ne l'eAralent pas ; la jeune fille se cache an milieu des ossements de ses ancêtres. Jamais écrrrain du Midi ne se fftt arrêté avec une âltbnifia aussi barbare bur les lentes et prdiMidaB souBranches d*Ofiirié et dé MRtie. Jamais GaMéron ne nous eût fait assister à la doutoureuse métamorphose de cea deux âmes.

Revenons à la pièce de Caldéron. La jenÉE femlne-, d^ à tengagée, eemme je Fai dit^ dans les liens d'un mariage de tonvenéface^ reçoit une lettre de celui qu^eHé a aimé. £tte lutte contre le démr de le révoir : mais la passion l'emporte sur la raison ; la passion a toi^urs d'adfinradbles excuses pour eoliseiller te) » grandes foKesi « Il font que je le » revoie, se dit LMmr. Je le Verrn pour rengager è^it- 9 1er cette viMe» Je i^cxigërai ; il n'obéira. » En «ffet, eHe le revoit

« f— Je suis esclare, hii dit-ella Mes pieds sont diai^ » de fers ; mrni t/A porte le lacet fatel. Je ne m'appartiens » phis; Ainsi renoncez à mok »

Cette causerie doulom-etise, qui n'a rien eatore de oon-

(i) y< nos ÉTVDBS SUA I.S MoTBM-AciBf NaîManoe du Roman»

pfbt« est iatenwipiie par r^rivte éè 4m Joui i ce don Jnan est qb «ai du mari» geBtyhomve fae don Lopea recueilli et sauvé par une généreuse hospitalité Les aoMBts se trouvent dans une ebseurité qui rend kur sitHatioB équivoque t don Juan les surprend et s'apprél» à venger l'honneur d'un Baii< L'anaantveut fuirt don JuaBrarrête» « Ré- » ponds ! on une langue d*acier« inon épée^ va te parler 1 »> Le mari qui rentre prête IWeiUe à tout ce tapage ; parmi ce brak d'épées et de Toix courroucées^ si eommnn chez deldénni) don Luis (ramant) profite de la confusion et des ténèbres. pour se jeter dans la première porte qu'il trouTO ouverte, a Dis-moi ton nom» r^te don Ju<i, qui n eroit parfer au fuyard et qui tient son épée toii^ours » nue!

^— » Mais c'est moi, .reprend le mari! Abaisse voire » épée! — Vous faites bim de parler! Si vos lèvres ne 9 s'êtsaient ouvertes^ la pointe de mon glaive allait vous ou- » vrir la poitrine ! »

On s'explique. Don Juan apprend à son ami qu'un homme était là chez sa femme, qu'il en est sûr, qu'il Ta entendu. Le mari soutient que cela est impossible et force don Juan à se taire ; il ne veut pas que son pins intime ami puisse supposer ou soupçonner son déshonneur. — « Si je » suis offensé, se dit-il à lui-même, je serai prudent, et ma » vengeance servrà d'exemple au monde^ Elle reposera » sur le silence» »

Si i\)n veut se venger, il faut savoir attendre, Bt se laire et frapperi

G*est le refrain 4^ la pièce.

Le mari renvoie son ami, imindh lumière des mainsda domestique, entre dans un cabinet et y trouve don Luis, l'amant de Léonor.

Ce dernier ne se tronble pas, jette son manteaa sur son épaule, et s'avance l'épée an poing. Il a, dit-fl, été poursuivi par des assassins^ et s'est précipité dans la première maison venue ; il reste à la merci de cdui dont il a violé le domicile. « Maintenant, seigneur, ajoute-t-il, don- » nez-moi la mort donnez-la-moi honorablement Je si- » crifierai.ma vie, mon âme, mon avenir à un gentilbc-Mimie » tel que vous , qui se croit ofiènsé ; je ne périrai pas du » mnnssous le couteau d'un lâche meurtrier. » Don Lope n'est pas dupe. Il écoute et finit par reconduire avec poKtesse don Luis, ce même don Luis devenu l'dsiet de sa jalousie. Léonor se croit sauvée. Tout se calme. Mais le courroux le plus ardent bouillonne dans le cœar de don Lope. « Quand il s'agit de vengeance, répète-tnil en- o core au moment où la seconde journée finit, on souffi^ , » on se tait , on attend. » Vous entendez sans cesse ces mots terribles : chaque fois qu'ils se font miteadre, k spectateur frémit

Il y a là bien du mouvement et de l'intérêt! L'émotioB ne se repose pas; le cœur bat plus vite de scène en scène. Jetez toute cette pièce, telle que l'auteur l'a créée, sur un théâtre moderne; le succès populaire s'y attachera. Rien de plus touchant que la situation de Léonor, ni de plus effrayant que le calme du mari espagnol. Ces beautés essentiellement dramatiques se sentent au premier instant ; elle n'ont pas besoin de commentaires, et se comprennent moins encore à la lecture qu'à la scène. Elles ne se rapportent en rien à l'étude du caractère ; elles vivent de passion.

SUR LE DBÂMfi ESPAGNOL. 33

On va voir combieii cette unique donnée du point d'honneur deviendra féconde pour.Galdérou. Don Juan, Fami du mari, est aussi jaloux de Thonneur de son ami, que Test le mari lui-même. Don Juan croit don Lope aveugle et veut l'instruire. Le devoir, l'amitié, la reconnaissance l'y obligent Comment faire? ne sera-ce pas Toffen^ ser davantage 7 Vaut-il mieux le laisser reposer dans une ignorance honteuse qui prot^era son repos? Cette incertitude le tourmente; alors, don Lope paraît « Don Lope » » ami, lui dit don Juan, nous sommes seuls. Je veux vous » consulter sur un scrupule que j'ai dans l'âme. Vous me » donnerez conseil. » Et sous d'autres noms, don Juan lui raconte ses propres scrupules, et la situation présente de la famiUe qui Ta reçu sons son toit. La souffrance de don Lope pendant que son aini lui parle, sa dissimulation qui ne se dément pas, sa résolution de vengeance qui prend des forces nouvelles, cette émotion intense et intérieure qui se révèle sans s'épancher; tout cela est magnifique. Les deux amis se sont entendus sans s'être parié de ce qui les occupe l'un et l'autre. Ils se quittent Don Lope rencontre le roi qui lui demande s'il restera auprès de sa femme ou s'il le suhra pour guerroyer en Afrique.

— « Je vous suivrai, seigneiurl » — « Prenez garde dit don Sébastien ; mari qui part pour un voyage a souvent des grandes affaires à la maison. »

Les paroles du roi blessent don Lope, dont l'orgueil se soulève; il se croit deviné. On a donc surpris les mouvements de son âme! on connaît ses émotions les plus donloureu8c& Il y a là un sublime * monologue d'orgueil que le poète espagnol lui prête. Il ne laisse pas échapper une pande d'amour, pas un r^ret donné à une afièction perduei pas un flentiment émané du cœuTi

3& ÊTÛDBS

pflf) ilfi retour surson bônheai* détroit. Notl : Là pârôte du Yt)\ est tombée sur lui edtnmé du feij). Lui ! lui ! il ne songe qu*à lui. « N'a-t-il pas été libéral aTec le pauvre, jtiste atec k! Id soldat, coiiipati^saht envers le faible , loyal envers le ^ geatilbotttime, codrtois avec tous I Et il subit là

raillerie » de son roi! Et 11 fest bleissé si profondément! Va-t-il se ^ plaindre de ce que sa fetnmé eil âitné un autre? Non, h dit-il, je ûê tis pas potir corriger le monde et les » femmes, je tis pouf me Té-tiger. Il saura, ce roi, ilsaurâ, 9 don Jtiâi \$ et le moudê le ^ailni , et les sièclei^ sauront » tM)muieilt un Espagnol sd venge t i

Si Ton veut se venger^ il dut savoir attendre, Et se tairet et frapper !

En pfet la vengeance approche. Noils sarbns déjà que le monde de Cddéron est un monde à deiïii-^fiicaln. Oti le reconnaîtra aisément Léonor, après la scène dramatique où son amant a été surpris chez die par son tnâH , veut revoir encore une M^ cdiii qu'elle aime Le poète peint très-bien ce progrès inévilaUe dé la pas^on qiii augĤHettle p6lt le danger, qtii fe*ettivre dtt péril, et qtti s'expose sand Cesse à des périls nouveaux. Elle donne rendes-yote ĩ don Lois, dans une maison de campagne^ située tor one tle è quelque distance dto rivtige. Âu moment où don L\ùi cherche hn batelier poui" l'y condaire, don Lope le mari te montre. 11 acco^ poliïhent le jeune amant de M feinme, lui fait beaucoup d^ caresses, et Ini demande ce quĤt cherche sur cette plage : • Un bate-lier qui me con"- » duise à la QuiMa dû f^ . — Je vous conduirai^ moi, » i^ ^pond avec em^ ^i'esi-sekmmt doit Lape» qid s'eal déjà eà^

SUE LE DBANP PSPAGNOL 35

tfiodii av^ DO autre ^lelisr; « j'jii promis k Vm cle Wig » naroli 4*aUer Jui rendra ^iaiVà à « i Qpiom — Ab I » 89 ditril J^ li)j-in\$me , « le moment de im v^pgeaee est doue arrivé I » I)oa Luis ge féUcîteintèrienr^qieutdela complaisaace que la mari lui montre. Cependant don Lope dit toDt bas ; <r Le voici dans mes mains I U y mourra | • Et dcm Luis reprend s « Que ço soit réppunp lui-*mame qui » me conduise chez sa femme I Est-il bien possible I »

Jm batelier 8^ présente et vput induire son batcaq; don Lope 9*r pons^nt pas : il forcfirhomme du peuple à raster sur le rivage et lui ordonne d'attendre Tarrivée d*iiin dov mastique , auquel il est charge de dire que son maître va bientôt revenir, ce JN 'entres pas encore dpi le bateau, dit >> Ie-batoli^rfj'ai quelque chose à réparer; ffim bateau a prendrait eau I » t^ f(Qab I bab I nous partona ; ce ba-r o t^au est expelent, reprepd don Lop^ ; diten au domestl^m que de nous attendre I m

La barque s'él^e, \$ Vive pieu I dit te batelier , qui 9 voit fuir sa nacelle portant le mari et l'amint t cela ^st 9 étrange, personne n'arrive. Quand dona viendra qe do-^ » mestique?., Que vois-jel la barqiie chavire ^t fait nau" » frage, Dieu seul peut les sauver tous iie^x ! \$i la mer, j^ » le crois, sera leur tombeau I »

pn oet , Lope a renversé la barque et sd aan^e à (a nage* pendant que l'amant don Luis se débat an milieu de^ flots.

C'est du drame et du drame le plqs terrible, Léonor atr tend Tarrivce de don Luis ; un dernier hymne de douleur s'échappe de cette âme féminine, qui paraît avoir iq pressentiment de sa desti-née. Elle est dans son boudoir , tremblante et agitée , quand un cri parvient jusqu'à elle ! C'est un homme qui lutte contre les flpts, etqj

s'écrie : « Que Dieu sauv« mon âme ! » « — « Quelle est « cette clameur lugubre? demande-t-elie, cette damenr » que le vent de la nuit m'apporte ? » — Elle n'a pas reconnu encore la voix de don Luis qui se noie, mais elle est restée sous l'impression de terreur dont cette clameur la pénètre, quand don Lope son mari, échevelé, sortant de la mer , toujours Fépée an poing , se montre à elle.

Je te touche donc , s'écrie-t-il , ô terre! douce patrie 9 de l'homme ! Léonor ! mon bien I Le ciel me comble de » ses faveurs I Et toi ami , je te retrouve ! »

Don Juan , l'ami qui vient d'arriver sur la scène , et Léonor , sa femme , écoutent le récit de Lope. « Un acci- » dent terrible , dit-il , a pensé le perdre ainsi que don Luis de Benavides , cet étranger qui s'était réfugié la veille dans sa maison. La barque qui les portait tous deux a chaviré. Don Luis est mort ! » À cette nouvelle, Léonor tombe évanouie sans prononcer une parole : et (ce que d'atitres nations auraient pris pour le comble de l'atrocité, ce que cette civilisation extraordinaire admettait comme suMême) son mari la relève, lui adresse de tendres paroles, et ne laisse soupçonner à aucun des serviteurs qui l'entourent les sentiments de fureur qui l'agitent. On emporte le corps inanimé de sa femme. « Bien , bien, dit-il , j'ai bien agi. J'ai » été prudent, j'ai été fort, je me suis tu. Ah ! ce jeune » homme, je lui ai donné un tombeau de cristal et un mo« » nu ment éternel. D'après les lois de l'honneur, j'ai tué » l'un ; j'espère tuer l'autre. Le roi ne me dira plus qu'il » ne faut pas faire de voyage quand on est marié ! Cette » nuit, cette nuit même terminera tout ! Léonor, Léonor » (ajoute -t-il, comme si un sentiment humain venait » enfin se manifester chez lui) belle autant que coupable

SUR LE DiaiLS kSPAGNOt. 17

» Me t Malheureuse auUiH que beile I Raine btaie de a honneur I tu vas donc mourir au.imliei de ee fntk vie » a de j^us brillant ! Tous les étoieats serviront ma tciik » geance ; l'ean et le Tent m'ont senri déjà ; la lenre el le » feu me servimt encore. Cette nuit» celle «ait mtaie » mon palais va périr dans Pincendie qnOr ma nuin al* » kMiera; et je la tuerai, pendantipie les flammes dévore- » ronllamaisondemespères. Flammes, aUoDMK-VQosI mon » honneur sortira pur de ces cendres, comme l^or du » creuset »

Cette résolution , il l'exécute : le pahds hrûk ; le roi et sa cour, éveillés par le bruit, attirés par rincendie, s'appro* cbent du lieu où se passe ce dénouement Du sein des débris enflammés on voit sortir don Lq)e fienavides, ooavert de cendres^ Il soutient le corps inanimé de sa femme ; et fidèle à son premier caractère ;

« La voici, dit-il au roi, cette beauté morte I Elle est 9 pâle comme la cendre qm couvre mon palais détruit » Fleur dévorée par l'incendie, flamme éclatante que le » feu vient d'anéantir J Regarder messire ! celle-ci fut » mon épouse; une noble et vertueuse femme , d'un coeur » grand et d'un e^rit haut; une femme pure et admirée! » La voici, celle que j'ai tant aimée , celle que je ne ver* 9 rai plus! — Maintenant tout est dit, je vous suis à la » guerre; je marche avec vous, messve; vous m*avez dit » hier : Prenez-garde à l'absence , l'absence est fatale. » — L'slsence ne peut plus me donner aucune crainte, je 9 mourrai volontiers, puisque je meurm sans tache, n

Puis il se tourne vers don Juan, son ami :

« Et vous, mon ami don Juan , si jamais quelqu'un vous 9 demande de quelle fiçon un gentil-homme se venge, son- 9 venez-vous de iitd , rappelez-vous don Lope , qui n'a ja-

3B fTODiS

4 mib dil son tatfttrc , <pil b^« jands dit sa veogrance. » TéltiBt te tigouMux drMne qoe linguet n'a pas traduit, qm fea «rMquea n^oot pai mdme dté, et qui ne ?aut pas iiriâ», fl «stmai^ que beaucoup d'autres drames 4e GaUé^ roB. &èBi Me lasqnisse hardie , fdeine de franchise, d*âo« quenee et dê^ passlpn, que les oomiaisseurs fippréeieioiil sans peifta H M mes reste plu qu'à

suhrv h CQUtoifi espagnole et I piiv lé tectenr ^ nous ■ pardunner nos butes» avant Jà diati du rideau s

..... pedir de nuestras fâttas Perdon ; y àumilde el Anter o\$ lé jfiée M tutêhHiê pkmtë» ^

g VI.

Études sur Caldéron. — Suite. -^ La critique fi|i|Uiruée au IbéAtre espagnol, ^ Drtune du fynybdle eatiiaUque. mm la éitafhm M U Croix.

^ Yeu»H*êtes plus ^ l^nee. Vous avez quitté la %iy siô^ ele. A drmte^ vousa^ez le convent, à gauche Tiiijlodafé , partout le cmieifx. Viias, pour qui vivra o*es|daiUfi»r. transf(H*inez vous, essayes de crpif»! vous fttes Éspagnob« Ifes sierras sauva^ des Alpi^ai^es et les maisqps jauques de Madrid oi^t frappé iwo yeux lorsqu'ils s'ouvraient au jour. BonrvQus, il n'a jamais existé de VoUai-roj, çt le plus hardi dM hômwst ^*est le ppédicateur qui doute do purgatoire,

SUB LE miOn ESPAGNOL. Iq

on ae £ût tm système hétérodoxe sur la conceptionii immacu-s culée.

Bneore une fols, changei ; £iites quitter à votre esprit son «veloppe de sc^dsme et de dégoût ; wyes ; -^ oe grand symbole ardent et ensanglanté qui plane sur l'Espagne eu*» tière, c-est la croix ; — *

Pour le XIX* siècle et le Nord , l'image yénéraUe d'un SiiM>liee et d'un sauveur ; ^ ^

Pour le XTU* siècle et le Midi, un Dieu yinnt et ter^ ribléi

Si , vous ditach«ot de la critique vulgure, répudiant ses tristes formules, vous élevant à la centemplaticm des variations de la pensée humaine et de ses élans les plus inso^ lites , vous saves, comme le brahma indien, vous métamorphoser pour comprendre, et vous associer pour les dominer aux mille apparences extérieures du monde; lisez, devenu fanatique, le drame fanatique de Caldéron. Cette sym-* patUe est étrangère à votre époque; elle attaque de front toutes les idées modernes; elle est, à elle seule, une conquête de la pensée sur l'habitude, une victoire remportée sur l'usage et gagnée par l'intelligence.

Esehyle , dit un critique moderne , est barbare et cyclopéen conune ces vieilles murailles bâties de blocs informes par les géans : anathème sur Eschyle I Racine, dit un esthétique de Heidelberg , est pâle et privé de mouvement comme les momies antiques : que Racine soit oublié I Shakspeare, s'écrie l'homme du xviii' siècle, Shaks^* peare est sans élégance , sans éloquence et sans pureté : maudit soit Shakspeare I C'est la myopie des nations qui a partout écrit le code de la critique. Elle a procédé par dégoût et dédain, par ostracisme, par exclusion; elle a mis des points et des virgules à nos plaisirs ; elle a fait régner

ftO ÉTUDES

ses antipathies , nées de ses préjugés ; elle noas a empochés de comprendre, de sentir et d'aimer.

Considérée comme une immense et étemelle négation , la critique est d'une utilité boniée et douteuse. Gomme rayon qui éclaire le monde intellectud, qui fait jaiDîr des profondeurs du passé la vie morale des nations , qui explique l'histoire des faits par l'histoire des âmes, la critique est la

torche placée sur le point le plus élevé de toutes les connaissances acquises. La critique est savoir, puissance et prophétie.

On sait pourquoi le drame espagnol, de souche ibérique[^] chevaleresque par le mouvement et l'action , héroïque par l'idéalité, catholique par la pensée première, n'a plus d'écho dans les contrées d'Europe. L'Europe s'est dépouillée de ses brassards et de son heaume; le capuce monacal est jeté aux orties; les beaux panaches flottants et les dentelles historiées qui se jouaient sur la tête et sur les pieds des jeunes amoureux, on ne les porte plus qu'aux jours de folie et de débauche, parmi les travestissements grotesques. Du drame espagnol, il n'est resté que sa partie la plus grossière ; il nous a légué les portes secrètes , les doubles pavillons, les escaliers dérobés, pauvre bagage que nous trahissons encore. C'est lui qui a enseigné à l'Italie l'imbroglio puérils événements qui se heurtent, se croisent et s'entrelacent. Maître et précurseur de tout le théâtre européen , il a fait Corneille et Beaumarchais , les deux génies les plus opposés que l'on puisse nommer. Dès le milieu du xvi^e siècle , l'Angleterre imite sa scène espagnole. Les contemporains de Shakespeare , hommes de talent groupés autour de l'hoDinie de génie, Marston, Dekker, Jonson, Marlowe[^] ffEbster, Heywood (noms trop peu connus en France), copient ou plutôt calquent les imbroglios de Lope de Véga et de ses élève-

Tes. Ainsi se bâtit le drame anglais. L'Italie fournissait les sujets le conte originaux la trame première ; l'Espagne donnait le motif dramatique : roses, fourberies, aventures nocturnes, enlèvements, déguisements, changements de situation de noms et d'état. Tout ce qui tient à la vie active venait du midi; le génie national du nord y ajoutait sa profondeur native, son analyse et sa réflexion.

Consultez les pièces de Congreve , de madame Gent[^] livre, de Farquhar, tout le mauvais drame anglais du xvi^e siècle jusqu'à la belle et brillante comédie de Sheridan fort Scandaï; il porte l'empreinte espagnole, quant à l'intrigue. J'aurai plus tard l'occasion de dire comment le drame français a reçu de Corneille jusqu'à Voltaire le dithyrambe passionné des Espagnols, si contraire à nos mœurs , dithyrambe qui suspend l'intérêt comme une harmonie d'instruments, qui s'exhale au milieu du récit poétique et se mêle à l'action[^] qu'il arrête à l'improviste. Voyez de beaux exemples de cet emprunt dans Polyeucte et le Cid (1).

Radne échappée l'influence espagnole ; on ne la retrouve chez lui que sous forme de galanterie et d'élégance. Racine a emporté la statue de la Grèce antique; il n'est jamais infidèle à son culte. Radne mort, Lagrange-Chancel et Crébillon lui succèdent , médiocres ouvriers d'intrigues espagnoles. Les Timocrate et les Rhadamiste qui ont frayé la voie au mélodrame moderne, nous viennent d'Espagne. C'est Lope, c'est Alarcon , c'est Tirso de Molina, qui ont créé pour notre usage cette architecture toute pleine d'escaliers dérobés , de cabinets secrets , de pavillons mystérieux, de retraites pour les galants, de balcons à escalader et de mu-

(i) V, plus bas COBREULB ET L'ESPAGNE.

nelles fades à franchir} cet attrait aqael p^rmi ne renonce encore. Le plus petit fanteille d'intrigue qui se joue maintenant est une création de l'Espagne* Les anciens ne nous avaient point transmis ce modèle. Leurs meilleures peintures de mœurs ne ressemblent pas à nos comédies d'intrigue. Chez eux la femme n'existait que pour soigner le ménage et perpétuer la race : Romains et Grecs ne purent introduire dans leurs drames que des femmes esclaves, victimes païennes des caprices des hommes, ou des femmes placées hors de la société par la vénalité de leur amour, ou de grandes criminelles, comme Glytemnestre et Médée (1). Dans l'état de cette civilisation, ils

n'eussent pas c<>npris les stratagèmes de Rosine dans le Mariage de Fi-garot ni tout ce mouvement de jalousie, de rivalités, de fo« Ues, de violences, de fourberies, dont l'indépendance des femmes a doté la scène espagnole, maîtresse souscerappwt et modèle de la scène européenne*

Il n'est pas vrai n(m i^us, comme le prétend Sdilégel» que le théâtre del'Espagne soit un hymne étemel à Dieu» à l'a-^ mour et à l'honneur. Les passions humaines s'y font reconnaître à des traces bien plus terribles ! Il y a là du sang» des larmes, des crimes sans nom , des fureurs inconnues à tous les peuples ; il y a là une société enfiévrée , grande et puissante, extrême et gigantesque , une civilisation pétée par l'étreinte embrasée du catholicisme et la main de fer du chevalier.

Relrouvons donc cette civilisation dans son théâtre, et pour cela faisons-nous Espagnol. Souvenons-nous que le symbole c'est Dieu ;

(1} V. nos Étgdbz sur l^antiquité, les Hétaïres*

SUR LE DRÂMB BSPAGNOL. AI

Que oo iK)k| eeft clau8| €• fer, Colte image ooliréOf €• eittcifiXf c'est oIËC i

Que Dieu uetit pas dans les pTofondeuri d^sue élernilé kiipalpal^, ittTiriUCiiHipéÉélrable;

Mak que; le Symbole eat tout II pretège, raehèle» ra« mme, saute , pacifie, ourrè le del et ouvre Teufer.

Eotrmts mainteDaât dans le dratee de GakUroa. Je ne puis reproduire la partie ra^odleme et rhftbâlic^ de soâ GeuYre^ ces lo&gues périodes de vers octosyHdiqttes, se déployant avec une facilité inspirée ; ce\% poésie qui roule , brillante et repide, Ji travers les replis du drame, comme le souffle humain dans les spirales de Tairain; un drame qui glisse, s'enfuit et passe avec la sonorité caressante d'un instrument magique ; une perpétuelle harmonie , qui gémit , éclate , retentit et s'éteint dans un sublime éloi-; gn^nent. Je ne puis donner ici que la traide et le tissu primitif de ce drame bizarre.

Dans une gorge de montagne, au sein d'une solitude âpre et saavage , loin de tous les chemins fréquentés, au milieu de rocs bronzés par la pluie, jaunis sous le soleil, et de grands Uocs de pierre superposés, aux arêtes aiguës qui se dessinent durement Sf rhofizon, il y a une grande croix, foriâée dé detrt débils dé chéiie que l'outli dit charpentier n*a pas même équarris. C'est un dé ces paysages aux couleurs tran-^ chées, âtx lignes aiguës, qui s'aècordeiU avec toutes les pèa^ sées terribles et toutes les fureurs de l'âme. Là doivent se réfugier les bndoleros; Ift doitht s'asseok^ de ntséra-Ues pitres fatigné) Hi des efine&île mkâBnitâ d#rMÉ oewâm* tj&t et ^far tiâ eotâbât motteL

C'est là aussi que Caldéron place ses teietirs*

lie débVc est siâi^; m pattvfe bâoheroft etsa famme, las dtf ne poutoir HËre mareber leur lw<ir-fiq«e« neopenl

prendre mi peu de repos. Le mari a, comme Sancho, des tendresses infinies pour cet animal, qui s'est ohstiné à res* ter sur lagrande ronte. « Paii>leo, loi dit Menga, sa femme, tu ne bouges pas; je vais, md, <±ercher des camarades qui sauront lui prêt^ secours. » Le paysan ne demande pas mieux ; mais resté seul, il a peur de l'asile où. il se trouve, tt Si des Ikmdoleros débouchaioit de ce côté, » que dMMdndt-ilt II n'est pas brave.

Un bruit frappe son oreille; il se lève et r[^]arde. Deux cavaliers descendent de cheval ; tons deux se dirigeait de son côté. Moitié curiosité, moitié terreur, Gil se cache dans un buisson.

L'un des gentil[^]hommes était un de ces Castellans intraitables quant à l'honneur de leur famille, qui lavaient une faute, ou l'apparence même d'une faute, dans le sang d'une sœur, d'une femme, d'un maîtresse et d'un amant Fils de Lisardo Curcio, noble ruiné, frère de la belle et jeune Julia, il a provoqué Èusèbe. Il n'a donné à Èusèbe aucune explication, seulement il l'a prié de le suivre ; Èusèbe a obéi : tous deux s'arrêtent dans ce ravin solitaire.

— N'allons pas plus loin (dit Curcio). Voici un lien dénert, éloigné du chemin, et qui convient à ce que je veux de vous. Tirez votre épée du fourreau[^] Èusèbe. Mettez-vous en garde* Vous êtes gentilhomme sans doute i il faut vous battre.

> — Très-bienI Et pour vous rendre avec te fer, ilsiiffiaitipevousm'eusBieit conduit ici; mais quelle est voire |dainte, et que voulez-vous de moi? J'ai besndne le savoir avant de nous batûre*

— Rk plaindre? Océ, j'ai à me pkindre ; c'est mi oatrag» tn[^] grand pour que je le dise. Ma voix s'y refiise;

je voudrais le taire ; je voudrais roublien.Youe le redoublez eu me le raillant. Goonaissez-vous ces lettres 7

— Jetez-les à terre. Je les ramasserai.

— Les voici !

— Eh bien I vous avez pâli ; vous êtes troublé !

— Misérable, cent fois misérable quiconque fie ses secrets au papier I

— Vous connaissez ces lettres.

-[^] Elles sont de moi, toutes ; je ne le nie pas.

— Efa bient moi, je suis fils de Lisardo Gurcio, gentilhomme. Tous étiez mon ami Vous avez séduit ma sœur JuBa. Vous êtes pauvre et n'aurez jamais ma sœur. Demain, pour que la pureté de mcm nom ne soit pas ternie, elle sera consacrée à Dieu ; elle entrera dans un couvent ; par volonté ou par force, elle sera religieuse. Quant à vous, rendez-moi raison; en garde, dis-je : que Tundenous meure, et qu*il meure ici. Si c*est vous[^] ma sœur ne sera pas votre maîtresse; si c'est moi, je ne le verrai pas.

— Je vous ai écouté, je me suis contenu, répond Eu« sèbe. Lisardo, modérez-vous de même et entendez ma réponse. Il faut que l'un ou l'autre tombe sur cette place. C'est bien ; mais sachez quel personnage est devant vous. Un homme qui ne craint rien et qui se sent conduit par une main invisible. Ma vie s'est passée dans les prodiges. Répétez au monde ce que je vais vous dire si vous me voyez mourir, et qu'un oubli éternel ne couvre pas ces étranges, ces grands et sublimes miracles. Je ne sais quel fut mon père ; je ne l'ai jamais connu. On m'a dit que j'étais né au pied d'une croix, le ciel pour dais, une pierre pour berceau. Trois jours je pleurai , trois jours les bêtes

féroces errèrent autour de moi sans toucher à l'enfant

M ÊTODSS

abandonnié* Je ne moami pas de tûm, car je ails né an pied de la croix. Un berger, errant dans les
 sâpresses de ces monts à la recherche de sa brebis égarée, me recueillit - Ut par miséricorde;
 son nom était Eusèbe. Il m'appela Eusèbe de la Croix» Il me traitait comme, son fils et je grandis-
 sais dans sa cabane ; mon naturel était dur et barbare ; l'instinct de ma naissance était terrible, mena-
 çant à la fois et sauveur ; toujours cette croix me protégeait. À trois ans, je tombai dans une eau pro-
 fonde, je me noiai ; une petite croix de fer était dans mes faibles mains. L'incendie de Yora un soir
 la maison de mon père adoptif Cette croix de fer qui ne me quittait pas me fit traverser les flammes
 dans lesquelles tout périsait. Je choisis le métier des armes par goût ; je cultivai la poésie par plai-
 sir. Embarquée avec des troupes, je vis notre vaisseau donner centre un écueil et se briser : un ma-
 drier sur lequel je me cramponnai me sauva ; c'était le symbole miraculeux qui me protégeait en-
 core ; ce débris avait la forme d'une croix» Dans les batailles, en face des bandits, dans la misère,
 dans mes vices, dans mes crimes , toujours le signe divin veille sur moi. Là, au milieu de ma poi-
 trine, une croix divine est imprimée en sillons de sang ; j'ai vu briller le même signe dans les nuages
 noirs qui promenaient le tonnerre sur ma tête sans l'atteindre, dans les flots qui me menaçaient
 sans me dévorer. Je suis mystérieusement prédestiné, Lisardo ; ne vous attaquez pas à moi ! La
 mort ne voudra pas de moi, vous dis-je. Les murs de mon cosmon ne protégeront pas votre sœur. Je
 suis prêt à vous satisfaire ; car apprenez que nul n'a des passions plus terribles, nul n'a plus soif de
 savoir, nul n'est plus soigné de vous attendre que cet homme qui est devant vous Eusèbe de la
 Croix,

SUB LB DMann làPAGNOL. &7.

« Bwafée, reprit-il le frère, il est dit que le monde est fait de la terre et du feu »

Est-ce là poser assez fièrement ses acteurs ? Et c'est éternel l'homme qui se dit « je suis » de fait éternel
 le chant de cette mort et l'effacement, H te timidement « h à l'air » ~

Ce paysage, ces routes sombres, ces bandits dans le lointain, cette trouille au sein de, ce duel à
 mort cette main invisible d'un Dieu qui, pont quelque raison inconnue et profonde, guide et pro-
 tège Eusèbe le meurtrier, homme de bien et de sang ; l'harmonie des Idées, des faits, des pas-
 sions et des caractères ; tout est complet.

Eusèbe de la Croix n'a point reçu avec le symbole céleste une âme pure et un esprit bonoète.
 C'est, une nature brutale » Yidemment « fougueuse » indomptée ; cette nature d'animal féroce va être
 éduquée par le système ; l'Eusèbe va marcher à travers le sang, les larmes, le parricide et l'inceste.
 Nous ne demanderons pas la morale - ralliée de ce drame fanatique ; nous ne demanderons pas une le-
 çon morale à ces tableaux chrétiens, où les chaires pantelantes du martyr saignent sous le fer du
 bourreau où les muscles sont, à nu, où le peintre a réalisé, sous l'auréole sacrée, d'épouvantables
 tortures ; nous séparerons, la question d'art de la question politique. L'idolâtrie du symbole, voilà le
 texte de Caldéron le sujet dominié ; il est impossible d'en presser plus énergiquement la dernière
 conséquence, de lui demander avec une force plus impérieuse, le sacrifice tragique qu'elle
 renferme.

Les jeunes gens se battent l'épée (le Lisard qui glissé sur la terre maintenant) {M}tège le criminel
 Eusèbe. Ce dernier tue son adversaire, «. Ali ! à l'œuvre » me dit le confesseur l'i-

68 ÉTOKS

crie l'âme à la mort de cette œuvre rare que le Saateir est mort » ne me laissez pas mourir sans
 en fessak Mk »

— • Aa Dom de la croixi... cette parole te saore. YieiSY je fais te prendre dans loes bras; il y a près d'ici un con- ▼ent de mcennes, je te porterai moi-^ême, et ta te coolseras!

— Je te remercie, je te remercie ; à cause de la pitié que ta me témoignes, Ta, je te le promets, lorsque je se* rai dcTant Diea, je lui demanderai pour toi la même grâce; je lui demanderai de ne pas te laisser mourir sans être confessé!»

Easèbe emporte dans ses bras son adversaire expirant et le iépose sous le porche du couvent voisin ; puis, entraîné par cette ardeur fougueuse qui ne le quitte jamais, il se dirige vers la maison baUtée par Julia, sœur de celui quMI vient de tuer. Sun intention est de décider la jeune fiHe à le suivre ; il veut enlever Julia avant que la nouvelle ide la mort de son frère soit parv^ue jusqu'à elle. « S'il est yrai que tu m^as aimé, lui dit41, s'il est certain que ton cœur el le mien se smit entendue , viens, viens à l'instailt : ton père est inflexible; il va te sacrifier à sa tyrannie; tu ne vaincras pas sa résistance; viens, j'ai des palais pour te garder; j'ai des amis pour té défendre; j'ai de l'or à t'offrir, et une fime pour t'adorer. Tiens, donne-moi ta vie, t:c sera m'empêcher de mourir ! »

Julia, qui hésite un moment, est sur le point de céder; son père se montre. C'est une bonne vieille coutume du drame espagnol, de cacher les amants dans les armoires et dans les cabmets; JuKa, qui craint son père, ouvre au jeune Ensèbe la porte d'une chambre où il se tapit i le père ne s'aperçoit de rien, et cause «vec sa fille.

— « Il a, dit-il, les raisoin les pim grtfes poor la coDdaimier à la m religieise : la paayreté» rântiquité de sa famille, la nécesnté de ne pas désiioiiorer la race par une mâsalÈuice, celle de laisser à Lisardo son frère le pea de bien qni lai reste ; mais avant tout sa vdonté, Tant«Nrité patem^e qui ledécide k prendre ce parti » Le père en est là, sa fille Jnlia Téconte en silence; il parle avec orgml de Pavenir de sa race et de son fils qni ne manquera pas d'en relever l'éclat; il se livre à cet enthousiasme de vieillard et d'Espagnol, lorsqu'on q)porte un cadavre.

C'est Lisardo mort , le jeune homme qu'Eusèbe a frappé.

— Ah t s'ême le vieux père en se jetant sur le cm^s de son fils que soutiennent des paysans, lais8ess*-moi le voir, ce cadavre déjà froid; laissez-moi contemid^r ces veines ouvertes qui laissent couler tout le sang de ma vie» tout le bonheur de ma pauvre vioUesse I

Et 9 emlHrasse les restes de son fils.

— Quel est cdui qm l'a tué, qui a tué mes derniers jours?

On Jui dit le nom d'Eusèbe.

— C'est bien, répond-il; c'est le même homme qui m'ôte l'honneur et le bonheur. Disculpe-toi, si tu le peux, Julia î Dis que ton amour était chaste, ô malheureuse ! Ne vois-tu pas que ton père et ton frère périssent du même coup et de ta main ? Ya, va donc écrire, avec ce sang qni coule, l'histoire de tes voluptés meurtrières. Ah I ne me réponds pas ! tais-toi ! que je n'entende pas ta voix ! Cache cette beauté qui a été la mort de mon fils. Mon fils, ma fille, tous deux, vous n'existez plus pour md. Il est mort pour le monde, lui, mais il vit dans mon âme; et toi, qui

50 Ètuwm

?li PMT le monde, tu et k jinriit motte Aanl dmmi cmmr! Reste, rmtto avec Ce cadaVre : qvo ce soil u kçon et ton s«|plke; je t'coliBnile id« priodeloiifrôrO BMtf t^ ol ifo*«Hi ferme les portes !

Ed effiBt» les portes se ferment sur Juliei ie taêmvt saogtaat est dorent eiiei eUe |detilti| eOmm«dk le raUimo antoor espagnol) sel Tobipiéi « thonrtriôrii • en ftoô do sa iantOf elle la contea^ tonte ontiirei La mortitiMlMrti inattendne et puissante« du ImmI do oo sii^ec coBArai-roè tonte moralité . Eosèbe est toujours dans ie cabinet

GaUéron ne qnîlte pas la situation déjà si boUo ^*il a inTentée; les créations des grandes inteUi-genoef ae manquent jamais à celte loi I eUes n'étiniBeUent pas sur nn seul point ; les beautés eniuiuent ko beautés ; c'est une longue (rainée de poudre qui s'embrace» un grand sillon lumineux. Lisardo mort ne aérait pas pour sa soeur, comme le dit Guroio* une leçon asseï forte^ si £ugèbet sortant du cabinet où il est enfermé, ne se montrait à son toun Le cadavre du frère est placé entre ces deux personnes; c'est leur œuvre; la jeune fille repousse obstiné** ment £usèbe, et résiste à ses prières.

— Non, loi dit-il, un couvent même ne te protégerait pas contre mm.

— Prends<y garde, je flourais me défendre I

— Mais te reverrai-jef

— Nonl

— Quoi! point d'espérance!

— Aucune.

— £t tu me détestes d^à ?

— Je le dois,

— £t tu m'oublieras?

SUR LE SMÊÊÊ ISPAGNOL. 91

Je ne^iifli

MiÊi BOàYmHdi di tet mm» si leiidre.

— M«is regiide t^ iiâg fui ooote I Od outre ki porte; Ta» Eitsèbc t à jamaïB I t

l>Be est le ûm d« (iremier aote» Dqpuis la première scène jusqu'à la dernière, le souffle de k pismo renflunne; eUe te firaudir jusqu'à» crimes et Hmt ee que Di«it cctmiBMde^ to<l ce (pie l'immanité respecte, sert é^snaA par le syndieiei

Busèbe de k Croii^ meurtrier delisardo^ repoussé par sa maîtresse, poorsuin par la justice^ a pris la faite vers les Sierras» Il est brigand i aoas aous retroaToas avec lui dans les montagnes ; il commande une troupe de bando** l^ros. ' ^ Âh ! dit-»il , ils m'ont traité en critaiiadl Mes «rimes égrimDnt leur «bâtiment. Us me puaissent tomme si j'avais assassiné traîtreusement Lisardo; ma patrie me per-sécat6, je suis exilé ; ils m'ont pris tout ce que je possédais; mes amis m'abandonnent; je ne sais commeat sou** tenir mon existeace. Je mériterai leur veafieauce ; quiconque traversera ces teontagpes» me paiera le prix du sSag ; la publique injustice sera expiée ; le voyageur me don* ncra sa vie d'abord, puis ce qu'il possédera* Un voyageur se présente et tombe. — Capi-taine , dit un bandelat> à Ensèbe, le (^mb a traversé sa pw^ine.

«— Qu'on l'enseveUsse, qu'une enax smt placée aa-dessas dé mû cadavre, et que Dieu lui pardonne»

-^ Allons, dit un des bandits, k nous antres volears k dévotion ne manque jamais 1

Un prêtre traverse cette sofitude dangereuse; Tarquebused'un des soldats d'Ëasèbe l'atteiat et le frappe. MittS ce préire a composé aa TrMé des miracles 4U la

52 trouBS

Croix, et son manuscrit se trooTe dans une des poches de son Tétement, sur le cceur; la balle touche le mamisarit, à elle s'amortit sans blesser le prêtre. Étonnés du prod^e, les bandits amènent Tecclesiastique d^ant leur chef, qui ne s'éttmne [dus de rien lorsqu'on remet entre ses maõns l'œuvre sainte»

— Je suis heureux, heureux mMie fois, dit-il« que ce plomb se soit amolli comme la cire obéis-Mnte I J'«merais mieux brûler dans les flammies que d'avoir offlensé la croix. Prêti^, je vous rends la vie; gardez tout ce qui vous aj^Mortient ; je ne veux de vous que ce Uvre. Ycras autres, iai8sez>le libre, et qu'on Tacraipagne pour leprotégerl

. — Je demanderai à Dieu, rqirend le prêtre Alberto, qu'il dessille vos pao[Mères et vous éclaire sur l'erreur de votre vie !

— Si tu me veux du bien, reprend Eosèbe, prie iHen qu'il ne me laisse pas mourir sans confessiiHi.

— Je te le promets. Dans quelque lieu que je schs, si tu m'appelles, je viendrai, et je quitterai mon désert pour te confesser.

— J'ai ta parole ?

— Voici ma main.

Le vieux gentilhomme dont Ëusèbe a tué le fils se met à la tête des troupes qui doivent livrer le brigand à la justice, et ces troupes cernent la montagne dont il a fait son repaire. Pendant que ce danger le menace, Eusèbe, qui n'oublie pas sa jeune maîtresse, et la promesse , ou plutôt la menace de ses adieux, reçoit des informations précises sur le couvent dans lequel son père l'a renfermée, sur les habitantes de ce couvent et les moyens d'y pénétrer.

L'essence caractéristique du drame espagnl étant lyri-

que, il ne prétrad pas imiter d*Qiie maDièere senile les événements de la vie, ni en sniyre à la trace, pour ainsi dire, les accidents poritifs. La Traisemblance, pour Caldéron, n'a pas besoin d'être attestée par ces détails minntieui qui donnent à riHusion l'apparence de la réalité.

Galdéron ne matérialise jamais son drame; il ne s'amuse pas à préciser les ressorts grossiers de sa création. Il lui sufiBt de ne point heurter ou forcer la croyance, de ne pas faire Tiolence à l'esprit de l'auditenr^ de se maintenir dans la sphère naturelle de son œuvre. Pour les peuples modernes l'art est devenu tout autre : il s'est fait mécanisme. On procrée avec effort des inventicHis impossibles que l'on essaie d'expliquer par une multitude de ressorts factices et fragiles. On fabrique des machines compliquées, dont le jeu excite l'étonnement.

Continuons.

Le jeune homme veut retrouver celle qu'il aime. U a découvert sa retraite sacrée.

Voici les murs du couvent On y applique une échelle, et les compagnons d'Éusèbe l'exhortent à monter. Il tremble ; est-il arrêté par le sentiment moral de l'action qu'il va cununette ? Non ; la croix qu'il porte sur le sein le brûle ; des flammes passent devant ses yeux ; les degrés de l'échelle lui semblent enflammés ; cependant il se précipite. L'enfer serait là, rien ne le retiendrait.

Au moment même où Eusèbe pénètre dans l'intérieur du monastère, les soldats que Gurcio commande ont Investi la montagne, et le père, qui veut venger la mort de Li- *»ardo et l'honneur compromis de Julia, vient occuper la *traite des bandoleros et s'asseoir au pied même de la ^roix grossière qui occupe le centre de cette espèce de cir-

ÉToDE

que saurage. Il recule épeuTanté h la vue du signe sa*» cré ; cette crois loi rappelle une terrible afentore ûi m jetneflae. La Tmci : il était marié depuis peti ; forcé de partir et de quitter sa femme pendant plnsiears inols^ il reçut d*un senriteur des renseignements qui inclnpaieit faussement la fidélité de sa femme. Il retient. Une groissèss s*était déclarée pendant son absence. Gurcio, se croyant trompé, ne respiraitque vengeance» Il contraignit infortunanéi à le suivre et la conduisit dans les anfractuosités de cette isk^ taie et déserte montagne. Là, accablée de fatigue et de terreur, demandant en Tain grâce à son mari, eUè tomba au pied de la croix méiQe.

— Au nom de Dieu, dit-elle, grtce I grâce f

^— Non ; tu portes dans ton sein l'enfant qui va té donner la mort.

— Eh bien ! que la croix me protège ! O Sauveur du monde ! sauvez une femme malheureuse !.•
O Jésus ! prouvez que je suis innocente !

Elle disait ces mots, il frappait à coups redoublés. Mais le glaive ne pénètre que Tair et n*attemt que le vent qui siffle. Toujours vivante et conservée par un prodige, elle met au monde, au pied de la croix protectrice, et sous le poignard impuissant de son meurtrier, deux enfants mi-raculeux. On accourt à ses cris, et dans la confusion, dans le trouble d'une telle scène, un des deux nouveau*nés est abandonné par le paysan qui s'était chargé de lui. L'enfant que l'on emporte et qui trouve asile dans la maison paternelle est une fille, Julia. Sa mère , dès que la santé lui est rendue , se consacre à Dieu, et embrasse la vie religieuse. Julia, fille du prodige, est aussi destinée au sa*vice des autels ; telle M la volonté de son père. Le doigt

dhifeM Btir eUo \ une cMix dt fcnt et deNog^ Mfpinrée sorsapdiiriie»

Teltes sont les àtliiitâf^ que te f ieux giétttilbomtoe m Rappelle dvec terk*eur. Il a reconnu le crucifix fatal, la soittade, théftire de ce drame extraordinaire ; il se perd longtemps dans ses pensées, et demande compte au Très^Hant d'une destinée si étrange.

Revenons à Eusèbe. La ntlit vient ; la luné brille i travers lc3 hautes croisées du monastère. Le couvent s'ouvre à ses pas et s'ouvre aussi à nos regards. Il parcourt les Ion** gués galeries où tout repose t homme du crime, du meurtre, et homme prédestiné , il cherche sa proie dans le sancttiairé de la virginité et de la paix.

Il entr'ouvre l'une après l'autre les étroites cellules des religieuses; il ne trouve pas encore Julia. Certes la situation est une des plus scabreuses que Ton puisse imaginer.

On devine sans peine que Julia est la sœur d'Eusèbe ; et cette invention dramatique augmentant d'intensité hâit coudoyer l'horrible et l'insoutenable, si Galdéron n'était doué de ce vrai génie dont l'essence est pure. Nous allons le voir, dans une occasion si difficile, retrouver la moralité qui lui est propre, la sublime pudeur qui ne l'abandonne jamais. Ses ailes blanches et vieilles trempent dans l'orage sans se flétrir, et effleurent la foudre sans se brûler.

Eusèbe soulève une portière qui cache Julia endormie et demi-nue»

-^ Ah ! la voilà, dit-il.

Et il s'airête.

— C'est bien elle ! Lui parlerai-je ? Dois-je l'éveiller ? Pourquoi mon âme, si hardie, tremble-t-elle ici ? Pourquoi cette passion tremblante est-elle si audacieuse ? Cet

56 ÉXUBES

Un dieu irremuable qui hâte, cette simplicité, cette grâce adhérente m'arrêtent et me touchent malgré moi ! Cette candeur si pure triomphe de ma frénésie. Là où est la perfection du corps, la chasteté réside aussi. Un saint respect émane de la beauté, et si cette beauté pénètre même être, le respect le plus saint domine mes sens !

A cette sublime assimilation de la beauté de la forme et de la beauté morale succède une scène extraordinaire qui n'a pas d'analogue pour la vérité ardente et nue et l'énergique naïveté.

Julia s'éveille et la séduction d'un amour mutuel éclate avec impétuosité. Mais tout-à-coup les paroles les (des passionnées d'Eusèbe sont interrompues par un mouvement d'horreur : il repousse celle pour laquelle il a violé la clôture sacrée du monastère. Il a vu l'empreinte divine de la croix symbolique, le double sillon de flamme et de sang, dont la main divine a marqué la jeune fille dès le berceau,

— Femme, laisse-moi fuir ! j'ai vu Dieu, le Dieu vengeur ! Chacune des larmes que tu verses me brise ; chacune de tes paroles me donne la mort ; chacun de tes regards est un supplice ; chacun de tes baisers est un enfer. Ah ! cette croix, cette croix que j'ai vue sur ton sein, ce signe prodigieux, cet avertissement du ciel, cette horrible et sainte marque ! Reste religieuse, Julia ! et laisse-

Ainsi se manifeste la toute-puissance du symbole, selon Caldéron, chapelain de l'église de Tolède. Eusèbe fuit et va retrouver ses bandits. « Ah ! dit-il, la vie est bien ici pour l'homme qui souffre, c'est un grand désert qui s'ouvre devant lui ! » Quant à Julia, le poète, fidèle à la nature et à ses mouvements passionnés, lui prête une résolution

SUR LE DRAPE ESPAGNOL. 57

Il finit aussi étrangement en songeant qu'elle est si en révolte : développement naïf et singulier du cœur de la femme. La fuite d'Eusèbe et l'horreur qu'elle paraît lui avoir inspirée, restent gravées dans sa pensée ; la chaste solitude de son couvent a été troublée, et l'amour, le dépit et la fureur la jettent hors des murs du monastère à la recherche de son amant. Il s'agit pour elle de se venger du dédain qu'elle a fait naître. « C'est du fiel et du poison, dit-elle, qui roulent dans ses veines avec son sang. » Errante longtemps à travers les montagnes où elle sait que le chef des bandoleros s'est

réfugié, elle change de costume, de caractère et d'âme, devient meurtrière d'un prêtre qui la menace de violence, et trouve enfin Eusèbe qu'elle (Provoque en 4^e pel. Elle se bat, la tête enveloppée de son manteau; légèrement blessée, Eusèbe la reconnaît. Bientôt les troupes qui ont cerné la montagne livrent combat aux bandits. Gurcio reconnaît son fils, qui meurt en recevant l'absolution du prêtre Alberto. Quant à Julia, son père, apprenant sa fuite et ses crimes, veut la frapper.

— Que ta mort, dit-il, soit atroce comme ta vie !

Mais elle embrasse la croix, et laissant tomber un long voile noir sur ses épaules :

— Croix divine, dit-elle, sauvez-moi ! Je jure de vivre et de mourir dans la pénitence.

— Grand miracle ! s'écrient tous les assistants !

Et, selon la formule ordinaire des drames espagnols, Gurcio paraissant sur le devant de la scène :

« Ainsi finit la comédie étonnante de la Dévotion de la Croix. Que son auteur soit heureux, et pardonnez-lui ses fautes. »

Les Espagnols seuls ont pu faire un tel drame, et donner une nouvelle forme à l'art. Cette tragédie fondée toute en-

58 TITRES

tière cor le fatalisme, mais pour le corriger, comme dans le *Mokomet* de Voltaire, mais pour Texatter, offre une œuvre unique et qui réitérait comme monument d'analyse esthétique, quand même tous les auteurs, tous les monuments, tous les livres de l'Espagne s'anéantiraient dans un évanouissement.

De la Grèce primitive, que restait-il ? Homme ; un torse de déesse » un débris de temple, sorti du daedalus du sculpteur d'Atènes. Si le mot immortalité n'est pas que par là vainet c'est aux arts qu'il appartient, et à la tête des arts se place la poésie. Les arts conservent les traces du passage des générations sur la terre mortelle où nous sommes ; ils redisent le passé, au milieu des dynasties perdues et de ces myriades de rois oubliés qui n'ont point de nom ; ils concentrent le passé dans une œuvre.

De Rome que reste-t-il ? le drame du doute et de la mort ! leur septentrionale, n'a pu éclore que dans la Gaule ; Bretagne après Luther ; la Dévolution est la Croix » est drame du symbolisme wériodique et de la croyance éternelle, n'a pu naître, germer et mûrir qu'entre les Pyrénées et Gibraltar.

Le propre du passionné est de détruire tout équilibre, d'absorber et de se faire maîtresse, d'éteindre tout ce qui l'approche ; elle veut brûler seule, quand même elle se dévouerait dans son ardeur. Si un peuple a une passion, il est grand par elle ; c'est par elle qu'il domine, c'est par elle aussi qu'il meurt.

L'Italie du XV^e au XVI^e siècle, s'est livrée à l'art : vertus, bonheur, liberté, rien n'existait plus pour elle, mais elle pouvait Raplaël ; ses voluptés et ses vices étaient en opposition avec l'abondance, mais elle pouvait éduquer Benvolio.

SUB TITRE DIAMOND ESPAGNOL. 50

auto Geilini (!). Elle donnait aux peuples des leçons de liberté, mais elle allait avoir Palestrina. Les papes, appuyés sur leurs favoris et leurs maîtresses, scandalisaient l'Europe, appelaient le

sebisine, éveillèrent Luther ; mais ils avaient Michel-Ange. L'unité catholique s'ébranlait de toutes parts et le Vatican élevait sa coupole splendide, symbole des arts tout-puissants.

. Les peuples ont leurs passions ; et ce sont nos passions bien plus que nos pensées.iii font notre destin L'équilibre est été rompu en Italie par la passion artiste, en Espagne par l'éclosion de la foi ; dans l'Europe moderne, par l'excès du doute. Les races et les peuples suivent leur voie.

Svn.

Études sur Galdéron. - Suite. ^ Dratte surnaturel et mystique. ■ Le docteur Faust en Espagne.
— > Si Magico prodigioso

A l'époque de la lutte vive et singulière que le christianisme primitif soutenait contre l'ancien Olympisme obscurci, un jeune homme vivait à Antioche, livré à l'étude et à la méditation. C'était une de ces intelligences qui ne sont jamais jeunes ; pensées inquiètes dont l'ardeur étouffe le cri des sens. Gypriano ne fréquentait ni les assemblées, ni les jeux du cirque, ni la place publique. Riche et beau, il buvait pour ses jouissances personnelles, ni de sa fortune, ni de sa renommée,

(i) V, T, p5 t jv v f » SPB ^ s i ^ v i « sitciK, Benvenuto Cellini

ni de sa jeunesse. La grande anxiété qui régnait dans le monde romain sous l'empereur Décimus, cette anxiété philosophique, cette curiosité de savoir, cet ennui des affaires réelles, ce problème non résolu de la vie des dieux et de la vie des hommes, le préoccupaient sans cesse. Gypriano n'était pas chrétien ; il méprisait le christianisme à l'instar de Tacite, de Plinius le jeune et de tous ces païens qui ne pouvaient souffrir une secte juive, isolée du genre humain, ennemie des dieux et de Rome.

Cet homme se trouvait précisément dans la même situation d'esprit que les chroniques du moyen-âge ont à leur docteur Jean Fauriel ; comme lui, cherchant Dieu et le bonheur, se fiant à sa force et à sa pensée, désirant à la fois toutes les voluptés de l'âme, tous les biens terrestres et toute la science des êtres. Il ne restait pas, comme le docteur allemand, enseveli dans la solitude de son cabinet, au pied d'un vieux poêle colossal, sous la lueur douteuse d'une fenêtre ogivale, ornée de vitraux colorés. Il s'égarait dans les bois de platanes et de sycomores, un manuscrit à la main, demandant le Secret Éternel à la nature animée et aux livres qui renferment la pensée toujours vivante. Il avait lu dans Plinius l'ancien, cet encyclopédiste du temps de Marc-Aurèle, des paroles sur Dieu, paroles pleines de mystère et de grandeur, qui détruisaient d'un seul souffle la hiérarchie païenne, et plaçaient au-dessus des êtres créés « Ciel sans fin ^ sans principe, sans cause, cause de tout, principe toujours créateur. > C'était là un de ces présages énergiques, une de ces voix lointaines, un de ces oracles d'instinct qui se multiplieraient dans le monde païen à mesure qu'on approchait de l'époque où les philosophies anciennes allaient se confondre dans la philosophie du Christ

. Gypriano (son Foi conservons le nom que lui prête la légende espagnole), méditant les paroles de Plinius, touchait par le seul pouvoir de la réflexion pure, à la connaissance de Dieu ; cette enquête de la pensée humaine, s'élevant si haut par son propre essor, suscitait contre lui le mauvais esprit, le démon. Le combat commença donc, combat, entre la pensée philosophique maîtresse d'elle-même, puissante par elle-même, et l'esprit de ténèbres, ameutant contre cet autre Faust, la passion, les sens, le désir et l'orgueil.

Une femme, vous le pensez bien, sert de mobile à la seduction et de pivot à l'intrigue. Si le dramaturge l'eût imaginée « simplement belle, attrayante et perverse, rien n'eût été plus vulgaire. Caldéron

ron i^t inventer autrement

La femme que le diable met en jeu est aussi pure, aussi grande, aussi noble, aussi distinguée que l'est Cypriano ; die est plus éclairée que lui; chrétienne et chaste, elle ressent pour Gypriano une préférence innocente ; il les perdra Tun par l'autre.

Telle est la légende que Galdéron, le poète catholique par, excellence, a choisie pour en faire un drame.

Un Espagnol, qui a publié récemment un bon choix des drames de Galdéron (1), prétend que le Magico prodigioso ne ressemble nullement au Doctor Faust de Goethe. Non certes; pas plus que l'Espagne ne ressemble à l'Aile^magne, une paysanne de Middlebourg à une Andalouse, un étudiant de Stuttgart à un estudiantie de Tolède ; pas plus que le xix^ siècle ne ressemble au xv^ Le génie de Galdéron date de l&SO, bien qu'il fût né en 1600. Le génie de Goethe appartient à 1850, bien qu'il ait vécu en 1780.

(I) Don Die^o de Ochoa, dans son Te\$oro det Tcatro espanoL

62 BTCUM

CaldéroB, c'est b théoloie eathatique* Bm% le janaJaiaoïe , sans le gallicanisme, saut ta roo-lliiiiiiiie ; o^aat ta foi ooip» plète, Goethe, c'est ta doote définitif, mais ealme et sas* ironie; c'est te [mthéisiQe sceptique, arrivé an but et au terme de sa conquête, aprte avoir dépassé les dûotrinet protestante, rationnelle et aensoaliste.

Ce qui domine et entraîne Faust» c'est te besmn de ooo^ naître, te soif de sa?oir, ta p^sée.

Le Faust espagnol est dominé par ta besoin d*aimfir« la ▼olupté morale, l'amour.

Tous deux, foulant dépasser les fatîm bumainea et sensuelles, rencontrent ta vide; là, Ih seqtent que Pair et la lumière leur manquent, de là ita remontent k ta source de la vérité, à Dieu. Je ne pense pas qqe Goolba eût connu ta Magico prodigii>soi l'ermite de Weimar n*a point imité le théologien de l*Aranjuex. L*un est parti do doute, qui le dévorait aion que tout son siècle ; Tautre eut parti de la foi qui soutenait encore l'Espagne, et qui» en s'immobilisant, a tué l'Espagne.

Le Faust espagnol aime une femme comme il taadrait aimer Dieu ; en défmitive, il n'embrasse qu'un squelette, lorsqu'il croit embrasser le bonheur, Le Faust allemand est savant et analyste ; il n'aime Marguerite qu'à démit S n'aime Dieu qu'à demi, et le diable qu'à demi. Il ressem* ble assejE au monde qui nous entoure, ooniposé de velléités sceptiques, qui finissent par ta rdve; il est peu dramaliquette, étant peu passionné.

Des deux côtés c'est le même thème t l'inpiisnaïee humaine ; ici, chez OoSthe, froidement sceptique et iii« vestigatricei là cbes Caldéron. naïvement curienne fil sensuelle. Des deux côtés on voit Satan s'emparer d*one nature supérieure, l'eiploiter et lui faire renier Oi^ni;

SUR LE DiAltî ESPAGNOL. 6S

te BMnm ds pttÊmáfé ^r% ^nttre mir U ëoè&e, et laiwbplk^ tomtnè te figaro de l'iBâvre ^ des deux côtés » une Cmme est ie gretid mobile que âiUii met en usage : ici, Marguerite) la, JUstine

Suirobs un peu la lulrolie adoptée par le génie de Gal^ déron ; et iDuvenons^neUB qu'il s'agit» non d'une esquiae l&odernei mais d'une iégendei

Un étraàgèr, égaré dans la forêt qui sert d'asile aux mé[^] dtfiktions phtlo»BpbiqueS de Cypriano, iBe présente tout--à*coup au jeune homme, qui, enseveli dans la rêverie et mMilant les part[^] dé PUne sur le Dieu suprême, vient d'atteindre la révélation intime de oe dogme créateur et IflMb[^]nse i VmM de DietU L'étranger demande sa roui» au eottiemplaetir) puis il s'assied près de GyprianOi et «ausei Dés livres grecs «ont li, épars sur legaion. L'étran» gêTf qui est un savanti engage la eonteMtion sur les ma*» tièrès les plus élevées et les plus abstrusest Gypriano qui s'étonne de le voir si habile dans la controverse lui soumet ses doutes et ses peilséeS \ combattu vivement par le dia-> Me (car c'est le diable) , il finit par rester vainqueur ; la seule force de la logique, qui ne peut supposer l'existence d'une multitude d'effièts se sêrvatit de cause à eux-mêmes et n'ayant point de cause primordiale, triomphe du démon*

Mécontent et vaincu[^] le diaUe se retire. Prévoyant que la volupté Seule peut éhHgner de la vérité cette âme païenne[^] prête à s'éclairer, il suscite une intrigue fort Inen tissue.

Le rêveur [^] qui est resté seul , enlend UU bruit d'épées sons le feuUlage \$ deux gentUdtommes (tout le monde est Bqpagnol ici, et 11 faut oublier Antioche , la Grèce[^] rÂ8Îe'[>]Mi»eure et l'empereur Décius), prétendant l'un et l'autre à la main de doua Justina» vont se battre pouf mieux S'a-coorden Gypriano leUi* preuve» par des argu[^]

ments irréastibles, que c'est un très-mauvais moyen de s'entendre, qu'ils exposent et compromettent la réputa* tion d'une femme aimée, estimée 5 d'une personne dont ils avouent la pureté, et qu'ils feront beaucoup mieux de *s'en remettre à la décision et au choix de celle qui leur est chère. 11 se porte pour médiateur des deux amants ; s'ofiraat pour ambassadeur auprès de Justina, il leur prtHnet de s'acquitter de cet emploi avec une impartialité complète, bienveillante pour l'up et pour l'autre. C'est là que le diable l'attend.

Justina , qaà ne ressent de préférence pour aucun des deux, paraît beaucoup trop belle à Gypriano. « Âfieu, dit>il, méditations célestes I noble philosophie I j'ai vu Jus* tina ! » Une passion violente s'empare de lui. Sa vie ascétique lui devient odieuse. Il ferme ses livres. La beauté de la jeune fille chrétienne occupe toute sa pensée et le poursuit dans cette solitude qui servait naguère d'asile à ses méditations philosophiques.

— «Oh! s'écrie-t-il , pour jouir de cette femme , je donnerais mon âme!

— Je l'accepte !

Ainsi répond une voix lugubre qui sort des profondeurs de la forêt ! »

Aussitôt le ciel se couvre , la mer s'émeut et mugit , la foudre gronde , Féclair se joue sur les flots bouleversés de l'océan voisin ; Cypriano se réfugie dans une grotte , près du rivage. L'hyperbole de la poésie castillane se répand sur toute la scène suivante avec une exubérance effrayante, que l'on ne peut qu'admirer, tant elle est d'accord avec la situation surnaturelle qu'elle reproduit Un vais-seaa se brise sur les rochers de la côte, et un naufragé se trouve jeté par les vagues aux pieds de Gypriano. Ge naufragé est

un grand sorcier. L[^] sorcier reçoit les secours da jeune homme, accepte rhospitalité offerte par ce dernier et loi pnh met de lui ens[^]gner la magie. Cependant la passion de Cypriano s*accro!t de jour en jour. « Quedonneriez[^]Tons pour posséder cette feomie t lui demande son hôte. — Mon âme I — Signez œ contrat , je tous la donnerai » Gypriano ac« cepte.

Le diable précepteur de magie ne se contente pas de faire un élève ; il lui, faut deux vicUmes. Il mine la répn« tatloQ de Justina , et se servant pom* atcompHr ce dessein du moyen facile que jHirabeau mettait en œuvre, ilsemon^ tre envelo{^é d'un grand manteau {embàzado) sur le balcon de la femme qu'il veut perdre ; les pi^teadants de la jeune fille s'attribuent mutuellement une conquête qui n'appartient à aucun d'eux et croisent leurs épées ; le dé&Krn ^ de son côté, travaille à séduire Jnстина. Il attaque par tontes les am(Ht^ de la volupté le coeur et les sens de la jeune fille. Ici la poésie merveilleuse de Galdéron change de ton ; 3 est temps de la foire connaître :

- Le démon. — Abîme infernal » âUme de désespoir, qui désespères de toi-même, que tes esprits de volupté s'éveillent et s'éhncent pour assaillir et abattre la vertu virginale de Justina ! Que sa chaste pensée c(Miçoive mille iantôines lascifs , que son imagination pudique se remplisse d'images amoureuses I Que dans une harmonie entraînant tout l'inVit^ à l'amour , et les oiseaux , et les deux , et les fleurs ! Que ses yeux ne voient rien qui ne soit douce amorce de volupté , que ses oreilles n'entendent rien qui ne soit gémissement d'amour. Esprits^ faites voti-e œuvre, je vous attends ! ii

Ainsi parlait le démon, planant sur la maison et les jardins habités par Justina » A peioe l'évocation SKhevé , la

66 iTOMS

clarté da ciel devint (Mis ptirei Im ie^A s*épaMtiir«ftl sor team %es ^ na wafDe silave et brûl-Mit patCDamt l«i bo« cagfes» et dtt seiâ det^ toaffes de ro8«9 et de» bdsqoëts de kuriers tm leki-tiiti cedcert de théorbes et de flétes se fit entendre. Le boudoir de Jastina , qui donnait sur te jardM et doal It fenêtre était oorte a'élenh à queiqtielt |>ied8 dtt sol , à pen de distance d'an petit cours d'eau qui tt«- Terstk h domaine de soo père et murmurait entre deux aHées d'orav^nl en fleurs; La jeune filie , bmné , le front haut, Toeil fier etrayoimant mus de tongs eife noirs^ le bras appuyé sur le coussin pourpre d'an ditan moresque^ rêTaît pendant Fardeor du jour. N'en croyez pas le poète » s'il tous dit qu'elle est fille de i'Âsie-Minette; il se trompe on il vous trompe ; c'est une véritable Espagnole , chrétienne et caAoliquei sévère et naïve , aériuse et passionnée. Elle écoute cas bruits suaves et iég^n qui) au milieu des par* fums^, nmntent jusqu^à elle oomrt dus parAims pour Toref lie^ Bientôt des vùhr fanifiines se jufgaenraix ac^Mta àmlutla et des flûtes, et Justia se lève ; die s'appuie sur son bàl^ con , elle se penche , elle rest^ atteftiive , surprise et chkriné;

Une vùl<B. --^ Où la flamme dé Tamour ne pénètre^t-«Ue pas? où est la vie, si ce n'est dans f amour t Il circule dana le rameau i il vit dans l'oiseau et dans la fleur» il est la aeule gloire et la seule vie !

Chœm* de ptas^urs voix. -^Oh ! l'amour ! l'amour !

Justina, tout agitée, se relire dans son boudoir, et rBaté rilendense et émue. — ^ Mon Dieu ! s'écrie-t-elle en se je-> tant sur le sola , mon Dieu t pourquoi ceci t pourqtiioi suis- je émue? Gomme ces voix me troublent I D'où vient ce feu qui s'accroît en uiioi? Quelle est la douleur despotique que je ressens {

SUE U MMII I8PAGNoL. *?

Chaur de voix. — L'anwMr t n

La périlleuse rêverie ie ptdmffi^ et Mgttente le danger qu'elle court; la solitude dé Jlisttilà Repeuple des enchantements secrets dont Tâme fait naître le prestige pour s'enivrer eUe-même. Jus-

tina se demande pourquoi tous ces objets lui parlent un seul langage} -^ pourquoi tous les as^-* pects et tous les sons M offrent le même Mus; pourquoi cette émotion universelle ; qoi \YSA% jtiit-qii*Si elle , qui la frappe au cœur et qui la péUfetl^f Elte detâande compte de cette émotion au ruisseau qui coule sous la fenêtre , et dont les petits flots plaintifs lui apportent Tamour ; à la vigne, dont le cep est baigné par le ruisseau fugitif et qui vient enlacer au-dessus de sa fenêtre ses pampres diaphanes. La transformation dU monde dans la rêverie amoureuse et craintive d'une jeune fiHe n'a jamais été exprimée avec plus de grâce et de chaleur. Tout est désir et émotion dans cette poésie chaude et facile qu'il a'efct pas permis de traduire en prose, et dont nous copions quelques fragments : pensées d'amour et d'opéra sans doute, lieux^ communs de morale lascive. Tout est lieu-commun dans cette matière , toujours vieille et toujours nouvelle ; la grâce, la vérité, l'ardeur relèvent seules un thème aussi gé*- DéraL Ici, comme dans la J</t>»e de Shakspeare, lafran* chise pudique des aveux leur prête une originalité singulière. Justina , dont la résolution est ferme et la pensée sage , s'étonne des nouveaux désirs qu'elle ne peut chasser, et dont le symbole ardent la poursuit dans cette vigne enlacée , dans ces chants des oiseaux pâmés , dans ces harmonies lointaines et amoureuses, dans ce soleil qui pénètre et chauffe l'eau murmurante du ruisseau. Élic se plaint à toute la nature de la contraime enipoisonnée et de la ma-^ gie coTitagieuse qu'elle subit :

68 ÉTUOE5

• Aquel raitpnor aoiaite •Es quien respuesta me da« •Enamorando con5taQte » A Su consorte, que esta f Un ramo mas adelante.

iCalla niisenor, no aqoi •Imaginar me hagas ya»

»Por las quega9 que te oi« •Gomo hombre sentira, •Si siente on pajaro asi.

«Mas, no una vid ftié lasciya, »Que bttscando fignitiva •Va el troQoo donde se enlase, •Siendo el vendor bon que abraze, •El peso cou que derriba* •No asi con verdes abrazos •Me hagas pensar en quien amas^ •Vid; que dndare en tus lazos^ » Asi abrazan unas ramas > Como enraman unos brazos. c

Mais le seul sentiment qui l'occupe en réalité , le seul qui fixe et qui intéresse sa pensée , c'est Cypriano. Beau, sage, éloquent, sévère, il n'a point prodigué sa jeunesse aux plaisirs qui amolissent ; il est à part et s'élève au-dessus de ce qui l'entoure. Elle se repent de l'avoir éloigné, elle le distingue; elle l'aime peut-être. Elle se représente vivement les qualités de Cypriano, sa gloire de savant, son amour, son caractère. Une longue contemplation augmente le danger de ce souvenir. « Peut-être ne reviendra-t-il jamais ! Qu'est-il devenu ? Que faire?

Comment le rappder? Où est-il? Âh ! si je savais où >

s'écrie la jeune fille en soupirant.

L'ombre C(Mm|)pençait k coorrir le parc, les jardios et lé ruiflsean mnrmaraot. La faible dardé de la bougie que Tenait d'aliuuDer une serrante africaine se jouait sur les tenturEs ronges du boudoir et sur la tapisserie qni drapait et voilait de ses replis épais la porte d'entrée. A peine le soo* pir de Jnstina eut-il accompagné ses dernières pan^ « que la portière » se soulevant , laissa voir un personnage grave et vieux, au front dianve, au nex pointu, su menton effilé , costumé de noir, avec le rabat blanc et le chapeau à la main. Ce vidtlard , qui avait l*a^ir fat , fût , attentif et patient, sen-

taut d'une lieue son docteur en théologie* La jeune fille tressaillit en le voyant paraître et se leva. Pour lui , continuant la phrase que Justina venait de commen<;« cer:

« Où est Gypriano, n'est-ce pas? Je vous le dirai,

senora.

— t Oh ! s'écrie Justina debout, qui êtes-vous ? comment donc êtes-vous entré ici ? que me voulez-vous?

Le Docteur, — Rien. Je vous conduirai vers Gypriano, dont vous venez de prononcer le nom et que vous désirez voir.

Jmîina. --Vous m'avez donc entendue? et vous me croyez déjà vaincue et domptée? Non, docteur qui m'avez surprise I Ma pensée peut être esclave, ma volonté est libre.

Le Docteur. ^^ Elle ne l'est déjà plus : vous avez fidt , ma chère, en rêvant à votre passion, la moitié du chemin. Le péché est toujours péché. Vous l'avez conçu , vous le gardez , vous le garderez , comme niDus tous d'ailleurs; il est trop tard pour recidar... Venez donc voir Gy primo.

Jusiimt. — Ne le croyez pas; vous vous troDOf^ez. Votre intention de me séduire est vaine., QteUes que soient

70 tjmm

lès émoiMiiis de bm pentes* itta iiiierté me itaté. Je ne Bttû. piB ibattrMe de bKmi déftir^ bmh de mmi ada Docteilt qui Toéin me eomlttir« Ten G]F|irieiio^ «I je ne TotiB Bah |IM« eije ne bonge pat d*ioi(ne eerarje pne phn fcrte q«e ma pensée ! Penser et égal état denx ^nM, dwuetttrl

Êë ^mmut. ^ Mais ? ôos élirez tomâie vol» Venei dl {fèttSëf) èl ^o119 aiifeÊ bl%n HaiistHl.

Jb^iHÀ. «^Ma libèft§ iue sèdVeré..

Lé o(MéW. -^Quelle Hbertét

t^liiliM. ^ Moi ITbi^ aH)iu%

Le bùttéitt'. — Alionft donè, oà en Vêhdfa très-Àfoé» tû^nil bout

Justina. — Il ne serait plus libre, s'il se laissait vaincre. Le Docteur, — Venez, ma belle, un grand plaisir vous attend.

Justtnà. — 11 coule trop cher.

Le Docteur. — C'est le repos du cœur.

Justina. — C'est là servitude.

Le Docteur. -^ C'est le bonheur 1 Jusiina. — C'est la misère I »

Justina, appuyée sur le fer du balcon » regardait avec effroi ce personnage cauteleux et violent* qui s'approcha d'elle, lui saisit le bras et l'attira vers lui avec un sottrira

Le Docteur. — Il faut vous faire violence > vraiment I

Justina. — Ma défense est en Dieu !

« Tu as vaincu > fi^ nme, s'écia le doet«ur4 ta as YikiC« en ne te laissant pas vaincre] f

Èians sans que la drapera se toâlevftt, tans qafe les }pi^ tes «e iénniBiedt , sans que le «toctenr prit cdngé es la JWM iitei il t&parut^ li bMgie i'émgoii) lltettaa raM

SUB LE DBlIfB ESPAGNOL 71

daaa la nuit Vbn de «haQH, ptasée eonoerts, proAmd re<

L» 4ième M te tient pat peor bitto i imtiBa hrî résiste, 9 ae yeiism ^MUE. Trat M seia bon ^ peiip-wi qvil ^ean psra de l*liae âe QypriiHi,

CS\$ dfliviep» plus ensoweax cpie jamais, eatewe JiistiM de asa seiinli Aiuta de kMfaes recbere-lies et une eeoas as^ sidiie^ il espère yaincre enfin les serapoies de celle qaHI Mae» Jnelina est aHendriei eHe eqnseat np jenr à sai* ▼ve Qfpriami danp la sditode cbaaipètre cpi*il a dratsie. La longne nantille peure des femmes eqiKigaales la oeuvre el la déguise. Tom dem s'arrêtent sens rembre touflue des sycomores.

Josiinai qui, émue et tremblante, éeonte sen amant, n'a 6té m son masque de veleurs neir, ni sen ?eile de den* telle. «- • O I9 plus belle et la plus aimée! lui dit Cyprianp^ arrêtons-nous id, dans ce lien Irais et ombragé, où ne pénètrent pas les rayons du soleil, eu le souffle Blême du irent ne se fait pas sentir I Riche craqueté de mes eiforte magiques, 6 ma Jostina, soyei à moi; peur vous posséder, rien ne m*a retenu, rien ne pi^a coâté ! Je vous paye du prix de mon âme 1 Certes, il était juste de payer cher le plus grand des bonheurs ! Divinité de ma pensée, déYoiile«vous dene ! Pins de mnages sur le seleiL Venez, que je vous retrouve enfin. ■

La mantille tombai Justina a disparu. Un squelette parait à sa place.

Des voix lointaines pbment auHhssLM des feuillages, et prononcent les mots suivants : « Gypriano ! les voluptés terrestres p'en vont fdnsi. »

U rest^ sep], et \Qm^ iigM l6\$ bras dç 8QP Tplçii q^'il embrasse avec terreur.

Ce terrible ensetgoement du squelette, retiiplaçaot temtârcoppt dans un rendez-vous d'pmour^ une femme adorée, esl indiqué par plusieurs l^des chrétienaes. On peut le eoBsidéreF comme Je résumé le plus complet de la théorie spiritualiste que le catholicisme professe; GaUtéron Ta employé plnsieirs fois dans ses drames. La scène espa^ole e^ la seule de l'£umpe qui ait souffert et applaudi un symbde^aussi redoutable (1);

Le drwue que j'analyse ne pouvait pas finir ainsL II fil* lait la conversion définitive du (diilo-sophe paiai et voluptueux ; c-étût le seul dénoûment possible et logique. Voyons un peu caouent le dramaturge amène la purification de son héros.

Le démon qui n*a pu triomirier de Justina» mais dont Cypriano vient d'être dupe, accourt» m créancier fidèle et mémoratif , et réclame le paiem^t de Cj-priano, le prix du pacte couclu, c'est-à-dire so» âme.

IXans une scène fort beUe, Cypriano lui résiste. En prononçant le nom du Très-Haut , il fu'ce le démon à conieesser la souveraineté -divine et détrmt ainsi les espérances de Satan, réduit à l'impuissance.

-, CypriuMK — Tu ne m'as pas livré Jnstina; je ne te d<HS rien.

Le DématL — Ne l'as-tu pas tenue entre tes bras?

Cypriano. — Non! Tu m'as donné un fantôme! . Le Démon. — Le miracle ne vient pas de moi.

Cypriano. — De qui vient-il?

Le Dénum. — De scu protecteur.

(i) Maturin, auteur de Bertram, a essayé dans un (le ses détestables drames funèbres limitation du sqnetette caldéronien ; là pièce n*a pas eu dix représentations.

Cyprùwo, — Qnâ est-il?

Le Démon^ tremblaDt. — Je ne puis le dire.

Cypriano. — Eh bien, je me servirai contre toi de tes pro{Nres leçons. An nom de mcm pouvoir magique» je t'ordonne de me nommer ce prote<^ar.

Le Démon. — Un dieu a pris fe parti de Jnстина. Cypriano, — Un dieu!... Quoi! un sent, parmi tant d'autres dieux !

Le Démon. *— Seul, il a plus de pouvoir qu'eux tous. Cypriano^ -^ Lui seul est donc Dieu?

Le Démon, voulant s'en aller. — Je n'en sais rien! je n'en sais rien t ^

Cypriano. — C'est lui, le voilà, ce Dieu que j'ai cherché si longtemps! Dieu, toute puissance et toute grandeur!... C'est lui, c'est lui! conviens-en! avoue-le^.» parle!

Le Démon* — - Je n'en sais rien.

Cypriano. — Son nom T

Le Démon. — Son nom ! fout-il le direT Avec horreur je le prononce... C'est le Dieu des chrétiens. . . Cypriano. — Pourquoi s'est-il élevé contre moi?

Le Démon. — • Pour défendre Justina*

Cypriano. — Et pourquoi?

Le Démon. — Ju^ina est chrétienne.

Cypriano. — C'est donc ainsi qu'il sert ceux qui sont k loi?

Le Démon^ mécontent — Oui ; mais il est trop lard pour que tu penses à lai, tu es mon esclave. Cypriano. — Moi, ton esclave?

Le Démon. — Tu m'appartiens. Voici ta signature. Cypriano. — Tu n'as pas remirit tes engagements ; et

76 ÊTinMES

Le drame de Caidéroii reste étrangerà toutes ces cooditions ; il est catholique. Il Test profondément, ardemment avec abnégation de toute autre prétention, avec une exaltation sérieuse et passionnée. Galdéron n'a pas inventé sa théorie ; il marche sur la tombe catholique de Jésus; il vit sous la lumière toujours rayonnante d'une foi, qui n'est pas seulement consolatrice, mais dévorante.

Sur Tautel brille k flamme qui le j>rûfe, flamme active , clarté pâinUe, rayon tarrSde qui le frappe et le dirige.

Galdéron avait été soldat, puis familial du saint-oiBce et en même temps homme de cour. Il n'était pemit marié» ne croyait qu'à une chose » ne pensait qu'à eDe, ne rêvait qu'à elle, ne s'occu-pait que d'elle : le catholicisme » mot dans lequel se confondaient pour lui r£sp\$gne , la patrie » la foi, la philosophie , l'art et la poésie. Cette unité multi* pie compose, dans ses œuvres, un tout si profondément soudé, qu'il n'y a pas moyen d'en détacher un âément, vres imbris torti radios. Ses drames d'amour sont remi^ de l'Espagne héroïque, ses drames héroïques de &natisme , ses drames d'aventures mêlés 4e philosophie théologale. Le Magicû prodigioso (qu'il a intitulé tragédie)^ n'est qu'un mystère en vers et en trois pndts.

Cette oeuvre , pour être à sa place, devrait être représentée dans une cathédrale, quand le mu-gissement et la plainte douloureuse des oi^es ont expiré sous les voûtes, lorsque les cierges pleurent, ébranlés par le vent qui souffk des grandes portes. La sève qui l'anime c'est la philosophie du catholicisme. Je ne prétends pas expliquer, attaquer en-. core moins cette philosophie. Il n'y a pas de sens dans l'œuvre espagnole pour qui n'est pas catholique.

La légende dramatisée par Caldéron révoltera même les catholiques un peu atteints des idées modernes ; il

SUR LB DRAm BSPAGHOL. 77

fattt ncBier jcwqii'aii xy* siècle pour trouver la clé de cette (Buvre* C'est la clé qui sert à ouvrir le Paradis da Dante, son Enfer et son Purgatoire ; elle mène aax chefsd'œuvre de Ja peinture catho-lique, à ceux de la sculpture et de l'architecture appelées gothiques. Sans radnaissance des mystères catholiques et de tonte la philosqphie chrétienne, je ne vois pas d'explication raisonnable ou même d'excuse pour les étrangetés grotesques d'ÂlIghieri , les grandeurs disproportionnées des cathé-drales, et les ascéti* ques terreurs de ZuFbaraUi Les hommes du xviir siècle, sapant l'édifice du moyen^âge et de la catholicité, ont eu raison de se cramponner aux règles de Le Batteux; seule conduite logique qu'ils pussent tenir au moment où ils s'oc* cupent à détruire la féodalité et le christianisme^ intime^ méat liés l'un à l'autre. Ils n'ont dû admettre d'autres beautés que celles du corps, celles qui se rapprochaient du paganisme, la beauté des lignes, la forme plastique^ la régula-rité extérieure, la convenance des objets représentés selon le bon-sens terrestre, selon la raison de tous les jours et l'expérience matérielle acquise par la vie et inspirée par le uumde physique. De là l'étonnante froideur des poésies nées au milieu des passions révolutionnaires, et le calme glacé de la tragédie de Charles IX , lorsque sur la place Louis XY se jouaient d'autres tragédies.

Aussi les modernes , éloignés de leur antique foi par mille causes qu'il, est inutile de ra[^ler ici, ne comprennent-il» plus Galdéron. Les Espagnols Tacceptent à peine; ks Grecs du Bas-Empire ne comprenaient plus Pindare. Nos opinions sont aussi distinctes de l'unité cadiolique régnant en 1250, que notre français est étranger à c^oi de YiUehardouin, que l'espagnol parlé aujourd'hui à Machbridest àogaaé de celui de CaUéren,

78 firuDBS

L'unité en tout nonspandtentraTet lâdietet et serfilade. Pour nos alenx, c'était la vie» le génie et 1a foi. L'infinie Tariété et l'analyse infinie nous paraissent les vrais caractères et les uniques preuves ^e l'indépendance humaine; à nos pères il Allait l'ensemMe, le concours, rassimiliatiom des idées et des forces, et leur idée avait assurém^t de b grandeur.

Nous bâtissons deux cents petites maisons qui renferment deux mille petits mtoages; ils bâtaient une cathé* drala Nous remplissons nos musées d'un nûlîMi de cadres sans signification, représentant des batailles et des amours, selon la fantai»e de chacun ; cdui-d s'attadumt k Giotto, cet autre à Miens, un troisième à GaravagOt on quatrième à Murillo; d'où il résulte que personne ne fût rien de bon, de senti, de profond, de sacré, chaque fantaisie individuelle étant privée par son isolement même de {HTofondeur et de réalité. M^e observation pour le drame moderne. Il est tout ce qu'il veut, pourvu qu'il amuse et pique la curiosité. Les grandes œuvres littéraires ne naissent point dans ces condition& Elles arrivent ensemble et à des temps marqués, lorsque la sodété humaine possède encore assez de verve et d'unité pour les produire. Teb forent les siècles d'Auguste, de Louis XIY, d'Elisabeth, n faut des pensées universelles, dominantes, admises, oeatrales, une fd, un amour, pour qu'une nation soitintellectueUement grande.

Chez Galdéron Vufdté devient tyrannie. Elle se montre chez lui si parfaitement espa^gatae et cathohqne , si rudement exclusive, que, dès le xviir siècle, on ne la comprend plus. Sans une extrême souplesse , l'intelligence la mieux dotée s'arrête à chaque instant devant cette pensée despotique. Révoquer en doute l'un des dopseft de k fin.

SUR LE DBAin ISPAGNOL. 79

c*m nier la ptMè mÊUÈB de CiUuroft. Il iSrtni lei dog» mes et les prouve comme des thèses; il msûOM sur kl grâce; M poésie est théologie.

Qttant à ses dianuMits dnmies d'ïioittrei qid ont ea« vAi l'atteottoii des critiqueSf Ile ne toM-teiti pis oét hofl« Denrs ce ne sont que les jent d'un esprit qui se délasse* Caldérött est loi^même dans ses grands drameSi les ons héreiqnesi caftHlana et dirédens, les antres exdnsiTeaieni tfaéologiques, oMDBae le MagUô prodigioêo.

Le griôid aetenr^ on, comme disaient les Grecs, le Pro* tag&niMe dff Fenst dlemand et du Fiyust èsp\$§aoh c*est le diable« Le diable «qpagned, le demmio, ne rit pasi le diable aDemand, MéphistopbâèSi rit toujours* Le diable esp^not tremble de peur tootei les UA& que l'on' pfoaooe le nom de Jébotah ; le Teufel de Goethe raille asies lestement «m mainre. L'im confesse en murmurant Tmilté di* fine 4 la tonte^pnissAce du monarqne suprême contre laqndle il a oéé se révolter; l'antre a iait des progrès ^ mondain^ paradoxal, éirigrammettqne , il a lo Bayle et ne manque paa de bonne» raisons contre Dien. Gonvrez^le d'tm haMt paiUeî, donner-lni «me tabatière d'or» ce sera le nnrqois d'^lrgens. An sonfile terrible dn metif ai» génie de Cddéron» la tempête s'élève* les venta se déchainent, le monde de la matière s*ébranle, tom; se couvre et se peof^ de fantômes. Le diable de Gothe est pin» plaisant et de tteiUemre compositioB; en vieittisBant il s'est instruit ^ nlnBnè, iLs'annse à des taqnuMrice assez puériles * à des mirades assez pauvres^ à des fantasmagories innocent tes. Il fait naître sous sa baguette des prestiges sans terreur et des escamotages mesquins. Le diable espagaol ressemble au cardinal de Richelieu et le diable allemand k m. de Maurepas. Le premier est un roi de ténèbres, le

90 iTotas

leoond un Figaro; te praaûer est un deqx>te, le second m intrigant

L'œuTre de Galdéron contient tout ce qui pçnt frirer iilolence à TinteVigenoe française. C'est ime ode (datôt qn*ua drame; un roman plutôt qu'une. ode; un setinmi' plutôt qu'un roman » et un symbole plutôt qu'un ^rmcm.. Vous demandez ^suite si» en définitive , la pièce est bonne ; question à laquelle il est impossible de répondre. Il ne faut pas y chercher une charpente ingénieuse, exdtant

la curiosité, la préparant, arrivant quelquefois à Fémotion de l'âme par la passion, ou à l'amusement de l'esprit par la saillie et l'observation combinées. JDans l'œuvre de Galdéron, la théologie l'emporte sur tout le reste. Prouver la nécessité de la grâce, l'impuissance de l'homme, le vide des passions, le néant de l'amour terrestre, c'est tout pour lui, c'est son premier, son second, son troisième point; c'est sa première, sa seconde, sa troisième «journée.» Il devrait, avec de telles données (vous le croyez du moins), être fort ennuyeux; il est sublime. Il semblerait qu'en étouffant la passion, en se privant de cet appui énorme et de ce secours ardent, un poète dramatique ne dût aboutir qu'à la plus pâle des prédications morales; Galdéron est plus passionné que tous les poètes de Tamour. Sincèrement fanatique, il est plus près du génie et de l'art pour cette foi en Dieu et dans la pureté commandée à l'homme, que ceux dont l'impidissant désir de paraître voluptueux et passionnés se joint à l'éneryement des passions et des désirs.

SIX

Alarcon. — Biographie de don Jaao Raii de Alarcon y Mendoza.

Le fécond Lope de Véga, le grand Galdéron ont été souvent étudiés; leur vie est écrite partout. Voici un écrivain peu connu et qui mérite de marcher leur égal.

Avant l'année 1866, le nom de don Juan Ruíz de Alarcon ne se trouvait dans aucune biographie: c'est cependant l'un des plus grands noms de la littérature espagnole. Alarcon se place, comme auteur dramatique, au-dessus de Moratin, de Montalvan, immédiatement après Lope de Véga et Galdéron. Schlégel, Bouterwek et At de Sismondi, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, passent sous silence cet homme remarquable, dont Corneille admirait le génie, et sur le compte duquel on n'a obtenu que récemment des renseignements biographiques assez incomplets.

Ses compatriotes même Tout oublié; à peine le nom d'Alarcon apparaît-il de temps à autre, de la manière la plus vague, dans leurs annales littéraires: on ne le cite jamais. Pendant sa vie, plusieurs faussaires, lui dérobèrent ses titres de gloire; après sa mort, les critiques ne parvinrent à les retrouver et à les lui rendre qu'avec difficulté; Corneille lui-même, en lui empruntant le Menteur, comédie qui a ouvert la carrière de notre gloire théâtrale, attribuait à Lope de Véga celle qu'il appelle « la mer- » veille du théâtre, et à laquelle, dit-il, il ne trouve rien de comparable en ce genre chez les anciens ni chez les modernes.

» dernes. » Toat récemment, mi critique de l'époque impériale, Yictorin Fabre, attribuait à Francesco de Rojas la Verdad Spsechos l'œuvre prototype du Menteur; il a fallu toutes les recherches réunies et successives de Nicdas- Antonio, de AL Satva, de IL FcrdMad-Denis et ks nôtres propres, pour déterminer à peu près comment Alarcon a vécu et où il a vécu. Parmi les problèmes historiques il en est peu de plus curieux et de plus étranges: l'explication en est simple, bien que personne ne l'ait indiquée.

Cet Alarcon avait reçu de la nature et de la société plusieurs dons singuliers et disparates, qui se détruisaient mutuellement: un génie original, un violent orgueil, une naissance noble, un berceau étranger, une grande distinction de manières et une difformité naturelle. Il était Indien, c'est-à-dire né au Mexique, et il faut voir avec quelle supériorité de dédain les Espagnols ont longtemps traité les enfants de leurs colonies; dernièrement encore, tout en se donnant à elle-même une constitution libre, l'Espagne a retenu sa dernière colonie, la Havane, dans la servitude la plus complète.

Malgré cette extraction indienne, Alarcon occupait à la cour de Madrid un poste honorable et surtout lucratif, à une époque où, comme le dit le marquis de Louville» il y avait à peine assez d'argent dans les caisses pour fournir une oUa-podrida à leurs majestés, et où commençait la rapide décadence de la monarchie espagnole. Au lieu de traîner sa vie dans cette pauvreté amère qui dévora les jours du Gamoëns et de Cervantes, Alarcon se trouva de niveau avec les grands seigneurs du temps, qui devaient mépriser fort du sommet de leur ignorance et de leur fierté castillane, un poète, homme de finances^ Indien et bossu^

Ce dernier malheur, dont semble douter un peu le

SUR LE DIMil IftPAGNOT. 8^

tératurei espagnoles et françaises (M. Adolphe 4» Pâtes** qtt<^» qH liéanmoiBf coalinMé yat let j^wrtwyge^iigfapmesfO « k» poètei» M» cmitWBihoraïMy diriîefeit cottir» M gihbttri<^ Vv-sÊk ai qu'AhrcoB « prand sa boete peur » le raont BéKcoBt > Fas^e qie • si sa hoisa élât grM«« » comme md oifoeilf Fé&m H Osm ne T^^lerak^t pm; • il fMilt pea piofbtbl« que la maUce contemporame se soU ^yée gm «ne dUeraûlé ebmiérkpK. Être homo, ladjk <;! homme de gétîie, ee mbI trois malheur» donto» aurait ^« après tout* se consoler a? ec sa pes de tact, d*esprit et de réserte. Mais, poDr acberver le désastre de sa gkure et de wm repe»^ Akreon joignaât ^ ses aotres doua le plus in^ lersal orgneil dent oae âme tmoaiie ait jamais été pétria

• Canaffle, dit-il » ptible {al 9olgo)y dans ime de sea » préfaces, bête féroce, je m'adresse à toi ; je ite d^ riea *• auK geftilsbommes, qui me traitent mkmc qae je ne le » désire; je te lii re mes pièces; fais-ea ce q«e ta îim dea 9 bene» chôaes; sois injuste et stupite à ton ordiaak«. » Elles te regardent et t'affinmtait; hmr mépr» poor toi 9 est sonferaiii. £tt» om traversé tes grandes forêts ^ a parterre). EUea iront te chercher dan» tes repaîrea. Si tu

• ks troKves lûanmass, timt mienx, c'est qa'dies sont' » boanea. Si e&es te (daïKnt, tant pis, c'est qo'eUes ne » vdait rien. Pai^4es, je me réjoneai de t'af w coÉté » qndçse chose »

Ce terrible bossa ameuta nécessairement contre Im toole l'armée des écrivons roimiefs f sans qoe 1^ gmtil^mnmc» de Gastffie daignassent pr^idre en mait la d^nse de l'irijen* Aussi fit-H d'exceBeoi» drames que pcTMwae M Yai^ qne piasiears s'attribaèrent, dont Carseitte pn^â aEUi asiok k qui il ks âetait, et qui ne Ta*

8& ÊTUMS

Imreit à leur oi^effienx père qu'âne répatatkm posthume et C(mtC)t6e.

Né sdon toates les probabilités vers le commencement dn XYir siècle, dans la province mexicaine de Cnsce, proTÎnce qui fait partie du dikriet de Gnença, don Joan Rniz de Alarcon appartient sans doute à cette grande fsaâSe des Alarcon qui s'est signalée dans les guerres de la conquête, dcmt le marquis de Trocifal a publié la généalogie, et qui a donné plusieurs gouverneurs-généraux à rtîle de Cuba, où eHe existe encore. Dès cette époque, le prince de Êsquillache avait fondé à Mexico un coHège pour les jeunes gentilshommes, coUège où il est probaMe que le poète fit ses études. De 1621 à 1622, il passe en Europe, dîtient en 1625 le titre et le grade de licencié, est nommé ensuite rapporteur du conseil royal des Indes (relat(Mr dd real cqñsejo de las Indias), vit à la cour, s'amuse à écrire des comédies, dont il publie huit, composant un premier volume (1628, Madrid), et ensuite douze, composant un second volume '(163/i, Barcelona). La première partie est dédiée au grand-cfaancndier du conseil des Indes, don Ra« miro Felipe de Guzman, duc de Médina de las

Terres, son Mécène, dit-il, auquel il s'adresse [dutôt du ton courtois d'un gentilhomme qui parle à son égal que du ton ob* séquieux d'un poète de cour et d'un protégé. On ne sait rien de sa mort; peut-être fatigué des épigrammes dont les poètes criblaient le gentilhomme bossu, retourna-t-il en Amérique.

Déjà, en 1622, sa meilleure comédie, *la Verdad Sos^*
pechosa, imprimée dans le second volume de son recueil,
 était attribuée à Rojàs et à Lope. C'était un drame bien
 inventé et bien conduit, qui, imprimé séparément, tomba/
 ^ sans nom d'auteur entre les mains d'un jeune Français

né en Nortmandie (1). Ce dernier s'occupait beaucoup de théâtre, et, selon le conseil d'un de ses vieux amis, é* diait, imitait et exploitait, en les soumettant à une règle plus sévère, les fertiles carrières du drame espagnol. Pierre Corneille (il s'agit de lui) fut émerveillé de la vigueur du dialogue, de la simplicité des ressorts et de la haute moralité de l'ensemble. Il imita la *Verdad Sospechosa* avec la supériorité de son génie, en fit le *Menteur* et dota la France de la comédie de caractère. Seulement, en adoucissant quelques teintes espagnoles, et en remplaçant le vers facile et rapide d'Alarcon par l'énergique et imposante naïveté de son vers hexamètre, notre grand poète conserva malgré lui certaines nuances et certains tableaux tout castillans, qui produisent un effet singulier au milieu des mœurs françaises et provinciales de la ville de Poitiers, où il reporte son action. Le plus remarquable de ces traits espagnols est la grande festa, la fête et la sérénade données sur l'eau par un galant à sa maîtresse, description fort convenable aux mœurs des riverains du Gaudalquivir et du Mançanarès, mais peu en harmonie avec les rustiques habitants des bords du Glain, qui baigne les murs de Poitiers.

Le caractère du talent, disons mieux, du génie d'Alarcon, n'était pas sans analogie avec celui du grand Corneille. C'est la fierté de la conception et du langage. On retrouve cette simplicité hautaine, cette héroïque grandeur dans ses comédies que nous examinerons tout-à-l'heure.

(i) V. plus bas COBNBILLB BT l'ESPAGUB.

SX.

iw\>l^nia CMiiHii ijUial il w ftrtc rt ili im iii

PtttBf bi noMbusm iviMin dnmMrt^itéi ^ (M PEâipipw s pwrioiiff, Lf^ps-cks Téga i^éisl Ml i'-CiiiJfi{MM'MffMt ptf Phmntkm d< AiaikffiKi ec b fécmidité dig hhw G>;GaMéroiï p>r Tteirt lyrk-pie U Tartcitr {mulwH < tangage.

Alartofl , dont le lumi est besocMip ploi «bscor, eavaet6nm Forgœil chgraiemqae>

Le trast sasMant de mi ulest, c'est nÊBmtmèB ItpM' 8é<t b ifl<giMniBilfé de la cotteptioii* L'e-since du géoii espagiid se tronte^ pour ainel dire, eoflcaMréedai>8e>(^ me>; s*il a fwn d'êlu> dtb-framltiqvei, si M> pièccg sm* smTent krégolières, il idéalise mer? eiHeiscaicttC Vbmh neur, le dévouement, le devoir, la loyauté féodale^ le sacrifiée de soi-Oi&iie an aiores , la force de l'âncL Teat l'jililérét de ses cravre> est tt.

Citons, pour le caractériser, im fragneat é'oa ée ses draiDes doot nous doon^ons plus bas l'analyse»

Dona Wiat est Yenoe hotUlcR &Mkf après aMîr d^ meure à Gordoue. Elle est belle, jeune, ambiteuse et coquette; celui qu'elle aimait autrefois, et qu'elle n'a pas tu depuis deux années, don Fernando de Godoi, est oublié par elle; le marquis don Fadrique, favori du roi Pierre-le-Cruel, lui a parlé d'amour et s'est fait écouter. Ce n'est

SUR LE olâHi tSPAGNOL. 87

fM» 91e le emm de doM VImt loit éoM d'oM pêsôM viv» ; mais elle aime la grandeur ; elle espère, dk^efe, qailtrle servage da célibat » pom: devenir d^me et snzcraiiie» Quel est son ennui, lorsque, se rendait chez dona Anna, ma amie,- elle rencontre don Fernando»^ le fiancé d*aiibrrois, Fami sacrifié^ qui vient, plein de confiance et d'espoir, lui demander l'exécution de ses promesses! • Je crains bien, lui dit-elle, que le marquis àm Fadrique ne vous nuise auprès du roi ; je redoute aussi mon frère ; attendez. Je vous demande votre parole de gentilhomme que vous ne découvrirez à personne la liaison qui existe entre nous. » Don Fernando se laisse persuader, et promet à dona Flor de garder le silence; toutefois il réclame un rendez-vous qu'elle lui accorde. Il doit se trouver à minuit sous une vigne derrière le jardin de dona Flor. Il ne manque pas de s'y rendre; mais il trouve la place occupée. Le marquis, épm de doua Fkv, et jakrax comme un GasHyaii a prié son frère de faire kr garde prè»du janin. Don Sai»ebe (c'est le frère), renoont le Jeune Fernando; les épées snrteBi du tearres»; ott se bat; don àanclie toosbe morlr Les gens de poUce aceoiireiit a» broit, relèvent le cadavre, pdmsoiveKt le meiKtiier et aperçoivent, à travers l'obse»* corbé, le manteau bianeqai couvre sesépaules. Cependaml le BHH'qais éSB fêâncepte vicm pour retroaver son Èrère. JDofi fcrando, qu'il n'a jamais w et qui redoute la pe«rs»te ées sffcber», se présente à Ini, terecanant, et n'hésile pas à Ini denaadcr protection Éoatfe h justice; chose cosh mune, d'ailleurs, enti^ eavattors et gens de coun Il l'accoste sans préambule :

« — Si tu es noble, dit-il, comme je le pense, prouve-le, gentilhomme, et montre ton oenr. Protège un homme que tout accable ; échange, contre ce manteau bbac qui

88 ÉTinOES

me trahit, le manteau que tu portes, ce sera donner la Tie à un malheureux.

— N'en dites pas davantage, cavalier, reprend le marquis; calmez-vous, l'affaire est convenue.

— Vous êtes don Fadrique?

— Lui-même.

— C'est vous qui me sauvez ! J'ai votre parole.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ; on peut se fier à moi.

— J'ai tué un homme; il me suivait l'épée à la main, furieux : il voulait ma vie, je me suis défendu.

— Tous vous êtes battus corps à corps sans déloyauté?

— Nous étions seuls, Tépée nue^ tous deux égaux; la mort l'a choisi, elle n'a pas voulu de moi.

— Eh bieif ! je vous sauverai. »

Il n'y a pas un mot de trop, pas une parole qui ne porte dans cet admirable et simple dialogue. A peine est-il terminé, Fadrique entend du bruit, dit à Fernando de se cacher derrière un arbre, et reçoit la déclaration du chef de ronde, qui lui apprend que le mort était son propre frère don Sanche, et que le combat a eu lieu près du jardin de cette dona Flor dont le marquis est si jaloux. Ainsi le marquis est privé d'un frère qu'il aimait ; mille soupçons s'élèvent dans son coeur, il craint que dona Flor ne favorise don Fernando ; mais, dans cette étrange et cruelle situation, il fait taire les sentiments amers et confus, que sa parole donnée au chevalier lui ordonne d'étouffer.

« — Cavalier, s'écrie-t-il !

— Don Fadrique, je suis à vous.

— Nous sommes seuls !

— Seuls !

— Celui que ta as tué était mon frère.

< — Je l'ai tué sans savoir qu'il fût votre frère ; je Tai appris pris ensuite, et Tai retté.

— Ne vous excusez pas.

— Ce n'est pas ma crainte qui cherche des excuses, marquis ; vous savez que je suis venu vous demander protection ; je vous l'ai demandée, n'ignorant pas qui vous étiez, — le frère de don Sanche.

— Quand je vous ai dit, don Fernando, de ne pas vous excuser, ce n'était point la colère et le besoin de vengeance qui me dictaient ces paroles. Détrompéz-vous ; c'était m'outrager que de douter de ma foi ; c'était m'outrager que de penser un moment que ma douleur me ferait renoncer au serment que je vous ai fait. Je vous ai dit que je vous sauverais ; vous serez sauvé par moi.

— Marquis, la terre qui vous porte est un autel que j'embrasse.

— Relevez-vous, cavalier. Que me devez-vous ? rien. C'est moi que j'oblige. En vous donnant ma parole, j'ai été votre bienfaiteur ; en remplissant ma promesse, je ne fais rien pour vous ; je paie ma dette envers moi ; je rachète ma parole donnée, je n'oblige personne.

— Vous êtes une âme grande, Fadrique, une âme digne de la place que vous occupez près du roi notre maître.

— Ces discours sont frivoles. Maintenant il est convenu que vous serez sauvé par moi. Comptez-y. Me direz-vous qui vous êtes, et quels rapports avec dona Flor vous ont porté à défendre à mon frère l'entrée de son jardin ? me le direz-vous ?

— Non, seigneur. La haine que vous devez avoir pour moi m'empêche de vous dire mon nom. On vous a appris

90 ÉTCOBS

tout-à-rheire comment b choM s'ait pasife# Cm HA doel eotre gentiMiommei. Quant à doua Flor, je n'ai lieu à vous apprendre. Vous savez mieux que personne à quel point ment oblige. Marquis, je suis à vous !

-- Très-bien. Venez avec moi. — O promesse ! promesse sacrée! 6 parole d*nn gentilhomme I »

En disant ces mots, le malheureux Fadrique emmène celui qui a tué son frère , et qu'il soupçonne d'être son rival heureux ; il ne se contente pas de faciliter et de protéger sa fuite, il lui remet quelques joyaux qu'il porte lui-même et qui aideront Fernando dans sa route ; car ce dernier ne peut rentrer à Séville, et l'argent lui manquera bientôt. Don Fernando, touché de sa générosité, dit son nom au marquis, mais refuse avec obstination de lui donner aucun renseignement sur dona Flor. Le marquis s'irrite par degrés; il le presse de questions, et finit par tirer son épée. Don Fernando , sans armes , reste en proie de lui.

— Non, non, s'écrie Fadrique, c'est trop à résister; elle me révolte elle me courrouce, elle fait bouillir mon sang indigné. Don Fernando, prenez garde: mon épée cherchera dans votre cœur le secret que votre bouche ne veut pas me livrer»

— Ah! marquis, je le sais y vous » êtes braiva

— Il y a bien du courage dans la douleur et je souffre horriblement

— Je sois ami brève que vous; mais je n'ai pas d'armes

— Il y a bien du sang dans la jalousie, contenez le m'spqrtris, et je suis jaloux!

•*- Don Fadrique, vous m'accablerez

SUR LE DRAIIB FIBPAGNOL. 91

- Eh bien! dites, dites, répondez, confessez-vous. Votrez dona Flor est-elle à vous ?

— Je n'ai rien Si répondre !

— Rien ? et si je vous tae là, vous qui n'avez pas d'épée !

— Quel secret menez avec moi ; cela doit être.

- Va, tu es noble, va, tu es grand, je t'admire, blason d'honneur et de chevalerie. Il faut que tu vives pour que Ton sache sur la terre ce que c'est que la grandeur d'âme. Il ne faut pas qu'une vengeance aveugle éteigne cette Vertu si haute. Tiens, don Fernando, je pouvais te tuer, j'en avais envie : je le voulais : j'aimais mon frère; je sois jaloux de toi ; la nuit est muette, et tu es fugitif. Une fureur croissante m'animait. J'aime mieux te donner la vie. Seulement, garde-toi bien que personne ne sache que tu m'as offensé ; il faudrait nom battre , entends-tu ? Au lieu que maintenant, si tu le veux , si tu veux m'avoir pour ami, mon cœur te sera obligé!

. — Votre ami pour toujours et dévoué ! Voici ma parole, voici ma main !

^^ Don Fernando de Guzmán > allez avec Dieu ! Sachez, Émi, que la mort de mon frère est pour moi une douleur profonde; et cependant je vous estime au point de me pardonner de vous avoir trompé. Je me réconcilie avec le jour. J'ai pardonné mon frère, j'en ai gagné un ami »

Je n'ai pas de commentaire à faire sur une telle scène qui éveille les plus nobles émotions du cœur , qui fait jaillir les larmes , non d'une pitié vulgaire, mais d'un sentiment d'admiration enthousiaste et profonde !

Il l'époque où vivait Alarcón , Tart n'avait pas encore le pervers 9BII bm et menti 4 sa misère de fin II s'identifie*-

Usait pas le crime; il ne dorait pas ce qui est immonde. Il tendait à élever Tâme ; il cherchait à exciter tons les sentiments généreux; il les mettait aux prises avec les passions les plus intenses , avec les doldenrs les pins légitimes et les plus poignantes. La poésie ne traînait pas ses ailes dans la fange, en disant : Je me renouvelle et je me rajeunis ! Son vol se dirigeait vers le ciel , non vers la terre ; vers la vie de 1-âme et de la pensée, non vers le sépulcre et Tabîme. La laideur n'était pas couronnée reine; l'orgte n'était pas sur le trône.

Shakspeare et les génies les plus douloureusement vrais conservaient saintement l'amour du beau; ils avaient des Juliette et des Desdémone, des couleurs ravissantes et célestes, des accents partis de l'âme, et ils prêchaient ékn quemment, ces grands-prêtres de la poésie, en faveur de l'amour et de la vertu, de la pureté et de la sincérité^da dévouïment et de la force morale. Malheur aux époques de décadence, où le poète oublie cette tâche! où, comme Sénèque le tragique chez les Romains, il ne fait sortir de sa lyre d*airain et de cuivre que des sons âpres, aigres et rauques, accompagnés de malédictions et d'ironies ! Malheur aux temps de dissolution et de désespoir, où la poésie, cet écho magique de notre âme, n'admire rien , n'eq)ère ri^ cesse d'aimer, se fatigue de croire ; où la poésie n'est fim la parole embaumée et l'éclair qui brille ou la fleur qui édot, l'hymne de joie, l'accent de l'amour, mais le bruit d'un squelette qui frémit dans le cercueil, le hurlement du vent nocturne dans les ruines et le râle d'une société qui s'en va!

h L*ins{Âration d'Alarcon est celle de Corneille^ Théroïsme. Le drame béroïque a passé d'Eqpagae en France,

SUR LE DRAMB JBSPAGNOL. 98

jdeFnuiee ea Âii^eterre« et d'Angleterre en Allemagne.

Nous aHons assister à quelques transformations da même génie qni se montr^a sablimesdanssa région natale, bizarre étiez les éti'angers , pois absurde enfin, prétentieux; à force de se mêler à des mœurs et à des idées contraire^ à son essence, nous le verrons exciter la risée ; nous verrons tous ces grands sentiments devenir des jouets pour le penide , conmie ces colosses de carton que les eniants se plaisent à insulter et à briser.

S XI

Du génie gothique ou septentrional reparaissant et se transformant dans la littérature et le drame espagnols.— Un Hamlet espagnol*

n hntf pour trouver l'origine de ce génie, remonter jus- ^'au berceau même de la chevalerie moderne. Le respect pour la foi jurée , le dévouïment volontaire , la sincérité dans les engagements, tdles en sont les bases; Tacite a signalé ces caractères de Ir vieille civilisation chez les Ger* mains sauvages. Le guerrier primitif des forêts germani- laes conserve son honneur sans tache et sans souillures ; I le défend jusqu'à la mort ; il défend de même son chef ^

aiHi roi, son ami, son compaigion de guorre; il pMftigek femme, parce qu'elle esl faible; il écoute sa voix et «q conseil , farce que Dieu a donné la sagacité à la lèmnie. Voilà le fonda de moralité sauvage qui a senri de prauor point d'appui à l'édifice de la chevalerie modemeu Tant que le développement de ces principes s'est . opéré flous la del d'Allemagne, les résultats an ont été plus aévèivs qu'éclatants. On a reconnu que le Germain était fidèk k sa parole et terrible k son ennemi. Mais bientôt la consécration religieuse, la sanction chrétienne sont tom« bées sur cet ensemble de mœurs. Le fanatisme s'y est joint Le dévoûm«it a été regardé comme une inspiratk» d'en haut, le point d'honneur comme un rayon tombé du ciel. On a vu dans la femme la personnification vivante de Marie, vierge sacrée. Le dernier degré de l'avOissement, de la bassesse et du crime a été de trahir sa foi, de reculer devant l'ennemi , de commettre une lâcheté; religion, esprit militaire, superstition, orgueil, tout cela s'est confondu; et le soleil d'Espagne a échauffé cette masse incandescente de sentiments et d'idées. Quand la gavitè des Goths , la violence des Arabes et la vieille férocité des Geltibères se sont emparées de ces mœurs, on les a vues s'élever an dernier point d'exaltation et de fureur; on a vu se développer toute cette folie héroïque, foUe contagieuse, car l'Europe 1'^ partagée; Mie plaisante , car l' Ai ioste s'est oaoqné d'elle, et don Qniohotto n'en offre que la parodie.

J'ai dit que l'Europe l'a partagée. Gomeille en porta l'empreinte. Mais jamais l'Europe ne s'y est associée a?M cet abandon de sympathie, avec cette ardeur de foi qui caractérisaient les fils des Arabes et des Goths. Les romanoas du Gid , les drames de Galdéron , n'ont pu naître qu'en

SUR LE DUAW ISPâGNOIm 9S

EqMOet ^t oetM ardeur pniaiaïile, eetle J&'odté d'bé^f roisme n'a pas seulement Téca dans le drame espagnol t eBe a'e pas été chose puremeol littéraire c die a'est répandue dans lea annales de ce pays» comme le fleate de kf a court et silkme les flânes de FEtna. Elle n'etut pas morte aujourd'hui mêmeé Nos soldats le savait; ils l'ont appris, lorsque, lancés par Napoléon et obéissant aux desseins gigantesques de lemnr maître , ils ont été heurter leur admirable Taleur et leur merveilleuse discipline contre ce peuple ouUié, appauvri^ déchiré, divisé et depuis long-* teoips endormi. Dieu sait combien de sang il nous en a coûté pour avoir secoué du bout de notre bafonnette le lin*, ceol de l'Espagne I Dieu sait que de couteaux brillèrent, et combien de poignurds s'aiguisèrent dans des mains de femmes, et combien de sentiers de montagnes servirent de tombeaux à nos soldats I C'est que le vieux sentiment de l'banneur se réveillait ches ce peuple ; c'est qu'il préférerait aa paresse fanatique, k mie civilisation brillante, maia Imposée; qu'il repoussait une liberté dont une autre na^ tton , même noble et grande , lui faisait une loi ; qu'il ne voulait pas de cfette liberté semblable au carcan des gérions génois, sur lequel on lit gravé le mot Uberta, L'Espagne , se levant terrible comme un per^ aonnage de Galdéron , obéissait an point d'honneur , la^ vait l'outrage dans le sang et se rendormait dans wa manteau.

Dès que l'héroïsme espagnol commande , plus de ré^ flexion ni de doute. Faut-il ^rger un fils, punir une ieaune, frapper de mort une maîtresse, donner son aang et son âme? Le poignard se lève, le sang coule, ce n'est pas l'Éspagn qui fraf^e, c'est l'honneur.

Comment voo)ea*vous que dans un tel pays la réforme

98 ÊTDCDS

rdigiense Tint à jeter de profondes radnes? la lifimnej» c'est-à-dire le doute.

Le Hamlet de Shakspeare se tronve placé dans une si-* tuation qu'un dramaturge e^gnol eût aimé certainement à exploiter et à faire valoir. On a tué son père ; l'assassiD s'est emparé du trdne,

en séduisant la femme du roi. Le fantôme du père d'Handet sort des entrailles de la terre et demande vengeance à son fils. Quel parti un auteur castillan aurait tiré de cette situation ? Son héros n'hésiterait pas ; dès que l'ombre sanglante aurait parlé, les victimes tomberaient, le sacrifice aurait accompi. Dût le fils se tuer ensuite sur les deux cadavres des coupables, sa main ne tremblerait pas.

Le Hamlet de Shakespeare, nature noble et triste, passionnée et pensive, ne se contente pas d'obéir en aveugle à l'ombre qui le pousse à la vengeance. Si son âme est troublée dans ses profondeurs, son espoir n'est pas même ébranlé. Il se révolte contre l'ordre suprême et le devoir inévitable. Il se demande : « Pourquoi le crime sera-t-il puni par le crime ? Quel rôle jouai-je dans ce drame de la vie ? Qu'est-ce que cette vie où le bonheur ne dépend pas seulement de nous, mais de ce qui nous entoure ? » Sa mère est coupable ; et il doute de tout. La croyance au bien est déracinée dans son âme : il aimait avec passion le jeu d'Ophélie ; il rejette et brise cet amour si pur. Tout se décolore et se flétrit. Son courage même cède à l'horreur que ce mauvais monde lui inspire. Doué de la force nécessaire pour oser de grandes actions, il n'a pas celle d'être bourreau, et d'exécuter sur sa mère et sur le roi coupable la vengeance divine. L'admirable et profonde beauté de ce rôle merveilleux tient au découragement que la première découverte du vice dans le monde inspire à une

SUR LE DRAME ESPAGNOL. 97

âme humaine. Il accablait son cœur de malédiction et de vengeance ; mais lentement, tristement, avec une ironie amère, avec une âme chancelante et un reproche permanent contre la destinée. C'est de cette sublime et triste création que datent et la misanthropie de Werther et le scepticisme cynique de lord Byron, et le désespoir dont tant de poètes modernes ont fait abus.

On voit quelle profonde ligne de démarcation sépare Hamlet des héros espagnols. Hamlet est une création tout intérieure ; c'est la pensée qui se dévore elle-même. Le génie de l'Espagnol, au contraire, n'a que relief, saillie et action. L'un et l'autre ont leur grandeur. Il s'agit de les comprendre et non de les condamner.

Son-

Comment le goût espagnol se répandit en Europe. — Shakespeare ennemi personnel du génie espagnol. — Exemples : Armado et Pistolet.

La monarchie de Charles-Quint, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, fut, pour les peuples de notre hémisphère, un objet de stupeur et d'envie. Les Espagnols avaient découvert un monde, conquis la moitié de l'Europe et tenaient dans leur main toutes les destinées. Il était

98 ÉTAT

impossible que ce terrible génie espagnol ait eu des admirateurs et des imitateurs.

Cette imitation, comme il arrive toujours, fut imitable avant d'être utile. On commença par l'imitation

Ce goût castillan, ce fracas de grandes actions accompagnées de grands mots, cet héroïsme exagéré pénétra en Angleterre, du temps de Shakespeare, et se montra en France, du temps de Corneille. Il tenait si profondement à la nationalité espagnole, qu'il ne put réussir ailleurs. C'est une plante rare et forte qu'il ne faut pas changer de sol. La plupart des écrivains étrangers qui, séduits par cette grandeur apparente, en ont essayé l'imitation, n'ont produit qu'une charge ridicule ; la massue d'Hercule est difficile à porter. Je ne connais que le grand Corneille qui, dans le Cid les Ho-

raceSy Polyeucte^ Rodogune et Nicomède^ ait su s'approprier complètement ce caractère héroïque et sublime. Marlowe et Chapman , contemporains de Sbakspeare avaient prodigué, selon la mode espagnole, les coups d'épée, les sentiments raffinés, les paroles sonores; mademoiselle de Scudéry et le célèbre La Calprenède marchèrent ensuite dans la même voie ; on sait quel ridicule ineffaçable s'est attaché à leurs essais.

La cour de Louis XIV, sous l'influence de cette ferveur romanesque, partageait l'enthousiasme et la dévotion patiente avec lesquels madame de Sévigné lisait dans la solitude des Rochers les in-quarlor de la Clélie, et dévorait les quatre mille pages dont se composent l'Artamène et le Grand Cyrus. Un travers de Ce genre ne pouvait durer longtemps ; le goût français , toujours modéré et jreie-Du , même dans ses caprices > devait tempérer cet engoua* ment.

Boilsau et Minière n'eurent qu'à m montrer* ieiv

bon-sens inexorable, leur étincelante raison châtièrent les prétenses, firent disparaître les héros de roman , et nous apprkent combien sont absurdes l'imitation d'une nationalité étrange et le calque d'une civilisation éteinte. Une nation qui revêt la livrée intellectuelle d'une autre nation abjure toute liberté de pensée. Pourquoi nous asservir au calque de Sbakspeare, nous hommes de 1835, que toutes les idées du xiv siècle ont abandonnés ? Pourquoi copier l'hymne éroticfiie d'Anacréon , nous qui avons bien autre chose à faire sous le gouvernement représentatif que de dormir dans les roses comme le vieillard de Teos et de sacrifier à Bacchus? Que toutes les civilisations donnent leurs fruits; que cjaque sève naturelle remplisse la grappe argentée ou rayonmle que km^eH doit mûrir! Longtemps esclaves des Grecs» lorsque Ronsard nous feisait pindariser, nous avons payé cher une hi^tation "trop servile des anciens. Nous dm^luHis aujourd'hui des modèles chez les autres peuples : q'est me. erreur. Etudions leur génie, et ne copions point leurs formes (i). S'il y a dans la société actuelle assez d'eiieigie et d'&me pour qu'une littérature suipse de son sein» que le nouveau Moïse vi^ne; qu'il frappe le rocher et que h source jaiUisse. Mais gardons-nous , par hame de taerillité dasslque, d'accepter un servage esp^aol, allemand oo an^ et si nous aimons ta liberté, conservons la liberté de la pensée et iselle du style.

Shak^are Vvniit Mes BenH ; les hommes dé génie dai^ gMtt avofr àa bon-«eüs, et lé génie n'est que le))on'-sens

Sbadofieare m naeque partout de l'exagération. Ses drames sont reniais d'aOuslofts mcnrndantes à l'emphase des

(i) V* nos tririHMSim L^AanQuiTâf de i^ABeHAMMs. '

acteurs et des antenrs contemporains. U aimsdt la Yérité, et il a raillé amèrement toat ce qui s'éloigne du naturel^ spécialement ces mœurs e^gnoles qui venaient se mêler bi« zarrement aux mœurs anglaises. Gomme Cenrantes et Molière il a protesté contre la copie ridicule des mœurs exotiques. On trouve dans ses œuvres mille traces de cette ironie. L'Ê Rêve d'une nuit d'été est dirigé contre l'emphase vide des tragédies à la mode. Hamlet, dans ses conseils aux comédiens, les sermonne fort longuement sur la nécessité d'être fidèles au naturel et de prononcer doucement leur rôle.

Enfin Sbakspeare a créé deux ou trois personnages qui n'ont pas d'autre but que d'offrir la parodie de l'héroïsme, fanfarons du point d'honneur, emphatiques dans leurs discours, prodiges de fleurs de rhétorique , parlant toujours de leur bonne lame et se proposant eux-mêmes pour mô* dèles au monde entier; ces messieurs^ méritent que l'on parle d'eux. L'un se nomme Pistolet et

tient son rang parmi les compagnons de plaisir du jeune Henri Y, qui n'est encore que prince de Galles. Pistolet , que ses camarades appellent Pistolet l'antique^ est un vieux troupier , qui, à force de servir en Italie , en Espagne , en Flandre , s'est composé un jargon épique d'une étrange espèce. Il fait du classique à la manière de Ronsard ; il aime les citations^ accumule les mots grecs et latins « parle de l'Èrèbe et du Gocy te ; et après avoir Eût beancoop de bruit dans une auberge , il se laisse mettre à la porle coDune un faible enfant. Yoici encore M. ParolleSy personnage de la comédie intitulée : A mauvais commence^ ment bonne fin. C'est un bavard qui ne laisse pas le moindre répit aux oreilles de ceux qui l'entourent, mais que le premier signe de mécontentement met en foite^ Enfin,

dans U |>èce singulière intitulée : V Amour perd ses pei^ nés , on Toit paraître un graTe cheTa-lier, don Adriano de Armado , qui offre la caricature plus évidente encore des prétentions héroïques, élégiaques, chevaleresques etsu^ bUmes , que. le génie espagnol soutenant avec éclat, et dont Cervantes s'est tantamused. Imaginez un énorme et cok»-' sal guerrier^ bardé de fer, surmonté d'un panache flottant^ suivi d'une épée traînante , avec baudrier de cuir» et une moo^tache épaisse; un don Quichotte athlétique et mus*- CHleux, Lablache sons la cuirasse. Ce noble seigneur est enfoncé et comme perdu dans la contemplation de lui-même; selon la coutume iéodale, il est escorté d'un page. Ce petit page , aussi exigu que son maître est massif, porte les gants d' Armado, et se nomme Verdelet, Don Armado s'assied pesamment sur trois coussins.

« — Mon jeune pj|ge, dit-il après avoir rêvé , qu'est-ce qoe cela veut dire, et quel »gne cela peut-il être, je vous le demande, quand un héros devient mélancolique?

— Monseigneur, c'est signe que le héros n'est pas gai.

— Mab , mon cher et aimable enfançon, un héros qui i)^est pas gai doit ressembler beaucoup à un héros mélan^ colique. Que diable me dites-vous là ?

— Pardon , monseigneur, ce n'est pas du tout la même chose!

— Aflons, jeune et tradre enfant de l'harmonie et dek < servitude , comment peux-tu étabUr cette distinction qui meparait un peu subtile ?

— Par toutes les raisons possibles, mon très-peu tendre et très-peu harmonieux et très-gros seigneur.

— Oh t oh I pourquoi peu tendre , pourquoi peu harmonieux? Je suis amoureux^ oui, j'en jure le ciel , je le omfesse I je suis amooureux* Chose honteuse et ine&Ue

pow un goarriir de ma taitte «I é» mmi eipieil Mm» i&on ccBor est grand ec hérofqve, et av^das-Ma da cohk nm I Âtts» aie suis-je mia à aimer ose ille au-desioaa d« coiBBitta Que ne pms*je d*ini coup de loa boBse épée mer l'amour qui est dana moR cœur, et forc^ von aém ir ae r^idre prisoo-Bier I Ah I je me batirm à entrance el eoottBe on héroa que je suis contre ma passion, et qnand dte serait captive , je Tédiang^ais touÛÈre noe beSe révê-« renée h la française. Gémir, soij^rer t fi Ame, Se 8o«pir est ignoble f Je méprise* le soupir. Aame miex ^irer, naatte tonnerresl L'aflaour me quittera peut-être, rà je jnrri Fetit page , oonsalez-md , mon aml« Quds grands hemuM» ont été amonrem, s^il tous plaît?

^^ Heroile d*abord, monscégneorv

*— Je bénis monsdgneur Rereulei e^es^ wê piédécés^ senr hoaraUe. Encore des exempks, ommi eker gaifonnet ; doflne»4iioi d'autres exanples; cites-moi des peisenutgs de beiiie ccmsé-quence et de bonne taittSk

— Ensuite Samson , monsgnenr. Il eéâ dis bonne taritle, oehii-tt, j^esp^^. H pM^iatt ns priai» comie un cbarhonnier sa betle. Êtes-Tous content T

— Cet exemple a dn pdds. J^akne Samson^ fi^rcnie n'est pae r^al : e^érlent de bons ehéfaievs. Je eriNs » au fait, que je puis me permettre d'être amoureux. C'est, ar^ rangé eonme cria. i.e& améeédinl» me pb^enten tonle cWe^ et H» conndnnee Urei|ian est pfa» à Taine.. Ht ferai donc écrire pour mon usage pegifwanrl h ib des dievalief & Bereiéé et Samson. *

Qui Dc recoiMiakrait i ces paroles la caricature de Fhérocmoe prétentieux, de la eérémonie gonrmée» de b fermadUlé pédante, qniressortait nfeessaireinenl d'un étal de msears et de fiTiKi-wiÉMin mn lé. naïnl d'hoonenv donuiM^

SUR LE DftUD KPAGNOL. tHï

exdonftmttiC? Vtspèce banaioe m faite OêêL Nos mtîm aoBt la éoMme aééesMore de nés Tertm*

So Egiagiie, cela était grand, mm bm ridieale ; le rîdHmle eildans le iBOMoaga L'E^iagM se moBtrai^t franeieie el naife dans k g^-andime de set iiiiœ«r& Lorsque f^w taid neiv» soëiahililè Ué^^sam a'eiBiKira de to«l ce poist d'hen* neur cbevalerescpie 2 kMnqcie la Grandi-firetagne et sa société cemaicreiat «t (MdMqm nous l^empriMatàreïif I leur tMwv oeil M specbKie ^ moarir de rm

CiDroeOle seul arait dérobé la flamme eq>aggiole. BHe jette à peine qudque Ineer ebes cevix qui rimitèrent; tSie éetaee d'absurdité dans les remans de Scmèèrj. Lorsque l'anglais Dryden, peor plaïre à la cota* Bencieuse de Charles II, iaïu domeiUe à son tour ; lonque la brutalité de k diction et la Me des situatioos se mêlèrent i l'eaipbase extravagante des sentiment», cette contre-épreuve abeorde mérita la risée universelle. Dans les pièces de Dryden, qui pendant trente ans occupèrent la scène anglaise , on voit des héros Epi , d'un comp de revers, ponriendeal nne armée; des asMits iseemponMes qui dévorent par amour le ceenr sanglant de lenr mahresso; et d» OttoBKino qaà dissertent théobgie avec pfam de subtilité qoe te molèenr casuiste. Les tours de force aoxqnels Dryden condamne ses personnages, tours de force eiaprantés matadioinuent au poent d'honnenr esp^not , sent d'un ridicule achevé.

11 y avaié en Anghtone^ du lenq» de Dryden, un mandais ssjet célèbre dont rUstoare n'oublïera pas le nom» et qvâ se nommait Bndkingham : le comique de Ten^phase espagnole, si foUemeuti-mitée par Dryden, le fracas de cette tragédie,, toute e» décoratieiM^ en grandes phrases et en incidents invraisemblahks k frappèroâ vivement II se

loft ÉTUDES

plat à en donner la parodie sons le titre de The Rehear^ sol, la Répétition. Dryden loi-même y parait en scène sous le nom de M. Deslanriers; il assiste k la répétition de son oeuvre et donne en spectacle son orgueil , sa vanité, ses compliments adressés à lui-même, enfin la persuasion où il est que plus un drame est absurde plus il est beau. Cette parodie est un chef-d'œuvre de galté.

« Ma foi, mesâeurs, dit un des personnages, la nonveUe manière d'écrire est bien plus facile que n'était l'ancienne. Il n'y a plus qu'une seule chose à tenter : c'est de faire peur et de tenir l'auditoire en suspens. H faut qu'il dise : Diable! comment cela finira-t'il? S'ils savaient ce qui dmt arriver, s'ils comprenaient le vrai sens de l'intrigue, s'ils n'étaient pas excités, irrités et tourmentés, est-ce qa'ib viendraient au spectacle? Vraiment, non. Dans nos drames, chaque réplique est un nouveau sujet d'étonnement; on va de surprise en surprise. Puis ce soât des décorations magnifiques, des costumes, des chants, des danses ; voilà le principal, le reste est l'accessoire. »

Ces paroles ont été écrites vers le commencement du xiv^e siècle, par Georges Yilliers , duc de Buddngham. Voici par queUe burlesque parodie il raillait les élans d'amour et d'honneur que Dryden empruntait grossièrement à l'Espagne.

Les acteurs répètent leurs rôles devant l'auteur Desku* riers et ses amis : on commence.

Le prince Volscius, un des personnages de la pièce de Deslauriers est occupé tout simplement à mettre ses bottes, lorsque la belle Amaryllis entre en scène. Le prince est frappé au cœur; ce coup de foudre subit l'empêche de continuer son opération. Amaryllis s'aperçoit de l'effet qu'elle produit, et elle s'en va eu riant.

« Pourquoi rit-eBe T demaiide un monsieur qui assiste à la répétition 7

ti Ah I pourquoi eUe rit 7 répond l'auteur ; voilà une belle et honnête demande, et je tous fais bien mon compliment de irotre pénétration. Silence I tous allez entendre un pas* gage raffiné, assistera un grand ccmbat, à un combat héroïque entre l'amour et l'honneur; c'est mon plus beau morceau, chut! silence!

Le prince VoUciûe mettant une de ees bottée et décUmant. J>e mon cœur partagé mes jambes sont remlème*

Deslauriers. — Plus haut que cela ! soyez plus héroïque, s'il vous plait I

vouaus»

De mon corar partagé mes jambes sont Pemblème, Je ne dois pas aimer, je le sens ; eh bien I j'^aime. Une part de mon âme est en proie à Tamour, L^autre cède au devoir | — O misérable jouri Ainsi, du côté droit, cette jambe est bottée; La jambe gauche est veuve. — Ame trop tourmentée, A quoi te décider? Grand Dieu, que feras-tu ? Doift-je botter la gauche ? Implacable vertu I Honneur I fatal honneur I j^entends ta voix sévère : Met» te» botte» et par»! — Ce serait exemplaire; Mais, dMn autre côté, Tamour, ce noble roi. Murmure à mon oreille : AlUm», débottes-toû Met» de beaux eecarpin» ; fax» ta eour à ta belle^ Le mojfen de ta vaincre est de reeter pré» d^eUe» Amour, devoift homienr» TCrta, triste chaosi

108 tmas

génie contear le génie observateur et analytique de l'Angleterre. Spenser et Shakspeare sont les écoliers de l'Italie. L'Espagne, plus réti?e , doit beaucoup cependant aux Arabes et aux Romains.

^Dans ce vaste enseignement mutuel des peuples, on voit chaque nation puissante s^âever toutrlhtour au rang d'institutrice. Les Arabes et les Provençaux succèdent aux Romains, qui eux-mêmes avaient succédé aux Grecs. i)u XIV* au XV* siècle rilalie donne la loi au monde intellectuel. Le tour de l'Espagne vint sous Louis XIII.

Ce monarque, qui^ à l'exemple des rois d'Espagne, bannit les juifs de son royaume, se paraît d'une gravité creuse, d'un sérieux vide et mélancolique, qui rappelait la formalité castillane. Tout, je l'ai dit, était espagnol en France (1).

L'Espagne attirait les regards du globe ; nation conquérante et poète, qui avait découvert un monde et qui le gardait ; qui posait un pied sur le Pérou, l'autre sur l'Allemagne et la Flandre. Dès 1590, le génie espagnol suscite la Ligue française ; on le retrouve à Bruxelles, à Naples, à Rome, à Vienne, à Mexico, à Hispaniola, dans la Floride : il est partout détesté, craint, admiré ; j'allais dire aimé ; on aime volontiers ce qu'on redoute. Au moment même où les imprécations du monde civilisé se mêlaient aux larmes lointaines des Indiens et aux gémissements des esclaves, l'Europe se modelait sur l'Espagne. On avait eu d'admiration que de malédictions pour ce que l'Espagne

c • mère de Torgnefl ,

iQtti, préparant notre cercueil

(i) y. plqs bas, l'Espagnol m Paarch.

SUR LE DRAME ESPAGNOL. 109

» Et de la corde e| de la roue, » Arrivait avec ses vaisseaux, » Qui portaient peints dessus la proue^ » Des potences et des bourreaux (i)* »

Cette terre espagnole règne encore à Paris lorsque Louis XIV va naître. *-^ « Les soldats espagnols sont si près de moi, dit un écrivain parisien (1637), que quand je n'en sortirais pas par amour de tous, madame, je ne pourrais le faire par amour de moi : on rompt tous les ponts d'*i]mitour ; on est prêt à toute heure à tendre les Aatnes. »

Un peuple dominateur associe tous les peuples à sa pensée et à son langage. Au commencement du XVIII^e siècle, le dictionnaire espagnol nous envahit et charge du poids de ses mots sonores notre langage^ flexible. On ne dit plus alors la subtilité, mais la pointe de Tesprit ; agudezza. Le mot *maniganiUa* (intrigue, tour d'adresse), mot à peu près perdu en Espagne aujourd'hui, devient manigance^ et se conserve parmi nous. Un amant, en France, n'est plus un amant, mais un galan^ comme en Espagne. Le jeune homme à la mode se transforme en cavalier (*caballero*). On adopte le mot *frszarro*^ bizarre, qui, pour nous, devient un demi-outrage, et dont l'Espagne avait fait un él(^e « A Madrid^ dit un voyageur du XVIII^e siècle, les jolies femmes se piquent toutes d'avoir des inventions singulières et d'être>'2;arra^ . Rien de plus flatteur que de dire à une galante qu'elle est *bizarra*. »

Nous ne déroulerons pas tous les emprunts que notre dictionnaire fit à l'Espagne sous Anne d'Autriche l'E^agnole et pendant la jeunesse de son fils. La phrase castil-

(i) Théophile Vlaud, V. plus^bas Le Roi du Libxmiis»

110 ÉTUDIS

lane encombre de ses poésies et de ses circonflexions les Mémoires de Richelieu et ceux de Montesquieu. On reconnaît l'Espagne dans le caractère et le génie de Richelieu lui-même.

Il aime et il imite en les combattant ces terribles Bo-

• nMuft du diristiausBie« séides de la monarchie dirigée

qui enlaçaient d'ime même cbaïoe les bourgeois d'Anven
et les Péruviens de Ciiiigo ; guerriers qui allaient, la croix i
la main«

< Pteoir Jiiii(d*iii botti dtt flMmâe (i)« »

Balzac est Espagnol Ses sermons oiBhelit le s^ cond tome des verbeuses et solennelles
amt)lifli»itlois de Baltbâzâr Gracian ; les mignardises galantes de Voiture, bien qu'elles gardent
encore nn peu la teinte itâKebne, sont surtout castillanes. Depuis 1610, Temphase s'elnpalre du dis-
cours familier et du style épistolaire. « Il est reçu de notre temps, dit tin écrivain de l'époque,
qu*savoir de h passion pouf quelqu'un, se prend ordinairement poor k simple mouvement d'une lé-
gère affection sat» apjMr^ee dé convoitise (2). » La passion est de^eoûe bien peu de chose ; dé-
ournée de son sens par la courtoisie espagnole, refroidie par la sociabilité des mœurs françaises,
elte va se perdre dans le « très-humble serviteur, n

À Paris, en lO&O, on h*ad^e5se plus aut femmes et ant grands que des compliments harmo-
nietlt et vides une pompe élogieuse, une flatterie banale 'que les Espagnols ont spirituellement
nommée la «mudque céleste. «Tons les

(4) Saint-Âmand. V. plus bas TEspagre bn Frahcb. (3)

SUR LE DtAllfi ESPAGNOL. 111

iakM re^aitiââiit de cette hannaïe caressmie et ttâm. Où ne saine plus les gens ; on leur baise
les pieds à Tlspagnole. Dadmi essos pies.

Le costume des Tâinqueurs séduit l'Europe | Galtot, « qui brouillait rbistoire par son burin * (à
ce que prétend Me^ naenl Toiture), artiste plus bistorien que les UstorieiSi QAultiplie la parodie
délideuse de ces gentlishomtnes qui marchent le poing su^ la hanche , de ces poétiques gueui^ Ūa
ces niendlattns que le soleil éobâuffe, de ces eitaftars su*perbes» vrais «ifants de la Gastille. Nous
loi devons le portrait de leurs imni^ses chausures» urnes de cuir pré*cieusemebt trayaiUéesi
refffi{dies de dentelies qui s'extra* Taënt; nous lui devons encore l'Image de ces pourpoints ttldk-
dès, de ces poses plus que grossières, de ces attitudes {dus qu'insoientesj de ces fatuités inimitables
qui nous venaient d*Espagne. Hélas ! qu'en reste-til t la gonille est morte» et la fraise a disparu.
Quelque soir> à la lueur de deui chandelles fumeuses, vous apercevez, au centre d'un carrefour,
dans la boue des grandes villes, sur la corde lâche ou tendue, au milieu des oripeaut et des
paillettes^ une plume sale sur un chapeau sale, un manteau court em guenilles que les taches et les
trous se disputent. C'est la pourpre de Gastille et le manteau du Gid; voilà ce qui reste du costume
chevaleresque*

Cependant la domination de ce costume livré maintenant aux saltimbanques a été universelle ;
un peuple sau vage qui n'a pas varié depuis six cents ans le conserve encore, comme insigne de sou-
veraineté* En 1813, un co-* lonel français visitait le Monténégro. H rendit visite au gou-^ vemeur
du pays> et vit avec surprise ce petit monarque barbare revêtir dans les Jours de cérémonie Thabit
complet de Pizarre. Cet habit brodé se conserve de père en

fil, au milieu des forêts et des rochers inaccessâbles de la Transylvanie, triste et dernier symbole
d'un pouvoir qui a effrayer le monde.

Legalàn (amoureux), que nous av<ms vu émigrer d'Espagne en France, donna son nom à ces rubans d'or et de soie qu'on appelait ^/anj sous Louis XIV, qui sont deve^ nus pour nous des galons^ et qui, réservés aujourd'hui aux laquais et aux voitures, jouèrent un beau rôle pendant le grand règne. Voici comment on s'y prenait pour envoyer des rubans ou gtdom à sa belle : « Je vous adresse (dit Toiture) douze ^/ant^ d'Espagne. Puisque la discrétion est une des principales parties du galant, je crois, qu'en vous en envoyant douze je vous paie bien libéralement ce que je vous dois* Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre, vous qui, jusqu'ici, n'en avez voulu recevoir pas un! »

Il n'y avait plus de France française; l'Espagne débordait On se mit à prendre du chocolat à ' l'espagnole, à jouer au hoc comme les Espagnols; on donna des fiestas sur l'eau, à leur exemple. Mille expressions castillanes nous sont restées. « Aimer en cinq ou six lieux à la fois » est une locution espagnole qui se représente diez tous les écrivains de sonnets et sornettes que Molière a expulsés du bout de sa plume victorieuse. Les femmes prennent h mantille; Amadis fait fureur ; le goût des aventures romanesques charme le peuple le plus raisonnable de la terre. Des paroles familières sont empruntées aux beaux romans d'Espagne. Yeut-on parler des anciens temps? c'est le siècle d'Uterpandragon. Balzac se plaint gravement que le public « court indifféremment après tous les romans espagnols. » Don Quichotte n'a pas tué les Amadis et les Palmerin : il n'a fait qu'en rehausser h saveur. Une femme que l'on trouvait jolie était belle comme Tinfante

Briane ; amoarease comme Arlande ; « forte et membrue » comme Gradafilée. Un Tieillard s'appelait un barbon, (una barba) comme dans les comédies « de Figuron. » Les seuls chevaux estimés 'étaient genêts d'Espagne, « J'ai des voisines, dit un épistolaire, qui travaillent leurs chevaux d'Espagne merveilleusement. » On se frisait, on se rasait et Ton filait sa moustache à l'espagnole, v Votre beau guerrier, (dit Toiture à une dame), consiste tout en la pointe de sa barbe espagnole et de ses deux moustaches de même. Pour le défaire; il ne s'agit que de trois coups de ciseau. » Cet engoûment espagnol dura jusqu'au milieu du règne de Louis XIV : Tiiitmensité des canons et des collets à grande marge n'eut pas d'autre origine.

Ce reflet de l'Espagne tombe sur Yeréailles , sur ses mœurs solennelles, ses costumes^ son admirable mélange de noblesse et d'élégance, sa littérature gravement douce, parfaitement et noblement belle. Par une singulière dispensation de la Providence, l'Espagne, qui dominait tout par son exemple, ses mœurs et son langage, allait mourir dans sa splendeur ; mourir au milieu de son triomphe. Son agonie se préparait par l'ignorance^ l'orgueil et la paresse. Elle avait conquis la source de l'or et le berceau des diamants; elle possédait de grands écrivains, de sublimes peintres, de grands caractères; elle se vit subUme, se («*ut immortelle et s'endormit

Un voyageur français, homme d'esprit qui visitait l'Espagne de 1628 à 1633, au temt)s d'Alarcon, décrit absi l'étrange apathie de ce peuple glorieux qui s'enfermait dans nne tombe : « La paresse des Espagnols d'aujourd'hui est si grande, dit-il, qu'on ne peut contraindre les gens dé Madrid de balayer devant leurs portes. Quand il pleut, il en coûte quatre-vingt mille écus à la ville de Madrid. Ceux

11& fïTWB9

qui apportent coDuniméaieit du paia)i celle ville, ne Tiennent point de leora viUagef» quand le temps est mantaia, quoiqu'il» pussent le viaidre mieux qu'à rordûrère* Souvent on est forcé de leur envoyer la justice. Le IM est-il cher en Andalousie 7 S*il y en a en GastiUe à bon marché , ceux de

Gastille ne prennent point la peine de l'envoyer, ni ceux d'Andalousie d'en venir quérir[^] il faut qu'on le leur porte de France et d'au[^]Ueurs, »

Triste suicide I périr ai[^]lisi , après avoir créé le pre[^]nuer poème épique de la nouvelle Europe, le premier rtwan de la nouvelle civilisation, après avoir ouvert les porte» de l'Amérique aux nations modernes I

Ni l'Espagne ni l'Europe ne s'aperçoivent de cette déca^{*} dence ; l'Espagne s^{*}admire, et ses voisins la copient i les oeuvres créées par elle servent d'enseig[^]ment à tous. Ka France, ces germes sont féconds; Scarron leur emprunte les grossières trames d'une intrigue embrouillée et la facétie populaire des Picaros; d'Urfé amuse les femmes en imitant les fantaisies bergeresques ; Saint-Amand trouve belle avant tout l'exagération des images ; Voiture imite l'Estilo euUoi Corneille trouve dans cette mine d'or Féiément primitif [^] son génie, une grandeur surhumaine et les énergi[^]ie combats de la passion et du devoir.

Son frère, intelligence qui ne manquait pas de soopleese et d'habileté, Thomas Corneille, qui rimait souvent le vers de Pierre, et qui ouvrait son vasistas pour lui passer la nme, du second au premier étage ; Thomas C(Hi[^]le demande à l'Espagne ce qu'çUe a de moins profond et de moins puissant ; l'intrigue habilement nouée; rimprévu des mouvements ; le jeu des événements bizarres ; la lutte du sort contre lui^{*}-même; l'amour et la haine, le bcmbeor et le malheur a'enlaçant dans un tissa fragile; un wm[^]

Sl}R LE DRAIn eSPAGNOL. 115

¥«nent vif «t rqiite plii[^]lftt qn^{*}ime HiimkHi tMinao 4e M m; dégo[^]kmMms et ecMipi d[^]épéea; raicoalrei estraor^{*} cbaires, cachettes nwve[^]Ueaaee, et la !mh rtmmn\$ dea €Éposem[^]j da&a lea[^]nc[^]la se tapiawnt lea eBneoiy et les amants. Tout eda est amaaati f utile et périssable. Voue dirifli ces tissus de vapeurs, les fila de la Vierge doat la ténuité est si graeioeae, et qui font voltiger leur drap[^]ie au-» dessus des feuillages tert[^] lorsque souflBent les yents d'été. Cette poésie enfantine des incidents et des surprises traverse les mers et' les continents, brille à la surface, ne s'arrête nulle part, ne pénètre rien et se joue de la religion comme de l'amour, de la guerre comme de la gloire, du bonheur comme du malheur. Ella glisse sur toutes choses, resplendissante et légère, étin[^]ceiant sur les cuirasses et sur les soutanes, admirable par sa rapidité seule. Il y a » dans Shakspeare, quelques traces de cette aventureuse et frivole poésie. Tristan[^] Hardy et Mairret nous en ont donné la parodie sans grâce , qui se perpétua jusqu'à Quinault, dont !• Timacratê est une vraie pièce espagnole et survécut à Louis XIV t IAadaimi\$[^]9 et Eàtobie a recuailU h mèioe sneeessim. Les Vision[^]naè[^]s de Deamarets et lesJUifaies aanusautes de noti[^] ami Cyram de Berferae sont tes fruits du même sol[^]

il res[^]t èuor% à exploiter k [^]ns difficile, la plus intime, la plus noUe , la plus sérieuse portion du génie espagnol; ceile^{*}d appartenait à QGmeille4e-6rand.

Foias[^]nce de passion, de pensée , de oemfainaiscm, voiUi cet qu^{*}tl deaunde au théâtre de l'Espagne. Il pénètre dans cette eau brillante dont ses contemporains n'ont vu que la siqiariffie et l'écmne , les vagues mobiles et le reflet InnÉïnonx. Las Moeedculee del Cid transformés, h^{*} four^{*}nissent la plus beUo tragé[^] moderne. Un drame pseodon

nyme d'Alaredn lui offre ane comédie de mœurs. Il Tétadie et même il la tradait II ne prétend * modeste et cottsdeocienx (jraDd luMmne , qu'au mérite d'avoir trooré ces pierres précieuses, de les

avoir appréciées à leur valeur, et de les avoir serties selon le goût de la nation. On le traite comme on traite toujours le talent modelBte : il n'a pas de quoi raccommorder ses bas dans sa vieillesse*

S XIV

La Verdad sospechoio. *- Qndqaes nouveaux détails sur Âlarcon.

Vers 16&1, une |»èce espagnole, portant le nom de Lope de V^a tombe entre les mdns de Gomdlle. Il la trouve si belle qu'il se met à l'œuvre et l'imité : « Je donnerais , dit-il » tous mes ouvrees pour avoir inventé ce beau sujet » -> La pièce réussit Le premier soin de GoradJle, dans sa préfoce, c'est d'avouer l'emprunt et de s'en glorifier. — « Je me suis laissé conduire , dit-*il , au fameux Lope de Véga. Ceci n'est qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour , sous le ncMn de la Sospechosa Verdad. Que l'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt; je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez nous & ennemis (les Espagnols). » Corneille était loin de prétendre, à la création de l'œuvre qu'il reproduisait

Le Menieur est un chef-d'œuvre de bon sens, d'arrangement et d'imité : Corneille n'a rien voulu de plus. Il a découvert la source espagnole et il en a fait jaillir la comédie de caractère.

Admirez la curieuse frivolité de la critique française ;mère pendant le xvui^e et xix^e siècle , de dix mille Tolnmes; babillarde, quand tout le monde n'admirait qu'elle, elle s'est obstinée à ne pas écouter Corneille, à pérorer, comme le marquis fat des anciens jours, sur le mérite et le démérite de ce que Pierre Corneille n'a pas fait , sur la bonne ou mauvaise création de ce qu'il n'a pas créé. En vain montrait-il du doigt le fleuve espagnol où son génie allait puiser à la vue de tous : personne , jusqu'à ce jour, n'a voulu savoir ce que le menteur devait à Corneille, et ce que Corneille devait au menteur» On dirait que la manière de parler et de juger est tout en France , et que la recherche de la vérité ne compte pour rien. La Futilité parée de rubans a donné la main au Pédantisme et la célébration de leurs noces a été fort applaudie. De là ces dissertations sans nombre , qui heureusement ne sont plus à la mode, que l'on admira longtemps^ et qui sont à notre littérature ce que les sonnets sont à la littérature italienne et les gloses à la littérature de l'Espagne.

Mais quel était ce poète comique, auteur du menteur" modèle de Corneille, créateur d'une œuvre à laquelle Molière a dû, comme il l'avoue, sa première inspiration? «Si je n'avais pas lu le menteur (dit Molière) , je crois que je n'aurais pas fait de comédies. » D'où est sortie cette conception puissante qui a guidé le grand Corneille? Nous avons nommé Âlarcon.

Son talent, suspendu et balancé entre Vesjprit et le

lis iTDIUBS

gêaie» «it» now ravons dilt k peiM isiorit Mr k» t^ Renommée» Yoqs décoii?rei ms c^yrwdan» wât on deni bibUolbèques d'Enn^ : le» biographe» ao uiaeiUMir aarie. Usez ses drames, tous êtes tenté de croire qa*im long romm eldesingoliars orageaFoiit agité» Uhiiairario dolafartime en son poiill dQ vue Êivori; 9oa drame eai ime grmàa m» «ttlMdelte; dioa ses œuvres le beat et le bas de la fie bumaine a^offirem tour»k-loar à foa yeux aans un aspectsi donkMireix on plaisant Le sentiment de l'homieir mm* tkat cette machine dramatique; Alarma fiiit smrtotq vi» kir lea lesaouroesi inatlen^ies de rinlelligeQM » te hrap* veure dam le péril et la Sai«--freid dane lae eui* bannk

. La fadlité de rmv^mtimi di^ii^^ plue opéeMemeM mpe* U y a dans Caldéron une me ardeur rd^Eieuee» ime poissanee foBe d*imagea qui rappelle rOrient et une f^^ de siluiftieis extraordi-

naire. iJlarcoa plua éumge, met en scène les MaoresL et les juifs, les sorcâers et les aerdères» les Péruviens et les Hexieainei il jette à travers ses fic^iona miUe inventions audacieuses. U aune le hasard tt perte oet «nour de la lutte avec le destin jusqu'à rexdtatîea poétique. Intelligence distinguée, mais non popidaire^ il écrit phs purement» plus nettement que la pli^art de ses contemporains. Son langage est ferme, hardi, hrtfam et ne se couvre pas de ces masses de mélailKnies et de ces feuillages d'épÂtbêtea qui surebaosent Cialdéron. Il «me Tactlon i dédire la phrase, et témoiffie souvent aoa m6^ pris pour le vulgahre.

J'imagine, [quand je pense li hii, quelque gisitiykiiQuae qui a couru le memde; quitté de boime heure le Mexique, sa patrie; subi Tingratitude des grands, et subi leur faveur, ae»vent plus dure; un esprit élevé, pletn de mépris pomt les

SUR LE DftAVB ISPAGNOL. Iig

masses ignortUtes* et a'estima&t que son gtU Cette mojH' riosité dn raccè» et de la vofae» cet esprit fier, qui ne daigne pis (ifoer h gloire par des bassesses, se relroQ?eBldans ses préfeces et ses dédicaces. Quoiconqw a beaucoup vu, beaoeeop apprk » beaucoup comparé , rapporte de ee ▼oyage à trayer» les foUet homaines bien du mépris et de Ui dooleor. C'est un malheur pour Tartiste, de voir de trop près le néant qui renriromie et de juger trop bien ses

Noos l'avons tu traiter assez mA le puMic dans rallico-' tien qui précède ses bnit premières comédies (1). L'auteur de ces rodomontades se dresse devant nous avec une des attitudes soldatesquesque CaUot rendait si bien* Ile croyez^ YODS pas toir

On jwne CRvalier nrievé de pamtdie, labsttolilaselieeB jsinl»e«t la ga«le fe la wniOf D'im cui^-deii^ de iUiæ eatf^tcnaut m Un (t) »

Don Juan Roiz de Alarcon y Mendoza » qui adressait de si beaux comjriimeots à son public ; suzerain, qui parlait k la canaille, se croyait «a-dessus d'elle, La canaille a pria s« revanche : elle a bien caché le nom d* Alarcon dans^ej forêts et dans ses repaires^ et Thomme dç géaie est mort toat entier*

On a ma! parlé de lui pendant sa vie : on a imprimé ses meilleures pièces sous des noms supposés. Un de ses drames fonde la comédie française; Corneille, en le traduisant,

(1) V, plus haiit, p. 83.

(2> y, l'Espadon satirique.

se trompe sur le nom de Fautem*. Dans ses heures de loisir , Alarcon jetait ses {»èces sur le théâtre de Madrid ; elles réussissaient parmi tant d'autres. Les drames espagnols, depuis le milieu du xyi* siècle , germaient comme les épis dans m sol fertile : une fois la récolte faite , personne n'y songeait |^us; c'était un plaisir plutôt qu'un art. Le génie inculte, Tinvention prodigue, une verve facile fournissaient à cettetgrahde consommation : le bourgeois, le noble et Tartisan ne distinguaient pas avec beaucoup de soin l'œuvre médiocre de Fœuvre estimable. Pourvu que de curieuses aventures, de gi*ands coups d'épée , des travestissements et des intrigues se renouvelassent sur leurs théâtres , ils étaient satisfaits. Les drames d'Alarcon passèrent donc, réussirent et s'éclipserent dans la foule.

Tout doit faire présumer qu'il vécut dans une sorte de repos , à l'abri de la pauvreté poignante. Nous l'avons va dédier ses omiédies à Ramiro Felipe de Guzmany grand chancelier des Indes; et , si

L'on en juge par la dédicace, il se trouve avec lui dans les termes d'une familiarité noble. Il l'appelle son Mécène, se plaint de l'envie contre laquelle il cherche un appui, et ne dissimule point que, bien qu'elles aient subi l'épreuve de la représentation, ses pièces ont besoin de la protection d'un seigneur.

« Pendant son vivant, dit un Espagnol, on ne craignait pas de s'attribuer ses œuvres; après sa mort, personne ne se rappelle son nom, si ce n'est quelques gens de lettres. » Oubli prévu ou dédaigné d'Alarcon. Le poète sut prendre gaîment son parti contre les emprunts forcés: cette insouciance, qui lui fait parler au public de Madrid d'une façon si dégagée et si hautaine se montre sans cesse en lui. Il y a plus; par une de ces circonstances bizarres

du hasard de la parole, tandis qu'il croit ne s'adresser qu'à des contemporains, et qu'il emploie gaîment une des formules proverbiales familières à la langue espagnole, il prophétise ce qui doit lui arriver vingt ans plus tard. Sans savoir encore que la meilleure partie de sa célébrité lui viendra du grand Corneille et il s'exprime ainsi:

« Quoi que tu sois, me cont-ou mal intentionné, sachant que les comédies de ma première partie et les douze qui composent cette seconde sont toutes de moi, bien que quelques-unes soient venues la proie d'autres personnes; le Tisserand de Ségovie la Vérité douteuse. • P Examen des morts, soit imprimées sous le nom d'autres patrons; c'est la faute, à coup sûr, des imprimeurs qui s'ont, en ce genre, ce que bon leur semble, et non ce que voudraient les auteurs auxquels ils les ont attribués. • • « J'ai voulu déclarer cette vérité bien plus pour leur honneur que pour le mien, car il n'est pas juste que leur renommée souffre de mes fautes. »

Essayons une liaison intime avec cet homme que Corneille imitait et qui dut se glorifier d'être tel emprunteur. Entrons à Madrid, en 1630, et assistons à la représentation de la comédie fameuse d'Alarcon: la Vérité douteuse. Pour rendre l'énergie de ces mots, une longue phrase française serait indispensable: par exemple ce proverbe: Le menteur qui dit vrai ne se fait jamais croire.

Tel est le sens et le fond du drame. C'est une comédie de caractère, chose rare en Espagne. J'ai dit plus haut pourquoi les hommes que le soleil brûle que la passion et la paresse se disputent, se livrent si rarement à l'analyse des nuances caractéristiques de l'humanité, que nous esti-

m ÊTWUM

nous» nous brouille le noie. Le motier («I je |madt ee mut dans le leob dktBiaiid et àog»), diapunt et fond pour ainsi dire, au ad de la paaôB qui Tabarbe. il B*y a de Lahnrère qu'en France; il n'y a de Shaakapars qQ*aa Angletenre. L'appropriation des naanc dmt la m intellectua at morale le compoe; la rétentott a'attaehaet à Témotion » pour la eonprendre et l' anatyaar; l'homme ébidie eniniaeiBent oomme on étudie «ne horloge oom» pliiuée; ce sont là nos jnériteB et nea gloirai^ à mn» en* iSuitadcalatitttdefrQideao tenpéieei aratvQdegéaiaY mata de patiraee; œuvre grande et dookmreiaey qm fiât aaignar lea dernièrea veines et trembler les dendéroefibra da rhumanité (1).

L'impatience de l'imagination par la ferveur de l'âme, l'émotion irrésistible dominant le bémol méridional; par là se voit le développement de la plénitude de la vie et de la vapeur dorée. Les traits de la faune que l'homme aime ne se détaillent pas: <> les idolâtres. Le théâtre d'Espagne analyse donc rarement les caractères. B jette dans vos yeux moins des individus que des généraux des hommes que des pièces d'échecs dont le maître est le jeu et le néo-espagnol. Le caractère

n'exylant plus^ k sensation domine. Les personnages d^Alareon sont les vas» asndéwHiésdela-
paawmi et dn destin; ceux de c;aldéran« les OK^ves âoquiots de l'imaghiatimi a de la loi; ce»x de
Lope de Yéga, les jouets du hasard. Sur ces nmmoes, sur ces hommes différents créés par le poète^
le même soIeH règne» le même orage gronde.

Âlarcon Ini-mêrae, en créant une comédie de caractère, l'a jelé dans une intrigue passionnée et
brillante,

(4) V» ftoihaat, Étvi b tca GàuiMif*

SUR LB DIAW iBPAGNOU 183

Voideedrattie :

DoB Gareia, fls de teiHto, noua, hriv^ el hnm^ i?ait lermiBé tes émdm I Safamaoqae. Âceompagné
da UoMdé, homme d*ige et de mérite, anqml ios père l*afil eenfié» i! vint Mtronfer rasOe pa-
teroe h e^élall un Mi bien^almt» mi afeé qiri attende le aiajorat et anr leqsd rcpoeaieit tailleries
e^véreane» de doo Beltran. à pafae fiit-il arrivé, le père se rendit dans ia elMinhre d« prédplaiir et
teibit saToir qael genre d^homme était son fils. Son 2me lépen-* dait^ele h la hante neMesaa de
lee alèuz? Le fieil ejiudêame^ après âfoir fidt on peu de patlloesnr b magnaninrilède h raoe et ks
vertus d« ftle, atosâ qu^m petit détint , fttk senl ebsenrdssatt tootea ees lertM» et qn'en Bravait ja-
mab p« Ten œrriger.

•-LsqQdt

— Wo émr ^empâte ««tW. «» Ne pas to«ir»QQrs dire la Têrilé. — Mali pent-être cette kaMtude
de mcnaöige se oorpigera-4-*^ à la eonr , térlable école de rhoBnenr.

— YoBS veiBi liisn tombé, s'écrie don Bdtran ; c'est précisément là qn'on apprend à mentir»
Mais c^eat dgal } ee cpie toqs me dit^ me désespère. Il dissiperait tente matMftnme en feUes
amonrs , iljMsswait la nuit et le jewp a« jeu , S anrait sii dnels par aemaine, je faû pardan-» ■enris
tout, excepté le measonie. J*atmattia nuen qn^B fill mort »

Vk desans notre nsnx genUlhamne entra dans un sn^ perfee eoonmix qni allait iMen à na Gaati-
Ban» Mentir! mentir ! et les ancêurea 1 et Phomenr !

Pendant cpe le père alrriuit ainsi, lefib ne aoagaait q»*k Jouir de la vie novieUa qu'à preasantait
Uavait revêts un magnifique ceinturon, une immense collerette ou fraise à confusion, et se trouvait
semblable aux héros de GaUot ;

124 • ÊXITDES

dont j'ai déjà parlé, que tous connaissez, etqQirq^résentent rEs{>agnd comfky dans sa gloire et
sa galantme. Jeane homme aux bdles paroles et à Timagification féconde , il ne rêve plus que belles
a?entures elnobles danesâ oonqâérir. Pour ce faire , il compte sur Ténorme fiasse de fiaie teik de
hollande , au milieu de laquelle h tête apparaît comme un melon au milieu d'une corbeille. Nulle
femme ne résistera , telle vertueuse qu'elle piyisse èUre, à la séduction de cette fraise*

Belle époque en effet pour la galanterie. « Tontes ks femmes, et dea [dus hupées , dit un voya-
geur du temps (1), vous arrêtent dans la rue si tous leur plaisez; elles tous prient de leur payer une
glace, un bouquet, unelionmade. Elles ne vont plus aujourd'hui fapee^ (entapadas, voilées) dans
les rues. Leur dévotion consiste à prier Dieu de leur envoyer de bons galants; dès que vous arrivez

dans une maison, on vous demande si vous faite la cour en .qualité d'époux futur ou d'amant actuel (o marido, o anancebado). Si c'est comme mari, non, disent*elles, si c'est comme amant, oui. ».

Heureux d'arriver dans, ce pays de Cocagne amooreiisev don Garcia consulte sur ses grands des-seins , son -valet» le premier ministre des amours. Tristan, c'est son nom , loi offre des renseignements détaillés et rédigés dans le styk astronomique et figuré de l'Espagne. Il lui dit C(Hnbien d'es-pèces « d'étoiles féminines brillent à Madrid ; grandes da* mes , anges étoiles et corruptibles, sub-stances éclatantes» belles, mariées, mais conversaUes, et qui, en conjonction avec leur mari , exercent sur l'étrsmger de bizarres influences ; d'antres dont les époux ont des conmiisàras

(1) Aarsen. '

déliçates dans les Indes, en Itatie ou en Flandre; d'antres, par milliers, qui font semblant d'être mariées pour vivre en liberté. Tous en veirez, continue le rapporteur, déjeunes et belles, qui restent à la maison, étoiles fixes, pendant que leurs mères sont errantes. Je vous nommerai si vous voulez les tusonas et les busconas, astres inférieurs, dont il faut bien s'accommoder quelquefois dans l'oc-casion et dans la nécessité. Vous en trouverez qui s'évaporent comme des météores rapides ; mais le point fixe de ces astres mortels, leur pôle magnétique, c'est l'argent; si vous en avez...

— Parbleu, si j'en ail

— Vous êtes sauvé!

— J'ai de l'or !

— Tive Dieu ! le inonde féminin est à vous , vous êtes le César des Espagnes ! Vierges et mariées, rien ne vousrésistera. Marchez! »

Âu moment où le valet et le maître devisaient ainsi , un coche vint à passer. L'Espagne était alors le pays des voitures; deux fenimes vêtues avec élégance s'y trouvaient; les rideaux du coche entr'ou-verts les laissaient apercevoir ; deux belles mules traînaient l'équipage. Les deux femmes en des-cendirent, et l'une d'elles, en mettant le pied hors du coche, fit un faux pas; occaâon trop beHe pour que don Garcia la perdit. Il se précipita et soutmt la jeune femme. Bientôt s'établit entre le jeune homme et la dame un de ces assauts de galanterie et de belles paroles que les Espagnols ont ensei-gnés à l'Europe entièi*e et que Corneille a complaisanmient traduits.

C'est bien là toute l'exposition de Corneille. Forcé de changer le lieu de la scène, notre grand homme a perdu le beau contraste qui se trouve entre la ferveur enthousiaste de rbonneur castillan et l'habitude servile du mensonge.

196 £tçlibis

I^eq» verrons (oboie digne dV)boenratiQji) quelle a él6 Tebck vre de GonieiUe, à quelle labo-rieuse et attentive élaboratiou de l'oeuvre espagnole ce génie puîssaiit et patient, f*éal Qcwdani-né) q^qUe netteté française il a^ jetée danseertaina détails ; ne perdant rien des heureuses combi-naiaona de Fin* trigue et traduiaant avec-modeatiece qui était eiceUenti

S XV

Étude sur Alarcon. — Suite. — Ce que Corneille a fait du Menteur. — Le matériel du théâtre espagnol en 1650.

Les habitudes et les mœurs théâtrales de tous les peuples d'Europe, depuis que l'Europe a un drame, forment le sujet d'un charmant ouvrage d'érudition sincère de Feoherches curieuses et d'histoire intellectuelle. Sous quel costume et dans quel appareil les cardinaux du xvi^e siècle assaillaient-ils, je vous prie, aux représentations de la Cécilie, écrite par le satyre Arétin, de Térence Ménéandre grec de Machiavel, des joyeuses et libres inimitables de Voltaire? Quod coup d'auteur? je vous prie, la cour du Collège de Montaigu lorsque Jodelle y fit jouer sa première tragédie toutes les fenêtres servant de loges et le pavé jonché de feuillages verdoyants! Comment s'y prit pour mettre en scène les comédies latines composées par elle, notre bonne religieuse du x^e siècle, Hroswitha, qui reçut au fond de sa cellule germanique, un rayon égaré de l'inspiration de Sophocle et de Térence? De tous les plaisirs artistiques, le plus passionné et le plus vif est le théâtre

sua LB OBAm 9BPAGNoL. 1S7

à l'usage intime de scènes étrangères, dans le parterre » et dans les loges, que je donnerais beaucoup pour avoir écrit, par un savant natif, par un homme d'esprit coloriste, les annales variées d'une volupté toute populaire, dont le goût et le souvenir survivront longtemps aux chefs-d'œuvre qu'elle a produits.

Les Espagnols, comme les Anglais, ont considéré le théâtre comme un plaisir quotidien et facile, non comme un art difficile et exquis. Au commencement du xvi^e siècle, comédies et comédiens couvraient l'Espagne, sans qu'on y attachât d'autre importance que celle d'un délassement momentané.

« Pour la comédie (dit un voyageur français dont nous copions le style baroque et les phrases inégales) il y a en Espagne des troupes de comédiens quasi dans toutes les villes, et meilleurs à proportion que les nôtres; il n'y a en point de gages du roy. Ils représentent dans une cour où il y a beaucoup de maisons qui y donnent; de façon que les fenêtres des logis qu'ils appellent *rewas* (c'est à la plupart il y a des grilles), ne sont point à eux, mais aux propriétaires. Us représentent au jour et sans flambeaux) et leur théâtre n'a pas de si belles décorations que les nôtres, hormis dans le bureau de l'Ordre où il y a trois ou quatre salles différentes, mais ils ont des amphithéâtres et le plus beau terre.

« Il y a deux lieux où ils appellent *cerrates* à Madrid, où sont toujours pleines de tous les marchands et artisans, qui, quittant leurs boutiques, s'en vont là avec la cappe, le poignard et qui s'appellent *tonsina* teras, jusques aux cordonniers, et ce sont ceux qui décident si la comédie est bonne ou non. Ce sont eux qui la sifflent, l'applaudissent; placés d'un côté et d'autre en

128 ÉTODBS

rang, ils font des espèces de sèves; aussi les appelle-t-on *taosifaeteros*, et la bonne fortune des auteurs dépend d'eux. On m'a conté d'un auteur qui alla trouver un de ces *mosqueteros*, et lui offrit cent réaux réaux pour être favorable à sa pièce. Mais le *mosquetero* répondit fièrement: ment:

« — L'homme verra bien si la pièce sera bonne ou non !

» Et elle fut sifflée. Certains ont leur place auprès du théâtre , qu'ils gardent de père en fils comme un mayorazgo (1) qui ne se peut vendre ni engager , tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont toutes ensemble dans l'amphithéâtre, à un bout séparé des autres, et où les hommes ne sauraient aller. »

Déjà, on le voit» les daqueurs avaient pris possession de leur important emploi ; plus d'un beau gentilhomme dont la verve s'exhalait en comédies, allait supplier ces Maîtres de la critique, et tenter de les séduire. Continuons à étudier dans le mauvais style d'un autre voyageur (le Hollandais Aarsen) la partie matérielle du théâtre espagnol, au commencement du xviii^e siècle.

« Pour comédies ordinaires, dit-il, nous avons icy deux théâtres où l'on joue tous les jours. Les comédiens ne prennent pour eux qu'environ un sol et demi par personne; autant en donne-t-on pour rire! l'hospital; et après, pour monter aux bancs, on donne environ deux sols qui sont pour la ville à qui appartiennent les théâtres; pour s'asseoir, il en coûte sept sols de France, tellement qu'en tout la comédie coûte près de quinze sols.

» Quant à la composition et aux sentiments qu'on y

(1) Majorât.

touche, ajoute le voyageur, je n'en saurais rien dire de certain, ma connaissance en leur langue n'allant pas encore si avant que j'en puisse entendre la poésie, où sont toujours les façons de parler les plus figurées. La représentation n'en vaut presque rien; car, excepté quelques personnages qui réussissent, tout le reste n'a l'air ni le génie de bon comédien. Ils ne jouent pas aux flambeaux, mais en plein jour : ce qui empêche que leurs scènes ne paraissent avec éclat.

» Les habits des hommes ne sont ni riches ni proportionnés aux sujets. Une scène romaine et grecque se représente avec des habits espagnols. Toutes celles que j'ai vues ne sont composées que de trois actes qu'ils nomment *actos*. On les commence par quelques prologues en musique ; mais ils chantent si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfants. Aux entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque ballet ou quelque intrigue particulière; ce qui est souvent le plus divertissant de la pièce. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut-on avoir place. Les plus honorables sont toujours prises par avance; et c'est une marque que l'oisiveté est excessive en ce pays, puisque dans Paris même où l'on ne joue pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la comédie. »

Lecteur, vous savez maintenant ce que c'était qu'une représentation théâtrale à Madrid en 1680. Imaginez une grande cour espagnole; partout des balcons et des grilles; et derrière ces grilles, les spectateurs privilégiés; les acteurs jouant à ciel ouvert; ici l'amphithéâtre des femmes, offrit éternellement mille yeux noirs, plus noirs que les mantilles; des deux côtés de la cour, deux rangs de mosqueteros en guenilles, épiant ce luxe de misère et de santé, cette

180 FIN DU

Yigit Mr hlléi cm froiti orgoilkaf et bnuys, ces <pmhi wrée> tt tripai, ees fi<ri et ifMokiito vûnigM si adn^ rtbtaiiit un uEaa.Td est le puUto d'itarcoii %A étal tupartvinl oeini de Lope de Y^i tel a été on pm pin terd celui de GeUéroft.

Jemeii on n'aurait fait adopter à de tebapectature aa drame d'ioûttation taTaale^ ua théâtre latin une ootnfafou même icelleute d'Schylei on reflet pédanteeqoe ea heureux de Térence on de Sophocle. Ils demandaieat da plâirir a?adT tout»- la diatraetia qu'ib veaieit chercher et <tt'il8

payaient qudquea nwravédù a'enrolall comoii k fuaàée de leurs dgarrea i personne ne aongMit aai
 règles i k la pureté de k fomiei aua omlèles que tai anciena ayakat pulaisseri On s'enbarraiMit Aé-
 diocrement des préceptes de k moralité sévère» Le drame est un étemsl séducteur, qui flatte sou-
 Tent les rois et toujours le public» ihuar a mn hmnbre est k mot qui se reproduit fe plas fréquem-
 ment dans ks pièces du théâtre espagnol. £m twnfanta est fort honorée t le pnurfenov* esi diYini-
 sé^ Oa re^Mcte toiqoors Dku et k Trinité; mak on estine surtout k Vierge et les saints; ce que Too
 adore avant tout» c'est te Symbole \ un signe de crdx fsit revivre ks morts. L'homicide qui se réfli-
 gie sous une croix ds grand chemin^ échappe à k loi <pii va k frapper% Les brigands sont honorés,
 pourvu qu'ils prient; ka jeunes femmes sont hardies et coquettes, les serviteurs sont insoknts; et le
 parlerre ne se tient pas de joie quand ua flot de proverbes burlesques, banale littérature de ceux qui
 n'en connaissent paa d'autre» sort de k bouche d'na valet

Formé d'éléments sembkbies, on drame conserve une grande valeur historique^ quelle que soit
 d'ailleurs sa valeur

SUR LE DiâKB ESPAGNOL. 191

B HtMndre t il rCièlé la Madmeiits les plus profondi d'une

^ Mlioa touM «Atièrih Ou apprend, en rétnidfnt^ cemoient

I eette nation a Téctf él comment elle eal nuMrte i qu^es

Il! «IcttMi die trottTail ponr pallier ses vices ; quelles Tertas iMe avtdt ad^t6es i de quâb prétex-
 ta elle paraît ses man-

i iNds ptmebantsi quel genre de flaiterie elle «xipMits et

li BOttS quels rapports elle s'estimait elle^ême. Aristophane^

« &'a pas Mi d'autre comédie; mais ce fils de la GrècSt su^

a pMeure intelligence» planant au-deaas des yices de slt

il {latrte ^ de ses oontemporains, a su les punir en les ami»-

il BÉnti et ee mélange de grandeur et d'irûniei de hauteur

f dans la pensée, de trivialité apparente dans les détails , œ

Bi t>DfiMid sentiment de l'art qui hii fait trouver les plus belles

1o lérInti», sans l'empêcher d'être populaire» l'iscrient parmi

\$ tous les é(^vain)i qui ont écrit pour la acène«

i: Alanxm est loin d'kvdrr atteint cette perfection. Rien n'â<-

^ Tait dévrioppé en ^pagne l'exquise sensibilité pour les

o déliCatesBes d'exéoution et rcharmouie dans les productions

1 de l'intelligence, qui ont distingué la Grèce des anciens I jours. Don Ruit Ahrwn y Mtndûza tra-
 vaille en geni tilhomme, comme ses contemporains, comme dervanles f et CaldéroUé il écrit rapi-
 dement; le mètre dé huit piedSi j à rimes crmiées, rythme facile et fluide» loi présente i une sé-

duction à laquelle il résiste rarement. Mais d'une façon donnée naïve il tire un parti ingénieux. Le mouvement et le gonflement d'intrigues imprévues, que la bourgeoisie et les

artisans de Madrid exigeaient comme «*effluve nécessaire d'une œuvre dramatique, Alarcon ne les a pas repoussés seulement il en fait le cadre d'une peinture de caractère aussi vive que vraie*. Ce que le mensonge peut susciter d'émotion» ras ou menteur ; ce qu'il lui faut de présence d'esprit pour

132 ÉTUDES

réparer sans cesse les brèches qu'il vient de faire à la vérité et à son honneur, voilà le spectacle varié animé, romanesque et comique offert par Alarcon. Ici le romanesque est vérité, l'inattendu est naturel ; le vice est plaisant, et l'exagération même à laquelle se livre l'imagination amoureuse du mensonge, est féconde en traits délicieux. De toutes les inclinations vicieuses, il n'y en a pas qui révolte davantage une nation passionnée, pour l'honneur ; il n'y en a pas qui, par ses développements entourent et emphatiques, conduisent à l'envie plus naturellement au peuple de l'Europe qui a le plus de goût pour les chimères aventureuses.

9 Dans le Menteur, il y a beaucoup de mérites, dit Voltaire : cependant c'est une pièce de caractère ; et tant servent à faire paraître le caractère du Menteur, ici ce mélange de l'imbroglio et de l'observation rend le drame d'Alarcon vraiment unique. Plus le Menteur se livre à ses goûts inavoués, et plus il emmène la trame confuse des événements qui naissent de ses mensonges. Voltaire lui a reproché son étourderie : s'il n'était pas étourdi, s'il débattait à servir ses intérêts par le mensonge et la fourberie, nous n'aurions que haine et mépris pour le mécréant et le lâche. Mais il conte, il invente et s'amuse lui-même ; il est romancier ; il déçoit, par mille récits fabuleux, la simple imagination de ceux qui l'écoutent ; il est poète dans le mensonge ; puis, embarrassé dans le réseau qu'il a tissé, il invente encore de nouveaux moyens d'échapper au piège dont il est l'auteur. Voltaire Étourdi de Molière semble calqué sur ce modèle ; l'Étourdi vient détruire, à chaque instant, l'œuvre de son valet : la création d'Alfons, dédoublée, se présente sous une autre face, et acquiert un nouvel intérêt. Aussi naïf que Corneille, Molière avoue ingénument que,

B*û n'aurait pas connu le Menteur, il n'aurait pas fait l'Étourdi.

Quant à Teale, il faut donc dire ceux qui approuvent le dédain et l'oubli dans lesquels le théâtre espagnol est tombé. « Sans doute, comme l'affirme un historien littéraire, personne n'étudie ce théâtre ; on ne le connaît plus ; on ne le somme qu'avec réprobation de barbare ; » mais cette application est remaniée d'injustice et entachée d'ignorance. Ce ne sont pas seulement des esquisses que les hommes supérieurs ont empruntées à l'Espagne, ce sont des chefs-d'œuvre de création et d'invention. Admettons l'imperfection de la forme, la rapidité de l'exécution et gardons-nous bien de donner ces défauts pour des exemples ; mais n'oublions pas que, dans les lentes œuvres humaines, la supériorité de l'intelligence les frappe du sceau divin ; c'est la marque du génie qu'on trouve empreinte, non-seulement chez Galdéron et Cervantes, mais chez Alarcon, Roxas et Tirso da Molina, autre inconnu d'un esprit admirablement vif, Beaumarchais en soutane, créateur de don Juan.

Continuons d'étudier cette pièce populaire écrite sur une donnée populaire : 1. Mentez une fois, on ne vous croira plus ; 2. La sospechosa verdad. Corneille a fait de cette idée deux vers, passés en adage :

Je disais vérité ; — quand un menteur la dit. En passant par sa bouche elle perd son crédit.

Cette moralité, accessoire chez Corneille, est le fond même de l'oeuvre espagnole. Adapter cette intrigue aux

18t ÉTirOBd

ffieura friaçaiM» élaborar avamiMiit ûtm c HtatMli ttve et facile, n'était pas une tâche aisée ou 8a*is péril Go^ neille n'a pat toiyours rémn. Il oonaerte ia magnifique lâ< et le beaa repaa donné sur Tean par f .«rda# qui ki raoonle aveo edipiase t

Bttb« las opaeai lottibras, Y M»li4adei«|^eai» ete»| eltft

Tout cela ne convient gniro k noire climai et k noa ha« Utttdet à demiHieptentrionalea. Jaman en France, un pèra n'adit I sa fille : < Je me promènerai àveo celui qae je te destine, et le tiendrai iongtempa sooa ta fenêtre : tooi Câoserei enauite. » Ce mode (te présentation, ookiaenré par Corneille, a dû paraître étrange aor notre tbéfttrei Doranle, au quatrième acte, se trompant de femme et prenant Lucrèce poUr Glarice et Clartce pour Lucrèce» fiût ua quiproquo espagnol, copié par Cornue; méprise usée snr tous les théâtres du monde , depuis que le drame caa^ tillan en a donné l'exemple. C'est le lieu-commun do drame en Espagne, le tribut payé par tous les poètes de Madrid ; sans un quiproquo, pas de drame.

Corneille, et c'est sur ce pohit que nous insistons principalement, n*a voulu f^ire qu'une étude ; il redevenait écolier, après avoir écrit Polyeucte, Pompée, le Gid et Cinna. Tels vers d'Âiarcon ont été traduits jusqu'à trois fois, par Corneille. A la fin du récit du Aliinteur, Garcia s'écrie emphatiquement ;

SVa LS VÊàMM BaPAfiHOL. 1S5

A|iivcwr6 in osnwi Pgrqtt« fil priofildo d^ d^ PqMC89&)ftl«fie9tftl

DiBf h {iriiiîière éditl«i de 16&A, Goniellk g'Amt nppioeM ck ces licUcnleg vers i dans la seconde iditlen, il i Mmplaeé remphase de Garda par un Mit oomknie t

\$*il (le soleil) eût pris notre avis, sa lumière importune N'eût pas troublé si tôt ma petits fortune t

J'ai dit que les nations européennes avaient emprunté à rSp^e, non des ébauches, mais des çheb-d'œnvre. Afin de le prouver, il faudrait suivre pied à pied chaque scène du Uenteur : fastidieuse reproduction qui serait à peine supportable. Choisissons une scène admirable ; que le lecteur nous pardonne les citations espagnoles, sans lesquelles nos assertions n'auraient aucun poids; il verra que Voltaire, La Harpe et les commentateurs sont loin d'avoir rendu justice à l'auteur de la Verdad Sospechosa , qu'ils croient être Roxas ou Lope de Yéga.

Don Beltran vient gronder soo fils le inenteur. Voltaire loue beaucoup dans Corneille la noble et pathétique exhortation du père : elle se trouve tout entière dans l'Espagnol, et la simplicité de son élan est magnifique.

— Est- tu chevalier, Garoiat

— Je me tiens pour ?otr« fils.

— Tu crois que cela sufiSt pour être chevalier?

— Mais, je le pense*

— Folle pensée I se €Q&duir§ QO çfcçvîtlier, c'est l'être.

Telle a été la source des maisons nobles. Des hommes humbles, dont les actimis furent grandes, ont illustré l'avenir... Et vous, mon fils, si vos habitudes vous rendent infâme, vous n'êtes plus noble. Écussons paternels, antiques aïeux, qu'importe? vous noble! vous n'êtes rien ! vous qui mentez sans cesse, vous n'êtes rien! NOble ou plébéien, qui peut doncmentir sans être la fable du peuple! C'est ce que tous disent de toi. As-tu donc l'épée asses large et la poitrine assez dure pour faire face à tous ceux qui t'accusent ? Oh ! le triste vice! oh ! le stérile et misérable vice ! Les voluptés apportent des jouissances ; l'argent donne le pouvoir et le plaisir... mais le mensonge! le mensonge!... il n'apporte que la honte.

*— Qui dit que je mens a menti.

— Tu mens encore!... Pense donc, malheureux ! que Dieu t'a fait homme, que ton visage est visage d'homme, que tu as barbe virile, que ton flanc est ceint de l'épée, que tu es né noble et que je suis ton père... »

Sois cat)aUero, Garda ?

Don GAaaA*

Tengome por hijo vuestro*

Dox Bbltrait*

Y basta ser bijo mio Para ser vos catallero?

DoH Gasciac Yo pieaso, senor, (lue sit

SUB LE DBAIIIE ĬSPAGHOL. IS?

Don Beltran*

Que eoganado pensamientol Solo consiste en obrar Gomo caballero» el série; £ Qnien dio prindpio a las casas Nobles? los ilustres hechos De sus primeros autores; Sin mîrar sus nazimientos»

Hazanas de hombres bumildes Honraron sus heredores ; Luego en obrar mal o bien»

Esta el ser malo, o ser bueno»

£ Es asi ?

Don Garcia.

Que las baianas Den noUeiai no lo nego; Mas no negueis, que sîn ellas Tambien la dft el nadmiento.

Don BtLTRAK.

£ Pues si honor puede ganar, Quien nadô sin èl, no es cierto Que por el contrario puede Quien con el naciô, perdeilo?

Don Garcia, Es verdad.

Dow Bbltran.

Luego, si vos Obrais a Orentosos hechos,

IM ' ÈTWÊB

AuiH|ue seais hijo mio

Dejais de ser cabaUero ;

Luego si Yueslras costumbres

Os infaman en el puebto,

No importai! paternas armas,

No sinrén altos abuelas*

i Que cosa es, que la fama

Diga a mis oidos mismos

Que a Salamanca admbraron

Vuestras mentiras y enredos f

i Que cabaUero, y que nada î

Si afrenta al noble y plebeyo,

Solo d decirle que miente,

Deeld, i que sera el baserlo,

Si Tivo sin honra yo,

Segun los humanos fueros,

Mientras de aqu^ que me dijo

Que mentia, no ipe vengo ?

i Tan laifâ teotis la espada ,

Tan dura teneis el pech»,

Que pcoseis podervctgaMt,

DicicndAlû lodo el poeUo^

i Po&ible es que tenga un hombr

Tan humildes pensamientos,

Que Yi^a sujeto al vido

Mas na guslo y s» profwech»?

El deleHe aatnral

Tiene a loa lascivos presot ;

Obliga a Ws oQdioíoso9

£1 poder que dà el dinero ;

El gusto de los maiûarea

Al gloton, el passatiempo

Y el oebo de la ganancí»

A los que cursan ei juego ;

Su yenganza al bomieída,

Al robador su remedio ,

La fama y la presuncion

Al que es por la espada inquieto ;

SUR LE DiAin ESPAGNOL. ISA

Todo6 k» yicio6 al fin O dan ipisto o dan prDTocho ; Mas i de mentir, que se aia Sino infamia y menosprecio?

DoH Gakcu

Qukn diee que mlento yo.

Ha mentido.

Facile et hacHe Aoqve&ee à hqo^ od ae peut repro* cher que trop d*aboiidanoë, et dont Tdd la tradvctioo, telle que l'a donnée Corneille :

GÊAonrt,

Êtes-Tous gentilhomme ?

DoRARTB, à paru

Ail rencontre Dklieuse.

{Haut.)

Étant sorti 4« V<H»» la €lMM« €S1 pm dMIMIMW

GiaoNTB* Groyei-YQiai qia'il aol&t 4*^ «oiti d« QMi»

Avec toute la Fraocç aisé ni^(je U çrQi»

GiaoRTB.

Et ne sarez-vous pas, avec toute la France,

D'où ce titre d*lionneur a tiré sa naissance,

Et que la vertu seufe a mis en ce haut rang

Gcu qui)*ttik jttsqWà mol t^ passer daai leur MDg»

DOBANTR.

J'ignorerais un point que nMgnore personne, Que la vertu s'acquiert, comme le sang se donne»

GiBONTb

Où le sang a manqué, si la vertu Tacquiert,

Où le sang Ta donné le vice aussi le perd.

Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;

Tout ce que Fun a fait, Tautre le peut défaire;

Et, dans la lâcheté du vice où je te voi ,

Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORARTB.

Moi?

Géronte.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'impudence Souille honteusement ces dons de la nature ; Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais. Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais. Est-il vice plus bas? Est-il tache plus noire. Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ? Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action. Dont un cœur vraiment noble ait quelque aversion , Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie. Et si dans le sang même il ne lave l'affront Qu'un si honteux outrage imprime sur son front 1

Il y a là, sans aucun doute, plus de concentration, d'énergie, une argumentation plus pressante et plus scholastique

SDR LE DRAME ESPAGNOL. ' l&l

que chez Tautenr original. Le flot des paroles d'Âlarcon coale dans un lit plus étroit et y précipite son cours. Le luxe des mots est corrigé ; la superfétation des épithètes est détruite; da reste je ne suis pas certain que Corneille ait toujours Tavantage. Âlarcon a un trait, naïf et très-beau, que Corneille a négligé :

i Tan larga teneb la e^da, etc.

Continuons à suivre le mouvement de cette scène, où se montrent la connaissance du monde et la verve heureuse de l'auteur espagnol Le père , après son sermon, annonce à DeM'ante qu'il a l'intention de le marier, sans doute pour le rappeler à la morale.

— Je veux te marier.

— Moi?

— Pourquoi cette tristesse T Parle ; ne me tiens plus en suspens. Qn'as-tu?

— Je suis triste de ne pouvoir vous obéir.

— Pourquoi î

— Parce que je suis marié.
 — Marié ! Sans que je le sache ?
 — J'y -ai été forcé ; tout est finL
 — Tu es marié ! Non, jamais père ne fut plus maUieu<* reux que moi !
 — Écoutez-nm, mon père. Vous vous estimerez heureux, ainsi que moi!
 — Parle, parle; ma vie est suspendue à tes lèvres!
 — A moi, toutes mes ressources! C'est le moment, m jamais, de déployer la subtilité de mou esprit !

Abttm M he menester

Ce mariage est un mensonge, comme on le pense bien-: tel est le fruit du sermon du père. Mo-
 lière n*a {Sas d'invention plus comique ni d'observation plus profonde. Quant à la narration des
 amours de Dorante et de son mariage, elle est pleine de verve dans Fespagnol et adnairablement
 imitée par Fauteur français. Il faut comparer Corneille à Alarcon dans cette narration charmante,
 pour comprendre tout ce que la perfection de la forme donne de puissance au talent Invention,
 poésie, élégance, chaleur, appartiennent à Tauteur espagnol; une foule de traits délicats sont la
 propriété de Corneille*

Je la viff presque à mon anrhécw

Une âme de rocher ne s*en fElt pas saavée.

Tant elle avait d'appas, et tant «on «U vai«4iuenr

Par une douce force assujétit mon cœur I

Je cherchai donc chez elle à faire connaissance :

Et les soins obligeants de ma persévérance

Surent faire de sorte à cet objet charmant

Que j'en fus en six mois autant aim^ qu^imwît.

J'en reçus des fôveurs secrètes mais honnêtes |

Et j'étendis si loin mes petites conquêtes ,

Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit ,

Pour èauser avec ctte une part de la nuit

Un soir que je venais de monter dans sa chambre,

(Ga dit, s'il m*en souvient, 1« scfimd de wptanhra t

Oui, ce fut ce jour-là que je Ais attrapé),

G« soir même son père en vUe avait souffié ;

Il monte à son retour ; il frappe à la porte : elle

Tr[^]insit, pâlit, rouget, me cache en sa ruelle
 Onnt enfin) et d*abofd (qu'elle eut d'esprit et d'art I)
 Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
 Dérobe en Tembrassant son désordre à sa vue :
 Il se sied : il lui dit qu'il veut hi voir pourvue ;
 Lui propose un parent qu'on lui venait d'offrir.
 Juget eoiMbien mon cosur avait lors à souttHrr
 Par sa réponse adroite elle sut si bien faire
 Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
 Ce discours ennuyeux enfin se termina.
 Le bonhomme partait[^] quand ma montre sonna \
 Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
 « Depuis «}uand cette montre, et qui vous l'a donnée ? »
 « Acaste, mon cousin, me la vient dHmvoyer,
 f Dit-«lle, et veut id la foire nettoyer,
 »N*&yant pas d[^]rioger au lieu de sa demeure i
 »Eile a déjà sonné deux fbts dans un quart[^]l'heu^e. •
 « DoBne2[^]1a-mol, dit-il, f en prendrai thieui soin. «
 Alors pour me la prendre, elle vient en mon coin ;
 Je la lui donne en main ; mais, voyes ma disgrâce,
 A\ei mon pistolet le cordon s[^]embarrasse.
 Fait marcher le dédin ; le feu prend, le coap part ;
 Jugei de notre trouble à ce triste hasard. '
 Elle tombe par terre ; et moi je la crus morte.
 Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
 Bile appelle au saaours, f 1 crie * l[^]assassfai i
 Sou 6U et deux valeU oie coupent le chemin*
 Furieux de ma perte, et combattant de rage,
 Au milieu de tous trois je me faisais passage»
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit;

Mon épée en ma main en trois morceaux rompit;
 Désarmé) je recule et rentre i alors Orphise»
 De sa ilrayeur picmière aucunement remise»
 Sait prendi^ un lempa si juste en son reste d'effroit
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moL
 Soudain nous entassons cent défenses nouvelles :
 Nous nous barricadons ; et dans ce premier feu Nous croyons gagner tout à difldrer un fê^f
 Mais comme à ce rempart Tan et Tautre traraille, Alors, me voyant pris, il fallut composer.
 GiaovTB*
 C'est-à-dire, ta français, qa*il fallut Tépoiiser?
 DoiÂntc.
 Les siens mVait trouTé de nuit seul avec elle.
 Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle ,
 Le scandale était grand, son honneur se perdait
 A ne le faire pas; ma tête en répondait;
 Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,
 A mon cœur, an moment, étaient de nouTeaux charmes.
 Donc, pour sauver ma vie amsi que son honneur,
 Et me mettre avec elle au comble du bonheur^
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace^
 Et fit ce que tout autre aurait &it à ma place.
 Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
 Ou posséder un bien qu^on ne peut trop chérir.

Tout cela est dans Alarcon avec moins d'élégance pentêtre, mais avec autant de verve : — « Le hasard me la fit voir; la voir ce fut raimer. Un cœur de bronze se fût embrasé pour elle. Le jour je passais dans sa rue, le soir je veillais dans sa rue... Bref, à force d'augmenter mes galanteries, je la vis augmenter mes faveurs... J'entrais dans sa chambre à coucher, et mes prières ardentes allaient la vaincre, quand son père arriva... Troublée, mais courageuse (elle était femme), eUe me cacha derrière son lit.. Au moment où son père sortait, ma montre à répétition sonna (au diable Tinventeur des montres!)... D*où vient cette montre? demanda-t-ilt etc. , etc. »

SXm LB DRAME ESPAGNOL. 1A5

GorneiUe a traduit fort littéralement , et son vers heamètre, plus difficile à construire, plus pénible à condenser» l'a contraint à une exécution plus soignée. L'artiste qui taille un bloc de marbre

ne se permet pas les incuries de celui qui travaille en cire perdue ; Tébauche ne lui est plus permise.

Le travail de Corneille l'emporte sur la Verdad Sospechosa par le soin de l'exécution , le fini et l'exactitude de la forme. Lorsque, pour échapper au mariage que son. père lui propose, Garda ou Dorante imdigne le roman interminable de son premier mariage, Alarcon se livre à toute la fécondité de son imagination et de sa parole. Le vers de huit pieds succède au vers de huit pieds. U y en a trois cent cinquante seulement ; c'est une intarissable faconde qui amuse d'^abord et qui étourdit ensuite. Jugez de la facilité de composer de petits vers comme ceux-ci :

Quisemele yo, y al daile Quiso la suerte que toqnen A una pistola que ten^ En la mano Iob cordones, Cayô il gatDto, dio fr^Oj Al ruido, desmayàse Doua Sancha , etc.

Après ce piquant récit, le Garcia d* Alarcon fait une réflexion si naturelle et si plaisante que je m'étonne de ne pas la retrouver chez son traducteur :

« Allons, cela s'est bien passé; le vieillard s*en va con* vaincu de la vérité de tout cela f... Ah ! aht le mensonge est inutile ! ah ! le mensonge ne rapporte rien ! Se voir

1/16 Èrmu

écouter wet tant d'atténtioii et de m)yanee, n'est-ee pas plaisir T «mpêdler un mariage qae 1*oq déteste, n'estn^e pas profit?

Dicfaosamente se ha hecho t

Persuadido el vlejô Ta ;

Ta dd mMitir no dira

Que c» lin fusto f un pmteàiiù ete*

Ea revaache, donieiHe ajoute des traits excellents :

Ce fut, il m*en souvient, le second de septembre. ..

Cette particularité si précise qui donne un poids comique aux bourdes du Menteur, n'est pas même indiqué dans l'original. Âlarcon dit seulement :

Fuy acrecentando finexas , Y ella aumentando favoras»

Haçta ponerme en el âelo De eu aposento una noebeb

Corneille a effacé le « paradis de la cliambre à coucher, » brisé deux ou trois Phœbus, anéanti ime douzaine de soleils avec leurs lunes, et achevé ainsi sa ravissante narration.

L*Espagne aimait fort ce paradis de la chambre à coih cher; de même la Grèce applaudissait aux indécences d'Aristophane; l'Angleterre, sous Charles JI, n'applaudissait pas un drame dont l'alcôve ne fût le point central. La moralité cspagQole dit au frère ; « Tue l'ao^ant de ta sœur !

SUR LE DBâMB S8PA6NoL. 147

l%onneir de ta noBiir ot le tien t « Cette morde fctiee de chaque nation est Tâme secrète gai régit le ûfème de totts les peuples. Nous français il faut nous amuser; pouryu qu'une malice , même un peu friponne, soit fine et spirituelle» comme celles de l'Avocat Patelin et du Légataire^ elle trouvera grâce devant notre moralité populaire. Flexi-* blés et complaisantes pour leurs propres vices,

les nations sont sévères et inexorables aux vices d'autrui, Il faut accepter les peuples comme les littératures et les siècles, avec leurs nuances spéciales et leurs variétés contrastantes. C'est cette diversité, composée d'éléments hostiles en apparence, mais réduite et soumise comme le monde lui-même, à un type central et universel du beau, qui offre un si agréable et si intéressant spectacle aux esprits qui s'élèvent assez haut pour l'apercevoir, la comprendre et l'embrasser.

SXVI.

Suite. <r<« AUrcoo» r^ Let MarU pa\$U\$ en revue* — Llntrigue de

MéLUle.

Si rÉurope moderne doit à l'Allemagne ses progrès méta{rf}ysiques, à ^Italie les beaux*arts et la conservation des modèles heMéniques, à la France la {Ailosophie ironique, à l'Angleterre l'esprit des affaires et le génie politique, c'est l'Espagne, on n'en peut douter, qui lui a ouvert la source dramatique et romanesque. L'étude du menteur de Corneille nous a prouvé tout-à-l'heure que cette comédie, introduction brillante de nos comédies d'intrigue et de caractères

tère, appartenait à l'obscur et remarquable écrivain dont BOUS nous occupions.

Il est donc juste de tenir compte à ce peuple inventeur et passionné, à ce vétéran de Tart dramatique en Europe, de ses vieux et nombreux services. Notre théâtre contient plus de deux cents drames qui viennent d'Espagne. Les ouvrages de Montfleury, de Scarron (autrefois si poète pulaire), de Dufresny, même de Destouches, quelques-uns de Molière, ont une origine espagnole. Si vous voyez sur la scène trois rivaux un mari mort qui revient à l'improviste, un jeu amusant d'incidents et de personnages, pariez à coup sûr qu'une cervelle espagnole inventa ce fracas d'événements et d'hommes. Le Tambour nocturne de Destouches nous est venu de la même source, par une voie assez détournée. Destouches l'a imité d'une pièce anglaise d'Addison, intitulée le Dénouement, Addison avait emprunté son Drummer au théâtre espagnol.

Les beaux contes, où respire l'honneur de la Gastille et qui tournèrent la tête à don Quichotte, remplissent les deux volumes d'Alarcon.

La première partie ou premier volume de ces drames a été imprimée à Madrid, chez Jean Gonzalez (1628, in-4), sur l'affreux papier jaune que vous connaissez, et qui, avec ses deux colonnes mal imprimées, offre un aspect si hétéroclite. Elle contient : Los Favores del mundo, la Industria y la Sinceridad, las Paredes oyen, el Semejante a su mismo Oficio, la Cueva de Salamanca, Mudarse por mejorarse, Todo es Ventura et el Deschichado en Fingir.

La seconde partie, plus rare et mieux imprimée, volume que la bibliothèque du roi ne possède pas et qui se trouve dans la bibliothèque de M. Ternaux-Lamourette,

est imprimée à Barcelonne, en 1634. Elle comprend : los Empeños de un engaño, el Dueno de las Estrellas, la Amistad castigada, la ManganiUa de MeliUa, Ganar amigas, la Verdad sospechosa, el Anticrítico, el Texedero de Segovia, los Peleaos privilegiados, la Prueba de las promesas, la CrueUdad por el honor, el Examen de Mari dos. Ces deux parties sont Tune et l'autre dédiées au grand d'Espagne des Indes, président de ce conseil royal, qui avait Alarcon pour rapporteur. Ce grand chancelier, qui absorbe par ses titres seuls quinze lignes in-8°, avait fait la fortune de Alarcon. Sans doute arrivé pauvre du Mexique, ce dernier composa pour vivre, ses premières comédies qu'il appelle : « Virtuosos efectos de la necesidad que la dilacion de mis pretenciones me ponia; — effets de la nécessité et du délai que mes prétentions ont été obligées de subir. » Dans le second volume,

le papier est meilleur, et le ton moins haineux. Il est fier, mais non mécontent* « Parbleu (dit-il dans la préface de ce second volume), lec- » tear, ne Ven vas pas mer contre mes comédies. Apprends q qu'elles ont passé par la grande épreuve ; elles ont fait » leurs campagnes de Flandres, c'est-à-dire qu*dles ont été » jouées sur le théâtre de Madrid. Fais attention et ne va X» pas les critiquer. Tu passerais seulement pour méchant* x> et tu ne m'ôterais. pas la réputation de poète que j'ai » acquise, et que je guderai toujours commie celle de bon » serviteur du roi. »

Il me semble que je trouve, dans Los Favores^ pre* iQier ouvrage qu*U ait livré à la bête féroce, c'est-à-nlire au public, qudques traces de sa vie. Le héros de cette œuvre porte le nom. fort peu connue d* Alarcon : il est étranger, pauvre et battu du sort. Le dranmurge a-t-il pris plaisir à se jouer lui-même et à se donner la représentation de sa

160 finn»

Tie? Non content d'impoier an protagoniste «m nom de famitte , il Ta Dommé Garcia Roia Àla-reon ; raiHonr a'appetk Ruiz Ahrcon. Ce aérait un phénomène cnrieox, qu'une biographie dans on drame; des mémoires rédigiB pour la acône par un homme qui vent a*am*ier à reiolor aon eustenoe et qui la li? re à des acteurs»

La Cuem de Satammca et la Prwvade tas prembSOs sont des féeries moitié comiques 3 supérieures par TínlMt et ia Ti?adté de l'action aux drames que nous tenons de citer. Dans les^enneuts à l'épreuve {Pmeva de tús promesas) 9 une j^ne fille a hérité du sorcier son père tous tes iŷYres de ungie noire; elle sait évoquer tes génies, dianger k cours de h nature, créer des apparitions tetaniques. PlnsÂeurs amants prétendirat à sa main; elle use de son pouvoir pour les environner d'indents qui se développent comme un rêve et qui k» placent dans les drconstances fintes pour éprouver leur fidélité et leur honneur. Le Doyen de Badaj9z devenu femme se change en un drame amusant, plein de mouvement» de charme et de vie, et mêlé d'excellents traits comiques

Sans doute c'est un conte de ^; ne nous moquons pas tiop des comes de fées et des imaglaatto«9 espigncdes tfâ wms les ont donnés. Nos WMtvettesetnoseomeswnti^ tis de là ; c'est une ouroe ppiulaire , je ne Ifgnore pas; le peuple est le plus gmnd poêle; c'est le siMd poète. Recueillir cette poésie et la féconder, V(^ le gérie.

Qudqueibis Akroon se contente de v««us amuser par on réât semé de vives éâncelles. Tel ett elEMmenée Méridos. On y trouve des scènes heureuses et des ks^ mcaits de dialogue clamants. €*est ft qu'il ^ippâ^ la sympathie inésistifale des Imes h imuim de la ssnfre'; fit se uponvent bea-moop de jéfis vers tab ipie ceus-ci :

SUR LE OfTAMS ESPAGNOL. 1§1

El amante qw hoye« Seguirie es poeri# aipneliii»

Il faut boit jours tont au plus % un bosime de beaucoup d'esprit pour composer uue telte pitoe ; et cette improvisation n'appartient qu'à lui.

V Examen de Maridos est tiré d'un vieux conte qui, du Gesta romanarum^ a passé dans les nouvelles espaoles. (1) Il s'agit d'une fille qui ouvre le testament de son père et y trouve l'ordre de passer en revue ses prétendants, Sbakspeare a exploité, dans son Mardwid de Venise^ ce coofee qu'il reproduit dans toute sa naïveté et que l'auteur espagnol a présenté sons des couleurs plus modernes. On peut remarquer chez Alarcon une scène jialve où l'examinatrice fait lire par son intendant les noms et les titres des prteu^ dants qui briguent sa main.

Inès (à Sertrand, son lotendaut), — Oà sont les mémoi-* res dfi ces messieurs!

•^ Dans ce secrétaire, comm» vous Taveip ordonné.

— Très-biea. Au nom de la très-sainte Trinité^ nous jillons commencer l'exan^eo dgsyr^udant^ IJUs s'iassekm devait le secrétairey,

•^ Don Juan de Biw.

— Gelui-là n'en écrit pas long» ce me semble.

— Non« madame-A* « Je meurs si vous êtes cruelle. »

— C'est bleu vieux; et que disent nos jiatessur jçe per-

— Jeune> bien fait, gentilhoDuue, né en Galice; m

(i) y* nos Étudbs sub l^antiquita, fojw^ 4*<«Be Falfe

ISA tmm

— Ânddoux, riche, sans embaitis de fiNim^ Ml biens augmentent tons les jours : économe.

— Qualité d'usurier, non de noble. Je Tem ijoe Ton soit généreux, non prodigue, et réglé sans ararice.

— Il a eu des maîtresses.

— Sa femme sera la dernière.

— Sans exactitude.

— Il est gentilhomme.

— Mauvais payeur.

— Il est homme de cour.

— Étourdi.

— Il est Andaloux.

— Veuf.

, — Veuf!... Vite, rayez ce nom. Qui a tué la première en tuera bien d'autres.

— Le comte Carlos...

— Je ne lui connais qu'un défaut...

— Lequel, senora?

-^ Je ne l'aime pas.

— Faut-il r effacer?

— Tenons-le en réserve. Plus tard, Bertrand, nous verrons I

— U ne reste que le marquis don Fadrique»

— Ahl.... Vous êtes-vous informé s'i a te défeuts qu'on lui in^te 7

-^ Oui, madame !

— Vous en êtes sûr?

— Je le suis.

— Cette maladie chronique de la fatuité , ces liabitndes évaporées?

— Oui, madame.

SUR LE MUUn ESPAGNOL. 1<6

« ^ HEIU JOHfrfr^, Rvfez 4<ie«« IWs MU... attendez : fie ftasm 4*dm)é4e l'^ffMsor ée «mm cctr.

~^ iile <^É fi, \âfmri^mmtiÊiim^*"ii^nfédif^ iftdwi die noifate Ib seoiifMict Mi ^ei f^^lert, et loasie8iOQDCimKi&.. ¥« tabfaieeii ioi, êmmbOÊ^hoUe wdttiMe, iiUioiMiiOBt patà c^^ ihl fpOB

foriei «n«»i yrtiitl Ctwrfeci èien <t tgOJYca^let •

sa •dtasKe fingmi, j'ai moaki doimar «ae idée de II mnière IttMe, fraoïpte» éiMmchée, mait i^ÉritieBe El I>fénve tle fiû Abroca, Au» sei cMiédiet d'ordre S*fbrkmr ; ft s'est {as si vénilafaJe forée. Tout écrivai , même né avec du génie, n'a peut'«toe, après iontt, qu'iMi «aie idée piisante : J'excepte SludDqpearec^ Molière.CXiez Corneille, le type du Romain; la latte de la yertu et4i tta-UMnr, rantithftwt di ccBMTgt de Tiei^rit; foilàkceirtre^ la grande, l'unique idée. Alarcon, fri^ipé des ridsBkidsi da sort et «le Teisbarras dramaticps oà se trouwe ItKnme qaà. doit les raaaiB par adresse (tm à fime de oe«k ri^^, exc^ 4 dé?eteppcr «ente donné.' Gtmar mnigm^ c'«ot Ja latte bécoiqie, le sa3roir«4ak« brÉant; /asFoMnn 4e da fgrtsttna, c'est rembairas id^n étmger, au jmjMbi des îttriigies d'nn pays qa^il ae connaît pas ; ios EmpemÊik un vdfmê et ^ Jteeno ^ ^ emreUM se restreigneitf daas raoceitiaQ la iptes esosnime de la nêiie idée : to»> jours un homme qui se débat dans le tourbillon oragoni du sort. Dans la Verdady le menteur crée ses propres embarras par ses mensonges ; dans te Texedor de Segavia » c'est la fortune qui s'«r barge.

La Manganilla deMelMa^ la Mamgance^x^n l^ Intrigue de Mélite , offre un emploi heureux de ce thème favori : ici le mensonge apparaît habU^ ^ffW^pnfjBir^ .toujours prêt, toujours prompt et répafjUf UiMI^

. Ce dramet pins emphatigae que les autres , est d'on monvement et d'an intérêt fib. On aime ces pièces africaines, suspendues curieusement entre les deux mondes. Alima est une jeune Mauresque, fille du favwi du roi de Fei. Azen, alcade de Bncar , eideve Alima et l'emmène en Espagne. U veut la séduire. La vertu de la jeune fiUe l'arrête et lui impose. U la conduit à la chasse avec lui; l'agilité du cheval qu'elle monte lui permet de fuir et d'échapper à tous ceux qui la poursuivent Rencontre par Pe^en espagnol Pimi^ta , vêtu eu Maure, elle devient son esclave. C'est là l'entrée en scène ; il y en a peu de plus animées et de plus brillantes.

— Où sommes -nousl s'écrit-elle^ quel est ce dl^ téaut

— Voici les tours de la forteresse que le soleil colore, et plus loin la ville, Mélllla.

— Ah 1 traître , tu m'as trompée, tu devais me condmre à Fez, et me voici sur la frontière d'Espagne. Je sois perdue; pourquoi me suis-je fiée à toi? pourquoi, lorsque noos sommes jeunes et

belles, devons-nous être malheureuses ? Hélas ! qui m'aurait dit hier, lorsque je parcourais en liberté les plaines et les f^l*^lêts, que j'en trouverais aujourd'hui l'esclave d'un étranger, que mes larmes inutiles baigneraient le sol, que l'air emporterait mes stériles plaintes

Que oy quando coq blancas amas

Vestiesse la Áurora bella

A los ayres oro en rayos,

Y a los campos platas en perlas,

Yo tambien triste daria

A un hombre estrano sujeta»

Lagrimas tiemas al sneiOf Y al Yiento-...* qaexas P

— - QueHe grâce quand elle pleure ! que de charmes dans ses f^laintes ! Ah ! pourquoi ia nuit envieuse cache-t-elle tant de trésors ! Vraiment cette femme est l'honneur de la nature et du monde; belle Mauresque, dites, pourquoi cette affliction ? Que pleurez-You ?

— Ma liberté perdue, mon plus riche trésor. Tu m'as donc conduite à Mélilla ! Pourquoi ? sans doute pour me vendre ! <5 vil Maure, c'est ton propre sang que tu vas livrer.

— N'en crois rien, sèche tes larmes; ta liberté perdue est déjà recouvrée. Partout où tu seras prisonnière, tu deviejiaras maîtresse de ton maître. Plus de larmes, le remède à tes maux est dans tes propres mains. Je suis déjà ton esclave et non ton maître ; un peu de pitié pour moi et tu termineras deux malheurs, et tu rachèteras deux libertés.. Oisposede moi, cède à mesdésirs, et bientôt, avant que les chrétiens t'aient aperçue, je te r^ldrai à ta patrie!

— O misérable! que tes lèvres pei^ldes se taisent ! et ne couronne pas la trahison par l'outrage ; va, laisse-moi !

— Un moment, écoute-moi, je t'aime.

— ' Je te résisterai.

— Résistance vaine !

Les arbres et les rochers de cette solitude m'entendront.

— Tu céderas?

. — Jamais!

— - Ah ! si tu pousses des cris, cette épée te fera taire.

- — Il y a une âme dans ces plantes, il y a une divinité dans ces bois, qui t'empêcheront de consommer l'injure, t^l qci châtieront ton crime.

Uoe vive latte a coauMMcé caira Fim^lfBli et la jeune fille, quand le bruit de la irofiMc jiffice Tarivée da général Yanegas entouré de soldats.

*- €'«C fvtki. fioMitol

«— l'ai eÊÊÊmin mt vtii 40 jpMnwqpi

««» de soat des Havres I ^u'iib les fiaiasias«l — Âh ! ciel, dit PimioM, âlretwpspv

••« d'est le^ieifettC PteMemu

Le sQifetiti oGMBesoe un «este «pifi ^ ft^mi ^'«près «v«Ér lui friflSftDÎère reiçlaM <qt*M a «MU» les iBidfsts, il a voata Tenipêclier de se imr. Umm^ «pft n'i* minore pas qœ k senfeot |W«t encore lui Mm» i^iaigw de contre^e son i^éck, «t mesure, «eiMBie 4iBsle nMsde ia pièce, fine «pi-riiaelle vâvaeiféi» «na fiasse ^ a'ast fM iMittede et fm kaie râtorieasBHfteat <3aalne te arii fioai de Pimienta. YwB^sfrmk^Aemsr le |^ 4e r«si:lasi et la garde»

Bieaiôt la captive »aiiresf oe «'épread da ipéaéral Yaaegas dont elle est devenue pris(»iaière. Elle «'avise d'ai bizarre moyen pour s'assurer des sentiments «pi'il a pour elle et lui faire comprendre ceux qu'elle ^proa^e. A l'heure où il a coutume de la visiter dans sa teate , il la ?ait endormie ; un lûMet plié se trouise devant elle. Van^^^aa le ramasse, le déplie , c'est une lettre d'amour adressée à k jeune Mauresque. Yânegas, qui l'aime en sechnat et qaine veut point se laisser dominer par sa passiaa poor une femme mabométane, laisse échapper aaie esobautioa de douleor.

« — QiKd^pi'iitt, â'écric^nil , ,a donc Biéiûté d%tna aW d'eUe !»

SUE LB JMm ESPAGNOL. iSO

Les lèvres d*AftM iftm^mvtUi, tx «MM «MlêTer sa))giapiùt^ 9 MgMUQft wijuiiv 4e demir <

•^ 43ta, Tepmd-Caie.

Yanegas s'approche, la regarde, est ému de sabeantè^ H tKmuA apfWPaoMttCtTt ^ ftat ^iagiiter, pWMitiH; «wrrce dn somnambulisme , l'art d'interroger le «mmmH> éftt le Ukt jfârhr h4b lui aira-cher tel aacMftiMahésMiMiddHiMBDr. SaiflÉiiraiif h awk 4e to je— > iJle <

— Vatt8aiam}Jnidit4L

— Ow*

*^ £t Tow tes ataiée3 -^ Je fiesai&

-^ <^el €8t l'honne à f«i fois dMBtt iiDire ^ioe«r M» êM certwie du «dtoor 1

— Voufc

— Etquisuis-je?

— JdonmaîtreL

«— Mais quel est celui qui a traoé œ billet 7

— Mon amour l'a dictél

Aliraa» «ans doule ctaharriaée de la ioariure «que pM/aà. l'iiHierrQgfltw , m Té\$êltt, feint 4'éfeoIMNairat «a reoMaiiMseattt Y«negas» ^ ki répond 4pie «'était an wm\$^ ^dk iue peut rendre ocHnpte ^ capric3s d'un rêve.

«^ Je ««.Avoir (fMl«st oe rifel

^Foliesl

- Pan iimiftrie, fart» «a^loura.

— «Quel àtténètâveMw» à ooani}u«<»sdbaièiies2

— Je suis curieux de savoir si vos paroles j'ai avec Yoti» rêve.

— IHmhé6éP9^i*Ms. fik Menl j'ai^û

— C'était donc là ce que tous rêviest?

— Je ne sais pas digne de Totre amour, senôr, et à totre esclave ?oas l'ayait ini^iré, tous ne daâ-
gneriez pas k hd apprendre.

— Vous dites ?rai; mais la volonté succombe quand h passion nous entraîne I

Cette manière hasardée et ingénue ne manque ni de grâce, ni d'habileté. Le meilleur personnage de la pièce, c'est Pimienta, menteur heureux, homme qui se tire d'affaire par le roman improvisé ; un Figaro soldat, diarmant et effronté; après avoir fait miHe tours, il devient capitaine. Je ne parle pas d'un magicien mahométan, Ahmet, qui à la fin se trouve être un ange sous costume arabe. C'est une des pièces les plus amusantes et les plus extraordinaires du théâtre. Quand la toile tombe , tous les Maures demandent le baptême.

Trois ouvrages d'Âlarcon s'élèvent bien au-dessus de ceux que j'ai nommés; d'abord le MevXeur; — puis le TYiserand deSégovie, que M. Ferdinand-Denis a traduit avec beaucoup d'élégance et de fermeté ; mais surtout uae création extraordinaire dont j'ai déjà dté des fragments et dont je vais compléter l'analyse : Comment on se fait des omis.

Doua Fbr, jeune fille noble, habitait Cordoue, Fiar^ la la fleur; il y a un pays en Eunq[>e où les femmes s'appellent Fleur et Soleil. La Fleur de Cordoue est une diarmante et terrible femme. Autour d'elle planent sans cesse l'amour et la mort; si elle aime ou se laisse aimer, un ca-Aivre tombe.

Femand, jeune gentilhomme qu'elle a connu à Sévide, lui a plu un moment. Puissant et riche alors, elle é<x>iitait ses tendres discours et accueillait son hommage. Unsoir eBe

. rintrodoisit daos sa chambre ; le frère entra , les épées brillèrent, le frère fut frappé à mort Tuer un homme en duel toit, un crime impardonnable sous le règne de Pierre-le« Crad, dit le Justicier. Fernand s'enfuit; sa fortune estcon- .fisquée; plusieurs années se passent. Il revient pauvre k Cordoue ; il se cache alors. -« L'estime du monde, il le sait bien, se fabrique d'or et d'argent; » mais il veut retrouver dona Flor.

L'a-t-elle oublié? Un amant qui a pris la fuite et que la fortune abandonne est-il encore digne d'elle? Un nouveau meurtre va-t-il souiller de sang la trace de cette femme dangereuse?

Fernand écrit à Flor qu'il est à Cordoue.

Pendant son absence , un homme de cour, le célèbre marquis don Fadrique, favori de Pierre, a vu dona Flor et l'a aimée. L'espoir d'un beau mariage a charmé le cœur de Forgneilleuse. Chaque soir le marquis, tantôt accompagné de son frère Sanche , tantôt seul, vient rendre hommage à la jeune fille. Tout semble promettre à cette dernière l'union qu'elle désire ; le marquis s'éprend du plus vif amour.

Tout-à-coup elle reçoit un billet qui lui apprend l'arrivée de l'homme qu'elle a aimé jadis , qui a tué son frère, dont elle a causé la ruine, l'exil et la pauvreté» Cet embarras ne l'étonné point ; Flor ne manque jamais de ressources contre le destin. Une entrevue secrète «st accordée par elle à son amant; elle l'accueille avec bonté; et usantde cette ardente et facile éloquence des femmes qui sont animées par on intérêt vif, elle lui demande s'il est capable d'acheter en€x>re par une discrétion à toute épreuve ks faveurs qu'elle lui réserve.

162 ÉTODEg

•*^ Fernand, lui dit-^Ile, toat gentilboiime garde stfèrement la réptttatkm de celle qa*ii aime.

— Pourquoi me parles^tu ainsi» dona Flor , toi qui me connais?

•* Tu t'es conduit noUement , ne défus pas ce qœ In as bit -^ Que veux-to dire T

— N'éveille pas de nouveaux malheurs. O num bíoh aimé ! je le demande une seule chose !

— Senora, que ce ne soit pas de cesser de t'aimer; dii rtQste « parle, et demande l'impossible ! je le ferai

— Le frère qui me reste est bien vu du roi ; notre aidit augmente ; ma réputation d'honneur ne doit pas être flétrie par le bruit d'une intrigue. Je demande, et je ne demanderai pas en vain à un homme tel que toi , Fernand, un silence et un secret éternels. Ne donne lieu à aucun murmure défavorable; promets-moi de ne jamais dire que je t'aime et que tu m'aimes. Jalousie, fureur, chagrin, co* ière, que rien ne t'arrache une parole imprudente. Tu k promets?

— Je le promets.

— Bien !

-* £s-4n ooBtenle!

— Tu cran donc li tta parole ?

«— Tu es du sang des Godoy.

— Mais, senora, commeatMos verrons-íio», wm. WÊiMm d« ces obstades ?

^^ Les occasioBS ne miiqueBt pas «nx fens q«í é'aam dent Cherdie'ks ; je te secoaderaL

Feniand quitte sa naalMBse. Soa âme «pagfualé se yht à cacher le sentiment profond du bonheur qat

Dès le soir dn même jotttr, envrioppé dti mântera historique, Yieox symbole des amants et des passions de rÊt(MK gne , il approcíe do balcon de dona Flor. fine lumière bnlb aux croisées; mus le baieon , nn liômme se {íro^ mène.

— GentilhonHDe, lui dit celui-ci, cédez-moi h place!

— A une telle injonction , un boa Castillan ne répond qu'en tirant Wpée.

Les lames se o^dsent; Titiconnn pousse un cri et tombe mort Des femmes paraissent au balcmi , le peni^ s'assem^ Me «t la justice accourt, tandis que Femaíid prend la fiíte vers une des portes de la ville. Un gentilhomtne se troute trar son cbemin ; U Pafaorde :

— Êtes-Tous gentilhomme ? T ri vofM Têtes, n'kontrez-le. Noble, sbyeK fo^oraUe I un homme que Ton poursuit. Mes «lA^mis siHit sar loes pas. En échangeant' totre manteau contre le mien, vous me sauverez.

— Peu importe mon nom. Gagnez-vous.

-^ Mais n'êtea-voQs pas le marquis don Fadrique! *— * Lui-^même.

— J'espère tout de vous.

— Que s'est-n passé î fiez-vow à mol.

— J'ai tué un homme. La ville «nière est éveillée, et ron me poursuit.

«--^ En combat ringulier , comme gens d^onneur?

— Nous nous sommes battus seuls, corps à corps , à Té* |iée. Mon adversaire a succombé.

— Je TOUS sauverai.

— Dieu VOUS bénisse!

Les Bigaazils qui poursuivent le memtrier ont suivi sa race, ^ demuiènit au mafqras doft fMri-que si on ne Ta pas YVL passer.

— N(Mi, répond-il, Je crois qa*il a pris cette route, à gauche.

— Alors nous ne l'atteindrons pas; c'est dommage, n a tué votre frère. Le cadavre de ce dernier est encore gisant sous le balcon de doua Flor, où ces deux gentilshommes se sont battus.

— Mon frère est mort!

— Oui, votre frère... Mais quel est cet inconnu qui se cache dans l'ombre, derrière une colonne? savez-vousqad est cet homme ? il ressemble au meurtrier I

— Laissez**ie, répond le marquis ; je le connais , c'est un homme à moi l

Et il force les hommes de justice à se retirer. Resté seul avec Femand, il s'approche de lui, croisant les bras :

— Eh bien ! lui dit-il , vous avez tué mon frère !

— J'ai tué uA homme , ne sachant pas qui il étsdt; jfi viens de l'apprendre.

— Et que dois-je faire ?

— Vous le savez. Je vous connaissais pour le marquis don Fadrique quand je vous ai demandé secours. Vous me l'avez promis.

— Gela est vrai; la question que je vous ai adressée n'indiquait point l'intention de rétracter ma parole. Yoos l'avez reçue, je la tiendrai.

— Désormais la terre que iros pieds foulent sera saactit pour moi.

— Relevez- vous, gentilhomme ; point de remerciements; quand je vous ai donné ma promesse de vous servir, c'était vous seul que j'obligeais. Aujourd'hui en étant fidèle à mon sennent, je paie ma

dette, non envers vous , mais envers moi. Vous ne me devez rien maintenant , je n'admets pas vos excuses.

SDB LE DRAME ESPAGNOT. 165

— Nul mieux que tous ne mérite le rang que vous occupez auprès du roi notre maître.

— Laissons les paroles vaines. Puisque j'ai promis de TOUS sauver, et que je le dois, dites-moi qui vous êtes ; dites-moi aussi pour quel motif vous vous trouviez sous le balcon de dona Flor, quand vous avez donné la mort à mon frère? '

— Qui je suis? et des renseignements sur dona Flor? Non, seigneur. Dans la situation où nous sommes, à la fois votre débiteur et votre offenseur, je ne puis rien vous répondre; mes obligations antérieures s'y opposent

— Vous devez me répondre.

— Je vous supplie, gentilhomme , de ne pas différer davantage et de tenir la parole que vous m'avez donnée.

— Bien, songez que je ne vous ai imposé aucune loi ; je vous ai prié , voilà tout. Vous me dites que ce qu'il m'importe de savoir , il vous importe de le taire. À la bonne heure ; suivez-moi donc Fiez- vous à moi.

*— Je vous suis.

— Mon Dieu! (s'écria le marquis en reconduisant Fernand , son rival et son protégé, vers l'une des portes de la ville), je meurs de douleur et de jalousie. Sainteté de la parole, Voilà ce que tu peux sur le cœur d'un gentilhomme !

En effet, ils marchèrent longtemps ensemble , sortirent des portes de Gordoue , et s'acheminèrent vers un endroit désert , à deux lieues de la ville ; c'était le soir. Les deux gentilhommes s'arrêtèrent ensemble au sommet d'une montagne inculte et de roches jaunâtres. Ils avaient gardé le silence pendant la route ; Fadrique le rompit le premier :

— Vous trouverez, dit-il à son adversaire » des chevaux de poste au village de Tablada et des bateaux sur le Guadalquivir. Choisissez entre ces deux moyens de salut; vous

1^6 & TUDBS

êtes l'heure. Gb n'ait pat toat, dans une faite à prompte, TOUS devez manquer d'argent et de ressources ; voilà deux choses d'or que je vous prie d'accepter > et qui faciliteront votre voyage,

— Quand même ma situation ne l'exigerait pas, seigneur , je ne pourrais vous refuser, sans faire injure à une générosité si extraordinaire.

— J'ai tenu ce que j'ai promis.

«-* Et vous l'avez dépassé.

•^ C'est maintenant, seigneur » que je puis avoir le droit de vous demander et qui vous êtes, et ce qui s'est passé entre vous, mon frère et dona Flor? Puisqu'elle est cause de tout ce qui est arrivé » que je sache si je dois l'oublier ou la défendre ; innocente la disculper dans mon cœur ; coupable, lui pardonner.

Longtemps Fernand résista aux instances du marquis; mais enfin » vaincu par sa générosité , il finit par lui avouer qu'il se nommait don Fernand de Godoy. Ce fut là tout ce que les prières réitérées du marquis purent obtenir. Il refusa obstinément de donner aucun détail et sur sa liaison avec dona Flor et sur les événements de la soirée.

— Mais (lui disait le marquis) en continuant de te taire, vous augmentez mes soupçons,

— Je ne puis répondre de vos soupçons , disait Fernand ; vous êtes noble et soupçonneux; vous êtes jaloux de votre honneur; vous devez l'être ; mais je dois me taire.

r- Vous y êtes décidé î

— Oui.

•<— Nous nous battons.

•^ Je le regrette.

'^ En garde donc !

— Vous le voulez ?

•^ Tenex^vous bien; b douleur et le déses^ir soDt au bout de ilDoo ^[>ée<

En eset, après quelques secondes de combat, Fernand, violemment pressé par son adversaire, tombe, et son épée se brise; il se voit perdu; la lame du marquis est sur sa poitrine.

— Je suis mort t s'écrie Fernand.

— Dites maintenant ce qui s'est passé entre vous et dona Florî

— Je vous ai dit que je me tairais I

— Vous parlerez !

— Je me tairai !

-^ Mais la mort est là.

— Moi et mon secret , nous mourrons ensemble.

— Levez-vous! exemple rare de bravoure et de délicatesse^ chevalier noble, miroir d'honneur! vivez, une vengeance aveugle ne doit pas priver* le monde d'un coeur bit pour servir de modèle. Vous avez tué mon frère, et je vous ai vaincu en combat singulier; vous donner la vie, ça été me vaincre moi-même. Ne craignez rien de moi. L'obscurité et la solitude de ce Ueu désert ont caché notre renc<mtre à tous les hommes. Gardez-vous d'apprendre à qui Jtte ce soit que vousjavez tué mon frère , pour que mon bonheur n'ait pas à tirer de vous une nouvelle vengeance, ^on-seulement j'oublie tout, mais je reste votre obligé , si rous voulez être mon ami

— Voici ma main, en gage d'amitié ferme et éternelle.

— Don Fernand de Godoy , allez avec Dieu ; pensez Jien que si le sort a voulu m^elever un frère que j'aimais,)*est vous qui êtes chargé de le remplacer. J'échange auourd'hui l'ami que je gagne contre le frère que j'ai perdu.

YoHà an héroïque et singulier roman. Ce mançois Fadrique est un caractère admirablement soatenn, et l'Espas ne seule a de ces histoires. Écoutons la suite de ce conte, suite digne du cemmencement

Mors régnait le terrible magistrat de ses passions et de ses vengeance, don Pedro, que toute l'Europe a nonmié le Cruel, et que l'Espagne s'obstine à nommer le Justicier. » Son épée, dit Alarcon, était toujours rouge du sang de » ses sujets depuis la poignée jusqu'à la pointe. » Mais les hautes actions lui inspiraient une admiration vive/ et fl savait comprendre la générosité de Fâme.

La conduite de Fadrique fut connue de lui et le toucha; il le fit venir, lui demanda des détails sur cette affaire» ne put obtenir de lui le nom du meurtrier de don Sanche; et élevant don Fadrique à un plus haut degré de faveur, le nomma gouverneur de Cordoue. Il le chargea de plusieurs services particuliers et cecrets, d'une grande importance. Don Pedro-le-Justicier avait, comme Louis XJ, ses bourreaux domestiques, fort enviés à la cour, tueurs du roi, fiers de cet office, habitués à forger les hommes c<mdamnés par la justice sommaire du monarque et à ensevelir cette mort dans le silence. Toute la vie de Pedro est remplie de traits pareils ; ses courtisans, un jour, en venant lui rendre hommage, trouvèrent sa cour remplie de soldats qui les massacrèrent. On compta des cadavres sur tous ks escaliers de l'Alcazar, et jusque sous le lit des princesses; c'est ce que rapporte Âyala.

Dans l'affaire dont le marquis était chaîné, il s'agissait d'un jeune noble nommé don Pedro de Luna ; lequel, amoureux d'une dame d'honneur de la cour, avait brisé une porte et une serrure de la demeure royale, pour s'intro-

doire chez die; crime que le roi ne pardonnait pas» « J'ai résolu, dit-il au marquis, de châtier cet homme ; il mourra secrètement. C'est à vous que je confie ce soin. Prenez votre temps , choisissez votre lieu , soyez exact et prompt. »

L'office de bourreau pesait à Fadrique. Il espéra que des délais parviendraient, ou à l'en débarrasser ou h calmer le roi, ou à sauver don Pedro de Luna. Il ignorait que ce dernier gentilhomme , jaloux du crédit obtenu par Fadrique à la cour^ épuisait son esprit en inventions pour le perdre, le calomnier et le supplanter. Fadrique ignorait aussi que don Pedro de Luna fût son rival en amour. Dédaignant et rejetant celte orgueilleuse dona Flor/ à laquelle tant de malheur s'attachait, Fadrique avait offert ses hommages à une jeune personne nommée dona Inès. C'était la maîtresse de Pedro de Luna, et le marquis ne le savait pas; mais les démarches de ce dernier n'ayant rien de secret, don Pedro en fut jaloux, et sa haine contre Fadrique augmenta.

Fadrique, aussi attentif à suivre les chances qui pourraient lui permettre de rendre un jour un bon serviteur à son maître, que Luna était soigneux de n'en laisser échapper aucune pour compromettre son ennemi, apprend ia mort de l'un des généraux du roi ; il croit l'occasion excellente pour sauver la vie à son protégé, auquel il confère le titre et le rang du général que l'armée a perdu. Luna, qui ne sait point le motif de cet acte, n'y voit qu'un piège pom' se débarrasser de sa présence et protéger une intrigue commencée avec dona Inès, qu'il croit infidèle et séduite par les titres et l'amour de don Fadrique. Pedro résiste en vain ; Fadrique le force à partir.

170 tnnN»

Immédiatement à iprès ee départ, on nimve) iâcMett brouilla encore les fils de ce roman, dont l'Intéiét esl amn vif que la trame en esl complexe. Une jeune fille, dont le père était absent, et qui restait confiée k la garée d^oa frère jeune encore, fut victime d*un outrage auquel ta domestiques

prêtèrent la main. On s'était introduit chez elle pendant la nuit. Tous les serviteurs avaient reçu des présents, et les cris de la jeune fille avaient en vain retenti. Entre les mains de l'un des valets se trouvait encore une chaîne d'or d'un riche travail, qui portait les armes de Fadrique et que personne n'ignorait lui savoir appartenue. Au moment même où ce dernier, qui jouissait de toute la faveur royale, se trouvait près du souverain, une femme éplorée se précipita dans la chambre, malgré les efforts des gardes qui voulaient la retenir. « Justice, seigneur, justice! criait-elle. Vous portez le nom de Pierrele-Justicier! que ce ne soit pas un titre vain. Le marquis don Fadrique est entré chez moi cette nuit; il a séduit mes domestiques; il a employé la violence contre une femme faible. J'apporte, pour preuve, cette chaîne marquée des armes de sa famille, don de corruption qu'il t'a entre les mains de Tunde mes valets. »

A cette apparition, on fit silence; tout semblait confirmer la vérité de l'accusation qui cependant était fautive. Don Diégo, jeune gentilhomme épris des charmes d'Annat et dédaigné par elle, était devenu possesseur de la chaîne d'or que le marquis don Fadrique avait donnée à Ferdinand, lorsqu'on se le raconta sans doute. Aidé dans son entrepris par son ancien domestique de Ferdinand lui-même, il avait consommé cet acte de violence et s'était échappé en laissant tous les serviteurs persuadés qu'il était Fadrique, Im preuves contre le marquis semblaient accablantes; en vain

SUR LE DRAPEAU ESPAGNOL. 171

protestait-il de son innocence. « On vous accuse, lui dit don Pedre inexorable, vous devez défendre. » Le favori royal fut conduit en prison; une proclamation publiée dans la ville offrit récompense à qui découvrirait la retraite du domestique Encinas, complice de la violence: on avait perdu sa trace, Encinas, homme d'esprit, devinant le sort qui l'attendait s'il était reconnu, s'était caché sous l'habit sacré des moines franciscains; valet d'un caractère bizarre, fait pour les entreprises hardies, loyal à sa manière, et vraiment Espagnol. Un jour après l'emprisonnement de Fadrique, don Diego qui, malgré le succès de son dessein coupable n'était pas sans crainte, rencontra dans la rue Encinas déguisé. Le prétendu moine l'arrêta.

— Ah! vous voilà! lui dit-il.

— Chut! Encinas, nous pouvons nous perdre l'un l'autre. Un mot de moi te coûterait la vie, et j'avoue que la mienne est dans tes mains.

— « J'ai été né à Séville » senor, de parents nobles et je me suis tiré avec honneur de plus d'un mauvais pas. Ce déguisement me protège; mais si le maître veut que l'on ne prenne, je donnerai au bourreau voyez-vous! mes âmes prêtées à « oui ou non ».

— Tu sais qu'il y a de ta vie comme de la mienne.

— Oui; c'est votre faute! Que diable avez-vous fait là?

— Je me suis trompé. J'ai cru le marquis plus avancé qu'il ne l'était. Que veux-tu? l'amour, la Me, les sens de la nuit! la jeunesse, l'entraînement ont fait le reste,

Two marfiles brunidos,

172 ÉPIQUE

Gaste labios defendidos Y gozè esquivos abraços.

— Parbleu, c'était morceau de roi ; mais vous le paya cher. Au surplus, la pomrae de notre père Adam lui a coûté davantage; et elle ne valait pas autant Nous verrons ce qui arrivera... Patience, ré-pétait Encinas.

Patience!... le grand mot des Espagnols, quand le malheur arrive, quand la mort menace, quand l'espoir se relire.

— Patience donc ! reprenait Encinas.

— Toi, ma sœur et moi, nous sommes les seuls qui sachions que tu m'as servi de domestique et que tu es moine aujourd'hui.

— Le pauvre marquis portera donc la peine de votre sottise?

— Je le regrette.

— Il a pour lui son innocence et la vérité.

— La belle avance !... Nous avons pour nous l'adresse, la prudence et le secret.

— Adieu, dit le moine de Saint-François; recevez ma bénédiction, senor.

Puis il s'en allait, lorsqu'un crieur public, que suivait la foule, fit retentir des sons de sa voix glapissante les échos de la rue voisine :

« Le roi notre seigneur promet deux mille ducats en » or, à qui livrera à la justice Juan Encinas. Lui-même » recevra la même somme et son pardon définitif s'il vient » se remettre aux mains des officiers du roi. »

Encinas se rapprocha de Diego.

— Eh bien ! lui dit-il, que vous semble de cette pr(H clamationt *

— Ya-t-en vite ! ne te hisse pas prendre.

— Diable I fit Encinas en souriant, deox mille dutats ! et mon pardon I

— Que dis-tu donc là ?

- — Voyez-vous, me cacher et fuir, c'est chose ennuyeuse; avec deux mille bons ducats, je vivrai tranquille, et ma fol ! je vais vous rendre Thabit et Taisent.

Il semblait prêt à rejeter loin de lui le froc qu'il avait ^nprunté, lorsque don Diego le saisit par le bras.

— Es-tu fou î

— Pas le moins du monde , pas le moins du monde ! J'ai deux ennemis ici bas : la Justice et la Pauvreté. Je leur échappe à tous deux.

— Et tu te disais homme d'honneur?

— Senor, charité bien ordonnée commence par soi* même.

— Voyons, parle; faut-il acheter ta discrétion? Quelle somme teux-tu ? je te la donnerai.

— — Et mon pardon, me le donnerez- vous?

— Tu y crois?

— - C'est notre roi qui parle.

— ■ Ah ! la parole d'un roi !

— Tant pis pour eux ! Qui s'engage au peuple s'engage deux fois. Tenez, ma résolution est bien prise; je vous rends cet habit définitivement, et je vais gagner mes deux noûlle ducats.

— Hélas ! je le vois, je suis perdu ! s'écria douloureusement Diego.

— Là, là !... s'écria Encinas en riant aux éclats, comme iroxis vous y laissez prendre !

— Que veux-tu dire ?

— LabeOeoMifiiiioe^evMisAViieBtMîl EttBOflime je vous ai bien éprouvé.

— Jusqu'au moment où tu m'as parlé de «et 4eiK mBik ducats» je Tavais cru.

— Seigneur, reprit le valet en se redressant, les pauvres gens passent toijgoars pour avoir Tâme intéressée^ rampante et basse. Vous nous ravalez Uen, nous autres! Ne sommes-nous p^s faits comme vous? Marchons-nous sur la tête? FTavons-nous pas des âmes faites comme les vôtres? N^at-on pas vu (dites-moi) des serviteurs aussi nobles que leurs maîtres? Etre grands ou petits, servir ou être servis, cela ne dépend-il pas du plus ou n^pins de richesse ? La nature n'y fait rien; mais seul^nent la fortune. Sur mon âme ! cela me pèse de voir dans tontes les comédies les pauvres valets sacrifiés, toujours fuir et toujours craindre! Le bel emploi! Encinas, qui vous parle, a vu plus de quatre fois en sa vie le serviteur être lion et le maître poule mouiBée I

— Tu as raison. Ya-t-en; le péril presse.

— Adieu ! si vous ûiuez, nous mourrons ensemble, n faut que je rétablisse l'honneur de ma caste. Je Veux restaurer notre monarchie; je serai le roi Pelage des laquais.

• • • % • « • • • Ândiinos De cabeça los sinrientes?

Tienea almu dî&Fentes En espede nuestos amos?

Machos criados non han sido ïm lÊMa «Moo sas étieiMMP El ser grandes, o pequenof i El servir, o ser senrido;

SUR LE OÉiM ISPAGliOL. Its

te mÊM^ msmê i49j«ia

PtMÎBtc «m dmêià. il%— <

Y es distancia de fortunay Que DO de naturaleza.

Por esto me cansa el vél* fin U couredla «tfiretitadQ»

Siempre a los pobres criados, Cfawyt Itt^f, ikfie tenir)

Y |M>r Bi&B ifêe ka vkto finâ En «as 4e quabt) acaaiones Muchos criados leones, T muclios amos galfinas.

Tout diriet què h 4esi^ i jfs*é d'accttmakr fland cette

histoire tous les hérôtsmes possibles. Il s'en trouve
néme wpr^ du tice, mêavê mrprès du crime. Ge-
peudant iMflre pauvre marqâls M en piïsoD ; autrefois fd-
)mri éB rW) miôiiiteaMit déchu, il ifouve peu de défenseurs
et peo d*«&i8 ; le peuple Taccuse ; te bruit 9e répand qu'à
a faft tuer Mm pr^re frère ; toutes les cmaiités oommisi»
par Pierre4e«l«sticier hii sout imputées. On pt^étéiid qu'il
a ^oéta fnttâte don Pedro de Loua, sou ri^di, et qu'en le
plaçaât à la îiê«e d'une astnée riMMie et d^ en déraMe^M
a préparé la mkie de ce demkr. î;uiia, apH» «ne vic«
tùSare briSame, gagne la e^fiance du foi, irtMfe ée f^ef*-
are te marca, <et eicctt|»e la place de premier mifflttfe «A
de favork Voilà dans ^nrîle sitnatiitt mit tes «faos^^, hm-
ÇpÈe FetnuBei^ aai^é pur le mmfst^ p&^ksm à Cofdone. Le
malheur de rhonme auqwei 3 doit son saluft, l'ément fm-
fond&nient. H de hâte d'aHer tre^^er dona Ftor. Çe n'«st
l^sli «weiniÉa«eBse'qu^parlètîleGftgnéri de aonimoar
poor ms» ^ fétffieuse mriù^se.
«-^ Je «ais, diHI> heBe igenora, tjne ¥6«s moi le mar-

quis ; je ne viens pas me plaindre de votre changement ; vous m'avez désespéré ; sans doute le
déseqM>ir aura tné Famour dans mon cœur.

— Jamais, senor, lui répond en riant dona Flor» vous n'aurez fait preuve de plus de sagesse : je
reconnais en vous don Fernand.

— La mort menace le marquis Fadrique ; il est mon ami, il est votre amant. Je ne puis le sauver
si vous ne me rendez la parole que je vous ai donnée. Je vous ai promis de ne jamais découvrir les
liens qui nous ont unis; tenir cette promesse c'est le perdre; la briser, c'est k sauver.

— Eh bien ! parlez , respectez mon honneur et sauvez-le !

Don Fernand fait des recherches et ne tarde pas à se trouver sur la trace de Tintrigue qui a perdu
Fadrique. U rencontre Ęncinas, qui était à son propre service an moment du fatal duel ; il le recon-
naît, et, par la comparaiscm des dates, il juge que jamais Ęncinas n'a pu être, comme on le prétend,
au service de don Fadrique. Il sait aussi que h chaîne d'or, restée entre les maios des valets d'Anna
(preuve accablante contre le marquis et timbrée de ses armes), ne lui appartenait plus au moment
où l'acte de vidence qu'on lui impute a été commis. Armé de ces documents et de la 'permission
qu'il a obtenue de dona Flor, ilse rend diezie roi, court à la prison, prouve l'innocence de Fadrique,

débrouille toute cette mtrigue et rend la liberté et la vie à l'homme qui lui avait donné l'une et l'autre. .

Ainsi finit la vive et ardente comédie intitulée :Cûmment on se fait des amis {Ganar amigos} ; tissu d'une combinaison admirable; pièce très-intriguée , cependant claire, facile à comprendre ; mêlée d'incidents sans nombre ; d'un

SUR LE DAAMë espagnol. 177

Style rapide et éloquent, tODt ex^npt qu'il soit en génë« rai , de concetti et de figñres orientales. Pour la clarté et la liberté du récit, nous avons supprimé une dernière intrigue, qui se noue et se dénoue 'dans la prison de Fadrique , et qui fournit plusieurs scènes admirables. Dans aucun drame , rhéro&mme ne se présente sous des couleurs I^ns Tî'es , sous des faces plus différentes ; c'est un drame tout viril. Si Tunité de l'action manque , si cette dona Flor, si intéressante d'abord, est ensuite écrasée par la vi* Tacite du mouvement scénique , l'unité de la pensée est indiquée par le titre même : Ganar amigos. C'est encore un proverbe populaire mis en action par l'auteur.

Corneille eût fait une belle tragédie de Ganar amigos^ chef-d'œuvre héroïque d'Alarcon dont le Menteur est le chef-d'œuvre comique. Non-seulement la pièce est bien créée et intéressante , mais elle est simplement et puissamment écrite. Tout le premier acte , dont j'ai traduit le dialogue presque entier, est admirable par un ton de noblesse et de grandeur que je ne retrouve que chez Corneille. Là est tracé, avec autant de vigueur que de facilité, la figure de dgna Flor, autour de laquelle l'amour et la mort forment une ronde étemelle. Belle, ambitieuse, ardente , elle semble née pour semer la discorde. Son frère a été lue par son amant; ce dernier tue encore le frère d*nn amant nouveau.

Quelles que smtent les incorreaions de ce drame espagnol^ on y trouve beaucoup d'éclat, sinon de profondeur; sim^* plicité, majesté dans le jet ; exubérance et vivacité de dé-* veloppement. Il rappelle ces immenses feuilles, des arbred des Tropiques qui serviraient de lit à un enfiint On ne peut qu'admirer l'ardeur d'une éloquence qui tombe tantôt par flocons qui se jouent ,tânt&t par grappes pressées. Ajou-

178 ÉTODSS

tons rinvention qui eartctérâe le Midi et PimpraTteliim

uw^ifc

S XVI!.

Àlarcon — Suite. — Le Tisserand de ISégovie*

Hat U Ter él bilo de la yeogangi.

D&H Bertrand RêÊmirëz «st «n «le <M8 nobios MMie»^<É(M i^£spagaeei^éiiërès^46S£flm de^èsroii» r betii^eci\$s|^*ra*>' dlo^s, représentante "des fibartés «MiifdiNle^ BdcJHid ^e loyauté iDOarcÉiïque et <d^att«clMBieM aux InierêaB ye* puiyreg^ fidèles à leur souveram conme Caiwi l^étaïi I ftome.

Ces faonimes aiinpies, dévoués à la patrie^ «Mlav^^ serment; de tous les ^oaract^^ ^«e 1^ poêles espagnoll | ont jetés dans leurs drames le plus beau type et ie "pifis ' orignal ; ces foirtos^e la bou^geoMe -i^yaraifiediat wec i «MM admiraUë grandeur «tens ies comédies de Lepe et de '

Caidéroii. Au mîKeu des ^aimies et «des barbas^^ foi ti^^ot ^ guère d*acilres a^les fue d^re gaïans et bmlms^ la naï^Fetè du laugage distingue ees soUiflaes bourgeois : leurt mœurs oiodes-teft» leur bumUe et altièra véuérationa pov ' b bMrai«àk^ leur ««lie du <qr(f dooMBStif ue« leursMiilé

SUR LE DSAiffi ESPAGNOL. 179

UMiorftUa m fm do crime el 4» devcdr, hm d'eux de grands symboles des vertas bfrojques dans les cbsses moywoe». VAhade de Zamlea bwe Fautorité des monarweg p^qr défeqdmlea peuides, et la vengeance des [teuptes pour défendre les rois I

Au XI?? tiède, don Bertrand Ramlrea, alcade de Madrid 5t aimé dn roi, étefait sens ses yem un fils et pue fille, qui tenuftieitde «modegespér^ces. L'un se rangeait déjà parmi es gwrpiers cé-lèbres, l^ufre, deua Ap^a, était une décos me« b^iolques et tendre? doqt la poésie espagnole a çon-«nré le portrait idéal, et dopt la race s'est perpétuée à raforo h farriWe éduçitioq de trois siècles, donnée à 'Espt|^e par l'igaiw-ance, rioquefteio» et J'epivement de afortuQe. Nqus avpiip retpeuvé, pepdaiii les guerres de 1 Péoinsule, fies mêmes femmes de (la^tiJle que lordByrop tdmirail,, et qui, je mpusquet è la raaip, montées sur des adavre», vengeaient la piort d'un amant ou d'un mari, M eaoïpagues de Xuipa^earrp^i lea ont fait reparaître. iUareim aima eas «paaa^es, <\$ elles sopt belles dans ses

Le jeune Fernand, son frère, chargé par le roi d'une BpédUion militaire, avait été guerroyer contre les Maures, aaltms' encore d'une partie de l'Espagne : Tolède et lorteue étaient k eux; cette grande guerre africaine, qui loBglâinps nourri et soutenu l'énergie espagnole , n'était M étatiite. Repousses fers le midida TËi^page^ par les rmes victorieuses des Gasciiisns, les Arabes semaient la isMosion parmi les chrétiens, profitaient des intrigues des dwrs, armaient les seii^neurs contre leurs maîtres, et lême, s'il faut en croire les chroniques, usaient de Tasimoat comme d' une dernière ressource. Souvent, les bevaUar», dnol l'ambition était iFom))ée ou mécontente,

180 ÊTOoes

se joïnaient aax ennemis de la fw, cons(Mrai^t avec eux et leur livraient les villes chrétiennes.

A la cour de don Alphonse vivaient deux de ces amlHticux mécontents le comte Julien et son père le marquis Suero Pclaez. La faveur dont jouissait Talcade de Macbil leur faisait ombrage. Le fils, un de ces jeune nobles sans mœurs que la fortune gâte de bonne heure , et qoi M cherchent dans le succès de Tambitton qu'un instrument de voluptés, s'attachait aveuglement à la pofitique de son père, vieilli dans le manège des palais et auquel il ne restait plus qu'une passion, rinb*igue. Tous deux enirèreBl dans Je complot tramé contre la vie d'Alpbimse par ie.rm arabe de Tolède. Il fut convenu que le roi périrait par ni assassinat, que Madrid serait livrée aux Maures, et que la vice-royauté resterait déléguée au marquis Suero Pdaet, assisté de son fils. Deux hommes du peuj^e, habillés coaam des chrétiens, partent pour Madrid. Ils app(Mtent le»iii>trnctions secrètes d'Abder-ramàn, contenues dans les lettres adressées au comte Julien et au marquis son père. Des domestiques gagnés introduisent les meurtriers dans l'Ai* cazar.

Un soir, don Alphonse voit briller deux poignards sur m poitrine; il appelle : ses monteros accourent, les assasût fuient,le peuple les poursuit; ils tombentfrappésdeplusiein» blessures. L'alcade don Bertrand Eamirez de Vargas m trouve à juger que deux cadavres. On les fouille ; les de«K lettres, adressées à Suero Pelaez et au comte Julien, tombent dans les mains de l'alcade. Il reconnaît ai effroi le nom du marquis , auquel un& vieille l'unissait.

« Ah ! s'écrie-t-il, la loyauté castillane enfante anjoavw d'hui des trahisons ! Mon bras ! pour-quoi la vieillesse te

rend-elle débile ? Si y étais jeune, Je me cbaierais seul de la Tengeance du roi ! »

Que fera-t-il cependant ? Accuser le marquis c'est le laer ! Il découvrira le complot, mais non ses auteurs : il saurait honorer de cette famille ; il avertira le monarque, tout en protégeant un homme qui lui est attaché par d'anciens et d'intimes liens. Cette généreuse résolution le perd. Il remet entre les mains du marquis l'enveloppe des deux lettres;

Il pense ces enveloppes et lit les noms, lui dit-il; vous verrez ce dont il s'agit; vous vous rendrez à vous-même. Mais vous savez ce que vous aurez à faire. Je garde les lettres, gardez les enveloppes ; je vous sauve la vie. »

C'est une imprudence, Suero Pelaez se rend aussitôt chez le roi accuse l'alcade de conspirer avec ses ennemis de l'État et offre pour preuve du crime la correspondance nocturne qui doit encore se trouver sur ce dernier et dont les deux meurtriers étaient porteurs. On arrête l'alcade, on le fouille ; les lettres qui sont en effet dans sa poche semblent un témoignage sans réplique. En vain essaie-t-il de rejeter sur le vrai coupable le crime dont ce dernier le convainc ; point de preuves en faveur de Takade; tout est vain. La prison d'État s'ouvre pour le noble bouillonnant de Madrid, pendant que le comte Julien, chargé des ordres royaux va saisir les papiers de don Ramirez, investir sa Maison et interroger ses domestiques.

Là demeure la jeune fille dont j'ai parlé, seule garçonne de la maison de l'alcade qui, souvent forcé par ses faveurs d'habiller le palais, confie à dona Anna Ramirez de Vergas la surveillance du logis. Elle attend son frère Fernand, qui doit bientôt arriver de l'armée. C'est le matin ; les jalousies sont encore abaissées, et sa femme de chambre

achève de la parer. Un bruit de pas et un fracas de Voie se font entendre dans la maison.

— Voilà bien du bruit, dit-elle. Voyez ce que c'est

— Ah! madame, Je n'ose tous le dire, ta maîtresse est cernée ; on a placé des soldats à toutes les portes ; On commencent à remplir la cour !

— Des soldats ! dans la maison de mon père ! des ténements Ici ! On entre dans la cour ! Cette injure à don Beritio Ramirez!

Elle s'élance, descend, et aperçoit le capitaine, dont les Soldats brisent toutes les portes et ouvrent les armoiries. La jeune fille furieuse s'empare d'un couteau de lame suspendu à la muraille, et, se plaçant en face de la porte du cabinet de son père ;

— Ne passez pas ce seuil dit-elle. Qui êtes-vous ? C'était un singulier spectacle que celui de la jeune fille

armée, et l'œil étincelant. Le comte recula, s'effraya de cette beauté et de cette audace.

— • Mats Tous-même, s'écria-t-il, qui êtes-vous ? Toi-même bête comme Junon courroucée, comme Pallas guerrière comme Diane armée !

— Je ne suis ni Junon, ni Diane je suis Anat Ramirez de Vergas. J'ai du courage et je Tais toutes les idées. Vous parlez.

Lorsque le comte ediià les «rdres da ftn, h jeune ffille se tut et pleura. Le comte, qui l'avait troorée bde, b fit garder à tue dans la maison de son père, proie réservée à ses plaisirs. Cependant Madrid retentissift de cris de joie ; le frère d'Anna don Femand revenait tricHiiphaait de Grenade. Ignorant et les doubles trahisons de Sucro Pelaez et les infortunes de sa famille, il espère toat de b faveur du monarque. Il traverse Madrid, à la tête de ses troupes victorieuses et des Maures qu'il a faits prisonniers, va droit au palais . se présente au roi, et lui fait hommage de sa victoire.

« C'est bien, dit irddement Alphonse ; assez. »

Le roi veut se retirer:

« Sans m'écouter! s'écrie Fernand.

— le saisce que vous avezà médire.

— Ah ! permettez que je vous retienne un moment et que je vous parle de mes victoires, ^m sont les vôtres. J'ai pris Trnxillo, Cacerès, Corrn^ CaMsteo,. Alcantara! Ces places sont à vous.

— Vous savez bien faire, mais vous parlez bien hautement de ce que vous faites.

Rey. — Si bien obrais, mas bien sabeis dceilio.

— Je fais ce que je dis.

— £t moi je vous dis de r^arder» continae le roi. »

Un rideaa intérieur» s'ouvrant à ses ordres, laisse a|)er-

cevoir, sor on lit, le cadavre de Talcade don Bertrand

Bamirez* et sa tête tranchée. Le fils éperda se jette sur. le

cadavre de son père. On vent le saisir; il se relève; il se

bat en désespéré : son asii, son lieutenant Garceran Taide

de son épée; enfin, accompagné de Bermado son valet

et de ce fidèle Garceran, il se sauve de rue en rue et se

réfugie sauçant dans la vieille ^lise de Saint-Martin,

qui jouit du droit d'asile, et où il se barricade.

. Ce sont là de ces actes, dont toutes les annales espa-

gnolis sofit remplies. Ici le dévotiocait au monarque et la

royauté divinisée ; là, ^ Tindépendjuice. humaine reprenant

son empire, et s'élevant à une sauvage liberté. Il s*agit de

prendre vivants le jeune Fernand et ses amis. On cerne

relise où le fils de Falcade s'est retranché avec Bermudo

et Garceran. Le peuple.se bâte d'accourir ; tons les balcons

4e Madrid se couvrent de spectateurs. Fernand monte au

clocher et contemple d'un œil calme le comte Julien, le

marquis Suero, les scddats et les ouvriers dont l'église est

entourée. On s'injurie, on parlemente.

9 Vous ne voulez pas descendre 7

— Wop.

— Eh bien I qu'on détruise le clocher ; faites-le tomber! . -7- Je sais, lui crie Fernand, que tu rêves ma chute. Il

y a longtemps ! Mais nous verrons.

— Oui nous verront I

— Abattez le clocher?

— Je suis sous la protection de saint Martin. Vos efforts lieront inutiles. Bailleurs, ces pierres de taille vous résis* feront.

*-^ Ici; des pioches I

— Bah! dit Bermndo, eUes ne morârmit paui sur h jâerre dure; ce clocher est bien bâti. A Yons (eit leur jetant des pierres) , à vous les reliques de sabit Martin.

— * Donnez-moi des briques I

— Ne les ménageons pas!

-^ Â vous, chittis! criaBermodo.

— A vous cette brique !

— A vous cette pierre! » Et les assiégés se défendaient comme beaux fiabes. Il faut avoir vécu en Espagne ou avoir entendu nos sol-<

ats raconter leurs campi^nes, ponrsavmr condlnen ces détails sont caractéristiques. La guerre^ on plutôt les aSÊs^ petites guerres de l'Espagne actuelle, ont vu cent sî^ei^ de clochers , mêlés de ces injures homériques et de ces résistances forcenées. Cent fois les troupes de dM^ Carlos et celles de là reine Christine ont livré on soetemi^J de telles attaques, presque toujours couronnées par Vt cendie de la samte é^ise. Le populaire eoniemidait trois jours cet inutile blocus qui intéressant k ^Bl^ de M^ ^lrid et dont la prolongation Fétonnâit ^

« Cet homme est^il de bronze T demanda le marqQi&' Rien ne Fabat, pas même h fahn.

— Bermudol criait le jeune homme, encore* des bri« ques I je vise à ce marquis infâme.

— Nous mettrons le foi à la tour ! disaient les assifrgnants. ^

— Vive saint Martin I Comme vous voudrez. J

— Non. Qu'il meure de faim et de rage. ' Jj

— Bah! Nous vivons d'au*, nous autres; nouiiliiiM saine, cria Bermndo. 1

Le Marquis prit la parole : 1

— Trsâtres et fous que vous êtes, vous vtyet bien 4V*ii

SUR LE DRÀIIK fISPafINOL* 187

n'f a pas d'espw pour Tpivl*»* (anpeupte). Betonmer dans vos maisons, «t que la viilo \$*ajaise» Que le» aenti* aetlea restent seules à leor poste* -- Il faut qu'ils se rident l ^ J'aval^ai la mort, plutôt que de oie rendre I ^ Crois-tu donc que la oiort soit si dooce 7

— J'aime mieui; mourir ici que do vmo traître comme

— Mais tu es déshonoré,

— Mon faûimear renâitra.

-- Je YOQS le répète, dit le marqui^ i ceux qui Tentou-' WU| sous peine de la vie, que nid neleur donne à boire Qttà manger* »

le peuple se retirait, non sans admirer le courage et la rMiition du fils de son alcade. C'était un miracle^ qu'on attribuait volontiers à la {Mroctiptn spéciale du bienbeu** Kox Martin* Des bourgeois avaient vu trois anges traver-^ miles airs ap))orter au héro&de ces trois journées des iirbei-Ues d'or chargées de pain blanc et des vases de cristal llieias d'on vin g&iéreuXf

• • • • • Por et viento En cestas de oro'y vasos cristallinos Gon pan dava Martin ra vhiio pñro (i)«

. Oa ne parlait que de cela dans Uadrid , et la bravoure kâroïque . déployée par le jeune homme était le scyet de Nthouaiasme des bourgeois , surtout des femmes. Pendant que du haut ^ aa citadelle improvisée , Fer*

I (i) ' Jornada segunda. Primera parte.

nand répondait par one Totée de briques , « reliques de ^aint Martin , » aux injores qu'on hii adressait et aux sommations qui lui étaient faites, il y avait sur le balcon d'une rue assez voisine deux personnes qui le contemplaient curieusement. C'étaient dona Maria de Luxan et sa femme de chambre. Le cœur de Maria s'émut à ce singulier spectacle ; son héro&me espagnol parla en faveur de don Fernand. Elle savait que les caveaux de sa maison (chose commune à Madrid) correspon-daient avec les caveaux de l'église Saint-Martin. Nepourrait-elle sauver le jeune homme? Elle fait placer dans une corbeille du vin^ dies fhilts , du pain, des fleurs, charge un vieux demiesticque de la famffle de se procurer une pioche, et descend dans le caveaa. La partie qui communique avec l'église est murée. Le serviteur abat cette partie. Téodora la suivante porte la corbeîBe, le repas, une torche; la petite armée s'engage bravem^t dans le isouterrain.

Pendant que la jeune fille continue son voyage de découverte, les assiégés vont mourir. Fernand, vaincu par la faim, descend du clocher et se trouve dans l'église solitaire et sombre^ dont ses ennemis ont fait murer les fenêtres. Il tombe sur le marbre d'un sépulcre. Sa douleur n'a rien de pusillanime; c'est un soldat qui périt à son poste. Garceran son ami fidèle se tait et souffre avec lui. Il font ensemble une brève prière au pied de cette croix, sur laquelle brille un rayon ^aré de la lune. Bcr-mudo valet robuste se traîne à peine en s'appuyant sur les grilles des chapelles. La nuit est venue. Quelques lueurs pâles tombent des vitraux colorés. Les grandes figures des saints qui entourent le chœur se dessinent comme des vapeurs blanches et paraissent prendre en pitié ces tr<HS nuséras-Ues prêts à périr.

SUR LE DRAIIfi ESPAGNOL. 189

« — Femand! je vais mourir! s'écria Garceran.

— Meurs dans mes bras, ami ! le ciel nous réclame ! partons enseoible.

— Cher compagnon I

— Malheureux caTalier...

-^ Mais toi, Bermiido, où est-tu ? «

Bermudo était un mauvais plaisant que la mort n'arrachait pas à ses habitudes goguenardes; un loustic de la race de Sancho; cet immortel ami de Don Quichote n'est qu'un gradoso espagnol, arrangé par le génie,

<c Oà je suis ? dit le pauvre homme* Apprenez-le-miM T Je ne vois plus, je n'entœds plus; je ne peux plus parler; j'ai £mn, et je dévore ma faim; j'ai soif, et je n'ose pas re* muer ces pauvres lèvres^ auxqueies un peu d'eau ferait tant de bien ! D'ailleurs , si je parlais , je commettrais quelque sacrilège ; je ne pourrais que maudire, ce grand saint Antoine avec son^ porc; et ce bon saint Nicolas avec sa perdrix. O bon saint Antoine! ô cher saint Nicolas, cachez-moi votre perdrix! né me montrez plus votre cochon, je vous en fne I £t vous , bienheureux saint Martin, au lieu de partager ce manteau avec un pauvre , donnez>moi une bouchée de pain, par charité. »

Cependant un bruit léger se fit entendre , et Bermudo, qui venait de prononcer ces paroles hardies, crut que tous les saints du paradis allaient .se lever en masse pour le punir!

« Mon Dieu ! s'écria>t-il , quelque chose a remué dans ces tombeaux. Saint Gilles, saint Côme, saint Braulio, saint Pantaléon , saint Cosme , saint Agapit , saint Fabio ! ah ! grands saints, ne me frappez pas!... Dieu! comme la peur rassasie un homme !

— Qu'as-tu donc î

190 fTCMS

•^ Sentez-tons cette odeor?

— Tndisque...

— Que je viens d'entendre et de Toir ua ad moins, d'âmes de purgatoire,

— La £dm te rend foui

— Pas du tout... j'ai bien eatiendal A noias cpM ceae soient des lats ecdésiasliques ipi daseB-tià4MS (1). t

Assorénent ces hommes assiégés et rnowants» cetti ^ éfjàM seahre, cette sitvatioB désespérée , ces si^iersiifiNii populaires, ce mélange de fantastique natoipd, é'IiéMM impétoewc et de tngédie ibonrgooise, oonposaical «e scène cnrîease ; elle se compliqua davantage krsqne jr ne sais qwHe ombre voflée de Uaiic apparat dmi h demi-obscurité du lien saint

Fenund tira son épée d'mie main ^ te avec peine.

« Qni va bî £t-ii, qui es-tn? et qoe obeiciwMnt

-^ C'est une taie que tu as mise «a peine.

Maria* — Aima soy, que estoy peoando En tu pecho.

— En peine? que veux-tu dire?

-^ Elle attend de toi bonheur et repos.

— Corps ou âme , vive Dieu I n'avance pas ;^ ou je I» tue.

— Je ne bouge plus.

— Voyons! qui es-tu?

-^ Tu vas le savoir , dit Maria éb Luxan, qm fétét

(1) EdesiasUcos ratones.

SUB LE IMMM i^PAGNOL, tH

avancée h i^oUère « i dMH ki deux acotyle» 99 monliè-

Pedro jUaioot ini éuU resté derrière les deux ombre» i»ee «a torche » éclaira la feiae ; Feraaad aperçai la corbeille, les ieura» le r^as, ksuiva&teel, aooa «a voile blanet liiie des ^m jolies personnes de Madrid,

« Jeune et brave gMiiilhotnaie^ lui dit-^e, si votre coulaiige n'aladt faire ce que je faie,ne vous enétoiuiez p(»iitl Je veux vous délivren Mangez d'abord : void do pain , de la volaiUe, des fruits; je sais que depuis trois jours voua n'avez pas fait onrefKis.** NoiJwnous reverrons je dois jue bâter de voua, quitter. J'ai une fomille à craindre^ un frère qui me surveille , mon booaœor à garder et des eanosua domestiques, c'est^Mire, des valets » »

Y al fia , enemigos, que es Dedr, que tengo criados*

Si la démarébe éB h jemie fiHe Mt basâffdeuseï » die état Uzarra, comme ou dit en Kifiagne , il n'anMtftena^ pas à Fernand de lui reprocher une témérité bérolque. Elle se retire suivie des bénédictions des captifs et 4ear imntrant le diemin de la liberté. Cependamt la na|q]eest mise sur un autel, etBermudo s'adresse avec enthousiasme. aux coosolatieBi» sobèes cpie Téodora vient d*apporter. On adhmie mm bougie; de h'oyaiiles santés sont portées par Garceran et Bermudo. Les morts de Féglise sont salués tomr« à-tour, et les toasts des sunts nesont pas oïdiBés; festin singulier , joyeuse orgie an milieu des sépukrea» prèades vasea sacrés et des antds.

192 &TUDKS

Ce rqnq rend aa jeune homme toute sa force ; il renaît« pense, se souvient. Avec le sentiment de la vie reaai»sent en lui la colère et le désespoir. Son père vient de périr ignominieusement; sa sœur, dona Anna, se trouve entre les mains du comte, comme le lui apprend Bermudo. Ya-t-il lui sans vengeance? Va-t^ consentir à ce que sa sœur, livrée au seigneur le jAus libertin de la cour , smt à son tour déshonorée ? Va-t-il profiter lâchement du secours opportun que vient de lui apporter la jeune Luxan ? Non ; il demande à son père pardon de n*avoir pu le vengor encore. Mais il se v^gera ; il ne profitera de la liberté que pour rentrer, la nuit, dans la maison paternelle, où dona Anna est gardée à vue; il saura iHen par quelque rose tromper les satellites du comte; il Tarrachera à la captivité 2t aux embrassementsde don Julien :illa tuera puisqu*dle jst déshonorée; car c'est sa résolution, et il la confie à Garceran^ son ami, confident et compagnon de tous ses malheurs.

« G*e^ une action féroce, lui dit Garceran; c'est agir en païen !

*^ Eh bien I je serai romain cette nuit-là 1 ma sasar ne sera pas le jouet des passions d'un ennemi ! Elle mourrai

— ^Pourquoi ?

— P^rce qu'elle est ma soeur.

— Ah ! don Femaad ! quelle barbarie ! vous ne l'oserez pas.

- — Vive Dieu ! je mets en lambeaux quiconque voudrait me l'arracher. Êtes-vous mon ami?... Et vous?... et vous?...

— Certes; mais je vous désapprouve.

-*- Si vous m'aimez, aidez-moi ! »

Garceran lui propose un moyen mdns violent pour se

défaire de donna Anna : c'est le poison. Garceran le préparera lui-même; ie frère se chargera dn reste s'il le vent Tout est donc convenu, et cette action tei^rible Ta s'accomplir; on sort par le souterrain. Garceran procure le poison, et don Femand , enveloppé de son manteau , suivi de Bermudo , heurte à minuit le seuil de la maison de son père.

— Qui êtes-vous ? demanda la sentinelle^

•— Qui nous sommes ? répond Bermudo, quoi ! imbéciles ! vous ne reconnaissez pas le comte don Julien ?

— Ah I que. sa seigneurie nous pardonne t

— Tons êtes pardonnés, dit Fernand, qui entre et passe devant les soldats.

—Eh bien ! dit tout bas Tune des sentmelles , c'est cette nuit apparemment; le comte est bien amoureux!

— Pauvre jeune fille !

— Pauvre honneur (1) t

— Taisons-nous! l'affaire est grave.

Le jeune homme s'avance dans les corridors, où tout est silencieux et triste. Il parcourt ces galeries qui ne Im iifrent que des pensées de mort et de deuil. Yoici enfin ^alcôve où repose dona Anna ; il n'ose pas arrêter ses ^eux sur elle.

— Bermudo, dit-il, fermez ces rideaux ! Je n'aurais pas e courage quil me faut; cette beauté est trop divine. Le orps est un vase de cristal dans lequel brille une lumière [u*on appelle l'âme; et quand cette lumière est pitre, c'est a beauté t

Los cnerpos son unos vasos De cristal , y esta didendo

(1) PobrehoQor.

La Jwnnosuni de Jm cuerpoi»

Depuis la mort de f akade, &a maifioa, naguère si hooorte etsi jiaigiUe, «tf deveaoa le tbéatr^ d*[]B aale draiDi pathétique et ignoré. Dona Anna s'y trouTe prisoiinièn. Le comte, épris deeetteJEC«wfiUeqaioiajiJNrfaeQi^t Eéwié, loi donne mSk preuves d*«BKMir <t h tiaile aye courtoisie; Ses mm\m «oot ceiroiBimes et aes maûèro agréables; beau, jeme^ aûnaUey il a M)ocbé J^

cœur de kjeiine fiUe; la Taaité d'Anna e^ flattée : elle a i^aù^ son ennemi. Un nouveau sentiment dont elle s'eShiie pé* Hêtre dans le cœur de b fille de l'akade; elle »int^ roge .av«c crainte. Aimera-t-^Ue donc le persécuteur dfr sa famille ? Ce commencement de pwsion^ prènû^e étincelle qui annonce Forage, lui inspire un remords précoce. Elle écrit à son frère ; ,eUe espéro qu'il vit encore, qu'elle pourra lui faire {mrvenir sa lettre, et qu'il sanra^ par audace eu par adresse, rarcacher qm péril qu'elle est impuissante k écarter. La lettre est écrite, et^eUe s'est endonaie.

« Ab I seigneur , dit Bermuda à sen maitre ,. tocsqpi'ib entrèrent, elle écrivait, voyez I Des plumes, du papier, une lellre; je crois que cete lettre vous e^ adressée. «

Femaad prk b lettre, et y trouva ce <pii sait :

— «Mon frère^ nous sommes tous désunis et misérahtofe lie mauvais destin qui a frappé no^e ^orieox père Yuns bannit de notre maison; aujourd'hui votre sœur ooiirt d'aii^ très dangers^ Venez ! car mon bonheur est en péril. Je le défends ; mais je suis feoune.*..* c'est vou& dire as^ez. »

Il achevait la lecture de ce biHei, lorsqae la jeune fille s'éveilla.

SUR LE OMêâm WSPkGW^ . 19\$

uàhi IBM IMni, «*écriM-fOet qm, neai kil qtt ét^s^ TOUS ? comment pénétrez-Tous dans ma retraite t *«* Noos anlDes tm anws.

— Mon frère! Fernand, protecteur de mon âme, ■ Miwiii dt ÉMB hoaBeitr , aoid cM^eitter d*«iie orpbine iMênMe, Mmi mm qtà mt nm m monde, vous toU^ éonc! e'est vmsI Geim«sHB-Qlde votre patiriae, di^eade»^ moi de im èras ! Bil^e hioi TMM 7 «sice bioi fous !

— C'tit Mes mm^ dm iw.

— Y»Mba'eiiAr«Mr, firère! NoRtfoMuerèt^plitt; tousêtesk père qm lecklaiedoonie. Ahl CMNMtttdeae arvK-^fow ^ai voir fiafi'ici l Yo«» jêlps pri»» vmb êtes perdiL i«CMtfelaKiset««}o«nîdceatfaflnBii^

-* Je m» feiMi, délenBûié à mourir et à tuer (i)» o^o m'koqrte.t *

— Ah I mon frète» doifre ?oue perdre aÛHiT -^Youi perdre» folre frère ai>c h vie ?

^-* Moi» k m! et fui oie ratera?

-- Xe veagHT de Totre kwiour« <— Pv cpieOes maâns l

— Par les miennes.

--^ IFoosi^enei deue Bte ^vr I

— Oui, fous d' Aofd* ISuMile ib mè taecmit «

Elle est debout sur son lit, et elle écoute son frère, JËlle wék, d'im ceup.d^cMi te déjhonaemr de ia bBiiUe, b ruine éff tontes les espértfioes des Yeigas «t surtout sa hoateasunrfe, si eBe cède au seutiBeat cp» lui inspire d^à k come dos Jriieo« £Ue boit k poisan; et sou frère» qui k Im a aréaea-lé d'uae mai& femme • ousse de kasoi oémi*

(1) Aesuelto

VcBgo a fflOfir j a «atar»

sements sur le corps de sa so^r empoimuiée. On accoart

« le TOUS ai trompés , dit-il anxsolArts, je soi» doa Farnand.

Garcerao, qui est resté dans la rue et qui connall ks risques courus par son ami , vient le défendre. On ae btf. Don Femand , blessé , se réfugie encore dans Téglifee qai l'a déjà protégé. Mais que deriendra-t il î où aM<r? En Aragon ? Le roi de cetta province est cousin du roi de Castille. Chez les Maures 7 Ce serait une tache infibne. Dans le tombeau 7 mais son offense n^est pas lavée.

« Eh bien ! mon cœur, se.demande-t-il, où irons-nous? Don Femand, à la vengeance! Où la trouver ? ooouiMnt? par quelfes voies? Je ne sais, mais peu importe; Téspolr me soutiendra, et le ciel me donnera des ressources. A la ven* geance, don Femand, à la vengeance I »

Au pied d'un autel de Téghse , il rêve aux moyens de celte vengeance , lorsque Maria de Luxan vient le tmo* ver. I^ur premier entretien d'amour a lieu dans la catbédbvle obscure, à l'ombre de ces tombes de marbre et de ces images des saints.

« J'ai beaucoup de choses à vous confier, dit Femand

— Je vous écoute, répond Maria , avec vénération et en silence.

— Mes secrets ne sont pas des secrets d'amour, mais d» secrets de vengeance. Il faut que vous sadiiez quelle est rima que je vous donne. L'honneur de mon père a étésooflfé; Il était plus pur que le rayon de lumière qui brttie là-haut. Ma soeur innocelite a péri. Ces douleurs et ces offenses demandent à être punies; sans cela je demeure livré à une éternelle infamie. J'ai résolu, senora, de me rendre à Se* govie. La cour s'y trouvjB; ma vengeance ne peut se trou-

vear que là. Je passerai les monts de Goadarranui; je franchirai les têtes de leurs géants de glace. Je resterai déguisé dafis k viUe ; j'attendrai le BMNnent, l'occasion et le iiasard. Ils en ont servi bien d'autres : ils me serviront aussi. Je sais que je vais à la mort; je sais que je vaisaa couteau (1)* Mais je serai fidèle; on parlera de moi L'entrqirise est difficile ; donnez-moi conseil

— Soyez mon époux « je vous promets le succès.

— J'y consens. Prenez ma main, recevez ma foi. Nottt anion sera bàiee.

— Ah I je suis donc à vous I

— Que les saints de marbre qui nous entourent, senora, soient témoins du mariage que je contracte et le bénissent. Ils ont vu ce que je vous dois ; ils voient combien profondément mon cœur ressent vos bienfaits. De plus, en ajoutant à l'honneur des Yergas l'honneur du sang des Luian, je m'oblige à la loyauté et je la rend» plus sainte» •

Je ne vous eusse pas raconté toute cette histoire, et j'aurais laissé les grands coups d'épée d<mt elle est semée aux mékhdrames anciens que nos boulevards ont empruntés à l'Espa^ gne, si la passion^ la poésie, le drame, l'éloquence dans leur plus énergique beauté n'y éclataient à tout moment, comme vous venez de le voir. Le jeune homme n'est pas sauvé : il lui faut sortir de Madrid, se marier, s'établir à Ségovie, trom* per une fouk d'ennemis et effacer les traces d'une vie condamnée et d'une tête nuisie à prix. Maria de Luxan se chaire de parer à tous les hasaixls et de prévoir les chances»

Voici l'intrigue assez habile, inventée par elle pour servir les projets de Fernand. L'un de ces vieux domestiques de famille pour lesquels on a du respect en Espagne était dans sa jeune tresse-rand à Ségovie ; ce sera lui qui

(i) AleoefciUol

198 ÉXUOËS

confident des époux, ira louer, dans le quartier de Ségovie, une petite maison qu'il baptisera avec son nom. Cette dernière sera Maria de Linares, femme de Fernand et passera pour une ouvrière. On dira que le mari de la jeune femme est à l'armée. Il arrivera enfin sous, les vêtements d'un simple soldat et viendra demeurer chez son prétendu père. De là, il observera ce qui se passe dans Ségovie et cherchera l'occasion qu'il veut saisir. Fernand ne sera surpris de son déguisement et ce secret restera écrit dans nos âmes, dit Maria ; il y demeurera écrit jusqu'au jour où nous serons vengés.

-- Mais comment t'appellerai-je ? lui demanda Fer-

• Pedro Alonzo.

— Que feras-tu à Ségovie ?

— Vous tisserez le chanvre en attendant que vous puissiez la vengeance.

• • • Que ferez-vous de hacher en Segovia ?

— Tisser, hasta ver el hilo de la Tenganza !

Maria et le vieux domestique partirent les premiers à six et sept heures pour préparer le logis du tisserand. Quant à Fernand, qui doit sortir de Madrid sans être aperçu, il a pris cours à un expédient hardi. On sait que les cathédrales espagnoles ont longtemps conservé leurs privilèges du moyen-âge, et qu'elles possèdent dans leurs caveaux, dans leurs souterrains, même au sein de leurs murailles, une population de morts. Fernand ouvre un sépulchre où l'on vient d'enterrer un gentilhomme jeune : sans crainte, ce qu'il appelle, dans son langage, « les

SDR LE DRAMB ESPAGNOL. 199

parfums de la mort (1), il manie le cadavre, développe le linceul qui le couvre et échange ses vêtements contre le drap mortuaire dont il s'empare. Au défunt appartiennent désormais les habits, la dague, la bonne, les diamants, les joyaux de don Fernand, fils de l'alcade. Enfin il coïncide le travestissement en frappant le visage du mort, qu'il paraît figurer à coups de dague.

« Bien ! s'écrie-t-il ! », les vivants le persécutent ! Que les morts le défendent ! Le don Fernand de Madrid a disparu, je suis tisserand de Ségovie. Je ne suis plus gentilhomme. Je n'ai plus qu'une navette, mais elle tisse des espérances (2), et elles sont immenses.

Il part à peu près nu, et va frapper, en se lamentant, à la première maison qu'il rencontre : « des voleurs l'ont dévalisé ! dit-il. » Un bon curé lui donne quelques vêtements en haillons. Il se paie sagement des portes de la ville et salue de loin la demeure des monts-neigeux dont il va traverser les défilés.

« Mitrilles stériles et roches afirenses, leur dit-il » me voici pauvre, nu et sans espoir ; je vais vous demander asile et passage ; protégez-moi, afin que je puisse me venger ! ou si la vengeance ne

m'est pas permise» anéantiases^moi sons hs neiges de vos &t>ntaL »

Ce fut une grande fête dans le quartier des tisserands à Ségovie, lorsque le jeune époux de Téodora, revint de Tarmée. On l'attendait avec impatience; personne ne le connaissait d'ordinaire; mais son père, ou du moins celui qui se donnait pour son père, Pedro Alonso, était du pays; et Téodora la mère du vieillard s'était fait aimer de tous.

(t) Les perftmes de la morte.

(S) yetiurts Biporamai Jaifas,

Les tables furent dressées, les danses commencèrent; chaque onTrier quitta un moment sa navette et laSta FarriTée du jeune homme. Fernand, pour ne pas attirer le sump» çon des Toisins, adopta leur genre de vie, travailla comme eux, habita la modeste maison de son père adoptif et vint, après deux mois de séjour. Ton des notaUes decetie petite république du Sitio de Los Tea^edores,

Je n'ai voulu jeter l'ombre d'aucune réflexion dans ce roman espagnol, dont la complication est à la fois intéressante et looolieuse, et dont le style clair et forttrrinventio& féconde, l'intrigue rapide sont les moindres^ mérites. On a cherché le drame romantique: le voilà tout accompli d relevé par la naïveté du dialogue, la facilité de l'exécutmi, l'énergie dans la simplicité, et ces &aits de passioB si âpres et si vrais, qui jaillissent par étincelles, à mesure qu'une situation s'anime et devient brûlante.

Ici s'arrête la première partie du Tenedor. La seconde k montrera « tissant le fil de sa vengeance. »

Le fils de l'alcade exerce dans la vSle de Scorie son humble et nouveau métier. Ck>mment, sous le nooi et le costume de Pedro Alonso, pourrait-on reconnaître don Fernand Ramirez de Yergas? NVt-on pas vu le cadavre de ce dernier, percé de coups et tout saignant, tomber dans la ibsse sépulcrale? On oublie jusqu'au souvenir du jeune homme, de son héroïsme et de ses malheurs, pendant que la lune de miel éclaire le bonheur niodeste de son mariage^

Suero Pelacz et son fils don Julien triomphent. Qu'est devenue la sœur de Fernand, que son frère a caipMsonnée par point d'honneur? Anna existe encore* Garceran, auteur de la proposition à laquelle don Fernand a cédé, n'a pas cru devoir exécuter à la lettre l'oeuvre cou* selUée par hiL Après avoir bu Goon^eosemeitf la mort,

Aima se r&f 6Sle entre les bras du comte. Le breuvage pré* paré des mains de Garceran devait entraBer une léthargie de quelques heures. Ce sommeil se dissipe; et bientôt» émae des tendres soins dont le comte Julien l'environne » benreose de retrouver la vie » elle se livre à lui « se fie à ses promesses; elle l'aime.

Don Julien la conduit d'abord dans un château de phû-sance voisin de Ségovie et ne tarde pas à la reléguer dans UD hameau des environs, où elle porte les vêtements et le nom d'une villageoise. Les visites du comte sont chaque jour moins fréquentes; il cherche ailleurs des aventures nouvelles et des triomphes plus difficiles. Pendant que son père le marquis Soero Pekez ourdit des trames avec l'emimijefils se fontatfe de varier ses voluptés. La femme d*nn artisan lui sendde heUe; il la possédera.

Un soir, il se dir^e» accompagné d*un valet, vers l'humble maison qu'elle habite. Le valet frappe, la porte s'ouvre» et déjà la jeune femme s'apprête à receToir le cavalier, lorsque le mari revient

« Cavalier, que voulez-vous? que demandez-vous à cette heiore-ci ? Cette maison a un maître.

— Ce que nous voulons? répond le valet Rester seul avec une jolie femme I

— Pardieu! mes gentilshommes, vous vous trompez d'adresse. Si vous êtes hommes d'honneur, réfléchissez à ce que vous allez faire. Ne fussé-je qu'un passant , je vous en empêcherais; la loi du monde me j'ordonne. J'ai de la barbe au visage et une épée au côté. Mais si cette femme est ma femme , si elle est à moi , croyez-vous donc que je vous l'abandonnerai, moi vivant ?

— Ah çà! interrompit le valet, quand une entreprise est commencée, ne faut-il pas l'achever ?

<— ATtat tout » il faut agir en hommes, et e& hoMM de bon sens : se vaincre. C'est une belle ac-
tra. •

Ce dialogue ennuyait le comte, il prit la parole :

« Vous êtes bien sot d'argumenter avec ce tisaerand ! Je ne veux plus entendre vos syllogismes ^
Partez, continuaa^{tr} il en s'adressant au tisserand , point de réplique ; moi seul ici. »

Bt comme le tisserand ne bougeait point :

-^ « Pedro AlonsBO, cela sera !*«.

— Gela ne sera pas, dit le tisserand*

— Yousêtes tisserand, vous L.. Vous padez en *-« Et vous, gentilhomme, vous agisses en in^Une.
»

Le grand manteaa noir qui cachait la tête du eonfe Julien s'ouvrit et laissa voir le fier visite du
coortisaD*

a Vilain ! s'écria ce dernier, il faïit dooc agtt* eamalta Pedro Alonzo, je vous dis que c'est moi. ' -
*- Le comte Julien I — Je suis le comte.

— Ce que vous faites est digne de ce que vous êbBB, . . ^ Insolent I quittez cette porte.

— Regardez-moi bien, reprit Pedro Alornoo ; je sois tiiserand... mais je suis hopime !

Mirad»

Qae loy, auisque tezedor.

Tan bombe. — GoïfD. que atrerimieoto t Eso me decir, a mi ?

— Me parier avec cette impertinence... vous, mniittBt !• Il se jeta sur le tisserand dont il frappa
le visage, et

qui tira son épée.

« J'at eu de la patience, s'écria Pedro, mais ce ^e ma patience tu vas le voir ! o

SUR LE DHàllB ESPAGNOL. SoS

Leferée Pedro Aloozo frappe le marquis au bûche; on emporte ce valet blessé peu dangereusement. Le Bien-être prisonnier est jeté en prison. Le fils de Talcade se trouve confondu avec des bandits Gamacho, Xaramillo et Comejo, une foule d'autres. Il a frappé un grand seigneur, il est traité plus durement qu'eux tous; bien qu'il ait cependant une supériorité, sa présence d'esprit, son audace, ses forces lui constituent une sorte d'autorité dans la prison. Cette aristocratie fondée par Dieu se conserve intacte sur le pont des navires, dans la bataille et dans les combats. L'homme né pour commander commande.

« Il n'y a qu'un homme, dit Gomès à ses camarades, qui puisse nous tirer d'ici \ c'est Pedro Alonso, le tisserand, voilà un homme, c'est là ! Il en vaut trente comme nous »

« Parlons-lui, reprit Xaramillo, il nous sauvera des griffes de ces ministres de l'enfer, tant géologues que juges.

Et ils allèrent vers le tisserand.

« C'est nous qui diront, Xaramillo, Gamacho, Gornejo, qui venons vous annoncer que nous nous gouvernerons d'après vos desseins et vos bons avis. Il faut sortir d'ici; nous sommes plus de vingt camarades disposés à vous obéir.

— Vrai ! répondit le tisserand, chargé de chaînes et reloué dans un coin, vous avez raison, camarades. Pas de succès sans audace ! Pas de bonheur sans liberté ! Il y a danger à tenter de fuir, mais le danger où nous sommes est plus grand encore. Que diable, il ne faut pas laisser notre vie misérablement suspendue au bout de la plume d'un mauvais greffier !

— C'est ce que nous disons tous.

— Eh bien ! cette nuit nous partirons; il ne s'agit que de trouver moyen ! Nous nous réunirons d'abord dans l'infirmerie, et de là je saurai vous ouvrir un passage,

20& ÉTUDES

— Pour les vieux prisonniers c'est assez facile « interrompit Camacho; ceux-là sont amis de l'infirmerie. Quant aux autres, il faut qu'ils demandent la permission de faire leur câlin » du lit d'Alonso Pinto « qui est agacé »

— Mais moi ? dit Fernand. Je suis un grand coquin, comme vous savez; et les ordres sont sévères pour ce qui me regarde. Je ne serai probablement pas de votre bande; ils me laisseront ici avec ces menottes et ces fers aux pieds ! Il faut cependant que je parte avec vous... Qui a un couteau ?

— Moi !... tenez !

— Xaramillo, tu vas me donner un coup de couteau sur la tête, sans me tuer, mais un coup solide. La blessure saignera; vous crierez que je suis tombé de cet escalier; on me conduira à l'infirmerie. Qu'en dites-vous ?

Pues en la cabeza amlgo

Dadme una cuña, fada,

Y figiendo que he caído

De esa escalera, mi intento . *

Con este medio consiguio,

Pues luego en la enfermeria

Me ban de poner.

— Le moyen est barbare.

— Il est humain ; puisqu'il m'arrache an bourreau. Allons, frappe ; je t'attends.

Acabad, que el golpe espero»

— Eh bien ! puisque vous le voulez 1 »

Ce qui fut dit fut fait La tête de Fernand ofrit une

Uessore assez lai^e et saigttante. Il cria ; les geôliers accoururent « Ce pauvre homme est tombé d'un étage ; il s'est fendu la tête. Voyez! n'est-ce pas cruauté de lui charger ainsi les pieds et les mains. Franchement, ne vaudrait-il pas mieux le tuer ? »

CoBRBJO»— -Pedro Alonto es, quelia caida . De esta «fcalera : mal bagan Tanlas esposas y grillos 1 No es mejor matar a un hombre ?

La cabeza se ha rompid(K

On emporta Fernand à l'infirmerie; les prisonniers se disaient que le tisserand n'était pas un homme mais un démon.

14a nuit arrive , l'infirmerie se remplit. Tous les prisonniers y sont rassemblée. Nouvel embarras ; Pedro Alonzo, bien que couché , porte encore ses chaînes.

« Comejo , Gamacho j pouvez-vous les briser?

— Impossible, quand même nos mains seraient des tenaUes I

— ^ Malade et blessé, ils ne m'ont pas enlevi ces fers.

— Xwfs seriez mort qu'ils auraient encore peur de vous I

— On ne briserait jamais ces menottes! autant vaudrait bâtir un mur d'acier avec des balles de laine.

— A coups de marteau ^ à la bonne heure. Mais les geôliers nous entendraient.

— Misère ! s'écria Fernand , misère !... Eh bien I j'ai des dents, et leur secomrs va me suflSre : deux doigts cte ma main droite paieront pour mon corps tout entier. »

306 tanoB

PiM a tBi I iM«igo dieitet»

Porque bufloo otro lemedio?

Dos dedos liao de estorbar '

Que se escape todo d cuerpo I

Les compagnons de Fernand le virent avec horreur trancher avec ses dents le ponce et le premier doigt de sa main droite, faire tomber la niaK>tte qui la retenait et envelopper son poignet sanglant d'an monchoir.

« Les fers de mes pieds, s'écria^t-il » ne m'embarrassnit pas. Ponrvn que j'aie les mains libres^ je suis tranquille. Un couteau I

— En voici un.

— Camarades, obéissance f Je tue le premier qid résiste.

-^ Nous vous obéis.JKmsL

— Faisons sortir de leurs lits les malades i ptafon les lits l'un sur Tautre. Nous atteindrons le tok; nous y pratiquerons aisément nne ouverture. Voici des écheiit de corde ; bientôt nous jouirons du ciel libre.

— Allons, commençons.

— On parlera longtemps de ce que nous alkms foire, dit Fernand. Il n*y a plus de malades parmi nous, n'est-ce pas ? Morts ou vivants » nous sortons tous d*ici.

— Morts ou vivants !

— Nuit Obscure, s'écria le nouveau chef, coirrre-nous bien, cache nos efforts, protège-nous 1 »

La nuit les protégea. Le tisserand, le bras en Acharpe et suivi de ses camarades, retrouva son logis, où sa femme était loin de Tattendre. Il y fit entrer les vingt hommes qui Pavaient choisi pour chef.

« Mes ami9, leur dit-il, le ciel nous a donné le sneeès ;

SUR LE DBâHS IBPAGNOL* 207

la prédCii8d liberté nous est cotfaerrée ; commeat la garderons^notts T Nom aurions beau demander aaile à une église on à la maison d*nn ambassadeur : la jnstice plie devant les hommes puissants. Le faTori du roi me poursuil avec acharnement. Il ne respectera rien » A quoi me servirait-il d'aâfenrs d'avoir quitté une prisonpoor une autre. Mon avis est que nous sortions tous ensemble de Ségovie* Nous voici plûsib vingt hommes de cœur. Pardieu I nous pourrons faire parler de nous dans les histoires (1) ! Notre bande grossirt chaque jour; tous eeux qui ont peur de la justice viendront nous rqoinde. Occupons les défilés et les bois des monti^es voisines; oe seront nos palais, nos fient de sQreté, nos murs inexpugnables, nos créneaux de défense. Dans des rochers, qui osân nous attaquer? per^ sonne : tes voyageurs nous paieront tribut Nous ne man** querons ni d'ai^ent, ni de vêtements, ni de bijoux ; nous serons rois. Tous nous avons des griefii contre la société ; nous les vengerons : le courage nous donnera la vict(»re ; le hasard noiis donnera les occasions. «

Ces hommes n'aviôent rien de mieux à fiire que de sui-* vre les conseys de Femand, et Gamacho prit le pranier la parole :

«ExoeUenteidéet

-^ Tous sont prte à vous suivre.

•^ Je me fie à vous^ ^t Femand, et je suis à vous» lia» mie mesure nous reste è iïrendre : il faut un capitaine reconnu As loua Sansda^f, point de discipline ; sansdisci» p&iO) point de socGès;sMs une autorité «niqqie et forte»; tout tombe ^en mke : lûez l'hhtiÀre.

«^ Vous sèful êtes notre capitame^ ^t Camadboi

~Qni osonitWi disptttr ee titre f

(i) tai hiitoriai.

— Tons nous yom noinmoïis capitaine* tous !

— Approchez. Voici une croix : placez K votre maiA droite; jurez de m'obéir loyalement» sous peine de DMsrt et d'infimnie»

— Nous le jurons.

— Qu'on se munisse d'armes!... tout ce que l'ontroavera ! Plus tard notre arsenal sera mieux monté. »

Téodora avait assisté k cette scène» qui se passait la nuit chez le tisserand.

« Et toi, Téodora , lui dit-il, que penses-tu de çed?

— Que je te suivrai dans les solitudes les plus désertes, heureuse à ton côté, amazone digne de tm.

*— Tu me paies ce : que tu me coûtes (1) ; et tant qœ Um beau visage sera {h^s de moi, je triompherai du monde. Amis, il faut que l'aurore éclaire pour nous les cimes de Guadarrama.

— Marchons I mardions I

Ils sortirent ',

« Comte Julien ! (s'écria le tisserand qui jetait un dernier regard sur sa maison et que suivaient sa femme et les prisonniers devenus ses soldats) , tu ne tarderas pas à sav<Hr ce que vaut le Tisserand de Ségovie I »

Les voilà campés au milieu des rochersde Guadarrama. Us font noblement ce métier de saltea-dores^ ou de libres voleurs, que l'Espagne et l'Angleterre, comme l'Italie mod^ne, ont estimés à très-haut prix. Dès que l'orgapisatioD de la société est incomplète, la liberté devient sauvage el s'organise elle-même pour le brigandage et le massacre. Déjà la réputation du tisserand chef de bandits se répandait en Gastille et le peuple chantait les héros de Guadarrama. On entendait le muletier répéter, en conduisant ses mules,

(i) Lo qae me cnestas me pagas»

SUR LE DftAMfi BSPAGNOL. 209

h ballade du grand SaUeador Pedro Alonzo et de «es trob amis.

« Ya se salen de Segovia Quairo de la vida ajrada (1) ; * £1 uno era Pedro AloozOï Camacho el otro se Uama , El tercero es Xarainillo,

Y Conicjo e\$ el que falta 1

Todos qaatro matasietés, Valentonei de la hampa, RqpDpiendo los embarazos

Y quitando las trabas,

A pesar de los guardianes Escaparon de la jaala*

Pidieron embaxadory

Y dandose buena maoai Fueron a ser gavilanes Del cerro de Guadarrama* Triste de aquel que
agarred Los pescadores de eaoa »

Que al spn de uoa cuerda sola H ara en el ayre mudauzas. »

Traduise qui pourra 'cette ballade populaire : la comprendre est bien assez. Ce qu'il y a d'intime
et de national^ dans les Gavilanes del cerro, les matasietes et les vatenzones de la kampa^ expres-
sions que la populace de Madrid

(1) s Les hommes de la vie courroucée, — en guerre avec la société.

lit truMs

v6as «cpiquert qomà vous foudrci; «^ tt*eot |^ piitt traduisible que le sens réel du gamin de Pa-
ris, do eœk^tj^ du 5tre//et du 6kcA: de Londres.

Nos brigands firent assez bien leurs affaires ; mais toat n'est pas roses dans ce métier. Un traître
se rencontre, qui livre à la justice Téodora et son mari le tisserand de Ségovie. On les conduit à Ma-
drid; les gardes s'arrêtent dans une auberge. Les maïfis de Femand sont garrottées. Il voit tous les
assistants oo^ipés à boire« s'approche d'une lumière qui se trouve sur la ta table, brûle à la fois ses
liens et ses deux poignets, subit cette torture avec l'héroïsme auquel vous êtes sans doute accoutu-
més (!)« reste libre, se jette sur une épée, et fiit en se défend»!.

(i) Son monologue, pendant qu'il hMe ses liens, est fort beau.

* Dadme favor, santos cidos.

Que mientras hablan, dispongo Que el fuego de este èsÈM Me de remedio pMeso^ Aunque me
abrase las manosí Que si las desa^rtsiaie^ Hechos ceniaa lot iaiott Han de faaoer del ftiQg»pnpks
Fin que eMos se alrnsen^ rayes »

En que mis coatrarios todns Folminen mi ardiente furia I — Elemeoto poderoso, EsAiena la ac-
doB^oras-, Tut «pie los bumeto tronCiSf Los aceros, los diamantest Suelas convertir en polvo* *
Ah! pede a tu actividad 5

Los lazoe ; fuego enemigo , Vante pasto mas sabroso

SUB LE DBâU BSPAGNOL. SU

"■^ ^^ •-'^^ s M «8t cou?ert de sMig. Il ie rtlugie

B Toôiiie. C'est celle 4ii

orteL Bieatôt les soldats

ite la femme 4m bandit^

.re mi sarL Le comte,

la femiM fQ*il dérird, M
\\ et le eairre^ Je grâce de
M voos ai pas découvert
ipexpas SHTiMMi sSeacel
te es Térilé, de vow amr
épais bien des jours» mon
iier; ma IxHiclie ne l'osait

Téodora (s'écria le comte eia de tous eateadre, heurtre fésistaice Biôiiie est un tc à moi, toi qpie j*adara — N'endouiepaa,^, rtieasi»

Dans la Italie basse de celte mûma de campagne, saUe

Mis monosi qae lesta estopas, Qne te sueleo ser tan propio Afimento? — Ya estoy libre; Ahon si quasntos mostnios De ^pto Mm» iM agitas,

Paceft «te Hjrcania los sotesf Se qMMiea a mi làror , Los hare pedazo^ todo9«

n y a là sans doute des traces assez nombreuses d^emphase et d'exaralion orientale. Mais le mouvement est admirable, la passion sinre , réloquence réellcr

qui donne sur le parc, se trouvent à la fois Téodora, k comte Julien et Fernand désarmé, mais libre.

— Je Tai entendu ! s*écric ce dernier. Femme vile! où est ton honneur 7

— ' Pedro, dit le comte ; ne Téutragez pas, respectez-b, si vous aimez la vie I Le tisserand furieux accablait Téodora de reproches.

— Quel gré te saurai-je, dis-moi, de m'aToir délivré! Quelle victoire as-tu remportée si tu effaces ta noble actk» par cette bassesse, et ta miséricorde par ton crime?

— Je ne t*écoute plus !

— Cette femme se place sous ma protection : dit le comte, respectez-la, encore une fois !

— Oui, comte, je suis à vous , et pour toujours !

— Téodora, est-il possible ! s*ecria Fernand desespéré. — Allons donc, dit-elle à Fernand en s'approchant de loi,

c'est à TOUS une extrême arrogance, messire, à vous hér» de grand chemin, de penser que je vous préférerais constamment à un gentilhomme tel que le comte; ce serait pousser l'amour jusqu'à un aveuglement trop bizarre. Vous Favez espéré, vous! je vous ai suivi par force, et mon mauvais destin m'y a contrainte. La justice vous poursuit, le bourreau vous attend ; tous vous regardent comme infama Yoici rhonune que je préfère ; c'est lui qui soutient, à loi seul, le poids de la couronne de Castille. Ne me regarda pas avec tant de fureur; cette fureur serait votre perte. Vive le ciel! j'ai vécu en femme guerrière, et si vousdita un mot contre mon honneur, je saurai me venger, je me défendrai même contre vous (1) ! Pas d'injures, ou je couvre la terre de votre sang infâme !

(i) Necio, di, que confianza

Te ha dado a entender jamasi

SUR LE DRAMB S8PAGNoL. 213

-* Ai-je pu vivre, s'écria Fornand, pour eDtendre ces [laroles de sa bouche I

— U faat se résigner, dit le comte ; Pedro Alonzo t Sanrei-^ous; les portes sont ouvertes; j'ai ré-pondu de vous, liiez, on vous donne la vie«

' — La vie! cette femme me la fait haïr. Frappe, frappe, !œur misérable et vfl ; femme sans honte et sans foi ; je reux t'outrager assez pour que tu te venges. Tue-moi, tue* noi, ce sera mieux !

Le comte avait laissé son épée sur une table. Téodora se eta sur cette épée et s'élança vers Femand.

— Infâme , infâme , répétait Femand I

Que yo no qaisiese mas Cumplir la justa esperanza Al conde» que ser constante A la fe de un salteador?

Tan ciega estoy de tu amor.

Que a un aenor, que es el Atlanle, En que cstriba {ustamente El peso de la corona , Prefiera la vil persoua .

De un bandido deliuqueute ?

Gonocete, presumido , ConQado, vueWe en ti, Que el seguírte yo hasta aqui , No amor, sino fuerza ha sido ,

Y así, el furor que te anima , Sdio rabrka tu dano :

Goxa pues dd desengano,

Y como a prenda me estima Del conde ya, oidme el cielo , Si me vuelyes a injuriar. Que yo mis-ma be de manchar De lu infâme saogre el saelo.

214 fTUDfi»

Téodor« » «u Itou de frapper le tisserand son mari, loi donna Tépée.

, «— Prends vite, lui d^t-elle^ moi» je fuis : empêche le comte de me suivre » défends la porte ; la ouit nous pnn tége ; je t'attends là-bas.

EÙe se trouvait près de la porter Elle disparaît ; une lutte inégale s'engage entre Fernand et le comte»

«^ Ab I la perfide I s'écria le comte.

— Honneur des femmes I répondait Fernand.

— Youlçz-'Vous me tuer » moi sans armes 7

— Oui , si vous criei , je vous tue I

Il le bâillonna , ferma la porte de la chambre « emporta la clé , prit la fuite , et alla retrouver ses amis.

Les exploits du salteador recommencent leur cours. Sa troupe bat tous les environs , et découvre enûa la retraite de dona Anna. Le comte habitait avec un petit nombre de domestiques cette même quinta, située au pied da Guadarrama , où nous venons de le voir tout*à4*heure. Fernand prend isés mesures , entre de nuit avec ses hommes dans la quinta, fait bâillonner les domestiques, et masqué, tenant sa sœur par la main, U se présents dans la chambre du comte.

— Hommes, que voulez-vous ? que cherbec-Toas? leur dit-il. Vous entrez ainsi armés et en multitude chez on grand d'Espagne?

Fernand s'approcha.

— C'est une audace assez singulière en effet, seigneur; ne vous en étonnez pas; vous ne vo^ez en moi que l'instrument humain delà justice de Dieu« Nous ne sommes pas égaux aux yeux du monde, vous et moi ; mais le plus grand seigneur, comte, c'est l'faonmie qui ne craint rien dans une cause juste. Connaisses- vous cette femme 7

— Oai , dit le comte , je la connais.

Coud» — Baeo la conozoo, — Fbut. — Sabeis» Qae sqnesta muger que Tels, . En trif» humllde, «idoM Am Ramirei, oajro liaag« Esigual,sinoai<gor Qae el yoestro, y que raortn» anipr»

La diffraia eu ttti trage Dando a rat praodas perdidai Por Mr en fan enpleadaf Eterpaniai iogana-dait Y pramewi nal fuaplldMf

— Vous savez donc qae soi» son Têtement de paysanne eDe ek noble coiûiue vons , sinon pins noble. Vous savez anssi quelles promesses maVremplieSt quels serments trompeurs Font forcée à prendre ce déguisement. Dona Anna s'est fiée à vos paroles et demande justice.'

— Moi ? qu'ai-je promis î

— Je n'attends pas de vous une confession entière. Tout Bst jagé , tout est connu ^ tout ^t dit» mon épée est prête; le prêtre attend, donnez- lui la main, oti, vive Dieu! la [chambre où vous êtes se va remplir d'un appareil de mort.

Don Julien cède à la force. Le mariage a lieu. Femand revient trouver le comte,

— Qu'on nous laisse seub maintenant , dit Fernand ; 'sd à parler au comte.

Pedro Alonzo alla fermer les portes et les fenêtres. Le :omte » sans armes , le contemplait d'un œil effrayé.

— Que va-t-il faire î s'écriait- il. Mon Dieu I qui me lirez à un bourreau de cette ignoble espèce, je vous ai lonc bien irrité ?..

Pedro Alonzo se plaça ea face du comte. — Me reconnaissez- vous , lui dit-il?

Fbrn, — Conoce» me, Cèode?— Co». — Si

Y en TJuesiro ralor osado, Antes de kaberos qaitado

. La mascara, os conoci.

Febh, — Qui en soy ? — Cohd. — Sws el texedor

Pedro Alonio, no me olvido.

FsBN. — A un no me habeis conoctdo,

Miradme, Coude, mejor 1 Gonn. — Por lo que decis pensara

Si pudiera ser œirando

El retrato de Fernando

BamîreK, en Toestra cara,

Que erades eU — Frbn. — Yo soy, Goade. GoRB, .^ Valgame Dios 1 ai ofendido

De me el delo ha permitido

Que del sepulcro, que escondo

Ynestro cadaver helado,

Que yo mismo iri enterrar.

Os levanteis a vengar

Yttestra bermanal ya he pagado

La deuda, y cobro su honor

Con la inanp que la dl.

Quç mas pretendeis de mi?

Faim. — No quiero que mi valor

Dcblumbreis, atribuyendo

A milagro soberano

Las hazanas de esta mano :

Ya que justamente entiendo.

Que es el cielo quien ordona

Que yo os casligue, no estoy

Muerto, Coude, vivo esloy,

Y de vueslra justa pena

FiS mi brazo el instrumento.

CoNn>' -r- Como ea posible? Yo mismo Os vi entregar al abismo De un obftcuro monumento.

• — Alors même que tous portiez an masque , je tous ai reconnu à Totre audace.

— Qulsuis-je?

— Vous êtes le tisserand de SégoTie , je ne Tai pas oublié.

— Vous ne me reconnaissez pas ; regardez-moi mieux.

— Je TOUS regarde , et si don Femand Ramirez n'était pas mort , je crenrais que c'est lui.

— Comte, je suis Fernand Ramirez.

' — Que Dieu me sauTe! Dieu permet donc que votre cadaTre s<Hte du sépulcre pour venger votre sœur offensée. Je TOUS ai vu enterrer de mes propres yeux ! Que voulezvous, que voulez-vous de moi? J'ai ^usé votre sœur, j'ai payé ma dette; son honneur est sauvé r que faut-il de plus?

^ — Comte , je ne suis pas moit , je suis vivant : il n'y a pas de miracle ici; le ciel veut que je vous punisse, et Vous serez punL

— Mais j'ai vu s'ouvrir votre fosse; j'y ai vu tomber YOtre cadavre percé de coups!

— Vous vous êtes trompé ; j'ai échappé à vos poursuites, j'ai pris le nom et fait le métier d'un tisserand. Après avoir défendu contre vous ma sœur, j'ai défendu contre vous ma femme ; et me vdcî , le corps plein de vie et Tâme pleine de vengeance !

— Femaud , si vous êtes le frère de ma femme , est*-il îiécessaire de nous tuer?

— En TOUS époosant, elle a retrouvé son honneur; en vous tnant, je retrouve le mien.

Gond» — Si sois, Fernando, de mi esposa hermano^

fil matarnos lot dos es desvario»

FiBN. — Ella cobra su honor cob vuestra manO|

Y yo con vuestra muerte cobro el mio.

— Je n'ai pas offensé Femand Ramirez, mais un honuM qui 8*appehit Pedro Alonzo et qui était tisserand.

— « Voici ma joue ; c'est bien la même que yoiis ayez frappée ; la même sur laquelle Totre main a gravé rofi ense. Est-ce au tisserand que vous Tavfz faite? Le tisserand tous tue. Est-ce la femme du tisserand que vous av«B voolo séduire? Le tisserand vous tue.

— Elle m'a résisté, vous le savez: je ne Tai point séduite.

— Mais vous l'avez voulu , l'outrage est le même (1]. Voici deux épées; battez- vous.

Et il tira de son manteau deux épées. Le fils de Takade et le comte Julien se battirent, et le comte fut frappé à la poitrine.

— C'est fait de moi, s' cri -t-il... Je vais mour i* ; écoute, J'ai porté contre ton père un faux témoignage... Mon père Ta voulu... Pardonne-moi, car tu es chrétien et noble.

— Tu meurs pardonné (2),

Ainsi marche à la vengeance , d'un pas ferme et que rien n'arrête , le fils de l'akade devenu cadavre, puis tisserand, puis salteador. Maria de Luxan ne l'a pas quitté. Sa troupe puissante et nombreuse, ma trese des défilés de Guadarrama,

(i) Al marido se otode pretendiendo»

(2) Perdonado mueres»

80 grossit de toiu les mécontents dont abonde le pays li*ré k la guerre civile et mal gouverné. Le marquis Snero Pelaez, ennemi secret de don Alphonse, roi de Castiile, a survécu à son fis et n'a pas renoncé an projet d'ouvrir aux maures de Gordoue les portes de Madrid et de leur livrer le trône de Castille. Depuis la mort de l'alcade don Bertrand Ramirez, c'est Suero qui gouverne. Les citadelles restent dégarnies; le commandement des troupes ap« partient au marquis Suero, qui oppose des forces insnfii* santés à l'invasion des ennemis de la foi. Parvenus jusqu'à un village voisin des déilés de Giladarrama, ils vont remporter une victoire facile que la défection du marquis a préparée , et déjà une partie des troupes d'Alphonse plient devant les Maures , lorsque la petite armée des bandits de Fernand, sortant de ses repaires, vient prendre part an combat et rend l'avants^e aux chrétiens. Tout cède à ce renfort inattendu; les Arabes^ surpris et cernés, sont mis en pièces; au milieu de la mêlée sanglante, Fernand pousse son cheval vers le marquis :

« Défends-toi, marquis!

— Qui es- lu? Pourquoi tourner contre les chrétiens l'épée qui a vaincu les Maures ?

— Je la tourne contre toi seul. Je suis Fernand Ramirez de Yergas. Dieu m*a laissé la vie, pour que le monde puisse lire la loyauté de mon cœur, le châtiment que tu mérites et rhorrible crime que tu as commis envers mon père.

— Ah! ah! cria le soldat Bermudo, qui chevauchait derrière le marquis ; solde ta dette , marquis : paie le tisserand.

— Paie de ta vie la vie que tu as ôtée à mon père! 11 le frappa au cœur.

. — Je suis mort ! et je confesse la vérité de ce qu'il a dit. o

Si Ton examine cette création compliquée et fongoeiiset il sera impossible de ne pas admirer la fécoekUté de rin- TentioD qui a su lier tous ces événements , les enlacer d*une chaîne étroite, et soumettre TensemUe à une seule idée, à un but, à un mot : vengeance. A travers le bouiUoQ* nement et les détours de ces incidents romanesques et non invraisemblables^ toujours une raison logique et austère aMMrait, déterminant l'action par le caractère et modifiait le caractère par les'-chances. Le héros se défend dans ime ^lise dont il fait sa citadelle. En [Mison, il règne. U devient voleur et commande à des voleurs ; les crises de sa vie le trou* vent toujours au niveau des nécessités du sort On cherche* rait vainement des scènes plus puissantes d*effet et pins ardentes d'éloquence que celle où Téodora le délivre par ua mensonge, et celle où Fernand, après avoir forcé le comte d*épouser Anna, le contraint de se battre et le tue.

S XVIII

Suite des Études sur Âlaroon. — En quoi le théâtre diffère do drame. — Pourquoi le règne du drame est passager. — Le drame de passion et d'action appartient aux nations du midi ; — le drame d'obervation aux nations du Nord. — Rôle de TEspagne. -*- Conclusion.

Gomme étude historique , cet ouvrage est un des drames qui font ressortir de la manière la plus vive, Tidéa ancien du type ibérique. Nous voyons cette inutile énergie

se débattre même au sein de la décadence. Les défauts nationaux sont ceux du soleil et du sol. Accusez l'Afrique Toisine et ces grandes haies d'aloès et de cactus dont Grenade est environnée : accusez le génie qui a semé les temples magnifiques d'ornements extraordinaires et d'accessoires exagérés ou défectueux.

Nous avons essayé d'étudier le développement d'un art dramatique naïf, versant à pleines mains les passions et les incidents; fleurs vigoureuses, qui empruntent toute la sève d'un sol vierge et la font jaillir pure et colorée; fleurs que le soleil , l'air et l'onde fraîche font vivre. Nous les avons admirées ; mais nous ne conseillons pas l'imitation de ces produits; une semblable manifestation de l'art dramatique ne reparaitra jamais sous la même forme.

Il semblerait que l'art dramatique n'ait qu'un moment de vie réelle chez les peuples. La chanson héroïque berce leur enfance; le chant épique signale leur adolescence; et dans la brillante époque d'une jeunesse qui s'avance vers la maturité , le drame éclot et se développe naturellement: il redit la passion dans sa force et dans sa nouveauté. Où est le drame espagnol après les Philippines , le drame français après Louis XIV; le drame anglais après Jacques Téméraire? Les événements peuvent hâter ou retarder de quelques années le développement du génie dramatique; mais une ère vient toujours où la société arrête ses idées sur les relations des hommes entre eux , sur l'emploi et le jeu des passions, sur les limites du droit et du devoir, sur le genre de moralité qu'elle adopte. De là le drame ; expression animée et palpable de la vie humaine, telle qu'elle est conçue et comprise , en tel temps et sous telles conditions. Oreste tue sa mère et obéit au destin. Les héros espagnols frap-

pent une sœur innocente et obéissent au point d'honneur. « Le bon sens pratique de la société française est résamé par Molière. Bientôt on agit dans toutes les directions, on combine de mille façons , mais toujours sous la loi du type national, le petit nombre de passions motrices que Dieu a données à l'homme. Les grands traits s'épuisent ; on essaie les nuances; on tente de renouveler par la réflexion le drame qui est action. C'est l'époque des Euripide (1) et des Voltaire. Enfin, aux derniers moments, quelquefois de courageux et inutiles efforts tentent la régénération de cet art merveilleux et passager. A force de science, d'artifice et de déclamation éloquente , on galvanise le cadavre. Le drame ouvre sa prunelle rougissante, étend ses faibles bras , et cette convulsion simule la vie. Il a poussé des cris violents, et l'on a cru qu'il allait parler; il retombe enfin dans son linceul , abandonné par ses médecins les plus habiles , et livré aux seuls spéculateurs qui ont toujours aimé les résurrections et les miracles.

Il y avait bien plus d'art dramatique en France que de misérables bouts de dumdum éclairant la scène de Shakespeare ou de Caldéron , ou même les misères qui encombraient la scène de Molière, qu'à l'époque où tous les prestiges du décorateur sont venus troubler le théâtre en prétendant les embellir des voluptés intellectuelles de la scène ; alors on a oublié le véritable but des représentations dramatiques.

Le théâtre n'est pas le Drame. Le théâtre sans le drame c'est un mouvement matériel, une multitude de compositions, une armée de chevaux et d'hommes, un jeu bruyant et dispendieux. Comme le théâtre matériel peut se passer de

(1) V. Nos Étimologies similaires à l'Antiquité pour la Bricolage et la Démocratie

drame intelligent , le drame peut exister sans le théâtre ; cette différence n'a été ni assez remarquée ni assez sentie.

Les deux grandes nations septentrionales modernes,
l'Allemagne et l'Angleterre , ont créé des drames (je parle
de chefs-d'œuvre) bien mieux appropriés au philosophe
qu'au spectateur, et faits pour être médités plutôt que
pour être représentés. La noble poésie du Faust de Goethe
s'évanouit sur le théâtre. Jamais le Songe de la mi-août
(Mifteummer's night's dream) n'a pu être compris à la
scène tandis que le Festin de Pierre, ou plutôt le « Gon-
yŷe- » «tatué» de Tirso de Molina (Juan Tellez) a triomphé
sur les théâtres européens. L'Oreste des anciens est
une pièce infiniment meilleure à jouer que le Hamlet de
Shakespeare. Le nord cherche la pensée et non l'action ; il
voit dans la pensée la cause de la pensée, et de cette
cause il étudie les nuances. Non qu'il méprise la passion ,
mais il est toujours prêt à la glacer par l'analyse. Quand
il souffre et quand il saigne , il se regarde et s'entend souf-
frir. C'est là ce qui rend les drames de Shakespeare ,
(des drames qui ne sont pas des drames et où l'action n'est
qu'un prétexte) , si éternellement féconds pour les intel-
ligences méchantes et les âmes rêveuses.

Je ne prétends pas que Shakespeare manque d'action ou de passion ; j'affirme qu'elles ne sont
pour lui que le moyen, non le but ; ce grand homme a souvent négligé l'effet théâtral pour le sa-
lifier à la méditation , à l'observation , aux nuances, à l'analyse, à l'étude infinie du caractère et
des événements humains. Jamais le public assemblé ne le comprendra tout entier. Il n'est pas en
dehors du théâtre ; il est au-dessus.

Chez les espagnols , la conception, toute de passion et d'action, se prête merveilleusement aux
exigences de la

scène. Ils peignent à fresque, ils frappent les sens ; Shakespeare abonde en traits d'une délica-
tesse infinie qui réplique à la représentation matérielle. Les neuf dixièmes du rôle d'Hamlet se
composent de recherches métaphysiques, qui descendent, comme Ta observé Lamb (1), dans les
derniers replis de cette âme solitaire ; Hamlet se dit à lui-même, en face du public, ce que Ton n'ose
dire qu'à Dieu.

, Faites apparaître Hamlet dans le silence du cabinet; qu'il s'y élève comme un fantôme, représentant le mystère ineffable de la vie et des peines humaines ; écoutez chacune de ses paroles; prêtez l'oreille à l'écho de ses douleurs; que chacun de ses vers fasse rêver; qu'après l'avoir lu cent fois, (m le rouvre cent fois à toutes les pages et au hasard. Mais dans le tumulte actif de la scène, que saura-t-on de Hamlet? que sa mère a épousé beaucoup trop tôt , selon lui , le meurtrier de son père , et qu'il en est affligé jusqu'à la folie; c'est là le canevas ^ossier du drame. Quant aux nuances elles s'effacent ; Hamlet et Oreste se confondent Au théâtre deux choses régissent , la passion — et les faits : on s'intéresse à la passion parce qu'elle est de l'homme ; on suit l'enchaînement des faits par curiosité. Philosophie et poésie , méditation et rêverie; tout ce qu'il faudrait étudier pendant des heures et des jours, échappe à cette masse haletante qui partage les émotifs des acteurs et se laisse entraîner par leurs ardentes paroles. L'homme pour méditer s'isole ; dès qu'il s'assemble, il est peuple; peuple, la sensation l'emporte et la réflexion le fuit.

(1) Y. notre Étude de Lamb, les Excentriques anglais*

Il faut donc avouer que le Drame , isolé de la méditation et de l'étude , dans son acception véritable , le drame pur et complet , le drame pour la scène» non pour le penseur, appartient au Midi ; et parmi les nations modernes , c'est incontestablement à l'Espagne qu'il faut attribuer la puissance d'invention la plus énergiquement créatrice.

Le canevas espagnol se retrouve, je l'ai dit, sur tous les théâtres du monde. A Venise, à Rome, à Paris, à Londres, à Saint-Petersbourg, à Vienne, à New-York, Don Juan ou le Cid, le menteur ou le mariage secret y ont des ancêtres de quelques poètes de Madrid se maintiennent obstinément, tant il y a de vie dramatique dans ces inventions. Molière a beaucoup emprunté aux Italiens, aux Espagnols et aux Romains. Shakespeare a mis à profit tous les contes de l'Europe. L'Espagne seule a puisé dans son propre fonds ; au lieu de procéder par assimilation ou par absorption des idées étrangères, elle a développé un génie spécial d'autant plus curieux à observer, qu'il n'appartient pas à quelques hommes de génie, mais à tout un peuple; c'est l'accent naïf et hardi d'une nationalité isolée.

Au premier coup d'œil, Galdéron, Alarcon, Roxas, et Tirso ne font qu'un ; les meilleurs drames espagnols qui du xvi au xvii^e siècle ont coulé de cette source se ressemblent et sont jumeaux. Pour reconnaître l'empreinte des variétés de talent qui les ont dictés, il faut y regarder de fort près ; l'originalité de ces œuvres est celle d'un peuple , non celle d'un homme; le talent spécial du poète s'est comme sacrifié et perdu dans le génie dominant de la masse. Une telle tendance a de la grandeur , et peu de variété ; favorable à l'énergie , non à la profondeur de la création elle

ne nuit surtout à la gloire des poètes , qu'elle ne laisse guère parler en leur propre nom , mais au nom de l'esprit populaire , et qui, dépouillés de leur caractère spécial et isolé, marchent comme une armée de Bardes dramatiques où personne n'est capitaine, où personne n'est soldat : Montalvan, Guillen de Castro (1) , don Juan Tellez , Diamante , ont jeté à flots leur invention , l'éloquence et la verve; leur talent est tout d'instinct, jamais de réflexion.

Si l'accord existait jamais entre la pensée et la passion , si cette harmonie s'est jamais fondue dans un art sublime, un seul peuple, les Grecs, ont trouvé le secret de cette harmonie.

Il y a donc supériorité et perfection relatives du côté de l'art et de la société helléniques. Déjà ce culte ou plutôt cette idolâtrie de l'art grec, idolâtrie bien méritée, et que la France a professée longtemps Nos chefs-d'œuvre conçus dans le même système, sinon placés au même niveau, ne seront

jamais oubliés. Toutefois il y a dans le génie de la Gaule un penchant septentrional assez prononcé pour que nous comprenions aussi l'observation et la philosophie du nord. Malgré notre longue éducation grecque, nous avons accueilli récemment avec faveur ces méditations sur la passion, et ces profonds retours de l'âme sur elle-même, qui selon nous sont essentiellement contraires à la nature du dramatique. Aujourd'hui on nous voit graviter tour à tour vers le nord et vers le midi, vers l'antiquité dominée par la Grèce et le sentiment du beau — et vers le moyen-âge; — situation confuse mêlée d'éclairs et de ténè-

(1) V. p[ro]u[st]a S GORNEILLB et TESPAGNE*

SUR LB DRAMATIS ESPAGNOL. 227

hrei; oA Ponne sait ni oft Tod Ta, id ce cpie fou toit t où il y a pins d'adonîmement que de clartés, plas de cris aigas que de Toix sonores, phû de guides prétendus que d'élèves, pins de médédons que d'esprits qui renient être guidés.

Bans ce chaos d'wie critique smpeadné enm deox la» nés, et se batançant de Tnae à f tutre, noos atons tenté de revenir à laie étndé enete de ce qm était resté vague, in* connu on inexploré dans le théâtre espagnol.

Ce drame, au xm^e siècle, joua le rôle que joue la presse périodique moderne. Il courut l'Europe et le monde, amant la pensée et la passion, de Mexico à Berlin, et de Londres à Lima

Qui décrira tous les voyages de la pensée ? Qui dira les bizarreries de cette action et de cette réaction éternelles ? Elle s'opère sous nos yeux d'une manière extraordinaire. Aujourd'hui un prince kalmouk traduit les poésies de Pamy en langage baskî ; et nos romans modernes obtiennent les honneurs d'une annonce sur les bords du lac Michigan en Amérique, dans ce journal qu'on imprime sur un mouchoir, the Ckillicote Banner : « La bannière de GhOlicote. » Qui sait si la contaⁿon de la pensée ne crée pas de jeunes Richardson au milieu des sauvages Chippaways, et des Pvnny cosaques dans les steppes de la Tartarie ?

An xvii^e « ècle, le théâtre était plus puissant que la Presse ; on ne prévoyait pas qu'un jour la presse à vapeur serait plus f<xté et plus puissante que Sésostris et Gharlemagne. Dans l'atdier sombre de quelque faubourg, ce peiit garçon rachitique, assis sur son escabeau, sous sa lampe fumée, jetant des miffiers de feuiHes blanches sous

le rouleau de la presse mécanique est maintenant plus puissant qu'un empereur ; les milliers de feuilles sorties en un jour de sa petite main débile ont plus d'action que toutes les assemblées délibérantes des deux hémisphères.

Au XYii^e siècle, le drame jouait le rôle de notre presse. En Angleterre et en Espagne le drame recueillait par milliers les inspirations des poètes; amusement populaire, instruisant d'opposition, le drame s'imprⁿait de tous les préjugés victorieux. De là l'innombrable bibliothèque de drames espagnols et anglais depuis 1550 jusqu'en 1650. Tous les événements, tous les souvenirs, toutes les idées, toutes les folies, toutes les espérances, créaient quelque drame nouveau.

Lope et Galdéron agissent sur leur époque comme de brillants journalistes; hardiment, vivement, avec pompe et légèreté ! Vous pouvez vous faire une idée du théâtre espagnol, en vous rappelant Figaro, quant à la partie comique ; le Cid, quant à la partie passionnée ; Rodogune ou Héraclius, quant à l'intérêt des situations. Le résumé du théâtre espagnol se trouve dans ces trois pièces fran-

çaises. Il faut le mouvement de la scène, l'accent des acteurs, la réalité des entrées et des sorties pour bien faire comprendre cette poésie si active et turbulente.

Devez-vous la négliger ou l'oublier ? Un poète doit-il se renfermer dans les formes de drame et de poésie adoptées par ses ancêtres et nées de leurs vieilles mœurs ? L'étude des formes étrangères porte-t-elle atteinte à l'esprit national ? La multitude des idoles entraîne-t-elle le mépris et la chute du culte primitif ? L'investigation des œuvres et du génie qui se sont développés chez les nations de l'Europe moderne, est-elle au danger ?

Non certes ; le philosophe doit porter son regard sur tous les types de la beauté littéraire et les rapporter à un type commun ; il doit distinguer des nuances passagères appartenant aux époques et aux races les mérites réels qui appartiennent à tous les temps, et s'élever ainsi jusqu'à des lois souveraines.

MWWM RILITIFS A ANTONIO PEREZ ET A PBUIPPB H.

Consulter •— Antonio Perei. Cartas y Monoriales. Antonio Perez , par M. Miguet* La Vida y los hechos de Antonio Pères. Znniga, etc.

iv. B. En 1835 je trouvai à la bibliothèque Mazarine plusieurs manuscrits et différentes éditions des lettres et des mémoires de Perez. Ces documents oubliés me parurent d'un intérêt extrême, tant pour l'histoire de nos mœurs que pour celle des mœurs de l'Espagne au XVI^e siècle ; je les lus avec curiosité et je les étudiai avec soin. Étonné des accusations contradictoires et du double plaidoyer d'un premier ministre contre son roi accusé de guet-à-pens — et d'un monarque contre son favori accusé de trahison ; — j'essayai de restituer la vérité des faits et de rétablir par des conjectures le tissu de ce tragique drame.

Plusieurs documents nouveaux découverts trois ans après la publication de mon Essai sur Antonio Perez , documents exposés par M. Mignet dans une monographie avec cette sagacité de déduction philosophique qu'on lui connaît, prouvèrent que les choses avaient eu lieu comme je l'avais indiqué ; — qu'une femme, la princesse d'Eboli était le centre et le pivot réel de cette sanglante intrigue ; — et que mes conjectures, calculées d'après la marche des événements et la pente naturelle des caractères, avaient été conformes à l'histoire»

ANTONIO PEREZ , ESGOVEDO

ET

LA PROMESSE L'HOMME.

<P>V%M^i<^»VI^»%tiW^»%M»%»^»^AV»%»»%»»»»»W»vv»%»»W»»V»<W»%»

SI"

Pourquoi les Espagnols n'ont pas écrit de mémoires. — Ce que c'était qu'Antonio Perez. — Philippe II.

Les espagnols ont écrit peu de mémoires ; la grandeur et l'éclat de l'histoire nationale ont absorbé les [Méritations individuelles. Gonzalve et Gortès, Pizarre et Charles- !^idT, Philippe II et le duc d'Albe, ne se sont ni justifiés ni vantés. Une fierté silencieuse enveloppe leur vie et leur nom En Espagne ^ les gens de lettres eux-mêmes et les artistes, assez enclins à la vanité de tous les peuples, se sont contentés de l'orgueil ; point de Benvenuto Cellini qui s'amuse à sculpter ses vices dans

une phrase l'or ou de bronze, ni de Bassompierre qui nous apprenne [oe tel jour, sur le Pont-au-Change^ telle femme d'orfèvre lui It nn signe d'amour, ni de Jean- Jacques Rousseau invitant »mondeàécouter sa confession personnelle. Obrasynopa" titras ! « Des actions^ dit Corneille, et non pas des paroles ! »

Il y a nn homme en Espagne qui enivre sa vie altère du plus héroïque roman , se battant contre les

23/1 L*ESPAGME EN FRANCE

Turcs, ebarant k mer, ompirant cAtre les Algaiens; il oe songe point à écrire les mémoires de tant d'actimu nobles et extraordinaires. Les jonrs de la maturité venos, ce héros, qui n'a pas un marayédís pour nourrir sa famille, fait un livre de raitteries contre rhâ:olsme; ce livre, qui lui donne du pain et de la gloire, porte le nom de Miguel Cervantes y Saavedra. L'idée ne lui Tient pas de trafiquer de ses aventures, de vendre son passé et de débiter en détail ses exploits. C'est la faute de cet orgueil muet, si les faits nous manquent absolument sur la vie du grand Galdéron, de Gabriel Tellez le satirique et mêoie de ce fécond Lope de Yéga , objet de trop d'admiratioDs modernes. Je pense que les grandeurs altières et exclusives de ce pays ont contribué à sa décadence ; de même certains individus doués de qualités dangereuses, maladroites, odieuses au vulgaire, appellent sur leurs têtes le malheur ou robecurité.

Au milieu de cette littérature épique, exempte de va< nité^ pleine d'orgueil, à demi-ensevelie dans sa fierté, aujourd'hui l'une des moins étudiées parmi toutes celles de l'Europe moderne, et l'une des plus dignes d'étude, on découvre cependant un livre consacré à des mémms portucuiers. Ce ne sont pas les mémoires de Lepez Ayah,dans lesquels il est à peine question de l'auteur. Le livre doot je parle fut écrit à la fin du xvi* siècle, par un ministre de Philippe II son secrétaire d'éut

Des drconstances étranges, un crime, une intrigue d'amour, Fexil, la persécution et la torture lui arrada^eni sa confession. Antonio Ferez, forcé de prendre la ptome, nconta sa vie, non dans un rédt agréable et hieo lié, oaaii sotis formede plaidoyer et sans suite, de fut en France senlem^t qu'il publia ses mémoires, non peur sicisfi

i amour-propre, maispoor se josdfier d'an assassinat et pour I se venger. Chose plus notable encore, cette publication, f précieuse ponr l'histoire politique, tient de près à Tnne • des grandes phases de notre histoire littéraire, comme je le prouverai bientôt.

C'est un très-beau livre sous ces deux rapports. Les . Mémoires ou Relatiom d'Antonio Ferez jettent une vive , clarté sur la cour de Philippe II et sur le mouvement des in< , telligences françaises vers le commencement du xvii* siècle.

Cette clarté est si évidente et tellement singulière, que j Ton s'étonne de l'oubli profond dans lequel le livre et l'an- . tear sont tombés. C'est merveille que cette obscurité aux yeux des gens qui croient encore que les choses de ce monde sont naïves et justes et que le hasard ne s'amuse point à mêler , comme il plaît à sa folie, le grand écheveau des choses humaines. Ferez tua un homme pour obéir à Philippe; Ferez enleva an roi sa maîtresse ; Ferez souleva une province contre Philippe II; il lutta cinq années contre ce roi terrible. Six éditions de son livre parurent à Genève, Paris et Londres ; on en fit des extraits séparés ; on le traâoisit en français ; on en publia les sentences détachées et ézjyherismes tirés de la narration de Ferez, d'abord en espa< j^aol, puis en français et en espagnol, puis en latin, avec ^ose, sans glose, in-8® et m-h^.

Ce fut le premier livre, traduit de l'espagnol, qui eut vite un caractère populaire parmi nous. Tout le monde lisait Perez. Cet immense succès de curiosité et d'admiration occupa les premières années du XVIII^e siècle. L'éloquent exilé avait donné l'impulsion castillane à cet esprit français, que le mélange du français et de l'espagnol fait vibrer, et qui se laisse entraîner avec une confiance de l'écrit et de l'écrit les régions incertaines. alors

236 I*BSPA6NB EN FRANCE

L'Espagne Anne d'Autriche épouse Louis XIII ; tout de suite est Mignol en France (i). Perez, à qui Henri IV avait fait pension, meurt à Paris. On ne pense plus à cet homme, qui tient de citer Philippe II à la barre des nations et des rois et d'ouvrir une nouvelle voie au mouvement rapide des esprits français.

Si Ton ne considère son livre, (auquel il faut joindre ses Lettres latines et espagnoles réimprimées quatre fois et adressées la plupart au comte d'Essex, son ami) » que comme document historique, on ne peut en nier l'importance. L'absence de Mémoires particuliers rend très-obscures dans leurs détails toutes les annales espagnoles. Vous ne commencez à bien comprendre le fond et les idées de la cour d'Espagne qu'après l'accession de la maison de Bourbon, lorsque des plumes étrangères se plaisent à en tracer le portrait bizarre.

Vers la fin du règne de Philippe II, Antonio Perez fit exception. Voici dans Son livre le XVI^e siècle en Espagne; Philippe II tout entier, ses amis, ses maîtresses, son confesseur, le peuple, les grands, l'héroïsme des femmes, les mœurs secrètes de la cour, les sentiments publics, les mouvements des masses. Perez exilé ne craint rien. Point d'inquisition, point d'alcaides. La cour de France le protège, et il se venge. Cette éloquente série de plaidoyers, qui malheureusement s'interrompent, divaguent, se brisent, reprennent leur cours, s'interrompent encore et ne forment pas une chaîne assez ferme, une narration assez complète pour mériter un rang parmi les livres d'histoire ; ce récit, aussi vrai, aussi profond dans son genre que les inexorables Mémoires du duc de Saint-Simon, le Tacite de la France causeuse;

(I) Y. idant haot nos États sur le b. m. i. i. b. b. s. p. a. o. h. i., l'Alaroon»

nous présentent Philipe II sous les couleurs les plus vraies et les plus laideuses. Vous écoutez ce roi, tous le voyez, nous le savez ; vous avez lu ses lettres, ses billets confidentiels, voici ses paroles et jusqu'à ses gestes.

L'état est belle ; c'est le sublime de la peur. On pénètre avec Perez au fond de cette caverne, règne d'un lâche. Philippe II tremble toujours, soupçonne sans cesse, fait tuer ceux qu'il craint, livre aux tribunaux ses séides, et se place, dans les Mémoires de Perez, comme un caractère si complet et si sanglant, qu'on regrette, avec le ministre espagnol, le Tacite qu'il a manqué à ce Tibère. Il joue, dans le drame que nous allons développer, un rôle plus significatif que dans le Don Carlos de Schiller. Sa lâcheté inexorable y frappe maîtresse, rival, ennemi, bourreau, et en même temps les libertés d'une province, tout cela d'un coup.

La victime principale de Philippe dans cette affaire, c'est Perez. Il n'a pas voulu écrire l'histoire, et n'a été attentif qu'à se justifier. Ses plaidoyers vengeurs, imprimés hors d'Espagne, en France, réimprimés à Genève, traduits par un ou deux écrivains, Dalibray, ont exercé une influence rapide et surtout littéraire. On détache de l'œuvre d'Autolion Perez, suivant la pédantesque coutume de ce temps, les sentences et les aphorismes que le conseiller d'État y avait semés. Publiés en espagnol à

Paris, traduits, commentés et abrégés, ils émurent singulièrement les âmes Intéressées par la destinée d'Antonio et frappées de l'éuer-

(!) Un écrivain espagnol récent, qui s'est occupé de Perez après nous 9 nous a reproché sérieusement et a blâmé comme trop sévère son jugement sur Philippe II. Il nous est impossible de revenir sur son opinion que nous avons exprimée et de ne pas regarder Philippe II : « le Tibère de la Monarchie Espagnole.

298 L'ESPAGNE W FRANCE

« la gravité pesante de la laconique pompeuse qui se révélait pour la première fois chez nous. C'était chose inconnue et de saveur nouvelle*

Une certaine gravité orientale y respirait. Elle eût vu la facilité de nos esprits et ce don particulier d'imitation intelligente, qui est le bon côté de la mobilité nationale, Courtisans et gens de robe admirèrent à l'environ ces Maîtres de l'État sentencieuses leçons données par un homme que de longs malheurs et l'expérience des grandes affaires avaient éprouvé. Si vous joignez aux Relations, les carias et Aforismes d'Antonio Perez, les préceptes solennels de Baltazar Gracian, que Balzac imita de si près, les Proverbes des castillans traduits deux ans plus tard par Alaxini Oudin, et les Contes et Nouvelles de Marie de Zayas, vous verrez poindre ainsi chez nous, de 1602 à 1630, le premier rayon du génie corrélien; vous saisissez à la source le premier flot de cette inondation espagnole, dont le reflux Perez fut évidemment l'initiateur, dont Corneille fut Dieu, que la régence espagnole d'Anne d'Autriche fit dominer jusqu'en 1650, et qui alla se perdre, non sans laisser des traces énergiques de son passage, sous le trône Louis XIV, et parmi la grande forêt de talents achevés abritaient et couronnaient ce trône.

Avant d'expliquer la valeur littéraire de l'œuvre et son influence, racontons l'histoire d'Antonio Perez.

ET M. ITAUB. 839

l'énigme et l'histoire d'Antonio Perez. — La princesse d'Eboli. — > Le

meurtre

Antonio Perez, appartenant à une grande famille de l'Ontario de Aréza, petit-fils d'un secrétaire de l'Inquisition, fils de Gonzalo Perez, secrétaire d'État de Charles-Quint, fut présenté à Philippe II par le Prudhomme, ainsi que les théologiens à temps le qualifiaient, conciliait l'usage et l'abus de l'usage des voluptés, la pratique des affaires les plus compliquées, les desseins les plus cachés et les plus ambitieux, l'emploi de tous les crimes utiles et la dévotion la plus superstitieuse. A peine Antonio eut-il mis le pied à la cour, les faveurs du roi l'accablèrent. Secrétaire d'État à 25 ans, x)tonotaire de Sicile, recevant en outre de la caisse royale la pension de 12,000 et une autre de 8,000 ducats, il explique point dans ses Mémoires la cause de cette rapide et extraordinaire élévation; il est facile de suppléer son silence.

La princesse d'Eboli avait inspiré au roi une passion, et Ruy-Gomez son mari était trop habile pour être pas aveugle. Protectrice d'Antonio Perez, dont Jeunesse, le talent et l'amour avaient touché son cœur, elle dominait à la fois Philippe II par son ascendant personnel et par son mari complaisant et par le secret.

l'espagnm  en frange

cr taire du monarque, dévoué à ses intérêts et épris de sa beauté.  Ue était ainsi l'épouse nominale de Ruy-Gomez, la ma trese aimée d'Antonio et la favorite intéressée de Philippe. Au milieu de ses desseins tragiques et de ses intrigues gigantesques, ce roi terrible était triplement dupe. D'une part, une femme belle et qu'il aimait; d'une autre, cet époux courtisan qui fermait les yeux sur l'adultère; enfin, Antonio Ferez, confident de Tamourdu roi et amant heureux de la princesse, formaient autour de Philippe, trois fois trompé, le voile le plus épais et le plus dramatiquement tissé que Ton puisse imaginer.

Philippe II ne se doutait pas qu'on le jouait; il portait ses soupçons ailleurs. Don Juan d'Autriche, son frère bâtard, l'effrayait beaucoup. Il suivait d'un œil ombrageux l'ambition guerrière de ce jeune homme, qui n'avait voulu subir ni l'obscurité d'un cloître, ni la vie efféminée de la cour. Chaque des victoires de don Juan ajoutait à sa sob épouvante, et il augmentait sans cesse le nombre des échecs autour de don Juan. Ces derniers, dont plusieurs dépêches sont conservées dans les Mémoires de Ferez, s'adressaient directement au jeune secrétaire d'état, qui se contentait de tromper son maître dans une intrigue amoureuse, et compensait, par une fidélité et un zèle à toute épreuve, sa trahison domestique; leurs lettres chiff es, qu'un  ccl siastique transcrivait en caractères ordinaires, étaient commentées par Antonio et le roi; cet  ccl siastique se nommait Escobar. Il est curieux de voir l'Escobar de cal engagé dans toutes ces affaires tortueuses, et chez Philippe II de déchiffrer les dépêches de ses espions. Groupes ces cinq figures: Escobar, Philippe II, la c esse, Ruy-Gomez, le secrétaire amoureux, vous composez un tableau sans pareil.

ET EN ITALIE. 211

Tandis que don Juan remportait au loin des victoires, les hommes placés près de lui par Philippe II, à titre de conseillers intimes, étaient pour le monarque (on le pense bien) l'objet d'une choix spécial et d'une attention inquiète. La moindre préférence de leur part, apparente ou réelle, en faveur de don Jo o, déterminait leur rappel. Ainsi don Juan de Soto fut remplacé par Escovedo, son ennemi. Celui-ci, homme d h , ayant de grands appuis à la cour, avait dénoncé Soto comme trop fidèle au héros de L pante. Sous cette apparence de dévouement envers Philippe II, Escovedo  sperait faire marcher rapidement sa fortune, tromper les ombrages éternels du frère couronné et servir activement les intérêts du frère bâtard. Il pr suma trop. Pendant qu'il jouait auprès de Philippe le rôle d'espion de son frère, et auprès de don Juan celui de conseiller loyal, Philippe, aidé du révérend Escobaret de Perez, lisait, dans le cabinet de T ranjuez, les messages secrets qu'Escovedo envoyait à la cour de Rome et au duc de Guise, sollicités l'un et l'autre en faveur de don Juan contre Philippe.

On n'éclata point en reproches; on ne prévint pas Escovedo. Seulement on le fit venir à Madrid, où on le retint sous divers prétextes et où le roi l'accueillit bien, sans lui permettre de retourner près de don Juan. Escovedo s'étonna d'abord; puis il comprit le sort qui lui était réservé; se mettant à observer de très près la cour et les hommes qui l'environnaient, il découvrit sans peine l'intimité du secrétaire d'état et de la favorite. Cette découverte le rassura. Il y vit une chance de salut et une arme puissante: S.  spera enchaîner à lui par la terreur le secrétaire particulier, l'homme le plus influent du royaume.

Mais dans ce même instant Antonio Perez recevait deux

confidences contraires et se troufvit chargé de singulièrement opposées.

Escoï^edo lui disait d* une part ; n Vous trompes le roi, je le sais. La princesse vous aime et vous l'aimez ; j'en ai en main les preuves. Ainsi je vous tiens à ma merci. Ménagez-m et je vous épargnerai. Défendez-moi contre m€8 ennemis, je serai votre ami. » D*autre part, Philippe II, décidé à M défaire d'Escovedo sans bruit et sans éclat, sinjuycio y m précéder prison , disait à Ferez : « Yons ferez tuer cet homme, par qui et quand vous voudrez, poarva qmce soit en secret, — Je Tordonne. »

En effet au détour d'une rue, le soir, Escovedo hi frappé de coups de poignard, et périt. Les assassins, gagés par Ferez, soldés par Philippe, l'avaient frappé à mort

Cette action atroce , « dont le code absolu de l'obéi»* sance envers le roi me faisait un devoir , dit Pères , mais que Dieu vengea, » — Antonio la paya des cdamités de toute sa vie I Celui-ci , dans ses Mémoires imprimés, coih venant qu'il a fait le meurtre, et l'avouant sans repentir et san*scrupules, l'impute tout entier à son maître, qui seoly avait intérêt. «Gela n'est pas exact Escovedo ttfé débarrassait Ferez d*un observateur trop clairvoyant et d'un ennemi trop dangereux ; l'instrument prétendu aveugle dea vengeancM royales était aussi l'artisan de sa propre sécurité. Pour juger avec une équité entière cette obéissance sanglante de Ferez, il faut envisager la situation qu'il s'était créée ; les menai» d'Escovedo, son habileté et son audace, la connaissann que le jeune secrétaire avait acquise du caractère de Phi-f lippe, les bruits qui s'étaient déjà répandas sur la liaifloa de la favorite et du secrétaire d'État, enfin toutes les terreurs et tout le danger du moment, l'autorité de Tordre

royal auquel nul ne résistait, et la ruine menaçante et pro^ chaîne de la princesse et d* Antonio.

' Le meuilre d*Escotedo^ qui semblait mettre Ferez à l'abri de tout danger, précipita cette ruine. La famiUe du ffort 8*émat, et la curiosité publique chercha quds étaient ceux à qui la mort de l*homme assassiné pouvait être de ^dque arantage. On se rappela les railleries dont Esco- ?edo ne s'était pas fait faute sur les amours du secrétaire rt de la fkvorite. L'o(Hnion accusa ces deux personnes. Les wpioDS du roi lui rapportèrent ces bruits. Alors la situation de Ferez changea tout-à-coup. Les soupçons de Fhi-^ lippe s'allumant au témoignage des espions et du bruit publie, il reconnut la triple fraude dont sa maîtI*esse, son confident et son courtisan Tavaient investi. Ces trois per-> sonnes qu'il fallait perdre* possédaient tant de secrets royaux, qu'on ne pouvait les perdre à la fois et tout -à-coup. Philippe attendit; et, de tous ces personnages, si passionnés, si fourbes, si ardens, si redoutables, il n'était pas le moins embarrassé.

Le fils et la venv« du mort lui demandaient vengeance ; Ferez lui demandait protection contre ses accusateurs ; la princesse calomniée exigeait satisfaction. Les Escovedo voulaient qu'on leur permît de traîner le meurtrier en justice; Antonio Ferez accusé rappelait à Philippe que le meurtrier c'était le roi; et la favorite ne comprenait point la froideur et la haine qui succédaient à tant d'amour. Aux lettres suppliantes de Ferez, Philippe répondait par des billets équivoques, qui témoignaient de son embarras. « J'espère que cela n'ira pas plus loin... J'espère que tout flt»ira bien.». En attendant, preneit garde à vous, » Toutes ces iettt^ originales de Philippe le caractérisent profondémea%f el r<m 4olt lés ranger parmi les plus curieux monu*

2liu L*ESPAGNE EN RRANGE

ments de Thistoire moderne. 11 faut voir avec qaeOe patience infinie le roi prépare sa yengeaace, n'opposant rien à la princesse qae de la froideur, ni à Antonio Ferez que des paroles énigmatiques et de rembarras, engageant Ym et Tautre à se taire, paraissant Tuloir les réconcilier avec leurs en-

nemis, se tirant, à force de ruses, du pas diffidle dans lequel il était engagé ; employant, pour la conduite de toute cette intrigue, son confesseur Fray Diego de Ghaves, celui-là même qui mena don Carlos à la mort ; et finissant par jeter Taltière favorite qui Tavait trompé dans une forteresse, et Antonio Ferez en prison. La prison de Ferez ne fut point cruelle ; Philippe avait trop de prudence pour irriter ce maître d'un secret redoutable. Le roi semblait céder aux obsessions des Escovedo.

Tout laissait croire au secrétaire-d'État que le roi satisfaisait aux nécessités d'une situation malheureuse voulait détourner, en la servant à demi, la colère de la famille offensée. La charge d'Antonio lui était conservée ; ses amis lui rendaient visite; on le gardait seulement à vue dans sa maison. Fendant huit mois les choses se passèrent ainsi.

S ni.

Procès d'Antonio Ferez. — Sa fuite.

Au moieu de cette mansuétude apparente, on instruisait sans bruit un procès contre Ferez, procès tout-à-fait étranger à l'accusation de meurtre^ et rdatif à d'autres faits de na-

ture fort légère, détournés de leur vrai sens, transformés en crimes d*État, et frappés de condamnations pécuniaires et corporelles, sans aucun rapport avec le peu de gravité des charges. Philippe II tuait son adversaire avec la plus grande douceur ; il le saignait à blanc, sans paraître seulement le toucher, en lui ouvant la plus petite veine du monde. Antonio s'en aperçut; il éleva la voix; on resserra sa prison; il s'enfuit, prit asile dans une église : on l'en artiacha. Sa femme, alors eûceinte, fut jetée dans un cachot Pour achever de le vaincre, on lui fit subir la torture. Dans ce même instant, le roi, par un petit billet, lui mandait encore d'avoir courage, qu'on ne l'abandonnerait pas, que tout irait mieux, et que surtout il se gardât bien d'avouer* qu'Escovedo avait été tué par son ordre. Mais le plus aveugle eût^puvert les yeux sur les intentions de Phi^ lippe. Antonio déclara aux gens qui le torturaient, qu'il avait commandé le meurtrot mais cela par ordre exprès du roi, qu'il en possédait ^core les preuves; que plus de cent lettres du roi à lui et de lui au roi, toutes apostillées et commentées par ce dernier, étaient demeurées en sa possession ; que le vénérable Escobar qui avait déchiffré les lettres d'Escovedo le savait aussi , et qu'il invoquait en faveur de sa véracité, en faveur d'une confession involon-* taire enfin arrachée par tant de douleurs le jugement de Dieu et des hommes.

Il eût été absurde d'attendre plus longtemps les résultats de l'indulgence royale. Dona Juana GoëUo, sa femme, qui montra pendant toutes les persécutions de son mari une constance héroïque, le fait évader de la prison. Un ami^ Gil de Mesa, lui fraie la route.

A neuf heures du soir, il rencontre les alguazils dans la rue, cause avec eux et n'est pas reconnu. Enfin, il atteint

346 L*ESPA6IfE CN FRANCE

kg froatières de TÀragon» pays libre encore mm& Tavlonté monarchiqSe, et dont le premier privilège soumet le m loi-roême à rautorité dei lois locales. Pendant que les portes de Saragosse s'ouvraient à loi et lui offraient on asile, on précipitait dans iin cachot sa fille, ses enfants en bas-âge et sa femme grosse de boit mois. Malgré sa dis* simulation habituelle, Philippe il laissait voir une inquiétude farouche. Il n'avait pu tuer ni Ferez, ni son {Hxicès^ ni le secret, ni le maître du secret Son fou en titre d'office^ s'écria comme il se mettait à table ;

«I Pourquoi êtes-vous si triste, père? Antonio Perez s'est sauvé; tout le monde s'en réjouit, réjouissez-vous donc! »

Le roi essaya tour-à-tour de l'indulgence et de la cruauté; il fit relâcher, pendant quelques jours, dona Juana et dona Gregoria, femme et fille de Perez. Il faut lire, dans l'éloquente narration de Perez, les scènes héroïques, d'une profondeur et d'une énergie plus que tragiques qui se passèrent entre ces femmes et les persécuteurs d'Antonio.

Dona Maria avait quelques parentes religieuses dans le couvent des dominicaines à Madrid; elle savait que le confesseur du roi, l'un des principaux instigateurs de la persécution, Fray Diego de Chaves devait s'y rendre un certain jour, et elle l'y attendait. Comme il passait devant le maître-autel de l'église, elle l'arrêta, lui rappela la prière qu'il lui avait souvent donnée de sauver Perez, lui demanda justice à grands cris et lui représenta l'atrocité et la injustice dont son mari était victime, mais il était sourd, dit Antonio » car son âme était sourde. » -*» Alors, voyant le saint-sacrement sur l'autel, et se tournant vers lui : « Dieu, dit-elle, qui entends tout et qui vois tout, je te demande justice de cet homme, justice de cette iniquité.

ET EN ITALIE. 287

justice et témoignage en ma faveur ! % Le prêtre resta pâlissant, comme frappé de la foudre ; et, après quelques moments de stupeur, il s'écria : « Qu'on fasse venir la mère prieure et les principales personnes du couvent, qu'elles viennent toutes, et qu'on t'appelle. » Quand elles furent toutes, on s'approcha de la grille du chœur, et le prêtre protesta devant elles des effets qu'il avait tentés au profit du roi » de ses bons sentiments pour Perez, et de l'impuissance où il était de contraindre la volonté royale. « Mais (c'est Antonio qui parle) il n'y a tels maîtres au monde que la douleur et la fidélité. Juana répondit au confesseur : « Ce que vous pouvez, je vais vous le dire : refuser l'absolution au roi et rentrer dans votre cellule jusqu'à ce que Dieu fasse justice. Vous serez là plus grand que vous n'êtes ici. Vous êtes confesseur, le roi coupable, moi offensée ; je vous dis, bien qu'il ait la couronne sur la tête, que vous êtes plus puissant que lui ! »

Le confesseur se tut.

Telles sont les paroles même d'Antonio Perez, dont toute l'É narration est empreinte de cette énergique grandeur.

Si V.

L'insurrection de Saragosse est fomentée par Antonio Perez.

Perez avait bien deviné que le peuple aragonais, jaloux de sa liberté, mécontent de Philippe, défendrait au prix de son sang la vie de l'homme qui venait lui demander pro-

218 L'ESPAGNE EN RÉVOLUTION

tection. Philippe et ses ministres ourdirent plusieurs intrigues nouvelles pour détacher de Perez ses nombreux protecteurs et ce fut en vain ; témoins subornés, argent répandu, diplomates mis en campagne, ne firent qu'aggraver les esprits ; bientôt Antonio Perez devient le véritable chef de la population soulevée. L'inquisition voulut servir les intérêts du roi, et s'emparer de Perez. On transféra le captif dans le vieux palais des rois maures, l'Aljufara, devenu son palais ; les insurgés entassèrent des monceaux de laine autour de l'Aljufara que le peuple menace de brûler si on ne lui rend Antonio Perez.

Il fut l'amené en triomphe dans sa maison, et tous les citoyens s'armèrent en faveur de la justice et de Texilé. On avait confisqué ses domaines et ses revenus; il fut nooiri par le peuple; « une fruitière dont la robe, dit-il, avait des reprises que de trame, et qui avait plus d'enfants que sa robe de reprises, vendait ses pommes et ses oranges à demi pas de ma maison ; elle m'apportait tous les jours un panier de fruits, et je fus très-étonné de trouver un beau matin, sous les fruits, dix réaux, les seuls sans doute qu'elle possédât. »

Les alcades mis en fuite ou tués, le vice-roi forcé de subir la loi populaire, les portes et les remparts gardés par les jeunes gens ne laissaient plus au roi d'autre moyen d'étouffer la révolte, que de faire marcher une armée; Ferez monta à cheval avec son fidèle ami Gilde Mesa, et se retira, comme disent les Espagnols, « sur la montagne. » Il reparut ensuite à Saragosse ; mais bientôt, l'armée de Philippe s'approchant, il fallut qu'une seconde fois Ferez et son ami allassent vivre à l'abri dans les chers voisins.

De là, il passa en France, séjourna quelque temps

ET EN ITALIE. 289

à Pau, où Catherine de Bourbon l'accueillit fort bien, et alla trouver Henri IV qui goûta sa conversation ; son espérance et son expérience et lui assura une pension. Il voyagea ensuite en Angleterre, obtint la protection d'Elisabeth et l'amitié du comte d'Essex, et passa le reste de sa vie à Paris, occupé à rédiger et à publier les mémoires, curieux à plus d'un titre, qui obtinrent le succès populaire dont nous avons parlé. Il se vengeait ainsi du monarque espagnol, qui voulut trois fois le faire assassiner, et qui n'y réussit pas; la première de ses tentatives est fort singulière dans ses détails:

«Une Béarnaise, dit Ferez, belle, galante, hardie, reçut du roi d'Espagne dix mille écus et six chevaux magnifiques pour qu'elle attirât chez elle le fugitif et le remit entre les mains des envoyés de Philippe ; elle promit tout; mais son bon naturel l'emportant sur les offres du roi, et l'amour qu'elle eut à l'intérêt ce que L'or est au eut* yre lui donnant un conseil favorable à l'exilé, elle déconseilla à Ferez lui-même le complot dont on lui avait confié l'exécution. »

Deux assassins, convaincus pour le même fait, furent pendus à Londres; et un ancien ennemi de Ferez, un homme nommé De Mur y Finilla, se chargea plus tard de cet office atroce pour satisfaire sa vengeance. Il fut roué à Paris, comme le rapporte l'Étoile dans son journal. « Le vendredi 19 janvier 1566, fut roué un Espagnol en la place de Grève de Paris, atteint et convaincu d'avoir voulu tuer don Antonio Ferez, secrétaire du roi d'Espagne, qui dès-longtemps suivait la cour, étant venu de sa Majesté pour lui avoir découvert plusieurs conseils et menées du roi d'Espagne contre sa personne et son état — Lorsqu'on lui donna la géhenne » on lui

250 L'ÉPIQUE FLEUR

trouva six doublons dans un coin de ses chausses, dont il y eut procès entre M. Ruyter et le bourreau, à qui les aurait, soutenant l'un et l'autre que le dit argent leur appartenait. »

Influence littéraire exercée par les mémoires d'Antônio Pereira.

Telle fut Térence et aventureuse vie, qui » racontés avec une verve pleine de force et une éloquence peu réglée, mais naturelle et ardente, produisit en France une sensation aujourd'hui effacée. Elle fut très-réelle, comme le prouvent les nombreuses éditions, les extraits et les traductions dont nous avons parlé. Pons a mal coordonné ses Mémoires; la finesse, le sens politique, la

connaissances du monde et du cœur y abondent néanmoins. Balzac, qui ne cite jamais les auteurs dont il dérobe les pensées, M a emprunté plus d'un axiome. Quelques-unes de ses meilleures se retiennent dans l'airain puissant de Corneille. La publication de ses Œuvres et la traduction détestable de Balthus précédèrent et annoncèrent la fusion des deux langues espagnole et française qui s'opéra au commencement du XVIII^e siècle.

On n'avait pas encore songé, en 1580, à imiter l'Espagne intellectuelle. Au XVI^e siècle, elle dominait l'Europe universelle ; Chacun avait des mains de la fortune des empiristes dans le Nouveau-Monde, mais

ET EN ITALIE. 351

soixante-dix guerres à son avantage, remportait quarante victoires glorieuses, étouffait les révoltes d'Allemagne chassait les trois cent mille Turcs qui assiégeaient Vienne et les deux cent seize mille hommes de Barberousse, pour aller finir par fabriquer des cages et des horloges dans une cellule. L'imitation étrangère ne s'attache à un peuple de miniature qu'après son triomphe politique; nous eûmes des Balzac et des Corneille au moment où l'Espagne, malgré les efforts de Philippe II, s'affaissa sur elle-même. Ce fut alors que le banni, le meurtrier, le secrétaire d'État Ferez, écrivit sa défense et fit pénétrer chez nous le premier jet de l'influence espagnole.

Le commencement des influences, le premier moment de leur apparition et de leur pouvoir est difficile à observer. Elles s'insinuent par des fissures minimes et inaperçues. Les grandes causes éclatent au loin par des événements qui remuent ce monde, par les révolutions des empires et les chocs de la civilisation; mais des circonstances délicates et facilement oubliées amènent ce résultat définitif et décident ce l'on peut nommer l'inoculation intellectuelle des peuples. Au moment où l'Europe admettait Louis XI et tremblait devant lui, elle n'imitait encore ni Boileau, ni Racine ; cependant une belle duchesse qui a sifflé Louis XIV tient, dans un petit coin de Londres, une auberge française que Saint-Evremond dirige; c'est là le foyer français de l'Angleterre nouvelle, c'est la source première qui alimentera un jour toute la littérature britannique, laquelle deviendra plus qu'à demi-française sous les règnes de Charles II, de Guillaume et d'Anne. Le génie de Shakespeare vrepille alors ses ailes et refoule ses rayons; l'esprit délicat de Saint-Evremond et le sévère esprit de Boileau planent sur la littérature anglaise du XVIII^e siècle;

252 L'ESPAGNE EN FRANCE

Europe pour l'expression Pope et Addison, intelligibles qui sympathisent avec celles de Gassendi, de Fontenelle et de Fontenelle.

Notre littérature, nous l'avons dit souvent (1), «*ne peut jamais perdre son caractère propre, a subi la loi inévitable*» la loi féconde des assimilations, des influences, des alliances et des imitations..

Sa sève caustique et raisonneuse s'est enrichie par le procédé de greffe savante qui rajeunit et propage les civilisations. Elle a été italienne, grecque, espagnole et latine. Les événements auxquels se rattachent ces révolutions littéraires sont curieux à étudier ; cette élongation est autant de difficultés que d'attrait. Il en est de graves et d'apparentes sur lesquels personne ne se trompe, et qui iraient tous les yeux. Ainsi , l'influence italienne qui date de l'ISO et se propage en France à travers le XVI^e siècle tout entier est évidemment des guerres de Charles V et de Louis XII en Italie. L'histoire de cette influence n'a pas été écrite, et ses matériaux les plus curieux se trouvent enfouis dans le petit pamphlet de Bismarck sur le langage français judaïsé, dans les poésies de Marot, dans les lettres et documents en prose de quelques membres de la célèbre pléiade.

L'introduction de la sève espagnole, inoculation peu conforme à notre génie; ce mélange de pompe sonore^ de circonlocutions hasardées, d'ornements prétentieux, de sentences gourmées, d'inventions fortes et de pensées énergiques, que l'on voit surgir dès le règne de Henri IV et qô se développe magnifiquement avec Pierre Corneille, potf traverser lea rodcmiontades de Cyrano et les lEacéties de

. (i) V. nos Étuihss SDR L^AifTiQviTé^ (Vues fl^érales.)

ET EN ITâUE* 25S

Seamm', n*a pis mie généalogie aasn fodle h dédnire et à analyser. MsAerbe et Desportes De sont pas encore impré-' gnés de cette saveur castillane; chez Montaigne, on n'en. tnmTe pas la mcÂndre trace. Sons Àmie d'Antriche et sa régence, on vmt le cardinal de Richelieu, H'''* de Motteville, Saint-Amand et Cyraio écrire èspagnolesfuemenL A. peine Lonis XIY règne^t*il, la Grèce domine et corrige les grâces prétentieuses et mignardes de l'Italie et le Inia altier des castillans. Ce dermer disparaît tout-à-conp, sans que Fon^che par quelle Yoie il s'est introduit ni comment il s'est éclipsé.

J'ai dit que Ferez, dont Tâoqnence est précisément celle de Corneille, a? ait eu grande part à ce môuTement L'influence espagnole n'a certes pas été créée par Antonio Ferez, mais elle a été importée en France par lui, par ce meurtre si dramatique, par ce tissu de fourberies et de violences ^e Ferez rac(mtait k nos ancêtres et que nous avons redit tout-à-l'heur^ d'après lui. Lé bannissement d'Antonio a donc été \ accident n^ej5atre qui devait greffer le génie de TEspagne sur celui de la France.

SVI

Qu^ renforts unisseiit Fîûstdre littéraire à ràbtoire poUUque.

GeaxHd penseront que je foid Thistoire Uttéraire beauconp trop romanesque, ceuX'-là jugeront que je fais le roman trq) littéraire. Je convoquerai les uns et les autres, et jenepoiarrai m'empêcher de leur dire :

« La synthèse littéraire vous déplaît; je pense que tous

i5k t'ESVXGfiU: EH FBANCE

a? es snuul tort. Youi» y\oyelJa coQtaûoii qui hrtmiik tout ; j*y yoM l'ordre qui compare tout. Je ne puis adopter Hdée généraleineDt régaante au xix* siècle et née du scep*tieinne do x?ui% que tout est faux et que tout est vrai, selon le tkre de la comédie espagnole : todû es veréai y tâdo mên-tire* Une autre idée fausse et qui a Été grandissant depuis cent>-cittquante années , est edie-ci i — que , peer arriter à la -connaissance approfondie des objets, il s*agit seulement de les isoler ; que Tétnde se concentre dans IV nalyse : qu'il s'agit de séparer et non de comparer; enfiOi que les seuls instruments au moyen desquels on déconfie la Vérité, s'il y en a.une , sont la loupe et le scalpel. Cette souveraiK erreur est mattr^ae et mère de cpaelqnes mtt* Mers d'erreurs.

«Je pense tout an rebours, qu'A y a une vérité, umqM etgrmide, en litftértfure connne en morale^et que l'eaMnos de cette Tenté réside dans les r^iports des (dijelf entre eux, non dans les

objets isolés. Vous avez fait, ô modernes apostrophes, des histoires des mathématiques, en dehors des arts et du commerce. Vous avez écrit sur la musique isolée de la poésie et de la religion. Vous avez écrit des pages sans fin sur les annales littéraires en dehors de la politique et du mouvement des nations. Pour analyser une fleur, arrachée, du sol, privée du soleil, découpée dans ses dernières fibres.

Vous êtes descendus jusque dans les extrêmes résultats de la décomposition qui ne vous a pas appris grand-chose, et de l'isolement qui n'a pu vous révéler que les secrets de la mort. Alors les esprits justes qui sont les grands esprits, ont reconnu qu'ils tombaient dans des profondeurs sans issue et sans fin, qu'ils se réfongeaient dans un point où la vérité n'est plus que qu'ils coexistent

raient risqué de ne rien connaître en ne comparant rien, et que la science des rapports, la grande harmonie universelle, clé magique de tout ce qui est vie, amour, force et avenir, manquait à la science contemporaine. Les études exactes ramènent à cette vérité les vastes et sévères intelligences de Laplace et de Guvier. La même vérité éclaira Schlegel, Goethe, Carlyle. »

En France, d'excellents et rares esprits, au lieu de gravir péniblement et résolument ces Alpes délicieuses et charmantes qui mènent à la vérité littéraire, ont fait le coup de finis dans les halliers comme des bandoleros et des guérillas. Ce résultat d'une lutte universelle, déplorable copie de la lutte politique nuit à la vérité comme à Tartare est beau de discuter et de combattre ; il est encore plus beau de créer. L'escrime est chose fort estimable et qui met en relief l'adresse et la vigueur ; mais se diriger vers un but et l'atteindre est un plus digne objet de l'énergie humaine. Grâces donc et comparez, les uns aux autres les créations antiques pour en saisir le sens, ce qui est encore une création. Étudiez les rapports et les influences qui ont croisé, dans tous les siècles, le tissu de la civilisation.

C'est mieux que l'histoire littéraire ; c'est l'histoire de l'effort humain. Il y a dans le cours éternel de l'intelligence, quelque chose de vivant et de lumineux qui manque à beaucoup de savants ouvrages. Chaque œuvre est un flot, et chacune des vagues concourt à la majestueuse unité qui s'avance sous l'œil de Dieu, reflétant le ciel et les rivages.

INFLUENCÉ ESPAGNOLE-ITALIENNE

E del poeta il fin la maraviglia (Le poète n'a pas d'autre but que d'étonner).

GUINATISTA HAMIHO.

sur l'oiseille naïf de l'Utah « Triomphant de l'Urino.

Le 12 juin 1629 on cavalier fort maigre entra dans la ville de Naples. Autour de lui bondissaient des lazzaroni noirs et haletants qui semaient les roses de Pœstum sous les pas de son coursier. Accompagné par des gentilshommes à pied qui, le chapeau à la main, le front nu sous l'ardent soleil, encourageaient l'ivresse populaire, il s'arrêtait fréquemment sous les balcons, d'où tombaient sur sa face ridée une pluie de fleurs, mille bénédictions confuses et mille éclairs enthousiastes lancés par des regards espagnols et napolitains. Quel triomphateur fut jamais ridicule ? Gelai-ci avait près de six pieds de haut, la mine longue et hâve, le cheveu rare et ébouriffé, l'œil distrait et égaré, le menton pointu « le nez petit, le teint plombé, la taille excessive, et d'ailleurs » les jambes duies forjées

260 L*ESPAGNE EN FRANCE.

et d'une dioiensoiii très-menus. Ce long cavalier vêtu d'habits magnifiques assez mal ajustés, et qui portait une grande chaîne d'or pendue à son cou, saluait à droite et à gauche, d'un air content et distrair , pendant que les baise-mains lui arrivaient de toïïtes parts , du fond des carrosses , da porche des églises et du sommet des terrasses.

Le cheval du triomphateur était précédé par un jeune homme qui déployait en l'agitant un étendard de pourpre sur lequel brillaient sous le soleil ces mots brodés en or :

AL NOME DEL CAVALIER GIO BAPTISTA SCARINO (i)

MARE D*INCOMPARABLE DOTTRINA,

DI FECONDA ERUDIZIONE.

ANIMA DELLA PQESIA, SPiRITO

DECORO DEL LAURO , GLORIA DI NAPOU

DEGLI OZIOSI CIGNI PRENQPE MERIUSSIMO,

DELL* ITAUGHfi MUSE APOLLO NON FAVOLOSO ,

(i) Et non Mariiii. Cette transformation du nom propre de Jf«rino est répétée par tous les biographes et les critiques modenés qai se sont occupés de lui. Afanito, en se donnant la finale i, confondait ainsi sa fiimille roturière arec les famlUes nobles, qui le droit de prendre cette tarminai-soo tedleotif e»

MÂRINO. 261

PIGGIOLO TRIBUTO DI POVERO RIVOLI

DONATO FAGIUTI

DEBITABfENTE DONA E MERITAMENTE

CONSEGRA (!]•

Le seigneur Facnai (le petit ruisseau) secouait lui-même ce glorieux étendard , et tonte la population napolitaine , me d^entbousiasme , criait : Ewival

L'Italie et l'Europe, partageaient cet avis. On croyait, à Paris comme à Madrid, que le poète triomphateur effacerait à. jamais Panté^ le Tasse et l'Arioste, ses prédécesseur9 9 peut-être Homère et Yirgiie , ses maîtres.

(1) « Au nom du cavalier Jean -Baptiste Marina t nter dMneomparaUe doctrine, de féconde éloquence, de faconde éructe, âme de la poésie, esprit des Ijres, règle des poètes, bat des plumes, matière des écrivitoires ; ir^-facond, très-fécond, trésor des précieuses conceptions, mine d'étrangères

intentions, heureux phénix des gens de lettres, miracle des génies, stupeur des muses, honneur du laurier; gloire de Naples, prince des Gygnes Oisifs, Apollon non fabuleux des muses italiennes ; dont la plume glorieuse donne au poème la Traie valeur, au discours ses couleurs naturelles, au vers son harmonie véritable, à la prose son artifice parfait ; admiré des docteurs, honoré des rois, objet des acclamations du monde, célébré par Tenvic elle-même; ce peu de lignes, triliUt d'un petit ruisseau, est dédié et consacré, etc. «

Le Marino n'était qu'un versificateur médiocre.

D'autres émront, s'ils Teuleat, une biogra{Aie que nous avons lue dix fois écrite , et que les curieux peuvent aller retrouver chez Comiani, Salfi, Tiràboschi et une douzaine d'autres. Un problème plus curieux s'offre h nous : comment une médiocre intelligence parvint à conquérir , au milieu du xvir siècle, le trône de la poésie en Europe, et pourquoi cette médiocrité a droit aujourd'hui à l'examen attentif de l'historien. Continuons le récit de ce triomphe.

Une foule de carrosses s'était avadcée à seize milles de Naples au-devant du prétendu génie, et s'était arrêtée k Gapoue. On voyait , à la tête de cette noble cohue d'admirateurs , le marquis de Manso , ancien ami et protecteur du Tasse , homme aimable , généreux , instruit , amis qui, hélas ! ii'»rait pas rendu an grand homiâé la mollié dès honneurs qu'il prodiguait à l'homme hdbfle. Sor la (gri»ja, ufie voiture à six chevaux, appartenant au mtrquois, attendait le poète qui , fatigué de sa longue chevaudiée , ^nonta dans l'équipage, se déroba modestement à ses adankateora, et alla se renfermer dans le couvent des pères théatiu.

Ce trait d'humilité correspondait on ne peut mieux avec le reste de son adroite conduit^. Marino eût éveillé quelque peu de jalousie, s' il se fût immédiatement dirigé vers le palais qu'il s'était fait construire sur le Paoiflippe , en face dn tombeau de Virgile. Là, une galerie de marbre renfermait mille tableaux de grands peintres, et il faut entendre le contemporain qui la décrit dans son style affecté. « C'était sur le Pausilippe, promontoire des délices « paradis de l'Italie que s'élevait cette habitation de Marino, belle et commode, toute remédie des dessins, des peintores et des tableaux dos aux plus célèbres mattres de tous les temps , car ces nobles caprices faisaient la joie et la volupté

MABIHO. 263

da poète, et il n'y avait pas un seul artiste de talent qui ne voulût acheter au prix d'un de ses chefs-d'œuvre Tamitié du grand honune (1). »

Au sein de cette demeure enchantée, le Marino expira peu de temps après , étouffé sous les roses de l'admiration et de Tamour publics, sollicité par la coul* de Rome et cdle de France qui le regrettaient et le redemandaient à grands cris^ admis dans Tintimité du vice-roi espagnol , petit-fils du terrible duc d'Albe; enfin le plus heureux » kl plus célèbre , le {4us chéri , le plus honoré des mortels. Les deux académies napolitaines s'étaient disputé le bonlieür de l'avoir pour président , et cdle qu'il avait daigné choïnr renouvelât pour lui toutes les fois qu'il se présentait la sc^ie de son triomphe. On accourait de toutes parts; dès^il ouvrait la bouche, un tumulte d'applaudissements (2) le contraignait à se taire {un bislnglio taie seguiva , ehe bene spezzo di fermar il raggnwñrMnto era costrettù.) Enfin il mourut, et ses funérailles furent célébrées non seue^ inait k Naples , mais à Rome , avec une pompe que je ne décrirai pas; ce ne furent que panégryriques, homélies, dissertations , éloges , pluie de fleurs lugubres. On lui donna une statue non loin de celle de YirgUe. Tout

cela se passait en 1625. Il ne fallut pas vingt-cinq ans pour détruire ce trône poétique et briser cette statue furieuse.

(i) FeiTsi# (a)

266 L'fiSPAGKE EN FJlAIfGE.

Ce que c'était que le Marino. — Le poète et le dirf de paitL

Le cavalier Maria (comme on l'appelait en Frasice sous LooiâXIII), ou [dttdt Jean-Bapsiste Marino ^ fils d'un avocat de Naples , n'était ni cayali^ ni gentilhomme. Chef de parti poétique , commandant à une tribu de jeunes et impatientes esprits, on lui accorda tout ce qu'il Touliit usurper.

Il entraîna sur ses pas les ambitieux, soumettant les inteUigences à sa séduction , bouleyerssint un moment le domaine de la pensée, et méritant un double examen, comme révolutionnaire et comme écrivain. Il y a toujours dans de telles existences deux sortes de travaux : la vocatioD et le métier. Ces hommes appliquent au succès littéraire la finesse, Thabilité, l'audace, la ruse, le mensonge, la souplesse des politiques et des diplomates. Ouvriers de leur gloire en même temps que créateurs de leur faction , ils groupent les esprits, enrégimentent les intelligences. Battent , épouvantent^ attirent, blessent, se vengent, établissent et consolident leur pouvoir, s'appuyant ici sur les puissants, là , sar les peuples, songeant toujours à eux-mêmes et comptant sur un petit bataillon d'écoliers dévoués qu'ils se réservent le droit de récompenser ou de mettre au rebut. Dépravant ainsi le pur exercice de la pensée, ils échangent l'estime des siècles contre la vogue de la fortune. Un oi^ueil intéressé les domine, et pour peu que le talent se

MARIHO» 265

mâe à leur intrigae » cette oonspintioii permanente de leur intact en fayenr de leur renommée ne manque goère de réosir. Ib n'ont pas de tombe g^orieufle , ib ont une fie bruyante»

Ce n'est point aittsi que YirgHe rêvait, que Tasse s'enfTraît de sa propre magie, et que Dante promenant son désespoir sur les débris da Golysée, remontait da fond des goaffi^ infernaux jnsqn^à Tétemelle splendeur. La su* bBme incurie des intérêts terrestres, Pabsence de la personoa-Kté, marquent comme un sceau divin tous les fronts des poètes, MT de Suël observe avec profondeur que le succès dans le monde émane d'un égoïsme attentif, et que les triomphes intellectuels, cherchant la vérité, non le succès, exigent le sacrifice absolu de Téhoïsme. Comparez la vie de Tasse à celle de Marino. L'un aspire à l'idéal^ l'autre à la fortune ; l'un chante le dévouement, le second la volupté ; Tasse flatte ceux qu'il aime, l'autre adule ceux qui peuvent lui donner ; l'un a quelques tristes amis et mène une vie inquiète, l'autre se fait suivre d'un bataillon composé des courtisans de sa vogue , rançonne la France et ritalie, et se fait construire un palais à Naples ; l'un est le type de l'homme de génie, l'autre n'est qu'un homme d'affaires, spéculant en poésie.

Sous des nuances et des ombres diverses, voilà le rôle que jouèrent Stace parmi les Romains, Gongora chez les Espagnols modernes, Lilly en Angleterre, Gottsched en Allemagne. Revendiquons les droits de la pensée pure, de la méditation, de l'art, de la poésie, contre cet autre mode d'action inteUectuelle qui consiste à être poète comme on est banquier, écrivain comme on est bandoiero^ critique comme on est factieux, artiste comme on est chef d'insurgés. Dans cette dernière et trop fréquente li; yOthèse,

266 L'ESPAGlIf BU FEAKEGE.

I*iii8|Hratimi deiBenv^ esdave de Fintêrâu ta fxà éawMi cL«i8 la litUarature. Oa chaufflé ses boulet» rougtt de ui^ tapy>res» on poiate ses batteries d*épigraainM, pour nsr verser la citadeUe ennemie ; on s'impose au public; oi cbante le Te Deum de M propre gloire^ au milieu Sm foule idiote et stupéfaite. On applique à la poésie et à h philosophie les maximes do Prince de Machiavel et iàxt militaire de Y^ère ; confondant le but de l'art avec cdn de la politique, et oubliant que si la dernière vise au 9» cèSy l'autre cherche le vrai et le beau.

Cette confusion, qui serait dangereuse ri le temps n'tt faisait bientôt justice, a lieu surtout après les époques de troubles civils, lorsque tous les esprits conservent ecoit l'impression orageuse laissée par les révoltes et les chan^ ments -de dynasties. Pourquoi la gloire littéraire* se demande-ton, ne serait-elle pas le prix d'une insurrectioDl Qui nous empêche d'être révolutionnaires de la pensée! Ainsi parlèrent Ronsard et Liiiy, Gongora et Marine.

Les uns, après le xv^e siècle* imitent la révolte des Guises les autres, après le xviii^e siècle, imitent l'outrecuidanoi de Bonaparte. Entre les années 1590 et 1615, le too deiï poésie et de la prose, en Espagne, est l'écho ridicule dt ton belliqueux et insultant des Gonzalve et des Cortex. U plupart des écrivains de ce pays et de cette époque, pr exemple Montemayor (1), Montalvan (2), Âlarcou (3)f jettent au public les plus ridicules défis. L'insolence poS* tique et guerrière déteint sur les mœurs littéraires. Yoiâ la préface d'un de ces poètes rodômtons : v Lecteur, asAk

(i) Auteur de la célèbre pastorale intitulée : Diane^

(2) Auteur dramatique et romancier.

(3) Y. plu» haut nos Êioass sur Alarcon*

IUSINO. 267

parier contre un qoe ta es na set Daas ce cas, lis-nu» eC apprends. Si, par hasard, tu étais homme d'esprit, lis-moi etadmire (i). » Ceste mode singulière d'insulter ses juges et de nar|aer ses lecteurs, passa en France sous Louis XIII avec toutes les modes espagnoles, et fut admirablement culti* vée par La Galprenède, Scudéry et Fauteur du Voyage dans la Lune. Ce travers n'a point élevé les véritables talents ; il n'a pas grandi les médiocrités. Les hommes distingués, qui ont d'abord suivi le torrent, ont toujours fini par se dépouiller, en montant, de ces scories de leur époque, et il nous serait facile de citer les plus grands, tels que Racine, Corneille, Sbakspeare, dont le génie s'est réfugié dans son vrai sanctuaire, dans cette contemplation pure et mâle, dans cette recherche solitaire de l'idéal et du beau que le tourbillon poudreux des passions contemporaines avait d'abord voilé à leurs regards.

Marino n'était point un homme de génie ; c'était un homme d'esprit, charlatan de génie. Il trouva ses contemporains préparés à se laisser séduire par les chants lascicS et les images étincelantes. Il versa le nectar italien dans la coupe d'or de l'Espagne; son siècle s'enivra de ce prestige» Bes vices des deux nations il fit sa séduction particulière ; la sensijMlité mêlée à l'afféterie, l'emphase dans la recherche, composèrent ce breuvage d'Armide, que le grand GomdUe éloigna de ses propres lèvres.

A cette dextérité corruptrice, Marino joignit toutes les adresses et toutes les audaces des chefs de parti ; il eut des qn^elles, des amis^ des ennemis, des duels, des haines, des flatteries, des princes pour séides, d'autres princes pour adversères^ Il fut un peu Tartufe, un peu Tuffière, un peu

(i) V, plus haut nos Êiuosi sur Âlarcou, p« iLSO.

Lovelace, un peu Figaro. L'affectation du costume[^] la |â[^] vite de la tenue, l'ironie secrète, l'in-
épuisable fécarfl| des œuvres devinrent ses moyens accessoires; et, cognai une couronne de papier
doré, il fut le dieu poéUqéek l'Eurqie frivole et abusée.

SI"-

Comment Marino s[^]empara du crédit littéraire* — Marine appdèl Paris par Goncini. -- Vraie
naissance des précieuses» — L*ongik de ces dernières est italienne-espagnole.

Il y a, nous en convenons, une puissance chez celui qd s'empare de son époque, fût-ce pour la sé-
duire et la cofr rompre. Ce n'est pas chose si facile qu'on le pense, A profiler des vices d'un temps,
et de le dominer par la sfft pathie de ses propres vices. Marino, que ses bi nomment Marini, et que
la France vénéra, de 1610 à 1651 sous le nom du cavaliei* Marin, sut profiter de din circonstances
favorables qui, ménagées par son habileté, conduisirent au point de splendeur littéraire dont va
avons vu tout-à-l'heure le dernier terme.

L'Italie avait dirigé, depuis deux siècles, la civilisatiai intellectuelle. Après avoir produit Dante,
Bocoace, Pétu* que, Ariosle, Tasse, Bembo, Machiavel, et presque ttd les maîtres de l'esprit humain
au xiv^e et au xv^e siècle; après avoir présidé à l'éducation de Shakspeare et d[^]

Spenser en Angleterre, de Montaigne et de nos savants en France, l'Italie s'affaissa snr ses tro-
phées. Nons avons vn le tour de l'Espagne arriver.

Le génie espagnol doné d'une sève moins sympathique , pins altièr, d'un pins dangereux
exemfde[^] immolait volontiers la beauté à la grandeur et la pureté à l'éclat; fécond en traits su-
blimes, riche de couleurs ardentes, inépuisable en inventions héroïques. La lumière plus modeste
et plus se* reine, dont la muse italique s'était couronnée, pâlit alors et semMa s'éteindre, absorbée
par ces ardentsrayons. Parmi les auteurs italiens, ceux-lk même qui s'élevaient avec amertume
contre la domination politique de l'Espagne, tel que le satirique Boccalinir Paruta et plusieurs
autres, furent les pre* miers à livrer la littérature de leur pays à Tinvasion d'un génie étranger; ils
créèrent une prose hispanique-italienne, mêlée de finesse et d'emphase, d'éclat et de facilité. Cette
transformation singulière, et en définitive malheureuse[^] fut opérée par Marino dans le domaine de
la poésie avec le soccès extraordinaire que nous venons de rapporter et que nons allons expliquer ;
les résultats de son triomphe s'étendirent beaucoup plus loin qu'il ne l'espérait. L'Europe Intellec-
tuelle, un peu lasse déjà.d'imiter l'Italie, penchait légèrement vers l'imitation de l'Espagne ; elle se
soumit tout entière à ce Napolitain, qui offrait un double titre à sa sympathie, un reflet esp[^]i[^]ol
dans un modèle italien.

Le hasard et l'adresse concouraient donc à sa gloire; c'était un esprit frivole, lumineux et varié;
jamais le côté sérieux de la vie humaine ne l'avait inquiété. Il avait passé sa jeunesse à Naples, au
milieu des intrigues» amoureuses ; et comme il avait aidé un de ses amis à enlever la maîtresse d'un
seigneur espagnol, on l'avait jeté m prison

270 L*ESPAGNfi EN FRANGE. .

pouf qnelqic» semaines. De Naples et de ses dâictti il avait été à Tarin, où la même vie de plai-
sirs iadies s'était mêlée de combats littéraires couronnés d'un oupde pktu* let, que son adversaire
tira sur lui Bon exploitateoF des circonstancest habile à se mettre en scène et à se pMi d'une lumi[^]e
favorable, il avait donné à ce coup de |èr tolet tout le relief possible ; la grâce de l'assassin
desua* dée par l'assassiné, avait jeté sar sa tête bouffonne et vt* Inptueuse un reflet héroïque. De

frivolités en frivolidité, th[^] niant sur toutes choses, brochant tous les sujets, dédini la guerre aux Anciens, abordant les peintures les plnis»' veleuses, attachant à ses poèmes l'enseigne dn jen demettil dn calembour, semant les poèmes de toute scNrte swii route aventureuse; il avait, en 1606» absorbé toutes hl renommées, et rejeté Dante et le Tasse dans l'obscurité. <

Cette portion solide et fondamentale du talait» le M sens, qui ne manquait pas à l'Arioste, encore loaiBi Cervantes, lui était étrangère. La couleur, la transparenci la verve, la facilité, la fluidité, l'harmonie, l'inventioo, vivacité, la grâce, la saillie de l'esprit., que de qualités quelle perte de qualités I elles ne servirent qa'à énéntff encore l'épuisement italien*

Au talent dépravé de Marinô, appartient la missioo li[^] gulière que nous venons d'indiquer, que personne n'a servée et décrite ; ce fut lui qui continua la pi d'Antonio Ferez (1), et qui imposa à la France et à i rope, le nouveau génie italo[^]hùpani[^]m[^] génie hétéroclite sans unité, qui s'était emparé de l'Itdie nouvelle, et le foyer se trouvait à Naples sa patrie. Instrument de mission aussi active que contagieuse » Marino impr[^]na

(à) y» pitts haut notre &TO» rar A« Feras*

IIARINO. 271

cette sève iogénieusement fatale» utte portkMi notable de la wdété française, tout Thôtei de Rambouillet, les Gotin, lei Perrault, les Boursault, les Godeau, les Voiture et les Saint* Amant. Déjà il a?ait produit en 1606 dix volumes de riens lonores, de rimes amoureuses, bocagères, morales, lyriques» héroïques, satiriques, comiques, bulles d*air merveillea*» sèment cadencées, chefs-[^]d'œuvre d'habileté puérile. PlU'aenrs fragments de son poème épique, consacré aux amours d* Adonis, s'étaient répandus en Europe, et la renommée le proclamait maître des maîtres, supérieur an Tasse, chantre des voluptés les plus délicates[^] arbitre du goût, roi de l'Harmonie et de l'art des vers, lorsqu'un de ses compatriotes le fit venir en France. Cet Italien n'était autm que Goncino Goncini, maréchal d'Ancre, favori de U reine, bientôt nais en lambeaux par les Parisiens fatigués de son luxe et de sm arrogance, peut-être aussi de son él[^]ante supériorités

Marino avait quarante ans, l'expérience do monde, la connaissance des cours; il profita de cette invitation, et fit sa fortune.

Le séjour du cavalier Marin à Paris est une date importante dans notre littérature.

Eue Saint-Thomas-du-Louvre, non loin du Palais-Gar-[^]al, s'élevait, en 1615, du sein des toitures aiguës qui caractérisaient les vieilles constructions de la bourgeoisie parisienne[^] un hôtel remarquable par le goût italien de rarchitecture. G'est cet hôtel Pùani, ou Rambouillet, que que les précieuses choisirent pour quartier-général[^] et que distinguaient la splendeur recherchée des ornements, le style mi[^]fique et coquet de ses vastes jardins, [^]t surtout Fé élégance des gens qui le fréquentaient. La maîtresse du logis, plus distinguée que jo lie» plus gracieuse que tendre,

272 L'ESPAGNE W FRANCE.

feoime italienne, Pisani par son père, Savelli par sa mèrt, [^]vait épousé M. de Rambouillet, grand-maître de la gnje* robe sous Louis XIII. Autour d'elle se réunissaient lesd^{f*} bris de la cour italienne de Catherine de Médicis etiÉ gens qui, en France, visaient au bel esprit Traie fileli xvi siècle italien (1), die aimait les raffinements et» délicatesses : elle donna le ton à cette coterie. Dès les^{f*} premières années du xvii^e siècle, on vit se préparer[^] sous il influence, le berceau des Gotin, des Bour-sault, surtout Toiture, Tidole du lieu. Chapelain clairs jeune à son autorité dans la maison, et s'ar-

rogeait déjà puissance de critique littéraire qui dispense souvent homme de bon goût et de génie. La frivolité s'alliait au pédantisme; on avait grande horreur du langage grossier, du parler vulgaire, de tout ce qui sentait la publique, le cabaret et la boutique. Un petit monde closif faisait cercle dans le boudoir d'Anéïce ; pour distinguer du commun peuple, on avait changé de Chacun empruntait un nouveau baptême d'élégance, à Bembo, qui à Sadolet, qui aux romans de cheval mais surtout à l'Ârioste et au Tasse; un parfum d'Italie embaumait de sa quintessence cette maison aux raffinements exotiques et aux délicatesses in. Ce sont là ces précieuses et ces précieux contre Boileau, Racine et Molière s'armèrent, trente ans tard, de la colère du bon-sens; on les chassa ainsi ils n'étaient pas Français d'origine. Tout gentilhomme, mis à pénétrer dans la « chambre du génie » (c'était le donné à l'appartement destiné aux lectures), devenait là même précieux au monde. Chacune des paroles qui

(i) Voyez Tallemant des Beaux.

MABINO. 273

Inde de ses lèvres était recueillie comme perle précieuse. Les gens de cour briguaient la faveur d'une présentation chez Arténice ; les évêques rimaient des madrigaux pour la suzeraine ; l'évêque Godeau se parait du titre de « nain de Julie, » et tous les hommes à la mode prenaient part à cette illustre galanterie à la gauloise, » comme disaient les contemporains. L'hôtel Pisani menait aux honneurs et au crédit; Chaptain le savait bien, ce pédant si prudent, qui ne négligeait aucune occasion de bénéfice. Le coadjuteur était ami de la maison ; tout le monde s'y montrait galant, amoureux des lettres, un peu frondeur, médiocrement dévot, et complètement voué aux états d'aisance

Rire des précieuses après Molière est bientôt fait ; on devrait reconnaître que le règne passager de l'hôtel Pisani a marqué une nouvelle phase dans l'histoire de la société française.

La chambre d' Arténice est le théâtre de cette transition qui s'est opérée , des troubles de la ligue au règne de Louis XIV. Au commencement du dix-septième siècle, l'hôtel Pisani continue et régularise en France l'influence du génie italien, déjà déformé, infidèle à ses origines, soumis par un enchaînement de circonstances que nous avons indiquées à l'usurpation du génie espagnol

Les premiers membres de la coterie italienne des précieuses ne méritent pas notre mépris absolu. Notre nation, vive, sociable, facile, imitatrice, exclusivement guerrière jusqu'alors , n'avait au dix-septième siècle ni points de réunion ni habitudes de conversation élégante. Les Pisani et leurs amis, tous Italiens devaient, comme cela était arrivé au Tasse et à Machiavel, comparer avec dédain notre demi-civilisation un peu grossière à cette autre civilisation fleurie et

S7& L'ESPAGNE BN FRANCE.

On ne s'attendait pas à une telle décadence, qui comptait par de là les Alpes trois siècles de luxe et d'éclat. Ils faisaient donc mille efforts pour se distinguer du vulgaire parisien, pour effacer l'air grossier et s'élever à une hauteur de civilisation plus oné et plus délicate. Depuis cent années, le rayonnement de l'italienne avait ébloui la France, comme ce bon Henri Estienne s'en plaignait amèrement (i) ; alors l'éclosion des vices et de la débauche, s'opérant avec une violence redoublée , avait arrêté l'assimilation des études et des mœurs chez les deux peuples. Vers la fin du dix-huitième siècle Desportes et Bertaud essayèrent de transplanter dans la littérature française quelques-unes des grâces italiennes. La dame de Rambouillet s'empara de ce dernier mouvement elle en fut le véritable chef, et le perpétua au dix-neuvième siècle même de Louis XIV.

Elle parvint donc à fonder, au sein de Thôtel Piaani, véritable cour de petit prince d'Italie, une académie à dansante, pimpante et versifiante, qui se pressait en lant autour de la reine Arténice. On y inventait gentillesse, on y faisait mille jolis tours ; oa ri de fadaises agréables. C'étaient des portraits e| des graphes, des apparitions-et des mascarades, des eqû< et des surprises , le tout assaisonné de belle liti de souvenirs mythok^iques, pour ne pas se confondre les bourgeois. On ouvrait tout- à-coup uQ.e porto à battants, et la belle Arténice apparaissait en costume Diane ou d'amazone, à la lueur .de mille bougies. Un que Ton recevait un évêque on disposait, autour d'oa cher orné d'one estrade, vingt nymphes vivantes et

(i)]« Isniafe français HallsnMr

^ MAHINO. 375

mn légbrcBieiit ▼étott* groupées oomme claiit un tiMeao

da Guide , années de leurs lyres et de leurs guirlandes, el qui produisaient sur l'âme du vénérable Druides une sensation extraordinaire; ces heureux enfants trouvaient une joie infinie dans une telle mise en scène italienne. Le génie qui planait sur les jardins enchantés et Tagréable palais de la me Saint-Thomas-du-Louvre, n'avait assurément ni sévérité ni grandeur, mais il se distinguait par la grâce et Félogaace, qualités dont on avait besoin alors ; il adoucissait, par une certaine galanterie délicate , la sensualité vive et taot soit peu cavalière, que notre race gauloise a toujours iime pliffitti^ en affaires d'amour.

Tout le mouvement intérieur de cet h(ytel de Ramboailtet, plaisanteries^ surprises , balleto épigrammatiques, représentations mythologiques^ enfantillages charmants, conduisait doucement la société française à son beau développement du siècle de Louis XIV.

Alor» parut le Marine; alors Anne d'Autriche et le sardinal de Richelieu firent dominer rinfluence espagnole ; Jiazarin et les Pisani continuèrent k soutenir un débris de l'infittence italienne déjà modifiée. Une certaine liberté dV pinions politiques donnait plus de vivacité aux plaisirs pué« jiis de la coterie des précieuses; Richelieu n'aimait guère f hôtel de Rambouillet ; Mazarin comptait ses plus vifs ennemis parmi les habitués de ce palais. L'esprit français y 4KMiservait S9 vivacité frondeuse , qui se raffina et se subtilisait, chaque jour. La manière de tapisser les appartements , de tenir une grande maison était enseignée aux fantilsborames de France, par l'exemple de Julie d'Angennes ; et quand Marie de Médicis voulut construire son palais du Luxembourg, elle exigea que les fenêtres eo fussent

dessinées sor te modèle des fenêtres itaUeniies de l'kM Pisani.

S IV

Influence du Marino. — Sa lettre sur ta mœurs parisienusi

Ce fut donc ane grande joie parmi les adeptes de ceo» de italien qni venait d'édore en 1606 v goand <mi apfrit que te plus grand poète de l'Italie, le Marino, ioTîté pvk maréchal d'Ancre à visiter la France , allait se rendre à Paris.

Il n'y apporta point ce que Ton espérait; on itteDcUt de lui les fruits de la civilisatipn italienne pare , la vidie poésie du Tasse et de F Arioste. Mais lui, représentant d'aie société nouvelle dénuée de toute énergie , d'âme poitiqsid de nationalité et de courage ; lui, mélange hétérodoxe m languissantes voluptés de Venise et des inventions arabesAJ l'Espagne ;— joignant le cliquetis de mots à la

semoritéai phrases , et l'exagération des images à la SDbtiMté des i cetti; — rachetant tous ces vices par une limpidité de tion (1) extraordinaire et une fécondité d'im étrange, il communiqua aux esprits français un ébranlement. Les uns, comme Cyrano, Balzac, Scarron Rotrou, inclinaient vers l'imitation espagnole ; tes a comme Voiture et Durfé, préféraient les modèles i

(4) Lœvis præter fidem sermo, PallaTfcmi.

IfARINO. 277

tous aee^tèreiit Taiaorité d'un poète à h fois italien et espagDoL

Dieu sait qudle fête lui fat faite. Il avait, je Fai dit, l'expérience de la Yie et la connaissance des hommes; il se montra peu, afin de ne pas user Fidole. Il amassa beaucoup d'argent, se doutant apparemment que c'était là le plus clair résidat de sa gloire; il ne se communiqua guère que par ses œuvres, que l'on admira sur parde. Plus intéressé que vaniteux, plus haHle à capter autrui que facile à séduill'e , il se moqua de tout le monde, et commença par jouer Con« cini. Après la première audience accordée à Marino, celui-ci hri dit en français qu'il pouvait se faire remettre cinq cents écus d'or au soleil par son trésorier; c'était déjà une somme assez ronde ; mais notre napolitain qui , disait-il , ne comprenait pas bien le français, en demanda mille qu'il toucha (1). 9 — Diable! (s'écria en italien le maréchal la première fois qu'il rencontra Marino) vous êtes bien napolitain, mon cher cavalier! On vous donne dnq cents écus, et vous vous en faites payer mille ! — Excellence , répliqua-t-il , Votre Altesse est heureuse que je n'ai pas entendu trois nulle. Je ne comprends pas le français. » — ^Enfermé dans une maavaise auberge de la rue de la Huchette, n'affichant aucun luxe, se refusant aux avances et aux politesses des beaux esprits, envoyant à Naples pour la construction de son palais et le paiement de ses tableaux l'argent qui lui Toait de toutes parts, il se parait d'une hypocrisie de distracti<m poétique et d'abstraction savante qui le faisait passer pour un génie. On racontait avec adoration, à l'hôtel Pisani , que le cavalier , assis devant le foyer de son aubaine , absorbé par la méditation et la composition d'une

(4) Ferrari,

mme, «frit laissé brûter m Jambe , sur lacpKHe im tal embrasé avait roulé sans qu'il s'en aperçût D'aâliin il aTait fort à faire ; jour et nuit il travaillait se» dithyrambes en rhonneur du pouvoir; c'était assez pour lui de coa- ?rir de stances hyperboHqnes la nation , le roi défont , il reine r^ente, le maréchal d'Ancre et le petit Louis XIII. Marie de Médids» dont il a loué la booehe , les mains, h pied , les chevenx et la taille en pins de six cents vers , la premiers qu'il ait fûts à Paris, pensait, à juste titre, <pK c'était Je plus grand des poètes du monde, et loi stsmA une pension de deux mille écus d'or. Toutes les fois que la gremde carrosse dorée ût Marie de Médids rencontnil près du Louvre , h cavalier Marin sur sa petite mole, h Lemme de Henri IV faisait arrêter sa voiture^ et cnarait imt temps avec ce raerveiUenx poète « qui devait trsHumettrea une postérité reculée les beautés corporelles de la reine : le bellezze corporali de la reina. Le boudoir d'Artémoe était îSi ex-tase devant le maigre cavalier.

On attendait avec impatience la publication com|rtètède V Adonis^ eo grand poème dont il avait déjà poMié qneqpm parties, et qui devait plonger l'Iliade et l'Odjfisée dans le néant. Dès que les vingt chants de ce poème fareot eofia imprimés, Chapelain, Toracle du goût, prouva savamment, dans une lettre à M. Fauveau , laquelle s^t de préface la chef-d'œuvre , que VJdonis ne pouvait être antreoeiÉ conçu, autrement écrit, selon les règles d'Arisliite. U faBnt que le marquis de Ma^so, qui se trouvait alors h PariSt h^ rachat le Marino à son auberge delà rue de la Huchette, et le logeât

chez lui. (Splendidamente Pc[^]yiè « regiamem Raccompagna e magnificamente cavalli[^] ed altri nobH arredi donar H voile). Le MaHno riait dans sa barba da[^]

lii[^]BLNO. 279

; «[^](MisiassiEM « et ne m[^]toageait guère dans sa correspoa-

dance particulière la natiaa qui faisait sa fortune* . Il avait raisou ; inm-seulemeot cet engouement excessif , prêtait [^] la raillerie , niais les mœurs et les costumes de [^]tte confuse époque, dont Callot est l'interprète le {dus lumineux» étaient pour lui un sujet d'ironie continuelle. Il , éoivait à son ami» don Lo[^]exaff Scoto Espagnol, une lettre . digne de Quevedo (1), imprimée è la fin de cette détestable édition de V Adonis[^] publiée à Paris, en 1680, sous le nom , d'Amsterdam, lettre qui , sauf quelques obscénités impos- , fribles à reproduire, mérite d'être lue. La médiocrité , bouffonne de cet esprit, qui ne ?oyai| en France, sous Henri IV ou Louis [^]11 » autre chose que des ifraises em- , pesées et des bottines ennibamiées , la vivacité frivole du , Napolitain » la spirituelle pantalonade de ce roi littéraire qui trôna pendant vingt [^]ms y éclatent d'une manière charsoante.

« Apj[^]enez que je suis à Paris (écrit le Marino), m'adon- » naat sans réserve k la langue française , dont je ne sais » encore que deux mots : oui et non. C'est un assez beau » progrès : tout ce que Ton peut exprimer au monde se ré- » HQOt en n[^]ation et en.affirmation. Que vous dirai[^] du » pays ? G*est un monde pour la grandeur, la variété, la po- • polation ; un monde aussi d'extravagances. Notre gk[^] » n'est beau que par l'extravagance ; il ne vit que de con- » trastesj dont l'union se soutioit La France est le lieu du » moade où il y a le plus de contrastes et de ces choses m disproportionnées[^] dont l'harmonie discordante soutient » oa pays. Costumes bizarres , folies terribles , mutations

(4) Anteariepegaolcélétetparroijfbialiléiouveatbof][^]

OÛfliBeDtìOBb

28o L'ESPAGKE en FBAIIGE.

» continiides » goerres miles perpétuelles » désordres ans » règle , excès démesurés, combats , querelles, TkdeBces, » embrouillaminis, ce qui devrait la détruire la fadt sobsb- » ter. Je vous dis que c'est un monde, un mandasse plu » extravagant que le monde même. Tout y va sans deasu » dessous. Les femmes y sont hommes, les hommes fem- » mes. Les femmes stmt reines à k maison et gouvemod 9 tout. Les hommes usurpent la coquetterie , la pompe e(» l'élégance des femmes. GeUes-ci s'étudient à seiid>ler pl- » les , et vous diriez qu'elles ont toutes la fièvre quarte. » Pour paraître plus belles, elles se mettent des mouches et » des emplâtres sur la figure. Elles sèment leur chevefaire i» d'une certaine farine qui blanchit leur tête, ai bien [^]aa » premier aspect je les <[^]rus toutes vieilles. Quant an co>- » tume, elles s'environnent de certains cercles de tonneaux, » qui s'appellent vertugadins, et qui leur donnent l'air so- » lennel, elles occupent plus d'espace. Voilà pour les fem- » mes. Les hommies, dans le grand froid, se promènent ea » chemise. Il est vrai que la plupart ont soin de placer ni » habit sous la chemise. Ils ont la poitrine ouverte k » manière à ce que cette chemise flotte an vent Les » manchettes sont plus longues que les manches , on les » renverse sur le poignet, de manière li ce que de tous côtés » la chemise empiète par dessus l'habit Les hommes sont » toujours bottés et éperonnés , et c'est une de leurs pltf » notables extravagances. J'en ai vu qui n'avaient pas m » seul cheval dans leur écurie, qui peut-être n'avaient pis » monté à cheval de leur vie, et qui ne se montraient jamais » sans être bottés et éperonnés à la cavalière. Us

cuit vrai* » ment raison de prendre pour symbole le coq gaulois, qnl^ » a toujours ses éperons aux pattes. Coqs par les éperoBSf » ils sont cardinaux par le reste de leur costume » la pliHi

MABINO. 281

»part du temps rouge, quant à la cape et au pourpoint. » Le reste de leurs habits est mêlé de tant de couleurs, » qu'on dirait une palette de peintre. Ils portent des pa- » naches plus longs que des queues de renard, et sur la tête » une seconde tête postiche qu'on appelle une perruque.

« Yoilà les habits qu'il faut qde je porte pour être à la » mode ici. O mon Dieu, si tous me voyiez engoncé dans » ce vêtement de mameluck, vous ririez de toute votre âme. » Mes braguettes bissant passer la chemise, sont à peine » ret^ues sur mes hanches. Quant à leur profondeur, je » doute que le grand Euclide pût le déterminer..... Tout » cela est fort dîfEBciIe en certaines circonstances. Ilafailu » deux aunes entières de dentelles pour me couvrir les jam- » bes jusqu'à la moitié du mollet ; elles me battent perpé- » tneOement la jambe. L'architecture de ce bel ornement, » dont l'inventeur était certes tin homme très -ingénieux, » est dorique ; il a son contre-fort et son ravelin^ bien jus- 9 ieSj bien plissés, bien arrondis, bien exacts. N'oublions » pas qu'il faut placer sa tête au milieu d'un bassin de » mousseline empesée dans lequel elle reste raide , comme* » si elle était de stuc. Quant à la chaussure , elle tient lieu » èr la fois de bottes, d'escarpins et de bas, et né ressemble T» pas mal aux bottines de certaines vieilles gravures repré- » sentant le seigneur Éneas. Pour les faire entrer, il ne faut » pas se fatiguer beaucoup à battre du pied la terre , Fou* » verttre en est si large, que l'on marche presque toujours » à demi-chaussé. Sur le coude-pied s'étalent de belles ro« » settes, ou plutôt des têtes de choux formées de ruban » qui me donnent beaucoup d'analogie avec les pigeons » pattus. Le talon est soutenu par un supplément de deti%. 9 ou trois pouces qui me procure des airs d'âtesse. Mon

Rê2 L'ESPAGHB W rRÀNGE.

y» graod chapeau de Lyon » en feutre brun , porterait mr » brage au vm de Maroc, il est ptus aigu qu'on docher de » TiUage» Ici , d'aitleur » , tout est pointu , chapeau « pour* » point, bottes, coiffures, cerceaux, et jusqu'au toit des » maisons. Les gentilshommes passent la nuit et le jour àse }» promener ^ et, pour une mouche qui bonitbne , ils se » défient au combat. Duels de voler; épée auvent Ce qp'il » y a de pis ^ c'est qu'un cavalier qui a cette Eaâ>taisie a » tête choisit ordinairement pour second le premier Tenu, » même quand il ne le connaît pas , et« si ce dernier »- » fusC) il est déshonoré ; en voilà une, d'extravagMce! » Quelqu'un de ces jours , vous apprendra que j'ai paré » la tierce et la quarte en faveur d'un npconnu , et qoeje » me suis laissé tuer par pt^itesse. Entre amis on use de » tant de cérémonies et de cofflpiinents , que » pour arri- » ver à faire une bonne révérence,, il faut aller à l'école » chez un maître à danser ^ une conversation entre dev 9 personnes commençant toujours par un ballet*

» Les dames ne font pas scrupule de recevoir des bai- » sers en public, et on les traite avec tant de liberté, que » le berger peut dire son fait à sa nymphe tout haut et » très-commodément. Au reste , on ne voit que jeux, bal* » lets, festins, conversations, mascarades -et bonne chèfb » On tue plus de bestiaux en un jour que la nature n'es » produit en un an. Ce ne sont que chaponis embrochés, » gigots et côtelettes qui tournoient jour et nuit devant ui » feu d'enfer et qui prouvent ainsi le mouvement perp^ » tud. On vend l'eau ainsi que les câpres , le finooiage «i » les châtaignes. Quant à des fruits , il n'en est pas qo^s- » tion. Il vous faudrait doimer des sacs d'or pour un limoi » et une orange. Le vin coule à torrents , et vous voya » perpétuellement la bouteille passer de main en iiiin«Mi

n Toot cda n'est rira avprès de TeitragivNice du diaiat » qui ^ se CMforifiAat à rhomear des ha-
biUDts« n*a ni » stabilité i^i constance. Les quatre saisons ont coutume de » se numtrer quatre
fois par jour. Aussi iaut-il se munir » de quatre manteaux au moins , pour en changer i toute »
heure: le premier , pour la pl|ie; le second, pour la » grêje; le troisième » pour le vent» et le qua-
trième pour » le soleiL Au surplus* le soleil fait ici comme les femmes, » ne se montrant jamais
qu*en masque. La pluie est très- » favorable k la bonne ville de Paris; elle lave les rues »qui, autre-
ment, sont couvertes d'une diable de boue j) plus tenace que la poix. Ils ont sur leur Pont-Neuf, au-
» dessous de Thorloge qui sonne les heures , une statue de » la Samaritaine , apparemment pour
que les femmes de » ce pays suivent son exemple et se potTk*voient chacune de » cinq maris. Leur
langage est rempli d'extravagance ; ce » que nous appelons or^ ils l'appellent argent; la collation »
est un déjeuner; une cité , une villa. Ils ont emprunté » à Godefroi de Bouillon une partie de son
nom pour nom- » mer ainsi le jus de la viande. Porter une botte ne veut » pas dire donner un coup
d'épée , mais être chaussé. » Quand je reviendrai à Turin , préparez>moi un beau » balcon où je me
mettrai, avec mes habits français, comme » un perroquet magnifique pour servir d'amusement aux
9 petits eofimts le jour du nouurdi-gras.. »

Je n'aurais point cité cette bouffonnerie , si elle ne résumait en quelques pages la v^eur intellec-
tuelle de ce Marino, qui fut dictateur littéraire et usurpa en Europe la brillante place que Goethe et
Voltaire devaient occuper plus tard. Corneille vivait , et son talent allait être fort discuté. Mon-
taigne venait de mourir; la seule M""* de Gournay protégeait sa mémoire. En 1609 Cervantes lan-
guissait dans

l'indigence; Sbakspere oublié plantait ses choux k Strafford-sur-ÂTon , Marino les éclipsa tons.
C'était le grand homme I Voyez un peu ce que c'est qu'un grand homme! Il avait sa pension de
2,000 écus; Ti^fone était imprimé, sa gloire était affermie , sa galerie de marbre était construite,
rhôtel Pisami et ta cour se prosternaient devant hL Rome l'attendait, Napies l'appelait II n'était pas
de trempe à exposer sa vie et sa renommée pour son protecteur Gocini. A peine le maréchal
d'Ancre et sa femme enrent-ib été sacrifiés à la fureur du peuple et à la froide colère di jeune Louis
XIII, notre cavalier eut penr et s'en retourna à Rome, puis à Napies^ où nous l'avons Ynfûre son
entrée triomphale.

SV

Analyse liUéraire des œuvres de Mariaio. — Son système

Les Français TimitenU

C'est ici le lieu d'examiner en détail les œuvres qu'il a laissées et auxquelles les peuples civilisés
décernaient des récompenses si magnifiques. Le caractère et le stigmate de ce poète, c'est la frivolité;
c'est un babil poétique , sibs trêve et sans borne, sans passion et sans élan, sans sérieux et sans
grandeur.

Quand les empires meurent, les avocats dominent; quand les littératures tombent, les parleurs
trionphent Les avocats conduisent la pompe jfunèbre des civSisa*

tkm et les rhéteurs se chargent d'ensevelir les littératnres. Si l'on veut consulter l'histoire , on Terra l'art prétendu oratoire, c'est-à-dire le verbiage usurpateur, envelopper de sa prose l'empire romain mourant ; si l'on jette les yeux sur les annales littéraires^ on verra la littérature grecque et italienne expirer sous le même verbiage poétique , sous ces draperies brodées d'une parole qui ne recouvre plus d'idées.

Marino, l'éternel bavard poétique de cette époque, le véritable promoteur de la décadence italienne , débuta par nne chanson des Baisers (t Boct), qui courut toute l'Italie. Elle réunit les deux principaux mérites de tous ses ouvrages , le ^sentiment de la volupté et celui de l'harmonie.

Il avait à peine vingt ans quand il l'écrivit ; tous ses défauts s'y trouvent déjà. Mais ce n'étaient pas des défauts faibles., communs, vulgaires; c'était le charlatanisme de Teipression, le contraste, l'effet, la violence , la singularité, rimprévu , poussés au dernier' terme. Ces pauvres iaiser^ devenaient tour à tour une médecine (1), une trompette (2) , un combat (3) , une offense (k). La bouche était me douce guerrière (5), une prison agréable (6), un cin^ail mordant (7) , une mort vivante; toutes ces inven*

(1) Baci avventurosi.

Bistoro de* miei mali, etc.

(2] Baci le trombe son.

(3) ..o. Baci Toffese.

(4) Bad son le contese.

(5) Bocca, dolce guemera...

(6) Cesser prigion s*appre88a««t

(7) Q«fil oCNUo Bordace»

386 l'espagihb en ibange.

tions inouïes , qui 4ef aieot étioçeler dâas tes mtUifira de fers que la plume de Marine allait donner au monde, se jouaient au milieu d'une de6cripti<>i presque pathologiqiN dans la curieuse recherche de ses détails , et dont les bon* doirs italiens furent amoureux. L'éclatant succès des Baisers avertit Iç Marine de la gloire particulière qui lui était réservée. On vit couler 4e sa ptiûne , comme un flot qà ne tarit plus qu'à sa mort, les Rimes « bocagères , chaih pêtres , lugubres , amoureuses » capricieuses, héroï^MS, maritimes; » le Chalumeau^ recueil d'idylles ; leif«sMm des Innocents^ le Temple ^ les Panégryrûiues ^ et enfii V Adonis , que Marino termina en France. Tragique q« oa» mique, descriptif ou pasûonné, le l!arino ne sortit jamais du sillon tracé par son premier ouvrage. Il trouvait à ci genre de triomphe une facilité qui le charmait : il ne s'agissait phis de pensées, de rêver » de combiner un plan, de chercher la pureté exquise de la forme.

A quoi bon l'idée de Virgile et du Tasse ? N'estH^epas assez d'étonner l'esprit et de réveiller les imaginations lihertines? Les étoiles , chez le Marina, âei!jenaent les rar^ çhes du convoi du jour :

Transi fuaule Mie ,

Dell* esequie del di chiare facelle;

elles se transforment ensuite eadanseises perlées , puis fleurs vivantes, et ainsi de wiiet pendant vingt strophe Ce brodeur de poésie avait des ressources étenaeiefi il toutes prêtes; la fécondité des images ingénieuses et oab* rées le sauvait Ne parlant jamais à Fâme» jamais ih rêverie , il faisait de chacun de ses vers ua sujet d'élonii* ment nouveau pour le lecteur. G!teife ik ce fff'A wéi

MARiNO. 287

M fm imiter les anciens , et rejeter les vieilles modes. « Au diable ^ s*écrie-t*il quelque part , les toques à la Pétrarque et les pourpoints tailladés comme en portaient nos pères II»

Cette originalité prétendue , devenue calcul , réduisait b poésie à un certain emploi de recettes et de formules, mécanisme méprisable. La poésie qui doit naître de Pémotiott et tendre à la beauté suprême, perdait ainsi sa ehaleur intime et sa grftce extérieure. Elle se détachait de tons les sentiments honnêtes et sérieux deThomme; elle flattait tous les vains caprices de Tesprit et tontes les sensations vulgaires du corps. Prodiguant les madrigaux et les stances , elle courait , comme une flamme inféconde et sans afrdetir, sur la gaze des boudoirs et sur les stériles fleurs dont une beauté vénale est parée; elle était immorale parce qu'elle était frivole, vicieuse parce qu'elle était sans amour.

Nous ne parlerions point de cette poésie avec détail, nous nelui consacrerions pas une attentive analyse» si elle n'avait trouvé en France un accueil trop tendre et trop hbspita* lier. Elle laissa dans notre littérature une trace qui, jusqu-à la fin du xviii" siècle, ne s'est point effacée. Secondant de ik>n exemple et appuyant de l'autorité de son nom les eiforts de l'hôtel Rambouillet, Marino fat le véritable père des galanteries sur une comète par l'abbé Cotin., sur on petit chien, sur un baiser, sur un bouquet, sur un ruban. Marino a donné naissance \ la poésie enrubannée de Toiture et au stj'le pompadour de M. de Bemis. Vous n'avez qu'à lire un volume de ses vers pour y retrouver toute la menue poésie de notre xviir siècle et les petites grâces qui parsemai^t le boudoir d'Arténice. Le hasard de sa naissance rendit son influeQce double, Italien, il servit

aéaQmoins TiaTasion e8p^;nole ; car il était pbis N^[K£taia qu'Italien, plu3 Ěspagaol que Napolitain.

Son arrivée en France, en 1615, coïncide avec k publication des mémoires espagnols d'Antonio Ferez, dont S parle dans ses lettres (1); de ce P^ez, aujonrd'hui fort oublié, important alors, ami d'Essex et layori d'Henri IV (2). Il,ffiu voir comment. Walter Raleigh et le philosophe Campanella (3) s'expriment sur le compte de ce même Ferez, secrétaire de Philippe IL A Ferez, premier introducteur de l'imitation espagnole en France succéda Marino.

Marino n'était donc plus un Italien véritable, un peintre exquis de. la beauté, un adorateur de la forme piure et de la grâce vivaute; il voulait trouver un cploris plus chand que celui du Tasse et de l'Arioste; il essayait des dlianca d'idées nouvelles, il voulait étonner avant tput, et regardait la surprise comme le grand but de la poésie.

£ del poeta il fin ta maniTigtia ; Parlo deir eccellente e non del goTo.

Chi non fa stupir vada à la striglia.

n envenc à V étrille quiconque ne cause pas la stupeur.

(i) Leitcre del CavaL Marino, Venezicu Sarsinfu 1628, p« 200, 1. 21.

(2) V. plus haut, Antonio Pbrbz«

(3) Campanella cite à plusieurs reprises Antonio Perei eiminM 1^ des hommes de Tépoque qui émurent le plus Yi?ement 1*; publique*. • An hodiemo régi non plurimom obfuit Antonius ziusf « (De tnonarchiâ hispanicâ pag, 75. } — PerGdus iUe nlus Ferez... > (Ibid. p. 368) -> < Rex noster Aragonenses iosinittlaTitconspirationis cum Antonio Perex initae, etc. v (Ibid« p. 202: •*- Voir Walter Ralçifl^, patsim.

Il a son système, qu'il dé? eloppe fort longuement dans ses lettres et dédicaces, et spécialement dans celles qu'il adresse au poète Achillini, son • élève^ pire que le naatre, comme cela arrive toujours. On remarque surtout en lui on mépris hautaîB de la critique et des critiques ; mépris qu'il accommode de toutes façons et qu'il assaisonne de métaphores et d'épigrammes.

« A quoi bon ces juges ridicules, ces arbitres invendus, » ces eunuques littéraire»? Que Tiennent faire parmi nous 9 ces gardiens impuissants dû sérail? Quelle autorité peu- » ?ent prétendre ces misérables douaniers de la pensée, ces » argotiziBs de l'art^ ces commis de l'octroi poétique, lies* » quels s'en vont fouillant notre bagage, au risque de le » flétrir et de le gâter. Mais leur pouvoir est peu de chose ; » ils croassent comme les grenouilles, ne pouvant ni chan- » ter ni mordre. Dieu bienfaisant n'a donné m dents aux » habitants des marais , ni génie aux critiques, et c'est uue » véritable bénédiction. Si les uns avaient des dents et les » autres du génie, tout voyageur serait forcé de marcher » avec une cuirasse et des cuissards, et aucun poète ne pour- » rait faire des chefe-d'œuvre. »

C'est ainsi que notre homme d'esprit défendait son mauvais goût et sa réputation. Les contemporains adoptaient comme excellentes et ses raisons et ses poésies. Préd disposés à Tadministration du goût mixte qu'il introduisait , à moitié vaincus par la contagion espagnole , séduits par ce nouveau coloris comme par un enchantement, ils proclamèrent roi des poètes le versificateur hybride , qui de deux génies admirables dans leur sève distincte et leur développement naturel composait . un mélange faux. La France calqua les défauts de Marine, qui n'était plus, à vrai dire, ni Espagnol ni Italien, et crut imiter l'Italie ; il fallut trente

L*ESPAGNE m FRANCE.

«noéM de loties et dXforti poinr que k b« aen» el k 8«g» cité de la nation se dépooiUaient de cet ecooibnm^t ridicule. La langue française s'était cependant éori* due, et parmi beaucoup de folies et de vaines discratieei, on avait réalisé des oonqoêtes ou do moins des aoquisitMni précieuses.

Alors fioileau, entouré de génies pins fteonde el noa moins sages» de Molière, Ruine et Pascal, viol la manne m main détruire ks admirations daiuEereosss do draiî-siècb qui le préeédait« Harino lut tratnéaugéoumieeiYecTbéol^ile et Saint-Amant« ses fils naturels.

Quiconque révoquerait en doute riofflnence exaroée psr ce versificateur fécond , nierait l'autorité de tooe lee mi* maires contemporains , Gonrart, PéKsson , Cbapeliin , Talemant des Réaux. Il récuserait Marinolui-même« qui, dmi sa préface adressée à F AchilKni, cite comme ses imilateufi Desportes» Yaugelas , Durfé et plusieurs autres. Faute d*^ tudier d'assez près le cours pfiraUèle des Uttératurea étran* gères, on n*a pas dit de qo^e puissance s*est longteo^pa armée cette école italo-bispanique dont Marino admiré an commencement du xviii^ siècle s*est fait le représenlMit et le Dieu. Les défauts de Voiture, de Cotin, de Yiaod» de SaintAmant, n*ont pas d'autre source que ce mauvais modèle. La célèbre apostrophe de Théophile Yinnd, aV dressant au poigaard de Pyrame :

Il enrou^itletrailre,

est du Marino tout pur,

O bella Ineantatiiml

Qeel tuo d dotee iwito

|)o|cs oanfp non e, ma doloe ineantol

MAimo. 891

CM ûmdaman^ iontune fome Ttriée, le ftmen dis» tl^ ridiciiUfé par Molière :

He èà i»t 4u*il cttnumnte»

MalidlMMM-fiow ii«'il eit de«ia rmUet

Lortgoe SittH-Amaiitiiline à «m nmiideox amourdM détail infiais, meltaïit les poiasoi» aux fe-nêtres, et montrant

Le p«tft enftnt, qui ra, santé, rerlent,

Et Jorenij à M mère, eIDre un callkm qu'il tlcot

fi cqpie littéralement Tilrfone. Le Moïse waré^ (1) qm développe en arabesques une histoire biblique, est composé sur le modèle de ce vaste poème, et vous Croyez lire le cavalier Marin, quand vous trouvez chez Saint-Âmant

Ces nageurs écaillés, ces sagettes vivantes Que nature empenna d^ailes sous Teau mouvantes. Montrant avec plaisir en ce dair appareU Vargent de kor échine à IVr du iiem soleil.

Si^mondi avoue quil ii*a pas lu VAdane^ et il en parle avec un dédain rapide. Mais ce poème en dix mille vers a régi pendant vingt années le monde poétique ; le Guide s'est ins{»ré de ces inventions. Toutes les épîtres % Chloris dont la monarchie française s'est vue inondée , n'ont pas d'autre source. Pour imitateurs, Marino a trouvé d'abord les victimes de Boiteau, puis pour imitateurs involontaires Dorât, Bernis, le marquis dePézay et leur suite. En vain

(i) V* plus b9S| S^isT^AiiAviT,

le sage et séfère législateur lança la fondre contre Pidole; en Tain fut-ii injnste envers le Tasse, à force de boa goût L'antel tomba, les adorateurs sorvécurent; depuis F<mtenelle jusqu'à Dorât, les madrigaux sur une jouissance et les stances sur « un petit chien que la marquise tenait dans ses hras » composent rhéritage direct du Marino. Pliis puissant sur ravenir que le Tasse , qui résumût te phtonismeele cristianisme , c'est-ànlire le passé, Marina chantré des voluptés galantes a précédé Boufflers, Parry, Dorât, Bertin, moins richement doués que lai par la nature, quelques-uns {dos purs et plus sévères dans remploi des mêmes artifices poétiques.

On n'a pas plus de facilité, de variété, de flexibilité, d'esprit, enfin de talent que ce poète. Chez lui, comme à la surface d'un lac sans profondeur, se reflète une civilisation que la volupté affiaisse. Comme elle , il s'amuse de tout; il ne tend à rien de grand , n' imagine rien d'utile, n'ioTente riego de fort. Dans le chant quinzisième de son poème, il consacre cent dix strophes à une partie d'échecs jouée par Vénus et Mercure. Il est impossible de déployer une versification plus souple , une plus étonnante dextérité d'artiste , une plus grande fécondité de ressources. Les règles da jeu sont eiqw-sées nettement. Vous suivez la partie entière et vous la jouerez quand vous voudrez. Mercure triche

, Véous s'en aperçoit; une suivante a secondé Mercure daofs sa rase, Vénus lui jette le damier à la tête, elle meurt sur le coup, et reste métamorphosée en tortue; tout cela remplit cinq cents vers merveilleusement tournés. .

Le poète, adoptant le premier sujet venu, attendait da hasard son inspiration. La source poétique ne jaillissait cha lui ni des profondeurs de l'émotion, comme chez le Tasse, ni de la perception des féeries de la nature, comme chei

rAriûste; Marino eût rimé une séance d'assemblée polkh-

iinsi le néant de Tâme se reproduit dans le néant des œuvres. Quoique Ton dise, le talent ne suffit (ms; il est dominé par une ini^iration plus élevée, et c'est me étude d'un profond intérêt, que celle des littératures qui avortent; le talent même ne peut plus les féconder, quand l'énergie morale a péri.

Voyez un peu à quels dangers la France eût été exposée, si le génie de son peuple n'eût porté en lui-même le contre-poison d'un bon sens ironique et d'un jugement exquis* La souplesse naturelle et la mobilité invincible de notre race nous entraînaient ver» l'imitation. Notre éducation prenuère nous était venue de Rome dégénérée; notre bégaiement s'était modelé sur les accents mesquins ou prétentieux d'Ausone et de Sidoine Apollinaire. Nous avions ensuite traversé les écoles du pédantisme scolastique pendant le moyen-âge et de l'allégorie froide au xv' siè<*> de. Notre idiome n'était après tout qu'un jargon romain, Jto rauque vers le nord , plus suave vers^ le midi. Rien chra nous ne ressemblait à cette énergie originale que la mdifinalité teutonique devait à sa position isolée du monde romain. Noos n'avions pas reçu non plus, comme les italiens , la tradition directe et l'héritage immédiat de la langue «t du génie antiques. Enfin, après avoir recueilli le miséràUe legs de la décrén[tude romaine , nous subissions l'influence de la moderne décadence italienne et de la littérature espagnole dégénérée. Cet amas de mauvaises leçons et de mauvais exemples tombait sur la nature Gauloise, la plus souple de toutes, la plus active, la plus apte à l'imitation, la plus amoureuse de changements. Un facile et naïf attrait noua emportait tour-à-tour vers ces vices

29& L'ESPâGNS 19 FRANGE.

nouyeaux, séduisants pour notis, (jpi n'atioo» rien de l'emphase ibérique ou de la langueur italienne. Mais si la France se laissa séduire, elle ne se laissa jamais absorber ; la brodéie de ces nuances étrangères vînt colorer le ferme tissa de rintellUgence française i et le fond de Ui ttame résisU toujours; il se présenta chez nous, de Éièele en «ète, des réparateurs actifs qui s'opposèrent à Texcès funeste des envahissements extérieurs et firent reparakre dans sa verte saveur la sagadté de notre eqirit nationd.

Tels furent Calvin , Monuigne, Pascal, Bossuet dans la prose, Marot, Mattierbe, Cœmeilie, Radne, BoUem, La* fontaine dans la poésie. Non qu'il faSie regarder tmw m grands éoivains comme hostiles à rinfluence étraî^ère; ib l'adoptaient en la réglant; ib opMient une fâskm îaHkf au sein de laquelle Vespnt français ^bminait toiqoars. Mirot et Rabelaii sont eîl quelques parties It-diens; CMmIêê s'est asrimilé ce que l'Espagne av>t de pl«» grand } chez Racine lui-même, une douce lueur de Guarim et 4i la IHane de Bfontemayor ae Joue avec une grâce et une réserve divines. Les écrivains que la feiMesse ou Texagéfa* tion de leur intellgence livrent à une imitatkt es-clate, Balzac avec ses phrases espagnç^, Toiture a»ee ses omcetti hispano-italiens, Cyrano, cousin-germain de Quevedo, Samt'-Amimt, héritier direct du Marnio* n'ayant pai assez de bon sens pour

avoir dn génie, dooéa d'aaseï de talent et d'esprit pour suivre le progrès génénâ de noirs idiome, brillèrent un instant, puis dSi^MatoNatty des n^ais équivoques.

UABIIM). 295

S VII

L*Adoie«

Il senit fort difficile d'assoder on d'intéresser le teoteiur I nue tnirlyse de VAdatie. C'est k la fois un cornpromk efl^e la mythologie grecque et la féerie chevalé^ reeqoe, entre la tragédie et Fimbrogii^ entre fliymne éro<* tique et k description él^e, entre les cooieurs dirétiennes 61 arabes de rieipagne et les souvenirs païens de l'ItaUe volcipiteuse. C'est quelqie chose de fîMnt et d'inciHnplett ceoieine si dent nnances analogues et pourtant ennemies, deux lomières inconciliables cherchaient à se pénétrer sans Y parvenir ; à peine osons-nous rejeter dans une note Té-» chantiUon de ce style (1)^

(1) Gome prodigiosa acuta Stella,

Armata 11 toUo di adnUUa e lampl Pende dal* aria« horibil li, ma bellai PâiKggiera luoenlei i larghi cas^; Mifa U noochier, da qaeata rWa a qaella Cou qoal^rporeo filè la MMila Maoïi^i B coB quai pauDa d*or tarifa a diiagni La mortî è i ngl e le eadote a i fegnU

Gran traoda ai spicador dietio le laMa B'ttB soloo ardent* a d*atti«e flawM MMlo iUSa iBCerno le «nM, evontua psMa Et ttaiia par laiiga UMA lA ogul^loea Suicca di laoci impressioa dt foco*

296 L*£SPAGNE EN FRANGE.

que tous les beaux écrits admirèrent; style ladle et étourdissant, fluide et coloré, italien et espagnol : sans arrêt, sans goût, sans pureté, scintillant d'une lueur phosphorescente et d'une verve qui fatigue le lecteur.

Si le style et la composition de l'Adone trahissent une intelligence médiocre et incomplète, la voluptueuse recherche des détails t^oigne des incurables misères dans lesqudOes ritalie sociale était tombée. Le Marino n'est jamais Uc^ndeux dans le sens vulgaire du mot; ses expressions ne sont point grosrières; il cueille la fleur de l'âme sur des lèvres frâtr ches : les plus voluptueux de ses tableaux, revêtus d'une certaine chasteté apprêtée , ne Uessent d'abord ni Torafle par des expressions déshonnêtes, ni l'imagination par des groupes lascifs ; mais à peme la stance de Marino s'est-die déployée, toute cette gaze déliée et vaporeuse vous hûK

Sal marsi cala e si com* ira il punge. Se istessa awampa impetuoso à piombo ; Girconda i lidi quasi mergo, e lungé Fa de Tali stridenti udire il rombo.

c II parcourt de ses ailes brûlantes, et plus léger que Pair, le che- »min desTcnts. Telle Fétoile prodigieuse, éclatante passagère, ef- » frayante et belle, fend les vastes espaces, le front armé d^édairs; le » nocher admire de Tune et Tautre rire de quel pied de pourpre die » frappe les nuages, de quelle plume d*or elle écrit et amMmceh >mort des rois, la chute des empires. Tel voie Je dieu, laissant derrière » lui une grande trace de splendeur f un sillon ardent, des flammes d*or

inondent les nuages partout où, il passe. Partout le suivent une » longue traînée de lumière, une impression de feu.

»I1 s'abaïfise vers la mer, et ému d'une poignante colère, il se laisK » tomber d'aplomb, rasant comme Tcnseau de mier les contours des » rivages, et fûsant aïtendre au Icân le bruissement de seâ stridemes vailles» •

. apercevoir an raffinement extraordinaire de voluptés étudiées et de rech^ches plos que savantes. Ses réticences naïves sont phis obscènes que le cynisme et il use toujours d'une expression décente comme d'une amorce. Les Baisers de Jean Second sont des œuvres modestes, si vous les comparez aux rimes amoureuses de Marino; Parny et Bertin n'approchent point de ce chant de VAdone intitulé / TrastuUù

Ce n'est pas que Marino se montre violent ou emporté; il se complaît dans une politesse de lasciveté élégante et pour ainsi dire systématique.

Professeur de sensualité, maître ès-arts dans sa doctrine, il nous présente gravement, comme une sorte de philosophie mystique, avec une méthode honnête et complaisante, les derniers raffinements d'un sybaritisme étudié. Il est plein de ménagements pour notre pudeur, et ces ménagements sont plus lascifs que la volupté. Semblable aux danseuses irritantes auxquelles l'hypocrisie du voile sert d'excuse et de séduction, on voit bien qu'il s'adresse à des gens habiles aux voluptés, blasés sur l'usage et l'abus des jouissances, désireux de raffinements, et qui distillent lentement le plaisir. Dix strophes suffisent à peine à Marino pour un baiser donné dans les règles; sa volupté n'a ni fureur ni pudeur. Sa muse n'est ni une bacchante ni une amante; c'est une courtisane trop énercée, trop souple et trop habile.

S vt

tJn poème tidScale et une bonae aeden de Maiiao.

Nous avons tu le Marino transmettre à la France ce goût espagnol-italien qui modifia toute la littérature sous Louis XIII. Nous avons vu par quel concours de circonstances ce poète dénué de bon sens devint le maître Jn champ-clos littéraire. Il faut avouer aussi, pour expliquer son action et ses triomphes, que c'était un homme adroit en fait d'intrigues. Les dédicaces ne lui faisaient pas faute, et dès qu'il voyait une cassette prête à s'ouvrir, sa veine inondait le papier. Il écrivait par exemple pour le maréchal d'Ancre, son Tempio, dédié au Ciuustrissma et excelleroissxma madame la marisciale it Ancra, Ce Temple, éloge d'Henri IV, de Marie de Médicis, de la France, et de tout ce qui peut payer Marino, a cent quatre-vingt-dix-sept strophes qui murmuraient comme un ruisseau de parfums nauséabonds. U connaît les femmes, et sait que les reines sont femmes; aussi couronne-t-il ce temple, par ces soixante-dix vers, qui contiennent tous les détails dont j'ai parlé sur les bellezze corporali de la reine. L'introduction ou portique du même poème est une lettre à la maréchal d'Ancre, soleil de vertu, pôle de sagesse, et une multitude de choses semblables. Quant aux beautés de la reine, il n'en oublie pas une :

Délia chioma sottile la massa biondina ;

Mmiphil quili Uarfelle dknm et wm firenli q« com* plète «M fCropbitt iHon qm In èpkytie» dea yeux^ cpi flont QOTff él qiâ feriBMit ca diMOe Tmi, et aile waMsaâm àvBÊÊm ol]^ et de taeni^ dtoiii^ dont la descriptiMi hardie troava grâce appÊMUttest prtt do Sa HaîM6» éetâkn de Imîf mUi\$\$ ée kfî^ Mtma 4e Hirige s

fMièl dt latte éHie vas PrfM al délo 2 IW ^ ai>lîi ete pMiegta AfvMei Casai d'argenlo» che dia-
Ulla odari^ Solco di nere che faviOa ardori»

.. G'eatsnrioatparlaBeideMariadeMédkiaqpaiepoète \$» Mwre saU d'an eMboomne
dlthyramb^ae } ce nei est un édifice blanc^ qui élève son petit mur ettte dêu^ prûrm de mijfe
poufte al de pwrjpre UaoaM :

Soria aèl aaaaa «a ediiéia Uanoa ElaMo a tanniiw eao asarabreve Pogto eolà fra*I destm prala
elmcco II caüufid* osiro è la parpurea Dere*

J'aimerais assez à raconter toutes les merveilles de ce uez ; je pourrais vous dire aussi combien
la petite moustache de Marie de Medids, forêt très^legère, avait de charme pour k poète, et com-
muent on lisait, écrit en brun^ daas la pupille de ses yeux, ces mots s Ici est le soleil t

Toilà pour quelles sublimes inventions cet homme puisait k pleines mains b renommée dans le
trésor de la sottise publique, et les éçug d'or au soleil dans la cassette royale. V<Hlà pourquoi il
causait avec la reine au milieu de la rue, eominandait des taUeaux au Guidoi fusait bâtir dans son

pays un palais de marbre, et voyait sa statae s'élever scms les doigts artistes de ses contempo-
raîDs. Il n'y avait pas de statae pour Bacon, le précurseur de trois, siècles, pour Cervantes ni pour
Montaigne. Gloire contemporaine! débiles mortels f sottte érédubté !

Ce n'est point un nom sans importance que celm de Marino. Dans la liste des novateurs litté-
raires, il occupe une place spéciale, et le rayon que {M'ojette son astre poétique s'étend fort loin ,
puisqu'il vient mourir au pied du trône de Louis XIV. Historique par la longue généalogie des vices
brillants et frivoles qui se rapportent à lui comme à un ancêtre, il Test encore par sa situation
unique de séducteur ingénieux, empruntant des vices à l'Espagne pour les communiquer à la
France; tour-à-tour xorrrupteur et corrompu.

Notre juste sévérité envers le talent de cet hoBime, dief de parti plutôt que penseur ou poète, ne
doit pas nous rendre aveugle pour ses bonnes qualités et ses bonnes actions. Il a eu quelquefois du
cœur et de la générosité. On peut railler le poète à la mode, espèce d'Ovide manqué; mais le protec-
teur unique de notre Poussin qui né pauvre, sans amis, sans appuis, sans autre ressource que le
courage d'un génie austère luttait contre une époque frivole et désordonnée, a droit à nos hom-
mages reconnaissants.

Marino avait du mérite à protéger Poussin ; personne ne faisait attention à ce dernier. Notre Ita-
lien était bien en cour; on payait au poids de l'or les vers nombreux dont le flot intarissable coulait
de sa veine facile; la France l'aimait; il servait de modèle à toute cette génération que nous allons
étudier tout-à-l'heure, que BoUeau a flagellée et à laquelle il apprenait l'art de décrire, de détailler^
de n'en finir jamais; — comblé de faveurs et de succès, il tenditla

BfARINO. 301

main au génie ignoré. Pendant que Poussin se morfondait dans la solitude, Marino prouvait sys-
tématiquement que la poésie est une peinture qui doit frapper les sens par des couleurs vives et des
groupes animés; il avait sa théorie, eni{»'nDtée aux défauts d'Ovide, à ceux de FltaMe déjà vielle
lissante et de l'Espagne gâtée; — tout le monde approuvait cette théorie ; quant à Poussin, sa sévé-
rité déplaisait. Le pcHtte^lueue de ce grand Marino qui se prélassait fort commodément à travers
la longue galerie de ses poèmes, — c'était Chapelain ; ce dernier écrivait une préface pour {H^uver
la perfection de YAdoms. Un certain gentilhomme, q[ui faisait t)éniblement de bons vers et se

connaissait en prose, résistait à l'engouement universel; c'était Malherbe. Comme il toussait beaucoup, Marino l'écrasa d'un bon mot : « Jamais je n'ai vu de gentilhomme plus humide ni de » poète plus sec. »

Ils poèmes et les saillies du Marino, sont oubliés; si nous n'oublions pas la protection magnanime accordée par loi 21 notre Poussin, qu'il soutint dans ses heures de détresse, heures douloureuses, qui durèrent longtemps; Marino l'encouragea, le présenta, lui fit faire les dessins de son Adonis, le recommanda aux cardinaux et au Pape. Marino logea Poussin dans sa maison, l'admit à son intimité, prit la peine de traduire, afin de l'initier à l'antiquité française, les plus beaux morceaux des poètes latins et grecs; il fit plus encore; il l'aima.

On est touché de ce bon sentiment, et on lui pardonne ses péchés poétiques.

N'est-il pas touchant et comique de voir à côté du talent

un qui triomphe si vite et si brillamment, cette lutte du

talent et du courage contre les mauvaises chances de

vie; histoire héroïque et toujours obscure? On la re-

303 L'ESPAGNE ET LA FRANCE.

troisième dans les premières années de Napoléon et de Burke et de Schopenhauer, dans la toale l'exécution de la mort de Mikoyin de Gervantee de Xénodile. Getta force de penser à l'Yérance morale qui ne s'est jamais avouée; pioche le vide de la sobriété de la biographie que cho» Nikolai Poïma, eut peur de l'entretien Marius goudi.

Le fait de cette aoutie gébère que en est tenté de plaindre Hariri, d'avoir eu pitié de la chute de la tête de crédule de l'échec de l'uae teindre si obacareapte une fia à radieuse» (atde mépri» aucédant à cette apotifiaec>

C'est une sévère et utile leçon pour l'otter les fautes et tous les orgueils. Ne plaçons pas de bmm b osaroDae sur nos fronts que nous faisons peindre la put de asttt gloire et cherchoe b vérité plus le succès.

SDR

DE QUELQUES SOURCES RELATIVES À L'ÉPOQUE LITTÉRAIRE

LOUIS

Consulter* — ' Le Grand Dictionnaire des Précieuses par

— L'Âstrée de D'Urfé.

— Bazin, Hist de Louis XUL — - Mémoires de Dartigny.

— Gourval-Sonnet, Poésies et Épîtres.

— L'Espadon satyrique.

— Lettres de Guy-Patin.

de Malherbe.

— Gbuyres de Cyrano de Bergerac

SUR

VV%\VWV%WVWVWVWVWV\VV\\
WWW%VW\VVV%WV«i\V\«V\%»^VV«WV%VVVWV%W

Règne du genre burlesque sous Louis XIII.

Le r^e de Louis XIII n'a rien de sérieux que le grand cardinal.

Parodie un peu burlesque, intermède comique, passage inquiet de la féodalité morte à un nouveau régime qui va naître, ce temps, chrysalide de la monarchie pure, tombeau des suzerainetés indépendantes, mélange d'habitudes anciennes et de goûts nouveaux, recevant de droite et de gauche l'équivoque ray<mnement de l'Espagne et de l'Italie, ridie en caprices faits pour amuser[^] est pauvre de résultats logiques. Le grand ouvrier de cette épo<fue est celui qui la détruit, Richelieu. Il pousse d'une main rude et violente ces petits hommes et ces petits événements, comme autant de flots imperceptiUes, vers l'Océan de la monarchie à laquelle Louis XIV donnera son nom* Richelieu anéantit d'avance tout ce qu'il domine et coatprime. L'instoire le montre, dd)out comme un roc vivant» parmi ces[^] fous, ces bx», ces estafiers, ces spadassins,

ces amazones, enfants charmants et dramatiques, se battant, mangeant, chantant, conspirant, farcis de galons, ombragés de panaches, mettant des dentelles dans lenrs bottes, reluisant de cent couleurs; folâtres avec rabat comme sans rabat, cadiant une armure sons une aumntse. Le Catflîna et le Salluste de ce domaine des brouillons, c'est le coaidgateur : il résume l'époque, il la termine et il la peint Après lui éclot la grande monarchie, qui fut si bdle et dura si peu.

Le même caractère d'instabilité, de mobilité, d'enfantillage éclate dans tout ce qui se rattache à cette phase historique. £He est délicieuse, tant die est folle; on s'arrête étonné devant die comme en face d'un excellent dessin de Gallot : je l'ai nommé plus haut, ce charmant artiste, je voudrais dire combien il a possédé l'instinct de son temps. Ses comppiitiotts ressemblent au siècle. Les personiu^{^^} y sont petits et nets ; les individualités nombreuses, vives d taquines. Timt d'originalités {k-essées agacent le regard, qui s'amieue d'une perspective peuplée d'accidents sans in. Le roman surabonde par petits groupes jdeins de carkatures déliées et de charges ravissantes ; époqoê Umta ds détail, de contradictions et de petiteses. Landsknechti do duc de Mansfeldt, magiciens venus de Florence, dansenn italiens qui suivent Concini, arquebusiers à ixmet; Baasoai' |Nerre\ Cinq*Mians[^] Théophile, du Laure&s; disripateon de fortune et de talent, qui Jettent au hasard naie vene prod^etise. Cette époque irratiennefie est d'une déraisea pittoresque; la logique lui manque, eBe vit de c<dorii; m phis graves caractères tombent dans la fiirce. RicheUsa danse la sardiande. Les Raphaël et les Léonard d# fiMI dm temps, œ sont GaUot, Ridiens et Salvator-Rosà.

Ces pdfttiiss qui se niêlirt à teo» lis aaoiiv«Daiiti di

SUR QUELQUES VIGTIMBS DE BOIUUAU. So7

sièdê Mnt gii«npiê»5 poMM » ambiindeun « eonupiri» teurst gens dd parti «t gens de coor. Ib ont de TéKH qneiiiMi, do stroii[^]fiAre, de Tandace, et repréientent fiêr[^] ment, dani aie aodété pé-

trie de caprioies, la souferainié des arts qui akneiit le caprice. Robens s'acqnitte de missions diirio-
matiqties importantes} Gallot défend sa ville natale; Saltator conipire avec Mazaniel. Il y a excès
ctM tous les trois et Tie trop pétaknte. Lettr idéal n'eat pas anarf élevé que celui des maîtres italiens
du xyr siècle. Ne cherchant ni les grâces pures de raoMHir dhtn, ni la beauté de la forme, ni les ex-
quises dâicatesses; abondants^ fougueux et variés; païens autant que chrétiens; ils sont comme les
Saint-Amant et les Yiaud emportés par l'imagination et la boutade^

Le caprice inspirateur des arts tient une place secondaire dans le style. Le talent d'écrire est plus
sévère que celui de peindre ; le style émane de la pensée et se lie à la science politique, à la philoso-
phie et aux sciences exactes. Malherbe, Concilie et le cardinal de Retz, c'est-à-dire les deux intelli-
gences les plus austères du siècle, et Thistorien grave d'agitations folles, sont trois gens sérieux la
plume k la main t i*un, Malherbe, plein de scrupules, puritain littéraire, tyran de la grammaire;
l'autre, Corneille, naïf, ardent, dur à lui-même; le troisième, Retz, qui croyait en racontant la
Fronde, dire les troubles grandioses de la répu« blique romaine; voilà parmi les écrivains de ce
temps ceux que l'avenir adopte. Les autres trop fantasques ont péri. On ne les lit plus, qudque l'on
retrouve chez plusieurs l'ardeur de vie sensuelle qui éclate chez Rubens, la verve burlesque de Cal-
lot, et ces rochers rougeâtres que Salvator peuple de brigands cinrassés eadorais au sokâl

Le idns grand malbew ée ees potos Initasques, c'est

de n'être pas français; d'imiter l'étnager sans se l'approprier et de perdre leor nationalité au Un
de renricUr* Le style de Beml et les facéties espagnoles détdgnent sw Saint-Amant t qui ne sait pas
les aeccmimoder an goât français ; Saint-Amant fut Igland homme de 1621 à 1650. £n face ds Tibre
il s'aiTête comme un Eraciaso èa Saynètes ou comme le BrigheUa Bergamastjpie^ pour dire au
fleuTC .mille injures de carnaval :

Il vous sied bien, momieiir le libre»

De foire ainsi taot de façon ; Vous en qui le moindre poisson Â peine a le mouyement libre I Il
vous sied bien de tous vanter D*aToir de quoi le disputer A tons les fleuves de la terre ; VooSy qui
comblé de trois moulins , N^oseries défier en guerre La rivière des Gobelins I

Les infamies qu'il dégoise ensuite à ce pauvre fleuve, n'ont d'égaies que dans le catéchisme du
Pulcinella. Il dit an fleuve cpi'il n'est qu'un gueux, un voleur, un plat-fMed; qu'on ne peut pas rai-
sonnablement le regarder comme un corps de fleuve, mais comme un bras.

C'est bien à vous d'avoir un pont, Â vous qu^avecque ma bedaine A cloche-pied je sauterais; A
vous que d'un trait je boirais Si je prenais là vie en haine I A vous qui, sur notre élément.

Représente! tant seulement Un ver Mquide en une pomme!

SUR QUELQUES YUmiles DB BOILEAU. 30d

Borne D'est pas noH plus épargnée ; et les ruines I comme il les drape !

Ah t Dieu yfooB gardy la belle Tillel Enfin TOUS Toid sur les rangs I Il faut TOUS chatottUler
les flancs D'one main adroite et sabbile^ EtYooSENTAtereil

Il commence par en faire tâter aux colonnes, aux obélisques et autres magnificences vantées des
voyageurs. Voici comment les traite le poète de la folle Christine, le gastronome Espagnol-Italien —
Saint-Amant :

Colonnes en lûa mafpûfiques»

Sots prodiges des anciens, Fastes pointus des Égyptiens Tout griffonnés d*hiéroglyphes ; Amusols de fous curieux.

Travaux qu'on croit victorieux D'un si puissant nombre de lustres , Faut-il que nous voyions partout Trébucher tant d'hommes illustres.

Et que vous demeuriez debout?

C'est du Gongora ou du Qnevedo; il grossit encore la oix pour maudire ces débris des grandeurs passées. Tout- -conp scm imagination fantasque s'empare d'un souvenir us grave ; sa fureur grotesque prend une force qui veut sublime :

810 finm»

Piètre et tatm Col/téei

Exécrable reste des Gots !

Nids de lézards et d'escargots, Dignes d'une amère risée, PottTfiuoi ne vous rase^on pas?

Peut-on traayer quelques appet Dans Tos ruinci erinindlei f Et veut-on à Péternlté Laisser des marques solemMUei D'horreur et d'inhumanité I

Certaines inventions de SalvaU)*, ces escarpement eoeronnés de ruines habitées par des bandits, où leshibooi et les mendiants ont cherché asile , ressemblent ii ce dithyrambe, animé de la double inspiration de la caricature et de la tragédie.

On peut donc être un homme très-distingué, ne manquer ni de poésie, ni de verve, ni d'esprit , et obtenir des résultats incomplets ; il suffit de manquer de nationalité sévère et de fermeté dans le goût.

Saint-Amant et quelques hommes qae nous allons étudier tont-à-rheure de plus f)^, naquir^it dans une époque toute enthousiasmée des facéties de Bemì, des petites grâces du Guarini, des éclatantes beautés de Galdéron, de la facilité de Lope, et surtout de la dépravation séduisante du Marino ; époque qui se cherchait encore; pleine de vellétés, féconde en avortements, essayant tout, n'arrivant) rien, turbulente, indisciplinée, prenant la faiblesse de h volonté pour la vigueur des paasimis. Au milioa de ceafflotineries, de ces prétentions, de cet amphâgonri» de << caricatures; dans ce grand créposenle du «érieux ecii plaisant, da présent et du passé ; bien peu surent cWÉ le parti de la raison grave et forte, du bon leis itvirt

Mtiberbe» assea stérík penBonnage, céda dans sa jemieMe à cette influence Italo-Espagnole ; le Taullo dont il tra» dnisit les vers ridicules était Sicilien. Mais bientôt, retrouvant ce bon sens court et inflexiUe dont Dieu rayait doué, il en fit un sceptre de fer. Boileau qui s'élevait dans le coin d'un greffe; Molière naissant sous les piliers des Halles, achevèrent son œuvre — le dernier , en homme de génie; — le premier en exécuteur inflexible des hautes oeuvres inteiletueUes.

Nous «Bons exanmier de près quelques-aDS de ceux qui n'ont pas su corriger on adoodr b cooia-gioB étrangères-^ enuilli difformes d'un temps irrégulier, géniai sans barai* aie et sans tenve, imaginations sans raison, vivacités sam styles I orateurs sans pensées , poètes sans foi poétique» élèves du vrâi caprice » -- écrivains qui n'avaient rien de profond, armée fougueuse à la fois et es-

clave. En parodiant Tétranger, ils renonçaient au sérieux de leur pensée, ^us leur gravité espagnole ou leur grâce italienne, on aperçoit un fonds de coquetterie esclave et un grand défaut de bon sens.

Rome que Saint-Amant a si drôlement jugée inspire au philosophe Balzac des observations plus bouffonnes encore; il ne cherche ni la situation politique de la papauté , ni les secrets des mœurs ; il décrit , en phrases élégantes, les longues siestes de Rome caressées par ^a douce tempête des événements ; Tair de sa chambre renouvelé par des parfums différents; ses rêveries molles , sons des bos^quets d'orangers, aumurwmre de douze fontaines \$^ surtout les repas délicats, faits d'oiseaux engraisés avec du sucre* ^ Voilà ce que le philosophe a vu dans la capitale de U chré« tienté.

Balzac, traducteur des Espagnols, est le pendant du

Graecioso poétique qui disait à la ville de Rome '. Attendez^ je vais vous donner un coup de peigne :

Vous en lâlerez, je le veux I Mais aussi que nul ne se plaigne Si vous donnant un tour de peigne
Je TOUS arrache des cheveux I

Saint-Amant comme Balzac, disait tontes les folies quiaie présentaient à sa ceryelie fêlée, il les disait en rimes trèsriches, il ladsait des tableaux buHesques qu'il ne donnait pas pour des Yérités. Souvent dans ses stances baroques il rencontrait des détails caractéristiques, oubliés par le pompeux Balzac : il peignait, par exemple, les vastes cbapeiox des Baadles deRome :

Le bord flottant et rabattu Du feutre mince et sans vertu Qui couvre leur vaine cervelle, Pour être, ainsi qu*eux, lâche et mol , Ondoyé, fuit et bat de Italie, Gomme un choucas qui prend son yol«

Cette verve m'amuse ; et je la préfère au frivole et sérieux égoïsme du philosophe. « S'il possède un éventail, » qui lasserait les mains de quatre valets , et qui ferait n des naufrages en pleine mer..... s'il noircit de h

» neige dans du vin de Naples; » que nous importe 7 La postérité aime autant rencontrer dans les vers de Saint- Amant le cortège des cardinaux romains :

G*egt la pourpre éminentivime.

O quel régiment d'estafiers 1 Que ces -chevaux sout gais et fiers D^aToir des houppes cramoisies
I Rome étincelle sous leurs pas; Et devant eux les jalousies Font éclater tous leurs appas.

Ce sont deax frères littéraires; les prédicateurs du temps , Garasse , par exemple» ne le sont pas moins ; et, comme le dit Gourval-Sonnet, Tépoque entière semble « faite pour être chantée sur Fair de Lanturelu. »

Gesbonfifons espagnols, ces peintres ambassadeurs et histrions, ces ecclésiastiques chefs d'émeutes^ ces femmes qui signaient , GradafUee , et qui écrivaient la Carte de Tendre; ces poètes qui « à l'instar de Bakac » s'intitulaient « grands maîtres (/t^eren^t et cœnandi,y> ces seigneurs qui ne s'occupaient « que d'huile de jasmin, de rubaos de Séville et de gants de frangipane » jouaient leur rôle dans des intrigues fort dangereuses qui ébranlaient le trône et remuaient l'Europe.

su firuras

Suite. — SaInt-Akant boI dm Golifrus.

BâfleHnoi donc de oe nectar TenMat Gur e*Mt fIK» oi«, nm tm fi M» «NI l 01) I qu'il cit dou !
j'en ai l'AiM rtrà !

VerM, gittoB ! tttM |uqMt an kflldil « A kiMiMé dliTiTO^•ldii Mrti!

Ce fat on poète, bélaal et oo poète peida pour l'aveoir. II avait l'esprit ardent et fin et rimait d'une maaière

merveilleuse.

La laogue poétique se pliait sous sa plume comme h matière fusible se tord et s'arrondit au soufflé du Terrier; il savait beaucoup sur les hommes et les cbwes, Faire 11 guerre et l'amour , mener la plus fringante vie d'aventoK, amuser la romanesque princesse de Gonzague, plaire i b grande Christine, copier l'italien et l'espagnol , être un peu Falstaff et un peu don Quichotte ; paraître à la cooTi hanter le cabaret, vivre dans un grenier, visiter les quatre parties du monde, et finir par expirer sans feu et sans lumière , sur le grabat de son taudis, rue de Seine, ne laissant après lui que son feutre, son épée, sa bouteille vide et deux volumes mal imprimés, voilà Saint-Amant.

C'est une des bonnes figures de ce temps dont Gallol est le véritable interprète.

Les Ghrlisfiet les Marie de Goniagoe, les mademoiselle de Montpensier oooYiemient à Saint-Amant II les flatte» ks kme et lit pour elles. Il dédie k Christine son princi* pal ouvrage^ une idylle héroloqe. Tonte la société du coad* joteur et de la fronde roole antonr de lin. Pour amis il a ces mantrâ garçons da xni* siècle, qui ne peuvent ployer leur indiscipline à la règle nont die ; sensuels » bachiques, aventureux, amusants, lacilemeiit amusés; pour lesquels aadaBw de Sévigné n'est pas sans faiblesse, et qui se détachent es arabesques sur le fonds sévère de la société naissante I la voix de Louis XIV. Malherbe inquisiteur de la grammaire ks avait fort gênés. Boileau, le grand-prévôt littéraire, aiguissait sa hache el mesurait ses forces pour les tuer. Malherl» et Boileau, esprits secs et rigoureux, viendront demander compte de leur liberté aux Théd|riiile Yiaud, aux Sigogne , aux Sahtf^Amana, aux Voiture , aux Faret , aux Boisrobert, et leur diront : ■ Od sont vos chefoni'ceavreT Avec votre mignardise italienne, votre rodomontade espi^inote, vos saillies bizarre», vos boutades éperdues, votre facâitè Ibile, qn*avez-vous produit? • — Ceux-ll, dffioâi de verve, de force, d'aân, bonrimeurs, spirltoeiset plaisants, quelques-uns poètes, n'auront rien à répondre. Le cardinal de Reti interrogé par rUstoire ne peut h» apporter comme trt^ée un seul résultat peMttque. n ne lui reste que son nom et ses Mémoires ; û a tout brouillé sans rien conquérir. Sa fertilité d'expéc-BenIs Ta conduit k la banqueroute.

On aimerait à réhjdii^ter complètement les vaincus de rUstoire, Relx, Saint-Amant, Concini, Théophile. AUendre le succès pomr iarmnlr scm jügement, c'tgi bassesse d'esprit Barbouillées de ridicule par la lie de deux siècles., en a pilié des vicdnu» 91e a loïkaua punies; qui ose*

rait outrager de noQveaa les pauvres cadavres de tant de gloire délabrée? Mais cette pitié une fois aeaH*dée, le boa sens s'arrête et se tait. Le mauvais emploi des facultés offre une leçon grave qui mérite attention.

J'ai relevé ces cadavres , et consulté les annales des vaincus; je doisirai parmi eux les deux noms les plus importants, je chercherai les motifs de leur défaite, le pourquoi de leur obscurité , le mode de leur suicide.

J'essaierai l'autopsie et dirai comment cette vigneur s'est consumée, commenta péri cette génération ardente; j'examinerai ce qu'elle garde encore, sous la tombe, d'étincelks et de lueurs ; ce que

Dieu avait fait pour elle , et condîeii de génie ou d'esprit elle a jeté au caprice du vent.

Sans l'étude des groupes littéraires qui oat précédé l'époque de Louis XIV , l'histoire de cette dernière resterait incomplète. Évoquons d(mc ces persomii^ies, plus étrangers que Français. Suivons leur processkm folle : bergers et Amadis, amazones et poètes crottés ; petits pages et vieilles femmes- philosophes^ matelots poètes et beaux-esprits de ruelles^ athées et fous de cour, gri^ mauds en guenilles et spadassins espagnols, buveurs etg^res intrépides ; tout cela était littérateur comme toos et moi, n'écrivait pas de journaux, faisait des triolets , amusait les dames et avait du génie ; écrivains sans jugement, qui préparaient le triomphe des intelligences sérieuses. La vieille sève gauloise éelata dans toute sa. violence de réaction ; les sages furent excessivement sages, afin de compenser la furieuse extravagance qu'ils détrônaient L'histoire des sages et des vainqueurs est écrite partout, et trèsbien écrite; l'histoire des fous et des vaincus ne Tapas été.

Cette vive émeute contre l'esprit français, entre Té-

poque de Henri IY et ceUe de Lonis XIY , est remarquable par sa verve diffuse et sa fantaisie originale , par l'attitude puérile et dégingandée de son talent et de son néant'

J'aime à retrouver cette ancienne lutte littéraire. Mon but est de poser des principes raisonnables et de faire valoir des considérations élevées; il résultera de cetra* ▼a3 une vérité éternelle dans Fart : la nécessité de Tharinonie, et l'avortement qui suit l'effort isolé d'une seule faculté. On verra que Boileau eut raison contre le passé littéraire , comme Louis XIY eut raison contre la fronde et la ligue. Peut-être Louis XIY et Boileau eurent-ils trop raison.

Sin-

La sodiéé tapageuse de 1610» — Viveurs et lib^UnSt — Les princesses.

Le bataiUon des poètes fantasques et exotiques , guidé par quelques grands seigneurs , escorté d'une on deux aventurières, n'a pas de plus charmant personnage que lefunieur, priseur, buveur/paillard > vagabond, brave et rodomont personnage, le bon gros Saint-Amant; car il avait la panse de Falstaff, comme il en avait l'esprit. Payen, Mégrin, Butte, Gilot, Desgranges, Dufour, Châs-

8i8 tamBé

tMUj^s, iitastK» pour avok iriaqné aTtec» gros homme, yiesoNH après» M^ et tknoeM place daas se» hyiues, Le» nTOura débattue compagme, le comte d'EÜrooartt fettle-Bonhomme, de Gèvres , de Tiily , du Manrier » de Mer- ?èR^ Puylaorens» focaieQt le {pros de rarmée ; pnia ks ftiaeeaae»» astrea errant» dont la hieor éclaire cette tro«pe de vefaQ^tneoxi CJirMtine de Soède et Marie de Gob*a«g««. Elle enporte à sa suifte Tabbé de Uarolks ei le clwmnQtitifer f^ei; ^- frères de débauche » chefs oa aoldf^ de lasoeiélié t^geuse» qpû, de 16^ à 1650, eflân}!

ils 'sont k»B fieinfres^ c'est leur mot; lemréteadardbatliique se déploie dans la fumée de la poudre et le brait de Forge. Ne les confondez pas avec les libeitins, autre groupe, à la tête duquel marche le grand Viaud. Les libertins professent l'athéisme ; au culte des jouissances ils jmgnent un système philosophique dont ils vous entretiendront si vous voulez, et qui coûtera la prison à quelques-uns d'entre eux, à d'autres la patrie ou la vie. Mais les gastronomes, ceux qui se sont baptisés les goinfres^ s'occupent peu de ces hautes matières ; le fracas politique leur fàXx peu ; ils aiment miewr le bmif des meuaqnetaaée et le choc des verres ; ils se sont dft , comme certains yl-vours qui déploèrent la nappe et ouvrirent leur caveao joyeux après la révolutioa française : « La guerre civile est une oripa de sang; qm'ime orffe de m uoo» coasale, îiioia ne r^i^qaisseia |;oir

idole que le iseatre, et nous margofini ter folie (|Qi gconde autour de nous» Si la pauvreté arnse. mm avemnotire épée^k monde est grand; noua cooneii le mouda, chantant et noua battant après boire. Il y asa laniours place pour nous à la table et au &u dea bons vi- ^fgiok (sm m) v^a r4j<Mi9seBit; vieux , nous trimpaoroi^

SUR QUELQUES XKCWÊSS DE BOILEAU. il9

mmnt te Ummm n» déUgaamt nâme |m» coi amaiMto iëbm du plûrir d'fIQtreins« aw cbevenx bbttes NT cb» fingoi «nIuMiéi» no» {Mums rdboadies années dft teifUar dt gMrrey «t Bmhauaèttu bka toiuiiîs qui se déroueront à lears charmes. »

Ainsi parla et vécal Marc-Antoine de Gérard^ né près de Saint-Amant , dans les environs de Rouen. Il s'était trompé dans ses calculs; lorsque, dans son réduit de la rue de Seine , méprisé du jeune Louis XIV , oublié des grands, sifQé par une génération plus sévère, « ramenant, dit-il, sur ses jambes nues sa couverture insuffisante » il rêvait k s» vie passée (Haa sondes \$N»i/rej soo amis, il soupirait; et se reprochant cette folle dépense du temps et du talent, des accents lugubres et grotesques s'échappaient de son sehi :

Covektertroitf éfm on érap^ mm feu d auM fhaiidritei Au iurofoDd de Thiver^ dans la salle aux fagiats^. Où les chats raminant le lang^age des Gots Nous éclairent sans cesse eu roulant la prunelle ;

hausser notre cberet avec une éscabeOe, Cstre deux ans à jeun eounn^IescseargtMB, BêYif e» gl JIbIMUl tÊwA ipuB Ust — got>> Qoi^ iMU««ti a« laAcii^ ae i^ialleiit son» rakaelk ^

Mettre, au lieu de bonnet, la coiffe d'un chapeau ; Prendre pour se couvrir, la (Hse d'un manteau , Dont le dessus servit & nous d'OuMer Ta panse ;

Puis aottfiric ««nt brocards d'un vieux hoste irrité , Qui peut foucBir à i^e à la moindre défense ; G*e«t «e %tt*eiî^Mke eafia la piadiialirti

C'est à pen près la moitié de sa vie. Ge triste et joî'eux sonnet, qn'il intitule les Goinfres^ date d'une époque de contrition tardire; il fut écrit peu de temps amt sa mort , dans son taudis. Revenons aux premiers temps du prodigue.

S IV

Jeunesse de Gérard de Saint-Amant. •— Cadet-la-Perle.

En 1615 , lorsque Saint- Amant avait dix-huit ans (i)i vivait un cadet de la maison de Lorraine, d'une braToare extrême , d'une audace qui méprisait le danger , et d'm esprit borné qui ne le voyait pas ; il se ncmunait le comte d'Harcourt. Ses amis, les hôteliers, les baigneurs et les courtisanes, l'appelaient Cadeula-Perie , parce qu'il portait une grosse perle à l'oreille , à l'instar du volaptueos Henri III. La nature l'avait fait petit, gros et niais ; le sort l'avait fait pauvre. Il se mit à jouer, à faire des dettes et i boire , tellement que les hommes graves l'eurent en m^ et les gens du monde le délaissèrent. Un nom eomme le

(i) Les Mémoires de Tallemant des Kéaux, qui contiennent la pio* part des détails suivants, se trouvent si complètement d^accord IR^ la poésie de Saint< Amant et avec les renseignements épars dans les œuvres de Faret, Boisrobert , Gonrart, mademoiselle de Scodé/T» Colletet, d'Drfé,

Vaugelas, Coeffeteau, que, tout en avouant l'esprit de médisance qui anime Tallemant[^] il nous est impossible de couter* ter la plupart des anecdotes racontées par le dironiqueur*

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOIJUBAU. S2i

sien valait de For ; il l'exploita pour ses plaisirs, puis il en douUa le prix en provoquant le fameux duelliste Boutevill^e« qu'il battit. Ce duel racheta tout et fit sa fortune. Alors il alimenta ses dettes, et réunit autour de lui les joyeux compères, roturiers ou nobles, poètes ou valets» qu'il rencontra sur son passage. Richelieu commençait à marcher sur les têtes de la noblesse et trouvait bon qu'elle se déshonorât un peu. Avec Henri d'Harcourt buvaient souvent un poète crotté du nom de Faret, qui avait le malheur de rimer à cabaret[^] et le bouffon du cardinal, ce Boisrobert si célèbre pour avoir été l'amuseur du ministre. Lorsque le comte, à bout de voie , ne trouva plus d'aigent dans aucune bourse, Faret lui proposa un expédient; se donner au cardinal corps et âme, et épouser une de ses parentes, la première venue.

Boisrobert approuve , saisit le moment et fait cette ouverture à Richelieu. Le cardinal s'étonne, fait des difficultés, et dans un accès de bonne humeur, il improvise ce distique, qui déboute Boisrobert de sa requête :

(lie comte d'Harcourt , Lebois (1), a l'esprit un peu court ! »

Quelques jours après , Faret presse son ami Boisrobert de revenir à la chaîne; le ministre l'écoute enfin et lui dit: « Est-ce tout de bon? Parlez-vous sérieusement? — Oui, monseigneur, il sera entièrement à vous : c'est

(i) Sobriquet familier que le cor[^]ual donnait à Boissrol[^] dans ses moments de gaieté

322 feruDis

un homme de grand cœur. n a battu Botteville, et vous pouvez vous fier à sa parole. »

le cardinal y avait pensé. La bravoure de d'Harcourt éprouvée en Allemagne ne faisait pas de doute. Henri Torgueil des princes lorrains en élevant leur cadet était d'une bonne politique. Richelieu fait venir le comte, et s'amusant à ses dépens :

« Monsieur le comte, le roi veut que tous sortiez du royaume t

[^] Je suis prêt à obéir*, répond l'autre, qui pense qu'il lui faut le punir de ses débauches et de ses dettes.

•«[^] Et ce sera pour commander l'année navale f »

Ce mauvais sujet de comte devenu marin et bon marin, traîne après lui sa petite troupe de buveurs, se distingue devant La Rochelle, reprend les fiefs de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite, et fait trembler l'Espagnol. A-t-il trouvé sa veine; cette valeur fougueuse, excellente pour le coup de main, aimée du soldat, frayant avec lui, bachique et riieuse, se moquant du sort et de l'avenir, distribue les coups d'estrapade avec autant de plaisir que les rasades. Richelieu vient de faire un héros, le comte l'est devenu ; deviner un personnage est le mérite des hommes politiques et on appelle cela leur bonheur.

Le comte d'Harcourt se met en route; il va se battre. la «oknMa des g[^]nfrs part avec lui. Notre jeune gen- UilNMBOie de Normandie, huguenot sans fortune[^] bon enfant, fils d'un officier de ma-

riae qui avait servi soas la rane ÉJflabedi«. ne detnaBdùt pa& naieux que de oowîr les chances de cette vie gaillarde et guerrière. C'était Saint- Amant, ou plutôt Marc-Ântoine de Gérard, qui venait de pfencBw ift nom oe son Heu natale, cwa p^ ^, afvcBtwr comme lui» s'était battu contre l'Arma- da, el les Tvres IV

SUR QUELQUES VIGXIMJSS DE BOILBAU* 9S8

valent enfermé deux ans dans ta Umr Nœre de Gonstanti' nople. Marc-Antoiaie, ne possédant rien que de k yenre, de la jeunesse et tontes les soî6 de volupté possibles ^plnt b^acoup à Henri d*Harconrt et à Fàret ses compagnons de table.

L'association entre ces 'trois persoimages » partis de' JoJnts différents , devint intime ; ils se débaptisèrent : Paret s'appelait le Vieux^ Saint*-Ànumt le Gros, et d'Har- »m*t le Rond, Ils voya- gèrent de compagnie, Faret com* M)sant de mauvaises chansons, d'Harcourt commandant ses foape^f Saint**Âmaot essayant les deux métiers de poète et 'homme de guerre* Sa première œuvre poétique n'en* once pas beaucoup de génies c'est une chanson à boire % l'luNmeur i^ comte d'Har- court et de ses goinfres»

Payen, Maigrioi Butte, GUoty Desgraoge, Ghasteau-Per9» et Dufour le bon falot^ Qa*un chacati élise son parrain Pour trinquer à ee prince Lorralttt

Il Doui permet qu^en liberté Sam aucun compliment, on lui porte une lantét BuYons donc, il nous fera raison , Car il est Thonneur de la maison.

Estant parmi leë Allenans, Oû son Inrat a plus fait que n'ont dtt tous les loroftos f

Il apprit à suivre les hasards

De Bacbus aussi bien que (le Mars,

Pour moi, disant ce qn*il m*en plalst, G^esl de le voir seigneur de Brionne comme 11 est f Ce Heu vaut Testât des plus grands leys , Puisqu'un pot y tient autaat que Upqu^

S2& ÉTIIDES

Aussi je yeux foire un serment De vivre désormais pour le servir seulement. Et verser, pour ce prinnee divin, , Plus de sang que je n*ai bu de vin«

Ainsi chantait au cabaret Le bon g;ro8 Saint-Amant et le vieux père Faret , Gââ>rant Tun et Tautre à son tour La santé du comte d'HARcofrui 1 •

Vivat I

Voilà une assez pdmre poésie ; Saint-Amant n'avait mcore rien vu et ne savait rien. Sous les dra- peaux du comte sa muse devenait soldatesque , triviale et étourdie.

Les lettres étaient alors en république. Ronsard ne charmait que médiocrement les âmes, Ré- gnier, Sigogne et Du Lorens flattait plus Tivement les goûts régnants, ramoor du hasard, de la sa- tire et de la sensualité. On esdouH surtout les Espagnols et les Italiens ; on laissait Malherbe peser dans un coin ses syllabes et éplucher ses diphthoogoes, et l'on avait pour lui beaucoup plus d'es- time que de penchant U recommandait un travail difficile, terreur des esprit capricieut et volon- taires que l'époque nourrissait ea foide. Tout le monde faisait des vers et se battait, CbacoH avait

son duel, son complot, son sonnet et son ode. On oe s'embarrassait guère de l'art et de l'avenir; on suivait, comme dans les temps d'aventure et de trooUe , l'inspiration du jour.

La flotte du Comte emportant les deux poètes et le héros s'élance voiles déployées. Il s'agit d'aller chasser ks Espagnols des îles Sainte-Marguerite. A peine le jeune Gérard est-il sur le pont du vaisseau, sa soif et sa venre s*aUument. Il entonne le dithyrambe :

Matelots l taHlons de l*aYaof I Notre navire est bon de roîle 1 Çà I du vin i Pour boire à l'étoile
Qui va nous conduire au levant I A toi, la belle et petite Ourse I A toi, lampe de notre course ,
Quand le grand fallot est gisté/

Il n'est point d^liuraeur <t rf^oiirse Qui ne se crève à ta santé!

Cen'estdèjàplussi mal; malgré la trivialité, l'élanest rapide, ierhythme vigoureux. Il a latradiUon de Ronsard, qui, le premier, enseigna la bonne forme lyrique; il mêle à cette forme savante one focilké plas nafm Saint-Amant fiera poète; U en a Téléfife, si le soldatesque ne le domine et ne l'entraîne pas. Il saisit Taspect poétique des objots et peint de couleurs animées le vaisseau amiral et ses banderoUes flottantes :

Au gré de mdnt dtnuf tourbillon Je vois cent flammes secouées ; Cent banderolles enjouées Y font la cour au pavillon ; Ici, l'or brillant sur la soye En une grande enseigne ondoyé, S vpeite de couleur et d'art ; Et là» richement se déployé Le grave et royal estendard*

Le chapeau du eardlnal-roi brille snr la bannière, et € le feu de sa pourpre éclatante, » astre qui guide Tarmée» r^ jouit le cœur du poète. La flotte s'engage dans le détroit de Gibraltar. Voici d'Harcourt le Rond, qui paraît sur la ponpe, un verre à la main, trinquant à l'équipage :

||6 ^TDD^S

Déjà sur Ifs (nul ^« la P9l||i9,

Pour me09^ {i), il pim| 111 OfHim

Et s'é«H9|it I lff<M#/ 1 h MW9f SaToix^k{filfiDtPIMl«iV

Même richesis de rfe^e» roêm« clifiIeïMr à*^zéciitioii. Ce Ten, bien trouTé, a él^MPT^I répété :

Il y «n « nfUe sei&libbie» diei iaïm^Amaiit. L^jimi-

rioB hardie et peétique JaWit sans petBo de sa vewa IM-

Uti, andtce, 8 a tout, eseeptl le goAt qoi ikpom^ aoedefe

#f hameiilM. €e geûtpéguhtear, itrobtlenârait penMtN,

s'il laissait se développer eu lui la seusibilité, la mMitatmat la passion. Mais quoi ! il n*a de passion que celle du Tin, la plus commode et la plot lirHialer il vifra#ti jours en sddat parasite.

Surtout il veut rire et ftire rire. Devant les crêtes nuageuses de Gibraltar^ sa piythologiç Iqi revient en mémoire. Il parle aii^ im \ip\ ^ (1)11 ;^ « l^ave-toi, vieux

• crocheteur! nous m t*#i mitons paï aous te laissons » ton titre de portefaiil Qnattt li vom» divinités marines, » prenez garde, s'il vous phrtt. Un (MMdet de nos sabonb « pourrait tomber sur la

table de votre festin, briser vos

• ^li^nm, MURanep vos ammm, tt ft-it htmfkl pm i^

WUÊà

, ^> pu^m i l»fpM|i>/> «At oonasnè par \m Ai^latei

tuner k boire. Maf\$^f ««ail If »%ngrt # Mlf MMil^if^ .

« Vue tmltile an eomt-bouinoni f Keptnne en aon sur la ohauaMS, •Et Y^Biu sur lo cotiHon* •

Cette poésie sans dignité, sans élératlon, sans enseigne* ment, vouée à l'ivresse des sens on h l'amusement d*nne troupe d*ivrognes , rappelle Sancho-Pansa et ne mérite pas Texamen. Les tri-tons dansent aux yeux de Gérard ; les néréides se pressent autour du navire. « Elles font caresse » et honneur à la flotte ; les unes s'exhaussent en souriant, > d'autres ne laissent paraître que leurs tresses moires au- • dessus de Tonde bleue. On entrevoit mille fermes nflféi, » qui se' dévoilent pour s'évanouir. » C'est Rubens, un tableau sensuel, la séduction de l'homme physique, l'attrait commun de la forme et de la couleur. Chaleur inutile, Terve perdue, esprit stérile, coloris sans valeur ! Les arts de la peinture et du dessin peuvent se contenter de ces mérites; la beauté de l'exécution les relèvent. Calkit, la vltgteur de son trait, la précision de ses contours, la vérité fine, folle et naïve de ses portraits offrent l'idéal grotesque que Saint-Amant et ses contemporains ont vainement eè^ sayé d'importer dans le domaine littéraire. Bannir de l'œuvre poétique le type du beau, le choix, Texquis, Tharmonie, la chasteté, c'est Messer TétrnéHc refigion dé l^arf, qui a ses règles spéciales. Ils ont anéanti leur gloire ; ils ont frappé de stérilité leurs mérites naturels, ce mouvement de l'esprit, cette verve prompte, qui brillaient diez plusieurs d'entre eux.

Hommes de caprice, qui sentaient encore la ligue, la Ménippée et le meurtre de Concini, pouvaient-ils faire mieux ? J'en doute. Ils vont bientôt se précipiter dans la fronde, pour se désennuyer tout simplement. Leur poésie

n'est pas une poésie de gens sérieux. Sans Ronsard du moins l'effort du pédantisme, voulant régénérer la fittérature, avait la gravité de la science. Mais lorsque Vian, Faret, Théophile, Sigogne, Saint-Amant, profitant des tentatives rythmiques de leurs pères, n'exprimèrent en définitive que la débaucherie et la fantaisie , ils préparèrent la réaction de 1660, le triomphe d'une raison trt^ timide sur une audace trq) libertine , la répulsion et le d^ût qui devaient suivre l'excès du caprice et placer la couronne sur le front sévère de Boileau.

Un vûép sans mélange serait injuste ; ces libertins et ces gastronomes poétiques ont contribué au progrès intellectuel de la France. Par eux, la poésie s'est mêlée enfin au mouvement des choses humaines; le langage se releva de la médiocrité que chez Virgile ; elle a fait l'amour pour son compte. Pissot, Molière et Racine s'en souviendront. Épousez tant d'exemple si frappant «t d'une décadence si complète , les écrivains de Louis XIV ne hasarderont rien ; mais ils puiseront au Bsi dans l^rbs^ration et la passion ces pensées vivantes que Ronsard et Baif avaient oubliées , voués qu'ils étaient au calque des formes grecques et à l'étude obstinée d'une littérature sublime et morte (1). Au lieu d'imiter la fougue espagnole et la grâce italienne, ils se renfermèrent dans une convenance sévère et dans une dignité grave. la liberté perdra quelque chose, étouffée par la rigoureuse majesté de la monarchie. Quelques-uns cueilleront les palmes suprêmes de l'art; la spontanéité dans la pureté^ l'indépendance et l'audace tempérées d'harmonie, l'intime sympathie avec tous les intérêts de l'humanité se joindront au sentiment de l'ordre qui est la beauté divine. Néanmoins

(1) V. Nos Étdbs svr L^AsiTîQûiTé ; ' — de TArchaisme.

SUR QUELQUES TICTIMES DE BOILEAU. 32d

Il cet accord sera très-rare ; il ^ daos les destinées intelleo ^ tnelles de la France comme dans ses destinées politiques , de ^g quitter souvent Tanarchie pour se résigner à la servitude.

If

S IV

SoitCi — Développement da talent poéti<iae de Saint-Amant — Sa
vie g^ueirière»

Je reviens à ce bon gros Saint-Amant, qui « Tépée d'une main et le rebec de l'autre » se met à courir la terre et les mers, entre le rond et le vieux^ entre un pilier de cabaret et un héros. Gazai est secouru. Saint-Amant se trouve là, se bat bien, comme son maître; puis il chante encore, et essaie une forme plus grave et [dus parée; c'est le sonnet, perle lyrique dont nos aïeux étaient épris; perle rare qui perd sa valeur dès qu'elle n'étincelle pas trans-: parente et pure:

Jusqu'aux cieux, ô Gazai, pousse des cris de joie ; Te Toilà garanti d'un éternel affront.

Le hrave et grand Hareourt, aiuD combats fier et prompt^ . Contre tes oppresseurs sa yaillance déployé.

Td qu'un a%ie irrité qui fond dessus sa proye, n fond Sur rEspagnol, il le beurte, U le ron^t, Et d*ttn bras glorieux, se couronnant le front, Pu superbe ennemi les lauriers il foudroyé.

88o timm

L» illee du Lemnl «raient eoiraU «on ctmir. Quand il s*eD vint cherclieri sous un astre yainquea-ri En un plus ample champ une plus noble guerre;

Mais à voir les exploits qu'il a faits anjoard'huy, Je pense avec raison qu^enfin toute la terre Sera, comme la mer, trop étroite pour luy.

Saint-Amant se repose un moment sur ses lauriers, passe rhiver auprès des Alpes^ et se met à lire quelques poèmes italiens» Vous avez vu qu'il se rattachait originairement à Ronsard et à Du-bartas; il va subir Tinduece italienne-espagnole qui prêtait alors à TEurope ses concetti, ses pointes, ses couleurs crues et vives plutôt que chaudes. V Hiver des Alpes, sonnet plein de belles images > offre la première trace de cette nouvelle maniéré : Saint- Amant se développe^ dans la di-rection de sa forcti spédale; il ajoute des défauts à ses défauts :

Ces «tomes de feu, qni sur Id neige brillent j Cm étîécélîM dHir, d'aïur «t ite criitalr Dont rbjff-ver, au loltîl» d*un lustre oriental^ Pare ses cheveux blancs que les vents esparpillent*

Ce beau coton du ciel de qui les monts s^habillent , Ce pavé transparent, Mi du iecond métal (i) , Et cet air net et sain, propre à l^espiit vitaU Sont si doux à mes yeux, que d'aise ils en pétHent

(1) Iln*esti*ettt*èt«epafiiiutilfrlde iUf9 iatqiMle coiom du cki est la neige, et «« le \$Hm^ mét^U «|t i*arimif « Vflàl4 de Mies inventions.

SUR QUELQUES Yltrthlîfis DE BOILEAU. 381

Cette oBiM tté jilétit) i'eû aiiHé le fr^iaett^t Si Tobe d^hmocelwe eC de pure iplendetir Couvre en quelque lafoa 1» crimei de la lirfei

S'il s'en était tenu % on trouverait beaucoup à louer et peu de chose à blâmer dana ce sonnet, si ce n'est le « coton du ciel » Les troia derniers vers que je viens de citer sont be^ux; en voici la conclusion d'un foât abominable et digne du Marine :

Au prix du dertiirt* thaHêi teUmpÊih^etlt ifhrileitl, Et SI la m^ iiTattractiè en ce dièttilo dé VèrM, Je ne sçaurab an^ <ta*âti ttabéad prêeKlttX I

Plus tard il lui vint clés scrupules sur la légitimité de cette dernière pointOf qu'il remplaça par troia vers ridiculement communs.

Suivons-le dans son Odyssée. H court toujours sur les pas de son ami et de son maître , buvant et riant , des côtes de Sardaigne à Itle Saidf-Ëoriorat , dé Saint-Bonorat à Lérins, de Lerins 4 Gazai, dé CazaI à Turin, de Turin à Ivrrée, et dlvrée ail fond dé la Picardie; que n'at-il recueilli lés particularités dés ses voyages?

1.6 inondé était alors en feu. Il se passait sur tous les théâtres politiques des comédies sanglantes et burles^ ques; rien ne se trouvait à sa place. Ces gens étaient bien fous et ceolaie S» s'imuaalaBtt Le talent du soudard se formait peu à t^ IMNeft si Miition de rime franche et puissante, l'imagination tenue en éveil par la nouveauté des aspects et la variété dol ipèMâtB^ il

3S2 ÉTOD^

rimait en yers de dix pieds, souvent d'nne excdente bctnre, presque tout ce qui lui passait sous les yaix. Le genre de FApître familière convenait à son esprit goguenard ; ses œuvres en contiennent plusieurs, non exemptes de ûiutes, mais'supérieures à tout ce qu*a fait Jean-Baptiste Rousseau dans ce genre ; les beautés y sont plus nombreuses que les taches. C'est Saint^Âmant qui, parmi les écrivains de son époque,- a décrit de k manière la plu ^ exactement {Mttioresque les modes françaises sous la régenoe d'Anne d'Autriche :

Vaak peut-il voir rien de pins ridicule

Qa*ua de nos preux à la taille d^ Hercnle»

ÀTec sa teste, autrefois non à iny.

Teste qu^on osteet serre en un estuy.

Teste de poil, qui de poudre couverte

Assez souvent cache une teste verte.

Teste qui couvre et laine, et soye et lin.

De j^us "de fleur (i) quHl n*en entre au moulin ?

Après avoir fait poser ce gentilhomme semi-Espagn, qae déjà Marino nous a montré et qui était encore plus ridicule en France qu'ailleurs, parce que les imitateurs dépassent toujours le modèle. Saint- Amant le met ea scène, son petit miroir à la main, peignant ses longs cheveux, et arpentant le terrain de ses vastes bottes évasées :

Bst-U aussi qo^que objet |ilus étraDge QuiQ de Ict voir mendUr la lonangt

(4) Heur de feitei

SUR QUELQUES TIGTILLES DE BOILEAU. 333

De la beauté, det grftoes, des appas ? Que de le voir, mesme dans le repaSf Pour oontempler et ses lys, et ses roses. Faire partout miroir de toutes choses : Et sans respect ni des roys, ni des dieux , Insolemment se peigner en tous lieux ?

Que de le voir, dis-je, mettre en usage La mousche feinte, en son (ade visage? Que de le voir traîner ses beaux canons, Ses point-coupes à cent sortes de noms, Qui, sous Tamas de six rangs d^esguillettes Dont les fers d*or brillent comme paillettes, A cent repUB bouffent en s*élevant Sur le beau cuir apporté du Levant ; Et pour marcher, font qu*à jambe qui &uche, Il meut en cercle et la droite et la gauche?

Un Tersificateur mérite de n'être pas tout-à-lait oublié quand il a su dessiner aussi nettement et peindre de couleurs aussi vives les costumes de son temps.

Plus tard, ajoute Saint-Âmant, nul ne voudra croire que nous ayons porté

Ces manteaux courts; ces bottes aux pieds Ions, Aux bouts lunes, aux grotesques talons; Nos fins castors, qui du divers Protée Semblent avoir Tioconstance empruntée ; Tantost pointus^ tantost hauts, taintost bas ; Le souple tour de nos souples rabas ; Nostre façon d'estaler sur les hanches L*exquise toile, ainsi qu'au bout des manches; D^onvrir en foux par devant en hyver, L^habit qui vient du mouton et du vei'. Pour faire voir, 6 molle bagatelle I Le vain éclat d'une large dentelle

ai& truins

. Biehe à mtrwtiikf et drmée à tavis (Ce sont les mots dont il faut le eenrii*) } Nos sots pour-points, nos brinbalaitee Ghamifllf Nos beaux rubans que salissent née eanssesi

Il y a bien des chefilies s ^t te goût tniiiiqiï«, ainsi qoe la justesse de rex{n'essioi t la tiVâcité dti tour y est; Saint-Amant retrace avec talent c/è qui frappe ses regards et fait de la poésie pour les yeugi : joutons que le genre descriptif n*est pas le plus difficile, twX s*en fauL

Toutefois Saint-AmtDI y rétiaeitUwBBfak assister aux

mouvements des galères de Bareokme «

Ce gouffre où la misère abonde,

Où dans Thorreur d^un devoir inhumain

On Voit agir et la corde et la main;

o(1 le plus faible abat le ^us robuste \$

Où la justice enfin devient injuste

Et par Texcès d'un sévère tourment |. .

En crime affreux tourne le châtiment.

La rime est riche, la pensée énergique, rallureviye; ce sont des mérites^ Qu'est^<:e qu'une galère?

Un enfer de vivanlt ; Une prison qui flotte au gré des vents< . Qui marche et vole et rampe et nage et glisseï Qui sous maint bois, des bras Taspre auppUee, Déhache, rompt, fend U doê de k mer, Le pousse au loin, blanehit Vw» ameri Le fait frémir à Tentour de la prevep L'onde en murmure et le timoB qui joue

SUR QUELQUES TlOniltS DE BOILBAU. SIS

Voit cent booilMi MMMÉyir ifili lof ,

A rairiyer, Ifl» «itUWW iMM, Par mâltf faUÉM MM ailMil «Mi • L*ancofo nÉÉMNi^ o1 te HMT iMfl Tonnt «l#«Mi in ««tt i*«àiiomMb Mf D*un mēMM IM MIM bhMMte |É^t L'écho reparla m mk^ m IfmrWfM^ Et toun ocs bniito tniénle ccNifoDéat Rendent att Mbl Itf Miat Mj^aréM

De tons cdBtfi iei ÉMtbrai ii HonMll |

L^argouzin siffle : et les forçats qui suent Des durs travaux et futurs et soufferts Font, à ce bruit, sonner leurs tristes fers. LettiC ttniHe toit, #âcorC (ld*effroyaitfe, Tasebe à nous feire un bonjour agréable» Et» adoo TotAre^ ell aceeai et hibm « Frappa ToreiUa a? «a «n triple Ami / L*airain creusé de la claire troapetlt En mesmé temps un autre son répète \$ Le eanoil tiré, et des mousquets amis Les kui sans |Jioi»b dané les airs mùI tènriBi

Soiis te rapport de la pureté , de h grâce , de t^él^ gânée et dé la sobriété, du goût, surtout de la Justesse de Fetpresskîn , tes vers sont très-imparfaits. Us renferment néantdoiïid plus d^un élément de poésie excellente^ Viva-* dté et entrain^ facilité et sentiment pittoresque.

On a certes admiré chez Saint-Lambert, Roucher, J>eliUe, Esmenard, des traces de talent moins vives , des tours d'expression qui n*otif pas autant de vivacité étct^énergie.

Saint- Amant s^étomie que l'on puisse vivre en de tels supplices :

Un tourne sous les chaisnes Semble en ce lieu triompher de ses gesnes ; • « • • il souffire sans gé-mir, Vit sans manger, travaille sans dormir/ Rit, diante, joue. et dan» Mon beane endure Le yent, le chaude la fdnye et la froidare« Sans quç la lK>nte ou la rigueur du sojrt Excite en Iny le souhait de la mort

O merveilleuse, ô puissante habitude, .

De la nature ou la fiUe ou la sœur.

Tu conveitis ramertume en douceur 1

Si ce n'est pas là du talent, à quelles marcpies le reeoBnaltra-t-on 7

Le sonnet, aimé de Ronsard et de Baïf, était scoTent la forme préférée du poète. Sa gazette guerrière y perdait de la franchise; et l'habitude qu'il avait prise d'aigoïser, en guise de queae , une pointe espagnole , une agudezaï pour terminer ses quatorze vers , produisait un effet trèsridicule. Ne nous arrêtons pas sur cette portion o£Bcielle de son talent, qui lui fait peu d'honneur. Le goinfre a bien plus de force et de simplicité quand il se met à son aise et chanté son vin, se» mal-tresses , ses fromages , k meïon dont il adore la saveur, ou le désespoir de l'ivrogne qui aperçoit d'un coup-d'œil le fond de sa bonrse et ôdui de sa bouteille.

Assis sur un fagot, une pipe à la main , Tristement accoudé contre une cheminée, Les yeux fixés vers terre, et Tâme mutinée. Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

SUB QUELQUES VICIBS DE BOIBAU* 3S7

L'espoir qui me remet do jour au lendemain Essaie à gagner temps sur ma pdne obstinée i Et me Tenant promettre une autre destinée. Me Mt monter plus liaut qu'un empereur nNBaiik

Mais à peine cette liebre (i) esl-eUe mise en cendre» Qu'en mon premier étal il me convient des-cendre Et passer mes ennuis à redire sonvenl :

- Non, je ne trouye point beaucoup de diUérence

De prendre du tabac à vivre d'espérance,

Car Ton n'est que fumée et Tautre n'est que fent I » (S)

Après avoir aidé Cadet-la-Perle devenu héros k battre ses ennemis, le marquis de Léganès et le prince Thomas de Savoie, Saint-Amant voyage en Angleterre avec son maître, que la France envoie pour apaiser les querelles du parlement et de Charles P'. Saint- Amant adresse à ce malheureux roi une ode détestable, qui cependant commence par deux agréables strophes :

Dieux, en quel aimable séjour.

En quel lieu de gloire et d'amour M'ont conduit Zépliire et Neptune ?

Sais-je en ce doux climat des astres adoré , Où bien loin de toute infortune.

Les cieux font refleurir le beau siècle doré?

Ce plaisant fleuve que je voy.

Se couler »i bien après \$oy^

(1) Le tabac

(2) (Muvrcs de Saint' Amant ^ 1647, in*SS P« ^l^*

Fend-il taMhavpt 4e PAnglttavt 9 Pressage m terroir a«i iMitegc» épMtf i

Qui ToH to«te r&«rop« \$m gmn^f Cepmimt «ft*ll jMIt é*«M4teiiMit piÉi?

On dirait^pm Maf-teMMrt fMle M wm pm ê^ ik9 britanniques, mais Al IWI^tti)^ M ft rSHknd-tr. Cette fantaisie poétique» bonne pour obtenir quelques écns, lui en yalut quelques-uns, si Ton en croit lesbistoriensÜttéraires. Charks I". bottHm tinude et roiM»ea(|M# MiM sur le champ de bataille, rêveur et ami des arts, protégeait volontiers la poésie ; Saint- Amant reçut une bourse de ses UMflttft^akeflk

Ttniefcj» ce j'ÿsoifer^ et peMble^ ipii aHaitoMfv It tèle à Gbarks i*% jow d'assei miafaîB toift» ill pCrMÉ On lui fit mû k barbe, on lui voii st bowse ywtwl qu'il cuvait soa viAi erimes dont il M {daignait araèrtaeit àBaUèus:

Dieux, qui Toyez qu'on ft^escroque en donnant, Auquel de tous faudra-t-il qii^on se fie, Puisque Bacckus a trahi Saint-Amant!

Le reste de la plainte fait traulerit pitlè

Je perds UmA cb Aiiglaterrt^ Poil, nippes et Ubcflé^ J'y perds et laftipa et santé

Qui vaut tout Tor de la terre.

J*y perdis mon cœur que prit Un bel œil dont il s'éprit Sans espoir d'aucun remède ; Et je crois,
si Dieu ne m'aide, Qu'eofoiii j*jr perdrai rcsfirit4

SUR QUELQUES VUXOMm DE BOILEAU. 390

Brave prince dont la gloire Vote dans tout Tunivers »

VoÎ9 de mes malheurs divers L'étrange et fiUlotte Ustolle*

Je n'ai pas on quart d'ëcttj La tristesse m^à Vâtnc4 f Je ne fais plus rien que geindre Et pour
m'achever de peindre — Un fronde» • • • •

l« li'skàmiê ptt» qnêlto que loit la lilwrtê omcêlêa k rhbtoriea Iklêniroi dkc Io derator vm d# ù»
iirropbea^ TOM irr^ochable pour k riine ^ iraii pour ta iKoêacoi Le toA s delà faciûiéi on reecmnait
le poète MDpu aux artiGces de eon trt Notre ami éiril defentt poète k c^te éti^angé école, poraonne
n'ea doute plus, et nous le proQ^ ferons bientôt par de nonvexan eiempAee.

Les fc^ies et le déooaao de sa yie errante a?aient dépravé en les débcmorant cette ?erTe et cet
taitiiaot Toiljoori attaché à Henri d'Barcoart, ^ n'est pitti le goor» mand débauché dont Tallemant
a redit Thistoire, mais un grand capitaine, SaintrAmaot ne profite guère de la marche ascendante
qui entraîne son héros. 11. rime mienx et boit davantage, deux mérites dont le progrès nerapporte
pas un bénéfice proporionBel à la dépense qiik» exigent. Son ami Faret, mattfais 6tiJ«t par
bal^leté el par calcul, était revenu à Paris faire sa fortune. Tout-à-coup Saint- Amant , dégouté de «
mettre le feu à la mèche du serpent, » et voyant qu*à ce métier de bouiion et de soldat, de poète
et d'ivrogne, il ne gagnait rien que de Tâge et du ventre, Idssa d^Harcourf se Mte battre k Lérída,
et, pris d'tià accès d'amUticM littéraire, r«vi&l h Parte.

SV

Saint-Amant & Paris, -*- Ses princesses.

On aime assez ces bonnes gens dont les vices sont gais, et qui emportés par le joyeux égoïsme de
leurs sens oublient cdui de leur fortune. L'Académie française Tenait d'édore; on y plaça Saint-
Amant L'asaduité aux séances, exig^ de ses membres par la jeune assemblée, ne eoD^enait guère à
notre homme; on l'en exempta, sous conditioB qu'il rédigerait la partie comique du dictionnaire et
re^ cueiUerait les mots burlesques et grotesques^ c'était ut singulier emploi , qui conciliait le res-
pect de TAcadémie pour elle-même et le talent réel de Saint-Amant. Il ne remplit pas un seul de ses
engagements, ne vint point ma séances, et persifla l'Académie de Richdieu :

Adieu, TOUS qui me faites rire , Vous, gladiateurs du bien-dire'.

Qui, sur un pré de papier blanc.

Versant de Tencr au lieu de sang.

Quand la guerre entre tous s^a|lume; Vous entr&'bourrez de la plume, D^un cœur doctement
martial , Pour le sceptre éloquentiaU

Pour avoir le droit de se noquer de T Académie, il {mdroit écrire un peu mieux. Mais Saint-Amant trouvait la

débauche plus agréable que la grammaire; il aimait bien mieux, disait-il, et préférait aux gladiateurs du bien-dire (le ya*» est charmant) ^

Les hoBnètes yrrongnes

Aux cEure sans fard, aux noUe^troungnes»

Tous les gosiers voluptueux,

Tous les dâmucchez yertueux ,

Qui parmi leurs propos de table,

Joignent Tutile au délectable»

A force de sacrifier futile au délectable, Saint-Amant se trouva sans le sou. Il ne se contentait pas de boirci avec les grands seigneurs ; homme logique, débauché par nature «tpar habitude, il estimait fort le cabaret et la tabagie*, Le tableau d*une tabagie parisienne sous Louis XIY^ nous est conservé par un sonnet de Saint-Amant :

Voici le rendez-vous des enfants sans soucy, Que pour me divertir quelquefois je fréquente; Le maître a bien raison de se nommer La Plante» Car il gaigne son bien par une plante aussi*

• Vous y voyez Belot, pasle, morne et transy , Vomir par les nazeaux une vapeur errante ; Vous y voyez Jaitard ehaUmiller la servante , Qui rit du bout du nez, en portrait raccourey.

Que ce borgne « bien plus Fortune pour amie Qu*ao de ces curieux qui, soufflant ralchimie. De sage devient fol, et de riche indigent 1

Ce^ |iy-là sent enfin sa vigueur consumée. Et Toit tout son argent se résoudre en fiimée; Jk^ais lui» de la famée il tire de Taiisent.

342 6XUDS8

lé Plante étaU bd etfetier borgtm qni tCa^ tfii «A borgne, et chei lequd on fumait Qlii n'a pas Motexpié h ferme souplesse de ce sonnet, son air dânréf sa tomnir^ spirituelle et sa bonne facture? Notre poète est dans son centre. Il s*est moqué de la yiej celte moquerie sans portée et sans avenir ^ der^itw pour lui la sourod de Fin^iration, se yengera de celui qui Yeieitê.

Il y avait alors de parle mondé tinè pHuéeessé belle, spirituelle, romanesque, hardie, qui avait commencé par inspirer une passion vive à Monsieur ^ que la reine-mère avait enfermée à Yincennes pour empêcher ce mariage, qui, dans sa première jeunesse, avait conspiré avec Cinq- Marâ Contre Richelieu, et marchait de conspirations en iûtrigues, d'intrigues en retraites forcées, de retraites en aVéâtUres* Mie du duc de Nevers et de IVlantoue, Marie de GOûâSagùé, dans un des soubresauts ordinaires de sa destinée, plot au roi de Pologne Ladislas Sigismond. Ladislas résolut d'abord de l'épouser, se décida pour une princesse autrichienne, devint veuf i et revint à Uarie âe GonzagiM. Le chroniqueur le plus amusfnt de l'époque appelle cela des hausses fUï baissent et des bâlÈséi (fui haidisëHt. Lé Inauvais traducteur Marottes, grand ami dû i^ôètè, et qui buvait sec aussi, ayant crécUt près des familiers de la prinoesse, leur recommanda son oompère Saint>Aiiaat| on

raeoèpta. Il reçut trois mille francs de pension , le titre de gentilhomme ordinaire dé la chambre. Celui de conseiller d*état,

et partit gaîment pour le pays des to'mates» s'aftprêlant, disait-il, à dev^r « te grosSmmê*^Amantiki»^ n

Je ne sais si le gros avait onUié létondffliiêi'nÈttbwrU qui s'en allait battre les Espagnols à Yatenciennes, parait ne s^être plus occupé de sa vie ni du pieu» m du {ras, ai de Faret ni de Samt-Anuot. Fàret, lor k rMuff «Yftt re-

SUR QUELQUES VIOMitt DE BOILE^U. 3&3

DODcé à la dêbiuefae en pnbliait l'Honnête Ho\$nmn BmU Amanl, épnM «oiri d'mM fantakie de gloire lérielife^ «Yait esqaiiaê à ^nrienrt r^riset tm poèina sur leiiiiei l fon« dati M8 es^)^ératie8(ei dont nom parlerons ineotdt* La grande cemrre était dans aea mailai, en 16&9« briqae le CGhseiUft 4*état de la reine de Pologne^ Iravenant Sainte Oiaer 4 fut pris poor un espion politique et retenu oapttf quelqoes jours p» la garnison» s M'en rilant en Pokigoe« dit*-il I la nonin^ reinei pour rendre mes trê8*>Inunblee et u^s^fidèles devoirs à Yotre Majesté^ et poor lui porter ce que j'avais déjà fidt de cøtte pièce (son potae), je ta» pris par la garnison de Saint-Omer. Sans doute que si je D*eusse dit aussitôt que j*avais l'honneur d'être un des gentilshommes de sa chatùbre, et que je ne mé fasse revê* tu de si belles et de si fortes armes, je n'aurais jamais pu parer ce coup d'infortune. Je courais risque de perdre la vie, et le Moise sauvé était le Mcise perdu. Mais ceux qui me prirent, quelqne foroiicbes et qiselqoe knoteots qu'ils fussent» reipeetèrsnt en la personne du domestique la grandeur de la maîtresse x l'éclat d'un nom ai fameux et ai coasidérAble leur fit su^)^eindre la foudre qu'ils étaient tout prêts de foire tomber sur moi* ^ leurs yeux, la voyant luire comme un bel astre au preoûer des cahiers de mou ouvrage, en furent tellonent éblouis qu'ils n'osèrent plus les regarder» »

Cette préface, d'un goût exécrable , pehine de pointes et A'agudetoê^ de subtilités et de cérémonieuses fodeors» n'est pas d'un courtisan mal habile ; Saint*-Amant sait sou inonde.

Après avoir vidé bien des brooft aVeo ks Pidûnais , il arrive et s'aocUmate à Varsovie» Marie de Gonzague l'ao** ottOiuU UèB I c'est lui qu'dle obarge d'asabter en m nom

su ÊrmMBS

au cooroimemeBt de Christine , rane de Suède. De Bam d'Harcoart à cette princesse aventure^ de Marie de GoBzague à Christine, esprit pins sii^ulier encore, Saint- Amant ronle ainsi, oooune n sa destinée devait le mener de don Quichotte en don Quichotte de sexes dUTérentB, toujours favori nonchalant, sans soud des jours fulars; ki protecteurs sont dignes du prot^é. Le médissant des RéiD prétend qu'il eut peu de succès auprès de Christine; rim ne le prouve. D'autres contemp(^rains aSBrmence qu'elle fit ^rand cas de lui,» et lui-même célébra dans ma (fih pée la «fdmeose Christine, » qui, dit-il^

Allant Toir des vaisseaux qu'en gærre die destine 9 Tomba dans le Meller, et par cet accident Pensa faire du Nord un funeste OccidenU

Toujours le concetto et Vagudeza. Les voys^^ n'épn* rmeat pas son goût et n'assurait pas sa fortune. Lui qii comptait toujours sur son génie, et qui ne s'arrangeait pas des convenances imposées à un conseiller-d'État et à ni ambassadeur, s^nuya bientôt de la Pologne et revint ci France avec la promesse que Marie de Gonague preoànk soin de lui. Ses cheveux blanchissaient , sa yenre expi-

raïtt la fantaisie écervelée de sa parole commençait à d[^]daùre, et sa pauvreté tranchait avec ses prétentions. Les beaux esprits le reçurent froideinient, les grands seigi[^]urs le délaissèrent ; on haussa les épaules lorsqu'à la table du ooadjuteur il « 'écria : « J'ai cinquante ans de liberté sur 11 têtél » Cette liberté des voyages, des campe, des navires, des cabarets, des cours barbares n'allait plus à la société française. H(mune d'tin autre mofide[^] oiafa-

SCB QUELQUES TIGTIMES DE BOITEAU. 345

more sans calrasse, prétendant ao sublime et bravache de renommée, il ne se gênait pas et s'intitulait te gros Virgile. « Vous avez écrit de jolis vers, lui dit Esprit, son confrère de l'Académie, assis près de lui à la table de Chapelain. -[^] Nargue de votre joli I s'écria-t-il avec co* 1ère, » et il se leva furieux. — « Fermez les portes I disait-il ailleurs; qu'on ne laisse entrer personne; point de valets ! J'ai ass[^] de peine à réciter devant les maîtres. »

Ses rodomontades espagnoles excitaient la pitié. Sa pulsion était mal payée; un goinfre pauvre et vieux a peu d'amis; les ûiauvais jours commencèrent II s'avisa d'une spéculation, demanda le brevet d'une fabrique de verre à étabUr, et l'obtint, car il obtenait tout et ne tirait parti de rien. L'entreprise manqua ; il fit quelques vers heureux sur la transformation du sablé en cristal, et n'en retira pas d'autre bénéfice.

Les poètes furent jaloux d'un homme qui se conduisait en prince, pariait de ses campagnes, se comparait à l[^]irgife, visait à l'opulence et n'avait pas le nécessaire. Maynard, dans une jeUe épigramme le nomma gentilhomme de verre:

< Si vous tombes par terre» adieu tos qualités 1 1

Tout lui masquait donc à la fois, jeunesse, g[^]ire, for* tune. L'instant édu^t v[^]ciu de penser au grand ouvrage.

S46 . tniDBs

S IV

Salnf-Amant vent se ftiire d[^]église. — Moyse sanyé.

saint*AlmDl se r<[^]rfi d[^]ng aq pelU logeptent du h r[^]e de Sm[^] et mit la dernière mm [^] wi poèoro. Çixoa qoiDse fois, eomine il Tasaure[^] il ea avait remanié le pha, changé le» détails cA recomposé TensemMe. Maia qaepeotil produire? Quoi de ftérieax dans aa pensée? QiMde paflsioo Vaoimel Quels [^]pveira peuplent ce çerveae! Après avoir vécu en goinfre , que lui reate«-il I D« fmMBi» accessoires , Vtaaliileié da n|étr« « ('amoiir des omeineiita iQgénieiix, la facilité descriptife. Entraîné pir lafansse mode espa[^]e, aana goût pour la sévérité dsB anciens, «ans profondeur, sans observation, sans e[^]ipénenae des passions nobles ou tendres, il fut sérieusement frivols, comme Marine son modèle, comme les élèves de ce dernier, Achillini surtout

Il avait vu le poète pesportes(l) conquérir des bénéfices à la pointe de sa plume erotique ; Téglise, dernier refuge des mnsesjQidrrtlenae» linfMrnt on port conande et 11 tÊpén s'y rqmser enfin. Uno i[^]aya (wi oMHenfmrdn dit m évêché) le séduisit. Le sujet de son grand poème fut donc religieux; il s*empara de Moïse, le prit au berceau, décaill d'une façon romanesque l'aventure de ce berceau porté

(1) Vt nos tiT[^]VfU sur le i[^]vi* Sièclet

SUB QUELQUES IFieflMBS DE BOII.BAU. ikl

JMV iM oBdei 8t fceiiettH par b prinoMM égyptchimê t mui m» rftfiil d'aniMsqiw <lt toatei Mi-
tei, et cnit avoir fldt une teoBéa fihrttfnmft

Ehd parut ^[R^ ^ans de préparatkMvl et de remaniamantet el il poatula aoaritdt son bénéfice
eceMaiastiqne. On. ne FécdO U paa } il oe lleha glhneot, ear c'était nn lionuao^^excdBenie luimeun

t Vn ^en sacré semblerait InUSrer Qu'att U<i dl<elise o11 eût droit d'aspirer. Mais, 6 boa Dieu 1
oonUsn en vaium d*aelns» PMLirf w do fniiiP^ «t d'amplei latenaireit Vi?re «ptre qq4 avec
pu^erîté»

Qai De Font pas aussi bieq mérité !

A tout le moins cbacun dit, à ma mine, QttHiB loiiir babit de serge ou d*étamfne Ii<slé*|it |MS
si mal dessus mtB eorps»

Oft Qua j'en dis n'es| pas ^ue Je eaymalld^

iTaj trop i(^ ç^^r^ja n€ ^ik^iroy jamaUJ »

Il m reaommandQ ans vieux aiegenra, b nm camara- (Im, au Aie dHHiéana at rappdie h ee
dernier on lertifce

que le duc lai avait déjà rendu,

lorsqu'un matin, en prenant sa chemise, liav^dit; •£;spédiaale Gr4^! (daiaN^iimdf) v Je l'aimo
biem W l^ aimales bsees l a

On ii'expédia jaimais le Çra^, dont le temps était Soi.

G'éuit en l'amé« 1^o. U société française, lasse et battue des vtnta» fMMât Vi»le vera le havre
nu^nifique que Louis XIV allait hii Mvrir, MeUère venait d^exterroiner

3/i8 ÊiUDBS

les prédeiuës. Toat se calmât, se r»q;eaH et s'ordouBât sous la main impérieuse du maître^ Que
fera-t-<Mi de cette relique d'un siècle qui s*en-?a , de Saint- Amant, type espagnol de Tanarchie
littéraire, ami étranger des sdgneurs qui courent les aventures, chef de la sodété èa goinfres^ bouf-
fon des princesses romanesques, capitanpiétentieux, libertin et farouche, ivrogne et iiiigueiaotill
réunissait toutes les conditions imaginables pour mourir de Daim dans son grenier, et il y monrut
II crut rdever ses affaires en flattant Louis XIY dans un poème latitnlé li Lune parlant^t — * mais
en Tttn.

Le pauvre vien Falstaff s'adressait au jeune monarque, roi des convenances, de Télégance et de
la dignité, comme il se fût adressé à Cadet4a'Perle , au coadjwaem de Carinthe on à son cher ami
Far^t ! Louis XIY fronça le sourcil, et défendit qu'on Ira reparlât jamais de cet homme. Saint -
Amant mourut sur le coup.

Le cercueil du bangros^ mort rue de Seine, sur sa paillasse, après avoir trinqué avec tant de
princes et réjod deux reines, était descendu dans la terre depuis six années quand Boileau déterra
le cadavre; il n'avait recoeilli sur cette vie bouffone que des bruits vagues, qu'il cons^na daïs des
vers inexacts :

f Sakit*Ainant ii>at du ciel que 8a Tdne en partage : L'habit qu'Il eut sur lui fut sou seul héritage; Un lit et deux plaets composaient tout son bien. Ou pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien. Mais, quoi ! las de traîner une vie importune, n'engagea ce rien pour chercher la fortune; Et tout chargé de vers qu'il dëndt mettre an jour. Conduit d'un vain espoir il parut à. Ja cour
»

B Sjdât-Âmant, né de parents iionorables, commensal des ' » grands seignenm, admis dans Tintimité d'un prince illasrej H a le droit de réclamer ; il appartient à la race des Cinq-- 3 Mars, des Luynes, des Guises, tons aventariers bril* ^ lants, et tient aossi par sa vie nonchalante aux Maroti ^ aux Voiture et anx Benserade, gens de cour et de plaisir. ti C'était un gentilhomme bon vivant , non un mendiant de X bas étage. Il n'avait pas attendu son dernier voyage à Paris 3 pour se produire à la cour, ni surtout pour publier ses œu- I vreSi qm, depuis Fan 1627, c'est-à-^re depuis trente -qua^ tre ans, étaient imprimées. Ayant vécu dans plusieurs I palais, aimé de la rdne de Pologne et de Christine de Suède , il était avant touttiomme du monde, de ce monde spadassin et confus qui imitait l'Espagne aventurière; quand la princesse vint à Paris, et qtie l'Académie française lui fut jré-sentée, eUe recemnot avec plaisir Saint-^Amant et causa avec lin.

Au contraire fioileau était l'homme de la génération nouvelle. Devant lui pâlissaient les étoiles de Balzac, rhéteur égoïste et de Vian l'extravagant. On était injuste envers ces enfants vigoureux et débauchés d'un temps irrégulier, génies sams harmonie et sans tenue, imaginations sans raison, vïvaeitèssans style et sans art ; à tous il avait manqué le sérieux. Çoos la gravité ou la grâce de leur allure on ^recevait la légèreté puérile et le dé&ut de bon sens.

Ces imitateuHB maladrmts d'une société étrangère, ces moralités prétentieux, ces artistes qui cherchaient laforme miimtleuseoulasaiilie extravagante, bouffons poètes, peintres ambassadeurs, prêtres histriens , ecclésiastiques émeutiers, Jernines qui signaient Gradafilées et qui écrivaint la Ceane de Tendre, gens grave&qui s'intitulaient, à l'instar de Balzac^ grands maîtres dicendi et cesnandi, seigneurs absorbés dans

ISO àvofm

rhaOt de jamiii, te« rolMa d'Aoglelimi çt |m gtmde fromfipoMi p^m^HHiea i^muaBU d'ait-teur» ^ q^i joaûtât leur rue dans des mtrifae basârde^se», -^ ^ewent s'êf a» fioair comme des ombres)i rtpparHïon du iwiide sérîm el BoMe où se dessioèreni les figures de Pese^, de Sosnel el de Racine,

Yoid ?emr la aupr(^me régoiarité» k r^poe ^ rabu de Torâre dans la Ittlés^atut^ei quelque chose d9 iesN Mabte à on dei^Usme bien orglnisé* G^Hidne potaidataires essayèrent une oppo-riiMm iqipqiasaQie } le» adeasalears de TEspa^M et de Marûio^ de Râatrée e| de ntelk* de Booaard el de Tantiemie ée^. derniers pirtinae de eoope d'épée de GtéUa ou dea badiuages de Vf^fe, df bris de foterîee anøemies, Bei»erade, Scidérf, Ikivirsault, Pradon, Gottittf, Perrault» soul^hs per M'» Deslioalièiui, M»« de Lafiiyette et W^ de SéYignèj aoulevèreat leur deudard contre l'école savante, r^ée, majestueuse, Louâf HSf» Radne et Boileao^

Botleau ne fat pas lont4-SH>{aitafeB|^aorletÉk>t nainval de Salnt^Amant : il dit, dans sa siiième réfièion inr Laagm : « Ce poète arait asses de génie pour!lesoniFragwdedâiiUQbc et de satire outrée i il a même quelquefois dea boutades heureuses dans le âériel » mais il glite tout par le« droonstanees qu'il Jf mèiOâ Ceat oe qt'eit peu! foir son ode intitulée la ScMmâe, qui ea| sou la^iHeur onitaifj. où« parmi nu fart grand nombre d^imafes 4«rMbleB, il fient préseoler niai à

propos wst yeui les ebosee do wAde leaphis alErénaes, dea erapauds« des limiSona fui btfaeHj le squelette d'un pendu» etc.

t Là Inittle le M}ttefe(fé iMMtbIs » If un fnmffe amant ^ Bé pendu» s

SUR QUELQUES nCTIMES DE BOILEAU. Ml

10 Ghii BdfaMtt, Il miQiira de oMic«f^ Tart #t ta poésie « t iMLM4kU diMgé I c'eal pour lui
«BOM sérieiM et se* -1 ÉorMf initier benrget^il Smot-Aminl ralmait eomme

11 M^iee 4'artitte et fanieiBie de Midit.

s Cherchez la poésie en dehors de ces deux errenra. La mose ne se cmntente pas de la forme sévère, ni de la vio- lence effrénée d'une libre saillie. Dans les vers de Boileau N rharmonie de Fensemble et des détails est complète, mais fi rinq)iration intime est faiUe; dans les capricea baroques Il de Saint-Amanti le déaaocord est effroyable, mais l'instru- ! ment est vif et sonore ! Grftce à la co- necentration de la forme I et à rhabilité puissante d'un labeur dirigé par goût, (Boileau restera : Saint-Amant n'est pas nième une ombre. I La faculté qui diseerne, daise, ordonne, polit et s'impose I des sacrifices manquait à sa yie comme à ses œuvres. Que de talent cependant, de verre, de fadli- té, de bonnes rimes ! Comme on sent, à travers ses fautes, l'haleine du poète-né I Les vers les plus audacieux de notre langue appartiennent à ce gentilhomme nomade :

Je GODsidère au finnam^nt L*aspect des flamb^ux taciturQeti Et voyant qu'en cet tUfti^ déée- rU f Les orgueilleux tyrans des airs Ont apaisé leur insolence, J'écoute à demi transporté Le bruit des ailes du SHenée Qui vole dans Vobê^ritém

Ces deux vers sont pli» poétiques et plue raisonnables qae le vers célèbre de t'abbé Delille :

Il ne voit que la nuit , n*inUm4 ifuê (# siUnH l

La p^wnnificatkm da SOenoe» chez Saint-Amant» esl admirable. Un sentiment TÎf et profond r^pœ dans tonte cette pièce de Ja Solitude^ qni [vonye ce dont le poète eât été capable s'il eût modéré le cours extravagant de ses plaisirs:

Ah I que j*aime la solitude 1

Que ces lieux sacrez à la nuit,

Esloignez du monde et du bruit ,

Ptaiseiit & mon inquiétude I

M«i Dieu I que mes yeux sont contents

De voir ces bois (qui se trooyèrent

A la nativité des temps.

Et que tous les siècles révèrent),

Estre encore aussi beaux et vers

Qu^aux premiers jours de TuniTers I

Un gay léphyre les caresse

D'un mouvement doux et flatteur I

Que sur cette espine fleuie , Dont le Printemps est amoureux »

Philomèle, au chant langoureux , Entretient bien ma rêverie 1 Que je prends de plaisir à voir Ces monts pendants en précipices 1

Que je trouve doux le ravage De ces fiers torrens vagabonds, Qui se précipitent par bonds Dans ce vaUon vert et sauvage; Puis glissant sous des abrisseaux, Ainsi que des serpents sous Therbe , Se changent en plaisants ruisseaux 1

Que j'ayme ce marais paissiUe I Il est tout bordé d'alixiers>

a D^anhiea, de saules et d^oden,

I» Â qui le ter ii*est point nuisible :

Les nymphes y cherchent le frais»

S^y Tiennent fournir de quenouilles »

De pipeaux, de joncs et de glais ;

SI

Que f ayme & Toir la décadence De cef Tieux chasteaux ruinei , Contre qui les uis mutinei Ont déployé leur insolence I Les sordera y font leur sabat, Les dénions follets s^y retirent ; ••

L^orfraye, avec ses cris funèbres, Mortel augure des destins , Fait rire et danser les lutins, Dans ces lieux remplb de ténèbres I

C'est du Salvator Rosa. Peu de poètes descriptif ont aussi heureusement éclairé la peinture des objets naturels par l'expression du sentiment intime. Il a raison de dire que sa poésie est ini^irée, vacillante,

Pleine de licence et d*ardeur.

Mon esprit changeant de projet Saute de pensée en pensée :

La diversité plaist aux yeux 9 Et la Tue enfin est lassée De ne regarder que les deux* ••

Tantôt duigrin, tantôt joyeux , Sdon que la fureur m*«nflâiie^ Et que Pobjet s'offre à mes yeux, Les*^ propos (i) me naissent en Tâme,

(1) JPropQqi c propçitif » pensées, imaginatioDS*

Sans contniiMlre 1» Ubirté Ba démon qui m*» inwfnirlét

Il eût créé de befled cettvres^ s'il eflt V^a tongtemps dans cette solitude qii*il appelle Vêtement des bans esprits. n a des émotkms naïves pour lift teoiti «I l«i spectacles de la nature t

Qae Tean fliit nn lirait agréaUèt Tombant sur ces faillages Tenïs t Et que je channeroU^ oreille i Si cette douoenr nompareili^ Se pouvait trouYer en mes yen)

Pen de canzoni b\$ieÊÊÊt\$ sdUt misi dél moniedses qae les deux strophes suivantes :

Mi&le el IoIMm mlli Sans lune et sam Renfenne le jour qui me nuit Dans tes plus sombrai vvfi-
cat Haste tes pas, déesse eaLauce^moy* Tayme une bruoo eoiaÊe tagr I

Tous ces vens qui souffloiml si 9m%

Retiennent leurs halahiasg Il ne pleut plus, la tadre dosf i Et je n^entendft que les ftuitainfls, •
Et le doux son dç fnalfqtj l«la Qui cHsent les ▼«!» 4m

La même sensibilité, la même mélancolie, respirent dans ce passage où U waye d« reprodvira
r«ost de Voémfiot

SUB QUELQUES TiOlill^ DE BOILEÂU. SM

M«i ^Hipls iiii«9l riHimfliir de ni» tdtio 8^ Font lapguir les aceeos et pleui«r rhannonie; Mille
ions délicats, tamentables et clairs, S'êtÈ fOftt à loigs éouplfs Bâ perdre da&s tes alfa , ^^ Et trem-
blans au sortir de la corde aûfanée

fi Q«t ttm diiBtw iMi ttialii iti éeiMI ftoioaimnii t

II, H ieaiia« 4ii*à Mf iliqr^ d*tia« Ttli 4e dfttHnri

114 c^spt«iik en pleurant ma tw 9t won malbtur.

6e!) joils fm Mèât«ftt Qtl^ ofgjiiilsittioti fort iûu&icale. Eu toilt d^utrtet qui i^t^Yeflt là tivÂcité
da seiitimeiit

Que c'est une chose agréable D^estre sur le bord de ta mer, Quand elle vient à se calmer i

Tantost roBdfl ItfcMilant l^rlfte Mnnaur» et firéeU de covrrout « Se.ioullani dessus le»
cailloux Qu'elle ren^orte et qu'elle entraine*

f antosti la plus claire dd monde i âqe Semble un mSrèir flottant ^ Bl n^m repréMATfi à Tiiitiiiiii
Encore d*aotrei deux sous Tonde^ Le soleil s'y fait si bien yoIi^ If contemplant son beau Tîsage,
Qu'on e^t ^elque temps à sçavotr il é%sl Kiy^mesme on son imagé.

M^eê paifiMgea reioarquahl^a que j'ai eités ne o^mposeot sntais nm pièce entière. Ils s'entrou-
mêleQi brusquement e, poUi^t de ComÉttit 4*«sagéraiiionq qui fonneot fouiu

C'est on yase de porcelaine dont la matière précieuse est comme fondue avec toutes les matières
communes , ignobles et repoussantes. A la verve la plus naïve se joignent des affectations
incroyaUes.

Il faut chercher Saint-Amant tout entier dans odds de ses poésies qui sont à la lois braiesqnes et
personnelles, dans la Jouissance ^ le Cantal ^ la CrevaiUe ^ le Cabaret , la Desbauche , le Melon.
C'est là qu'il se montre sensuel à outrance, qu'il ose tout dire et tout décrire 9 qu'il a des expres-
sions trouvées et des vers inoiuBi que le gros mot et l'obscénité lui échappent comme ks ornements
naturels de son discours. Il nous est impossibl de citer ces burlesques et indécentes preuves d'un
taknt mal employé. Occupons-nous de son espmr ecclésiastique, de son épopée , le Moysse sauvé.

Il y mettait la dernière main à la même époque où Milbm transformait en poème la Bible
cdviniste.

Saint-Amant n'a vu dans son sujet qu'un canevas sur lequel il a brodé des descriptions piquantes
et des détails agréables; il le dit lui-même : « La description des moindres dioses est de mon apa-

nage particulier ; c'est où j'emploie le plus souvent ma petite industrie... Je fis une description d'une nuit, dans laquelle je m'arrête à parler , entre autres choses, de certains versquistes qui volent comme des mouches , et dont toute l'Italie et tous les autres pays du Levant sont remplis. Il n'y a rien de si agréable au monde que de les voir, car ils jettent de dessous les ailes , à chaque mouvement, deux brandons de feu gros comme le pouce , et j'en ai vu quelquefois tous les crins de nos chevaux tout couverts» et tous nos propres cheveux même. Ils volent en troupe comme des essaims d'abeilles , et l'air en est si plein , et rendu si éclatant , qu'on verrait à se

SQB QUELQUES VIGTIMES DE BOILEAU. 357

ixadrière «sèment sans autre lanterne , n'était qu'on est Sbiom de leur nombre et de leur agitation. »

C'est ik ce qu'il a dwervé dans ses voyages. H sait bien que ces minuties sont peu de chose ; il avoue que le lutk éclate dans son oetvre plus que la trompette^ mais il affirme que l'on doit lui savoir meilleur gré de eMe ori^inalité personnelle que d'une imitation servile des anciens : « Ceux qui n'aiment, dit-il, que les imitations des anciens, qui en font leurs idoles, et qui voudraient que l'on fût servilement attaché à ne rien dire que ce qu'ils ont dit , comme à Fesprlt humain n'avait pas la liberté de produire rien de nouveau , diront qu'ils estimeraient plus un larcin que j'aurais fît sur autrui , que tout ce que je pourrais leur donner de mon propre bien. Et je serais de leur goût, s'il en était comme d'un certain homme qui , traitant nn jour qodques-uns de ses amis et les pressant de boire d'un vin qui était assez médiocre, leur disait à chaque coup : « Messieurs, il est petit , mais au moins il est de mon cru ; » quand un de la troupe , ne pouvant en avaler sans grimace, ne put s'^npêcher de lui dire brusquement et presque en colère : « Plut à Dieu qu'il fût de celui d'un autres et qu'il fût meilleur !»

Saint-Amant emprunte sa rhétorique à Baccfaus et revient de lui-même à son vieux métier d'ivrogne. Il raille dans sa préface l'école de Malherbe qui sera celle de Boileau : « Je ne me plais pas beaucoup^ dit-il, à me parer des plumes d'autrui, comme la corneille ^Horace. >> Qudques idées ton justes se trouvent heureusement exprimées dans cette même préface : « Il faut quelques fms rompre la mesure afin de la diversifier; autrement cela cause comme nn certain ennui à l'oreille , qui ne peut provenir que de la continuelle uniformité; je dirais qu'en user de ta ^orte,

3\$^ trpwB

c'est qe qu'fQ tmi^m ite miisk|ie <m app^

pa sortir da ipQ^e poar y raîU^r ploî^ apétbhuMntK

dirais imcgre qu'il esl pr<sQm iipOfsiMii di

jeatft ver<* k G<lii6o 4e TtoroM^oif> el-ite k repriMtitNli

ikUii ^mf quelque puriicQUèrfi £oDiMiiitn6«de h mwi^

Ç4M i\$M 9Htiw ieieQû^i qoi atai mûmê Mi MM

Q9k «lit irès-TJca^ #1; lrè>4>teR dit i «ito^iwrt * yeut poim repoRCar au aioti ao^ent qut Boikw it lUcioe Qin prescrits ^ui tard. }1 mp(4ai<i f^ dm k seps de inaiiviii| ranmBitr^ nmm^ ^pfi difsnm' ^ bonhmr pour déshonorer # ^r^rré pour «roiU^i <M pour « bientôt , >> /f^ûii d'iipe isttle ijfUabe» el t#MM P>*>^çependaatf

I^Mylle hérolquo da Saint^mafil ii*M P»i «titr« dN» qu'iiiiiei@iuiioftd«rAdarii(i;. EUo «erres-
pimdàri** ^t c^fient à çettf époquot qui fit CatoQ gulaiH et BroU»^ mereti {ci o'opl pii enoora i
Moie d«fifiil borgarilUiw m ei^nbfuio^ pour pliôre mm Pinid^ riMMBiml>il|^ Suial-Ainvit cal-
qie M lbwM fm eaUe» de Saosaiar « on Ca^telvetro et Piccolomini , ne tient QWMe MiriA^ 9*^
pronTor 11 (éooqditô 4« M iaTOfUioBi ot h facilité k a jdom«4 eti aprè^ «vw prodigué kt irsdts
brUbntf ^ l' ioiénieaY détails i tm» ûQ^ (^ d^Oi^ro analfie <> iigD9#iiae ar^NMJ^ , phii ridicide
Qde f Adbw^ ^ ^ ^ du QQB) de MqNi6i et ebargée d'euroulemeM îHtitaMit l^ftçi. le» Toinlieu-
rew ebondeiii l'enseBabte mx pu**

S'U eât P9aa4d4 m fifm phii irai, plus eeliiaitit P puissim et j^ua profeodi quel pwti n'euraf-U
pte lire * •

fi) V. iluftliaiit» M «4*1*o SI iin ifripMuuk

SUB QUELQUES fIcTIlffIS DE BOILEAU. 959

voyages et de cette cDualsMiice iitiitiiie cfti'il atait fermée avec les singlarqués de la Daturel Se
jouer à la surface des images et des idtes avec une fluide adresae , voilà ce que Marino vient de lui
apprendre; jamais son talent ne paraît sourdre des profondeurs de TSme II a de Tharmonie et du
nombre ; son trait est plein de finesse et au\$9Î de manière. II ennoblit les petits objets » il eiylvole
les objets vulgaires avec une coquetterie que Téootte de DeliUe a d^ nouveau mise w homieur par-
mi noos.

Cette école du détail descriptif renouvelée récemment, n'a pas de meilleui^ vers que ceui-ci :

On voit fe i^K warteau rebofidir luf reitltniae» Dans le poing qui Tétreint avec bruit retourner,
Et du cydope noir le bras même étouier.

L'buUe

Dégorge For Hepiide ^ (ilets oqctuem^

C'est la manlért! d'Ovide, de ï>eMlle, de Darwffl; Invention dans les mots , esprit dans rimagi-
nation , point de passion, un luxe de détails infinis, une multitude de petits faits agréablement re-
produits. Ici il dépstot «M étoile q ufile;

Un trait de feu ipA eeènoé tine lMe, Coramençtot sur le toH une ligne emhtésétp Avec sa pointe
d'or les ténèbres perça, D'un cours bruyant et prompt vers le Nil se glissa, FH loin estinceler sa
flamme pétillante, etc.

ÊTOI^S

Plua loin , c'est l'aurore naissaiHe :

DëB que par le temjis'la beHe aube argentée Fot da «eiii de la nuit éomoM ressuscitée ; SitORT
que la lueur reblanchit i^borijM , Que le jour s^eschappa de sa noire prison ; Que le bruit re-
sveillé vint de sa violence Effrayer le repos, la paix et le silence. Et ifâe le roy des Ceux» d^ttn rayon
vif et pur, Eut refait le matin d'or, de pourpre et d'azur, etc.

C'est encore

L'esmail trembant et vert de deux fidsoeaux déjoues.

Une biche qui Teut se désaltérer dans une source prochaine quitte un moment son jeune faon :

On la voit s'avancer à jambes su'endues, Faire un pas, et puis deiix, et soudain revenir, Et de Tobjet aimé gardant le souvenir, Montrer en mesme temps, par ses timides gestes, Le soupçon et TeflErol,...

Le tonnerre

Roule de mur en mur, bondit de coin en coin , Eslargit et restreint sa flamme tortueuse, S'es-lance coup sur coup d'une ire impétueuse, Pirouette et mugit,».

Un serpent '

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOITEA^U. \$61

De son dos escaBlé les plis diversifie t Se glisse sur Fesmail des herbes et des fleurs» Adjouste un nouveau lustre à leurs vives ouleurSy Revieut sur soy, se cherdie, en maint nœud •*enlortillet Darde sa langue double, et daos Tor dont il brltei EntrÊ-seroé d'aigent, de cinabjre et d^aiür» Se mire, s*esjofftit de n'avoir rien dMaipur* Offre Jâ ne sots ^uoi iC horrible gt d^agrMiu

Vers fort beaa par pare&tbèse » et que Btileau n'a pas dédaigné d'imiter. Le passage de la oser Rovge , cpe le satirique a immortalisé par sa raillerie (1) , est na modèle de Tlvacité iovenitive et de puérilité.

L*abisme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles :

De liquides rubis il se fait deux murailles,

Dont l'espace nouveau se remplit à Tinstant

Par le peuple qui suit le pilier éclatant ;

D*un et d*auf re costé, ravy d'aise il \$e mire ;

De ce fond découvert le sentier il admire ;

Sentier que la nature a d*an soin libéral

Paré de sabk» d'or, et dVirbre de eoral;

Qui plantes tout de rang, forment comme une allée

Estendue au travers d'une riche vallée ,

Et d'où Tambre découle ainsi qu'on vit le miel

Distilla des «ipins sous rbisor du jeone ciel.

Là, des cbameatuL eharga la troupe ienle et forte

Foule plus de trésors enew qa'elle n'en porte;

On y peut en pasêont deperkê ^enHekir,

Et de pauvreté pauraîe \$*a franchir ;

(4L) Tel autrefois qu'on vit avec Faret

Gharbonner de ses vers tes murs d'un cabaret , S'en va, mal à-propos, d'une voix insolente.
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante, Et poursuivant Moïse au milieu des déserts. Court
avec Pharaon se noyer dans les mers.

Là le DoMe cheval bohdi et prend halefté»

Où Tenait de souffler ttne lourde baleine;

Là paient à pied sec les bttufs et les moutons,

Oè naguère liattaiett les dauphins et les thMs\$

Là renfcm eiveUlé eounoit lèos la Heenoe

Que permet à son âge une Hbre Innoence,

Va, revient, totttne, saule^ et par maints cria Juyeut

Témoïgnaol le plaisir que récoltent ses yêux,

D*un estrange caillou qu*à ses pieds il rencontre

Ml tu premier tenu la piécteiise montM,

Bamisit Ube Mouille, ut d*aisettitni#orti»

La présente à st mère avec naïveté)

Là, quelque juste effroy qui ses pas sollicite.

S'oublie à chaque objet le fidèle exerdte ;

Et là, près des rempars que Toeil peut transperœry

Le\$ poisêOM etbahis te regardent passer*

Le rude boa sens de Boileaii (1) a raison de tourner es ridicule l'imagination enfantine de Saint-
Amaït et celle vaine abondance de . détails (lui nuisent à la grandeur du tableau ; je doute au em-
pluf qile Bottoau eûiécrit les leis suivants :

L*onde, au sortir du roa^ IhâÊth»^ tarufaole et viv«» Comme s^djejfiisiant d« a'èlta plut ea-
plNv, Saute, bouiMome» coulfe et ne aadiani eneor Quel sablon enlaUr ste mmveÊû trésor»

^i) N*imitei pas ce fou» qai| décriimt les messi Et peignant au milieu de leurs flots eotr^ouver-
ta L*Iiébreu sauvé du joug de ses ii;ûi>st^ maîtres. Met pour Je voir passer les poissons aux fe-
nêtres; Peint le petit enfant qui va« saute» jnevient, Et joyeux k 9» mère offre un caillou qu*il Uent,

Ni qael chemin se faire en sa douteuse course , Revient innocemment deverê sa propre source,

' Se rencontre, se fuit

Et par les cliamps enfin, ya, se Joue et se perd.

Deux nuages se rencontreat daos les plaïoes de Pair, et Ton Toit alors, dit le poète,

Deux puissants tourbillons, f^os de mille naufragées, Et fiers de mille pins tur la terre abattus
L'un-à Tautre opposer leurs tonnantes vertus.

Il peint également bien

riacertaiD élément, Lorsque tout blanc d'escuiie il vient onde après ondet Se rouler en bruyant
sur Tarène inféconde.

Déjà le nombre et Tharmonie de Racine apparaissent dans cette diction qui se déploie en beaux
replis :

Le soleil allumant l'air paisible ,

A force de clarté se rendait invisible ; De tremblantes vapeurs sur les plaines flot toi ent ; L'eau
sembloit e^{tre} en feu, les sablons éclatoient ; Sur les myrtbes fleuris les douces- tourterelles, Ten-
nant leur bec ouvert, laissoient pendre leurs ailes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer toutes les leureuses descriptions dues à Saint-
Amant, celle par exemple d'un vaisseau rentra&t dans le port :

Tel ^u'nn riche navire, après mainte fortune Esprouvée en maint lieu sur le vaste Neptune ,

Revient avecque pompe au havre souhaité. Sous la douce lenteur des souffles de Testé , Qui fai-
sant ondoyer dans les airs pacifiques , De tous ses hauts atours les grâces magnifiques, Enfle à
demy la voile, et d'un tranquille effort Presqu'insensiblement le redonne à son port

Une hirondelle vient retrouver sa couvée :

• • • on voit aux i)eaux jours la gentille hirondelle

Vers son nid merveilleux voler à tire-d'aile.

En atteindre les bords, sur ces bords trémousser ;

De gestes et d'accents ses petits caresser :

Puis de Tœil, puis du bec, toujours prompt à repaistre

Leur innocente faim qui, comme eux, vient de naistre.

Flatter Tun, flatter l'autre, et leur faire sentir

De son, tardif retour l'aimable repentir.

Saint-Amant la compare à une mère qui revient caressier son jeune enfant, '

Et comme elle s'agite auprès du lit flottant ; Luy, de ses bras émus, tasche d'en faire autant.

Ce dernier trait est délicieux.

De tels vers ne sont pas d'un poète vulgaire ; et celiu>& doit prendre place au nombre de ceux
qui ont servi le» progrès de la langue et perfectionné Tinstrument poétique qui a su écrire avec
cette élégance, cette harmonie et cette pureté, »

Il manque à Saint-Âmant la grandeur de la pensée, le sérieux de l'âme, la profondeur de la sensi-
bilité, l'énergie du bon sens et la justesse du goût. Par quel abominable

travers de jugement a-t-il calqué Moïse sauvé sur TAdane; transformé le récit biblique en idylle, et plié un tel sujet à l'influence qui communiquait à l'Europe entière son enthousiasme pour la Pastorale espagnole, pour cette bergerie chevaleresque et cette chevalerie au repos, qui a donné Harcadie de Sidney, la Diane de Montmayor, l'Âstrée de D'Urfé, et qui est venu mourir dans la Galatée de Florian ! Esther et Bérénice se couronnent d'un rayon épuré qui émane de cette influence; mais Tâme de Racine était tendre et profonde. Saint-Amant a pris à la mode du temps tous ses ridicules; son plan est sans proportion, ses détails n'ont pas de fin. Il décrit sans cesse : d'abord Memphis, ensuite FAurore, puis le berceau de Moïse. La fabrication du berceau est charmante; il finit par rappeler un lit ambigu. Il rend très-bien la situation et les craintes des deux époux qui veulent sauver l'enfant prédestiné. Fuis la femme le voit sourire :

Las ! dit-elle, tu ris, ô ma gloire dernière ! Tu ris, mon seul espoir, et tu ne connais pas Que peut-être ta vie est proche du trépas !

On expose le berceau sur les eaux du Nil, et les pet^quisiteurs pénètrent dans la cabane pendant que d'autres bergers veillent près du berceau. Un vieillard, Merary, se met alors à raconter l'histoire de Jacob; il faut voir de quelles couleurs céladoniques le récit hébreu se trouve enluminé. Un jeune homme est blessé à la cuisse :

De sa playe en la cuisse, au cœur Tamante il blesse.

366 ilUDBS

D'aatre8 fin le poète rencoiitri bien. G'ett Dieu

Qui réteraité seule a pour son diadème :

Lui qui

A créé la nature et fiift ndlre le tenipi»

Cependant la narration de Merary est interrompue par l'arrivée d'un crocodile qui marche vers le berceau. Les bergers se battent contre le crocodile; Saint-Amant brode ici cinq pages de concetti, de détails ingénieux et d'idées singulières. La mère Jocabel rentre dans sa cabane et s'y endort» pour donner au poète le temps de développer dans un rêve toute la vie future de Moïse, ce qui occupe deux chants entiers. L'idylle, qui s'est transformée en épopée, va bientôt redevenir pastorale. Une tempête réveille Jocabel qui prie et pleure : ces pleurs sont recueillis par un ange :

L'ange qui s'emploie à recueillir nos pleurs, Quand un juste sujet rend leur cours légitime, Et que nostre cœur mesme en offre la victime (!), Dans un beau vase d'or ses larmes ramassa, Pour les faire valoir aussitôt la laissa, fit dans le saint élympe, où la divine essemblée Eitale sa grandeur et sa magnificence « Où Ton adore en trois TineffiabLe unité. Où sur un trosne pur fait par T'éternité,

(1) VholacémHe^

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILEAU. 367

Le sent estra iiiftiii« le moaatqii* Ěn^vémBf

Luit de son propre éclat et e'byme en «oy-jBeimp t

Et voit dessous aei piedi s^bunUer le loit»

La fortune, le temps, la nature et It nert i

Dans ce lien, dia-te, où lève en «ne pooipa augntle

Le prince de tovtlwem leieulbom leieiUjalf »

Ce minbtre léger, cet ange officieux.

Présentant à genoux le vase prédeux

Où sa noble pitié, »ur qwiU deuil t^appuyt^

Deê yeux de Joeabel avait \$erré la pluye^

Et fit au grand oipect la dâuee êfuihn^

Et signala son xêle en cette occasion*

iviiMc tes angit

Ouvrent du saint portail le broott isditnit Qui fait sur de beaux gonds un bruit mélodieux.

Diea (invention siagulière) tranafirme ces larmes en liqueur ntimrtVe, et envoie un ange vers le
«aime. Description da calme.

Le berceau de Molise floUe doucement , porté par les flots tranquillisés. On se livre au plaisir de la pêche ; cela occupe trois cents vers et sert de prétexte à une complète monographie de l'art de pêcher. Le poisson

a'é^bspps des doigts, tombe 9 fantiie, Aiil, Fait voir mille soleib en Tescaille qui luit , Bat rherbe de sa queue, et sur la plaine verte, B*une bouche sans cry^ de temps en temps ouverte, BalUe sans respirer, comme né êons poumon. Et laisse à qui restreint un reste de limon, Marie, et premp^ et fimyle en ya pranita esprenvei

Jette BiBMBi^iAa tenayiljuit Ja liams jl^ng Ja AbêêM^s

3o8 frimEg

Mais en Pespoir eonça trop d^ardear la décoit ; Car le poisson rasé qui Tembusche aperçoit» La rongant tout autour d^une lèvres ayancée. Et trompant par le poids le bras et hi pensée, Fait que la b^e main tirant la llpie à fanx , Sent que ses premiers coups so^t autant de déftmls •

Enrm la jeune fille

Ayant fourbe le fourbe^ elle prend le preneur^

Saint- Amant, qui aime singulièrement les poissons et qui semble avoir fait dans ses voyages un conrs coa^det d*ichthyologie, n^ peut s'empêcher de parier un peu des poissons volants. Pour mol, dit-il.

Non sans plaisir sur le vaste Neptune ,

Où j Vi tant esprouvé Tune et Tautre fortune,

J Vi TU sous les cercles l>rûUints,

Tomba', comme des cieux, de vrais poissons volants , , Qui, courus dans les flots par des monstres avides. Et mettant leur refuge en leurs ailes timides \$ Au sein du pin vogueur pleuToient de tous costez ; Et jonchoient le tillac de leurs corps argentés.

Après la pêche arrivent des essaims de moaches que l*odeur du poisson attire et que le poète décrit. Dieu se donne la peine d'eivoyer des anges contre ces pauvres mouches, qui sont mises en fuite. Merary continue l'histoire de Jacob et nous montre la jeune Rachel occupée ï filer sa quenouille,

D*un soucy ménager, d*nne peine \$ans peine.

Ses doigts blancs comme ivoire en relordoieïit la laine^

Et tantost cMgneZf lantost près du roseau, Les dépouilloient de lin pour vesttr le fuseau.

Le vieux berger raconte l'amour secret de Lya pour Jacob fiancé de Rachel. Lya s'émeut toutes les fois que le nom de celui qu'elle aime est prononcé devant elle. On s'en étonne, on la questionne; elle répond tout simplement que c'est une puce qui l'inquiète ;

Et si derant qaelqn^un le désordre arrivoit,

Sur quelque huecfe faux (i) Ctxcuët eUe en irouvoiU

Le poète qui vient de jeter cet ornement de la puce dans son récit trouve des vers charmants pour peindre la mélancolie de la jeune fille ;

En amonr Un plaisir attendu fait d*un moment un jour.

Et ceux-ci encore :

Sans un bruit qui jusqu^à Tbeure même Lui disait à Toreille : Aymé! espère^ eepére, ayme ; ParlSf déclare-toi, voicy le dernier jour. On aurait sçn sa mort plustost que son amour.

Enfin Laban place l'heureuse Lya dans le lit nuptiair

Quiconque au sein d*un bois affreux et solitaire , Après s'eslre engagé, d'un pas involontaire , A suivre, triste et seul, l'erreur qui le conduit. Sous le morne silence et sous Taveugle nuit ,

(d) Malfaisant, mauvais.

370 ÊTOMB '

Apiès ttnt toïtft, cent maiii, oeïïl pàa^ |yi««y«W«* Panny les huriements de» bei^eiclRt>y«hk» Qui rauraient fait trembler, qui Pauraient fait géaûr ; A|ff«B M voir eAiB «mitniflft de a^eadonûr ; ' Ayreà l'horreur d'un aonge où son âme «n t&ièbiw Aurait feint à ses yeux mille imagées fiinëbfs Viendrait à s'éveiller, et d'un bien sans fforàl Entendrait toul-à-coup, au lever du sdiefl. Mille divers oyseaux faire deffvft «a teste, De mille aimables tons une douce tempeste. Serait moins coMolà, meias «ay, mon» «a **û« Que «e le fiit lij*» • • « •

EiisiHte ^n praid des petite oiseaux; ieacxiftàM ia petks oiseoaK. Un vaatoïir attaque te bateau de rea&at,

Montre ses grands orteils, les ouvre, les estend, De leur acier croohu r«lgre foreur allonge , Arme son bee éa n«a, «tMr reUfat^cflwito»

te poète décrit le combat des berger» ««re i% fi>tt«n une pijerre vient frapper l'oiseau, et s'amortit sur l'armort de son plumage. « ainsi, dit-il,

40US la jeune Bellonne, Yoit-on, lorsque d'un camp la foudre humaine tonne. Le globe s'amortir contre un flanc gazonné , Et bruiere sourdement après avoir tonné.

Le soir arrive. La princesse d'Egypte, dont Saiat-Amant redit longuement les divertissements solitaires, aY«it

d'aller jouir de la frescheur des eaux , Des beautez de la plaine et du chant tooiyfliinii

SUR QUELQUES y|CWIiSS DE BOiEAU. 37i

■ se fait itiMiler VMfiimfê 4e i>«yh. Xâsw eei t^Ms aU^n* * geQt et ii*aniineot guère le prétendu poème épique de ; notre auteur; s'il gir<t pu. il y aurait ûit entr^ toute ^1 la Bible. II trouve moyea 4e ééain Im

Il Broutant à langue tone et le trèfle naissant,

[Et les tendres rameaux d*nn Imission fleurissant ;

Puis les sept épis 4*a* da soage exfiiqvé par Joseph :

Sept espis beaux et pidns, en rond penchant leurs testes Comme quand à scier les faucilles sont prestes, Senblment sur aB.te3an4'^ Jiaisoit leur ttter« ' Présenter à mes yeux une couronne d^or,

Qui brillant au ««leil sous «o vent agréable Noircissoit le guéret d*une ombre variable, Et monroit en sa mûre et fertile beauté lie plus riâie ornement iloui se paie f^esAé*

Nous ne nous arrêtons pas à louer ces excellents vers, si pittoresques «t si inràMi. Là priiioe^ mrl ée «■ palais pour aller au bain, montée sur un char traîné par trois lioDities :

Enes*«B lieift B^por ji^^MiWariet sa fKkie Pans rbwoUte iteisir 4^mt <Mk CfîpitaHM.

Ses nymphes l'enTiro&neBt :

Cent doigts polis et blancs TaToient déshabillée Sous Tobscure espai^sseur de la verte feuillée, Où, bien loin de sa suite, un pavillon tendu ^Ea reaMt le spfOUusle«4L JNfiiBws4éte4H«

Id SainNÂmant prod^uè les trésors de sa palette :

A sa description je ne saiirois atteindre : Car nnnnoente bonté et la padicité Couvroient d*un voile saint sa belle nacité.

Elle avance le pié douteux cl retenu Sur un sable mollet, insensible et menu. Sa taille se desrobe, elle entre, elle se plonge Elle se laisse aller, s^abandonne, s^ailonge. Nage, ébranle les flots, et les flots agitez Pétiltent d^allégresse autour de ses beautei.

Pois elle sort da bain, et la princesse que Ton essaie

Faire boire auic draps (es reliques dû bain»

Une négresse est chargée des soins de sa toilette» et Saintj^inant s'écric à ce propos :

,LébiMs 4f encre e\$tnfn'opiee à des membres de UUtJ

Enfin les anges poussent jusqu'aux pieds de la Yнге le berceau de Moïse recueilli par elle; une description de la nuit termine l'œuvre, Et Saint-Amand couronne sa douzième et dernière^partie par les vers suivants :

Le silence paisible et riiorrcur soUtaii?ç <lontraignoient doucement les hommes à se taire : Tais<>is-nous donc, ô musel et jurons en ce lien De ne parler jamais qu^à la gloire de Dieu.

Peut-on imi^ner un sujet plus simple, écrasé sous des ornements plus misérables; une dépense détalent plus extravagante, plus étrange, plus déplacée ; un luxe de jolis vers sur tous les sujets, plus mal amenés et bariolés des traits plus faux?

Chaque nouvel épisode est placé là pour suspendre une description nouvelle. Défaut d'ensemble, de majesté, de dignité, de couTenance, nulle compréhension de la Bible ; une frivolité perpétuelle et un incontestifble talent. Noos n'avons pas épuisé, dans les citations précédentes^ les beautés rée&es de ce poème absurde, et qui pis est ennuyeux :

MiUe femmes en rond, pressant l*herbe fleurie. Accordent saintement leurs gestes et leurs vois Aux doux sons des tambours soutenus des haubois; Les vierges vont après, les enfants les secondent. Leurs fertiles brebis en beslant leur respondent; Et les puissan» taureaux , dans le ravissement. Leur repartent aussi d'un gay mugissement

Saint-Âmant n'a que des traits, et n*a jamais d'ensemble. Sa première manière, celle du goinfre en belle humeur, lui fournit des pièces burlesques. Sa seconde manière, celle de l'homme de cour postulant un bénéfice , produit Moïse , galerie de descriptions agréables qui composent un mauvais poème. Poète de détail, touchant à tous les genres de talent, et ne pouvant rien produire d'achevé, dépourvu surtout de jugement et d'unité, il ressemble fort au temps bizarre qui l'a vu naître et briller.

Il ne revoit pas même les épreuves de ses ouvrages ^ que les imprimeurs remplissent de fautes grossières, 'et auxquels il s'adresse ainsi :

374 &%wm

BM» l ^imbA j< vmu foy« ma un, «gxàew wifcwj»

Vous que Ton a trouTec si beaux, si trioioyliaif «

Error piarmi le monde en plus triste équipage

Qu^un prince mal aisé qui marcheroit sans page.

Quand je Toy vos pieds nuds , vos membres mu^ez.

Et rtfÊi «fttrviilB saas pair Aêstrfs «t tooolo

tar i'mmrt déiAr 4* «i înlàBe tibute,

Qui» 4M19 ruyok* é« f «u , fmir ctaM «w iHt IvyôMj

Tarotte « en la douleur de ma tendre aimtié«

Que j'ay de votre estât une extrême pitié;

Ou plustost qu^en tel point j'ai peine à reconnaistref

toos voyant iA«tmagez, que je tous ai 1^ naistre.

C'est la vervie de Régnier. On croirait qoe le» yecs suivants sont de cet excellent satirique :

Je cooMltta fcm ms fetfts tiBNrSnin»

Ils s'acheuMttit lottqaw» ans eadrails tes wéÊÊimth% La raison aVat jawi«h de iewr iatUàHgtm-ci^ La richesse d*«Htai ifasque loor

Il y a peu de pièces de Saint-Amant, même des plus loOes et des plus baroques, qui ne renferment qndqaes ren bien inspirés. Tantôt il peint le départ d*Qne flotte :

On lève aossitost Tancre, on laisse choir les voilles^ Un vent frais et bruyant donne à plein dans ces toiDes; On invoque Tétis , Neptune et Pâlémon , Les nochers font jouer les ressMts du 'tôm«B, La nef MUoane r'eau'qui , fi: ^ «i«t4»a cacnère* Court devant et tournoyé à groo t>ouiUoBS ilerrièiet

Tantôt t^est k dan* de lune pénétrant daas la Uicane

de son grenier : •

SUR QUELQUES ViGIIIes DE BOILEAU. 375

Ia ione état It l'a» «Idn teÊfknàmoit

De ses rayons aigus une vître perçoit «

Qui jetoit dans ma chambre en Tépasseur de Tombre,

L^éclat frais et serein d^une lumière sombre ,

X^e je tnmvois alfreade « et qui ne ftiitoit ynAt

le M AMI ^[«ds«ilg<« ftti MAbMeHt fi MMiviii^

Où bien ce sont encore

Les iltiiMM nniiHniftin 4e im Iqhmm tMw^ OÉ iMt 4l'iflietian Mt flrté MBMilÉM 1

?«!« MauBtuTnes et tkmmm^^ «qui arfrini él r«»» ter 9«véB d«n ie soavwMr d» tontes tes tett ieiidrefi, et <I>i rananUest «MgdièraBeBt au dklfiqie 4e Wiltiam Cowper :

Our walks were ptanted to console ai noon The pensive wanderer in thei shades*

Mené par son imagination, jamais il ne, la gaide. La plupart des pertes qui ijonnaient la co-roane naturelle de son talent sont tombées ou dans Fobscurité ou dans la fange. Nous avons du les recueillir; c'était justice.

Nous venons d'examiner en détail les principaux fragments de cette gloire attachée an pilori par Boileau. Nous avons dît (juels furent l'intention littéraire et le modèle poétique d'i^rès lesquels le goinfre devenu pieux «orrigea tyt refondit , sous les toits de la rue de Seine, cette pastorale imitée de l'Espagne. Plaignons une existence mal conduite et un talent mal dirigé. Cet homme possédait la verve , la facilité , la variété , la filiesse, le itrytisme , la saiSie, l'entraia ; il rimait aAmnh'

blement, coulait son vers énergique oa délicat dans un moule de bronze , d'un seul jet , avec un rare bonheur ; il connaissait le monde , les hommes , la nature, comprenait même la nécessité

d'animer la poésie , de lui donner une valeur vivante, de le doter de vérité, de vivacité et de fraîcheur ; tout cela pour servir de risée à de plus pauvres et de plus stériles esprits !

Prêtons donc Toreille avec une équitable tristesse au bruit lointain de ces voix perdues dans le naufrage ; n'effaçons pas de nos fastes intellectuels ces poètes ondamnables à tant d'égards et depuis longtemps condamnés, victimes de leur temps plus encore que de leurs fautes , entr^nés par le mouvement général , et accravatuéSy c<miiiie on le disait alors, par la ruine et le tapage de l'époque et de la société qui ont croulé sur leurs têtes.

Scène populaire à Paris en 1^23. — Théophile de Viau

Nos malbears ont certaines eaantn , Et des flots dont on ne peut Toir Ni les limites ^i les sources.

Dieu seul connaît ce changement ; Car Tesprit ou le jugement N'entendent à nos adventnres , Non plus qu'an flax secret des mers.

Thiôphils m YiAV.

n jr avait de la foule et du bruit, le 25 août 1623, sur le parvis Notre-Dame, à Paris. C'était une place carrée.

dont les côtés étaient défendus par des bornes également espacées; place d'ailleurs étroite, écrasée par les deux bras qui dominent l'église, et bordée d'une ceinture de toits pointus ou étages qui dataient de loin. Ces maisons du moyen-âge, habitées par les prêtres et les cbanoïnest sentaient leur vieille origine; elles formaient des rues tortueuses, dont lefi^ sillons entouraient de zig-zags obscurs la vénérable cathédrale. Quelques bourgeois et quelques artisans franchissaient d'un pas lesté ces ruelles obliques qui, sous le nom de rue des Marmousets et de rue de la Licorne , serpentent encore sur le sol primitif de la Cité. Quoique les démarches fussent pressées, les bouches souriantes et les yeux animés, rien n'annonçait le désir ou l'effroi d'un événement grave. Il ne s'agissait pas d'une de ces émotions profondes qui ébranlent les populations, mais d'une curiosité bourgeoise qui cherchait à se satisfaire. Naguère quand on avait tué en face de la rue du Coq l'Italien Concini et que la canaille avait traîné avec des crocs de fer son cadavre dans les rues, un bien autre frémissement s'était propagé dans ce grand corps parisien.

On allait promener solennellement sur le parvis Notre- Dame l'image d'un homme condamné à faire amende honorable devant cette église. Une fois la cérémonie achevée, on devait conduire l'effigie à la place de Grève, au centre de laquelle s'élevait un bûcher. Le poteau qui le surmontait portait un écriteau rouge; au-dessous de l'écriteau, un personnage vivant semblait enchaîné. Son feutre à plumes, sa moustache affilée, sa royale aiguë, son épée suspendue au baudrier, son petit manteau à l'espagnole et son hautde-chausses entr'ouvert pour montrer le linge, comme c'était alors la mode, indiquaient un gentilhomme. On se pressait, et le bourreau, les manches relevées, mettait le

fea aux fagots de bois vert qui allaient consumer le mar* tyr qui ne bougeait pas ; c'était un mannequin.

Le peuple acharné contre Teffigie disait beaucoup de mal de celui qu'elle représentait, et dont le nom Sippaarm» sait en gros caractères sur Fécríteau carré aa^desmis du poteau :

THÉOPHILE DE VUU, IMPIE, ATHÉE, BLASPHEMATEOB.

Si vous avez vu cette belle gravure d'Étienne deOa Bella qui représente le Pont-Neuf sous Louis XIII, vous pouvez en la rappelant à votre mémoire, avoir quelque idée du mouvement qui se faisait autour du bûcher. C'étaient des gueux et des gueuses qui jouissaient, au grand soleil, de ce spectacle amusant ; des moines graves et joufflus, les mains passées dans leurs manches, et contemplant cette juste punition de l'impiété ; des bohémiens, étendus sur le parvis ou mêlés à la foule dont ils exploitaient la badauderie à leur profit ; beaucoup de femmes, toujours curieuses, les unes allaitant leurs enfants, les autres minaudant et parées ; ici une vaste carrosse (1) ouverte, aux panneaux sculptés et dorés, traînée par deux mules, dont la caisse, touchant presque la terre, contenait huit personnes, hommes et femmes ; là un gentilhomme de province, monté sur un gros cheval normand caparaçonné de rouge et portant en croupe sa cousine ou sa femme ; plus loin quelque Italien couvert de rubans et d'aiguillettes d'or, qui détournait et hâtait le pas en haussant les épaules. Barbara gémissait I murmurait-il entre ses dents. Le gentil- Citoyen Carrosse était alors du féminin

l'homme français dirait bien trop haut, s'il osait, ce que l'Italien monnait tout bas ; ce serait se faire un mauvais parti. Il n'y a pas quatre années que Ludovic Yanini a été brûlé, à Toulouse pour le même crime « non pas en effigie mais en chair et en os devant la populace ravie » et si vous étudiez les physionomies populaires, vous reconnaîtrez que la masse et surtout les classes inférieures, depuis la bourgeoisie jusqu'aux tire-laines, jouissent de cette cérémonie.

C'est cet esprit de la population parisienne, en 1623, que j'ai voulu constater ; je ne pouvais expliquer autrement la vie et les œuvres de Théophile de Viau.

Ce n'est plus ici l'esprit espagnol imité par la France ; c'est au contraire l'esprit libre penseur de la France, faisant éruption trop tôt, et voulant se systématiser avant l'heure, dans un temps où le catholicisme se défend avec fureur et où l'Espagne envahit tout. L'innocent que l'on brûle par contumace est un homme très-distingué ; le peuple applaudit. D'où vient une injustice aussi barbare ? pourquoi la cour livra-t-elle son image à la colère de la canaille ? Nous allons le dire.

On frappait un symbole. Les passions de la ligue espagnole s'insurgeaient contre le gentilhomme huguenot, les passions populaires contre l'homme de cour, les passions parisiennes contre un Gascon, l'ascétisme catholique contre un voluptueux. Pour ennemis impitoyables, ce pauvre homme avait le boucher Guibert de la rue Saint-Martin, la bourgeoise Mercier de la rue Saint-Denis, le prévôt Le Blanc, l'écolier Sajot, l'avocat Anisé, le jésuite Voisin, le déclamateur Garasse, tous gens appartenant à la masse ardente qui venait de marcher sous les étendards des Guises,

Théophile, l'homme de la cour qui passait pour avoir le

plus d'esprit et de liberté dans l'esprit, représentait, aux yeux du peuple, les mœurs de la cour, aux yeux des moines, la vie de plaisir ; — tous ces gens eussent attisé la flamme qui eût brûlé devant Notre-Dame le huguenot émeutier.

Si vu.

Mouvement philosophique de l'époque. — Groupe des sceptiques. —

De Viau, BOI DU LIBERTINS.

11 faut nous arrêter un moment et étudier le mouvement intellectuel au milieu duquel Théophile, victime étourdie, se trouva jeté sans le savoir.

La réaction contre le spiritualisme chrétien, préparée depuis longtemps, avait éclaté au commencement du xvi^e siècle: elle se continuait au xvii^e. Luther en avait été le héros, et Rabelais le bouffon. Avec les libres pensées s'introduisirent en France tous les vices de l'Italie corrompue; le peuple se courrouça contre cette invasion. Le fanatisme de la ligue eut à combattre à la fois les impudicités de la cour, les raffinements voluptueux des Florentins, les hardiesses théologiques de l'Allemagne et les prétentions suzeraines des gentilshommes de province. Ce ne fut donc pas seulement contre le protestantisme, mais contre Torgueuil, le luxe, la débauche, contre les poètes obscènes et les mœurs libertines, que le courroux de la bourgeoisie et des moines tonna pendant le cours du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e. Les gens de lettres furent enveloppés dans la même proscription:

• A quoi servent-ils? demande Puyberrault, qui a écrit en latin, vers 1540¹ un livre oublié (1), rempli de détails nécessaires à l'histoire? A quoi sont bons ces écrivains co³ pistes de l'Italie? A nourrir² le vice et les loisirs de courtisans parfumés, de femmes dissolues; à provoquer les voluptés, à enflammer les sens, à effacer des âmes tout ce qu'elles avaient de viril. Nous devons beaucoup aux Italiens; mais nous leur avons fait mille emprunts dont nous avons à gémir. Les mœurs de ce pays sentent le parfum et l'ambre; les âmes y sont amollies comme les corps. Ses livres n'ont rien de fort, rien de digne, rien de puissant; et plutôt à Dieu qu'il eût à la fois gardé ses ouvrages et ses parfums. I Qui ne connaît Jean Boccace, et Ange Politien et Le Pogge³ tons plutôt païens que chrétiens? C'est à Rome que Rabelais a imaginé son pautagruélisme, vraie peste des mortels. Que fait-il, cet homme? Quelle est sa vie? Il passe les journées «I boir⁴, à faire l'amour, à imiter Socrate; il court après la vapeur des cuisines; il souille d'écrits infâmes son misérable papier; il vomit le poison qui se répand au loin dans toutes les régions; il jette sur tous les rangs et tous les ordres les médisances et ⁵ injures. Il calomnie les bons, il déchire la probité; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que notre Saint-Père le reçoit à table, cet ennemi public, cet homme hideux, cette souillure du genre humain, qui a autant de faconde qu'il a peu de sagesse. » — Voilà comment on parlait alors de Rabelais parmi les gens graves.

L'opinion de Puyberrault était l'opinion populaire au xvi^e siècle; Ronsard et ses amis ayant sacrifié un bouc tragique au dieu Bacchus échappèrent avec peine à la ven-

(1) Theotimus, de tuendis malis libris; 1519.

geance catholique. La Place, dans ses excès, enflamma sur les règnes de François II et de Henri II, n'attaqua pas moins vivement les Italiens, les gens de cour et les poètes, trois espèces d'hommes que la haine universelle confondait et vouait à la damnation. Henri Estienne déclara éloquemment contre le langage français italianisé⁶. Fier et ardent veut que l'on exile tous les gens de lettres aux antipodes.

La cour de Henri II, celle de Henri III, même celle de Henri IV, justifiaient assez par leurs étranges dépravations la révolte fanatique et morale qui arma Jacques de Molay contre Henri III, Ravallac contre Henri IV. Au commencement du règne de Louis XIII, le mécontentement populaire n'est pas assouvi; il se mêle avec une incroyable lueur sur le maréchal d'Ancre, Italien, prodige, liot deux, insolent, homme de cour, d'un luxe splendide, et qui d'ailleurs n'avait fait de mal à personne. A peine est-il mort, le favori de Luynes recueille à son tour cet héritage de haine; les injures lancées contre lui en vers et en prose, recueillies en un volume qui a eu trois éditions (1), frappent

toute la gentilhommerie parée , musquée , littéraire, libertine, que Puyherbault et La Place avment si fort maltraitée.

« Bonne mine, bonne piaffe (dit un pamphlet de 1623, intitulé : la Paurmenade des Bons-hommes ou le Jugement de notre siècle); bien frisez, perruquez, goderonnez, parfumez; le jeu et le b. fréquentez; calomnies contre

les honnestes femmes qui ne les auront voulu eaoooter, vantises de celles qui auront esté si sottes que de lenr

fi) Recueii des pièces les plus curieuses qui ont été faites pexéOËt le régime de M, le connétable de Luynes, M25 , pafe 485.

fMmri ne point payer ses debtes qnind on est eni: dMops ; faire le petit roy ; lever des contributions sar ses fassanx; faire travailler à conrées, frapper Tnn^ battre Tautre, faire dés mariages à leur plaisir ; c'est pitié qne d'avoir à vivre avec eux. La guerre vient-elle ; on capitule avec le roy, ne le sert qu'en payant, prend tout pour soy, ai^ilte ses pauvres malotrus soldats (en petit nombre) à courir la ponle et dénicher les cochons de nos fermes, n'y rien bosser que ce qu'ils ne peuvent avaler ou emporter ; et le pauvre manant et sa déplorable famille courbent sous ce faix insupportable.

»

Ainsi parle l'esprit français, l'esprit ironique et d'opposition. L'homme d'alise plus sévère , ne prend pas la chose aussi gaUnent ; il a des malédictions et des anathêmes eonlni les poètes et les courtisans, les gentilshommes et les auteurs, contre les libertins et les athées. « Allez au fen, béli-lites, dit le père Garasse, allez, disciples de ce grand bufQe de Luther ; allez avec vos écrits, empoisonneurs d'âinesi vous qui dites qu'un bel esprit ne croit en Dieu que par contenance; vous qui, dans les cabarets d'honneur, traités en princes à deux pistoles par tête (le tout pris sur la pension des seigneurs qui vous font une aumône bien mal employée), après avoir vuidé cinq ou six verres, faites fi de la théologie et de la philosophie I Tout votre faict, tout l'objet, de votre bel esprit, c'est un sonnet, une ode, une satyre, une période française, une proposi^ tion extravagante I Allez dant^le feu, méchants I »

Voilà les opinions qui s'ameutèrent contre Théophile , brûlèrent s<m effigie, et essayèrent de le pendre.

Ces méchants que le terrible Garasse dépêchait si vite en enfer n'étaient , comme le dit Ménage , que de Heux sceptiques , qui prétendaient raisonner leur

nonchalance, s'amnsaient de leur mieux et s'embarrassant peu du reste. Entre les deux camps do calvinisme sepltttrlonal et de la foi cathoique*espagnole, était née une théorie dinsouciance dont Montaigne ne s'éloigne pas beaucoup, que Ninon et Gfaaulieu ont depuis professée sans péril, et que Ménage appelle « un déisme commode, reconnaissant un dieu sans lexraindre et sans apprê-heBder aucune peine après la mort » Geoffit)y Yailée, pour avoir imprimé cette opinion en 1570 , avait été pendu et brtté le 9 février 1511. « Homme souple et remuant, dit Garasse (1), il s*(ait glissé dans la familiarité de ces sqit braves esprits qui faisaient la brigade on la i^éiade des poètes, dont Ronsard était le coryphée. Il avait commieicié à semer, parmi eux, de très-abominables maximes contre la Divinité, lesquelles avaient déjà esbranlé qu^nes-HS de la troupe... Ronsard cria : au loup! et fit son ben poème contre lès athées, qui commence :

O del I ô terre 1 ô mer I *é Dieu, père coimmun I etc.

« Sainte-Marthe écrivit aussi contre lui son excellente poésie iambique in Mezentium, et l'on ne désista pas qn'il ne fût pendu et brulé en place de Grève. »

« On ne désista pas », dit Garasse qui est plein de joie. Geoffroy Vallée n'était pas le seul de sa race ; Mersenne prétend que l'on comptait cinquante mUle athées à Paris, probablement des criminels de l'espèce de Théophile, aimant le plaisir et l'ironie. Un petit neveu de Vallée, Desbarreaux devint célèbre à son tour par son épicurisme; athée proverbial, gastronome renforcé, amant de Manon daiB si

(4) Doctrine eurieme^

jeoiMsae, et qui connut beaucoup Théophile. Toute h eonr passait pour athée ; BassooifHerre donnait deux cents écQS de pension à Lucilio Vanini, qu'il nommait son aumônier et qui alla se faire brûler à Toulouse. Les seigneurs réunissaient autour d'eux des amis enjoués, qui affichaient la volupté et le scepticisme. Les « esprits forts du Marais » brillaient au premier rang. Le baron de Panât disciple de Vanini et ami de Théophile faisait des prosélytes à Toulouse; Fontrailles, ce bossu spirituel qui conspira contre Richelieu a\ec Cinq-Mars; Bois-Yvon dont Taliemant s'est occupé appartenaient à la même armée. fiois-Yvon disait à un mauvais prédicateur : « Ne me parlez pas tant de Dieul vous m'en dégoûteriez! » et à son confesseur : « Que voulez-vous que Dieu et moi nous ayons de commun? Il est si grand seigneur et moi si petit compagnon ! » Au groupe espagnol-italien de Balzac et des Pisani s'op\osait ce groupe des Français indépendants, des /tbeninsy comme on les appelait Qu'ils eussent le goût du luxe, du plaisir, de la débauche, des voluptés recherchées et fougueuses, on n'en peut douter quand on parcourt les productions immondes et satiriques qui remplissent le Cabinet^ l'Espadon^ le Pantasse des vers de ce temps, et tous les recueils cyniques qui datent des premières années de Louis XIII.

Le bourgeois, le prêtre, le marchand, le magistrat, le procureur, le prévôt, le médecin, avaient cette fraction de la société en grande horreur. Les jésuites s'emparèrent de cette haine. Mal vu alors des parlements et du peuple, l'Ordre espéra tirer parti de ce mouvement national et bourgeois, qui se déclarait contre les gentilshommes libertins et les athées bons vivants. On n'attaquait point la cour, on défendait seulement Dieu et la morale; c'était

S86 ÉTUPSS

habile. Le roi le taisait» le pariemeat appriinnit, b geoisie battait des maiiia, lei ebaires reteatiapaaient d'i tbèiBee, et la cour eaaayait de soa mieax l'wage*

Un écrivain qui n'est pas sans verve . ial dente et logique , qvt poussait ses s^tèaMs an conséquences, espèce de tribun catholique, prit tloiliithe, et se mit à brandir sa plume : ee lut Gansée. RefaanU Voisin, le père Gaussin, Tescortèrmit. Théophile attnra sar lui la tempête ; la flamme qui dévora son maoBeqaaaaâ»faisait une passion populaire et s^alait un noovemeal de Tesprit public;

S viii.

Théophile à Chantilly, au Louvre et ai Hollande. — Son dâsme,

Théophile, cependant, sq iM*omenait tranquille dans ks belles allées de CbantjUy chez Iç doc de Moptioorenq qqi protégeait sa jeunesse, m Uc^W^i son bel esprit et aoa talent Là il faisait des v^rs bien scandés, bien rioiée, partagés en stances qui ne manquent pas d'haranoaiç» damés de mouvement, d'images et de nouveauté; li, il chantait en dew cents strofdis^ égales ce cblteno hospitalier,

L*Autci lie IOB di^ tiit^ir^*

et célébrait dans «ne ode, le cobinot de asfvâffv par lui bois de Sylvie et que t^OQ appdk «aane
da nom, merveffleuic bosquet,

SUR QUELQUES VIGTUIFIS DE BOILBAU. 387

Ênceintde /bntaines et d^arbres,

qtii l*abrttait cõtîtré la vindicte de» bourgeois. Mairet, son coininekisiil, protégé aaséi par le
dtic, venait !*y trouver. Ou se promenh^I eu causant philosophie, épicurétisme, an dSÈ veT^, et
l'on br^itait eusettible la Aireur espagnole et UHif^ëoisé;

Trois mottVèmi^ntd le féisaient donc sentir aloin dans ta sôdètê française : Tun, Hià se dirigeait
Vers la liberté de penser, le sèftsualfsiiièet la nillerie) l^aatre, qui, émané d« l'église et du peuplé,
protestait contre cette Ileenee> en faveur du vieux catholicisme et de la sévérité des mœura iMI-
fèOisc^ t te trotsièttaéi qui se Communiquait anx esprits 1^ plus élégants^ et qui émanait de TES-
pagne. A la tête de Farmée populaire^ Garasse embouchait la trompette de la ligue. Balta^ condui-
sait le bàtállhm espagnol. Thé<H ptflé die yiaù ne tommandait et ne dirigeait rien) mus son nom
était devenu le mot d'ordre des gens d*esprit et des espriti foHsi on disait \ impie comme 1%éo-
phih^ ^pt« rûnei comm^ Théophile. La populace ne doutait pas que ce ne fut un diable soUs
ft^me humaine ; le brillant gascon payait ther rhonneur d*être è la mode, de pteire aux sei^»
gneurs et de représenter à lui seul tout le bel esprit français.

Il n'avait ni le tact littéraire de Malherbe^ ni rinspira-^tion inégale de Saint-Amant, ni le senti-
ment élégiaque de R^à, ni la ftcondité iUtarissâMe de fi^rtiy \ c'était une iâtéfigénée Vive «I
pToiâptei un cottp^œM observateur et fil, un Jel de saiffie gasconne i é^étaieni aussi une Justesse
d« rai«oUnemi^t et une vîgueur d'èiisumeniat^ lort rares^ eBÊm,iBÊk lotti ilèHfswt ipÉUir la Mp-
MiM «t la cMdafaNi 4lel

tours. 11 réunissait les qualités qui f^nt Fexcellentitprosafear, et dont le grand poète se passe. Je
me hâte de le dire, il n*était pas poète ; il rapprochait les idées, ajustait les mots, agençait les rimes,
et qudquefois les faisait rdaire d'une saillie énergique et imprévue ; amoureux surtout de la fermeté
dans la forme, du trait lancé habilement, de ^ctrk prompt et net dont parle Montaigne , d'une
str<^e qui tombe bien, et d'un quatrain qui se grave dans la mémoire. Raisonneur en vers, il com-
mence la série des poètes sans poésie, qui font des odes sur une questimi de juris* prudence ou de
morale, et qui, depuis Lamothe-Houdart jusqu'à Marie- Joseph Ghénier, ont trompé l'IntelligenceDce
fns^ çaise^ toujours charmée de la rectitude, et armée pour h discussion.

La prose de Théophile conserve avec une énergique franchise le souffle naïf du génie gaulois^ si
facile et si ferme, excellent pour la polémique, inimitable dans la rail' lerie. Ajoutons le nom de
Saint -Amant à la liste des poètes incomplets et puissants qui ont aidé le {Hx^ès de notre d- TIIisa-
tion littéraire; plaçons aussi Théophile de Fûm parmi les bons ouvriers de notre prose. Balzac a
plus de pompe, et Voiture plus de mignardise ; l'un et l'autre ont moins de bon sens; ils écrivent
moins nettement, moins franchement, moins vivement, moins en gens du monde. Rabelais, Cal-
vin^ Montaigne, Du Bellay, la satyre Ménippée et D'Aubigné précèdent Théophile qui est de leur
race.

Théophile se rapproche de D'Aubigné, comme loi élevé dans le protestantisme et florissant au
milieu de la cour d'Henri IV ; mais la violence, la caricature, la sève haineuse, l'accent grotesque de

la Ménippée et dit le baron de Fénéstej ne dépendent point Théophile. Il est grave dans sa prose, il est ironique, simple et coloré; le pre-

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILEAU. 389

ouera l'Uranus de mille réelles, primas sur le fût et phi«* simme&t tégéanes que notre langue possède, est tombé de sa[^] plane; ses trois iktunis français et sum factum latin sont bien écrits. Après l'avènement de Racine et de Bossuet, personne ne s'est souvenu que Théophile eût écrit; nul, excepté Saint-Évremond, n'a relevé- ces preuves énergiques d'un beau talent mort dans la jeunesse[^]

De Yiau était né en 1590 non pas à Boussières, comme racontait la Biographie Universelle, mais \ dérac ; il le dit dans un sonnet :

Clérac I pour une fois que tous m[^]avez fait naître[^] Hélas ! combien de fois me filles-TOIIS assourir I

Son père[^] avocat huguenot, que les guerres civiles avaient effrayé, avait quitté le barreau de Bordeaux, pour se retirer dans ses propriétés de Boussières-Sainte-Radegonde, à une certaine lieue de Port-Sainte-Marie et sur les bords de la Garonne. Là,

Dans ces obscurs vallons, où la nature^{*} pourvu nos troupeaux l'éternelle pâture,

Je pouvais (dit Théophile) boire à petits traits

D'un vin clair, pétillant, et délicat, et frais, Qu'un terroir, assez maigre et tout coupé de roches, Produit heureusement sur les montagnes proches ; Là, mes frères et moi pouvions joyeusement, Sans seigneur ni vassal, vivre assez doucement

Au milieu du domaine s'élevait la tourelle gothique, assez peu haute et dominant les petites maisons du bourg , qui avait abrité des princes et donné l'hospitalité à plus d'un grand seigneur[^] On estimait fort Fondé de Thé-

phite» sridil èè Uemi Vf et jgièici«em 4e Tewfwifet mH cette race ap[^]artMMÎt è k feMiUM-naene ligHeMiet l'iHtetl amt tèle flecréteire ée [^]a raÊe [^]l<itvan« (I). Le jeune poète quitta de boom heure rkérîtâ[^] patenid, él vint 4 fa ceîir è« Béarnais chercher femme «vee «Mè oottvée et Gwn[^] ^m s'MiiittHk m[^] k Lotatva. li Vê[^]Wi un jour afce «né akiNrtniBeèkli YîYe

fc % wKes bois TerdiffûBHiitB Et ses îles à Therbe fraîche , Servant aux troupeaux mugissants Et de promenoir et de crèche ;

• • \ '."d[^]» abricots;

Ses fraises à cueilleur de flammie ;

Et ses rouges muscats, si chers ,

Et ses superbes grenadiers,

Àux rouges pommes entr'oQVérté[^];

V • ' . et ce làviSa jakoiâi

Qui fait ombre à tout le ch[^]in

D'une assez spacieuse allée >

Kt la parfume d'une fleur

Qui conserve dans la fêlée

Son odorat et sa touleor.

Dès qu'il f»vK m Icmvre , sa jeunesse , «s saâlUes , sa facilité le mirent l Ta mode. Il était spiruel, gentahonune, brave et Gascoïi.

Les raffinés d'honneur lui ouvrent leurs rangs ; on le reconnaît poète ; il porte bien le petit manteau et la dague. Facétieux et hardi , sa louange se fait acceif>ter , elle n'a rien de banal, et la liberté de sa parole rebaitese Vêof^

<4) TkêopkHminttttceve,

SUB QUELQUES VKRMfeS DE BOILBAU. SM

'I Mg^eccêrder. Ses plhnUfes chuMesl les^reiHei Kbertms^ «es épigraBwneg âlttelit k watlke ées OMHi** sans ; on le compte , on le craint, Hm i'âiiBe» «ar 3 îiârased Peut-être tronta-t-il sa perte dans ce premier bonhew et dans une habitude de liberté qui hiiileviatlrltaie.C*était une cour d'étrange espèce que ta c6ur 4é R^AVi IT; la chasteté n*y régnait pas^ plus <^e la)nodei^<e, étVxm ^ait tnédiocrement dévot ; en reyanche, la saillie abondait avec le courage. Le premier pU de rame , la pr^ûere saillie de Te»prit chez Théoirfiile datent de eette ^p<^e ^ de ce palais du Louvre sous fUrte 4e tMirta 11 a Ma la sève « la verdure^ la vivacité, le libertinage fanfaron qtd conviennent à ses maitrea. tJn courtisan a-t-JH comparé les yeux d'une dame aux clartés du soleil ; Théophile bote aussitôt dans un quatrain l'extrême justesse de la comparaison, attendu, dit-il, que « les bienfaits de l'astre et ceux de la princesse sont communs à tous les mortels. » Si le Béarnais monte un « courtaud , » petit cheval d^encolure ramassée j Théophile s'écrie que la monture n'est pas Bucéphsde ^ mais que le cavalier est plus qu'Alexandre :

Pe^«IMV«H jeti cheval t Doux au monter, doux au descendre , Peut-être moins que Bucéphal, Tja portes plus grand qu^Àlexandre.

De Viau qui entraît dans sa vingtième année lorsque le roi périt assassiné menait la vie la plus facile et la pluà douce. Oh se louait de la facilité de son humeur, de la gaité de son esprit et de la sûreté de son commerce ; il admirait lui-même sa fortune , ses bons repas, ses frairics , ses vêtements splendides et tout ce qse le petit mandf de

Boussères ne lui avait pas offert de luxe et de (daisirs. Il écrivait à son frère Paul de Yiau, qui n'avait point aban^ donné Théritage paternel :

Mon frère, je nie porte bien.

Ma muse n*a souci de rien , J'ai perdu mon humeur profane.

On me souffre au coucher du roi, Et Phébus, tous les jours, chez moi»

À des manteaux doublés de panne»

Mon âme se.... rit des destins; Je fais tous les jours des festins ; On va me tapisser ma chambre ; Tous mes jours sont des mardis-gras ; Et je ne bois plus d'hypocras Qu'il ne soit fait avec de Tambre.

L'accent delà Garonne perce dans ces vers. Théophile, tout enivré qu'il fût de son succès, se maintenait près des seigneurs sur un pied d'égalité hautaine. On le trouve toujours franc et digne dans ses lettres particulières dont k recueil manuscrit n'était pas destiné à l'impression ; Maïret commensal et ami du poète reçut ce manuscrit, dit-o, des mains du duc de Montmorency, « ea un rouleaa de papier retenu par des rubans de couleurde rose sèche. » La dignité et même la fermeté de son ton méritent remarque et louange: il dit fort nettement au comte de Clermont-Lodève que toute liaison est rompue entre eux, puisque a le comte oe peut souffrir la vérité, et que lui, Théophile, a horr^ir du mensonge (1). »

((Toutes les promesses que vous me faites sont fausses, dit-il, et vous m'obligez encore à les acheter

(1) Lettres posthumes.

SUB QUELQUES V1GTUIÈS Dli f1OILEAU. 393

par des prières, afin de me tromper après avec plas d'affront. El]es ne seraient point injustes si vous ne Testiez. Vivez à vostre sorte, je ne sçaurais plus vivre à la mienne avec vous, ny me contraindre à Tadvnir pour vous dire seulement après cecy que je suis » etc. • — Tel est le pied sur lequel Théophile se maintient au Louvre et à Chantilly. Il s'arrête avec habileté dans les bornes d'une liberté fière* ment spirituelle qui ne le conduit jamais jusqu'à l'impertinence et il remet chacun à sa place, sans quitter la sienne. Le jeune duc de Liancourt avait des maîtresses et oubliait pour elles le soin de son avenir et de son nom ; Théophile, son ami intime*, lui écrit cette lettre remarquable, que noas citenms presque entière :

« Il est permis à plusieurs de vous laisser faire des fautes, et ceux de vostre condition, k qui vostre mérite donne de la jalousie, sont bien aises de vostre ruine, et consentent, à leur avantage, que vostre vertu languisse en un désir si bas et en de si molles occupations : mais moy, qui m'intéresse à vostre gloire et qui ne puis estre toute ma vie qu'une ombre de vostre personne, je ne puis Jaisser diminuer rien du vostre, que je n'y perde autant du mien. ^— Que si vous estes malade jusques k ne sentir plus vostre naal^ je m'en veux ressentir pour moy, et m'en plaindre au moins pour tous deux. Connaissez, je vous prie y que vous estes en l'âge où se posent les fondement» de la réputati<K), et où se commence proprement Testât de la vie. Ce que vous en avez passé jusques icy est ennuyeux et n'en vaut pas le souvenir. Il est vrai que, par les conjectures qu'on en doit tirer, vostre jeunesse est de bon présage; et, autant que les temoignages.de la minorité peuvent avoir de foy, on a jugé de vous que vous avez l'esprit beau 9 le courage boa et les dispositicms de Tâme généreu-

39& ÈTUOfiS

ses. Je parte sdnà flatterie, car Je D*eti ai pris, à ce propos, ny le dessein ny la mâtiera.... Je il'a-Tdis jamais vea parsonne se plaindre de tostre entretien \$ on tirait bon angliré de tostre rencontre ; et tous aviez dans la phyàonomie dé la joye pour ceux qtti tous regardaient Cent même l qui Tous devez la vie et la fortune, trouvaient du bonhein' à vous caresser. Je ne sçais pas à quel poicnt vous en esta niainlensint av^c eut ; mais ils ibnt tstoïre, o1) qu'ils sont bien irrités, bu qu'ils ne voïis aiment plus, et qae s*sAB perdebt le soin de vous reprendre, ils ont perdu l'envie de vous obliger: La plupart dé vos àAïis qui me disaient ndDe biens de vous ; depuis quelque temps se taisent et sottt comme en doute de le dire. Ils craïgUent de s'estre mes^ contez en Topinion qu'ils ont eue dé vous, ^ d^ftvt)if donné de leur réputation ^ ftire valoir la vostre ; ai itsi, cotmïie si vous estiez incapable

de la garder, où bonteux de l'avoir perdue, vous ne rendez aucun devoir à la conservation dé cette bbnne estime \ Votts H'avei plus Une heurie pour vos amis , ny pour vos exercices : tout se dobne à une oysîveié bien nuisible k vostre aVan^ment^ et vota Jouez leijer* sonnée du plus mei^risé dé vostre sorte. Là passion que vous eustes pour *** estait avec autjaint d'excez , mafs avecque tù^ns de malheur ; ^t puisqu'elle a sitôt cessée , vous n'en devez pa)i continuei^ Une, beaucoup plus injuste. Voi^k Vendez qu'inseUsiblement cette mollesse vous abattra le coarage : voistre esprit n'êit-nem plus les bonnes choses. ^ Tant que nous sommes daois te monde , Dbiigés aax sentiments du mépris et de la louange , dli^ èbmMdités et de la pauvreté -, on nià àè peut p^er M soin de sa eMiBtioii. Remarquez , en la Vostre , eombitâH vo«s estes reculé de vbstre devoir \ combien lé sôln que vous avez igst indigtté de x^ebii que voU»devez Mit. < }ûei«8l te Keu où vmb té

Sm QUELQUES VICTIVES DE BOUEAU. (OK

t^TOtra four , an prii 4^ C^lm Qû tous b dew ^e? Qodl«9 pont Is» pwpopneu que tous aimez , ao pr» de (idlea qii ym^ mmeai ? tl tous est facile de ? oup ruioep. Me fOQs obstioey l[MHiiit mal k proposi et oe vous pq^ey jjiwaii cf»)tre ?ous^même. Voua estes opiniastiv k tous trar fiiVer , et ne sçaves imis tous donner un moiiiegt de loyr »r, pour ittiHMoer Tostve pws^ . ItoiTenejitTpu que ce qoi Yoos aU w# daT^ntage à <^t(e frénésie^ ce n'est qu'une difSeidté indpsirieux^ qu'on twis propose pour irriter tq^ tre âiiri, qn^nne acquisition sans pfine appmerait u^mtinant. Sç»elies que)e temps tous estera cett^ fnrenr 1 9t 9»^ o>St une fûblesse bien (lont^ose d'atteeqdiv dp la n^ ouâtâ àm années un remide oui tous coAtera cher. n

ItneiampMiin^Hriiv PQbomma qni échTiit Moai ay^nt Wm ^ sous Aiitelien. ATsnt Balzac^ m M^I style eut dipe d^time i poisi iU<4i^U^f VR pareil ton est rmarffnable.

Cette ynii ferm t amicale et c^mrageise était propre k autee cb(^ qu'ik «bant«r la imdriole oq j^ égsy^ une o1^ • et il y a dans Kiute i^iustence de Tb^ppbile PDs verdure de <:(iurage et une fermeté de caractère que Ton n'a pas assei^ loquées ni remarquée P^ contribuèrent i^ le rnin«r et k l'envoyer avant l*|ige dans une tombe autrefois infant 9 aujdnrd'hui obscure, On eut peur de lui i et dés que la répnatati<m de Uberiimse se fnt rép4odqe , la ba^ et rbeutilité éclatèrent ; on yoyait que c^ homme n'était 9i un étnitirdi cprame les petits maîtres de la cour , ni nn innocent ^MtPP comme Saiot^Âm^ut , ni un mauvais plaii^t eomme QruscambiUe; on h sentait capable de raisonnr sa se-neualité* de réduire m^ épîçuréisme en théorie, ^nfin de r^présenti^ d*uu^ Uv^^ daggereuse la liberté seeptiqiaa de l'esprit frfinc^s.

Sa présence et son saccès à la cour de Henri T? ne nous sont révtiés que par quelques épi-grammto assez heureosesL Il était bien jeune. Après la mort du Béarnais, sa positioQ semble chaîner , et Ton dirait qu'il s'ennuie. Un jeune 1 homme de dix-huit ansi fort vain , assez instmit , amnit ! les lettres , le luxe , le loisir et le [Saisir , se lie avec Théo- 1 phile ; la conformité de leurs goûts les détachant sans doute I de cette confusion et de cette anarchie qui commencent à { régner en France, îk se mettent à voyager ensemUe. Les dent ToluptueiBC vont en HoSande , pays de liberté poor les idées , et de sévérité pour les mœurs. L'an , gentflhomme huguenot, est charmé de se trouver au mifieade ces bourgeois hardis qui viennent diiomilier rEiq[Daf; iifc L'autre (c'est le fameux Balzac) abuse des phinrs faciks que lui offrent les tavernes d'Amsterdam, et reçmt des coups de bâton, que l'épée de Théophile se charge de venger, ils se brouillent au retour , «t leurs accnsatioiis mutuelles nous instruisent de leurs fredaines. En réduisant âleur valeur véritable ces preuves d'une animosité flagrante née d'une grande intimité , il parait avéré que Théophile se montra brave et ivrogne , Balzac débauché et ingrat, et que les docteurs hollandais consienrèrent de ce dernier un

souvenir défavorable. Ils préféraient le hnguiot qui buvait sec et vantait leur liberté récente, « cette liberté qui ne peut mourir. » Dans une ode qui tient plus de l'éloquence que de la poésie, Théophile désavoue les éloges qu'il a pu donner aux gens de cœur ; s'il a tracé, dit-il, « ces immortelles images, » c'était pour les encourager à devenir semblables au portrait qu'il leur présentait. Il flébit « les âmes de cire et de boue » dont la cour de France est pleine, et qu'on peut * employer à tous les crimes. » Ses véritables admirations, ses légitimes éloges appartiennent à ces no-

SUB QUELQUES VICTIMES DE BOIU. 897

Mes et ténébreux artisans de leur indépendance qui ont châtié insolente Espagne :

L'Espagne » mère de Torgoe »

Qui préparait notre cercueil

Et de la corde et de la roue,

Et venait avec des vaisseaux

Qui portaient peintes sur la proue, «

Des potences et des bourreaux 1

Voilà Théophile ennemi déclaré de l'Espagne et du catholicisme ; Balzac n'eût pas écrit ces vers ; il était « trop cagnard » comme disait Richelieu, trop ami du repos et du coin du feu, trop peu hardi dans l'expression de sa pensée, trop asservi aux autorités de son pays. Théophile calviniste, aimait cette république libre et active, qui avait ses héros. Aussi plaçait-il dans la bouche des Hollandais ces paroles incorrectes et éloquentes, adressées aux victimes de la guerre :

« Bâtes âmes 1 soyez agacées Que l'horreur de vos corps détruits N'a point rompu vos entreprises, Et que nous recueillons les fruits Des peines que vous avez prises.

Nos ports sont libres 1 Nos remparts Sont assurés de toutes parts 1

L'Espagnol, à pleine licence, Venait fouler notre innocence ; Et l'appareil de ses efforts Craignait de manquer de matière !

Mais nos champs tapissés de corps Manquent plutôt de cimetière.

Pour le sépulchre de ses morts 1

Bien sûr blâmait la dureté de cet ven et n'en comprit pas la hardiesse généreuse ; Théophile accusait Babac de couardise. L'un, sans doute » était imprudent ; Tautic était timide. Balzac présentait la réformation de style et donnait la main au sévère Malherbe ; Théophile préférait la noblesse et l'audace de la pensée à la pureté de la diction. Ces deux hommes ne pouvaient s'entendre : on les verra plus tard s'attaquer avec acharnement.

Lorsque Théophile reparait à la cour de Louis XIV, l'Italien Gondm la domine ; Condni »

dont le nom est à peine connu »

D'un pays étranger si tellement venu »

Que la Fortune s'égale, en promenant son char

Tira sans y penser d'une ornière de boue 1

Ainsi le peint Théophile « hidigné de celte splendeur :

Et nous le pennettonsi et le Français endure Q'à nos propres dépens cette grandeur lut dure I

Mais il ne va pas se joindre au[^] assassins de Goncini, et grossir le haro populaire? Il se ferme dans sa propre dignité ; ii lui suffit de garder son indépendance :

Qu'un homme de trois jottfS de sole et d V se couvre I Du bruit de son carrosse Importunant le Louvre , Qu'un étranger heureux se moque des François 1 Qu'il ait mille suiysans, poun'u que Je n'en sols I

Je liais la médisance, et ne puis eonsentir A gagnrr avec pçine un triste re|)enilrl

Goncini meurt ; Foisekar Luytës Je remplace. Théophile, bien accueilli par ce dernier, est chargé de faire des vers pour les fêtes de la cour. Il préfère (cela n'est pas sarpreuant) au faquin d'Italie le brillant gentilhomme de France, et le défend a[^]ec vigueur contre les nombreux ennemis qui lui disputent la fâyeur de Louis XIII. Continue, lui dit-il,

Goûte doucement le fruit Que la bonne fortune apporte :

Tous ceux qui sont tes ennemis Voudraient bien qu'il leur ffit permis I>*être criminels de la sorte.

Théophile défenseur de Luynes commence à se trouver en butte à la haine du peuple ; on le confond avec les « lièvres de la faveur. » Les pamphlets accolent son nom à celui de l'oiseleur. La liberté de ses discours passe en proverbe ; on dit : « libertin comme Théophile. » — « Moi » (s'écrie l'auteur d'un libelle) , croire que Luynes fera le » bonheur de la France ! Je croirais plutôt qu'un sot est » homme d'esprit[^] que la fortune est sans envieux ,

Le Pérou sans écus,

La cour sans mécontents et Paris sans c... [^] . . . ou bien (chose plus merveilleuse) Que Théophile hra tout droit en Paradis (4)1 '

Théophile pressent qu'au milieu de cette confusion léguée par le xvr siècle, une main puissante est nécessaire; il appelle de ses vœux Richelieu et le despotisme.

(1) Pièces sur Luynes, pag. 189,

Les forts bravent les impuissans , Les vaincas sont obéissans .

La justice étouffe la rag;e.

Il faut les rompre sous le faix ; Le tonnerre finit Torage , Et la guerre apporte la paix»

« Écrasez, dk-il au roi, les esprits insensés qui cherchent la calamité publique. Tonnez, foudroyez, affermissez! par votre victoire la tranquillité du pays. » — Bannissez les dissensions; effacez de nos annales ces funestes souvenirs des guerres civiles, ces tems où

La campagne était allumée, L*air gros de bruit et de fumée , Le del confus de nos débats 1

Effacez à jamais ces jours odieux ;

Ces jours, tristes de notre gloire[^] Où le[^]ang fit rougir la Loire De la honte de nos combats I

L'expres[^]on de Théophile a autant de fermeté que de verve ; Saint-Évremond reprochait avec raison à ses contemporains Foubli de cet écrivain énergique.

Quant à la pensée qui a dicté ces derniers vers , elle contraste avec le dithyrambe précédent en faveur de la liberté hollandaise ; c'est que Théophile désirait pour la Hollande un Maurice de Nassau, pour la France un Richelieu.

Il apparaît dans tous ses ouvrages une sorte de respect antique pour la loi :

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOAÉAU. &O1

Il n'est rien de tel que de voir La sainte majesté des lois.

Mairet son confrère remarque avec raison le pendancier secret de Théophile pour les héros de l'antiquité païenne, et son éloignement des mœurs modernes. Cependant il rimait, avec une facilité agréable, des Ters pour les ballets du roi; il commençait à grouper autour de lui les sceptiques Yoluptueux et opposants. Après avoir fait chanter les reines et les navigateurs du Louvre , il se délassait à table avec Lhuillier père de Chapelle, Desbarreaux, Saint- Pavin et le baron de Panât; il oubliait la contrainte que lui imposait ce métier de poète par ordre :

Autrefois (disait-il plus tard), quand mes yeux ont animé la Seine,

L'ordre où j'étais contraint m'a bien fait de la peine.

Ce travail importun m'a longtemps martyré.

Mais enfin , grâces aux dieux , je m'en suis retiré.

Peu , sans faire naufrage et sans perdre leur Ourse (i) ,

Se sont aventurés à cette longue course.

Il y tomba par miracle être fou sagement ,

Confondre la mémoire avec le jugement ,

Imaginer beaucoup , et d'une source pleine

Puise toujours des vers dans une même veine.

La Biographie universelle attribue à cette époque de sa vie une détestable tragédie de Pasiphaë , que le libraire Oudot fit paraître à Troyes , en 1631 , deux ans après la mort de Théophile. « Plusieurs , dit le libraire , estiment que ce poème a été fait du style de feu sieur Théophile. » B n'en est rien. Cette Pasiphaë est plus monstrueuse que

(i) Étoile polaire.

&O2 ÉTDBS

le Minoïen; Théophile n'a jamais écrit des vers semblables à ceux que Phèdre prononce dans cette incroyable tragédie :

Amour n'est qu'un tourment de chatouilleuse braise Que bien peu de liqueur fût-illement apaise. Je le dis pour t'avoir tant seulement oui. Ce feu perd son défilé quand il en a joui< Pourquoi

ne tentez-vous que cette rage alleote D'un réfrigère doux son ardeur violente ?

Et Ariadne répond :

La parque tient captif le remède bénin Qui seul peut adoucir mon amoureux venin*

Théophile n'aurait pas écrit de telles sottises; méaiepotf la cour, en s'efibrçant de mignarder son style, y troioait des saillies charmantes. Plusieurs gentilshommes habaiés en matelots Tenaient vanter les délices de leur Yfe, les amours se jouant autour de leurs rames^ la caresse des venls, la lueur douce des étoiles , et la splendeur magique de l'océan des cours :

Notre océan est doux comme les eaux d'Euphrate ; Le .Pactole ou le Tage est moins riche que luy : Ici jamais nocher ne craignit le pirate « Ny d'un calme trop long n'a ressenti Tennuy.

Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre ,

Nous passons à loisir nos jours délicieux.

Ici, jamais notre œil ne désira la terre ,

Ny sans quelque dédain ne regarda les deux.

SUR QUELQUES VICTiMfiS DE DOILEAU. 40S

Agréables beautés pour qui Tamour soupire « Esprouvez avec nous un si joyeux destin ; Et nous dirons partout que plus rare navire' Ne fol jamais diainé d'un plus riche butin.

Tout souriait à l'auteur de ces jolis vers. Les plus spirituels le recherchaient ; les plus nobles et les plus puissants le comptaient; le duc de Montmorency Tavait admis à son intimité; ses saillies faisaient valoir la dignité fntne avec laquelle il soutenait à la cour le rôle diCBcile de poète gentilhomme ; il avait renom de bravoure, de génie et de délicatesse dans les procédés; il ne souffrait pas une injure et n'en faisait pas.

Dans cette prospérité et cette coosidératioa générales, Théophile, abusant d'une fortune qu'il aurait dû ménager, s'avisa de vouloir établir trop tôt , cent cinquante ans avant Voltaire, le règne français de la liberté de l'esprit Non eootent de pratiquer un épïcariéisme modéré, il le ré«duisit en lyâènie; là commençait le périL La société qui se débrouillait à grand'peine ne manquait pas de gens incertains et inquiets. Théophile avait la réputation d'être libertin^ c'est-à-dire « libre penseur ; »,il>assa bientôt pour le chef des impies. Ses dogmes , s'il en avait, se rédusaient à la pratique d'une rie commode et habile autrelms préchée par Montaigne et n^étaient assurément pas très-coupables ; ses actions valaient celles de Cinq-Mars, de Bassompierre ou de Luynes. Il avait, de plus que ces mauvais sujets, une force de raisonnement et de jugement rare, et le talent d'écrire en prose avec chaleur et fermeté, en vers avec énergie et ooncisi<Hi, Les paanons catholiquesespagnoles, qni avaient déjà s^aié Théophile comme un ennemi public, redoublèrent de vigilance. On savait que les

Toluptueux, dans leurs festins nocturnes, agitaient des (pestions de philosophie et de théologie. Le maître y soutenait ses théories àiyorites, résumées en vers un peu dors :

Je crois que les destins ne font naître personne , En Tétat des mortels, qui n^ait Tâme assei bonne; Mais on vent la corrompre ; et le céleste fea. Qui loit dans la raison ne nous dure que peu.

Car rimitation rompt notre bonne trame , Et touj[oprs chez autnïy fait demeurer nostre ame. Je pense que chacun aurait assez d*esprit , Suivant le libre train que nature prescrit.

Qui suivra son génie et gardera sa foy. Pour vivre bien-heureux il vivra comme moy*

Le péché originel est évidemment nié ici ; c'est le motet la théorie de Jean-Jacques Rousseau ; fo bonté native de rhomme est affirmée. Helvétius et Lamétrie pensaient de même. Chez Théophile, ce n'était pas fantaisie de poète, mais système ; il se moque amèrement des théologiens et des ca-suistes, ardents à blâmer nos penchants et à extirpa les passons, que Théophile juge bonnes :

Ils veulent arracher nos passions humaines Que leur malade esprit ne juge pas bien saines. Soit par rébellion, ou bien par mon erreur. Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature ; Son empire est plaisant et sa loy n'est pas dure ; Mesme dans les malheurs on passe heureusement. Jamais mon jugement ne trouvera blâmable Celuy-là qui s'attache à ce qu'il troure aimable» Qui, dans Tétat mortel, tient tout indiiE6rent : Aussi bien, même fin à l'Achéron nous rend.

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILEAU. fOS

La barque de Garon, à tons iné?i table. Non phis que le méchant n'épargne Féquitable, Injuste naotonnler, hélas I poarqaoi aers-lu, Avec même aviron, le vice et la vertu?

On reconnatt ici les idées dn XTUl* siècle et toute la philosophie do Mondain de Voltaire :

Heureux, tandis quMl est vivant, Celui qui va toujours suivant Le grand maître de la nature t «

Il n*enviera jamais autrui.

Quand tous, bien plus heureux que lui,

Se moqueraient de sa misère I

Le rire est toute sa colère.

La sottise d'un courtisan,

La fatigue d'un artisan,

La peine qu'un amant soupire,

Lui donne également à rire :

Il n'a jamais trop affecté

Ni les biens, ni la pauvreté*

Il n'est ni serviteur, ni maître,

Il n'est rien que ce qu'il veut être.

Void donc bien nette et précise, la filiation de Tépicuréisme en France : de Lucilio Yanini à Geof-froy. Vallée , brûlé en place de Grève, de ce dernier à Vallée Desbarreaux (son petit-neveu), pjiis à Théophile Viau; de Théophile à Lhulllier , père de Chapelle, et de là jusqu'à Molière, Ninon, Gas-sendi, Locke^ Saint-Évremont, puis jusqu'à Fontepelle. Voltaire et aux philosophes du XYiir siècle

; cette généalogie est évidente, les noms qui la composent font toujours partie de la même société , et traversent l'histoire

comme un seni bataillon. Panât reçoit les leçons 4^ Ynûni et protège ensuite Théophile. Le nev^ de YaÛée devient disciple de Yiau. Le philosophe GaweD^ eßt ami é» Tenfant bâtard de Lhuillier. Ces filons d^opinion qui se propagent et se transmettent à travers Thistoire en sont pour ainsi dhre les fibres seorètes.

Voltaire a donc eu tort de présenter Théqdûle tmm un gentilhomme étourdi , ami de la bonne chère. Une douzaine de libres esprits.» tout français, îrcmiques et sceptiques, formaient le corps d'année des Ubertins, el Théophile se constituait, conlme Ta dit Balzac, tew iégialatew. Le jeune Desbarreaux, imagination incertaine et fonguease, se révoltait de temps à autre contre le maître. Théophile s'en plaint dans une lettre éloquente, adressée à Lhuillier: il accuse a l'imprudent jeune homme de loi ofipoaer encore de vieux dictons philosophiques , » qu'il soutient avec ooe arrogance insupportable.

« Que m'importent (s'écrit-il en très-bon latin) les opinions de tous les •anciens ? Ils ont pu s'enquérir savamment de la nature des choses et de la création du monde ; mais jamais on n'eut aucune certitude à oetégari Ce sont des amusettes d'école et des impostures de pédagogues mercenaires. Les hommes n'en deviendront jamais ni plus courageux, ni meilleurs. Dites donc ^ YaUée qu'Use débarrasse tout-<à-fait de^laog^ d'une science adultère; qu'il ne so«ge qu'à vivre en paix fqmd fiii^tem spec^t ii solum curetj; gu'U prenne soin de son corf» el de SOI âme , et qu'il ne vienne plus me rompre tes oreilles de M arguments répétés dans Tivresse et d'une voix chèvre* tante (1). » C'est bien là le ton d'un chef de secte ; je ae

(i) c Valisus noftt«r (qvà fuit oUm meus) plu» qnam IMt fst

SUB QUELQUES YICITIHES DE BOIEAU. kil

doute pas qœ cette rencMiinée et ce titre ne flattasBeot r<K reille du hardi Gascon.

GependaDt Loois XIII régnait » le plus méticuleux dee hommes et le plus incapable de comprendre Thiophlie ou de liH pardonner. Signalé comme le pwle-^hrapeatt des libertins , Théophile ffit la fletthne nécessaire. Lo een* fessenr dn roi Gansaln Jette Talarino dans cette misérable et âdble conscience. Il fant roir dan» les méoMires de Rî» chelieu ce que c'était « ce petit p^e Gaos-sin, plos plein do lui-même qœ de Tesprilde Dieu, et le ptusmiUcieuûf de»

licere putat, et intempestivam ni fallor superbiam captât. • • • • In-
surgit DODnunquam in Terba et tuUus meps , adeô petulanter, ut
impudentem se fiiteri ant inimicum profiteri necesse ûl> Nesdo an
heri adyerteris quanta ferociâ philosophicas illas nugas adYersum
me tutari se si^nificaverit : incautus adolescens ob hujusmodi deli«
ri a, mentis bon» securani HbeHatem pro inseltia duch , et quidquid
gaiffiie dooet» aeteti» offia eiMtima», Mlfatar •£ im|«I ft^cit perso*
natum illum libellum quem noYUs auctor de Yeteitun philosophorum

scrinio tamquàm centonem suffuratus est Qpid meà refert, quid aut
 isti prisci omnes de mundi causa infestisaferini, evn ptana constet
 nihil illos de tantâ re compertam mtqnaM habutsas ^ Scholaram
 sunt enim ista ludicra et mercenaria» padagogorum firandes. Ego
 liomines bis artibus eniditos aut mdiaras aut fortiofft evadsre nun-
 qnam crediderim ; atque inter temulentorum loquacitatem et argu-
 tanMolonivi strepHum parum Intérêt» rear. . . M te ahaaero VaUem
 nnatnin qui mevs fuit olim iterum mené» «Miue owaibus «daltnaas
 scieftî» volttrii lolam ea^pedlst* U #oliâm mtdiêiur quod fat<<«M
 »po4*mi» Cotyuê Et mitmim ^wf^i <wtd««k <^< \$tu4\$ati subi n«i
 ulleriuu ohstfepaU Tinainal etiaianaaQ aurea pûbi beiterais aliquol
 convicus qu», Ucet ore nmssitaate et firactis vocibus» intima cordis
 taineo pemiperant» Acrioro bac swvitiA mibi sibique consuUt; naoH
 que iilius a<iun) et vas» nequa mau» ami» uaquam fierre , née mea
 ▼irtus mîDij^arf «miuaiB wttinebit* » -^ On voU. qi^Q Tbéapbiki
 écrîTait aussi bien eu latin qu^en français.

moines; • le cardiaal se débarrassa. de lui , en 1637 , par Texil. Canssin avait (dit Monglat) mis
 Richelieu à deux doigts de sa perte.

Théophile était use proie bien plus facile. On le traita • dé chef des athées secrets, de fléau et de
 peste (1). 9 Louis XIII, ne reconnaissant pas contre lui de ?éritaUes grieb, se ccmtenta de lui faire
 mauvais accueil et Théophile vit qu'il était perdu dans l*esprit du roi. Ses amis lui conseillèrent de
 8*absenter et d*alier voir FADgleterre » où trônait alors Jacques I^'. Théophile partit; retenu
 quelques semaines à Calais par le mauvais temps il adressa d'assez beaux vers à cet Océan , « vuide
 de rage et de pitié , »

Et qui nous montre, à raventure. Ou sa haine ou son amitié. '

Cet « esclave du vent et de Tair , » comme il le nomme avec son énei^^ie accoutumée, lui inspire
 une belle strophe:

Parmices promenoirs sauvages Toy bruire les vents et les fldts ; Attendant que les matelots
 M*emporlent loin de oes rivages.

(1) «Tlieophilus Vrau (dit Raynauld), libertinorum aevinoslri et atheonim clanculariorum signi-
 fer, omnium torpitndinum reos fectus est : et quod est negationis Dei Testibulum de negata anima
 est insimulatus. Gredi vix potest quanta mala spurciloquos iste juventuti intulerit : quâ infamatis
 scriptionibus, qnâ colloquiis, et consuetudine familiari. Âudire memini in arcano Iribunaii , serd
 sapientes Phryges, d^lorantes sortem suam quod a Theophilo Viaudo, nequitiae mystagogo, impie-

tatem didicissent; et ad omnia propudia ipsumque atheismum, essent condocéfiicti. > {De Théo* philis, 229.)

Id les rochen blanchissansy Du choc des vagues gémismast Hérissent leurs masses cornues
Contre la colère des airs.

Et présentent leurs têtes nues A la menace des éclairs.

De tels vers ne sont pas à dédaigner ; la correction 8*y laisse désirer, non la force. Il s'embarqua enfin, et du pont du navire il écrivit à Desbarreaux une lettre latine, singulière par sa concision : « Notre demeure, dit-il, est l'Océan; demeure flottante, périlleuse, rochers, vents, ondes, sables; ici la société des hommes est dure ou nulle. Endormi, éveillé, ivre ou à jeun, il faut chanceler et vomir. Toi, dors paisible , soigne-toi , jouis de toi-même , et jouis de Paris entier. Adieu. •

On l'avait sans doute recommandé à la cour de Jacques ; l'accès du palais lui fut fermé, et une épigramme le vengea :

Si Jacques, le roy du sçaYoir, N^a pas trouvé bon de me voir, En Yoici la cause inraillible :

C'est que ravy de mon escrit.

Il crut que j'étais tout esprit.

Et par conséquent invisible.

Là persécution suit donc Théophile en pays étranger. Il avoue que le roi Xouis XIII était fort courroucé contre lui. « Que faire, s'écrie-t-il.

Aujourd'hui que Dieu m'abandonne , Que le roi ne me veut pas voir^

Que le jour me luit en colâftti Que tout mon bien es^won iifWg

On ne Ta point exilé ; mais it a compris la nécessité d'one absence volontaire. — « Tu me re- prends, écrit-il à on ami, d'avoir pris l'épouvante mal à propos ^ et de pi'estre banny moi-même. Je devais cette obéissance à la colère dv roy » et ne pouvais me plaindre de m\$î disgrâce saii& m'en rendre digne , ai appeler de moo bannissement sans méri^ ter la mort. «

Il semblerait que quelque particularité de la vie de Théophile ^it échappé à ses biographes. Ce « coarmqx du roi , » cette « menace qiû fait pâlir , » et dont il {^r|e fréquemment , ne sont pas sufiB- samment nôiotiv^ par les délations, du pèrQ Voisin et du père Çaussin« Le po^ était hardi| avanta- geux et galant; on a trouvé dans ses papiers, après sa mort , une singulière épître, adressée à une grande dame , sous le titre à!Actéon et Diane, et que le duc de Montmorency confia mystérieuse- ment à Mairet^ qui la fit imprimer. Actéon, dans cette lettre amoureuse , ressemble on ne peut da- vantage à Théophile lui-mêipe. Il parle de ses malheurs , de son absence soudaine , de son Imgue- notisme , de ses ennemis» « qui trop instruits du mépris sacrilège que Penthée, moa cousin-ipr- main, a (ait depuis peu du dieu Bacchus, lorsqu'il institua ses premières festes dans Thèbes, n'eussent pas oublié de m'accuser de Vimpiété de ma race. » 11 y a même dans la déclaration amou- reuse ^Actéon un ton de vérité qui ne s'accorde guèfe avec les personnages mythologiques mis en scène. C'est en son propre nom que Théophile a l'air de dire à la grande dame : « Ne vous imaginez pas , s'il vous plait» que ^ pour

SUR QUELQUES YIGTiyBS DE BOILEAU. bil

estre indigne de le mériter de vos faveurs, je ne lui ai pu dire que de la recevoir, quand elle m'a vu de mon espérance il de mon mérite il vous arriverait de m'en vouloir gratifier. Je ne suis pas de ceux à qui l'excessive joie est le jugement, et la familiarité le respect ; plus je reçois de bénéfices d'un autel, et plus j'y fais brûler d'encens. Je n'ai jamais ignoré que le secret est l'âme de l'amour, et que les bienfaits qui viennent de sa main sont d'une nature tellement différente de tous les autres, que c'est beaucoup d'obligation et peu de courage à quiconque les a reçus, de les publier... » — « Je n'aurai pas moins de discrétion à recevoir les présents du ciel que de patience à les attendre; et ayant résolu d'accommoder toutesmes vœux aux fâtes (pouvant que vous ne veuillez point la ruine de mon affaire) » je vous en dirai toujours une si parfaite et ai respectueuse obéissance » que vous n'aurez point sujet de vous repentir d'avoir sauvé la vie au misérable Aotéon » — Théophile ajoute que la lettre fut remise à Diane » et qu'il n'a pas besoin de dire le sort de celui qui l'écrivit « Tout le monde le sait »

Cette épître renfermerait-elle le mot caché des premiers laudateurs de Théophile ? une telle époque et un tel homme permettent toutes les hypothèses. Alors Buckingham sera peut-être Anne d'Autriche, Richelieu jouait le rôle d'au-dessus de tout et Marie de Concombre courait les aventures comme la princesse de Trébisonde. Bayle a reconnu le singulier caractère de ce règne : « Vraiment, l'homme que je me demande » en lisant l'histoire de Louis XIII, si grand et si bien réels en des actions chimériques, » On me paraît point extraordinaire que Théophile eût été un favori de la cour d'encombrés »

II. ÉTUDES

que hommage, et que la rancune silencieuse du roi » sans divulguer le crime, eût pu être l'insolence.

SIX

Malheurs et voyages de Théophile. — Son séjour dans les Landes. —

Son cachou

Il est certain que le Louvre ne le revit plus. De retour en France, il reprit son train de vie, et fit les délices de quelques seigneurs, de M. de Montmorency entre autres. Son exil de la cour s'était ébruité, ses vers circulaient, ses épigrammes se répétaient; elles n'étaient pas toutes décoites, crime qui lui était commun avec les poètes ses contemporains, Sigongne, Bertaut, Motin, Bergeron, Do Rosset, Rénier et tous les autres. Ses aventures, son intimité avec les grands, son récent exil, sa renommée d'audace et d'impétuosité, le plaçaient au-dessus d'eux ; un libraire eut l'idée de recueillir et de publier sous ce nom d'« Mi-Dant » les plus graves des obscénités qui couraient manuscrites. En 1622 parut ce recueil, le fameux satirique du sieur Théophile, qui eut plus de dix éditions en France et en Hollande et qui contient fort peu de pièces de cet écrivain.

Alors s'ébranla le camp des gens graves; Théophile n'allait plus à la cour; le roi refusait de le voir; Tarnoy de l'impie se détachait et l'exposait aux attaques ; un grand cri s'éleva. Les bourgeois qui avaient eu quelques rapports avec

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILEAU. (il 3

Théophile , et qui peut-être l'avaient entendu parler librement, Tinrent déposer contre lui. « Il avait médité , raillé , chanté des chansons obscènes, engagé les jeunes gens à boire; oal' avait entendu rire à la messe, et comparer sa belle à la Divinité. Il avait soutenu des thèses à table, et on le croyait chef de secte, » Pendant que le vulgaire commentait ces choses, les envieux fulminaient, le Parnasse satirique à la main; et les gens sérieux raisonnaient sur le danger des doctrines professées par Théophile. Balzac, déjà célèbre et brouillé avec lui, n'était pas le dernier à répandre* tes rumeurs et à leur prêter l'autorité d'une parole pompeuse et perfide. Lui aussi (c'est une des lâchetés de sa vie) , exagéra les torts du poète, le représenta comme un tt Mahomet nouveau , troublant la paix des consciences , renversant les faibles esprits et menaçant l'église. » C'était le pousser au bûcher. Théophile n'attendit pas qu'on l'y jetât. Il se cacha, tantôt chez Lhuillier, tantôt chez Vallée ou Saint-Pavin. « Je suis une chouette, dit-il; je ne vis et ne marche plus le jour. Me voici maintenant chez Lbuillier; j'y attends le retour de la nuit qui me conduira chez un autre! (1) » Bientôt l'accusation fut régn* lièrement formulée et portée devant le Parlement : « De Ftiau con'ompaît la jeunesse^ publiait des vers obscènes, renversait la religion , et ses mœurs étaient impures. »

Il y avait trop de lumières chez les membres du Parlement pour qu'ils ajoutassent foi à ces discours; ils héiâtèrent longtentps , et Raynauld , pour se moquer de leurs lenteurs , les appela en ricannant : sera sapientes Phryges. Mais le bruit populaire grossissait; il fallut commencer tes poursuites.

(1) cNuDe latitare cogor, noctua sum; hodiè apad Lulerium expecto noctem qus me ducat ad alium. n

Alors lesamifl de Vita rabaadojinèreQt; ce n*èlaieQt patte héros , les idées de bien^re personaei qu*U «Yait répuh dues n'encourageant point Théroïsmel Vallée Iuhblîbb et son eber Desbarreaux le reniaient ; il %*ea plaint varemment : « Deseruisti exulem etadvers » fortuna meshn « dibrio absentiam quoque tuam adjedsti , neque patifis 9 iDJuriam meam modo, sed auges veheoienter. » Le due de Lianconrt et Lbuillier le protégèrent quelque temps; î la fin, ils eurent peur. Lui même s'ennuya de sa vie aootume; les archers étaient à ses trousses, et il craignât qw Ton introduisit, des espions auprès de lui : <— « Vous prétendes me voir, écrivait-il à une personne qui désirait le connaître , en un temps où le soleil même n'a pas cette li- Jerté« Une réputation de bon esprit, qui fait aujourd'hui tant promener mon nom par les rues , contraint ma personne de se cacher , et ce qui devrait me donner de la seoreté ne me laisse jamais sans périL » Il crut alors se sauver en abjurant le calvinisme entre les mains du père S^oirand ; il demanda la suppression juridique du livre obstm qu'on lui attribuait Vaines précautions 1 L'apostolat de l'esprit français, sceptique et opposant, que Babac avait imputé à son ancien ami était une charge bien antreameat grave que la publication du Parnasse ; die écrasait Yiai de ce poids vague et redoutable qui lue son homme.

Personne ne le protégeait donc; la jalousie des ium« la sottise des autres , les passions bourgeoises, le fanatisme ligueur, l'intérêt personnel concouraient à sa perte. U peufde dont la haine a toujours besoin d'un Uev^ooaiiiiHai demandait sa mort; Ws prédicateurs hurlaient contre l'athée : « Maudit sois-tu, Théophile I s'écriait Jean Gnérin dans sa chaire , maudit sois-tu, Théophile I maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensée»! maudite soit la main qui les 4

SUR QUELQUES VICTUies DE BOILEAU. ^15

écrites! Malheureux le libraire qui les a imprimées! malheureux ceux qui les ont lues! malheureux ceux qui t*ont jamais conçu! Et bénit soit M. le président, et bénit soit M. le procureur-général, qui vont purger Paris de cette peste ! C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris : je diray ,

après la révérend père Garassua , que tu es un bélistre , que tu es un veau ; quedis-je , un veau? d'un veau, la chair en est bonne bouillie , la chaire en est bonne rostie : mais la tienne , méchant , n'est bonne qu'à estre grillée ; aussi le seras-tu demain. Tu t'es moqué des moynes, et les moynes se moqueront de toy. « -^ « o beau torrent d'éloquence 1 ô bdie saillie de Jean Guérin 1 » s'écrie Théophile*

Voyant les éditeurs et les imprimeurs du Parnasse arrêtés» le peuple ameuté, le cardinal de La Rochefoucault et le confesseur du rd ligués contre lui, les seigneurs effrayés, UriisXIII irrité, ses amis froids, la maréchaussée en cam-* pagne, il quitta Paris^ ne sachant où il allait

Ici commence une triste histoire qui nous pénétrerait de pitié , si Théophile s'était donné la peine de l'écrire. Partout il trouvait des ennemis. Notre esprit-fort, qui s'était montré trop tôt, se cacha dans les bois, se fit des retraites sauvages , déguisa son nom , souiMt la faim et la soif, et cherdia au bout du Languedoc un toit qui voulût bien l'abriter. Mis hors la loi de la société chrétienne, banni, et plus que cela, frappé d'interdiction et d'anathème , tête maudite, il éprouva la haine de tous , l'ingratitude de ses amis les plus chers^ et la double amertume des douleurs physiques et des douleurs morales. Balzac, plus haïssable que Garasse, raconte avec une certaine joie que Théophile « ne vit plus en sûreté parmi les hommes, mais qu'il est poursuivi à outrance comme la plus farouche de toutes les bestes. »

/fl6 ÉTUDES

Théophile opposa un front intrépide à cette extrême infortune. « Ceux, dit-il :

• • • . ayeç qui je tîs, sont étonnés souvent Que je sois en mes maux aussi gai que devant. Et le destin fîSiché de ne me voir point triste Iipore d^où me vient l'humeur qui lui résiste. C'est Tarme dpnt le ciel a voulu me munir. Contre tant d'accidens qui devaient me punir ; Autrement un tissu de tant de longues peines M'eût gelé mille fois le sang dedans les veines.

Cette fermeté était digne de Thomme qui se posait en chef de sQctè. Sa première retraite , dont nous ignorons le lieu et la durée, fut employée à traduire en vers mêlés de prose le Phédon de Platon. Découvert, et se croyant trop rapproché de Paris, il se dirige Yers Toulouse, où demeurait le baron de Panât , élève de Yanini, ami de Vallée et lié avec Théophile. Panât conunencepar accueillir le fugitif ; mais bientôt il se rappelle qu'autrefois on a voulu le brûler avec Yanini ; il s'effraie et lui ordonne de quitter le logis. Théophile résiste. Le baron , accompagné de deux valets, se présente l'épée à la main et réitère son ordre; le poète tire aussi son épée. Il paraît que le baron, touché de la bravoure et du malheur de son hôte, devint plus traitable. Mais Théophile quitta bientôt^ pendant une nuit d'orage , cette retraite inhospitalière, et, s'acfaeminant dans les ténèbres, il fut en butte à deux accidents fort opposés : il tomba dans une rivière et vit la fondre frapper le sol près de lui :

Lorsque Panât me fit sa brutale saillie,

Que, les armes an p(Mng, aocompag^ de d«iXy

Il me fit voir la mort en son teint plus hideuxi

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILBAU. - flt7

Je croyais bien mourir. Il le croyait de roême. Mais, pour cela, le front ne me derint point blême; Ma Toix ne changea point, et son fer inhumain, A me voir si constant, lui trembla dans la main* Encore un accident, aussi mauvais ou pire. Me plongea dans le sein du poissonneux empire, Au mi-

lieu de la nuit où le front du croissant D'un petit bout de corne à peine apparaissant, Semblait se retirer et chasser les ténèbres Pour jeter plus d'eSW>i dans des lieux si funèbres.

Lune! romps ton silence, et pour me démentir. Reproche-moi la peur que tu me vis sentir I Que dus-je devenir, ce soir où le tonnerre Presque dessous mes pieds vint balayer la terre? Il brûla mes voisins, il me couvrit de feu. Eh Men I pour tout cela, je le craignis bien peu I

Ce dernier trait est nne gasconnade, qui ne détruit ni le souvenir de son courage , ni la pitié qu'on éprouve pour cet homme auquel im autre siècle eût donné gloire et fortune ; mais il ne faut pas naître avant son temps.

Chassé de Toulouse , il alla du côté des Landes et poussa jusqu'aux Pyrénées :

Je viens dans un désert mes larmes épancher, Où la terre languit, où le soleil s'ennuye ; Où ce torrent de pleurs qu'on ne peut estancher, Couvre Tair de vapeurs et la terre de pluye. Parmi ces tristes lieux, traînant mes longs regrets. Je me promène seul dans Thorreur des forêts. Où la funeste orfraye et le hibou se perchent : • • • • • ce sont des lieux

Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoi\$ine ,

Où des arbres puans fourmillent dV<trifii« (I)» Où tout le rerenu D'est qu'an peu de résine, Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine» Où le plus fortuné craint de devenir vieux. Où la stérilité fait mourir la lésine, Où tous les éléments sont mal voulus des deux. Là le soleil, contraint de plaire aux destinées. Pour étendre mes maux aHon^ ses journées, Et me fait plus durer le temps de la moitié. Mais il peut bien changer le cours de sa lumière, Puisque le roy, perdant sa bonté coutumière, A détourné de moy le cours de sa pitié.

Ces maux n'abaissent pas le ton de Théophile; tapi dans quelque cabane des Landes et éclairé d'un flambeau de résine, il écrit à Louis XIII :

J'ai choisi loin de votre empire Un vieux désert où les serpents .Boivent les pleurs que je répands, Et soufflent Pair que je respire Dans Teffroi de mes longs ennuis.

Dans rhorreuT de mes longues nuits I Éloigné des bords de la Seine, Et du doux dimat de la cour ; Il me semble que l'œil du jour Ne me luit plus qu'avecque peine 1

Exilé parmi des sauvages, Où je ne trouve à qui parler^ Ma triste voix se perd en l'air Et dans Técho de ces rivages !

Ici, les accens des corbeaux, Et les foudres dans les nuages Ne me parlent que de tombeaux I

{i) l^cureuils

t ÀmcheK-moik oet eril, Tengez-moi, je suis innocent; et YOQS, qui êtes roi mortel, songez que Tons serez jogé par le roi des deux. » Les deux strophes suivantes sont à placer parmi les bonnes strophes de la langue française; pins hardiment jetées que celles de Malherbe , elles marchent avec une rapidité et une majesté que tout le monde admirera:

Gelai qui lance le tonnerre, Qui gouverne les élémens, Et ment avec des tremblemens La grande masse de la terre :

Dieu qni vous mit le sceptre en main, Qui vous le peut ôter demain »

Lui qui vous prête sa lumière, Et qui, malgré vos fleurs de lys.

Un jour fera de la poussière De vos membres ensevelis, —

Ce grand Dieu qui fit les abîmes Dans le centre de Tunivers, Et qui les tient toujours ouverts A la punition des crimes, Veut aussi que les innocens A l'ombre de ses bras puissans Trouvent un assuré refuge ; Et ne sera point irrité Que vous tarissiez le déluge Des maux où vous m'avez jeté !

L'adversité épure ce qu'elle touche et même le talent. Les morceaux écrits par Théophile, après sa persécution, surtout en prose, sont d'une supériorité incontestable. H trouve au pied des Pyrénées un seigneur qui le

&20 ÉTUDBS

recaeOle, le prot^ et lui donne de bons dîners ; l'éiMOH rien n'oublie pa9 ce dernier point :

Mon eil ne savait où trouver sûreté ; Partout mille accdens touchaient ma liberté. Quelques déserts affreux, dont les forêts suantes. Rendaient de tant d'humiliations les campagnes puantes, Ont été le séjour où le plus doucement J'ai passé quelques jours de mon bannissement ; Là, vraiment Tamitié d'un marquis favorable, Qui n'eut jamais horreur de mon sort déplorable, Divertit mes soucis ; et dans son entretien Je trouvai du bon sens qui consola le mien. Autrement, dans Tenui d'un lieu si solitaire, Où le plus philosophe, avecque son discours (1), Ne saurait, sans languir, laisser passer deux jours , Le chagrin m'eût saisi. Mais une grande chère Vint deux fois chaque jour enchanter ma misère.

A Glérac il admira la Garonne débordée :

Le débord insolent de ses rapides eaux, Couvrant avec orgueil le faite des roseaux. Fait taire nos moulins ; et sa grandeur farouche Ne saurait plus souffrir qu'un aviron la touche.

Je disais en voyant comme son flot se pousse : f Ainsi va la fureur d'un roi qui se courrouce ; Ainsi mes ennemis, contre moi furieux, M'ont rendu sans sujet le sort injurieux. »

Il ne reste pas longtemps dans cet endroit : on instmît son procès à Paris, et rien ne serait plus facile que de venir

(1) Méditation.

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOASAU. 421

Je saisis, si près de son manoir héréditaire. Le duc de Monunorency loi écrit et lui offre Chaatilly pour asile ; il arrive à grandes journées et trouve sous ces beaux feuillages un accueil bienveillant, mêlé d'admiration et de pitié. Bien des esprits penchaient vers Théophile , qui n'était en définitive que le représentant de la libre saillie de l'esprit français , dans un temps que la solennité espagnole envahissait tout. Gomment le protéger cependant ? comment braver le silence royal, la fureur des uns , le préjugé des autres ? On était si bien disposé pour lui dans un certain monde, que pendant son séjour forcé chez le duc il écrivit sa tragédie de Pyrame et la fit représenter au ' Louvre, où elle fut très-applaudie. a On me reprocha seulement, dit-il, l'énergie de ma poésie et la tristesse sépulcrale du sujet. »

Il pense alors que le roi va lui devenir favorable, et s'étonne que le duc de Montmorency sollicite pour lui faiblement; dans une lettre confidentielle il attribue cette froideur au désir que le duc a de

le garder chez lui. Il se trompe et ne comprend pas lui-même les causes secrètes de son malheur ; il ne voit pas la fatalité de cette situation contraire au mouvement de l'époque. L'arrêt du parlement se charge de l'en instruire et satisfait au cri populaire en le condamnant par contumace. Déclaré coupable de lèse-majesté divine et humaine, il fera donc amende honorable devant Notre-Dame, et sera brûlé vif ou en effigie. Personne n'élève plus la voix en sa faveur ; le duc lui-même lui conseille la fuite. Il se dirige vers la Picardie, puis vers la Flandre, et va s'embarquer pour l'Angleterre. — « J'attends votre carrosse... on me force de fuir. . . et je vais des flammes à la mer ! » — « Op- » perior vos hic, aut carpentum tuum, quo ad vos deve-

&22 ÊTUDBS

)>bar. Asseverabat heri maris prsefetiis nos fntrà tridnmn «tandem abitnros. Sic ab ignibus ad undas vo.cor. *

Ses ennemis le poursuivaient ; ou jugera bientôt si cette poursuite était sérieuse .et acharnée. Voisin, ami de Garasse » le fait suivre et épier ; Leblanc ^ lieutenant du prévost de la connétablie, se met à ses trousses, ne quitte point sa piste et finit par Tarrêter au Catelet Le gouverneur de la citadelle donne ordre qu'on le saisisse. « D*abord que je fus pris, on me tint pour condamné ; ma détention fut un supplice, et les prévôts des exécuteurs. J'en eus deux sur chacun de mes bras, et autour de moi autant que le lieu par où je passais en pouvait contenir. On m'enleva dans la chambre du sieur de Meunier pour y faire mon procès-verbal, qui ne fut autre chose que Fiaventaire de mes bardes et de mon argent^ qui me fut toat saisi. Après mon interrogatoire, qui ne contenait aucune accusation, M. de Gaumartin m'assura que j'étais mort. Je lui répondis que le roi était juste et moi innocent De là, il ordonna que je fusse conduit à Saint-Quentin. On m'attache de grosses cordes partout, sur un cheval faiUe et boiteux qui me fait courir plus de risques que tous les témoins de mes confrontations. L'exécution de quelque criminel bien célèbre n'a jamais eu plus de foule k son spectacle, que je n'en eus à mon câprisonnement. Soudain que je fus écrôué, on me dévala dans un cachot, dont le toit même était sous terre. Je couchais tout vêtu, et chargé de fers si rudes et si pesants, que les marques et la douleur en demeurent encore en mes jambes. Les murailles y suaient d'humidité, et moi de peur. »

Le poète se vengea de ses pefféceoteurs par d'éloquentes invectives. Il fit une bonne caricature de ceuic qui ,

SUR QUELQUES YXGTUIFIS DE BOILEAU. /i23

Priant Dieu comme des apoïre»»

Mirent la main sur son collet Et mannottaient leurs pateiiostres, Pillèrent jusqu'à mon valet.

Si j*eslois (ajoute-t-il) du plus vil métier

Qui s'exerce parmi les mes,

Si j'étois fils de savetier

Ou de vendeuse de morue.

Ils craindroient qu'un peuple irrité

Ne punit leur témérité*

La compagnie de defunetii vient le prendre à Saint - Quentin; on le mène à Paris « attaché tout le long du voyage avec des chaînes, sans avoir la liberté du sommeil ni do repos, et sans quitter les fers ni nuit ni jour. On ne suivit jamais le grand chemin; et, comme s'il y eût eu dessein de m*enlever, les troupes ou les arbres un peu éloignés donnaient à ces gens des alarmes assez ridicules. Arrivé à la Conciergerie, la presse du peuple m'en empêcha rentrée. Je fus enlevé et mis dans la grosse tour avec deux gardes. »

Enfin jeté dans le cachot de Ravaillac , il y reste dixhuit mois au secret , l'esprit net et sain , l'âme couraieuse, abandonné de tous ses amis.

Pour passer mes nuits sans sommeil, Sans feu, sans air et sans soleil.

Et pour mordrti iei U\$ muratU^s N'«y-je enoor« aavfert qu*en vain.

Me dois^je arracher les entrailles Pour soulier leur dernière faim ?

« Mes ennemis, s'écrie-t-il, ont répandu :

42/i ÉTUDES

Que fenaieg^noié la magie, Dedans les cabarets d^honnenn

Ils disent que, pour me perdre,

On a bandé tous les ressorts De la noire et forte machine, Dont le souple et le raste corps Estand ses bras jusqu'à la Chine

Dans ces lieux voués au malheur, ' Le soleil, contre sa nature, A moins de jour et de chaleur Que Ton en fait à sa peinture.

On n'y Toit le ciel que bien peu.

On n'y voit ni terre ni feu, On meurt de Tair qu'on y respire ; Tous les objets y sont glacés. Si bien que c'est ici l'empire Où les Tirants sont trépassés.

Point de feu, point de lumière, i|ne nourriture insuffisante. C'est là qu'il forme son talent ; de cette voûte obscure datent ses meilleurs écrits. La fermeté de son courage soutient la vigueur de sa plume; il repousse en vers et en prose les accusations de Garasse, aipunente poiasamment, mêle Tironie à la discussion, flétrit la lâcheté de Balzac, et vainqueur de ses ennemis si puissants^ dit Malherbe, arrache enfin aux magistrats la réTOcation de leur première sentence. Je ne crains pas de conseiller aux hommes qui étudient l'art de convaincre et cdm de raisonner les cinquante pages qu'il a écrites dans sa prison; style nerveux, précision, convenance, disposition des preuves, vigueur de logique, ardeur soutenue etamtenoe; tout y est.

« M'ayant promis aatrefois, dit-U à Balzac, une amitié qae j'avois si bien méritée, il faat que vostre tempérament soit bien mauYais, de m*estre Tenu quereller dans un cachot, et vous joindre à l'armée de mes ennemis, pour brader mon affliction ! Dans la yanité que tous avez d'exceller aux lettres humaines, tous avez fait des inhumanitez qui ont quelque chose de la fièTre chaude ; mais je recognois qu*en disant mal de moy, tous en aTez souffert beau* coup. Vos missives diffamatoires sont composées aTec tant de peine que tous tous chastiez Tous-même, en mal faisant; et Tostre supplice est si conjoint à Tostre crime, que tous attirez tout ensemble et la colère et la pitié, et qu'on ne se peut fascher contre tous sans tous plaindre. Cet exercice de calomnies, tous l'appellez le

diTertissement d'un malade. Il est Tray que si vous estiez bien sain, tous feriei tout autre chose. Soyez plus modéré en ce traTail ; il entretient vostre indisposition ; et si tous continuez d'escrire. vous ne TiTrez pas long-temps. Je sais que Tosire esprit n'est pas fertile, cela tous picque injustement contre moy. Si la nature tous a mal traicté, je n'en suis pas cause; elle TOUS Tend chèrement ce qu'elle donne à d'autres. Vous sçaTezla grammaire française, et le peuple, pour le moins, croit que tous aTez fait un liTre; les sçaTants disent que vous pillez aux particuliers (1) ce que tous donnez au public, et que vous n'escrivez que ce que vous avez leu. Ce n'est pSis estre sçavant que de savoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos escrits, ceux qui ne les cognoissent pas ne ^ous en peuvent point louer, et ceux qui les cognoissent sçavent qu'elles ne sont pas à vous. Vostre stile a des flatteries d'esclave pour quelques grands, et des invectives de

(i) Aux Espagnols,

ft?6 . ÉWI>S5

bouffon pour autres. you3 traitez 4*^4 ^\ ^ \^ cardinauiç et Içs qiareschiux de France ; ça ce)a vous onbli^ d*où vous e^tes nay. Faute de méoioire q^i ^ besoUi d'^A peu de jugement^ corrigez et ^uérissez. ypq» s'il es(pa\$* sible. Quand vous tenei^ cpie^ue pensée de Sénèque QV^ de Gésarj il vous semble que vous estes censeur on empecew romain. Dans les vanitez giie ypu^ faictps de yo^ nuisons et de vos valets^ qui feroit Téloçç de yo^ pré^écessences TOUS rendroit un mauvais office ; yostrç yisage et vostrç mauvais naturel retiennent quelque chose de li, p^emièrè pauvreté et du vice qui l^i est ordinaîrç^ Je oe parle point du pillage des auteurs. Le gendre du docteur Baudii|& vous accuse d'un autre larcin : en cet eudroict j'aime mieax paroître obscur que vindicatif; s'il sç fi|t Q*ouvé quelque chose de semblable en mon procès, j'en (usse moit, et vous n'eussiez jamais ev(1^ peur q^e vous faict ma délivrance. — J'attendois en ipà çapt^y^^ quelque resenti* ment de l'obligation que vous na'^ye^ depuis ce voyage. Mais je trouve que vous m'avez; voulu uuire^ d'a^tai^t q^^ vous me deviez servir, et que yp^s. n^e haissez ^ cause qnt vous m'avez offensé. S[vous eussiez esté assez booneste pour vous en excuser, j'estois assez généreux pour voua pardonner. Je suis bon et obligeant ; vous estes lâche et malin ; je croy que vous suivrez tQusdours^ vos incliiations et non les miennes. Je ne me repends pas d'avoir pris au-; trefois l'espee pour vous vanger du baston ; i\ ne tint pas à moi que yostre affront ne iuct effacé ; c'est peut-e^tre clorai qp.e vous ne me crûtes pas ^ssea^ boQ pn^te, parce que vQJBIST mç yîtes trop bon soldat. Je i'^allègue cecy posijr aucOQS gloire militaire^ çy po^r aucun reprosche de VQStre poltronnerie : mais pour vous montrer que vous deviez vous taire de mes défauts, puisque j'avois toujours caçbé^Ies

SUR QUELQUES YIC7ilf|S DE BOILEAU, 427

vaslrau «r^ Je wni adtoqe que je ne suis ny poète, ny oyetoiir. Je ge wm dispute point l^éloqueoçe 4e vostre pays, vous estes né plus proche de Paris que moy. Je suis Gaaeti, et ifnii d'Angonlême, Je n^ay eu pour r^ent que àm ipseolieys ewNwiai, et tous des docteur^ jésuites ; je suis; 8M| aH» je parle Mwle^ie<it et pe s^y que bieu vivre, Ce qui m^eequiert dei gxm et des eu^ieux, ce a*est que U U-r ciBi^ ^ mes mesure^ uue fidélité incorruptible et une pro hmm Mverte q«e je fm d'aymer p^f^itement ceux qui SMI Sens ft<Mde et «ans l^soheté* C'est p>r où nous savons eue inenwpslibtes \^ ^ e| moyt et d*où u^ûsseot les acousilMHis efpwtteu^ ^ doat v «ins sves incfN»si-déréineit per-> séonié meoi innocmee sur les fausses conjectures de ipa rmif , et sur ta fsy du père Voisin. Soyés plus discret en TostreiniHaitié. Vous ne dévies point faire gloire de ma dis* grâce } c'est peut-eatre une marque de mon mérite. Vous n'avez esté ny prisonnier, ny banni; vous n'avez

pas asses de vertu pour estre recherché; vo[^]tre bassesse [^]st Yostre seoreté. Je ne tue point vanité de mon malheur et n'accose point h cour d'injustice ; je me eonsple seulement de voir que ma personne est encore bien chère à ceux qui m'ont condamné. J'ai esté malbeoFeu[^]c, el voms e\$tes cou[^]pable. Mais quoi ! la fortune s^{*}irf ite eentifiueUement do quelques grâces qu'il a plu à Dieu me despartir ! Si, suis-je satisfait de ma condition, et je trouveray toujours parmi les bons assez d'honneur et d'amitié pour ne me picquer jamais de mépris et de la baine de vos semblables. Si je voulais verser quelques gouttes d'encre sur vos actions, je noircira toute ma vie. »

En vain Balzac répondit -il que « k bouche de Théophile était moins s[^]bre que celle d'un Suisse. , . qu'il était sorti de Parte par une t[^]he , et que la vérité ne pouvait se

/i28 ÉTUDES

placer sur des lèvres impuies. » La lettre de Théophile condamne celui qui choisit un tel moment pour aocaUer on malheureux.

Les Apologies de Théophile, qui ramenèrent k. paiement et le roi an courage de la justice en face d^{*}one po» pulatlon exaspérée , sont plus remarquables encore que cette lettre. La plus dédaigneuse modération les sonlieot Il y raconte sans emphase ses tribulations, intéresse le ieo> teur par la simplicité du ton, démêle la trame de ses ennemi[^], montre les témoins Sajot, Anisé, Bonnet, boorgeioi-soi écoliers, à la dévotion de Voisin; la boui[^]coise Merde el le boucher Guibert entrant dans la conspiration ; GansK se faisant le héraut d'armes de l'entreprise; les magutnli embarrassés , recommençant leurs interrogatoires , po^{*} longeant sa détention, et ne sachant comment se tirer di mauvais pas où les jetaient Tinnocence de Théophile d'one part, et de l'autre la haine publique. Il dit tout cda sus blesser le roi, sans offenser la cour, sans irrévérence pov rjÈglise; isolant de Garasse la. religion elle-même arec une adresse et une naïveté très -éloquentes. Il n'âocMie pas seulement les faits, il ne débrouille pas seulement cette intrigue, il traite avec supériorité le côté moral de la cause; il est sévère, et souvent éloquent

Théophile prosateur et poète. —Caractère de son talent.

La supériorité de Théophile n^{*}était point dans ses vers; si on le compare à Malherbe' ou à Racan , on lui fait tort;

comparez-le à Goeffeteaa et à Balzac II n'était pas seu-» lement Ixm prosateur par insdiict et dans l'intérêt de sa défense; il aTait raisonné l'art da style, n'admettant ni l'originalité espagnollesque de Cyrano, ni la frivolité de Yoi^{*} tnre, ni le ronsardisme du langage ; ses théories sur cette matière sont justes et originales ; on croit écouter la spirituelle et forte voix de Michel Montaigne : « Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel et fertûé, le lainage exprès et signifiant Les afféteries ne sont que mollesse et qu'artifice, qui ne se trouvent jamais sans effort et sans confusion* Ces" larcins, qu'on appelle imitation des auteurs anciens, ne sont point à notre mode. Il fiuit escrire à la modame ; Démosthènes et Virgile n'ont point écrit en nostre temps, et nous ne sçaurions escrire en leur siècle. Leurs livres, quand ils les firent[^] estoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des muses [^] l'exemple de ces païens) est profane et ridicule. Ronsard, pour la vigueur de Tesprit et la vive ima[^]nation, a mille choses comparables àJa magnificence des anciens Grecs et Latins, mais il a mieux réussi à leur ressembler, qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire, comme en ces mots :

Cyihirean[^] Patarêan '

Par qui U Trépied Tfftnbrean , etc.

« Il semble qu'il se veuille rendre inconnu pour paraître docte, et qu'il affecte une fausse réputation de nouveau et hardy escrivain. Dans ces termes estrangers, U n'est point intelligible pour les François. Ces extravagances ne font que dequoter les sçavants, et estourdir les faibles. On appelle cette façon d'usurper des termes obscurs et impropres,

k^O ÉTUDIAS

Jea UQB barbarie et rq4e^ d'e«(Oritf Im aaitres pédaau^ et sviffisaoca Pour moy, je crois qae c'est uu respea et mie 4)998100 qu^ lioo^rd ayoit poor cez anciens, à tnww exceUeDt tout ce qui veaait d'epi, et chercher de la ghiro l) les imiter partout. Un prélat, boinoie de bien est imi* table à tout le monde ; U faut estre chaste» comme loj charitable et sçavant qui peut ; mais un coortisui^ pour imiter sa vertu. n*a qu^ faire de prendre ny le vivrç, oy tel habillements i sa sorte } il faut» comme Bomère, faire bien une description, mais non point dans ses termes b; avec ses épithèt^ Il faut escrire comme il a esent Cett une dévotion louable et digne d'une belle ame, que d'invoquer, au commencement d'une oeuvre, des puissances souveraines ; mais les cbrestiens n'ont que faire d'ApoUoa ny des Muses; çt noavers d'aHJourd'hoj, qui ne se cbaii* tent point sur la lyre, ne se doivent point nommer /yn'fna, non plus que les autres hérojiqueSf puisque nous ne sommes plus au temps des héros ; toutes ces singeries as font ny le plai^iri ny le profit d'an bon entendement. H est vray que le desgout de ces superfluitez nous a fait naîstra un autre vice ; car les esprits foibles qu^ l'amorce du pillage avoit jetez dans le mestier des poètes, n'estant pas d'eux-mcsmes assez vigoureux ou assez adroits pour se servir des objets qui se présentent ^ rinMginatiOQi pot cni qu'il n'y avoit plus rien dans la poésie, et se sont persuadez que les figures n'en estoient point, et qu'une métaphore

e^tolt une Qi^travagance* ^

Théophile admet donc ,la riches^ et la fécondité du style; il veut la simplicité et la fermeté, bUoie l'imitation servile et l'aPteriçi ridicule a s'élève cou* trç la sécheresse] et la fausse élégance^ ^ J<élégance ordinalr^ do n«\$ écrivains (dit-U) e^ 4 p^ii pr^ selon ce^

SUR QUELQUES TIGTlMfiS DE BOILEAU. &31

termes ; — V aurore tout d'or et d*aztir^ brodée de perles et de rubis y paroissoit aux portes de l* Orient; les estoilles esbiauyes dune plus vive clarté^ laissoient effacer leur blancheur et devenoien peu à peu de ta cùleur du ciel; les testes, de la queste^ revenoient ai bois ^ et les hommes à leur travail; le silence faisoit place cm bruii^ et les té^ nibresà la tumière.^ Ei tottt le reste, qae la y^iit des fibseurs de livres fait esdater à la iaTear de rignorance {HihHqae. b

Cette critique excellente attaquait à la fois les descrip* tioDs emphatiques de la Diaue de Monte «Mayor. De Vian aTsit deviné notre eieellente prose française , ft la marche vivo, souple et nerveose.

Là dignité , la franeUse et Tadresse de ses défense raidirent à Théophile la vie et la liberté. Le parlement n'osa pas le justifier complètement ni lui donner raison contre Guérin , Voisin , Garasse et le cardinal de La Rochefoocault On lui ouvrit les portes de la Conciergerie , en lui assignant quinze jours pour quitter Paris.. — «Vous m'avez retiré de la mort, écrivit -t -il à un de ses juges , mais non pas encore de la prison. Depuis les quinze jours que M. le président me donna, je sais contraint de me cacher, et n'ay différé mon parlement que par K nécessité de pourvoir à mon

voyage. Je suis sorti du cachot avec des inconvénients et de corps et de fortune, que je ne puis pas réparer aisément ni en peu de temps. Ce que j'avais d'argent en ma capture ne m'a point été rendu
« -^ A un seigneur de la cour, il écrivait : -w * Je vous supplie de disposer M. le procureur-général à se i*tescher un peu de la sévérité de sa charge, et de me laisser un peu de liberté pour solliciter mes affaires (je ne demande point la promenade du Cours <m des Tuileries,

ny h fréquentation des lieux publics, mais seulement quelque cachette où mes ennemis ne puissent aYwr drût de visite. »

Le duc de Montmorency son saïTenr l'emoMn avec lui k File de (thé. Louis XIII, qui ne pardonnait guère et qui apparemment lui en voulait beaucoup, refusa de Voir le poète. « Comme nous approchions de la ville de ***, dit-il dans une de ses lettres latines, m messenger Tint aii-devant de nous, avertir M. le âne qwk roi ne voulait pas que j'entrasse dans la ville avec fan, i cause des... (sans doute les dévotes), qui sont dans ssd intimité. Le duc se présenta seul devant le roi, et bma tout sa suite avec moi pour prouver le cas qu'il tfaait de ma personne. Invité à dte^ par le rm, il m'envoya son chef et dit tout haut : Qu'on le serve comme mot-même.v

Théophile ne pouvait plus voyager ; 'ses forces étaient ' épuisées. Les ombrages de Chantilly abritèrent de nouveau le poète perclus des rhumatismes que la Conciergerie lui avait légués, dévoré de fièvre, et qui traîna jusqu'en 1626 une existence languissante. Il mourut le 25 septembre de cette année, dans Thôtel de son protecteur, au milieu de ses amis Mairet, Boissat, Desbarreaux, et foH regretté d'eux, mais ne laissant aucun monument complet

Les mœurs révoltantes que ses ennemis lui avaient attribuées n'ont laissé leur marque sur aucune des œuvres avouées par lui, et la Biographie Universelle a tort de fa» reprocher « les prétendues expressions passiamtées qu'il adresse à Desbarreaux dans ses lettres. » On n'y voit pas le plus léger indice de cette infamie ; on y trouve au contraire le portrait fort passionné d'une femme nommée

Calfete, dont il était épris, et plariears traits relatifs à des amours moins déshonorés. Le doc de Montmorency, son généreux protecteur, porta sa tête sur l'échafaud; Desbarreaux se convertit, Bayle et Saint-Évremond allèrent jouir en Angleterre et en Hollande delen<tfo*e et curieuse pensée. La philosophie épicurienne se transforma, se modifia, se cacha sous l'adresse ingénieuse, la prudence haUe et le bon sens social de Molière et de Gassendi Ni les philosophes ni les déYots ne s'occupèrent plus de Théophile, ceux-ci par prudence^ ceux-là par exécration.

Deux ou trois écrivains qui Tavaient connu osèrent seuls demander un peu de jiistice pour lui. En vain Mairet* Scodéry et Saint-Évremond prirent la parole en sa faveur : Mairet le nomme « continuateur de Montai^ gne^ un des premiers esprits de notre âge, non moins fameux par ses malheurs que par ses écrits; amoureux des héros de l'antiquité. — L*oubly qui suit les longues années, ajoute-t-il, et qui détruit insensiblement la mémoire des plus grands hommes, a si fort affaibli celle de ce divin esprit (qu'à la honte de notre siècle), on dirait qu'elle est aussi morte que lui.» — Scudéry va plus loin ; il le réhabilite en prose et en vers. Il érige, dans une mauvaise ode, le tombeau de Théophile; au pied du monument, il enchaîne le père Voisin ;

Garasse, Et le gaillard père Guérin, Dont les trois diverses folies.

Aux plus nmres mélancolies Dérideront le front hideux :

Et, certes, je commence à craindre Qu'un passant, au lieu de te plaindre.

Ne s'amuse à se moquer d'eux.

li'il ÉTUDES

Ce fidèle Scudéry réimprime très-correctement et avec grand «oin les œuvres de son maître, provoqua le combat tous ceux qui ne seraient pas contents, et indiqua du doigt le seigneur de Balzac lui envoie, dans sa préface, son nom et son adresse (1).

On peut rire du cartel et se moquer du Gascon ; mais l'expression de son courroux, de son indignité, de sa pitié pour ce divin grand Théophile est généreuse et bonne ;

(i) Garasse vivait encore : à Je ne saurais prouver cette lasche espèce d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la durée de leurs amis. Et pour moi, bien loin d'être d'une humeur si basse, je me pique d'aimer jusques en la prison et dans le sépulcre. J'en ai rendu des témoignages publiés durant la plus-déplorable persécution de ce grand divin Théophile, et j'ai fait voir que la infidélité du siècle où nous sommes il se trouve encore des amitiés assez généreuses, pour mépriser tout ce que les autres craignent : mais puisque sa mort m'a ravi le moyen de le servir, je veux donner à sa mémoire les soins que j'avais destinés à sa personne, et lui faire voir à la postérité que, pourvu que l'ignorance des imprimeurs ne mette point de fentes à des ouvrages qui d'eux-mêmes n'en ont pas une, elle ne saurait rien avoir qui puisse empêcher ce qu'ils valent. Or, de ce grand nombre d'impressions qu'on a faites par toute la France de ces excellentes pièces, je n'en ai point remarqué qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mesler. Et, certes, je commençais à désespérer de les voir jamais dans leur pureté naturelle, lorsqu'un imprimeur de cette ville, plus desirieux d'acquiescer de l'honneur que du bien, sans considérer le temps, la peine et la dépense, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ai pris cette occasion au poil » et me suis vu des manuscrits que la bienveillance de cet incomparable auteur a mis jadis entre mes mains, j'en ai corrigé les fautes si exactement, que quiconque relira ce digne livre, sans doute sera contraint d'avouer que c'est la première fois qu'il a bien lu Théophile, et de sorte que je ne fais pas difficulté de publier hautement que

1 L'essai de Théophile avait mérité le milieu de sa

ne puis venir à propos ; certes il y avait de l'usage à vouloir

! GOBTEtir le système la liberté acquiesce dont ses contemporains

Il porains jouir mais l'usage est une raisonnable, et

dialectique habile, plus pur et plus vif dans sa prose que

< dans ses vers, et qu'il a été broyé par l'évolution qui traîne

Il formait la France féodale en monarchie sans contre-poids,

Théophile paya de sa liberté et enfin de sa vie sa tentative

d'opposition, sa continuation imprudente du libre rôle, de

Montaigne et d'Aubigné.

Gomme poète, il contribuait à prêter de la fermeté et de la noblesse à la facture des vers : bien inférieur à Malherbe, il voudrait tendre au même but ; il avoue généreusement pour alouette et pour

maître ce Malherbe qui le méprise ; Malherbe, « qui nous a appris U français, dit-il, et dans les écrits duquel je lis avec admiration

L^immortalité de sa vie I >

Il a de Téhergie et de la suite dans lez idées ; ^oa expression est souvent bdle, quelquefois profonde, trouvée, même admirable, comme lorsqu'il dit de Henri IY :

Son courage riait I

Si Corneille eût écrit cet hémistiche, on Teût jugé su-

ous les moris , ni tous les vlans , n^ont rien qui puisse approcher les forces de ce vigoureux génie. Et si parmi les derniers il se ^encontre quelque extravagant qui Juge que f offense sa ghire imannaire, pour luy montrer que je le crains autant comme je Cesime, je veux quHI sçaehe que je m'appelle

PBSGDPSBT, t

/i36 ÉTUDES

Mime. Toatdbis, dans sa poésie» ce ne sont qae des Iwdts; il n'a rien de complet; c'est nne ha-leine comte, qui se soutient peu, et un esprit trop Yif à la Ahs et Cn^ rigCNireix pour inventer des fictions brillantes, ou s'élever jusqu'anx régions de la rêverie et de Tenthousiasaie. Il aiinerait, s'il en avait le temps et la patience, la recherche de pureté et de correction qui distingue Malherbe; ce qui Iniplait, avant tout, « c'est le poids, le sens^ la liaison^ » il en convient Il est si peu poète dans le vrai sens do ooot, que toute la mythologie grecqpe lui paraît absurde : Cupilon, dit-il,

Cette divinité , des dieux même adorée,

Ces traicts d^or et de plomb, cette trousse dorée.

Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces appas.

Sont Traitement un mystère où je ne pense pas.

La sottie antiquité nous a laissé des fables

Qu^un homme de bon sens ne croit pomt recerables.

Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain

Celui-là qui se plaist d^un fantosme si vain ,

Qui se laisse emporter à de confus mensonges,

Et vient, même en vâllant, Tembarrasser de songes.

Ni Virgile, ni le pieux Énée ne lui conviennent. Énée

• fit un vagabond, et quoy qa*on le renomme , Je ne sçay sUl posa les fôndemens de Rome. Le conte de sa vie est fort vieux et divers , V|rgtle par luy mesme a démenti ses vers : Il le dépeint dévot et le confesse traistre*

Mais mon dessein n'est pas d^examiner icy Les défauts du Troyen ny du poète aussy. Plaise à Dieu que des miens nos écrivains se taisent !

t Cette imaginalioii désenchantée, jointe à cette philoso* ! phie courte et sèche dont nous avons ?
u Théophile s*ar* ir mer, n'était pas d'un véritable poète. Un sentiment de .f volapté amoureuse,
aussi vif que bien exprimé, le ramène ; de temps à antre dans la véritable sphère poétique ; ce }
souffle, plus ardent que délicat, respire particulièrement : dans la tragédie de Pyrame, dont Boileau
a relevé un mé- I chant vers, mais où se trouvent de beaux passages, sur- ! tout cette invocation de
Pyrame, venant au rendez-vous t que lui a donné Thisbé :

Belle nuit, qui me tends tes ombrageuses toiles , Haï vrayment le soleil Ydut moins que tes es-
toiles I Douce et paisible nuit tu me vaux désormais Mieux que le plus beau jour ne me valut ja-
mais. Je Toy que tous mes sens se vont combler de joye. Sans qu*icy nul des dieux ny des mortels
me voye 1 — Mais me voicy desja proche de ce tombeau , J'apperçoy le meurier, j*entends le bruit
de Teau • Voicy le lieu qu* Amour destinoit à Diane ;

Icy ne vint jamais rien que moy de profane : Solitude y silence y obécuredité^ sommeil , PPaifez-
vous point icy veu luire mon soleil? Ombres , où cachez-vous les yeux de ma maîtresse ? ^ impatient
désir de le sçavoir me presse ; Tant de difficultés m^ont tenu prisonnier , Que je mourois de peur
d*eslre icy le dernier.

Le murmure de Teau, les fleurs de la prairie. Cependant flatteront un peu ma resverie.

O nuit , je me remets enfin sous ton ombrage. Pour avoir tant d'amour, j^ay bien peu de cou-
rage 1

Une de ses odes, à une maUresse endormie, serait par*

ltZ% ÉTUDES

faite, si une teinte plus délicate eût adouci, ians la Yeikr, la passion qui Ta (Uctée*

Â g^enoux auprès de ta coache.

Pressé de toile ardents désirs « .

ie laisse» sans ouvrir ma bouche, Avec toi dormir mes plaisirs.

Le sommeil charmé de t'avoir, Empêche tes yeux de me voir, Et te retient dans son empire Avec
si peu de liberté , Que ton esprit tout arrêté Ne murmure ni ne respire.

La rose, en donnant son odeur, Le soleil lapçant son ardeur, Diane et son char qui la traîne; Une
Nayade dedans Teau , Et les Grâces dans un tableau, Font plus de bruit que ton haleine.

Là, je soupire auprès de toi , Et considère, comme quoi Ton œil si doucement repose, etc.

Plus à Taise dans Tépitre et la satire que dans Fode , 11 rédige en hexamètres vigoureux ses ob-
servation^ sur la cour, les poètes et la vie humaine. A la cour, dit-il.

La coutume et le nombre autorise les sots ; Il faut aimer la cour, rire des mauvais mots , Acoster
un brutal, lui plaire, en faire estime ; Lorsque eela ni^advieit ^ je pease ftir« nm cmae t

Je suis tout transporté y le cœur me bat au sein , Et pour m'être souillé de cet abord funeste , Je crois long-temps après que mon aïe a la peste : Cependant il feut^iriTre en ce commun malheur < [Laisser à part esprit et franchise et valeur , Rompre son naturel, emprisonner son ame, Et perdt-e tout plaisir.

Les vers qu'il consacre à la théorie de l'art poétique n'ont pas moins de franchise et de fermeté :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui. Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui : Mille petits voleurs Têcorchent tout en vie ; Quant & moi, ces larcins ne me font point d'envie; J'appro- Uve que chacun écrive à sa façon ; J'aime sa renommée, et non pas sa leçon. Ces esprits mendiants, d'une veine infertile, Prennent à tous propos ou sa rime ou son style ; Et de tant d'omemens qu'on trouve en lui si beaux Joignent Tor et la soie à de vilains lambeaux.

Ils travaillent un mois à chercher comme à fils Pourra s'apparier la rime de Memphis :

Ce Liban , ce turban , et ces rivières mornes Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes :

Ils grattent le français et le déchirent tout , - Blâment tout ce qui n'est facile qu'à leur goût , Sont un mois à connaître en talent la parole. Lorsque l'accent est rude, ou que la rime est molle , Veulent persuader que ce qu'ils font est beau , Et que leur renommée est franche dii tombeau , Sans autre fondement sinon que tout leur âge S'est laisser consommer en an petit oavrage ;

&/iO ÉTUDES

Que leurs vers dureront au inonde précieux , Parce qu'en les faisant, ils sont devenus vieux : De même Taraignée en filant son ordure. Use tonte sa vie et ne fiit rien qui dore.

Sa Solitude, son Ode à son frère, ses Élégies^ qui ne sont en général que des causeries agréables, offrent des beautés du même genre, de Tesprit, de Fincorrection, toujours du bon sens, et cette verve un peu dure, qudquefois farouche, que Von pourrait nommer la verve da prosateur.

C'est à sa prose en effet qu'il faut revenir ; c'est elle qu'il faut lire avec soin pour savoir ce dont ce malheureux jeune homme, enlevé par une mort prématurée, aurait pu être capable. Sa prose latine est une heoreose étude d'après Pétrone et Tacite. Il aimait le tour incisif et la concentration ardente que la langue des Romains favorise. Larissa, TheophiUis in carcere, ses Lettres latines se rapprochent de Juste-Lipse et de Strada. Le mérite de ses apologies françaises est déjà connu du lecteur; il faut y joindre une préface également apol(^élique.

En un jour de verve il a esquissé tous les caractères principaux de son époque, non dans des cadres séparés, oeuvre trop facile, mais dans un petit roman dont nous ne possédons que la première partie. Le pédant, l'Allemand, l'Italien, le débauché, l'homme du monde , le voluptueux se jouent dans cette œuvre avec une facilité charmante. Au moment même où ses contemporains admiraient k travestissement picaresque et l'idéalisation extravagante des mauvais imitateurs de l'Espagne, il dessinait les originaux d'après nature et copiait la réalité.

Théophile était incomplet. Le caractère français vent des

SDB QUELQUES VICTIMES DE BOILEÂU. ÛM

Nifres achevées; il les exige sous une certaine forme, ni produise illusion et qui paraisse complète ; il aime ieui beaucoup d'alliage, avec une apparence d'ensem- ^ de poids et de gravité; notre légèreté se contente de tte soumission, à la rè^e. Théophile semble n'ayoir rien Nlmt, parce qa'ii n'a

rien coacentré, rien coordonné. 1 petit roman dont j'ai parlé tout-à-l'heore est sans 3 et n'est pas achevé ; aussi ne te lit-on plus. ly a dans ce récit un pédant nommé Sidias, peint de 1 de maître. Il en vient aux coups de poing avec Gliti- I, sur la question si odor in porno est la même chose ex porno. GoBune le pédant a été impertinent dans la Ile, on veut qu'il se batte en duel : — o II nia que ce m desmenty^ et dit qu'il sçavoit mieux le respect qu'il t à Palias pc»ur traicter si outrageusement son nour- ! ; qu'il n'avoit dit rien sinon qu'il estoit faux que In porno fust autre chose qjoi accident ^ et qu'il estoit de mourir sur cette opioion. — On nous avoit ap^ à dequeuer en une salle basse, où il y avoit desjà Uemands et des Italiens, qui mai^eoient à divers les Allemands estoient à la main droite, et les Italiens ucbe» Nostre table estoit au milieu. Sldias, qui n'y plus» s'approche de la table de ces Allemands ; et, il estoit fort étourdi, et toujours curieux sans desant considéré tous les visages et leurs habillemens, lit un petit sourire, en les saluant de la teste sans 1 chapeau : Quantum^ dit-il, exvultu et examtctu yicef^e^ ego vos exoticos puto I Ces messieurs du on qoi« d'une gravité froidement nonchalante, re-^abord les plus eschauifez, ne daignèrent pas seu-^ pondre le moindre signe à la demande du pédant, tputant ce silence qu'à la stupidité de la nation,

continua à leur dire : Nuper ni faUar appuUaiù ad tiMtrum littusj adhucemm vobis vestes siÊM indigisme, A cette seconde attaqm , ib regardèrent leors liadite ks un tes antre» ; et, se pariant en leur langœ^ ib jelèreiit quat^ qnes regards de tnrrera snr noitrepèda«t» qni, ToyaM bm que ce n'estoit pas là sa coovenaciai* se détoonaa à hmain ganehe, unpeo roidi de ce premier relnt Gomme fl estait à contempler les Italiens, à pensie eot4l loiwr d'oufrir h bouche ponr les sidner» que ce» messieurs se lèvent el d*nne dvâitê exlraoFibMdre avec de» rêirfrences praiMidai le contient de prenne part à knr petit repss^ Dwms kom (s'écria Sidias), quant varia sunt kcmimmi ingénia! m capita^ tôt sensus, tôt populi^ tôt meres^ tôt dvitcaes, tee jura, — Noi altri, lui dirent-ils, reverendissmu> sifaare^ non parliamo latino^ basta a ttoi di scæper il voigare; vossignoria piglia un seggio et fara coUmone coi suai vitori, Sidias à qui la connoissance du latin et dn firançfia donnoit assez d*intdlgence pour Titadyien : — MessienSt leur dit-il, vous estes bien plus hounestesgensqoeoes gros messieurs-là, mais vous ne fûtes pas «i benne chère. Couh ment pouvez- vous manger des salades de si bon nu^I Herba emm nui post rorem frigidiaries sunt et plane suk meridiem apponenda; il faudrait que le soleil eût passé par-^dessus. — Nous le faisons, dirent-ils, potor nous remettre Tappétit, car nous fimes Mer la débauche, et ta teste notes fait un peu de mal. — Optime^ dit Sidias, ^ojitraria contrariis eurantur. Et cum dicto^ il s'en revient à nous qui estions, dis-je, en train de déjeuner. Glitipbon se fait donner un verre à moitié plein, et porte à SMias ta santé de son antagoniste. Je vous feray rsdson, dit-il, et sur-le-champ se fait donner le plus grand verre, et le beïc I^ein jusqu'aux bords. Les Allemands, ayant vu cette ac-

SUR QUELQUES YIGTUffis DE BOTLEAU. kk^

m ai franche, se rcpemifent de la mauvaise opinion qu'ils roienietiede spn esprit, et avec des regards plus familiers ly Toollirent faire eBtendre qu'ils eussent esté bien aises t faire connoissance ateeque luy. L'un d'eux, le verre à mak, les yeux fixés sur Sidias, pour prendre occasion otreveu^e luy, et., toetaaot pour se faire apercevoir, noBe Sidias se fost hd peu détourné, se lève et boit k ses unes grâces« Le pédimtt qui n'estoit pas irrécconciliable, récent de boa cœur, et psr là, ^introduisant en leur so* ^, BOUS voulut penmader, Clit^ihon et moy, de joindre itreescot au leur. G'étoit un fort buveur; mm Cliti* on qui a le cerveau. délicat au possible, n'en sçavoit por« nie pinte sans être incoimaodé, non plus que le jeune oUer.

K J'étois ratre les deux, et ne suis pas des plus foibles I débauche ; mais je n'aime que celle où je ne suis pas traint Tous ces messieurs des Pays-Bas ont tant de les et^e cérémonies pour s'ennuyer,

que la discif^{ine} H rebute autant que l'excès : je me laisse facilement r à mon appétit.; mais les sermonces d'autrui ne me tuadent guères, et le mal est qu'une fois eng^é à la e, le vin pipe insensiblement, et ce[^]térationsdu corps s mettent l'esprit hors de gamine, si bien que les résolu qu'on faisoit de se retenir de boire s'oublent en mt, et chacun se jHque d'abattre son compagnon. Ces Krde-ments font un grand changement et un grand tute en nostre [^]position, bien qu'ils ne soient pas si ;ereix à la santé qu'on le croit* »

orgie de la taverne, et les diverses humeurs des nauds, des Italiens» des Français, sont ici fort bien 3S. Théophile continue de même. L'intérieur d'une on bourgeoise, une rue que le saint-sacrement traverse[^]

UliU ÉTUDES

ratdtnâe da peuple [^]cdie des déyots , celle des prêtres sont exprimées avec une remarquable (Hrédsion. Les amb de Sidias l'ayant laissé occupé à boire avec les Allemands vont dîner en ville : ils sont à table quand on leur apporte une lettre de lui , datée du cabaret, moitié latiii , moitié françois, comme tous ses discours» et voici ce que c'estoit: «A quomevobù[^]saciichaiissnni[^] misera mea sors eriptô[^] ingressus smn pericutosissimum mare atque ideo qtuûso ihm.» messieurs, mes bons amis, je vous prie de prier Dieo qu'il lui plaise avoir pitié de mon âme ; car je vois bien que nous sommes tous perdus ; jam mihi cemuiuur trepidis délabra m&veri sedibus[^] adeo una Eurisque Notusque rtamiy et jam exonerata navis, et quidquid vestium et merdum fiât in mare projectum[^] vix nudos nos fere sustinet. -[^]11 me souvint que nous l'avions laissé en train de boire, et je demandai au laquais en quelle posture il l'avoit trouvé ; serstenant par respect de nous le dire, il nous fit assez connoistre que ce pédant estoit en désordre. Clitiphon le presse ; le garçon nous apprend ingénument qu'ils étaient quatre ou cinq qui croyoient aller faire naufra[^], comme s'ils eussent été dans un navire bien en péril : ils jeUMOit les meubles de la maison par la fenêtre, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il falloit jeter dans la mer, et, parmi cette épouvante, ils ne laissoient pas de boire par intervalle, de se coucher, v

C'est une invention gaie et vraie, fidèle aux mœurs da temps, et très-agréablement mise en scène, que la lettre bariolée du savant en us[^] qui retenu au cabaret croît pé« rirdans un naufrage, et qui, ne se tenant plus sur ses jambes avinées, écrit à ses amis, en latin et en français , qu'ils viennent le tirer d'affaire. On invite le pédant à dîner ; il fait beaucoup de cérémonies. Ici Théophile n'est

SUR QUELQUES VICTIMES DE BOILEAU. kk5

pas moins comique ; Molière aurait copié la scène sans se déshonorer. — « Allons donc, monsieur. Monsieur, jen*ay garde, ce sera après vous. Jésns, monsieur, que dites-vous? J'aimerois mieux mourir! Monsieur, je ne saurois pas vous répartir, mais je sçaurois bien me tenir icy tout aujourd*buy. Monsieur, je ne sais pas beaucoup de civilité, mais je ne Tignore pas jusqu'à ce point-là. Monsieur, en un mol, je veux être obéi céans ; le charbonnier fut maistre de son logis l » — J'estois un peu à part baissant la vue de bonté, et haussant les espauls en me moquant et en soaffrant beaucoup de leurs honnestetés fort à coqtre temps; à la fin, voyant que cela tirait de long et que les viandes se gastoient, je fis signe à l'autre qu'il se laissât vaincre; il défiera cela à mon impatience, et passant le premier, ne se peut empescher de dire encore : « Monsieur, j'aime mieux estre sot qu'importun, puisqu'il vous plaist que je faille, je mérite que vous me pardonniez. » Je passai aussi à la faveur de sei[^] compliments, et d'abord que je fus dans la chambre, je quitlay mon manteau, et me

fis donner à laver auprès du buffet pour éviter la cérémonie et par là les obliger à n'en point faire ; ce qui réussit. »

Boikau qui professait une si juste horreur pour les fausses peintures et le coloris fade des romans que l'Espagne et l'Âstrée avaient mis à la mode, aurait dû traiter moins durement le bon sens fin et l'excellent goût dont Théophile fait ici preuve.

Je multiplierais les citations, si je voulais rapporter tous les passages à la fois pittoresques, sensés, plaisants, qui animent ce peu de pages ; tableau complet, vrai tableau de mœurs vivantes, bien écrit, bien composé, sobrement coloré, plein de détails sans prodigalité, et de piquante ironie sans excès satirique. Tout auprès de ce cadre flamand se

kk^ ÉTUDES SUR QUELQUES VICTIMES DE fioILEAU.

montrent Targumentation serrée et paissante de ses ApologiCSfet pins loin la forte verve de li^ que, d'ironie, d'indignation et de piUé que déploie sa vigourei^e défense.

Je ne veux pas, comme M. de Scudéry, relever Taulé de Théophile. Son influence de penseur et de (diilosophe a été passagère et intempestive. Son action sur la poésie n'a pas eu de dorée et n'a pas laissé de monument Son talent d'écrivain en prose s'est enseveli dans h lutte oubliée qu'il a soutenue.

Cette dépense malheureuse d'une force réelle marque un mouvement curieux dans l'histoire des opiniois et des idées en Franca Prosateur excellent, poète iacompl^» il a eu pour ennemis la populace, le roi , l'envie^ Balzac pendant sa vie, et Boileau ^ès sa mort L'équité littéraire devait relever comme prosateur, en le rabaissant comme poète, un écrivain qui , sur les limites du grand r^^, osa recueillir même avec maladresse et étourderte la tradition française. Il était de l'équité historique d'assigner son rang dans les annales philosophiques à ce hardi prédécesseur de Gassendi » précurseur imprimant de Voltaire et de Lamétrie.

Supposez que le hasard eût reculé de cent cinquante ans la naissance de Théophile. Il eût occupé près de Diderot, Jean-Jacques et d'Alembert, je ne sais quelle place remarquée. Je ne juge point ici la philosophie sceptique et sensualiste , sur laquelle il y aurait trop à dire ; ce qui est certain, c'est que la fatalité d'une date, au lieu de ranger Théophile de Vimt parmi les vainqueurs , le rejeta parmi les martyrs.

L'INFLUENCE ESPAGNOLE

o68 Plagiats fanssemetit imputés à Pknre Corneille. — Il a étudié les Espagnols, et les Espagnols Font traduit»

La grande et légitime renommée de Pierre Corneille n*a pas empêché que, depuis l'époque où Scudéry prit la plume pour Tattaquer, une vague rumeur d'emprunts déloyaux faits à TÈspagne n'ait plané sur cette illustre tête. A ce compte, Corneille serait fort dépouillé. Rodogune, Hé' radius, Horace^ le Menteur^ le Cid^ la Suite du Men^ teur, sans parler de ses œuvres de jeunesse, ne lui appartiendraient pas. On le croyait Voltaire l'avait dit, La Harpe l'avait redit, et les sots l'avaient répété. Il est commode, quand un homme vous gêne/de crier qu'il a pris son talent ailleurs, surtout à l'étranger. Aille y voir qui pourra.

La calomnie s'est si bien accréditée, qu'il y a cinq ans on imprimait encore à Paris une méchante pièce de Diamante, que, sur la foi de Voltaire, don Ochoa soupçonnait être l'original même du Cid. Caldéron a passé pour l'auteur primitif d'Héraclius.

On sait que Corneille est né en 1606, quelques années

après Galdéro. J'ai dit plus haut (1) que l'Espagne donna le ton à toute l'Europe entre 1600 et 1660. Le jeune Corneille se trouva donc issu de cette nation brillante et de ses produits littéraires, à peu près dans la même situation où Shakespeare, en 1575, s'était trouvé vis-à-vis de l'Italie savante et de la France qui se modelait sur l'Italie de la Renaissance. Les traductions de l'espagnol agissent d'abord sur notre compatriote, comme les traductions de l'italien, du français et du grec avaient influé sur la pensée et le style de Shakespeare. Il n'était loisible à personne de se soustraire à l'influence universelle. Corneille, sans avoir Mr l'espagnol, faisait déjà des imbroglios à la mode de Hardy et de Lope : Mélite, Clitandre la Veuve l' Illusion comique. Il créait son Matamore, vieille caricature espagnole, Mata-Moros (Tue-Maures) employée cent fois dans les intermèdes et les farces de Madrid et de Saragosse. La critique même que Corneille fit ensuite de ce personnage eût agité

... d'un auteur abattait le Sophocle de la Perse,

est purement castillane. «C'est, dit-il, une galanterie (2), laquelle ne mérite pas d'être considérée. » Trente ans avant l'apparition du Cid, on ne vivait que d'Espagne, on ne jurait que par ce pays. Le jeune Corneille commença par suivre tous ses contemporains.

Cependant l'Espagne, sur le penchant de son déclin.

(1) Études sur la langue Espagnole* (3) Du 1191 espagnol à l'actuel.

SUR LES EMPRUNTS DE CORNEILLE. Z[3]

possédait depuis le moyen-âge un type héroïque duquel elle ne pensait plus, l'idéal des vertus chevaleresques et chrétiennes. C'était le Seigneur, le Cid, Syd; c'était aussi l'homme « excécuté, aux grands exploits, » Campeador (à camper, camper, exceller, surpasser). Dès le douzième siècle, un Homère gothique l'avait placé au centre d'un poème-chronique, et plus de cent romances populaires avaient célébré sa gloire. Les chants relatifs à ce personnage n'ont pas de nom d'auteur et n'étant la propriété de personne, on les estimait peu sous le rapport de l'art, mais seulement comme des monuments historiques assez sauvages. Il est remarquable que, dans la liste des drames espagnols dressée par Moratin, le Cid n'est pas le héros d'une seule tragédie jouée avant 1620. Du grand Cid du moyen-âge, si délicat et si noble, personne ne s'occupait; il n'avait encore inspiré aucun dramaturge, ce qui est au moins étrange, quand on pense aux tragédies sans nombre composées par les ingéniosos de Valence et de Séville sur sainte Véronique, Sardanapale, Nabuchodonosor, Rémus, tous les sujets et tous les héros de la fable comme de l'histoire.

Il y avait alors à Valence (entre 1610 et 1620) un capitaine de cavaliers garde-côtes, de famille noble, pauvre et fier, Valencien de race et de naissance, c'est-à-dire d'une école véhémente, ennemi de cette spirituelle école des poètes castillans. Inconstant, aventureux et farouche, il se nommait Guillen de Castro y Belvis. Le duc d'Olivares et le duc d'Ossuna; à Madrid le roi lui-même; à Naples le comte de Benavente, l'avaient tout à tour aimé, protégé, pensionné et abandonné : ce qui prouve une humeur peu servile. Réduit à la détresse et marié, il se mit à composer des pièces de théâtre pour vivre; comme son contemporain

le Mexicain Alarcon (i), il traita le théâtre à sa mode, et non selon celle du temps; il préféra les sujets hérutiques et accidentés : le Cid Campeador^ que personne n'avait traité, dut lui plaire. Il écrivit donc, d'après les vieiUes chansons nationales, qui charmaient ses souveors de gentiltMNnme-Aûiaf^o, lasMocedades del Cid Campeador (Jgs jeunesses de Tescdient Cid). Ce fut sa meiUeire pièce; et Ton n'en parla guère enEqKigpie, où les esireUas et /«mu, mariposas etjasmines devenaient nécessaires à tonte poésie qui prétendait se faire admirer.

Il avait écrit , non un chef-d'œuvre , mais une sanvage et puissante esquisse. Le style du capitaine garde-côtes se distinguait par cette âpreté énergique et vive qui commençait à déplaire en Espagne. Alarcon et Guillea , deux poètes provinciaux fidHes au passé, arrivaient tn^ tard, vingt années après Don Quichotte; je suis persuadé que le dioix de leurs sujets féodaux et Tard^te simplicité de leur manière les ont desservis auprès de leurs contemporains énervés. GuiHen étant devenu trèsHBaiheureux, mourut à Thôpital. Les autres poètes le ménagèr^t par charité.

Les deux victimes à titres divers que j'ai nommées tout* à4*heure, Guillen mourant à l'hôpital et Alarcon écrasé par ses confrères, ces poètes altiers, arriérés et inconnus, parvinrent jusqu'au jeune poète ronennais , qui recevait de Madrid toutes les comedias nuevas , en pliegas in-quarto^ sur mauvais papier d'épicier, dos maravedis coda pltego. Les noms de ces auteurs obscurs n'étaient pas inscrits sur les titres. Délaissant cependant pour eux les {foires à la mode, ce furent précisément eux que Cor-

o) V. plos faaot, ÉTvois sva lb DtMafispAQiioi., S IX etsahanib

SUR LES EMPRUNTS DE CORNEILLE, A5â

neille ado[>ta , préféra , étudia , et même quMI daigna traduire; ils étaient plus d'accord avec Pierre Corneille qu'avec les Espagnols de Philippe IV. Il se retrouva lui-même dans leurs fiers accents, et lut d'abord, entre 163/^ et 1636 , sans doute avec grand plaisir , la chronique dramatique du Gid par Guillen , qui ne le satisfait pas complètement , car il eut hâte de se procurer les ballades originales sur ce héios de la dievalerie.

Étudiant et remaniant les ballades en s'écartant de l'œuvre du Valencien, il transporta tout l'intérêtdans l'amour, et se donna pour problème le sentiment de l'honneur étouffant ou domptant la plus vive passion dans deux jeunes âmes. C'était renverser le sujet de Guillen ; ce dernier avait montré Téclair de l'anaour traversant un moment le ciel de la jeunesse, puis étouffé par le sentiment de l'honneur. Corneille a pris le contre-pied de Guillen de Castro qui, d'une ballade passionnée avait fait le rapide épisode d'une chronique chevaleresque; Corneille a forcé la chronique espagnole de reculer jusqu'à la tragédie grecque et de se concentrer dans la passion.

Chez Guillen, l'amour tient la moindre place ; chez Cwneille , il lutte contre le devoir ; de cette étreinte naissent les larmes, les angoisses et le chef-d'œuvre. Chez Guillen, doua Ximena est peu de chose; chez ComeiUe, elle est tout. Guillen n'a qu'un héros, l'honneur chevaleresque et chrétien , qui règne à travers son œuvre , et que l'on ne perd jamais de vue, soit quand le Cid sacrifie sa maîtresse k son devoir , — ou quand il se bat seul contre les vassaux du comte qui le poursuivent l'épée à la main , — ou quand il prend et serre un misérable lépreux entre ses bras pour sauver un chrétien et braver la contagion en priant Dieu ; onîm lorsque , dans les trois dernières journées du drame ,

devenu Tarbitre de la vaillancie et de l'ionneir pour toote rEspagne« il récompense ou flétrit par la seule autorité de sa parole » terrifie les coupables » s'élève plus haut que les rois et refuse devant la cour entière de prêter serment à un monarque accusé de meurtre, jusqu'à ce que le monarque ait juré sur la croix qu'il est pur de sang humain..

Tel est le Cid de Guillen , qui a sa grandeur ; c'est oa drame chronique, varié, actif, rapide.

Corneille en a fait un drame d'amonr« La longue chronique féodale, en six journées et en deux parties écrite par Guillen, soldat de fortune En poésie, qui n'était pas un artiste iabile, mais un grand cœur, n'était destinée qu'à exalter le vieil héroïsme guerrier; je crois que Guillen aura't été désolé de sacrifier son lépreux et sa belle scène du serment à toutes les Cbimènes du monde. V honneur, voilà l'unité de sa pièce , qui se développe à la manière des romans dialogues de Shak\$peare. C'est Corneille qui a imaginé le combat de l'amour et du devoir et donné à Cbimène sa vraie place.

Où donc Corneille a-t-il pris ses situations? Dans son génie d'abord qui lui montait les routes de l'art ; ensuite dans les vieilles chansons où Guillen a aussi puisé quelques scènes; dans deux romances consacrées aux amours de Ximena , lesquelles forment comme un petit poème complet , rempli d'amour combattu et de luttes passionnées. Il y en a une entre autres , qui montre Ximena au balcon sous le clair de lune, après la mort de son père , le jeune homme à genoux lui deoiaudant grâce , et la jeune fille , longtemps silencieuse, après de tristes soupirs et des larmes cruelles, répondant par ces seuls mots: Puenas noches, mio Cid! v Bonne nuit, mon Cid! » C'est tout on pardon que donne l'amante au meurtrier de son père.

SUR LES EMPRUITS DE CORNEILLE, ft55

Ce Cid des vieilles romances , oublié de l'Espagne dans sa décadence, fut préféré par Corneille aux maisons à deux portes , enfants perdus et retrouvés , dénonciations changées en femmes, tours de magie, enchevêtrements de situation, que Rotrouet Scarron aimaient. Il s'empara du vieux héros des poésies gothiques , plongeant pour ainsi dire au cœur du génie castillan qui commençait à s'abandonner lui-même.

Nous venons d'exposer le premier plagiat de Corneille et d'assister ponr ainsi dire à la Genèse du Cid, j'i cette réhabilitation si hardie de la poésie primitive, un siècle avant Herdar; il y a là un prodige de bon sens , c'est-à* dire de génie français. Vers le milieu du xvii* siècle, après les plaisanteries de Rabelais et de Cervantes, choisir le Cid cotnme représentant de l'honneur chrétien I préférer les vieilles ballades, dont on ne faisait aucun cas^ à Guillen de Castro ! et Guillen de Castro à Caldéron ! — Enfin , avec une bonhomie parfaite, emprunter, en le disant, aux chants populaires les parties de dialogue qu'on n'aurait pu inventer avec plus de grandeur ; par exemple ces magni* fiques paroles :

Llorando de goto el viejô Dixo : fijo de mi aima , Tu pioJQ me desenoja Y tu indignaçion me agrada ;

— « Pleurant de Joie , le vieux dit ; Fils de mon âne , 1* ta douleur m'ôte la douleur {desenoja}, el ton indigna-: D tion me charme ! »

Ce nouveau Cid, expression de tout un monde héroïque ^t passionné, fut représenté on sait avec quel succès ; Ghimène, h laquelle on n'avait fait aucune attention chez Guil-

kn, devint Tidole de l'Eure^; l'Espagne eBe-même en retentit La chronique dramatique du Valenden avait en â peu de popularité et Compile en avait tant, que, plusieurs années après , iMa-

mante s'avisait de traduire en vers espagnols de huit pieds le chdt-d'œuvre de notre sc^{ie}. Il mit les cinq actes de Corneille en trois journées , y intercala rinévitable bouffon qui amuse de ses calembours le Roi, le Cid et Chimène, et fit de son modèle mie pièce détesUbie. Imprimée en 1660, sous ce titre: El lumrador de su padre, — (le fils qui honore son père), die ne dut un moment de crédit qu'au souvenir de Corneille. Il y avait trente-cinq ans que le Cid jouissait de sa gloire ; des crit^{es} assez ignorants ou assez déloyaux se trouvèrent pour attribuer à Diamante la vraie paternité du Cid. Voltaire se donna un mal infini pour éublir que Corneille était un plagiaire; récemment don Ochoa réimprinu l'œuvre de Diamante, comme originale, dans smi répertoire eiqMtgno, et il eut soin d'ooâetire la vaste et franche ébauche de Guillen ; enfin Ton retrouve cette errenr grossière dans l'ouvrage de Sismonde de Sismondi sur les littératures méridionales, ouvrage rempli de semblables erreurs. Ici comme ailleurs, le savant genevois suivait Voltaire les yeux fermés.

Pourquoi Voltaire , au moyen d'une multitude de fauxfuyants , calomnia-t-il le vieux Corneille ? On se demande quel pouvait être le motif qui animait à cette sourde guerre un homme si éminent, et, après tout, si capable de comprendre et d'honorer le génie? La rivalité et l'envie oc sont pas des explications so£Bsantes; Voltaire devait redouter bien davantage la gloire pure de Racine , dont il ne cesse pas de faire valoir les beautés incomparables. VoHaire, et on l'oublie , dirigeait un parti ; pour Guillen de Castro ,

SUR LES EMPRUNTS DE CORNEILLE

c'était te Cid, la vieille chevalerie à glorifier; poar Voltaire , c'étaient les mœurs du moyen-âge à livrer au ridicule. Le Cid l'ennuyait ; il n'avait pas de goût réel pour ces grands sentiments de l'ancien monde , héroïques élancements vers un idéal ultra-catholique. Le merveilleux auteur du Mondain , l'évolutionnaire en manchettes , savait ce qu'il faisait; il trouvait médiocrement amusants le dévot Polyeucte et l'Imitation du Christ par le grand Corneille.

Joignez k ces motifs si réels, car ils ont toujours dominé ce puissant esprit, un amour extrême pour la pureté, l'élégasce et la facilité de la^e diction, ajoutez- y la vivacité étourdie de sa critique et les nombreuses occupations de sa vie militante; un peu aussi le désir de paraître savant en littérature ei^eNtgnoie; enfin la veine ironique qui était au fond de toute sa vie ; vous vous expliquerez fort bien ses torts.

Guillen et les ballades une fois éclipsés par le Cid de Corneille, celui-ci, qui avait déclaré ses sources, montré ses auteurs, imprimé ouvertement et les ballades et les vers de Guillen à côté de sa pièce, commit son second plagiat avec la même simplicité. J1 trouva très-belle la pièce d'Alarcon , que nous avons analysée plus haut , la traduisit et donna la traduction pour ce qu'elle était , sous le titre du menteur, Voilà son second plagiat.

Ainsi Corneille a montré à tout le monde la chronique de Guillen et professé la plus haute admiration pour Alarcon qu'il traduit; il semblerait que ses preuves de probité fussent faites, et que toute autre accusation de plagiat tombât d'elle-même. Pas du tout ; nous en avons encore deux à combattre. Disons comment il est arrivé qu'à force de sincérité et de sévère bonhomie dans l'exercice de son art, Corneille se fit encore accuser deux fois du même crime chimérique.

su.

Corneille et Caldéron* — HéracUus. — Todo es verdad y iodo mentira, — Rodogane.

Tout préoccupé de mm métier d'inventear, fatigué d'e>tendre les Scudérys crier au plagiat, et ne voulant jdos rien imiter ni traduire, il s'enferme dana son cabioet en face des Annales de Baronius, et se condamnant (ccomme il le dit dans Texamen d'Héraclim) « à un très-grand eficMrt, » flea fait sortir cette terriMe complication d'incidents et de caractères , œuvre que nous n'admirons pas autant que certains critiques , parce que le théâtre nous semble destiné à la passion et aux mceors, non à ces jeux périlleux et difficiles. Boieau et les hommes d'un goût sévère prisèrent de même. C'était en 16/t7.

Les Espagnols, qui avaient donné Texem^ de ces tiasns embrouillés et qui en rachetaient la cmnplication par la légèreté même et la vivacité de Teiécuton , se trouverait sans doute dépassés i car dix^sept années plus tard, eu i66à, Caldéron qui commençait à vieillir, et dont la veine tarissait, jeta les noms, les personnages et les incidents de Gwneille dans une assez médiocre féerie, ébauche à la fois pâle et extravagante, oà le vrai et le faux se confondent et dont le titre indique le but : Dans cette vie tout ea vérité et mensonge. Caldéron revenait sur une idée orientale qoi l'avait séduit dans sa jeunesse : présenter la vie humaine comme un grand rêve , que la mort seule fait cesser et que Dieu évoque pour Tanéantir. La vida es un meno^ sa première pensée , qui n'a rien de commun avec Hém-

SUR LES EMPRUNTS DE CORNEILLE

clius) est une des créatioiis les plus chaudes et les plus intéressantes de tout son théâtre ; en 168/it reprenant le iDème cadre fantastique» il y fit entrer^ de gré ou de force, ruéraclius de l'auteur français. Mais le propre de ces ima* gioations méridionales est de ne pouvoir revenir sur les premiers jets qu'elles ont tracés comme d'instinct; en mêlant les sévères pensées et les fortes pa&ssions de Corneille à sa fantasmagorie, Caldéron fit un monstre sans intérêt

Comment s'est-il procuré la pièce de Corneille ? Êst-il vedu m France, comme l'affirtne le père Touniimine? peu importe; ce qui est certain, c'est la date authentique de sa féerie (ld6/t) « <^ c'est rantériorité de l'Héraclius de GemDue {iékl) ; -^ c'est «usai l'acharnement avec lequel iToltaire a permuté et brouillé ces dates, malgré l'évidence a plus complète et pour jouer pièce au vénérable père de lotre théâtre tragique»

Tel est le troisième plagiat de Corneille. Voiture, pour prouver le crime, s'est donné la peine de raduire la pauvre pièce En esta vida, etc. , et n'a prouvé lu'une chose , c'est qu'il ne savait pas l'espaguoL II en (norait les idiotismes les plus vulgaires; par exemple, emfioi de l'idiotisme a : tuer à un homme (matar a un ombre) aimer à un homme (querer a un hombre) , etc. ï Ydtaire trouve dans Caldéron :

Prended a todos los très ,

traduit : « s^en prendre à tous, les trois, » au lieu de : Prenez^ks tous trois; » il croit que restados en su favor lit dire : • restés (I) sur la place^ » au lieu de « détermé» ea sa faveur» » U fait quatre eootre-sens dans trois

vers, et traduit quérer (dans le sens de chercher[^] quœrere) par quérer, aimer. Homme de combat et d'action, anqoel toutes les armes sont bonnes, il a tort de s'exposer à la raillerie des gens d'esprit qui jsavent bien l'idiome dont il parle et même à celle des sots qui la savent à moitié.

Son quatrième plagiat, c'est Rodogune[^] dont l'hlstcHre est sii[^]lière. <(Pendant plus d'une année, dit Fontenelle, » Corneille avait disposé ce plan , qui lui avait infiniment » coûté. » On s'occupait beaucoup alors de ce qu'il méditait et le grand Gondé s'intéressait à ses travaux. Pendant ce laps de temps , il arriva que le sujet de Rodoçune , raconté à l'hôtel de Rambouillet par le bonbonmie, tranqiMn et fut ébruité. Un certain Gilbert , homme sans talent, assez bien en cour, protégé de Gaston et de la reine Christine, se jeta sur cette jnroie, se hâta de brocher une Rodogune et la fit représenter et imprimer : elle n'en Técut pas davantage; et celle de Corneille, jouée un an phis tard, n'en fut pas moins neuve à son apparition. Telle est la narration de Fontenelle , dont Voltaire essaie de réToqua" en doute l'authenticité par de mauvaises raisons, telles que celle-ci : « Gilbert était résidera de la reine Christine ; ja- » mais homme revêtu d'un emploi public ne commettrait » une si mauvaise action. » Les peuples seraient trop heureux si tout emploi public conférait les vertus théolc[^]ales.

Résumons-nous. Corneille a été de son époque, et il a fait les mémos études que ses contemporains. Il a tiré de la mine qu'il pouvait exploiter le métal de son génie.

Caldéron l'a traduit ; Diamante l'a traduit. Il n'a traduit ni Caldéron , ni Diamante , ni même GuiUen de CastrOi Corneille n'a rien dérobé. Il a été soumis à cette loi jriiysique et inévitable des milieux , sans lesquels le génie ne se développe pas plus que nos poumons ne respirent et que

SUR LES EMPRUNTS DE CORNEILLE. /i61

la fleur ne pousse et ne s'épanouit II a puisé Taliment de sa force et le renouvellement de sa vigoureuse sève dans ratmosphère qui Tenvironnait ; où voulez-vous que soa intelligence se nourrit 7 Dans les Yédas, apparemment ! ou dans Confucius? Pourquoi Hardy, Garnier, Gilbert et deux cents autres contemporains ne trouvaient-ils rien k tirer de ce qui les environnait , si ce n'est de mauvaises déclamations 7 C'est qu'ils étaient faibles , et que Corneille était fort.

Nous avons développé dans un chapitre spécial (1) nos observations sur ce perpétuel travail d'assimilation et d'élaboration que subissent les races, et dont les hommes de génie sont les ouvriers sublimes. Corneille en offre un mémorable exemple. Il s'assimile les éléments sains et puisants lui flottent autour de lui ; il fait disparaître l'œuvre de l'[^]uiUen et l'absorbe dans son Cû/, comme Shakspeare avait ibsorbé le vieux Timon et le vieux Lear dans son Ktng Lear et son Timon of Athens.

Le monde intellectuel est régi par les bis qui régissent 3 monde physique : sympathie, attraction, gravitation, limeutation, absorption, tout s'y retrouve. Le procédé de réaiion est uniforme pour la nature organique et pour esprit humain.

(1) V. à la tête de cette collection, nos Vues Générales, t. i. Études sur rAnliquité).

UJN THÉÂTRE ESPAGNOL-VÉNITIEN

AU XVI^e SIÈCLE

ET DE CHARLES GOZZI.

msami relatifs à l'histoire de la littérature de la Renaissance

AU XVIII^e SIÈCLE.

Consulter* — Corroiani, (de la littérature italienne).

Salvi. (Continuation de l'Histoire littéraire de France). Archenholz, Voyages.

Moore's Travels in Italy.

Baretti. Frusta litteraria.

Goldoni, passim.

N, B» J'ai le premier introduit en France le nom de Charles Gouli que, depuis la publication de mes études analytiques, d'aimables et piquants esprits ont choisi pour texte de leurs commentaires ou de leurs ingénieux romans. Je me plais à signaler surtout le singulier point de transition qui, dans la personne de Gozzi, fait couler l'Espagne inspiratrice, ritalie toujours féconde et ramène l'Allemagne amoureuse de Goethe, Schiller et Schlegel ont imité Gozzi.

SES

Aïoors, SIS mmm m m théâtre.

SI*¹-

Ce que c'est que le Théâtre espagnol-Vénitien de Charles Goni.

Le règne du théâtre Espagnol en Europe s'effaça et disparut vers la fin du XVIII^e siècle. Les Espagnols eux-mêmes, après l'accession de la branche de Bourbon, dédaignèrent leurs anciennes mœurs, répudièrent leurs vieux chefs-d'œuvre et empruntèrent à l'Italie des modèles élégiaques, à la France le style didactique et même la forme grecque du drame passionné.

Comment se fit-il que de 1780 à 1790, dans un coin de l'Europe, au sein d'une république en décadence, la fantasmagorie espagnole, l'héroïsme aventureux des drames de Galdéron, le conte des fées et le conte de cape et d'épée, reparurent tout-à-coup avec un succès merveilleux? L'auteur bizarre de cette résurrection momentanée se nommait Charles Gozzi. Il a pris la peine d'expliquer ses motifs et de donner tous les détails relatifs aux sentiments et aux idées

qui préparèrent « ses œuvres. Homme à l'étranger à toutes les influences de son siècle, il avait passé dans son pays sauvage les plus belles années de sa jeunesse. Il nous dit dans ses Mémoires comment la lecture du Drame libre des Espagnols et le succès des Drames fadés de Goldoni firent naître en lui la pensée d'amuser le bon peuple Vénitien et de relever dans le monde moderne le règne de l'imagination ; comment la partie sérieuse du théâtre espagnol fut rejetée par lui et la

portion puérile de ce Drame transformée en Féeries aristophaniques d'un étrange écbt et d'un caractère tout nouveau. Quoiqu'il ait étudié et quelquefois copié Canizarès, Rojas, Caldéron et Montalvan, son théâtre est parfaitement original « ^surtout dans la première partie de ses œuvres composées de contes des Mille et Une Nuits , dans le genre de la Vida el un Sueno , et animées d'une verve de sarcasme grotesque étrangère i Caldéron. Plus sérieux, le théâtre de Gozzi ne se serait pas fait accepter du peuple Vénitien. Plus rapproché des réalités conuqaes, il n'eût pas charmé oes Hnaghlations enfantines. GoxbI prit son point de vue avec une si admiraliiii adresse, et de l'éttMte des Espagnols, créatems du Drame d'aventure, il s'éleva jusqu'à ime création ù fuiginale, que toute la nation te suivit avec enthousiasma

11 mérite une place secondaire et isolée dana l'histoire de la Littérature Européenne ; avant d'analyser ses Contes Dramatiques de féerie et dfaveninre, qoi ont impiré Tieck, Hoffmann, Lenz et toute l'École de Gcethe, saivons le coon de son étrange jennesie i dont les aventures racontées par lui avec une maHgne et flBétanantfgae gaieté bous nLOBlr^ ront le défeloppement de cet esprit étrange, à la Icria méditatif et nidf .

SDR CHARLES GOZZI. 467

S II

Les Femmes Dalmates. — Memorie Inutili.

J'ai toQjowt i» 1«| reMwitiMMi fomt «elni qiii, miu preroyaiioe ÎRléraMée, tans retour aor Ini-nème, me procure nne aensation Tolaptuease et délicate. J'en garde nn aoBTMir iiroftmd et plein d« gratUsda. Aoaat ii-je une pffoctioD aiopère et yive pour cef charmata ouvrages , les plus désintéressés des bleafaiteurs , souvent obecars, souTent inéoonnus, qui aonl nnw, «a MUi«» d^s maladies et des douleurs, consoler mes peines, briser ma pensée et dorer les nuages de mon imagination malade ! (I)

L'bamnie dont je veai parler n'était pas saas rappert avec ce pauvre HoffinaQo, qae j'aime pour son imaginaïkin satirique et puissante, et que je détecte pour avoir versé sur la France une contaïn fantastique que vous savez.

Si Ton classait les talents par groupes distiiïels, on verrait surgir avec étonneinent toute une nation particulière, vouée en apparence au caprice le plus absurde ; sagace et pénétrante en réalité; asservissant la fougue de l'exécution à la force de la conception ; suivie d'qne troupe d'imitateurs qui se cache dans les pans de }a robe des maîtres; railleuse, et non frivole; svagabonde, et non sans but ; admirable en ce qu'elle sait plaire à la fois

(i) E. T. B. Hdprtfàii, Contes fantasUqncs.

aux esprits commnns par la popularité folle de ses conceptions , et ravir les intelligences d'élite par le sens profond qu'elles voilent

C'est une fort petite armée que celle des écrivains et des artistes que je signale. Je n'y trouve guère d'autres noms que ceux d'Aristophane et de Callot, d'Hoffmann et de Gozzi ; hommes rares , qui naissent ordinairement au milieu d'époques confuses.

L'étrangeté des formes qu'ils choisissent exerce une séduction puissante sur le vlgtaire. Habiles à saisir le pittoresque au milieu du chaos, et à racheter, par la précision du trait, la hardiesse et la nouveauté de l'invention, vous les croyez bouffons; il n'y a pas d'hommes plus sévères que ces auteurs d'arabesques. Leur moquerie triste se révèle par des bizarreries audacieuses; on les prend pour fous, comme tels on les accepte.

Gozzi a produit en Allemagne le même effet contagieux que le fameux Hoffmann en France. De Gozzi le Vénitien date la folie du fantastique; Goethe l'admira, Tieck l'imita; Lenz, infortuné qui mourut sur une grande route, amoureux d'une princesse, avait Gozzi pour modèle et pour type quand il inventa ses deux drames aristophaniques. Gozzi ne doit pas répondre des fautes de ses courtisans; plus on a de génie, plus on fait d'imitateurs ridicules. Avant d'étudier les singulières créations du Vénitien, étudions sa vie aussi curieuse que ses œuvres.

Une partie de la jeunesse de Gozzi s'est écoulée dans la Dalmatie sauvage; le reste de son existence eut pour asile Venise énervée et languissante. Déjà vieux, il consigna dans ses mémoires le double et curieux tableau des mœurs de Zara et de la Dalmatie au XVIII^e siècle, et de celles de la capitale de l'Adriatique, trop perdue de voluptés pour

se peindre elle-même, trop dissolue pour se comprendre et s'analyser. Les *Memorie inutili* di Carlo Gozzi écrites par lui Medesinoy et publiées par utilità (1) méritaient la popularité. La chute de la puissance vénitienne étouffa ce charmant ouvrage, aujourd'hui inconnu, écrit d'un style naïf, hardi et pittoresque, sentant son vénitien d'une lieue. C'est la peinture la plus vive de la société de Venise et de sa vie dalmate à cette époque. Gingueau se contente de citer ces trois volumes, en homme, qui n'a pas dégné les lire. Pardonnons à Gozzi les grimaces et les gambades vénitiennes de son langage; lions connaissance avec lui avant de l'accompagner chez les Dalmates. Nous verrons ensuite comment cet homme singulier créa un singulier théâtre, le théâtre Vénitien-Espagnol.

« Je suis assez grand de taille, dit-il, et je m'en aperçois, hélas! de deux manières: à l'argent que me demandent les tailleurs qui m'habillent, et au nombre de bosses que je me fais à la tête quand les portes sont basses. Je ne suis, grâce à Dieu, ni boîné, ni boiteux, ni difforme; mais si Dieu m'avait fait de cette manière, et non d'une autre, je porterais ma bosse à Venise comme Scarron traînait sa laideur impotente, à Paris. Suis-je beau? Suis-je laid? Il y a longtemps que j'ai laissé les femmes libres de m'appeler beau pour m'attraper et laid pour me faire enrager: deux entreprises auxquelles elles réussissaient peu. Ma manière de me vêtir m'a toujours fort peu occupé; demandez plutôt à Joseph Fomace, ce bon tailleur qui me vole avec beaucoup de constance depuis quarante ans. Vous jugerez de la fermeté héroïque de mon âme, quand je vous apprendrai qu'à travers les douze cent mille révolutions de

(4) Venetia, 1707.

la culture Vénitienne J'ai conservé entière ma frisure perdue elle. Ma chaussure n'est pas moins fidèle aux antécédents: lorsque mes boucles sont devenues ovales, de carrées qu'elles étaient, c'était tout bonnement parce que Torfèvre, fort étendu dans son métier et commerçant accompli » a joué à piopos qu'il en fût ainsi Je les porte ordinairement peuplées, parce qu'il est de son intérêt de me les donner mijonnées « qu'on se brisent plus aisément, et qu'il m'en fournit davantage.

« Si vous avez quelquefois rencontré sur un des petits trottoirs de Venise, un homme sombre à le sourcil froncé, la tête basse, marchant lentement, voulant échapper à tous les yeux, ce devait être

moi. Vous m'aurez pris pour un scélérat qui médite un crime, et je pensais tout simplement à composer mon drame : Verdelet , le bel ouïemu Cet homme bourru , revêché et maussade en apparence, est au fond l'homme le plus gai de la terre. C'est pour moi un amusement sans fin de voir le monde tel qu'il est dans le siècle où je suis né, et de contempler le grand diaudron où toutes nos folies bouillonnent.

« Voici en effet les femmes devenues hommes et les hommes devenus femmes; puis tes uns et les autres qui deviennent singes; voici la luxure agréablement vêtue, qui se donne pour sensibilité ; voici mon siècle qui , avec une solennité philosophique , s'amuse à brûler de l'encens sur l'autel de la déesse des jardins. N'est-ce pas une force immense, et n'ai-je pas eu raison d'«?n faire le jouet de mes-mêmes-plaisirs, et de compter en riant toutes les culbutes de l'humanité (i) T

(d) Il contempler donne divenulenuomini, uornini divenuti donne, donne ed uomini divenuti scimie..... Credere la banalità di senso,

leggiadramente vestita, sensibiliU ardere incensi con filosofia

soiennita al cimitero del Dio degli orti. »

Gozzi qui a passé sa vie à rire des « culbates » de l'humanité et à les reproduire sur la scène , parfit à seize ans pour la Dalmatie, escorté de sa guitare et d'une petite caisse de livres. C'était le septième fils d'une de ces riches et nobles familles vénitiennes que deux ou trois siècles d'indolence, d'éclat ^ge luxe et de volupté avaient réduites à la besace ; la progéniture était nombreuse , la caisse vide, le père paralytique et mourant; le frère aîné s'était épris d'une poétesse d'académie ^ dont le nom arcadien était Irminda Palamède , et qui , entrant dans la famille , n'y apporta que des chimères , un grand goût de dépense et une extrême ardeur de domination, la phthisie pulmonaire des revenus paternels tendait à la consommation définitive, dont le dénouement se trouvait encore précipité par le ministère de certains médecins hébreux. » Il faut lire tout ce charmant tableau dans l'original, et nous y reviendrons quand il sera question de Venise. Le bon sens-, qui fut une des qualités dominantes du très-spirituel Gozzi, lui apprit qu'il n'y avait rien à espérer sous le toit paternel ; il s'adressa à son oncle Almoro César Tiepolo , sénateur considéré et influent , qui le recommanda à Son Excellence Girolamo Quirini , nommé provveditore-général de la Dalmatie. Ce fut à cette occasion et dans un bien petit équipage que l'adolescent quitta Venise, en 1738, monté sur la galère qui devait le conduire à Zara.

A peine sur le navire infernal ^ qu'on nomme « galère», il exerce sa philosophie. Voilà tous ces jeunes officiers vénitiens, prosternés devant leur général, coi nasi su i piedi, en face du provveditore; et le provveditore, le sourcil froncé, la figure triste , oubliant ses orgies de la veille et ses perles au pharaon, pour ne se souvenir que de l'austère discipline commandée par l'ancienne république..

Trois années se passèrent en Dalmatie ; le petit officier qui avait peu de chose à faire s'occupait d'observations sur les hommes , et un peu de ses amours. Nous ne craignons pas de répéter les unes et les autres, avec la gravité philosophique qu'il y met lui-même. la maladie l'accueillit d'abord à Zara, dès le premier moment de son arrivée. Après cette épreuve , il fallut, d'une part , accompagner ses jeunes amis , dont les mœurs n'étaient pas des plus louables , et d'une autre se livrer à l'étude de l'arithmétique , de la géométrie et de l'algèbre. « Je m'appliquai profondément , dit-il , à ces sciences mathématiques qui ont fait tant de bien et tant de mal au monde, j'avoue l'un et l'autre de grand cœur ; comparez, cependant Voici , grâce à ces admirables sciences , des milliers d'hommes tués ingénieusement sur terre et sur mer. Voilà, d'autre part , un instrument tout petit

que je tire de ma poche , une montre fiUe des mathématiques et qui m'aq»prend à quelle heure je puis aller diner. ou me coucher ! La balance est-elle exacte?

'(Enfin je devins un assez bon ingénieur, e'est-à-dire que je parvins à comprendre fort bien , à force de calcnl's, en étudiant attentivement les bastions et les contrescarpes de Zara, toutes les espèces de machines que la mort a dessmées pour son service particulier et pour le [Saisir des humains qui veulent massacrer leurs semblables. Je devins diaboliquement habile dans cet art de Satan ; je me souviens même qu'un brave lieutenant, qui s'appelait Jean Alpergi (extrêmement dévot envers Dieu, toutes les fois qu'il souffrait d'une goutte , fruit de sa trop grande dévotion envers le monde), me donnait des leçons de discif^ne militaire et d'exercice du fusil. Nous possédions un vaste échiquier chargé de soldats de bois que nous rangions en

SUR GHABLES GOZZI. 673

bataille , afin de déconyrir la manière de tuer avec luxe et de se faire tuer avec économie : ce qui est une très-belle et très-noble gloire. Nous logions comme des oiseaux de proie, sur la cime d'un magnifique rocher, d'où nous apercevions la mer orageuse et la cité de Zara.

« J'avais pour protecteur le secrétaire du généralat, Joachim Columbo, celui-là même qui eut le malheur honorable de mourir grand chancelier sérénissime ; malheur adouci sans doute par la magnifique pompe funèbre faite en son honneur et gloire. Cet homme lettré avait apporté une petite bibliothèque , me prêtait souvent des livres et m'invitait à continuer les essais poétiques , les esquisses de caractère, et les ébauches de toute espèce que je ne manquais pas de griffonner , fidèle à l'épidémie littéraire dont ma famille entière a donné l'exemple.

((Les citoyens de Zara voulurent fêtei* dignement leur nouveau providéteur, et lui prouver qu'ils étaient parfaitement civilisés, littéraires et académiques. Une belle rotonde , soutenue par des arbres couverts encore de leur écorce et qui tenaient lieu de colonnes , s'éleva donc dans le pré du Fort ; on le couronna d'une superbe coupole de feuillage ; le plus grand littérateur de la ville , un vieux noble, avocat fiscal, le seigneur docteur Giovanni Pellegrini , dont l'énorme perruque blonde retombait gracieusement sur le velours de son habit noir , se chargea de distribuer les billets et de choisir des sujets sur lesquels de- Trait s'exercer la verve des prosateurs et des versificateurs. Il y en avait deux : l'un était (bien entendu) , l'éloge du providéteur; dans l'autre, il s'agissait de traiter la question :

K S'il est plus glorieux pour un prince de maintenir la

474 ÉTUDES

paix dans ses états que d'agrandir ses domaines par la force des armes.

« Je ne reçus pas de billet d'invitation ; ce qnî mortîûa beaucoup mes protecteurs et mes amis. Quoi! Ton me refusait la promotion académique I On me jugeait indigne d'écrire un sonnet et un mauvais discours en prose ! — J'écrivis l'un et l'autre, sans autre intention que de me prouver ma capacité.

a L'avocat Pellegrini menait tout cela avec une gravité illyrico-italienne , qui ne lui permettait pas d'admettre an sein des élus un petit bambin tel que moi. Cependant j'avais bâclé le sonnet et le discours. Me voilà donc , mes deux inutiles ouvrages dans la poche , qui me rends à l'illustre académie , dont le centre est occupé J^r ses nobles membres. Un grand trône de velours rouge, enrichi de crépines d'or , s'élève pour le providéteur-général , et une quantité de gradins sont disposés circu-

lairement pour MM. les adeptes. La foule vulgaire est séparée de ces dignitaires par un rang de colonnes, ou plutôt de bûches dont l'écorce avait été respectée. G'était grandiose, comme vous voyez. Gomme j'avais une soif dévorante, je m'adressai à plusieurs laquais que je vis courir çà et là pour distribuer des limonades. — « Nous avons ordre, répondirent-ils, de ne donner de rafraîchissement qu'aux membres de l'académie; c'est un privilège qui leur est réservé. » Ce refus qui s'adressait d'ailleurs à tous les officiers me contrariait horriblement, et ma soif devenait de plus en plus brûlante. Je trouvais ridicule que cet acte de miséricorde eût pour objet unique messieurs de l'académie. Je pris une grande résolution :

— ft Allons, me dis-je, faisons nous académicien. Une limonade vaut bien un sonnet » gagnons une timonade avec

SUR CUABUS Gozzr. 475

un sonnet, donnons-nous pour académicien et tentons la fortune. »

« Je répondis au valet que j'étais académicien, et le mensonge me réussit,

« Depuis cette époque je suis resté convaincu de l'utilité de la poésie, que tant de personnes regardent comme une science vaine et stérile,

« Quand je pris place au milieu de mes confrères, on s'étonna; mais j'avais pris ma limonade, et je m'assis fier comme un paon. Trois heures entières, l'air retentit de dissertations ampoulées et de prodigieuses folies en prose et en vers, dont la mélodie était aussi contestable que le sens. Trois ou quatre pièces me semblèrent supportables, entre autres le sonnet d'un certain petit abbé, qui est devenu évêque; la poésie à laquelle je devais ma limonade devait lui donner la mesure.

« Mon tour arrive. Tous les yeux se portent sur moi. Sans broncher je me lève et récite mes vers, presque textuellement empruntés à une épitre de Boileau, mais (il faut le dire) assez agréablement traduits. De Louis XIV j'avais simplement fait le providéteur. Personne ne s'aperçut de la transformation, et le providéteur qui avait souri aux efforts de mes rivaux, daigna manifester toute sa satisfaction et approuver mon panégyrique. Deux jours après, nous montons à cheval le matin, comme c'était l'usage, pour accompagner monseigneur dans sa promenade. A peine avons-nous galopé une demi-heure, Son Excellence s'adressant à moi : « Goui, me dit-il, répétez-moi donc votre sonnet I » Nous étions encore au galop. Je rapproche mon cheval toujours galopant et je commence. Le providéteur n'avait pas ralenti son coursier d'un seul pas; et moi, toujours bondissant, bégayant mon sonnet, mêlant à ma

déclamation les trios, les modulations, les cadences, les demi-tons fort peu académiques que le galop d'un cheval peut jeter à travers un sonnet, je vais courageusement jusqu'à mon quatorzième vers, et je remercie Dieu de ce dénouement. Le providéteur riait de toute son âme, et j'étais tenté de croire qu'il s'était moqué de moi et que tout l'état-major allait en faire autant. Folle pensée ! Chacun enviait mon bonheur. N'étais-je pas le favori, le bien-aimé, l'homme choisi et chéri ? Tous, ils auraient voulu se trouver à ma place et jouer la scène d'arlequinade à cheval dont j'avais été le héros. L'envie dont je fus l'objet à propos de ce misérable sonnet et toute cette grande gloire née d'une limonade, devaient exposer bientôt ma vie.

« Le pacha de Bosnie avait envoyé au providéteur un superbe cheval entier, à la robe truitée, d'une belle encolure, plein de ressources et de feu, mais si méchant, que personne n'osait se confier à son échine périlleuse. Un beau jour, il se trouva que les valets d'écurie, sans doute mus

par quelque raison supérieure que je n'ai pu découvrir , ou plutôt payés par les officiers mes rivaux, placèrent ma selle et mon harnais sur le dos de cette terrible bête. Refuser aurait été honteux ; accepter , c'était , on va le voir , m'exposer à me rompre le cou ; j'avais déjà monté des chevaux vicieux , et les regards de tant de camarades m'auraient seuls empêché de me soustraire au dangereux honneur qu'on m'imposait. Je m'élançai donc sur l'animal , comme un vrai paladin , et ne me donne pas la peine de regarder si son mors , sa bride et tout l'attirail équestre se trouvent à leur place. Le bucéphale se dresse sur les deux jambes de derrière , fait en l'air un demi-tour à droite , et se met à courir , de toutes ses forces , du côté de récarie ;

SUR CHARLES GOZZI. MI

j'ai beau tirer les rênes à moi , j'ai beau kii scier les barres, il n'écoute rien, il va toujours, comme un fou, comme un torrent Je baisse la tête; je regarde sa bouche, je vois qu'on ne lui a pas mis de frein ni de gourmette. Les portes lusses, les rues étroites, par lesquelles ce diable volant allait me faire passer, me firent réfléchir que je pourrais bien arriver jusqu'à l'écurie, mais avec une tête de moins. Je me rappelai la leçon que m'avait donnée jadis un brave écuyer qui s'intéressait à mon salut. Me levant sur mes étriers et tendant les bras vers la tête de ce farouche coursier , je failli bouchai les deux yeux hermétiquement avec mes deux mains. Lancé au grand galop, étonné de cet aveuglement subit , l'animal alla donner du front contre une nfuraille et s'abattit des quatre jambes à la fois. Je re[^] tai là , brave cavalier , et fis relever aussitôt le cheval qui tremblait comme la feuille; après quoi, tremblant non moins que lui , je rajustai son mors j et revins me joindre à l'escorte , qui m'applaudit avec l'enthousiasme que ces extravagances excitent toujours. L'index de ma main gauche resta glorieusement écorché; je porte encore la marque de ce grand exploit , qui m'a coûté un petit lambeau de chair, ex nora. digne d'être consacré dans le temple de ma folle valeur. »

Voilà quelques-unes des beUes choses que Gozzi, qui devait être un jour l'Aristophane vénitien, faisait en Dalmatie; « faute de guerre, vie de garnison. Use serait bien, dit-il, point à mourir martyr de la patrie , de la gloire et de 38 livres d'appointements; » l'occasion ne s'en est pas présentée ; tout ce qu'il a pu faire de mieux, ça été de s'exposer au froid et au chaud , à la pluie et au vent , de cavalcader bravement sur les plus durs trotteurs de l'Europe , et de passer cinq et six heures du jour d faire subir aux lettres

kl& ÊTUDfift

de soa excettence k cérémonie de &a fumigatlk m, an grand détriment de ses chemises et de ses manchettes. Le chapitre de ses amours tient bonne place dans cette histoire, et l'esquisse de mceursdahnates que je lui ^nprante, serait incomplet, si je passais sons silence le tromblon et Toûia.

« La ville de Zara , où je demeurais , dit-il , ne se com* pose guère que d'une grande rue , qui traverse toute la ville, et qui va de la porte Marine k la i[^]ace Saint-Stméon. Beaucoup de petites rudles viennent y déboucher et conduisent aux remparts dont la ville est entourée. Certain soir que plusieurs de nos camarades voulurent traverser une de ces ruelles , ils furent arrêtés an passage par un homme enseveli dans son manteau , muet , la figure voilée, et qui n'avait pour éloquence qu'un énorme tromblon qu'il lew présentait tout armé, et dont il les menaçait, s'ils ne voulaient rebrousser chemin. On céda ; quelle, hcmté pour des militaires I Le lendemain et le surlendemain il ne fut question au quartier que du tromblon datmate et de la nécessité de châtier cette insolence.

» Voici quelle cause mettait en embuscade cette bouche à feu si menaçante ; dans la ruelle dont j'ai parlé demeurait une jeune fille aussi belle que l'on puisse l'imaginer ou la rêver , et qui s'appelait la Tonina. Elle avait beaucoup d'amants ; à force de ruse, de coquetterie, de manœuvres , faisant valoir ce qui déjà n'avait plus qu'une valeur très-modique, elle tirait foule de sequins et de ducats du triste commerce qu'elle savait faire avec une admirable habileté. Un Dafanate, éperdu d'amour pour elle, et voulant être le seul auquel il fût permis de contempler et d'adorer ce beau trésor , s'avisait de lui donner un témoignage vraiment dalmate de son affection sans bornes. Il se planta en vedette au bout de la rue qu'elle habitait, et resta là,

SUR GQ4U£« GOZZK ^79

éternité de son trouble. Les officiers cherchèrent vainement à connaître son nom ; puis, humiliés dans la personne de leurs camarades , ils résolurent d'aller faire Tassant de la ruelle et de chasser de son poste le trombeon provocateur* fions fûmes donc à qui prêtâmes serment de fidélité à cette belle entreprise.

» Pour signe de ralliement » on choisit un œillet blanc , que chacun de nous devait porter à son chapeau , et Ton convint de se trouver en armes dans la salle de billard, lieu ordinaire de nos rendez-vous dans ces glorieuses expéditions. Nous vîmes rassemblés et tout prêts à marcher à la conquête. Cependant un noble Luyrien, caractère résolu et bizarre , un de ces hommes qui ne reculent jamais, beau de sa personne et vigoureux , qui s'appelait Siméon Czernowich , dormait étendu sur un banc , dans l'antichambre de rétat*major , et ne paraissait pas faire la moindre attention à ce qui se passait ; plus d'une fois il m'avait assuré de son amitié. La Ugue jurée, nous passâmes de l'antichambre dans la grande salle ; et Siméon , paraissant se réveiller , nous y suivit* Il vint à moi , me parla de choses indifférentes* m'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et quand il vit que nous étions placés de manière à ce que personne ne rentrait :

» Il est temps, me dit-il, d'un air très*ouvert » que je vous donne |me preuve de l'amitié cordiale que j'ai pour TOUS. Je regrette que vous vous soyez imprudemment engagé dans l'entreprise de ces imbéciles. Je vous crois loyal , incapable de bassesse et d'une indiscretion qui serait immanquable^ Yenez ailes von : queHe confiance j'ai en vous, Vezfinie qm je vous porte, et l'amitié que vous m'avez inspirée* C'est moi qui suis l'homme masqué ; ce soir la rue sera à l'ennemi f » qpmme mm corne la wenne. Je perdrai

ISO ÉTUDES

la Tie ; mais avant de passer dans cette ruelle, beaucoup des Tôtres la perdront aussi. Dispensez-vous, de quelque manière que ce puisse être, d'accompagner vos camarades, et laissez venir les autres qui trouveront à qui parler. »

« Cette singulière éloquence prononcée d'un ton résolu et d'une voix de bouche à feu , ne laissa pas que de me surprendre ; je lui répondis avec assez de tranquillité.

» — Je suis étonné que vous ayez^ commencé par me protester de votre amitié et par me prêcher la prudence. Je vois, à mon grand regret , que vous ne connaissez pas Tunc, et que vous ne savez guère ce que signifie la seconde. Je vous remercie seulement de m'avoir cru incapable de révéler votre secret et de vous trahir ; en cela vous avez bien jugé. Je vous assure que l'on me tuerait plutôt que de m'arracher votre secret Mais vous vous trompez en croyant que ma vie menacée me fera manquer à ma parole. Je deviendrais ridicule et odieux aux yeux de tous mes camarades ; cela ferait de moi un objet de mépris public. Est-ce donc là votre amitié ? Quant à votre prudence, en don-

nez-vous une preuve bien remarquable, lorsque, à la prière d'une péronnelle qu'il faudrait châtier, tous vous exposez à vous faire tuer et à tuer vos amis. Si vous abandonnez cette folle idée, et que vous laissiez la voie libre à ce bataillon d'étourdis, aussi fous que vous, il n'en arrivera aucun mal. On ne pourra vous reprocher aucune pusillanimité, tandis que moi, si je recule, je resterai entaché de bassesse et de parjure; je serai le jouet de aies camarades et le but de leurs risées. Vous prétendez que Tons me garderez le secret; mais ce secret même attaque mon honneur. Et qui vous dit que quelqu'un de vos adhérents n'ira pas révéler votre projet aux autorités supérieures; et ne pourrez-vous pas croire * avec assez de vraisemblance

m SUR GHARIES GOZZL ft81

^j que c'est moi qui tous ai trahi ? Votre devoir le plus strict [^ est de céder aux conseils d'une véritable amitié et d'une y^ véritable prudence. Laissez le chemin libre; quittez ce .^ tromblon qui Ëiit peu d'honneur à Tonina. Vous avez assez ^ d'autres moyens de lui plaire. Elle est jolie, et, sous ce rapport, votre inclination est justifiée. Avouez que, sous tous les autres, il y a bien des objections à faire. »

«r Le Dalmate, entêté comme tous les sauvages, répondait qu'il n'abandonnerait jamais le champ de bataille; qu'il y resterait cadavre, mais qu'il « ferait un massacre. » Gomme vaincre ce singulier héros, et désarmer sa furie ? Je pensai qu'il était nécessaire de frapper les grands coups, et in'arrêtant, croisant les bras, le r^ardant fixement :

n Eh bien I lui dis-je, après une ou deux minutes de profond silence, vous pouvez compter que ce soir je serai le premier à me montrer dans la rue que vous prétendez nous interdire. Je ne veux pas vous offenser : mais ma poitrine sera la première que vos balles rencontreront; je n'ai pas de meilleur moyen de vous prouver combien peu je TOUS crois mon ami. «

(' Je me retirai lentement, après lui avoir tourné le dos; et ce brave gentilhomme sauvage qui était plein de cœur et de noblesse, m'arrêta par le bras sans mot dire; il ne me fallut plus que quelques paroles pour le persuader. La rue demeura libre; pendant six nuits consécutives, nous la traversâmes en tous les sens, chantant comme beaux diables, sans que le bon Dalmate manquât à sa parole.

» Vous avez assisté à une scène de littérature dalmaticovenitienne; maintenant je vous entre-tiendrai du théâtre. Notre troupe se composait de jeunes officiers qui s'étaient partagé les rôles mâles et feiâelles, et qui amusaient ainsi le providiteur et sa cour. Chacun avait son emploi

spécial, et sur un cauevas convenu d'avance on hrodail cette comédie improvisée, que les Italiens aiment avec tant de passion. L'un était le père, Tautre, Arlequin, la troisième, Colombine. Je m'avisai de créer on rôle, cdui d'une femme de ctiambre illyrienne; employant le patois dalmate, raillant les travo^ féminins, rappelant de mon mieux ks anecdotes récentes, mêlant h satire à la boofiwierie, j'obtenais on immense snocèib Le rOle de Lncile, la servante dalmate^ était le sojet de tontes les onveisiations; plus d'une dame du pays voulut connattre œ petit démon incarné qui l'avait tant fait rire sur la ecèae. Goobiea ces belles furent étonnées de me trouver grave« réservé, simple et même taciturne ! Il y en eut qui se fichèrent sérieusement contre moi^ et je m'en aflQii^aL Pauvre enfant! je ne connaissais pas alors la souple étendue et l'élasticité merveilleuse du génie féminin; je ne savais pas que toute cette colère n'était qu'un signe de fivoer. Ce succès dont je ne profitai guère, s'accrut par mon adresse dans tous les exercices du corps, qui faisait grand bruit à Zara. Je m'étonnais beaucoup de ce que mon anoor de l'étude» mes goûts chastes, quelques ta-

lents littéraires, quelques vues sérieuses et au-dessus de mon âge ne produisissent pas autant d'effet sur ce sexe que ma robe de femme de chambre dalmate et mon adresse à jouer au ballon. Je n'étais pas encore descendu dans la profondeur de Fespiit féminin ; je ne connaissais pas les lois par lesquelles sont régies les attractions magnétiques de ces bûiirres cerveaux. Je vois avec plaisir aujourd'hui , que les romans modernes établissent , en faveur de ces 4^unes , une sociabilité qui doit les satisfaire , et qui les lance dans on véritable océan d'électricité magnétique tout-ii^fait d'accoid avec leurs incjinationo^ personnelles. »

Bb SUR GHAAUS GOZZI. !|B3

■- Le chapitre de ces élektiicités magnétiques» dont le XYIII" a^ siècle a répandu ses vapeurs passionnées à travers l'Eu- .K. rope , et qui , grâce à Finfluence de Venise, pénétrait alors *z jusqu*aux régions sauvages de la Dalmatie et de nilyrie, ■ i n'est pas la moins piquante portion des Mémoires de GozzL

S^ ni.

Coiumeot Gozzi étudia Tart dramatique. — Suite de ses aventures en

Dalmatie.

Nu' semo oati alla ventura , £ dopo morti, corne che se mai A sto mondo no fussimo mai slai , Resteremo in eterao in sepoltura.

L'anima nostra xé na fiamma pura Ę, co in cenere \ corpi sara andai Aoca 1 salumi restera smorzai , Ę affatto i perderà la so natura.

Del ben présente latti Tia godemo , Affrettemose a gustar ogni affetto Ęi più squisiti vini su bevemo (!)•

Morale vénitiet\ne.

Les coufessious de Gozzi n'ont rien de vaniteux comme celles de Rousseau ; il ne dore et ne pare pas son vice ; sans doute il peut.se tromper lui-même et s'estimer à trop liant prix ; du moins ne veut- il pas que vous regardiez ses défauts conune sublimes. Ce qui le contrarie le plus, c'est

(i) Poésies en dialecte Vénitien*

MU ÊTCDES

la philosophie nou?elle, cette philosophie de Rousseao , de Voltaire et de d'Alembert qui renverse toutes ses idées. Il préfère encore la férocité dajmate à Ténerveinent de son pays, et surtout à la propagation des idées philosopU-" ques tombant au milieu d'un peuple corrompu pour achever sa corruption. Tout cela , il ne le dit pas avec m sérieux fait pour provoquer Tennai; il est gai, bou-fiiMi, artiste. Moraliste et caricaturiste, il intitule ses Mémoires : Mémoires inutiles de ma vie^ publiés par kamilûi. Il se couvre d'un domino pour observer les mœurs populaires et s'amuse en écrivant !

Le style de Gozzi est plein de pantalonnades piquantes que je ne puis pas espérer faire passer dans le mien. On n'a jamais décalqué la phrase florentine de Benvenuto Gdlini, je désespère de rendre la phrase vénitienne de cet autre original. Toutes deux colorées et ardentes semUeat danser devant vous. La Fontaine, Rabelais ou Dufréaf pourraient seuls reproduire ce style singulier.

De 1750 à 1800, il y avait bien des choses à observer. Les monarchies étaient chancelantes; mêmes. futilités, mêmes frivolités occupaient l'Europe; et le foyer de ces vices éternels se trouvait à Venise.

Bizarre comme ses œuvres, Gozzi mena une vie réglée et doucement sévère, au milieu de cette société dissolue; qu'il amusa en se moquant d'elle. Pourquoi a-t-on si peu parlé de lui? Ce remarquable talent est éclo dans un sépulcre; malheur à la pensée forte qui se trouve étouffée par une société mourante; l'une entraîne l'autre dans l'obscurité et le néant

Nous observerons à loisir ces nains superbes de la république vénitienne déchus de leurs amours, leurs jeux, leurs masques de gravité sur des mœurs d'enfant débauché leur

SUR CHARLES GOZZI

▼ se concentrait dans les cafés, les théâtres, les boudoirs et les casinos.

La Dalmatie sauvage, voisine de Venise voluptueuse, servait de pied-à-terre aux Vénitiens du côté de la Turquie. Leur imagination semblait trouver plaisir à ce conflit de la vie des bois et des rochers et de l'autre existence des voluptés et du luxe. Il n'y avait rien à faire dans la Dalmatie, et nos Vénitiens s'occupaient à courtiser les femmes morlaques, à quereller les indigènes et à jouer les débris de leur fortune ou l'espoir de celle qui ne devait jamais leur advenir. Gozzi, qui avait à peine barbe au menton, commençait là son métier d'observateur.

« Si vous avez lu Virgile et surtout Homère, dit-il, vous y avez vu des Morlaques. Ils sont aussi païens, en fait de mariage, de funérailles, de coutumes, de mœurs, que les peuples de la païenne antiquité. Ils paient encore une troupe de pleureuses qui viennent hurler leurs hymnes sur les cadavres, et qui se relaient, quand leurs bronches fatiguées se refusent à continuer cette épouvantable musique. Un de leurs jeux nationaux et favoris consiste à soulever un disque énorme, taillé dans le marbre, et à le lancer le plus loin possible. N'est-ce pas là Diomède et Témus?

» Toute famille qui ne compte pas beaucoup d'hommes tués et de vengeances exercées sur elle et par elle, est méprisée. Sous les murs de Bude, je me promenais souvent avec un brave curé qui me racontait, d'un ton pénétré d'admiration, les exploits de ses ancêtres, les arquebusades des deux villages dont il était le pasteur, le tarif des morts, tel qui se trouvait fixé par la coutume, celui des viols, qui ne montait pas très-haut; et le fidéicommissaire de vengeance que les générations se transmettent avec une constance merveilleuse.

A86 ÉTUDES

» Je ne tardai pas à m'apercevoir que le curé moi-même disait vrai. Une femme d'environ cinquante ans, trois ou quatre jours après mon arrivée, alla se prosterner aux pieds du provéditeur-général: une lourde carnaassière pendait sur son épaule; elle en tira je ne sais quelle perruque dégoûtante, attachée à un crâne desséché; elle jeta le crâne et la perruque aux pieds du provéditeur, frappa du front la terre, et cria en pleurant: Justice! justice! Je demandai le motif de cette exhibition extraordinaire, et j'appris que le malheureux crâne était celui de la mère de cette femme, assassinée trente ans auparavant; que les malfaiteurs avaient été punis; mais que le désir de vengeance de cette honnête fille ne s'était pas encore assouvi, et que, depuis trente ans, elle n'avait jamais manqué de répéter la même cérémonie devant chaque nouveau provéditeur, avec les mêmes cris, les mêmes hurlements, la même carnaassière et le même crâne desséché.

» Les femmes monténégrines, ordinairement assez jolies, font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas plaire. Une espèce de sac soie les enveloppe; à peine aperçoit-on leurs cheveux en désordre, et leurs yeux qui brillent, comme des étoiles, sous ce capuchon lugubre. Dans tous les pays sauvages, les labeurs pénibles appartiennent aux femmes; véritables esclaves, elles baissent la main de leur maître toutes les fois qu'elles rencontrent un homme sur la grande route ou dans le bois. Frugales, économes, chastes, dévouées, contentes de leur sort; on devrait, pour tempérer un peu la frivolité et les vices des mœurs vénitienes, jeter au milieu de nous une colonie de ces Monténégrines.

» Dans le reste de la Dalmatie, le fonds des mœurs est encore austère; mais la violence des passions, l'ardeur du climat, l'influence exercée par les officiers italiens, etc.

SUR GHABLES GOZZI. 487

Chaque fois qu'on va au loin, on se préjuge que la civilisation dissipe sur son passage, et qu'elle remplace par des vices. De mon temps, on conciliait, comme Ton. pouvait, la décence extérieure avec la volupté; la sévérité extérieure restait la même, et le voile de la nuit couvrait un monde d'utopies. C'était le plus étrange alliage de la passion et de la morale, de la volupté et de l'austérité, d'une vie farouche et d'une vie molle.

On a fait beaucoup de plans pour cultiver les fertiles campagnes de ces provinces: efforts inutiles. Les Dalmates ne veulent agir que comme leurs pères. L'industrie qui défriche le sol n'est rien, si l'intelligence et le courage ne viennent seconder et diriger ensuite les travaux matériels. Pourquoi de notre temps soûle-t-on si peu le moral des hommes? On croit tout faire avec des machines et des inventions; c'est le cœur humain qu'il faut changer. Vous ne le persuaderez jamais à un Morlaque qu'il agira beaucoup mieux en cultivant la terre et en y plantant de l'ail et des ciboules, et que c'est folie de faire venir des campagnes napoliennes ces produits dont le pays absorbe une consommation si extraordinaire. Il fera comme on a fait avant lui. Ne s'apercevra-t-on jamais que la civilisation doit commencer par l'âme, et que tout ce qui est matériel sera toujours régi par ce qui est intellectuel? L'opulence, le luxe, l'aisance de notre corps, le bonheur physique, attirent toute l'attention; et Ton ne voit pas que ce prétendu perfectionnement ne sert point au bonheur, si les âmes sont rongées d'envie, enflammées de cupidité, minées par l'ennui. » . >

C'était deviner la tendance de l'Europe, cette matérialisation des idées; cette espérance d'idéaliser le destin de l'humanité en la perfectionnant par la vie matérielle; cet

188 ÉTUDES

accroissement des jouissances et des moyens physiques augmentant les désirs, le luxe et l'abondance; erreur mêlée à un progrès, puisqu'il y a dans l'homme d'autres facultés qui, s'enivrant de ce besoin insatiable de jouissance, augmentent leur misère par le mouvement qu'elles entraînent et aboutissent au désespoir.

Revenons à la Dalmatie.

L'ennui des officiers, dit Gozzi, l'oisiveté de la gendarmerie, la singularité sauvage des mœurs des Dalmates, produisaient de temps à autre des scènes singulières. Les militaires jouaient sur une carte leurs appointements de six années; les autres allaient faire des sérénades sous les balcons, s'exposant aux contre-sérénades des balles qui jadis avaient du pistolet dalmate, et qui ne manquaient guère de troubler la fête; orgies nocturnes, festins dans les bois, « ilévènements, intrigues, tout ce qu'il y a de plus romanesque, naissaient de cette singulière collision entre une civilisation efféminée et

une existence sauvage. Nous étions heureux quand nous réussissions à troubler le sommeil de nos bons bourgeois. Je jouais de la guitare passablement, ce qui me rendait nécessaire à mes camarades ; ils s'amusaient à me faire exécuter mes sonates sous tes fenêtres des habitants^ et à marquer la mesure de mes chansons à coups de pistolet

» Pendant l'été que nous passâmes à Spalatro, nous nous avisâmes de mettre toute la ville en ruine par une formidable invention. La nuit est chaude : nous prenons chacun deux chemises ; l'une que nous passons comme à l'ordinaire, mais absolument nus; et l'autre dans les bras de laquelle nous faisons entrer nos jambes. Nous attadion ces deux chemises l'une à l'autre, et notre troupe, composée de huit ou dix jeunes fous, un bonnet blanc sur h

SUR CHARLES GOZZI. i^BO

télé, agitant des torches enflammées, se met h courir les mes avec des horlements qui éveillent et épouvantent femmes et enfais ; frappant aux portes, et semblables h une légion de fantômes échappés de l'enfer. On avait coutume» pour rafraîchir les chevaux, de tenir les écuries ouvertes pendant la nuit; nous y entrâmes, en détachâmes plus de cinquante, qui, lâchés dans la ville, galopant, hennissant et ruant sous le feu de nos torches, augmentaient ce désordre enragé. Le tumulte était infernal. Tous les habitants sortaient de leur lit, croyant que les Turcs avaient fait irruption dans la ville, et se demandant : u Qu'est cela 7 Qu'est-ce que cela veut dire? » et nous, de continuer de plus belle notre course et nos clameurs. Le matin, les habitants, tout étourdis, avaient grand-peine à retrouver leurs chevaux, et ne savaient comment s'expliquer cette invasion des puissances de l'enfer.

» Je vous ai déjà parlé de la grande affaire du tromblon, et je vous ai dit cet héroïsme du noble Dalmate^qui défendait aux passants l'accès de la rue habitée par sa bien-aimée. Peu de temps après, Siméon avait renoncé à sa passion, lorsque j'eus à représenter mon rôle favori dans un canevas nouveau. C'était jour de mardi-gras ; toute la ville et le providiteiri assistaient à la représentation.

» Le rideau se lève. Lucile (c'est moi) est femme du vieux Pantalou, homme parfaitement vicieux, dont eUe attend le retour. Lucile berce son enfant, décrit les mœurs du mari, décoche sur son passage les épigrammes dont elle s'avise, et a l'honneur de faire rire la noblesse et la bourgeoisie dalmates. Un quart-d'heure se passe ainsi ; Pantalon, que j'attends, manque son entrée en scène. Je fixe un regard affligé sur la coulisse, je renouvelle mes lazzis, je me plains de ce que les mauvais traitements de mon mari

&90 ÉTITDKS

in*cropêchent d'être une bonne noorree. Personne ne vient encore. Ma verve est à sec; rester court! Quel déshonneur ! un bon comédien deW arte ne doit jamais s*y exposer. Mes regards se promènent sur tous les rangs de loges. Qui yoia-je resplendir aux premières, toiAe couverte de diamants et de fleurs? Tonina, la Phryné de la ville de Zara, l'écuell de toutes les fortun.«es plds belle qu'*zi Tordinaire, et dont la parure annonçait les récents triomphes. Elle riait beau<*onp des lazzis que je me permettais. Je me rappelai alors vivement le danger que m'avait fait courir son amoureux. Il me sembla qu'un éclair subit me révélait Fidée d'une scène nouvelle, et m'offrait l'occasion de l'utenir l'attention de mes auditeurs. Tout C5»t permis sur un théâtre particulier, oà personne ne paie sa place, et qui fait de la licence un mérite^

« Me voilà qui reprends dans mes bras la poupée qui représentait mafdleet que j'appelle du nom de Tonina. — ^Tn seras belle, lui dis-je, mais prends garde ! Si, malgré mes soins, mon zèle, mes avis et mes exemples^ tu t'avisés de mal tourner , je maudirai le jour où tu es née I Ô Tonina maudite ! Toninr la perfide et la séductrice I quelle sera ta vie? comment useras- tu ton âme et flétriras-tu ton corps? — Bientôt toutes les scènes scandaleuses qui se rapportaient à la Tonina vivante me servent de texte, et j'y entremêle une foule de réflexions morales; on rit, on m'encourage ; je continue ; je fais toute l'histoire de Tonina ; le provéditenr éclate de colère. Tonina , rouge et pâle de colère , s'enfonce dans sa loge ; le peuple applaudit à tout rompre, et Tonina est obligée de s'enfuir. »

« Mais ce n'était pas tout Singulier caprice des femmes I

» Au bal et au souper q^e les oflrciers , mes camarades,

SCR GHABUB9 GOZZL AM

ayaieit préptre , qoi irms-je reparaître 7 Tonina , qoi avait changé de costume, et que le Zendaio vénitien rendait plas attrayante. A moi seul qui l'avais outragée si gravement s'adressent toutes ses agaceries ; ^ moi tous ses regards , à moi ses reproches mêlés de larmes et d'oeillades. Je n'en revenais pasi Tonina passa deux mois à dresser ses hatteries, à m'entourer de ses filets, à établir un mur de circonvallation autour de ma pauvre vertu. J'étudiai à loisir ce inagnétisme bizarre qu'on appelle amour , et dont l'oigueil est un des éléments oonstitutib..... je restai vainqueur. »

Parmi les originaux et les humoristes que j'aime (oosenratenrs hardis de la naïveté humaine), l'un des derniers de cette famille excentrique assez peu commune en Italie, famille indigène de l'Angleterre (1) et que j'étudie ailleurs dans sa patrie elle-même, c'est Gozzi. Il s'est avisé de naître quand l'astre des monarchies s'éclipsait, au moment où les communes se levaient, colosse en fureur; à l'époque où tonte individualité pâlassait devant la nouvelle explosion. Au xviir siècle , je vois peu d'hommes qui lui ressemblent; Diderot est un prédicateur de salon, Swift un homme dévoré de bile , Jean-Jacques un malade sublime. A tous il faut un cercle qoi les regarde, des auditeurs qui s'étonnent , des applaudisseurs et des fanatiques. Gozzi, philosophe isolé, observateur taciturne, triste et doué du génie comique , platonique dans ses amours , pendant que la débauche vénitienne bondit autour de lui est tout*^~fût à part

On ne le lit plus; n'ayez pas de dédain pour les livres obscura; souvenez- vous que Tadte est resté enfoui pendant quelques siècles, et que, demain peut-être les livres

(4) V, leimi* silu».i «n AHmiTmi.— he» (fioentriques.

perdns de cet admirable génie, reparaîtront an grand jour. Il ne faot {>as me blâmer, si je cite un livre ouMié; b moitié de la vie humaine et de rhistoire se cachent dans des recoins inconnns. A quoi bon les points de vue communs et vulgaires? une belle solitude est chose charmante; on se promène avec bonheur dans les pagOK d'un agréiMe livre longtemps négligée - ^

Gozzi aperçoit non-seulement ies ridicules des hommes, mais ceux du siècle: il les esquisse avec Un trait » fin, que vous diriez une belle eau-forte. Finesse et audace de touche ; mille figures hétéroclites se pressent dans un espace étroit, toutes ont nn caractère, une vie propre. Cet observateur qui affecte le caprice est plus profond que les inventeurs de classifications esthétiques.

Le chapitre des mœurs vénitiennes serait incomplet sans rbistoire des amours de Gozzi. Ces petits défauts» ces faiblesses humaines, ces secrets de la chambre à coucher et 'de Talcôve , folies vénitiennes, caprices , vices même; tout cela est nécessaire pour pénétrer dans la vie d'une nation.

Nous aimons à jeter un coup-d'œil froid et sans passion dans ces annales domestiques. Plus Tesprit de TARI[^]ophane vénitien était bizarre et sagace[^] plus il nous convient de suivre les récits qu'il a faits de lui-même. Ce bonhomme, l'imagineriez-vous ? a trouvé des amours platoniques i Venise. Dans cette douce et joyeuse bacchanale, dans celle ingénuité de vices qui oubliaient leur propre nature et ne se souvenaient plus du péché, tant ils étaient en&ntins, voici un homme qui rêve les voluptés de Tâme.

Les Orientalistes nous apprennent que les dévots persans chantent des poèmes mystiques , quand ils sont à table, buvant le vin de Ghyraz dans des coupes de cristaL Ainsi se présente Gozzi , assez bien placé pour que tout le mouvement

SUR CHARLES GOZZI. 493

de Venise tourblUonne autour de lui, assez fin pour tout apercevoir ; doué d'un génie dramatique qui comprend les passions; d'une âme bonne et indulgente qui pardonne à nos vices. Le philosophe passe en revue cantatrices, danseurs, fats à la mode, abbés libertins, joueurs de Pharaon, magistrats chantant la sensualité en vers que Pétrone n^{*}eût pas osé faire ; intrigues de toilette, petites rumeurs de place publique; un tumulte d'enfants. Nul ne s'embarrasse de ce que dira le voisin. Il faut jouir de la vie; la république se meurt , le temps s'en va , Venise est encore belle ; vive le bonheur facile, le plaisir qui va vite et coûte peu ! Voici l'éclat du ciel, les drames rapides, la musique que le vent emporte ; la foule du peuple sur la grande place, la nuit passée dans les casini, une ombre de religion pourras^{*} surer les âmes; un nuage coloré par les arts antiques, par le souvenir du Titien et les pinceaux du Tintoret , enfm tout ce qui peut bercer ces âmes molles , dépravées et ra^{*}dieuses !

IV

Les trois amours du philosophe Vénilien.

Cet homme grand et brun , à la figure pâle , à l'œil fixe, au regard perçant, à la démarche lente, porte, vers l'année 1780 , la majestueuse perruque de 1755 , les boucles d'or d'un vieux sénateur, et le rabat à Fantic[ue. Il habite un palais ruiné dans cette ruine de république qui porte encore le nom de Venise , et ne sort que pour aller

rendre Tinte à ses acteurs et à ses actrices. Paraît[^]fl dans les coulisses? Tout ce petit monde est à ses pieds; 1^{*} Arlequin se prosterne , la première femme s^{*}humilie, le directeur fait apporter des sorbets, et les rivalités des dames se taisent ou se dissimulent Admirez cette grande [^]ure sévère et mélancolique , et la vénération qu'elle inainre à toute la famille de TartagUa et de Pantalón I D'où vient es respect ? vous ailes le satoir.

Relever un théâtre, alimenter des actemrs, attirer la foule, exciter la curiosité , faire couler Targent et Tor des pochei du' public dans celles des artistes , c'est beaucoup sans doute ; un auteur qui possède ces titres , peut prétendre i la considération du peupla dramatique. Mais donner ses drames, et non les vendre ; ne prélever aucun tribut ser , des produits qui font germer For dans les podies des antres; les enrichir et ne prétendre à rïea; c'est vouloir être Dieu. Le capricieux bonhomme , dont j'ai parlé toiit-4rheure, eu agissait ainsi. Carlo Gozzi était adoré : son théâtre était à lui, corps et âme, acteurs et actrices, décorateurs et coulisses, souffleur et musiciens.

Les hommages qu'il recevait de sa troupe n'eussent pas été aussi obséquieux s'il eût été nonce du pape, on membre de la Quarantie. Ses cinquante drames, qui composent douze volumes assez rares, avaient non-seulement exhumé la pauvre troupe Sacchi, fait vivre une infinité d'orphelins et de petits enfants attachés à ce respectable corps, donné des ressources à ces dames, un public à ces messieurs, mais ranimé les languissants plakirs de Venise qui s'éteignait dans le Pharaon, la bouillotte et les casini. Ces pièces « k plupart écrites en beaux vers que Goethe daignait admirer, n'avaient pas accru d'un denier le petit revenu de rauteir; il avait tout juste assez d'argent pour acheter des

rabats, des plumes, dé Tendre, irifre en ermite dans un coin de son palais ruiné, et faire quelques petits cadeaux à la troupe Sacchi.

S'il avait suivi son penchant, s'il l'avait osé, je crois qu'il aurait soldé volontiers ce groupe d'acteurs et d'actrices, tant il était charmé de se trouver dans leur ruche, et de voir de près, de les observer curieusement, de les offenser, de se sentir nécessaire et de rire en dedans, son plus grand plaisir. Il n'avait pas de besoins, pas d'enfants, pas de vices, pas de travers, et dans ce singulier onde, il trouvait, comme il nous l'apprend lui-même, des cœurs si enveloppés de mystères, couverts de tant de voiles, tellement usés par la crainte, l'intrigue, les voyages, les chances, les hauts et les bas de la vie, les rivalités ardentes, les poignantes jalousies, les affres de l'amour propre et les nécessités toujours renaissantes, qu'il aurait vainement cherché une meilleure école d'observation. Il tenait donc là, philosophe rêveur, comme l'araignée au milieu de sa toile, maître de ce qui l'entourait et paraissant heureux. Il savait les amours, pénétrait les mesquineries scélérates, écoutait les ardents soupirs des actrices

toutes régulièrement, tombaient, malades d'amour

sa personne, en riait comme un fou, leur promettait

un rôle, c'est-à-dire un rôle fait à leur taille, les mariait

au bourgeois de Venise, et reprenait son métier de

mélancolique, métier d'Aristophane et de Molière, et

est peut-être, hélas! le dernier point de l'humaine sa-

te analyse philosophique n'était pas sans quelque dan-

ger le cœur et pour les sens; le philosophe avait

monde et s'était cuirassé de bonne heure contre

toute séduction. Il restait froid au milieu de ces femmes (i) pétries d'amour (impastate d'amore), comme cet Espagnol dont le corps endurci bravait les flammes qui le pressaient sans l'atteindre. Il voyait venir, par tous les courriers, des lettres de Milan, de Parme, de Yicence, de Venise; et quand il demandait ce que pouvait signifier cette grande correspondance, on lui répondait que c'étaient des jeunes commerçants, de riches citoyens, quelquefois des cavaliers de Turin, de Milan, de Parme, de Modène, de Gênes, qui professaient le plus vif et le plus honorable désir de contracter mariage avec les susdites dames; que d'ailleurs ils attendaient tous le décès, qui d'un oncle, qui d'une mère, quelques-uns d'une femme, pauvres êtres à l'agonie, moribonds, et qui allaient céder le pas à la jeune épouse aussitôt que l'hydropisie, l'étéisie ou l'apoplexie les aurait envoyés de ce monde dans l'autre (2).

Le philosophe demeurait, noUs l'avons dit, froid comme le marbre dans ce tourbillon d'ardeurs romanesques. C'était alors que, pour lui inspirer une jalousie qu'il ne voa-

(i) « S'inganna chi crede di poter praticare con deUe comicie senza far all' amore. Convien farlo , o fiogere di farlo. Questa è la via di ridurle al lor bene. Esse sodo impastate d' amore. Amore oomincta d'essere la lor gaida principale da loro dnque o sd juan} d'età, e da questa parte conobbi ben tosto che Tausterità délia comj l' agnia del Sacchi ei-a infruttuosa corne aveva veduto inutile, sopra a tal punto, anche la rigidezza délie private famiglie. »

(2) « ProtestaTano che le letiere che ave^ano ricevute, e aile qaali rispondevano, erano di giovani mercanti, o di ricchi cittadini , e talora di cavalieri torinesi, milanesi, parmigiani, modenesi, genovesi, etc., i quali averano una vi?a, onorata intenzione di sposarie, ma che quelli attendeTano la morte chi d'un zio , chi d'un padre, chi d'una madré, chi d'una moglie, tutti presso che agonizzanti d'apoplezia, d'etisia, d'idropisia. »

SUR GHARL8S GOZZI. /i97

lait pas se laisser innocider , on lui comDMinicoait à plaisir la volumineuse correspondance de ces messieurs ; les uns céladons 4 les antres poétiques, tons ridicules et dupes (1).

Ainsi Charles Gozzi se donnait la comédie dans les coulisses; je ne doute pas que Molière et Shakespeare n'en lient fait autant Mais sa situation indépendante lui assurait m pouvoir, une autorité, un sang-froid qui n'avaient pas ppartena à ces grands-maîtres. Tous les intérêts n'avaient ne lui pour centre. Le directeur s'abaissait en sa présence. Je lui seul tout ce monde attendait la vie. Indépendant> liUeur, possesseur d'une royauté sans limites et sans con- Ole, ne relevant que de lui seul, tenant quarante destinées ins ses mains, il vécut longtemps de cette manière , dans I vrai paradis d'observations philosophiques ; et loi*sque rivalité de deux actrices et les prétentions d'un fat curent spersé la troupe de Sacchi et mis fin à cette singulière istence , il se réfugia dans la solitude. Pendant que les nés de Bonaparte achevaient la destruction du lion de nt-Marc, il écrivit les charmants mémoires que j'ai essayé faire coimaitre, ressuscita ses aventures et mésaventures Itrales , introduisit le lecteur dans les petites passions itiennes du XYiii** siècle, et doubla son ancien plaisir en Tonnant ses Souvenirs inutiles, écrits, dit -il, parhomilité. 'est là qu'il dit par quel progrès singulier il a fini par Ddre la froideur glaciale, égide contre la licence vénile, qui lui a permis de traverser, en conservant la santé m cœur et le flegme de ses sens, l'atmosphère de volup-

a Nuova sorgente di divertimento per me. Legeva le lettere amailoro dirette. Troyava e loro amanti o Gaissandri, o romancier, -tiní, e COQ mio stupore, di lombardi ipocriti beccareUisli. i»

498 finmis

tés quiétatoéevoMierair fitai pour oeshieifaeurexcitfuttB du nord ée VUtlke,, De là, Thistoire de ses tre» nmqim amours^ qu'il rtconle avec un saug-froid itxioique et le plus calme mépris de ses folies. Ces détails recèlent un filea TraiDoent historique ; la gondole, le casioo, k Yraie feomie de Veniie, qui n'est pas celle des romans.

Goui est honteux de ses historiettes « Je vais vous dire en reugissaat, moi , vieux bnrhon , et avec tonte k ânoérilé possible » comment il est arrivé que je me sois dégoâté de Tamour. De bonne heure , ma sympathie poap ksi femnws les ofirait à mes regards comme des Dettes terrestres. Je H*ai pu retomber de ce céleste ^ magnifique empyrée jwq<aux>éali(ésetaux fragilkés de k vie, sans que k cristal de mon illusion se brisât Ynci comment

« Oh ! qudk grande, qqelk haute idée ne me faisais-je pas de ce sexe I Sa vertu mephûsait et m'eivrait Je rêvais les langueurs suaves d'une affection pure^ je ne coBcet»s la passion que oom-tee Tentraînement des âmes ; je ae pardonnais aux transportsdes sens qu'en faveur des pktoniques . douceurs, qui me semblaient seules dignes d'un homme sensible. J'aurais déchiré mes entrailles et versé mon sang pour la femme qui aurait partagé mes sentiments li cet égard. Les raffinements de ma métaphysique amoureuse me donnaient, à seize ans, un sérieux, une gravité, une mélancolie apparente, qui tie kissaient pas de contraster avec Tâge où k sai^ est de feu, et avec k pays saova^ qui fot recueil ée nui vertu puérîk.

» Ce pays lut k Dalmatk. Qm les gens graves me pardonnent l'ingénuité de ce que je vais dire, en faveur de la moralité que mes historiettes renfermât; que les gens qui ne sont pas graves me pardonnent mon platonisme en kveir de mes jeunes erreurs.

SUR GHIMi9 GOZZU 499

» y^ms beaucoup soaflBr k Hion «rrif^ à Zara r ma santé s'était par degrés raffermia Mon petit logement, situé sur les remparts de la ville, dominait un point de vue magniGque, et celle des fenêtrés qui ouvrait sur la rue Taisine se trouvait faiiie face aux fenêtres d'un logis habité par trois jeunes filles nobles, très^pauvres, qui recevaient quelques rares secours d'un jeune frère officier, et vivaient du travail de leurs maii^SL L'une, Taînée, aurait été jolie, sans deux yeux à la chinoise, que je ne pouvais souffrir, et dont le cadre rouge me déplaisait. La seconde était réellement un de ces dial^oiins de l'autre sexe qui sont faits pour être détestés et adorés. Petite, bien prise dans, sa taille, brune de peau, les cheveux noirs tombant jusqu'à t^r^e, et les yeux du noir le plus étincelant Une troisième petite fiUe^ n'était encore qu'une promesse ou une menace, un joli prélude dont il fallait attendre la suite.

» Ces trois grâces m'apparaissaient seulement lorsque j'ouvrais la fenêtre de la rue, et que leurs fenêtres étaient ouvertes. Elles me saluaient en baissant doucement et déceaient la tête, mouvement que j'imitais comme il convenait à un jeune honune enflammé par la beauté idéale, la v^rtu personnifiée dans la iemme. Je remarquais pourtant que la seconde, diahotin aux yeux noirs, ne manquait jamais d'entr'ouvrir sa fenêtre quand je paraissais à la QÛenae, et qi^ ce beau visage s'abaissait en rougissant, et luo ces magnifiques yeux noirs paraissaient avoir quelque :bose de particulier à me dire. Il y avait de quoi faire rêrer un platonicien de cet âge* Mais hélas ! tout ce qui tou- Àair au corps, iout ce qui ne se rapportait pas à l'âme ieule, m'était devenu odieux ; je me repliais dans le centre le iu€& réflexions austères ; et, sans manquer de politesse, 'affectais la plus civile et la plus grave indifférence.

» VeMci qu*un jour ma blanchisseuse génoise m'apporta fnon linge dans la petite corbeille accoutumée, et sur ce linge le plus bel œillet du m<»ide.

— Pourquoi cet œillet ? lui demandai-je.

— Il s'adresse à monsieur ; il a été cueilli par une foti joUe personne, voisine de monsieur, qui a ia croauté de ne pas s'occuper d'elle.

— Dites-lui que je4a remercie infiniment, mais que ses fleurs s'adressent mal, répliquai-je en prenant mon ak le plus grave.

» Déjà ma fermeté était attaquée, et la tête commençait à me tourner. Je le sentis, et le fantôme du mariage vint m'effrayer ; je crus devoir fuir le danger et les deux yeux du diable, en ne me fai-

sant plus voir à la fenêtre. Inutile retraite, remède pire que le mal!

» Jean Âlpergi[^] officier, mon camarade, d'une bonne famille, avec lequel je m'étais lié, et qui m'avait dirigé dans mes études militaires[^] ne partageait pas le moins da monde le platonisme de mes goûts, et devait à son système, mis en pratique d'une façon trop assidue,[^] la goutte et plusieurs calamités qui le retenaient au lit Il me pria de venir le voir. Il demeurait à peu de distance, cbez la femme d'un notaire, d'un âge déjà raisonnable.

» J'y allai. Je trouvai la dame assise dans la chambre de mon ami. Elle m'accueillit comme un vénérable ecclésiastique accueille un pécheur qu'il veut ramener à la morale et à la vertu. D'un ton grave, maternel et un peu amer, elle me reprocha mon impolitesse, mon peu d'usage, le ridicule de parodier à seize ans la gravité d'un honune de cinquante ans; et divisant son sermon en trois points, elle finit par une péroraison dans, laquelle elle me représentait pathétiquement l'absurdité que je commettais en sacrifiant

SUR CHARLES GOZZL 50 i

à mes dédains et rédiusant ao désespoir les jeunes personnes honnêtes et belles qoi avaient goût pour moi. Ce n'était rien (disait-elle éloquentemnl) qui ressemblât à de la sagesse, mais grossièreté pure, folie et tyrannie évidente.

» Quant à TofiBcier étendu sur son lit de douleur et poussant de temps à autre un soupir, un gémissement, quelques cris aigus, que lui arrachait non le remords, mais la douleur, il accompagnait de beaux commentaires le ser-[^] mon moral de la femme du notaire, s'exclamait sur ma niaiserie, sur le tort que j'avais, sur la nécessité d'aimer, et ne s'arrêtait qu'au moment où une angoisse imprévue le faisait bondir sur sa couche.

» Je m'apprêtais à répondre de mon mieux, lorsque deux petits coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée d'un nouveau personnage, et je vis entrer la périlleuse beauté qui venait savoir des nouvelles de mon ami l'officier. Je crois que cette visite au malade s'adressait à l'homme en santé. On était venu seul, la servante avait été obligée de garder à la maison une scœur qui avait la fièvre. On parla modestement, doucement, de choses indifférentes[^] mais de manière à me prouver que Ton avait de l'esprit et du sens. Les yeux noirs me disaient éloquentement que j'étais un ingrat. L'entretien fini, elle ne pouvait partir seule ; je m'offris. La jeune Balmate résista un moment par convenance. Je pris son bras, qui trembla violemment; c[^]étalt au cœur de juillet ; la traversée n'était pas longue, et nous nous en allâmes muets comme des statues. Nous voici devant la porte de la maison : d'une voix humble et thnide, « vous ne me refuserez pas, me dit-elle, d'entrer et de vous reposer quelques moments. » *

» Tout respirait l'indigence dans ce malheureux asile.

502 ÉTCDfîS

Dans la chambre où je me troufai bientôt» la scœur aux yeux chinois était couchée et souffrante. Pour ne pas réveiller la malade, on parle bas. Je m'assieds sur on petit sofa jaune et ridé, et la Dalmate, prenant son ouvrage, se met à travailler à raigaille. Les yeux baissés, à demi-foix, elle me dit alors que depuis quelques mois elle a conça pour moi la plus grande estime; mais qu'elle craint bien de ne pouvoir mériter de ma part le plus léger sentimeat de gratitude en échange d'un sentiment très-vif. Je lui répondis aussi à demi-voix, mais en fixant sur elle un regard assuré, ,que ne pas croire à ses paroles eût été une insulte, mais que j'étais curieux de savoir comment uoe partialité de

cette nature avait pu naître en faveur d'od jeune homme tqut-à-fait inconnu , et ' qui ne méritait certes pas Tbonneur insigne qu'on hii faisait £Ile repliqua, en relevant les yeux vers moi, qu'elle était fort sincère, que rémpijon dont elle me parlait avait commencé gu théâu-e en me voyant jouer un rôle de soubrette, et que cette émotion était devenue plus vive en me voyant jouer au ballon. — O Dieu! est-il possible; quelle bonté I Ce qui lui a plu en moi, ce qui a fait naître uae passion dans soa cœur, c'est une partie de ballon et un pauvre rôle de soubrette. Mobiles frivoles ! Une femme civilisée les eût dissimulés, et la Dalmate les avouait ingénument. Ils m'humiliaient si fort, que je l'écoutai d'un air tout-à-fait farouche^ et je repris en disant :

. — J'aurais pensé qu'upe jeune personne distinguée fei*ait moins d'attention aux niaiseries dont vous me parlez, et beaucoup plus aux qualités intérieures.

— Je vous rends cpmpte sincèrement de ce que j'éprouve, répondit-elle toute mortifiée et avec une naïveté une; il m'a semblé d'ailleurs que4*étais de l'avis de tout

SUR CHARLES GOZZI. 5ft3

le monde, et à force d'entendre dire du bien de vous, je me suis habituée à en penser. Les continuels éloges que Ton a fkits de tous ont accru ma préférence, et si je me yêlé méprisée, je ne sais k quoi me réduira mon désespoir.

B Ses yeux se mouillaient de quelques petites larmes qu'elle cherchait à me cacher, mais que j'apercevais. L'amour-propre était flatté, la senribilité émue, et la beauté du diablotin brun avait produit son effet J'appelai toute ma raison à mon secours, et je fis remarquer à la Dalmate^ que je ne voulais pas me marier, que je ne le pôtivais pas, que j'étais pauvre, et qde son affection me touchait; qu'en la voyant plus souvent^ je pourrais nuire à sa réputation et It sa fcRLune, et que je la priaïs de regarder conune une preuve d'estime et de dévoument, le soin que je mettrais à m'éloigner il'elie.

» Elle laissa tomber à terre la toile et l'aiguille qu'elle tenait. Elle prit une de mes mains et l'approcha de sa poitrine ; puis elle pleura amèrement en appuyant une de ses belles joues sur mon épaule ; parlant toujours à demi-voix, pour ne pas réveiller sa sœur, et tressant d'employer ia troisième personne^ comme le cérémonial italien l'exige, pour me tutoyer à la dalmate :

— Ami de mon âme^ me dit-elle, tu ne me connais pas ; la délicatesse et la sagesse de tes pai*oles augmentent encore mon amour. Crois-tu donc que ma pauvreté tend des embûches à ta jeunesse économe? Me juges-tu vicieuse, on supposes-*tu que je cherche un mari? Tout cela pourrait être. IVlais tu te trompes, et je te pardonne. Par pitié tâche de me connaître^ accorde-moi quelques instants de ta conversation qui m'est délicieuse; si tu n'es pas un tigre, tu n'abandonneras pas à, une douleur insupportable une âme pleine de toi.

« Ses larmes coulaient abondantes, ponr moi, j*6taï8 ravi. Le voilà donc trouvé, le rêve de mes jeunes pensées; voici la femme qui aime mon âme, et qui veut être aimée avec un ardeur idéale et métaphysique. Je me L'vrai su» crainte à ce sentiment qui me charmait, et nos mains serrées, nos regards remplis de passion, nos tendres discours» éuient dignes , en vérité, des bergers da Ugnon et de l'Astrée.

«Pourquoi rire de ce paradis qui coûte si pen? N'est-ce pas le bonheur! Causeries folâtres, gaies, savonneoses, échange de sentiments, soupirs qui partaient du fond da cœur, langueurs adorables, longues confidences, regards tremblants, pâleur soudaine, nous puisâmes toutes ces délices inno-

centes^ que je regarde encore^ moi , vieillard, comme les plus délicates et les plus durables délices de l'amour. Un sentiment de pudeur semblait nous retenir l'un et l'autre ; était-il réel chez tous les deux? C'est ce dont on jugera tout-à-l'heure.

» Un s(»r la femme du notaire, qui faisait de si beaux sermons, mon ami le goutteux et la jeune Dalmate, allé* rent se promener avec moi sur les remparts. Il marchait lentement, parce qu'il avait la goutte et d'autres peines. Je marchais lentement aussi, parce que le petit diable bma se trouvait suspendu à mon bras. Àusà notre prooessioB était-elle assez majestueuse. Je restai le plus loin possible du couple qui nous précédait La nuit tombait, le ckA. devenait obscur, mon ami se plaignait de la goutte ; il rraitia en boitant et nous laissa seuls,

o Il n'y eut pas de conversation entre nous ; c'étaient des exclamations interrompues et à peine formées, et noos marchions sans nous apercevoir que nous marchions. Noos nous aperçûmes du danger que courait notre platouisme,

et le frais de la nuit n'exerçant sur nous aucune influence glaciale, nous résolûmes de cesser une promenade trop périlleuse. Mais pour la reconduire chez elle, il nous fallait passer tout près de chez moL

— Fais>m6i une grâce, dit le diabolotin brun, laisse-moi voir ton logement ?

» Je tirai la clé, j'ouvris, nous entrâmes. Une petite vieilleuse brûlait sur un guéridon, près de mon lit La jeune fille s'assit sur le lit.

--<• C'est donc là que tu dors seul ? me dit-elle.

» Les deux cœurs battaient à rompre les poitrines. Cette solitude, la nuit, la débile lueur de la vieilleuse, tout semblait devoir nous perdre; mais nous résistions à cet en^ traînement, et nous demeurions presque muets. Les imbéciles! les niais! diront quelques sensuels vicieux, ils nous font pitié; que de scrupules et de lenteurs! o Stupides et fous que vous êtes ; vous ignorez, je le jure, ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans l'amour.

» Mais la jeune Dalmate, rompant la première le silence, et cachant dans mon sein son beau visage enflammé :

— Tu es plus sage et phis cruel que moi, me dtt-elle ; e t'aime davantage et je dois te sacrifier jusqu'au secret le mon honneur. Ce que tu respectes en moi, cette innocence que tu aimes m'est étrangère ; ton colonel m'a trom« lée, et trois jours après avoir été séduite, ou plutôt vieime d'une violence exécrationnelle, je me suis vue abandonnée. Lh ! pourquoi tous les hommes ne te ressemblent-ils pas ? e regarderais comme un crime de te rien cacher, et il me semble moins honteux encore d'être sincère et déshonoée que de mentir et de tromper. Ne m'abhorre pas, ou

ue-moi.

J'étais tout mouillé de ses larmes. Je n'Ignorais pas Tabus que le colonel avait fait de son pouvoir en Dalmatie, et les nombreuses violences qui lui étaient reprochées. Je restai frappé de stupeur, et la jeune filie levant vers moi ses ^eux humides :

— Tu me détestes ! tu me détestes. Tue*moi ! tue-moi! s*6cria-t-elle.

» Je me baissai pour la consoler, ne sachant ce que je faisais ni ce que je disais. Son soufQe me brûlait Je n'étais plus à moi, la lumière s'éteignit, les nymphes gémirent

O Ce que le lecteur aura peine à croire, c'est qu'eDe avait menti. Ce premier phénomène de l'âme féminine me frappa de Ja manière la plus étrange, et me fit beaacoap réfléchir, tout jeune que j'étais, sur la route bizarre que suivent les passions. Mais le dénouement de Tavenbire me mit au courant d'un phénomène nouveau que les métaphysiciens de Tamour expliqueront s'ils le peuvent

» Pendant deux mois, deux mois entiers, nous cédâmes à cette influence, et notre barque vogua sur cet océan de délices qui, en dépit des précédents, furent toujours beaucoup plus platoniques que sensuels. Elle était pauvre, je le savais, et j'en souffrais mille peines. Je la priai de me laisser partager ma pauvreté avec elle ; ressources faibles sans doute, mais qui, enûn, pouvaient être de quelque secours. Mes prières et mes arguments étaient repoussés. Elle raisonnait là-dessus comme un véritable docteur ; elle prétendait qu'elle voulait garder son amour, et non faire un trafic ; qu'il y avait, selon elle, antipathie invincible entre les rapports du cœur et toute espèce d'intérêts. Ma métaphysicienne avait raison ; elle argumentait irès-bicu, de même qu'elle avait très-bien raisonné en se prétendant coupable d'avance pour mo rendre coupable à mon tour. Son instinct

loi disait que Tantiour est libre, et que la plas légère chaîne d'intérêt l'écrase. Hélas I écoutez ce qu'il en advint, quelles sont les chances de la vie, et comment se termina tant de bonheur idéal, par un dénouement auquel personne ne se serait attendu.

» Il fallut fah*e, dans les montagnes, un voyage de quarante jours. Nous nous quittâmes ; Dieu sait avec quelle tristesse. Chaque journée me parut un siècle. À peine débarqué, eë fut elle que je cherchai. Mais je rencontrai sur la plage un de mes amis, qui me tira à part et me parla avec précaution. -> « Gozzi, me dit-il, je sais que vous avez de l'affection pour une des plus belles personnes du pays ; je dois vous avertir que votre absence vous a été funeste. LHntendant militaire, qui était depuis longtemps épris d'elle, a saisi le moment favorable, et tous a supplanté. Soyez-en sûr, et croyez à ce que je vous dis ! » » L'idée seule de cette infidélité me révolta. Me voilà plongé dans la rêverie la plus triste et la plus profonde. Non-seulement je n'allai plus la voir, mais je fermai ma fenêtre, et j'évitai toutes les occasions de la rencontrer. En vain la porteuse d'oeillets fut chargée de plus d'une ambassade ; je repoussai toutes les avances ; je renvoyai les billets. Mais la vérité, comment la connaître ? Lecteur qui que vous soye2, vous ne l'imaginerez pas, vous ne la devinerez pas, vous ne l'inventerez pas. J'aurai tout-à-l'heure, je le crois, le plaisir de vous faire rire aux dépens de ce même amour qui peut-être vous a fait pleurer.

» Comme je passais un jour devant la maison du no- ;aire, 1» femme aux sermons me vit et m'appela. Bientôt ntroduit dans une chambre, j'y vis, assise dans un canapé it baignée de larmes, celle que j'avais tant aimée. On nous siissa seuls, et je demeurai immobile en face de cette

beauté qui me charmait encore ; ce furent d*abord, de sa part, les reproches les plus vifs et les plors sao^ana Je l'arrêtai.

— Ah çà ! et l'intendant militaire ! loi dis-je. Elle pâlit en m'écoutant, et s'écria :

— Qael est le calomniateur infâme...

•— Oh I ne TOUS fatiguez pas à tous justifier ; je ne soi» ni ingrat, ni injuste : je sais tout.

« Ce ton décidé l'attera d'abord ; puis, baissant la tête, comme honteuse d'être aperçue, soupirant à chaque mot, et interrompant ses phrases par de longs sanglots.

— Tu as raison... je suis indigne... indigne de toL.« Deux sacs de farine !... Ma scélérate de sœur !
••, Elle m'a priée... j'ai résisté longtemps... Mon aversion était horrible... Maudite sœur I... maudite

farine I... maudite indi* gence!...

» Ses larmes l'étouffaient.

» o philosophes ! ô rêveurs ! ô platoniciens, ne seriez-vous pas tombés et frappés de la foudre sous cette fluïne. Un tel dénouement réduisait mon cœur métaphysicien et platonique à un état d'angoisse et de fureur que je ne saurais exprimer. Je restai muet J'avais une vingtaine de ducats dans mon escarcelle ; je les laissai tomber l'un après l'autre dans son sein , et je me sauvai à toutes jambes , en pleurant et criant comme un damné : • Maudite sœur ! maudit intendant ! maudite farine ! »

Ce fut la première expérience du philosophe.

Notre héros, auquel cette aventure avait donné quelques lumières, vivait dans l'intimité d'un*autre officier nommé Maxime, avec lequel il s'en alla loger lorsqu'il fut aa provéditeur-général de disposer du logement où le petit diable brun était venu lui rendre visite. Les deux amis commra-

Gèrent par aller se percher au sommet des murailles, dans one espèce d'observatoire d*où ils bravèrent Borée et la tempête, mais qu'ils abandonnèrent bientôt, fat^uês d'être exposés à tous^ les vents. Maxime avait pour ami un boutiquier de Zara, dont la maison était commode , vaste, et dont la femme, comme s'exprime Gozzi, était grassotte et fraîche {grassotta e fresca).

« — Je crois , que Dieu me pardonne, dit-il, que Maxime avait encore plus d'amitié pour la femme que pour le mari, et cette bonne famille nous loua sans peine deux chambres, en nous donnant, moyennant un petit salaire, la table et le logement Pour faire une action chrétienne et charitable, le marchand, qui n'avait pas d'enfants, avait adopté une jeune fille pauvre, qui était sa fille dCâine (figlia d'anima)^ comme on dit en Italie avec une tendresse si délicate, et qui mangeait à la même table que nous. Elle pouvait avoir treize ans, avait les cheveux blonds, les yeux grands et bleus, le regard suave et languissant, le visage pâle avec une légère teinte d'incarnat au milieu de cette blancheur de cire; d'ailleurs modeste, avec peu d'embonpoint, mais svelte, élégante , gracieuse et d'une taille bien prise qui joignait la délicatesse à la majesté.

» Lorsqu'il était question de remplir mon r^e comique, c'était cette jeune personne qui me servait de femme de chambre , qui m'arrangeait les cheveux , qui les bouclait, les frisait , les couvrait du Zendaletto; elle jouait comme une jeune chatte et riait en me regardant. M'échappait-il quelque plaisanterie sans conséquence? elle riait de plus belle. Enûn, un soir, après m'avoir bien coiffé, elle s'avisa tout-à-coup de m'accorder trois ou quatre baisers , petits, jolis. Elle m'étonna : je la croyais la plus insouciant du monde. C'était une vraie sainte. — « Sans doute, me dis-

TUDES

je, elle me prend pour use femme ; mon costame la trompe. » Mais tous les joars le même manège recommençait et de profonds soupirs témoignaient hautement contre Tinnocence que j'attribuais à la belle. Je respectais lesdiols de rhospitalité; à ma sagesse naturelle se joignait l'expérience que je Y6nais d'acquérir ; je lui fis observer , d'u ton bien grave, que le confesseur défendait absolnme&t ces sortes de choses ; ce qui n'aboutit qu'à la faire rire. ^« Taisez-vous, me dit-elle, et ne faites pas

de bruit; laissez sensément la porte de votre chambre entr'ouverte ce soir, quand tout le monde sera endormi : que je puisse vous dire un secret. »

« La curiosité, et surtout le ^ngulier contraste qui se trouvait entre sa sainteté apparente, le profond sérieux qu'elle affectait et ses nouvelles manières me déterminèrent. La moitié de la nuit se passa en contes folâtres et innocents et en paroles enfantines, et je commençais à sommeiller lorsque , m'arrachant à cet insolent sommaï :

— « Pauvre petit imbécile , me dit-elle , tu crois donc que le maître de la maison est mon père adoptif , parce qu'il me prêche toute la journée, et qu'il m'ordonne d'avoir l'air grave et de me bien tenir ? C'est tout simplement ut vieux drôle, qui, sous ombre de charité, m'a recueillie dans sa maison ; je ne suis pas sa fille d'âme , mais la fill« de ses plaisirs. Sa bonne femme d'épouse croit toat ce qu'il veut , et lui jaloux comme un tigre me tourmente horriblement Tu me plais et je t'aime avec passion (im^ morata mortà) ; console-moi un peu de l'ennui que n^ cause ce misérable : j'espère que tu me veux du bien? »

« Elle ne me laissa pas le temps de la réflexion. Cet es* {«-it follet qui avait^ comme on le voit , les manières assurées, à peine^ vêtu, audacieux, ardent, et se moquant dl

ma froideur , força bientôt tout mon platonisme à s'évaporer; étourdissement , ivresse, délire, entraînement, composèrent, d'une manière exclusive, le second chapitre de mes amours. Adieu, chère métaphysique! Il faut que vous disparaissiez toujours en face des réalités I je ne pouvais revenir de mon étonnement. Le malin , mon farfadet vainqueur redevenait sainte, les yeux baissés ^ Tair grave et contrit, le visage composé; à lui donner le bon Dieu sans confession.

« Mon platonisme était bien déchu , et le plaisir étendit son voile complaisant sur des délits qui ne laissaient pas que d*éciter en moi quelques remords. J'allais partir pour Venise , et j'avoue que l'idée de renoncer à ces conversations intéressantes me contrariait singulièrement, lorsque, trois jours avant mon départ , un accident comique vint me guérir subitement de ma seconde maladie et me fit bénir ce départ que je n'avais pu voir sans terreur.

* Pour raconter cette aventure , il faut d'abord que je décrive la maison habitée par nous. Un grand escalier de marbre conduisait à une vaste salle ; de cette salle on pas- » it à b chambre à coucher des deux époux, et de là, dans une autre chambre à coucher habitée par mon ami Madme. £n montant l'escalier, on trouvait, à main gauche, a porte de ma chambre, et tout à côté un second escalier, >a plutôt une échelle de bois fort longue, qui conduisait i un étage supérieur. C'était au bout de ce second escalier, [ue se trouvait la porte de la chaste cellule où reposaient Des amours. A côté de cette porte s'ouvrait une fenêtre ixtérieure , qui servait à monter sur le toit lorsqu'il fallait éparer les ardoises ou la charpente de la maison.

» Le charitable père adoptif', qui avait tant de eomplai* ance et une âme si chrétienne pour les jeunes filles de

treize ans , ne me soupçonnait pas le moins da monde ; nous avions tous deux quelque chose de si posé dans ia démarche et Je regard, et le rôle que je joaais était si bien calqué sur le modèle qu'elle m'offrait , qu'il était difficile au marchand de concevoir le moindre ombrage. Mais, ainsi que me Tavait dit la demoiselle , notre homme était jaloux jusqu'à la rage ; il lui était venu dans la pensée qu'on jeune voisin , qui la lorgnait depuis longtemps, pooTait bien entrer la nuit par l'ouverture que j'ai décrite, et s'a|^MX)prier l'usufruit du bien qu'il s'était réservé. Quelques indices l'avaient mis sur la voie, et la jalousie, industrielle comme les autres passions , lui fournit un

moyen d'éclaircir ses doutes. 11 ferma la fenêtre de manière à ce qu'on pût l'ouvrir du dehors. Un énorme bloc de pierre, phcé à l'intérieur, devait rouler le long de l'escalier, si l'on essayait d'ouvrir la fenêtre en son absence. Au moyen de cette invention, le père gardien espérait que les coupables seraient dévoilés^ et s'apprêtait à les rendre victimes de sa colère rendue féroce par la jalousie.

» En effet, un soir que j'avais fermé ma porte, et que n'ayant pas reçu du démon nocturne le signal auquel j'obéissais, je dormais du sommeil le plus savoureux, un bruit infernal m'éveilla en sursaut. L'escalier de bois se trouvait placé tout à côté de la cloison à laquelle était adossé mon lit et vous pouvez imaginer le tapage que faisait en descendant une énorme pierre qui dansait sur les d^rés. Me voilà qui sors du lit en chemise, et qui, saisissant mon flambeau, m'empresse d'aller secourir la pauvre, que je croyais en danger. Le premier personnage que j'aperçus fut le père gardien, le bougeoir d'une maîB, un cimetière de l'autre, furieux, montant l'escalier à grands pas, poiu* se venger du séducteu*. Derrière

SUR CHARLES GOZZU 513

lui, sa femme, légèrement Têtue, le tirait de toutes ses forces, pour l'empêcher d'accomplir ses funestes desseins; Maxime enfin, dans le même équipage, brandissant son épée, criait: Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? laissez-moi faire! » Au pied de la fenêtre, on apercevait la jeune fille, agenouillée, racoquillée, et comme frappée de la foudre. Le crime était évident. Nous eûmes grand-peine à retenir ce père qui voulait couper la tête de son honorable fille. À 9 heures ce furent menaces sur menaces^ gémissements, donleurs et supplications; l'enquête, dans laquelle on ne pensait pas à me mêler, aboutit à nous faire comprendre que la jeune et modeste vierge, non-seulement ouvrait la fenêtre tous les soirs à un personnage qui courait les toits, mais qu'elle descendait la nuit, ouvrait la porte de la rue, et commençait je ne sais quelle Odyssée nocturne, d'assez mauvaise apparence. On pria, pleura et gronda; la jeune sainte changea de chambre et tout fut dit. Quant à moi, je gardai dans ma mémoire le souvenir de cette terrible fille de treize ans.

» Il y avait, comme vous voyez, de quoi prendre en dégoût l'amour platonique, après ma première aventure, dont le dénouement fut provoqué par un sac de farine, et raison de répudier l'autre amour terminé par un coup de tonnerre sous la forme de cette grosse pierre roulant à travers l'escalier. Mais les délices de ce paradis des fous ont quelque chose de si attrayant, qu'il m'a fallu, lecteurs, le croiriez-vous? une troisième et dernière expérience pour me désabuser. Voici la dernière épreuve à laquelle furent soumis les sublimes sentiments de mon âme. Boccace aurait fait de ce petit drame un conte excellent,

k> Je revins à Venise, désillusionné; j'allai habiter le palais >aterDel, et ce fut de l'étage le plus élevé que je fis mon cabi-

51 & ÉTUBSB

net d'élitde. Là» je {Nréparais mes frivoles che&*d*œa?re et je passais des journées entières. De temps à autre nne voix sonore et mélancolique se faisait entendre; des ariettes tristes, chantées avec te goût le plus pur et uoe. expression à fendre l*teie, parf^aient jusqu'à moi, et il a*était pas étonnant que j'en entendisse toutes les paroles, car b peranone qfi les prononçait ae trouvait aussi rapprodiée qme possible de ma fenêtre. On sait comUen sont éuroitei ks mes de VenisQ qui ne sont pas traversées par des enoami; une de ces rues s^Darait notre habitation de cdle où logeait b can* tatrice! En e&t, en approchant un jour de ma croisée, j'aperçus une figure triste, blâche, couronnée d'une forêt de cheveux très-noirs, retins par un ruban ponceau» avec un oeillet rouge sur le

cdté. Il était impossible d'être plus belle, difiScile de mêler plus de gravité à une physionomie plus agréable et à des traits |dus réguliers.

» Une taille moyenne, un bras arrondi et potelé, un regard calme , suave et languissant auraient pu s*eopty|iarer de mon cœur, sans les deux bonnes leçons que j'avais reçues et qui m'avaient donné une certaine expérience. Instruit par ces accidents, je ne m'avançai donc pas; seule* ment lorsque j'ouvrais ma fenêtre et que je la voyais occn* péc à travailler auprès de la sienne , je lui disais quelquesuns de ces mqts qui servent de conversation à ceux qui n'en ont pas; il s'agissait du ^roco , du beau temps, dn mauvais, temps , de la neige, de la pluie ; et cette causerie insignifiante nous laissait croire à tous deux que nous devions passer pour absurdes aux yeux de la voisine et du voisin. Je lui demandai donc un jour pourquoi tous les airs qu'elle chantait étaient si tristes, et d'où venait qu'une si belle voix se trouvait ainsi consacrée à des paroles lugubres et à une lugubre musique. Elle me répondit que son tem|)éra^

SUR CHÂBLŦIS GOZZI. 51\$

maît était inéiaacoUque , qu'elle chanuit pour se distrairej et que son goût particulier lui faisait préférer les airs tris^ tes et les paroles tristes,

— Quoi I si jeune , et vous qui me semblez dans une situation heureuse, vous dont la physionomie annonce de rinteHigence et de Tâme ! comment se bit-il que .vous ne puissiez dominer 'la tristesse que je lis, toujours dans vos r^ards et qui cause mon étonnement 7

— Je ne (nrétends pas , me répondit-elle avec un petit scHirire à rendre fou le plus sage , je ne prétends pas moi , qui suis femme , deviner les sentiments et les impressions des hommes. Faites de même, et n' imaginez pas pénétrer les sentiments et les idées des femmes,

» Cette réplique avait quelque chose de presque (riiilosophe qui me toucha le cœur. Ce n'était plus la barbare naïveté dalmat^ ; si je condamnais mes premières eûeurs , je ne pouvais en comparer la cause 2k ce qui se présentait à mes yeux : une jeune Vénitienne bien élevée, modeste, observatrice , sérieuse et honnête I Chimère de mon esprit, te voilà donc trouvée ! Voilà la femme pure et idéale.

» Cependant une foule de réûexions venaient m'assaillir, et le résultat définitif de ces réflexions fut que je devais ouvrir la croisée le moins souvent possible et rendre mes causeries brèves. Quant à elle, il paraît que le nombre de ses travaux à l'aiguille augmentait chaque jour, et elle ne quittait {dus son poste; sans cesse je la voyais assise à sa fenêtre, d'un air mélancolique et sérieux. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir que c'était chose incivil de ne pas lui adresser quelques paroles de consolation ; et mon pauvre cœur attendri cherchait à la soulager par des récits philosophiques, par des réflexions sur la vie et les hommes, causeries plus graves qu'amusantes et auxquelles elle ne

répondait que par un doux et léger sourire. Il y avait toojons de la résare, un tour ingénieux et one grâce parfaite dans ses réponses; souvent lorsque la discussion était établie entre nous, elle quittait Taiguille, me regardait fixement et écoutait ce que j*avais à lui dire comaie si elle eût étudié un livre. Des idées que je jugeais folles me tra?ersaient le cerveau; je voulais les étouffer et restreindre ecore le nombre et retendue de nos conversations charmantes, honnêtes, périlleuses, et qui avaient duré un mois. J*avais grand besoin de ne parler que de choses générales. Un jour que je reprenais la conversation qui nous avait intéressés trois jours auparavant, je la vis rougir tootà-coup et baisser les yeux d'un air distrait.

— Vous êtes occupée d'autre chose, lui dis-je, et je ne veux pas vous être à charge.

« Elle se leva toute troublée :

— Un moment! me dit-elle; n'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, de moi, un billet et un portrait en réponse à votre lettre ?

— Quel billet ? quel portrait ? Je ne sais ce que vous voulez dire. .

» Elle pâlit

— Quoi ! vraiment !

•— Je vous assure, sur mon honneur, que je ne puis deviner à quelle circonstance vous faites allusion !

9 Elle tomba sur sa chaise à demi-pâmée, poussant un grand soupir.

— O malheureuse que je suis ! perdue et trahie !

» Puis, après une pose de profonde douleur, se levant :

— j'ai grand besoin de conseil, me dit-elle; j'ai obtenu de mon mari la permission d'aller ce soir chez une de mes

SUR GHARLBS GOZZI. 517

tantes, religieuse à la Giadecca. Soyez, k la Tingt-mièiie heare, sous le Ponte Storto de Saint-Apollinaire, tous y verrez une gondole ; et, à la fenêtre de cette gondole, un mo jchoir blanc ; vous y entrerez, j'y serai ; vous saurez à quel péril mon imprudence m'a exposée ; tous êtes la seule personne qui puisse me donner conseil; si tous croyez que je mérite votre pitié, ne manquez pas de vous trouver là ; je suis persuadée que ma confiance est bien placée.

» A ces mots, elle s'envola et disparut Je restai comme un boDune de stuc, mon cerveau tournant comme une roue de moulin et bien déterminé à pénétrer le secret de la gondole. Je dînai avec tant de précipitation, que je pensai m'étouffer. Me voilà sous le Ponte Storto^ et bientôt après dans la gondole; j'y trouvai cette beauté resplendissante sous le Zen/a/o avec beaucoup de brillants aux oreilles, au cou et aux doigts.

— Fermez le rideau, cria-t-elle au gondolier, et dirigez-vous vers la Giudecca. Mille pardons, dit-elle de la manière la plus douce, pour la peine que j'ose vous donner. Je vous en supplie, n'allez pas prendre mauvaise opinion de mon caractère, à cause de ce rendez-vous qui semble en cSet fort équivoque de la part d'une femme d'honneur, femme mariée ! Je n'aurais pas eu recours à votre conseil, si je n'avais, monsieur, très-haute opinion de votre sagesse, de votre prudence et de vos mœurs. Je me trouve aujourd'hui dans le plus grand embarras, et je vais vous en dire la cause. Ne connaissiez-vous pas un homme et une femme qui habitent le rez-de-chaussée de notre maison, gens mariés et très-pauvres ?

— Pas le moins du monde.

— Allons, reprit-elle en fermant avec angwsse les pau-

pières et les lèvres. Ce persooiuge m*a cependaot dit positiveiDent qu'il vous connaissait, qu'il avait toute voire confiance, et que le billet que voici était de vous.

« Elle tira de son sein un papier à lettre plié et mek présenta. Je ne savais où j'en étais. J'ouvris le prédeox psqpiér dans lequel je trouvai des protestations d'amour alh surdes; des héUu et des soupirs ridicules, le toat lardé de vers de Métastase, On disait k la dame qu'on l'aimait avec passion, et que, ne pouvant la voir sans cesse, on loidemandait son portrait, remède contre les tourments de Cupidon,» cataplasme d'amour, disait l'épistolographe, que l'on ne manquerait pas de porter tout près du cceen pour en aibihUr les souffrances. « ^

-- Ah! ça, lui diS'je en t^rminanUa lecture de ce bew billet, c'est donc la lecture de ce cbe-M'œuvre qui vous a donné, madame, une idée si favorable de ma sagesse et de ma prudence.

— Mon Dieu! noqs autres femmes, nous ne pouvons guère, toutes tant que nous soounes, nous dépouiller de cet amour-propre effréné, qui nous rend folles ou avenues. J'ai peur que l'imprudence que j'ai commise ne me coûte bien des larmes ; croiriez-vous que j'ai répondu d'une manière assez civile à cette déclaration prétendue et que j'ai ajouté à ma réponse l'envoi de mon portrait garni de

diamants?

« Cette narration mêlée de larmes m'apprit que le ménage logé au rez-de-chaussée avait convoité la garniture de diamants qui entouraient le portrait ; — que la jeune femme ayant fait à r<^use du fripon confidence de son inclination pour moi, cette dernière avait ; de concert avec son mari, inventé l'admirable moyen dont j'ai parlé, pour confisqua au profit du ménage, diamants et portrait Je donnai à

SUR GHABLE3 GOZZL 519

riai|>rudente femme les meilleur» coaseils du monde ; je lui recommandai de ne pins se montrer à la ienêtre« de continua à traiter sa confidente avec tous ks égards imaginables, de lui dire en grand secret que le commence* m^t d'inclination qu'elle avait pour moi s'était complète* ment effacé; enfin de regarder le portrait volé comme tout* à fait perdu. J'ajoutai que le meilleur moyen de se tirer de ce mauvais pas était de tromper les fripons par de fausses confidences, de leur sacrifier même quelques ducats dans l'occasion; de leur apprendre surtout qu'on avait de mes nouvelles, que j'étais un fort mauvais sujet et que l'on renonçait à moi.

» Tout réussit comme je- l'avais prévu ; les billets repa* furent avec leur caricature d'amour, et la jeune femme s'en débarrassa par quelques sacrifices. Bientôt le mari et la femme, enhardis par un premier vol, fouillèrent le secrétaire du mari, y trouvèrent quelques sequins et furent chassés de la maison. Tous ces événements , elle me les apprenait pendant nos voyages en gondole ; car nos promenadescontinuaient toujours. A Ja fin de la troisième de ces promenades^ nous étions arrivés à l'église de Sainte* Marguerite qui en était le but ; elle tenait ma main serrée dans une des plus belles mains du monde. Je voulais baiser cette main; elle la retira, prit la mienne, en voulut faire autant , et j'imitai son mouvement

Toutes mes idées étaient brouillées ; dix-sept ans , cette amitié platonique , cette résolution de sagesse , cette sim* plicité , cette force d'âme me plaisaient ; les rendez-vous au Ponie-Storto continuaient : un billet lancé par elle et attaché à une pierre m'arrivait par la fenêtre : gondole de marcher, conversations d'aller leur train , plus gaies qu'amoureuses, sans autre crime qu'un échange de sentiments.

sans aatre inconvenance qu'un serrement de mains pffanoa moins passionné. Les choses dorèrent ain« , parfaitement naises, etd'une niaiserie dâcieuse. Je ne sais [n» oomlM de visites de toute espèce elle eut à rendre à ses parents et k ses amies ; à chaque nouveau rendez-vous die changeait de gondole et de gondolier, et ce que noos fâàm de plus coupable , c'était d'aller ensemble à Mnrano on à la Gindecca faire un petit repas accompagné de rires, de protestations d'amitié, de soupirs quand on ses^Mrait, quelquefois d'une audace qui allait jusqu'à poser la maîB sur le cœur de l'un et de l'autre. Cependant la troiaïènie personne de la conversation italienne s'était changée ca tous, et le vous s'était changé en tu, La famUiarité ciwsait Je lui demandai un jour l'histoire de son mariage.

— Tu vas me rire au nez , me dit-dle ; je sois fiDe de noble. Mon père, dissipateur, et qui ne manque pas de vices, n'ayant pas un sou de dot à nous donner, accepta ks propositions d'un négociant assez riche qui s'était épris de moi. J'avais quinze ans lorsque je l'ai épousé ; il y a deux ans de cela, et bien qu'il soit austère et à la vieille mode, je suis parfaitement heureuse avec lui.

— Et depuis deux ans vous n'avez pas d'enfants?

« Ceci parut la blesser; elle rougit, je crus loi aveMr fait peine, et je lui en demandai pardon. Quand on aime , <m craint souverainement.

» À son tour elle pensa m'avoir offensé, et me serra la main.

— A un ami tel que toi je ne dois rien cacher ; mon pauvre mari est phthisique, en proie à une fièvre ccnthiae, et ne fait que pleurer toute la nuit en me demandant pardon de m'avoir enchaînée à un cadavre. Il y a tant de cœur dans ces paroles, qu'elles me font pleurer aussi, moiîis à caose

de ma peine que de la sienne. J'esstûe de k consoler et de Ini donner Tassurance d*ane gaéri-soo^ impossible. Si tout mon sang pouvait le sauver, je le verserais avec [daisir; il a voulu me constituer un douaire de huit mille ducats que j'ai refusé. Chaque jour ce sont des pièces d'or, des diamants, des perles, des bijoux dont il me fait présent, » afin que je ne le déteste pas, me dit-il; » ou des étoffes coûteuses, des ornements de prix, du Imge très- fin qu'il veut que j'accepte. « Mettez cela en réserve , chère fille » me dit-il, vous serez bientôt veuve. Puisse Dieu vous donner des jours plus heureux que ceux qui vous endiaînent à un mariage fatal!»

— Je crains, continua-t-elle en me r^ardant fixement d'un air grave, que l'aveu que tu viens de m'arradier ne fasse naître dans ton esprit des soupçons injurieux pour moi, et que tu ne penses que j'ai recherché ton amitié dans des vues sensuelles. Si je pouvais te croire capable de me juger ainsi, je perdrais bientôt le sentiment qui me faitt'aimer, et notre amitié serait finie.

» Rien ne pouvait mieux me convenir que de telles dispositions chez une femme ; aussi nos sentiments mutaeb ne faisaient-ils que s'accroître, bien que nous ne leur donnassions pour aliment que quelque petit sonnet platonique qu'elle regardait comme une perle et qu'elle plaçait entre sa robe et une poitrine plus belle que le sonnet

» Hélas I pourquoi dois-je raconter la dégénérescence de ce bel amour? Les historiens doivent être fidèles. Entre un jeune homme de vingt ans et une belle 'personne de dix* sept, qui se sont fait l'aveu d'une passion mutuelle, la vertu rigide ne peut se maintenir longtemps. Il faut cependant achever cette narration, tout en avouant que ce qui me reste à dire est loin de vabir ce que j'ai dit

» Nous étions au milieu du mois d'avril, mois dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire; nous voguions un jour ensemble dans la gondole , moi et la jeune femme, vêtue de rose avec une négligence délicieuse. Noos nous servâmes comme à l'ordinaire à Aiuraa, où se trouvaient un petit jardin et une maison qui nous servaient de lieu de repos. Là, nous avions coutume de prendre quelques aliments ; tout était propre, soigné^ silencieux. Nous collationnâmes, comme à l'ordinaire, avec plus de gaieté de part et d'autre et une vivacité de réparties qui nous charmait tous les deux. Que dire au lecteur? la solitude et le charme du lieu ; un non qui pouvait passer pour le plus beau du monde ; tout nous perdit. Je ne parlerai pas de ce mélange de pudeur et de transport, dont ma blanche vieillesse est encore émue. Toutefois je ne puis guère me répéter sans rire le singulier débat qui s'éleva entre nous :

— Je suis coupable! s'écria-t-elle; pardonnez-moi, ô mon ami! C'est moi, moi seule qui vous ai séduit. Ne m'ôtez pas votre estime?

— Ah! c'est moi seul qui suis criminel, m'écriai-je à mon tour ; ne me haissez pas !

• A six mois de {datonisme qui avaient charmé mon âme succédèrent six mois dont nos cœurs n'eurent pas tout le bénéfice. La maladie du mari suivit son cours ordinaire. Bientôt les médecins désespérèrent de lui, et furent obligés de lui faire quitter Venise et de le conduire à la campagne. Une intimité plus douce et plus vive perpétua nos rapports. Hélas ! qui aurait pu croire à la fin de cette nouvelle aventure? Celle-ci dépasse, en vérité, le sac de farine, quelque beau que le sac de farine pût être. Que ceux qui se fient du soin de leur bonheur à la plus faible créature de la terre, à la femme* reçoivent une dentelle

SUR GHABLES GOZZI. 523

leçon. On a péroré contre le mariage; en vérité les dangers qu'il entraîne sont encore au-dessous des périls et des angoisses attachés aux liaisons.

» Un de mes amis vint me voir et logea chez moi. Plus âgé que moi , mais vif et ardent , Lovelace accompli , fort incrédule quant à la vertu des femmes , et singulièrement hardi dans l'attaque, il m'enleva celle-ci , et il ne lui fallut pour cela que trois minutes... Grébillon fils aurait fait de cela un roman. »

Ainsi s'essayait à l'observation des hommes et des pas*^ sl<> cet esprit sagace, non ironique, cette dame douce et capable de comprendre toutes les émotions. En croyant rejeter seulement les fantaisies de sa jeunesse, Gozzi a fait la peinture « exacte de la vie vénitienne, de ses mœurs puériles et de ses faiblesses passées en loi. Que l'on juge ce pays et sa décadence, en réfléchissant que ces historiettes rapportées par nous et souvent adoucies dans l'expression, affaiblies quant à la couleur, sont sorties de la plume la plus philosophique et la plus grave qui ait honoré Venise à la fin du XVIII^e siècle.

Venise à la fin du XVIII^e siècle.

Venise n'avait conservé que le fantôme de sa puissance et la tradition de ses fêtes. Son histoire avait commencé comme une légende ; elle avait continué comme un rite

52h ÉTUMS

d'Aune Iladeliffe; elle finissait comme nn roman de FAiètin. Les voyageurs Moore (1) et Archenholtz (2) , le vèutia Casanova de Steingalt, Goidoni dans ses mémoires (3)« Gaspard Gozzi (&), imitateur d'Addison et frère de Gharia Gozzî, Joseph Bvetti (5) dans sa Frusta letteraria^ tt plnsiears antres, nous ont laissé des docam^its précknx sur Tétat moral de cette Rome de l'Océan^ toor-à-UNir démocratie jalouse, aristocratie puissante, cdigarchie déciépète; peuple de grands en&nts, heureux de lems bdki nuits et de leur rien faire, s*amilsant de Ters marteUicBS, pendant que l'éloquence de Rousseau ébranlait les âmo et annonçait les convulsions de FEurope. Qu'un tel peiple, \ une telle époque ait eu son Aristv^ane, voifii h prodige; et ce {>t)dige fut réalisé par Tapparitioo de GcnL Ainsi que Fauteur grec , le comte vénitïai Tonlut défendre les anciranes mœurs et les anciennes idées natioBales contre le nouveau mouvement des intelligences. Chn tous les deux il y eut verve, cynisme élisant , hardicfle savante et méditée, empk» audacieux de Fallégorie populaire , lutte acharnée contre les poètes en crédit , haïoe de la démocratie, profondeur cachée sous la puérlité apparente des moyens, fécondité de ressources, naïveté briHante

(1) John Moore, anglais spirituel et instruit. View of Italy^

(2) Prussien qui voyagea beaucoup en Italie, Reisc, etc.

(3) Publiées en 1787 pour la première fois.

(A) Gaspard Goni, auteur du Spectateur véniHen.

(5) Giuseppe Baretti, un des critiques les plus remarquables et ks moins connus du xviii* siècle, a voyagé en Angleterre, en Portngal, en Espagne, en France; accusé d^assassinat à Londres, il se défendit lui-même dans un plaidoyer éloquent qu*il récita en anglais , et fut acquitté. Ce fait, consigné dans VAnnuaire RegUter afec son plaidoyer, D*a été rappelé dans auenne biographlæ»

de hngage, pureté de style* jointe k rjmitatkm la plasgaie de la trivialité plébéienne ; le parallèle s'arrête icL Le mâle génie de Fécrivain attiqoe, se jouant dans une société libre et ardente , soulevait sans crainte toutes les questions politiques et morales. Ses fabl^ allaient remuer bardi* ment les intérêts les plus vitaux et les plus pressants. Goncitoyc» de Démosthène et d'Euripide , des ébauches imparfaites n'eussent satisfait ni ce besoin de perfection, qui régnait chez le peuple artiste , ni le goût délicat de l'auteur. Non content de donner l'essor k ses caprices et à son indignation , il développa librement ce Ulent de poète lyrique dont la nature l'avait doué. Ses drames furent lutrdis par la conception, com|riets dans leur ensemble, et achevés dans leurs parties. Vous y recmmaissez toujours le travail de l'artiste s'occupant de son œuvre avec amour, an milieu d*nné apparente extravagance et d'un désordre affecté. C'est une élégance admirable, une verve éclatante, un fini précieux dans les détails, une poésie semblable, dit l'ancien critique (1), à ces pierres fines si curieusement creusées et polies par le ciseau de l'ouvrier : où ypoLitrou^

èùXtf, yJlvirTO(\$ xai ropo^oti fixera^ Xoyoùç,

Les mœurs de Venise ne comportaient rien d'aussi acievé ni d'aussi hardi ; la cité de Saint*Marc était vieille, timide, corrompue, incapable de s'élever jusqu'aux pensées de la philosoc^bie ou de songer sans effroi à ses destinées politiques. Peuple sensuel, poétique, voluptueux et {Httosque, chez lui toutes les qualités de l'imagination, dénuées de Tîrilité, nourries par une oisiveté profonde, efféminée par le despotisme et par les progrès de la civilisation, concouraient avec la mollesse du climat et la singularité des

(1) Denys d*Halicaraasse, de Struct. or ah sect. 25.

habitudes à composer un ensemble de nuances fantastiques, ingénument débauchées, naïves jusqu'à l'enfance, et Uzarses comme la féerie. Les édifices de Venise sont des arabesques; dômes moresques, mosaïques « incrustations de porphyre et d'or; magnifique caprice. La langue vénitienne forme un dialecte spécial, où toutes les syllabes sont mouillées, d'où toutes les consonnes dures sont bannies, où les diphtongues douces et molles, les lettres coulantes, labiales, faciles à prononcer, dominent; canal regio denem canaleio; figiio, fia; mente, gnente; Elenaj Nene; Antonio, Tonim (1); dialecte abondant (a mots de volupté, eu diminutifs familiers et tendres; parler naïf et léger, murmura plutôt que langage, babillement semblable au gazouillement des oiseaux, non au discours de l'homme. Les auteurs dont les ouvrages nombreux peuvent nous servir à étudier cette modification de la langue italienne, énervement d'un idiome déjà si tendre et si fluide, attestent le goût populaire des Vénitiens pour la plaisanterie mordante, libertine et légère, leur talent de narrer, surtout la licence inouïe de ces mœurs auxquelles le gouvernement faisait adjoindre le vice par la servitude. Ni Martial, ni Vauvenargues, ni Le Berni, ne peuvent donner une idée de cette recherche, de cette idolâtrie et de ce raffinement

(i) Les lettres r, /, d, les inflexions nasales n'existaient pas dans le dialecte vénitien. On dit la coda pour la coda; lorno pour giorno; ziojho pour ghioco. Les c, les g, sont remplacés par les s, et les z. Le vénitien parle comme ces enfants qui, n'ayant pas encore la langue déliée, disent zour au lieu de jour; sarme au lieu de charme, etc.; défaut de prononciation puérile désigné dans quelques lexiques, non dans le Dictionnaire de l'Académie française, par deux mois peu connus, susseyement et zèzyement.

SUR CHARLES GOZZI. 527

de voluptés physiques, de cet insouciant de toute moralité dont les poètes Ténientiens modernes portent l'empreinte; à cet accent de la débauche se mêlent une grâce abandonnée, une harmonie enchanteresse, un élan presque dithyrambique. L'incapacité des vertus politiques et privées est écrite dans chacun de ses vers: « Venise vous apparaît comme un mauvais lieu, gouverné par des officiers de police. » La licence se montre si candide et si ingénue que Ton s'offense moins de son excès, comme si elle constituait la langue naturelle de ce peuple. La nudité des paroles semble échapper à l'écroulement d'un enfant sauvage; elle emprunte à son ignorance une naïveté qui en tempère le dégoût.

Ce peuple, qu'une ivresse joyeuse berçait et consolait dans son abaissement, avait perdu toute prépondérance politique et commerciale. Venise languissait dépouillée de l'auréole de gloire et d'opulence dont ses conquêtes la paraient quand tous les peuples du monde affluaient aux fêtes de l'île de Marbre; il lui restait la poésie d'un ciel resplendissant de lumière, ses nuits plus douces que nos beaux jours, la magie de ses gondoles illuminées, projetant un long rayon de clarté sur ses eaux mouvantes, de ses îlots glissant sur la mer comme des oiseaux, de son peuple presque oriental, aux yeux noirs étincelants sur un teint basané, modèle vivant de Titien et Véronèse.

« A Venise, disait un poète (1) patricien de Venise, au-

(1) Ce tableau de Venise tel que le traça au XVIII^e siècle un grave patricien, Baffo de Saint-Marc, offrirait à la fois la peinture la plus vive de ces incroyables mœurs et un curieux échantillon du dialecte des lagunes; mais la plume se refuse à le copier, et nous ne pouvons extraire que des fragments peu nombreux des vingt-huit strophes qui le composent.

teur d'œuvres incroyables qa'cm ne peut citer que par fragments, et qui écrivait du teaq[]s de Gozzi, règne une aiiégresse perpétuelle • »

Ghè a Veneiia uo* allegria E gbè un far cussi liooondo, Che no credo, che ghè sia Altrettaato in luUoM mondo,

Ghè xe mille morbidezze, Gliè manière dolci e tenere, E aile tante grau bellezze La à\ik la par de venere

In tripudi, zioghi e eanli Se stà BU le noUi intiere £ in sto tempo da lior amanti...

£ gran lasso, e la gran moda De sti tant! bel casini Fà, che tatti quanti goda Che i spenda dei zecchini.

Oh i che vita deliziosa 1 Oh I che amabile contento I

Me stupisso che nô Tenga Forestieri in quantità Perche quà chi no xe tegna De la gode, corne Tà«

Viva donca sta città Che xe*i centro de piàseri Che assae gode chi slà quà E anca gode i forestieri.

« Joie! hresse! Rien de pareil, je crois, ne se trouve dans le monde entier. Molles tendresses, amours légers^ plaisirs doux et faciles ! Quel enchantement ! C'est la ville de Vénus même... On y danse, on y chante, on y joue pendant les nuits entières... Bienheureux casins! vie délicieuse! Et comment tous les habitants du globe ne se donnent-ils pas rendez-vous à Y^ise, séjour du bonheur, et centre des voluptés? »

A une telle nation, assignez une littérature spéciale, ce sera le Cabinet des fées. Quels drames aura-t-il? des féeries. Quelle statuaire? la vduptueuse sculpture de Canova. Quelle école de peinture? celle où domine la magie du coloris.

S VL

Théâtre espagnol-vénitien de Gozzi,

Voilà le peuple auquel le comte Charles Cozzi, à son retour de Dalmatie, voulut donner un théâtre national. ;pious connaissons maintenant cet homme d*un esprit bijzarre et cultivé.

Naturellement taciturne et satirique, Tabondance de xxiaavais poètes dont l'Italie était inondée lui déplut. Cette sxiaavaise imitation du goût français qui envahissait TI- C^lie et atteignait Venise , lui semblait le présage funeste ^m annonçait la mort politique et morale de la république ^^nienne. L'extrême facilité des mœurs favorisait l'immo-

raie et insigniQante facilité dn style. Un déteslaUe antenr de drames et de romans, Tabbé Ghiari parodiait les tragédies de Corneille, dont il ne reproduisait ni le génie^ ni h passion, ni Féloquence, mais seulement les formes extérieures et le mouvement Goldoni , doué â*an talent remarquable , bon peintre de mœurs , plein de naturel dans le dialogue , et connaissant bien la scène, essayait d'épu* rer le théâtre italien, voyait ses ouvrages réussir, et recevait de Voltaire ces flatteries sans conséquence, protocoles émanés de la grande cbanceUerie littéraire de Femey.

On a discuté en Italie et en France sur le mérite véritable de Goldoni, et révékipié en doute le succès qui a couronné sa tentative. Né dans un autre pays, il se fut rangé parmi les meilleurs auteurs comiques ; quel usage pouvait-il faire de ces mœurs italiennes, de cette société qui n'était ni animée, ni poétique, ni élégante, ni véhémente, où le bon ton n'avait rien de piquant et où tout languissait ? C'est cet état de langueur sociale que représentent fort bien les intrigues de Goldoni, intrigues qui n'avancent jamais, et qui se traînent éternellement dans le même cercle, autour d'une donnée triviale. Le Bourru bienfaisant, pièce qu'il a composée en France, l'emporte infiniment sur tous ses ouvrages italiens et atteste l'influence qu'exerça sur l'auteur comique une société plus perfectionnée et plus cultivée. Dans son théâtre italien les bonnes plaisanteries abondent et la vie commune est fidèlement copiée ; la superficie des mœurs est reproduite. Mais ces mœurs n'ont rien d'attrayant ; cette peinture en détrempe manque de vigueur ; toutes ces Béatrices gaies et turbulentes, toutes ces Rosaures sentimentales cassent de l'ennui. Après avoir lu Goldoni, on demande des émotions plus poétiques et plus profondes qui se rattachent à

moins par quelque rapport à la partie la plus brillante et la plus énergique de notre intelligence, à l'imagination.

C'est ce défaut de toute poésie, cette trivialité et cette monotonie que reprochait amèrement à Goldoni un critique italien, Josepdi Baretto, qui revenait de Londres où il avait vécu longtemps, après avoir visité une partie de l'Europe. Dans sa *Frusta letteraria* le journal le mieux écrit peut-être que Ton ait publié il se représente sous les traits d'un vieil invalide mutilé, retiré dans un petit village près de Venise et se faisant lire par le curé du lieu, Don Petronio Zamberluccho, tous les ouvrages qui paraissent : ces ouvrages servaient ensuite à allumer la pipe du soldat. On retrouve dans ce plan un souvenir des inventions familièrement allégoriques de Cervantes et d'Addison. Mais ce qui est tout-à-fait italien, c'est cette violence inexorable, cette robuste correction, cette colère avec lesquelles Aristarco Scannabue, c'est ainsi qu'il s'appelle, chasse devant lui à grands coups de fouet les troupes arcadiques et académiques et tous ces gens qui vanno scarabocchiando comédie impure et tragédie balorde, critique puerile et romans bislacchif dissertazioni frivole etc.

Il y avait chez ce Baretto, que l'on chassa de Venise pour avoir mal parlé de Bembo, quelque chose de la verve satirique de Beaumarchais ; comme Charles Gozzi, il accusait Goldoni de ne point parler à l'imagination d'un peuple chez lequel l'imagination domine et de couvrir la scène de pâles et froides ébauches.

Peuple fabuleux le merveilleux lui était nécessaire ; et à la mode favorisait Goldoni et Chiari, le goût national et populaire les repoussait. Pour deviner quel genre de théâtre convenait à ce peuple, il suffisait de le voir attroquer des narrateurs de place publique. « Is

premier jour de mon arrivée à Venise, dit John Moore, je remarquai un grand homme vêtu de noir, qui, à la main, et faisant beaucoup de gestes, se tenait debout au milieu de la place et convoquait les auditeurs récalcitrants. — « Belles et vertueuses dames et Messieurs gentils-hommes ! Maîtres bien aimés (c'est tout pour eux) ! écoutez ! écoutez ! Daignez m'accorder un moment d'attention. Il s'agit des aventures merveilleuses arrivées à un galant chevalier. Je vais vous les raconter telles que je les tiens de son propre domestique, le Dalmate Zolocubrin Venez, messieurs venez mesdames ! » Personne ne venait. « Mon héros, continuait le narrateur, est un noble chevalier amoureux ; écoutez, Zentildone. » Peu d'attention encore. « C'est un chevalier chrétien. » Quelques gondoliers s'arrêtèrent. « C'est un guerrier de Venise, un héros de Saint-Marc. » Le groupe commence à se former. « Vous allez savoir avec quel courage miraculeux notre conquête triom-

pha des maléfices d'un nécromant redoutable.» Le cercle augmente, le peuple se presse, et le romancier populaire commence son récit de féerie, où le premier rôle appartient à une abeille qui, pour détourner le coup dont un meurtrier va frapper l'innocence, pique l'assassin au visage; récit puéril qui renferme des reconnaissances sans nombre, des transformations à perte de vue, des combats à outrance, dragons, magiciens et bêtes à griffes, tout ce que le Cabinet des fées contient de merveilles et de ressources. Au milieu du conte, quand l'intérêt vivement excité tient tous les auditeurs en suspens, le diaphean tombe, réclame le prix de la séance, se remplit de paoletti et de sequins; et l'orateur continue.

Ces matériaux populaires sont précisément ceux du théâtre espagnol : curiosité poétique; amour du merveilleux;

SUR CHARLES GOZZI S33

souvenirs nationaux ; aventures héroï-comiques : magie ; invraisemblances ; fictions puériles. Gozzi eut soin de couvrir, au milieu de ces féeries, la famille italienne qui a fait rire l'Europe pendant deux cents ans, et à laquelle Annibal Carrache a daigné prêter son pinceau : Arlequin ^ Pantaloon, Truffaldin ^ Tartaglia, masques aimés du peuple.

Ces représentants des diverses localités italiennes méritent d'occuper une place dans l'histoire de l'art, du théâtre et des mœurs. Singulier produit de l'imagination pittoresque, propre à l'Italie moderne. Comme la sculpture antique individualisait les vertus, les vices, les énergies, les lois de la nature, voici des symboles de caractère inventés par la comédie des Italiens. Une mythologie populaire et grotesque représente, par des emblèmes immuables (1), les défauts naïfs et tranchés de ces diverses populations; la complaisance et la cupidité de Truffaldino ^ la forfanterie de Spavanto, italien espagnolisé, la voracité paresseuse du napolitain Tartaglia ^ la légèreté et la souplesse intrigante (scaltritezza) de Brighella le Bergamasque; la maladresse enfantine (balordaggine) d'Arlecchino ^ la bonhomie sensuelle et la servitude voluptueuse du vieux Pantalone de Venise (Vecchio barbojo). C'est à la fois de la satire burlesque et de la comédie stéréotypée. Pour ces rôles et ces acteurs, l'auteur comique traçait en quelques pages une esquisse de comédie, où les personnifications de caractères différents se donnaient rendez-vous; malgré la stérilité apparente de la donnée première, on pouvait faire jouer de mille manières ces rôles toujours les mêmes, comme on se sert des pièces du jeu.

(1) V. no 9 ÉTUD. sur le Moyen-Age.

d'échecs, dont la marche déterminée donne naissance à tant de combinaisons imprévues. La langue italienne dont la richesse se prête à l'improvisation, la promptitude d'esprit et la verve de bouffonnerie naturelle à peu près avait longtemps favorisé le développement de ce genre de comédie, que la bonne compagnie commençait à prendre en mépris et que Gozzi voulut remettre en honneur, tout en les mêlant à l'esprit d'aventures et à l'imbroglio du théâtre espagnol qu'il venait d'étudier.

Maintenant que nous savons à peu près à quel peuple et à quel auteur nous avons affaire, entrons avec l'Auteur ^ Meyer dans une de ces neuf salles de spectacle qui, en 1780, s'ouvraient aux quinze mille habitants de Venise. Payant dix sous de droit d'entrée vous prenez rang parmi les spectateurs, et vous pénétrez dans une enceinte obscure bruyante ^ dont la foule des gondoliers et des domestiques occupe le fond. Une galerie pratiquée en face du théâtre sert de promenoir aux hommes comme il faut; c'est là que les femmes masquées, couvertes de leurs ZendaUtti ^ et ac-

compagnées de leurs Cicisbei , vont et viennent pendant la pièce même, lorgnant, causant, riant, murmurant, et par leur mouvement continuel protestant contre l'insignifiance du drame et le talent des acteurs, que Le bas-peuple siffle ou applaudit. L'art dramatique peut-il tomber si bas!

Si, pour quelques sous de plus, vous allez vous asseoir dans ces vastes loges où l'on joue aux cartes, où l'on fait collation, où l'on prend des sorbets, et que vous accordiez un peu d'attention aux acteurs qui entrent en scène» vous assisterez à la représentation d'Amour des trois Oranges première ébauche comique que Gozzi ait donnée; fable populaire, canevas bouffon, satire en arabe, et, il faut le dire, l'une des esquisses les moins terminées et les plus

1 SUR GHARUS GOZZI. 53\$

1. puériles qu'elles produisent cet antre original Toute puérile .. qu'elle est, c'est une vive attaque contre le goût français ; , une tentative pour ressusciter la comédie à masques si éminemment italienne ; une satire contre les succès de Goldoni et de sa comédie bourgeoise , de Chiari et de sa tragédie , emphatique; une allégorie en faveur des droits de l'imagination et du Drame espagnol. ,

J'ai déjà dit quels points de contact se trouvent entre le comte Gozzi et Aristophane, ennemi non moins déclaré des nouveautés, de la démocratie et des philosophes, partisan non moins ardent de l'ancienne constitution et des vieilles mœurs. Tous deux pour défendre leur opinion ont jeté sur la scène des emblèmes, des trivialités, des symboles populaires. Le pantalon vénitien, en fait de caricature et de bouffonnerie , vaut le Strepsiadès athénien : Aristophane et Gozzi se trompaient tous deux , en attribuant au progrès de la philosophie la dégradation de Tart et des mœurs. L'un et l'autre ont vainement lutté contre le mouvement invincible des choses humaines et la décadence de leur pays ; tous deux étaient poètes. Ne demandez à Gozzi ni la virile énergie, ni la perfection poétique d'Aristophane. Ce Vénitien vous donne des canevas Italiens-Espagnols , soutenus par une grande vigueur d'invention , animés d'une folle licence ; ses pièces s'adressent à de vieux enfants. Esquisses tracées par un génie facile et satirique , elles ont aussi leur but philosophique, leur ironie oblique et populaire; mais les traits en sont à peine arrêtés, l'aveu satirique en est moins positive que capricieuse; l'art est presque toujours dédaigné ; l'esclavage a passé par là.

Gozzi a saisi le véritable génie vénitien : ses pièces sont composées pour l'effet ; ses couleurs sont fortes et naïves ; ses situations romanesques, comme il le dit dans son style hardi.

Dépassant de tous côtés la nature, échappant à la réalité par tous les points, il fait jouer, à côté d'une partie menue et sérieuse une partie espagnole, ses masques qui sont tout Italiens, et dont la farce comique s'allie si bien avec la féerie. La trivialité de Pantalón s'ennoblit au milieu du théâtre fantastique où il se joue. La puérilité des contes de fée se trouve relevée et corrigée par la satire réelle et mordante que renferment ces rôles populaires de Bredouille devenu monarque faignant, vrai Pantagruel en son genre; de Machiavel devenu Truffaldin, marchand de saucisses et politique profond; du peuple vénitien avec sa gaieté et son élan, représenté par le bon Pantalón officieux et dévoué à ses maîtres comme à ses plaisirs.

8 VIL L'amour des trois oranges. <— Canevas.

Lisez le cabinet des fées napolitain , le Cunto delli Curai (1), si vous voulez trouver dans son germe cette imagination italienne qui se joue de tout, traverse l'espace pour faire l'essai de sa force, et brode sur un fond d'ironie les plus étranges caprices. L'esprit dans cet ouvrage populaire, vieux recueil de fables dont les enfants napolitains s'amusent, s'emballe vouloir se moquer de lui-même et n'avoir que ce but unique. Il est heureux pourvu qu'il s'agite

(i) Ouvrage écrit en dialecte napolitain ; recueil de contes facétieux.

SUR CHARLES (K)ZZI. 537

. et qu'il crée. Ne vous attendez pas à l'invention railleuse des Normands, ni à ce raffinement de scolastique amon* reuse dont la Provence nous a laissé des modèles. Il y a là moins de moralité que dans le Petit-Poucet^ moins de poésie que dans les Mille et une Nuits arabes. Les fantastiques allemands vous promèneront à travers d'autres espaces ; il y a de l'esthétique dans leur gaieté^ de la métaphysique dans leur féerie. Leurs chimères sont savantes. Qui veut com« prendre Hofmann et surtout Jean-Paul doit se soumettre à un rude labeur ; au contraire la gaieté du livre napolitain, franche, complète, enfantine, vit pour elle-même et se suffit. C'est un vrai recueil de contes de nourrice pour bercer les enfants : Trattenimento per li peccerili e le peccerile, comme vous lisez sur le titre.

Naïveté d'imagination , innocence d'esprit , verve de plaisir , aptitude à ce bonheur physique dont une franche joie nous enivre , talent de créer des formes bizarres pour en rire , et des situations grotesques, comme une volupté dont l'imagination fait les frais : tels sont les éléments de ce fantastique isolé dont le peuple italien a seul donné l'exemple et senti le prix. Quand la civilisation^ est venue iraver ce fonds d'inimitables facéties , une satire plus me , (dus positive , moins idéale s'y est mêlée. De cette [acuité populaire, de ces gros rires et de ces bonnes caristores pittoresques, agissantes, grimacières, que vous ^trouvez sous la forme des diables cornus dans le gouffre même de Dante, ont émané le Pulci^ Boiardo^ et 'épopée la moins connue de l'Europe , malgré son mérite, ielle de Théophile Fidengo » (1) que Rabelais étouffa en l'imitant.

(i) V* nos ÉTODts suatB &vt* SitoB, les Trois Moines*

L*Arioste n'offre qii*un souvenir mobile de cette vieillesse disposition à s'amnser des formes , des sons , des idées et des couleurs, à rire de l'héroïsme sans le ravalier , de la vertu sans la blesser, de l'amour sans combattre son empire , de rhistoire sans la discuter. Peu semUable à Cervantes , dont on Ta trop souvent raj^roché , aussi livrole que Cervantes est profond, VArioste , poète des formes et des couleurs , n'a rien de sérieux. Tout est sérieux chez l'auteur, espagnol, jusqu'à la gaieté. Éa faisant cette sublime épitaphe de la chevalerie , qu'on appelle Dan Quichotte^ il sait que c'est un grand débris que ses sqîbs pieux ensevelissent ; il appelle sur sa tombe , avec la pitié, l'admiration et le ridicule. Il pressent adouiraUement que la civilisation européenne, dragée de croyances sévères et d'élans généreux, va se précipiter vers l'idolâtrie des penchants physiques, le culte d'une raison positive et la recherche des voluptés sensuelles* Aussi, pour se moquer à la fois de l'avenir et du passé, il place Sancho Pansa près du symbole de la chevalerie; le gros fermiBr de la Manche devient le type de toute une philosophie matérielle, de tout un monde nouveau (1). Voyez cette rataon narquoise , ce bon sens du paysan., cette sagacité toujours à fleur de terre, en présence du dévouem^it, de la grasdeur et 4e l'exaltation romanesque. Gomme ces deux excès de la pensée humaine se frappent de coups mutuels et comiques! comme ces deux puissances, l'âme et la matià« s'entrechoquent plaisamment! Rien de tel dans l'Arioste. Accourez , enfants ; toutes les couleurs dont l'arc-eu-ciel rayonne vont se jouer devant vous > il ne vous faut, pov

(1) V. no» ÉTUDES ^DA LB xvi' Sikfitjit SaoclM et Paauifgc.

SUR CHARLES 6oZZT, 539

être heureux ici, que la faculté d'entendre, d'admirer et de jouir.

Ce génie de la gâlté italienne, se mêle au génie de la passion espagnole dans les œuvres de Gozzi* Il paraît surtout sans voile et sans art dans la première ébauche qu'il ait donnée à la scène, V Amour des trois Oranges^ fable, fiaba (c'est ainsi qu'il l'appelle), empruntée au Cuntodelli Cuntù

Imaginez que tous êtes à la cour du roi de Carreau. Ces vieux symboles du jeu de cartes se trouvent devant vous, avec leurs armoiries, leurs énormes manteaux et leurs sceptres pesants. Vous êtes en face de Sa Majesté le roi de Carreau, roi à la manière du Pantagruel de Rabelais, sans fiel, sans humeur et sans malice, marionnette comique ou tragique, comme il vous plaira. Le fils du roi est malade- Bredouille va mourir de mélancolie. Ce Bredouille, c'est le public qu'on n'amuse plus. La scène qui commence la pièce est un chef-d'œuvre de licence aristophanique et de verve* bouffonne. Il faut voir le médecin Truffaldin tâter le pouls du public et nous dire comment il est tombé dans ce marasme qui l'accable ; une poésie sablonneuse ; des hémistiches lannoyants, de mauvaises rimes à la mode ont rendu ses digestions difficiles ; et Truffaldin sur la scène ne vous fait grâce d'aucun des détails de la chambre à coucher d'un malade.

- De brillantes fêtes sont données pour amuser ce public, le prince Bredouille ; on n'y réussit guère. L'altesse n'est plus amusable ; les tournois ennuyent, la musique lui fend la tête, la tragédie emphatique le désole, la comédie même n'ennuie pas l'endort. C'est un public civilisé, un homme de 1780, ou plutôt de 1830, ne sachant à quoi se prendre pour se désennuyer ; caricature vraie et bouffonne. Truffaldin, dont le roi de Carreau admire le talent médical et remplit les

carcelles, ne ressent pas mal à nos crivantes-jirées, l'absence du pouls du public, incapables de l'amuser et de le guérir, le fatiguant de leurs prescriptions, et prélevant impôt sur la satiété qui le ronge.

Mais savez-vous à qui est réservée cette merveilleuse cure ? Une pauvre vieille » semblable à ces bonnes femmes décrépites, que Callot représente dansant au son de la danseuse et les poings sur les hanches, vient se mêler au magnifique tournoi qui fait bâiller le prince, et fait devenir lui la culbute. Ici la satire devient personnelle. Il s'agit d'un abbé Gbiari, aussi oublié aujourd'hui qu'il était célèbre à son temps par la multitude de ses ouvrages et de ses défaits sur la scène. La tournure comique de la fée Gbiari rompt le charme sous lequel se trouvait le prince. Il part d'un grand état de rire. La joie se répand dans la cour du bon roi de Carreau ; les courtisans s'embrassent et se félicitent. Truffaldin le docteur écrit cette observation sur son carnet, et cet étrange premier acte est terminé.

Avec le second acte, Gozzi entre franchement dans le conte enfantin sur lequel il a fondé sa pièce. La vieille fée, mécontente du prince qu'elle a fait rire, lui inspire le désir d'aller à la conquête des trois magnifiques oranges » situées dans je ne sais quel domaine fabuleux, et dont le mage Créonte est le gardien. Ces nouvelles pommes des Hespérides, sont pour le (Kiuve public convalescent) un sujet d'enthousiasme vraiment sublime. Il s'élance vers ces régions inconnues, comme on le voit toujours se précipiter vers le mystérieux et le nouveau. La cérémonie où le père d'Aléandre l'arme chevalier, parodie excellente des pièces de Dubelloy et de ses imitateurs italiens, abonde en traits plaisants, qui peignent bien l'état des esprits et de la littérature en Europe. Vous trouverez là de longues tirades

empruntées à Sénèque, les ah ! elles oh ! de la tragédie boursoufflée, les gémissements en périodes hexamètres et les redondances ampoulées de cette couleur dramatique dont Diderot lui-même n'a pas su se garantir. Sa Majesté congédie son fils, et la scène menant à changer, Truffaldin et Aléandre arrivent près du château des Trois*Oranges. Un diabolin, armé d'un soufflet, les

pousse sur le théâtre , et | »arodie ainsi la facilité romantique avec laquelle mi personnage se trouve toujours là où l'on veut. Pourroonquérhr les Oranges, il faut vaincre quatre obstacles : un portail de fer couvert de rouille^ un chien affamé, une corde de puits tiumidevun four enflammé. On donne au prince: du pain, un fagot, un onguent magique pour dérouiller la porte, et on loi ordonne d'étendre et de dérouler la corde au soleil. S'il cttdlle les oranges^ il doit les ouvrir près d'une fon« taine. Tel «st le rédt absurde emprunté du Cunto délit Cuntù

« Je m'étonne encore, dit Gozzi, de la puissance du mer- Tdlleux sur l'humanité et du grand effet produit par les objets les {dus ridicules. Un portique de fer , un chien qui hurlait et traversait la scène, un puite avec une corde à côté, une boulangère attisant son feu tenaient le théâtre dans une attention et un silence qui font honte aux meilleures compositions dramatiques. » En vain le nécromant attaqué dans son asBe crie à la boulangère de jeter les aventuriers dans le four ^ au portail de se fermer , à la corde : Pends-lesj carde, pends^les I Le four, la corde , le portail répondait au magicien en vers hexamètres , que le nécro'- Detant les a trop longtemps abandonnés, et qu'ils se vengent Imaginez des objets inanimés et matériels parodiant en France les vers de Lemièrre ou de La Harpe. « Il faisait 3ean voir, dit Gozzi , Fétonnement de Truffaldin et de son

congtn<Mi » surpris de tnmver une m grtade ■hondaM» de poète& Pour md, j'étais hamiiié de rire, ykmx. eomme je sais, des mêmes choses qui m'smufiDt uât rire eo&ot a L'aeie finit par un coup de foudre qui rédoil ei eendresk château de Créonte. L'invocation de ce dénier est la panh die eiaote de la déckimation à la Sénè<pie, peste inhénate aux tragédies modernes.

La scène change cMOfe. Tmffaldln arrive avant son mattre, avec las Titris^Oranges. Il a |aim et soif, il a graade envie d'une orange ; il oublie VùmK qui défend d'ouviir les oranges ailleurs qu'afnpnès d'ane fontaine. Bn effet, le fruit s'ouvre t une jeune fille en sort : g^nds applaudi»»œcnis du parterre. Elle s-écrie qii'elie meurt de aoâf ; Traf* faldin n'a pas d'eau i elle «pire. Une seconde, uda troisième orange sont encore aavertes i même résultat Lai dsoi première<i aymphes sorties des oranges ont terminé leur vie. Le prince arrive à temps pour sauver la troisième, qu'il arrache au barbare Truffaidiu. Après mille antres folies et la métamorphose de cette belle en colombe, le public ou Bredouille épouse son orange mnneuleuse ; il te maria au genre fantastique et merveilleux, dimt Gozzi avait ri bien prévu rinSuence et le succès modernes.

Telle est cette esquisse dont Goi» eonnaiasalt l'ineptie. dépendant ou aime cette personnification du puidic ma^ lade, et toute ia parodie qui sa joue et se presse autour de lui n'est pas sans finesse* Bientôt nous verrons le génie de Qom dans des pitees dialoguées et écrites en vera pteins de vigneur se déployer librement Cette verve de gatté jointe à l'emploi du merveilleui va s^employer d'une ma* nière plus digne de l'artiste i cecc^nique léger et oapricieux va prendre sa place dans des plans mieux combinés. Noos suivronji la marcha de cette imagination toute méridionale ;

SUR CHARUBS OOOZZL SftS

nom verrons quel rang doit occuper cet homme dont les critiques modernes ont presque oubUé le nom.

S viii.

Gùtà continue son œuTre. •— Le Hoi-Cerf , fiable populaire.

À Venise, en 1762, tout le monde connaissait le signer CifDlotti; Barette rouge et trouée, bas violets mal réparés, habit noir légué par un ahbédam^ret, figure longue, barbe en désordre, tels

étaient le costume et le sign^ement du conteur favori de la place Saint[^]Marc; grammairien, critique, poète, érudit, souvent ivre, il avait soin, de faire remarquer au peuple qui l'entourait les mots toscans et les élégances de diction dont il ornait ses contes, toujours écoutés et toujours admirés. Arriviez-vous Il Taubei^e de Saint-Pantaléon, Gigolotti vous présentait un sonnet; preniez-vous femme, Gigolotti faisait votre épithalame; vous apportiez Tétrème-onction, Gigolotti préparait la complainte pour TOUS et l'épithaphe pour les héritiers. Homme grave, de mœurs douces, j'ajouterais avec diagrin qu'il fut persécuté, sans que l'histoire lui accorde une page. Le sénat de Venise, jugeant que sa population des courtisanes augmentait démesurément, les bannit toutes par un décret. Gigolotti leur consacra sa verve; il réclama par une complainte en faveur des condamnées; le peuple répéta ses petits vers composés en patois des Lagunes; et Gigolotti fut banni comme Homère, Gamoens et le Dante. Plusieurs Pgois après on rouvrit les portes de Venise à la troupe

exflée; mais leur chantre et leur défenseur, dont TÉUt n'avait pas besoin, monnit en exil.

Ce fut ce poète malheureux, mais non illustre, que Gozzi fit paraître sur la scène, en lui conservant son nom et ses vêtements accoutumés, pour débiter le prologue de la comédie fantastique intitulée le Roi-Cerf. On rec[»]maît dans ce prologue, si heureux d'invention, une imitation exacte du style de ces conteurs de place publique, que Venise a perdus en perdant sa puissance, sa richesse et ses plaisirs. Gozzi trouvait ainsi un adroit et ingénieux moyen de faire l'exposition de sa pièce, et de préparer les spectateurs à la puérile bizarrerie de l'œuvre qu'on allait représ[^]t. Gigolotti, après trois révérences du r[^]psser, défaisant sa barette et parcourant de l'œil la salle de Saint-Samuel, racontait d'un style prétentieux, barbare et orné les événements de l'avant-scène. Or, voici la sérieuse Ustoire annoncée par ce grave préambule, dont le sncoès dramatique fut immense à Venise, au temps où Rousseau et Voltaire écrivaient

Il y avait une fois un grand sincrier vénitien dont le nom était Durandard. En passant par Venise, le roi Derame, monarque de Serendipe, ne manqua point de le consulter. Ils furent contents l'un de l'autre: les réponses du sincrier satisfirent le prince, et Derame le traita si bien que Durandard, reconnaissant, lui communiqua ses deux plus importants secrets. La magie n'a rien inventé, comme on va voir, de plus merveilleux ni de plus utile.

« Voici, lui dit le sorcier, un buste de marbre qui m'a coûté beaucoup de travaux, et dont la puissance est miraculeuse. Qu'une dame ou demoiselle s'avise de mentir en sa présence, vous verrez sa figure blanche s'épanouir, et le buste, déridé tout-à-coup, éclater de rire. Plus le ment[»]

songe sera grossier, plus vous le verrez manifester hautement son ironique gaieté. G[»]est là, je le crois, et vous l'avouerez[^] un talisman de bon aloi et d'uss^e applicable. Mettez-le à l'épreuve: les dames vénitiennes lui ont coûté plus d'un sourire... »

Le roi de Serendipe allait témoigner sa reconnaissance au nécromant, qui l'arrêta et lui dit:

« Écoutez encore, grand roi. Mon second présent vaut celui que je viens de vous faire. Retenez, si vous pouvez, le vers magique que voici, et dont l'immortel Merlin Coccaie a orné ses œuvres sublimes:

Cric, crac, tri^f, taf, not sgnieflet cauatauta riogna.

— Le vers est difficile à retenir, interrompit le roi.

— C'est de la poésie nouvelle , reprit le magicien , elle est dure et sublime. Si vous rencontrez un animal ou un homme mort, et que vous prononciez ce vers auprès du cadavre, votre âme s'élancera aussitôt dans le corps qu'elle viendra ranimer, et votre dépouille mortelle, comme disent les prédicateurs, tombera par terre. Pour peu que vous préférerez votre ancienne forme à votre nouvelle transformation, il vous suffira de répéter près de votre propre cadavre l'incantation que je viens de vous apprendre ; aussitôt vous reprendrez possession des membres que la nature vous avait donnés, et la mort, retrouvera sa H*emière proie. Ainsi vous jouirez d'une faculté de transformation dont les plus habiles magiciens n'ont pas toujours eu le bonheur de conquérir le secret. Je ne vous cache pas, sire, que le pouvoir que je vous confère peut vous exposer à de grands dangers. Au surplus, nous nous re-

5&6 ÉTUDBS

ferra» ; et n jamais Toas renconirei sur votre rente w gros perroquet vert, vous vous garderai hieii de le tuer : vous courriez risque de tuer votre bienfeiteur. »

Le bon roi Derame^ enrichi de ces deux précieux trésors et accompagné de sa statue retourna dans ses États. Il se hâta, comme on le pense bien, de faire Tépreve de son pouvoir : au moyen des transf^mnations divines que le vers de Merlin Goccale lui rendait faciles, il pénétra plus d'un secret, découvrit plus d'une trame, apprit de scieoe certaine que les courtisans ne valent rien, eC beaucoup d'autres choses que les monarques ignorent.

L'épreuve du second talisman fut plus amusante. Deux mille sept cent quarante-huit dames, demoiselles, princesses, bergères, de tous les rangs et de tous les âges, convoquées tour^tour dans le cabinet du prince, et interrogées par lui sur leurs sentiments secrets, répondirent de la même manière, et pas une ne & la vérité. A mesure que ces menteuses {>t>testaient de leur «noor pour le roi, et juraient que nul sentiment n'avait a^Nroché de leur cœur, le buste perfide se prenait à rire. DeraroK avait envie de se marier; mais où trouver une feBune sinoère? Le buste avait détruit ses ittusiona Le pauvre roi devint triste.

Or, vous savez qu'à la cour de Derame des intrigues se nouaient comme partout. Le innistre BredouiUe (Tartaglia), confident du monarque, avait gagnésa confiance et kù faisait faire plusd'unosottise. LebonPanraloo, gondc^ier de Venise, se contentait de servir fidèlement et de boire sec Brighbella, le ministre des finances, puisait à losÉR dans la caisse de PÉtat, et ehrehait à faire tomber sur sasseur Sméraidiiie, coquette arriérée et femme è prétentions, les faveurs du monarque. Depuis que l'intention matrimenaale de Derame était connue, pères, firères, ondes et tmÊmn n'espéraieM

SUR CHARLES GOZZI. 5hl

fixt» qii'<»i leurs fiUes, ea kurs samrSf eo tours siècles, eu teors ooiisine& C'était im tapage d'ambiticms iéniinin^ vraiment effrojaMe» et une série de désappointement» ermki causé» par ce buste dont tout le monde et même le faTori BredoiUe ignorait la paissante sagacité» Les fem* mes du royaôine de Serendipe trouvaient leur roi aiagu- Ufereneiit difficile; comme il arrive toujom^^ le désir de le posséder s'augmentait de cette difficulté de lui flairer. giBéraUint joutit le sentiment : le busie riait ; Glarice protestait qu'elle n'avait jamais aimé : le buste de rire encore. Le roi maodis-Bait son savoir, et sa mélancolie redoublait.

Le bo» Pantalon avait une fifie naïve et sans art , mats non sans passion m sans esprit Angeia ^ c'est le nom de la Yénitienney aimait ârdemBfi^rt le roi ; elle en était ammi^' reuae^merte , xnna-

mortUC^-mûria^ comome dit le texte. Son père, en véritable Vénitien» l'avait souvent grondée, M disant qn'elk pouvait aimer tant qu'il lui plairait, que c'était Ccnrt bien à eUe, mais que d'aimer le rei il ne le lui pardonnerait jtnais. Angefai fut la deux mitle sept cent quarante- Denvième per-sonne qu'on appela dans le cabinet royal , et la promise qui répondit la vérité. Aussi fut-elle épou-sée. Derayne^ dans un beau transport d'admiration et d'amour^ de bâta de briser le buste qui hîi avait choisi, entre tantde femmes dissimulées, une femme sincère. C'était aller bien ▼ ite, le bon monarque de Serendipe était plus généreux tfo» prudent, coma» la suite de sa nagulière bistoire ne le piKidve que trop.

Quand les noces du roi eurent été célébrées avec la magnificence convenable , la cour reprit son trtt» ordi-^ naire ; on remarqua la profonde mélancdie de l'ambitieux I^redstille, déçu dans ses es-pérances : son rival triomphait. PtedimiB» essayait de le flticMer 4e son mieux, et lé dé«

faut de sa prononciation , trompant ses efforts, redouUait ws tourments. Si vous ajoutez à ce malheur de l'ambîtiefix trompé et du complimenteur qui bredouillait une autre circonstance, cdUe de son amour secret pour Angda, deveane femme du roi, tous avouerez que son désespoir était moivé. Aussi le bonhomme de monarque eut-il compassion de son vieux serviteur ; et, pour le consoler , il lui confia son second secref , celui du vers de Merlin Goccaaie, et de la transformation qui. devait le suivre. Au moment de cette imprudente confidence, le rm et le ministre se trouvaient à la chasse. Deux cer& vinrent moarir à leurs pieds. Derame, exceUent roi, excellent ami, mais trop cranl^aisant, poussa la bonne grâce et la condescendance jusqu'il essayer lui-même, en présenc& de son favori, la métamorphose dont nous avons parlé. O merveille I A peine eut-il prononcé la ter-rible incantation, son âme quitta son corps, passa dans celui du cerf, et laissa étendu)Jar terre, au-près de Bredouille stupéfait , le cadavre de Derame. Le traître saisit Toccasion ; prononce à son tour le vers magique; son bredottiUement le gêne un peu ^t ralentit l'opératicMi ; mais enfin elle s'accomplit Yoilà sa mauvaise âme qui s'empare de la dépouUe mortelle de Derame , et le corps de Bredouille qui reste comme mort , pendant que le roi-^cerf s'amuse à courir les forêts et essaie la légèreté de ses Jambes.

Bredouille, entré par magie dans le corps du roi, commence à se demander ce qu'il fera du ca-davre de Jfo-edouiMe. Cette nouvelle habitation est meilleure, il la préfère à Taatre ; d'un coup-de-ckneterre, il tranche la tête du ministre, c'est-à-dire sa propre tête.

L*âme d'un tyran a donc pris possession de cette forme extérieure qui appartenait à un souve-rain patemd. Tout

SUR GHABLES GOZZI. 549

change aussitôt dans la monarchie. Gomme dans cette espèce de société que les contes de fées nous présentent , la bmihoaie du monarque est le seul contre-poids du poufoir, ce contre-poids une lois détruit, le désordre se met partout firedouille n*a qu'une crainte, c'est que Fâme du véri-table monarque, enfermée dans le corps du cerf, ne ressuscite et ne reconquière sa forme exté-rieure, dont lui Bredouille a pris traîtreusement possession. Par quel moyen anéantir ce redoutable compétiteur? Il faut tuer le roi^cerf. On prodame, à travers la ville de Serendipe, que mille sequins d*or seront donnés à qui a^rtera la dépouille d'un cerf blanc avec une étoile noire sur le front On prépare une grande chasse : le cerf blanc passe devant les piqueurs du roi et leur échappe. Au mo-ment où le nouveau monarque témoigne sa colère de ce qu'on ait manqué le cerf, le hasard amène en présence de Bredouille-Derame un vieux bûcheron. « As-tu vu passer le cerf? » lui demande le roi. Le bûcheron, à moitié ivre, répond qu'il ne l'a pas TU. « Qu'on le mette à mort ! » Ce paysan

tombe aussitôt sous les coups des gens du roi. C'est ainsi qu'on rendait la justice dans le royaume de Serendipe,

Imaginez cependant, si vous le pouvez; la détresse et la douleur de cet excellent Derame, si mal payé de sa bonté ! Devenu cerf, poursuivi par l'ingrat qu'il a comblé de bienfaits, traqué par l'usurpateur de son royaume, il parcourt tout haletant les forêts où si souvent sa voix souveraine avait dirigé le pas des chasseurs et le vol des cx>ursiers. Mais qu'aperçoit-il dans un ombrage épais? Le corps du paysan victime de la colère de Bredouille. « O bonheur ! s'écrie-t-il ; je vais enfin reconquérir une forme moins indigne de moi. Ce corps est bien vieux, bien cassé, bien impotent, mais enfin c'est le corps d'un homme. Voici la

SSO ÊTUBa

iMNiWHe deneaveqoe le m»«^qiied» Sw«MKpe, «e ivoiiee fiNTcé d'habiter I • Le tw» nMgiqQe sorl de MS-tdnraB : k noavoHe métanarphoM a lien. Dei«iie a'ctt fAo» q«^» raendifttt, n bÊohe-roB décrépît C'estaoua cette farni^qa'ft regagne sa ville ea^Htale, mécomm de toaa ae» ttjelB, anoa Gonaerfaît^ aeu» une figura Udama, oaa iaw toyda* Sia g^ine fui'tffêUHM éaaa eea Mtteeft' q^loadUlea ^pA a fiaï ooiMtrawa'g ea pai'VMiit Jito(l«'a àag^t ^^ * pMaaana du tient paysan étonne aatant que aea âbieeiivs. Goo»» ment Beranie,elongéenli(leberôn/8e fem-#iieeMinallt»^ L^ftme d»rd> eaabée sons 61 fiMone doi^e^ iod^gant, caaser ▼era-^eOe sa pcdasance snr Fine l^idre de aa Mis époQSe?

Dans ces ten]ps4à vivatmit des femmes qcd, sans se laisser séduire par les agréments extérieurs^ rendaient avt qualités de Fesprit et dn oœur ces hosmis^es predigoés souvent à la richesse, an rang et à la beauté. i^igda était un de oes êtres. En vain BredouiSe, sons les braits et le costume du roi, dierchait-il à mettre à profit sa posi* tion et à se prévaloir de ses droits nonveaux, Angeh re^ connaissait la bassesse innée et k scâeratesse iieefiaqabks de celui qui se présentait à elle comme son véritable épeex. Elle s'effrayait du changement bizarre de ses sentiments ; elle re[Hnissait les caresses et méprisait les prévenances de Bredottille-Derame. Ce fut au milieu de cet étrange conflit que le mendiant, c'est-à-dire le roi sous sa nouvelle métamorphose, se présenta aux yeux de la reine, et Ini apprit par quel enchaînement d'incidents merveiDem il se trouvait transformé en bûcheron et Bredouille en roi* L'élégance du langage que le paysan avait conservée, la noblesse de ses pensées, la grâce de ses discours, comparées à la fausse grandeur, à la lâcheté de BredoniHe-roi,

SUR GHASMS OOOZI. 551

oeof<kM|Ndr«nt kl- jeune épousé de k Yéri(é de Cette étrange aveMuféi Mate commet rompre FesiGhliiteiêât 1 Ganuaent arracher à Bredouyie^Beraflie, „ noo-seuleiBait son trône volé mai» son nom et ce corps dont il avait Bsar^ k pes-

OttCftie ne viMt sâHH* dente un loeeme recevoir des* mains d*uft étrangla sdD propve eada-vrerlei âdre des^fânèrMlle» BMgnifiqied,- ppraeser sa proppé oir«soft fio^bre et yAwût aaaiater à sea intmoMilion tekoadle et véritéUe ? C'est que vous Tivez en de» siècles dégénérés^ où le fantastique est sans poamr^ Yeitii penrait ee dont tonte la viUe de Sorendipe fat témoin SDns le règne de Deranie«BredonMler Trnfialdia, pauvre oiseteur aUacé k la conr, tendait ses: flets dans le bois, qpaand il aperçut le corps abandonné de BredottiUe, cadavre dont le ministre, prévoyant assaÊBsitt de hii-métie, avait tranché la tête, ainsi que le bénin leeton» doit se te rappokr. Non loin de oes restes mortels, gisait la dépouille du cerf blanc, où Detatne avait eu l'imprudene de iaie éktion de domitilet cerf dont le tyran de Sa*endipe avait mk k tête à prix. Heureux de sa

douMe trouvaille, notre oiseleur charge sur ses épauks le cerf qui doit lui valoir deux miMe sequitis , et fait porter à la ville, par deux paysans , le tronc inforioe de Bredouille. Le roi, charmé de la nouvelle , fait jeter le cerf à la voirie ; et après avoir prononcé un panégyrique de Bredouille dont tout écrivain nécrdogique tirerait vanité^ fait embaumer ces restes,^ les ensevelit , se construit à lud-même un céno* taphe, envoie le triste Truffaldin en prison pour nepasgre* ver son budget des deux miUe sequins promis (moyen économique d'administrer ses finances) , accuse toute la cour de k mort de Bredomlle, la jette en masse dans un cachot, et règne ainsi paisiblement sans entraves^ sans peine, sao»

552 ÉTODBS

senipales» sans former aa cabinet bmm^ie, im nÔÊMxt anapèXÀ oa de fonon , et sans s'inquiéter d'une ch«nhe des comnranes on d'nne diambre des pairs.

Le ciel juste Teillttt Dans le palais même où Tnrffaldin avait déposé ses cadavres , il avait laissé les ostnaïles de son métier et les oiseaux qu'il avait pris. De ce nombre était un beau perroquet vert de la plus grosse espèce : c'était Dnrandard , le sorcier Vénitien , Thomme des transfonnatimiset-destalisinans. Il arrivait à point Derame, devenu paysan , avait été surpris dans les appartements de la reine ; Angda et son malbenreux ^onx liaient tomb^sos les coups du bourreau , quand cet bonnête sorck&r^ portant secours à l'innocence , vint rendre à diacun sa forme première » restituer à Derame ses nobles proportions , à Bredouille son nez camard et son front bas , à Angela son époux véritable , et donner au peuple de Serendipe cette grande leçon de morale : « Qu'un rm ne doit jamais se fi^ aveuglement à ses ministres. »

C'est là le conte de ma Mère- 1 Oie ^ qui, distribué par scènes, avec un art et une régularité peu communs , écrit moitié en prose spirituelle, moitié en vers éloquentes et (lassionnés, fit l'admiration du bon peuple de Venise.

De grands coups de pinceau ; un coloris lai^e et frais; des nains et des singes dans un coin du tableau ; des rois et des reines étincelants de soie , de moire et de pierreries ; une architecture fantastique et impossible , se découpant sur un ciel profond, d'un éclatant et limpide azur; voilà cette grande et singulière machine. On la comprend sans peine; on se joue au milieu de ces personnages placés hors du monde réel et cependant naïfi. 11 est difficile de jeter plus d'intérêt dans le fantastique et plus de vérité dans le mensonge. À voir cette franchise de

SUR GHABLSS 6oZZI. 553

toacfae et cette vigueur de pinceau , tous diriez que tous ces personnages sont des portraits. Angela , qui reconnaît si lieureusement, par rinstitut de Tâme et la divination de Tamour, l'objet de ses affections sous la métamorphose qui le déguise, et repousse un traître caché sous la forme de son amant ; Bredouille , le minbtre complimenteur, le roi lâche , le panégyriste de lui-même ; Pantalón , le symbole de la Venise populaire^ bon serviteur^ dévoué à son maître et à ses voluptés. Au lieu de ce dialogue incohérent et faux dont la plupart des féeries sont misérablement tissées» vous trouvez de la poésie, de Téloquence, de Télévation dans toutes les scènes où les sentiment ardents et nobles se développent. Telle est surtout la scène où Ângela repousse les caresses de Bredouille devenu roi.

« Oui, lui dit-elle, voilà cette figure noble > ces traits chéris, ce beau corps, cet extérieur plein de grâce, qui me charmèrent chez mon époux. Mais où sont ses actions? qu'est devenue son âme? où est son langage? où est l'élévation de sa pensée? Hélas I je ne retrouve plus cette délicatesse de sen-

timents qui^ me pénétrant le cœur, arrachait à mon ingénuité de jeune fiUe l'aveu du plus tendre amour. Sans elle, vous aurais- je avoué mon désir de vous avmr pour époux? Pardon ! ô mon roi^ pardon! Ce n'étaient pas les proportions heureuses, la beauté de votre corps, qui éveillèrent mon ardente affection pour vous : ce fut la beauté admirable de votre pensée, l'ingénieux langage, l'expression de vos idées au-dessus du vulgaire ; la majesté de ces paroles vertueuses qui sortaient de votre âme. Voilà ce qui m'a séduite : voilà ce que je cherche en vous aujourd'hui , ce que je cherche en vain, hélas I pour mon malheur !

{Elle pleure,)

Pur itole vnUo Hom» £* fMUa

La bella faoda, e-queUe aoa le belle

IMtembra, che amor m^hanno ispirato, pure

I gesti non son quelli , i sentiment!

Dello spirito yestro, 11 AveUare ,

L'devBteütt M peiiMir 8iiMlili«y

Le MkatéiniDagfaR nos i*iio

O D«i mi MMbrao pi» quei^^^ <^ '^^ ^^^^

M*kaD rabaCo dal sen, che m'han sforzata

A palesarvi Tamor mio, ch'han mosso

il desiderio in me d^ayenri sposo.

Perdon, mlo i«; perdono, la bellesee

Del TOstM éMfio la csgilDa no kst&

Dek vtro aMIo aûQi Fmo la noliiU

ForoM del pMsar yosUo, et le ingegnôse

Imagin dello spirito » e i grayi modi ,

Che uscino daU'alma vostra, che m*han prcsa,

Quein ch'io piu non troyo, o che drf sembra

Pitt non trovar id toS , pef miaF «tenturar

(Piangc).

Ob a remarqué les idées iogâxieoseiBeDt burlesques» que Gozsi a introduites dans son œuvre : Bredouille exerçant sur son propre cadavre le métier de bourreau, puis de mattre de «érénioi^ , bisaut son panégyrique et son élo^ funèbre , et s*enterrant avec pompe ; et cette spirituelle invention qui , conservant au ministre son bre^ douillement dans le nouveau corps qu'il batnfe , afisimile l'arn» avec la pensée et le langage» et fait reconnaître le lâche sous sa forme empruntée. Hoff-

mann et Gallot eussent envié à Gozzi ces caricatures, où tant de philosophie et de verve se mêlent à une bouffonnerie si amasanté.

Quand ce Vénitien Dalmate transforma ainsi l'imbroglio

SUR GHÀUFT GOZZI. . S&S

espagnol 6& fétie salyEiqae , te eharpcûte laeiale^ teste poosrô «häftsés^ jouitnres^ 8*afiïiia-sait atec ud bniit sourd; €k)jizi n'entendait que tr<^ 4ette menace ; il anuMak ses. compatriotes de la Ghiaizas eomme on prodigua l'eattd^f îe MX matelots dan»le8 tempêtes.

Contes d'enfants, pleins de grâce et de tigtieur, les drames de Gozzi sont les monuments d'un monde dé^it. Mî ne les jagez pas friroles^ ; toute ta décadence , toute h ser-* vitude et toute la puissance passée deVenise sont Hr. Le peuple qui produit tme littérature de ce genre n'a plus rien k faire au monde : il a passé par la Tieillesse, 9 est retombé dans Tenfance. Gozzi marqua, par ses œuvres briHantes, colorées, puériles et hardies, le dernier période de cette tutelle rigoureuse sous laquelle le peujde de Saint-Marc avait perdu ses droits de citoyen sans perdre ses ficultés d'imagination et sa soif de roluptés.

Les créations picpiantes de Gozzi sont au contraire le dernier résultat de cette situation sociale où un peuple d*imaginatton ardente est forcé à ne s'occuper que de ses plaisirs.

Nou& ne donoeroas pas Tanaiyse de toutes les mer- ▼etles donl sont remplis ces imbroglios au nombre de trente* six , les uns traduits de Cànâarès , de Matos Fragoso de Rojas; les autres puisés à la même source magique que la Vida es un sueno de Galdéron, tel» que : le Corbeau^ Tu" randot ^ la Femme âerpêtu , ies Mendians heureux » Zobéide^ le Mansire bleUf Turquin^ t Oiselet d'un beau vert^ et Zeim^ roi des génies; ce serait rouvrir aux yeux cbi lecteur les trésors du Cabinet des Fées, où Gozzi pui-* sait sans scrupule. Toujours des secrets à garder, secrets (pe Ton ne pieut gardeé saas péril ; toujours des ordres à

556 ÉTOm»

exécuter, ordres dangereux ou impossibles dans leur ao^ complissement ; toujours des transformations miraculeuses et une complication étrange de moyens surnaturels par h variété et la vérité de ses caractères.

Ce qu'il faut y remarquer, c'est une admirable intuitionD de cette mythologie des fées émanée du moyen-âge. Il en a saisi le génie, il Ta transformée en poésie brillante. U a su mêlera la magie orientale l'esprit chevaleresque; de cette alliance a résulté une œuvre pleine de grâce et de nouveauté. Dans ses héros respire ce ^irituaUsme du point d'honneur emprunté au drame espagnol et qui, selon la belle expression de Burke, ressentait l'outrage comme une blessure. Dans ses personnages surnaturels vit le génie de l'Orient, prêtant à des forces humaines une puissance illimitée sur la nature esclave. Dans ses caractères inférieurs vous trouvez une abjecte soumission à la loi du corps, au cri des passions, à la tyrannie de TintérêL Ils offrent comme Sancho la contre -partie grossière des héros placés sous le coup du destin et luttant contre lui ; et des deroi-dieux qui, dominant le destin , forcent l'héroïsme à se déployer dans une foule d'épreuves qui le torturent en l'épurant.

On voit sur quelle vaste échelle se dessinent les drames de Gozzi , esprit dont Tétendne Calait la finesse. En élargissant son cercle, en se jouant dans cette î^ère sans bornes, iK se créait des obstacles égaux à son pouvoir. Comment, dans de si vastes machines, caractériser finement, dessiner avec une précision parfaite tous les traits du tableau? Comment ne pas sacrifier au mouvement trop

rapide d'une scène remplie de prestiges le développement des passions? Comment ne pas tout accorder au coloris, à la vivacité des teintes, à l'effet des contrastes? Aussi, malgré le talent du poète, ses œuvres sont-elles plutôt de

«Lattes et brillantes esquisses que des productions achevées. Vous y remarquez des indications spirituelles, satisfaisantes» profondes ; le dialogue en est habile, passionné, énergique; mais la nécessité de suivre, en haletant, le cours précipité des événements miraculeux qui forment le tissu du drame contraint le poète à se contenter de quelques touches larges et fortes sansies détailler et les expliquer avec précision. De là le véritable défaut de Gozzi ; quelque chose de lâché, d'incomplet et de précipité dans l'ensemble ; de la vigueur, de l'abandon et de la verve , mais de l'incorrection.

Héroïsme et caricature se confondent dans ces drames. L'ironie est attribuée aux Truffaldia et aux Pantaloni ; Gozzi a senti qu'elle est populaire de sa nature ; il lui a donné la prose pour expression, et le patois pour symbole.

Il faut à l'ironie un langage vulgaire, à la poésie un idiome symbolique réglé par des lois musicales. Ravaler la prose jusqu'au patois c'est donner à l'ironie son caractère le plus trivial. Quand Brighella l'intrigant s'exprime en dialecte l'ergamasque, la vivacité sautillante, la prononciation presque gasconne du personnage, fait mieux ressortir la moquerie qui apparaît en saillie ; le langage est bas comme l'acteur; l'activité de ses paroles trahit cette alerte avidité dont Brighella est le type. Pantaloni se montre-t-il sur la scène , son patois est tout sensuel, il est doux, naïf, coulant, amical^ plein de bonhomie : c'est le patois de Venise. A côté de ces symboles si bien en harmonie avec leurs propres discours, et qui, représentant les passions vulgaires de l'humanité, ont un langage vulgaire émané de ces passions, se jouent des êtres plus nobles, plus purs; ceux-là parlent poésie.

Les mêmes effets de dialogue se trouvent dans Shaks-

558 ÉTIFF

pitif; lesi drames de Yénitteii doivent mn poflJGifah rités locales me parlété phig piquaoter l'espérance salira que de l'Udie k résmné, sot» te forme d*Bfince, d'n^ <iae nationalité diiëreite ; il a donné à ce Tke m torp^ nne flme, nne façon d'être et d'a^r. Ce nce esl derem type, ce type a conservé le patois spécki de la localité qah caractérise. Lorsque le pédant de Shakspeare donne des leçons de grammaire en patois dn pays de Galles^, c'est tout sinq^eraent nn magtst^ gallois qui fait rire k ses dépn». Lorsque le neux F»alalon ocnrrre la boucfæe, c'est la sensualité qui parle, Venise populaire. Le bredonileur TartagBa est le parfait symbole de la dnplicité et ^ k , mse, comme Âpdkm est le symbole reconnu de la poésie et des arts.

Cette caricature-fype, qui fourmC àr Goszi s6ii éiën^ot Comique^ s'allie très-bien avec k féerie. Toutes deux sont pittoresques, toutes deux émanent de l'Imagination, et s'y rapportent, l'une par la gaîté, l'autre par l'état et l'intention. Elle s'allie également bien avec le merre^ai diefaleresque de l'Espagne. Qu'est-ce q' ces aventures sorprenantes, ces déroûments au^d^sus de l'Imagination , siton le snmafuref transporté dans une sphère monde? Le liéros parfidt, comme la fée, a toute^puissance sur le monde moral qui vit en lui-même ; il se dompte, il se trahit, M s'bûmie, il se dévoue à l'infériorité éternelle. Ce miracle est plus étonnant que l'autre.

Un secret rapport s'établit donc «ure héroïsme HMNral, le fantastique merveilleux et la caricature bouffonnière. La pure essence du génie chevaleresque se tiome au knt de ces drames ; tes tidis-

mans de la magie enibumiasseil tes puissants resswts ; les BredouiUe et les firigheUa enk sont la populace ironique, moqueuse et raillée. A ce sentifiat de

SUR CHARLES GOZZI 559

L'boaneur et du devoir, è cette dàicateesse excessive, deroier raffinem[^]t de la religioa chevale-resque[^] s'accoupleot des peocbants grossierSf des vices ignobles» des iacliuatioDS triviales» des idées burlesques, représentés par les ntasques dont j'ai parlé. L'humanité idéalisée et tragique se trouve eafacerderhumanité al[^]cte et comique. C'est Sauchio près de son maître[^] c'est FalstafT promenant sa corpulence au milieu des guerres civiles, c'est l'esclave chargé de punir le triomphateur, c'est l'humanité toute entière, moitié ange » moitié brute : elle qui » selon le mot profond de Shakspeare, serait trop fière de ses vertus si ses vkes ii étaient là pour donner le fouet à sa gyan[^]

fiésumona ce que nous avons à dire d'un écrivain peu cottUHT dont le talent n'est plus avoué en Italie, dont l'Allemagne seule, toujours amoureuse du fantastique, a conscarvé le souvenir» On peut voir en lui à k fus le derwer élève de l'Espagne béroâûque et le dernier possesseur de cette verve railleuse et d'imagination que Pulci, Berni, et même Arioste, ont répandue dans leurs strophes brillantes. Si l'oa se demande pourquoi cet hemme d'un esiMrit si r[^]Bai?quable a constan-nement dénigré et repoussé les idées de la philoso{[^] moderne, tourné ses axicnnes en ridicule et poursuivi ses s[^]res d'épq[^]ammes violemes, on troulera la cause de cette hostilité dans la tournure même de song[^]Mw Lui' qui avait toia emprunté à l'Ëspagiue et aa «M[^]scn-[^]ge» m tcoitvait sur la-liniced'w renouveUement

social fatorisé et protégé par les philosophes, et qui allait détraire à jamais ce que le moyen*âge avait fondé.

Gozzi se confond avec Àlarcon et Cervantes par cette veioe chevaleresque, cette foi de loyauté, ce dévoumeot à Thonneur, ce déploiement de sentiments nobles et {Menx, enfin cette grandeur héroïque, dont la nuance ardente se confond avec la mytholc[^]ie des fées et le lazzi perpétuel des masques populaires. Seul de tous les auteurs dramatiques, Gozzi a revêtu d'une forme théâtrale la pensée de l'Ârioste et celle de Cervantes.

Il faut avouer qu'une harmonie intime vit et r[^]e dans les drames de Gozzi. A des monarques stupides et gran* dioses il faut des Truffaldins intrigants; à des ministres ibttement perfides il faut des peuples moutons; à ces drames de convention dont l'intérêt repose sur la fiction manque U faut un comique de convention, dont la gaîté soit fondée sur des préjugés populaires. Cette exagération du merveilleux dans l'intrigue entraîne l'exagération de la verve bouffonne dans les scènes gaies et du pathétique dans les scènes tristes. Deviner cet accord c'est avoir dn gé[^] nie.

Il restera de Gozzi des scènes écrites avec une brillante facilité et une poésie naïve, ardente, colorée. Jamais on ne pourra l'opposer ni le comparer aux Molière et aux Shakspeare. C'est un Aristophane secondaire dont le théâtre est un phénomène plutôt qu'un modèle. Sa supériorité consiste dans l'homogénéité de sa création. Jetez au milieu d'une fable orientale, parmi les démons, les sylphes et les génies, la gaîté douce de Térence, l'observation précise de Molière, vous brisez l'unité de votre œuvre et mentez à la vérité. Le bizarre rénovateur du Drame espagnol i Venise n'a 'pas été infidèle aux préceptes de celte mnse

SUR CHARLES GOZZI. 561

unique, régulatrice de toutes les productions de Tart, Yénus-Uraïe , qui anime, soutient et règle le concert sublime des choses créées.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

9àMk

ÂLARCOK, poète espagnol.

— son fénie, sa biograpliie, ses œuvres.. ... 81

— Liste et analyse de set

dramas. iA8

A SE6RBVO AGHAVIO SURSTA

VENGANIA, drame de Cal* déron • • S8

As YOD UKB iT. Piôee de Shakspeate. 98

Arabe (Lef^ie) 939

Adore (L'), poème de Marin o. — Analyse de ce poème. 995

Artistbs (Les) att xvn* s!è« cle.

Balzac. Gomment il imite les auteurs espagnols. . •

— A imité les . axiomes

de Ferez 950

— Imitateur de Marino. 99^

— Sa liaison avec de

Viau

— Il le persécute. • . • BucKiNGHAM (Pièce de). Parodie des pièces espagnoles

Ballade (Une) espagnole.

— Le grand Salteador. • BoiLEAu (Victimes de). • •

— Sa sévérité. 349

Caldéron (Génie de) et ses

œuvres dramatiques. • • 90

— Poète de rinquisflon. 998 Gaprigb (Du), et quelle en

est la valeur. .-•«..•• 307 Chapelain à Thôtel de Rambouillet 973

— Porte -queue de Ma-
rino 301
Cervantes (Génie de) et ses
œuvres. 93
--« N'écrit pas de mémoires 934
Chilligotb Banner (The),
le journal-mouchoir. . • 997 CiD (Le) pièce universelle. 995 Corneille (P.). Ce qu'il
prend à TEspagne. . • •
— Esprit de ses œuvres.
*• Ses prétendus emprunts.
Gélbstinb. (La) Drame espagnol en vingt-huit ao»
tes. • . • •
Critique (Frivolité de la).
— De la critique appliquée au théâtre espa* pagnol
Croix (La), symbole du
Midi
Catholique (Symbole). . •
Cadbt-laoPbrlb. 891
Gallot, représentant de son 'Siècle 111
— (Rôle de) au xvii« siè-
cle., ,,,.,,. 300

TABLE ALPHABÉTIQUE

Dkamb (Du) dans les temps modernes. 15
— Joue au xvi« et au xvii* siècle le rôle de la presse aujourd'hui. 22S
Don Juan. Drame européen • 225
Dbam ATiQUB (L*art) n^a qu'un moment de vie réelle chez les peuples. . 221
Dantb. Son œuvre et Tesprit de son oeuvre. • . • 77
Dévotion ob la gboix. (La) Pièce de Caldéron. ... 38
Dbtden. Ce qu*U -imite des pièces espagnoles* • • • 104
Eboli (La princesse d').

Rôle de cette femme auprès de Philippe II. • • 239

EscovBoo. Rôle de cet Espagnol à la cour de Phi* Uppe II 2a

Espagnol (Originalité particulière du génie). . • • 225

— Le génie espagnol laisse

peud^individualité aux auteurs. ibid.

— Le drame espagnol re-

flète rhistoire intérieure de TEspagne. • 229

— (La littérature) a peu

de mémoires. 234 •— Commencement de Tinfluenoe espagnole en France 235

— (Influence) sur la littérature italienne. • • • . 209

-* (Du génie). 3

— Du théâtre. ib.

— De la nationalité espagnole. 10

— Du drame espagnol. . • 15 -^ Rylhuie espagnol. ... 26

— Influence de TEspagne

sur la France. 117 ÉTOUBoi (V) de Molière. 13S

EXAKBN DB MaBIDOS. (El)

Pièce d^Alarcon* • • • . 150

Fabbt. Son rôle. • • • • . 331

Faust (Le) allemand et le Faust espagnol. • • • . 59

Femm B (Rôle de la) en Espagne. 179

Fbançaisb (La littérature).

Influence qu^elle subit et qu^elle fait subir. ... 251

— (Esquisse rapide de la

marche de la littérature) jusqu^aa xvn* siècle. ... •»•• zvu Fbançb (La) au commencement du

XVII* siècle. • 376 — (Influences subies par la) 107 Franc» (La) Espagnole. • ibid.

GeBTHB (Le Faust de)« anti-dramatique. 223

— Son génie et ses œuvres» 75 Gbbc (Perfection do drame) 226 Gabassb. Ses dédations. 383

Ganab amioos. Pièce d'A-

larcon. Analyse de cette

pièce. :6«

Gozzi (Charles). Ses aventures. 165

— Son théâtre espagnol* vénitien.•• h9^

GoiNFBBS (Les) de 1610. • 320

Haklbt. Pièce de Shakespeare, ou la méditation domine l'action. • • • • 2S3

— Comparaison d'avec Ham-

let espagnol et d'un

TABLE ALPHABÉTIQUE

Hainlet anglais. • • • 58 HoioiE DE GÉNIE (ce que

G*est que V) 32

Histoire littéraire (T).

Quels-rapports Taniennent à l'histoire politique. • • 25&

Inditidauté rare chez les poètes Espagnols 225

Italienne (Littérature) aux XIV* et au XV* siècle. • • 268

— Comment elle subit l'in-

fluence espagnole. • • 269

— Influence italienne sur

la littérature française. 273

Ibérique (Type) 220

Italo-Hispanique (Influence) en France 291

Los Fa VOUES. Pièce d'Aiarcon.

LiBEBTiNS (Les) au xvii* siècle.

LopE DE HuEDA, l'un des premiers poètes espagnols.

• — l'œuvre génie.

Lo-uïs xiif, (Du règne de) • 305 M.

MIDSUMNBR*S NIGHT^SDREAM,

pièce de Shakespeare antidramatique 223

Malherbe. Combat Marine SOI

— Combat Saint-Amand • 315 Rf ARINO. Gomme il se dé-

fend contre la critique. • 289. — Condamné par la grande école française du xvii*

siècle. 290

— Quels furent ses imitateurs. • • • » I • • t ibid.

— Nature de son talent • 292

— Son poème de TAdone. 295

— Son habileté de courti-

san-poète 298

— Le Tempio • ibid.

— Une bonne action de

Marino. • • • • • V . V

— (Entrée triomphale de)

à Naples 260

— Sa vie 2Qà

— Type des spéculateurs

littéraires ibid.

^ - » Représentant de Tinfluence espagnole sur la littérature italienne. 2C9

— Vient à Paris. 271

— Représentant de l'in-

fluence italienne sur la littérature française. • 275 Magico Pbodigioso. Drame

de Caldéron 59

Manganilla de Melilla (La). Pièce d^Alarcon. . 155

— Analyse de cette pièce, ibid.

Marchand de Venise (Le\

Pièce de ShakspefSre, ou scène analogue dans Alarcon 151

Menteur (Lej. Comédie de Corneille comparée à Foriginal espagnol 81

M^TRE (Du) dont se servent k-s poètes espagnols. . . 62

Midi (Esprit du) 39

Morale (De la) dans le drame 167

Mancini (Hortcnse). Son salut à Londres. 251

Mémoires (Les) ne sont pas espagnols 233

Méridional (Le drame) plus propre à la scène que le drame du Nord. • 223

TABLE ALPHABÉTIQUE

NATiOKAUrt fSaM) point

de l'htérature. • 10 NoBD (Esprit do). > • • • • . S9

OBsnvAfioii (L*) est anglaise.••..

Pbrbi (Antonio). Sa fie et son livre. • 338

— Donne Timpulsion cas-

tillane à Tesprit fran« çais.•• 385

— Sa généalogie et sa vie. 339 Philippi II, roi d*Espagne.

— Caractère de ce roi. • 335 Pensée (Voyages de la). . 317 Philosophie (La) dominant
dans les drames du Nord,

les rend moins propres à

la scène. 333

PiSANi (Hôtel). Point de

réunion au xvii* siècle. 378 Poésie fMarche de la) chez

les peuples. ••... 331

Précieuses (Les) 373

Presse (Puissance de la). . 337 Philosophique (Mouvement)

du XYi* et XVII* siècle. . 380 Poussin (Nicolas), protégé

par Marino 300

Pistolet. Personnage de

Shakspeare, parodie des

personnages espagnols. . 100

RAMBOUiLLSf (Hôtel). . • . 371 Révolutionnaires de la

littérature (lcs). . . 366 Roman (Le) est espagnol et

père du drame 228

Rabelais. Ce quMi était en

Retk (Le cardinal de). Ga«

tilina et Sallnâfee dn tni^

siècle. ••••••••

LUcHELiBU. Son œuvre. • t 905 — Comment il devinait les

hommes. .«••«•• 8ti Rftvi d'un hoit D*ïTi (Le).

Pièce de Shakespeare. • • 100 Httthhe espagnol. • • • • 26 Racine. En quoi il 8*élo^ne
du génie espagnol, •

SAiNT-EvaBHOiFT initie LoB> dres à Tesprit français. •

Saint-Amant. Son véritable roie.•««••

— Poète descriptif

— Saint-Amant en Ai^ie-

terre.

◆— A Paris.

— Son poème.

— Subit l'influence de Marine. •

— - Il fut un grand Immortel de 1631 à 1650. • . .

— Sa vie. .

— Roi des Gouffres. • • • Septentrional (Génie). •

— (Le drame) plus i^i<h

sophique que propre

au théâtre. . • • . •

Spéculateurs littéraires.

Salvator Rosa. Son génie

capricieux.

Shakespeare. Son génie. — En quoi il diffère du génie espagnol.

^ Ce qu'il imite d'Ajar^ con.••.

Société t apaakusi de 1610.

SiMONnt (M. de). Frivolité de sa critique. •*-* Ses faux jugements.

ScHiLLBB* Son génie et ses œuvres.

ibid.

TABLE T

rAMBOUR Nocturne. (Le).

Pièce de Destouches • rnéATRE (Diffèreoce du
drame et du)

— (Du) de TEurope. • • • rBMPIO (II). Poème de Ma-
rino. • • •

Pbxedor de Segovia (El).

Pièce d'Alarcon

^ABiÉTé (Rôle de la) dans le monde.

^ERDAD SOSPECHOSA (La^).

ALPHABÉTIQUE

Pièce d'Alarcon. — Prototype du Menteur. ... 82 ViAU (Théophile de). Sa position à Paris en
1623. . 876

— Sa vie et ses œuvres. . • 386

— Ses lettres 392

— Sa liaison avec Balzac • 396

— Libre penseur 407

— Ses malheurs et ses voya-

ges • Al 2

— Chef des Libertins. . . 318 Voltaire (Esprit de). • • • 11

Unité (Rôle de T) dans le monde. • • • •

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudessurlespagnoochasgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.